This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

(1)

Per. 3977 f. 31/37

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

DE JUILLET, AOUT & SEPTEMBRE.

1746.

TOME TRENTE-SEPT.

Prémière Partie.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLVI.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Aout & Septembre, 1746.

ARTICLE I.

LETTRE *écrite de* Neuchâtel *en Suisse à Mr. de* REAUMUR, *sur l'utilité générale des* INSECTES, par Mr. L. GARCIN, *D. en Médecine, de la Société Royale de Londres, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.*

MONSIEUR,

JE ne saurois vous exprimer les charmes que je ressens, toutes les fois que je tourne les yeux vers les différens objets de la Nature, dans le dessein de les contempler, tant pour admirer la sagesse & la puissance de leur Auteur, que pour rechercher directement leurs fins, leurs destinations, ou leurs utilités. On est jusques ici parvenu à cette belle connoissance, à l'égard d'un grand nombre de ces objets admirables. Nous re-

connoiſſons, dans la plupart, leurs propriétés & les motifs auxquels ils doivent leur exiſtance, par les avantages que nous en retirons, avec les autres Créatures vivantes, chaque année, chaque jour, & dans toutes ſortes de ſaiſons. Nous ſentons également par l'expérience, qu'il y a dans la Nature, ou dans ce bel Ouvrage de la Divinité, qu'on nomme Univers, un mécaniſme incompréhenſible & ſurprenant de force & de mouvement, qui entretient le cours de leurs Générations, ou de leur Propagation, & cela pour le bien de toutes les Créatures qui ont vie, & qui ſont entre elles d'une utilité réciproque.

Vous voyez, *Monſieur*, toutes ces choſes avec des yeux plus éclairés que les miens. La Nature vous eſt infiniment plus connue qu'à moi. Mais comme la vie eſt ſi courte, il n'eſt pas poſſible qu'un ſeul Homme, quelque habile qu'il ſoit, découvre tout ce qui nous reſte à connoître, & c'eſt ce qu'a dit il y a longtems le grand *Hippocrate*. Il eſt donc néceſſaire, pour avancer nos connoiſſances & particulierement celle de la Nature, qui eſt la plus belle & la plus utile de toutes, qu'il y ait des Obſervateurs dans différens lieux de la Terre, qui travaillent chacun de ſon côté ſur divers genres d'objets, pour y faire des découvertes, & les communiquer au Public. Si chaque Curieux, qui s'y prête avec ſageſſe pour le bien de la Société, étoit auſſi pénétrant & auſſi laborieux que vous l'êtes, les progrès dans l'Hiſtoire naturelle & dans la Phyſique ſeroient bien plus conſidérables, qu'ils ne le ſont, quoiqu'il ſoit vrai qu'ils n'ont jamais été ſi grands que dans le ſiècle où nous vivons. Les Hommes, qui s'apliquent à

diffé-

différens genres d'étude, doivent s'aider réciproquement dans la recherche de la Vérité. Si on s'en aquittoit mieux qu'on ne fait d'ordinaire, ou qu'on envisageât plus sérieusement les vrais motifs qui doivent naturellement nous y porter, on seroit plus satisfait & plus heureux dans la vie. Car plus il y a de connoissance & de lumière parmi les Hommes, plus il y a de secours pour rendre cette même vie douce & agréable, & c'est ce que les savans Naturalistes, qui tâchent de vous imiter, connoissent très bien.

Il nous reste encore bien des objets dans l'Univers, dont nous ignorons les fins & la nécessité pour le bien général des Etres animés. Les Insectes, sur lesquels personne que vous n'a tant fait de recherches savantes & de découvertes si utiles, sont de ce nombre, & les grands avantages que nous retirons des Vers à soie même, des Abeilles, & de la Cochenille, ne sont peut-être pas les seules fins qu'il faut leur attribuer.

Ces petits Animaux de différens ordres, si nombreux, & d'une variété infinie, sont regardés de la plus grande partie des Hommes, & sur-tout du Peuple, pour un fleau du Genre-humain, pour une race maudite & mépriſable, qui n'est propre, du moins dans la plupart de ses Espèces, qu'à nuire, & à détruire les biens de la Terre que l'Homme cultive, & à faire dans certaines années beaucoup de dégats. Il y a des Espèces qui font beaucoup de mal, & d'autres qui sont seulement incommodes. Les unes infectent l'Air, & les Eaux, & d'autres causent des maladies en certains tems, & au Bétail & aux Hommes. Ces Animaux, enfin, paroissent avoir été créés pour faire la guer-

re à l'Eſpèce humaine, & être ſes plus grands ennemis. Auſſi perſonne ne leur a attribué d'autre fin, d'autre deſtination, que celle de ſervir d'inſtrument pour humilier l'Homme, pour le châtier, à cauſe de ſon péché. Les anciens Moraliſtes, tant ſacrés que profanes, ont ſçu tirer des leçons contre les Pécheurs, des occaſions où les Inſectes faiſoient de grands dommages aux fruits de la Terre. Delà il s'en eſt enſuivi, qu'on a regardé ces petits Animaux deſtructeurs, comme cauſe directe pour punir les orgueilleux & les ingrats, au-lieu de les conſidérer tout au plus, comme un moyen indirect, dont on a ſçu habilement profiter pour intimider de tels vicieux.

On ne connoit donc point encore juſques ici, leur vraie deſtination; car celle que l'opinion publique leur donne, ne ſauroit être la même que le Créateur a eue en vue, en leur donnant l'être. La beauté de leur ſtructure; la conſtance de leur propagation chaque année; leurs métamorphoſes; le choix qu'ils font d'une nourriture propre; leur diverſité en Genres & en Eſpèces; & enfin leur nombre, qui eſt prodigieux & également répandu par toute la Terre, quoique les uns plus abondans, & les autres moins, ſuivant les Climats & la nature des Saiſons, ſont des choſes qui ne permettent pas à un Eſprit éclairé de penſer qu'ils n'ont point d'autre fin dans leur procréation; que celle de nuire à l'Homme, & cela preſque tous généralement.

Les refléxions que j'ai faites, *Monſieur*, ſur leur nature, & ſur les actions qui ſe paſſent parmi eux, ou du moins dans un grand nombre de leurs Genres, m'ont fait naitre, en les obſervant, des idées

idées nouvelles en leur faveur, qui s'accordent beaucoup mieux aux avantages que l'Homme tire des biens de la Terre par la culture, & au besoin qu'ont toutes les Plantes, & tous les Animaux de se conserver. Il est certain, que tout ce qui est convenable à ces deux derniers genres d'Etres, est un bien qui revient également aux Hommes; car c'est de ces deux règnes de Créatures, que nous tirons tous nos secours.

La Nature a divers moyens dans son mécanisme, pour accomplir ses Ouvrages, & atteindre au but auquel la Cause universelle, & toute sage, l'a destinée. Nos Insectes entrent dans ce mécanisme, pour aider efficacement par leurs petites opérations, à la fructification des Plantes, & par conséquent à leur propagation, c'est-à-dire, à en augmenter la force & la quantité. Ce sont là deux biens essentiels à la vie de tous les Animaux, & par conséquent à celle de l'Homme. Sans le secours de leurs petites manœuvres, les Plantes recevroient moins de nourriture qu'elles ne font d'ordinaire, leur vie seroit languissante, elles auroient moins de vigueur, elles seroient moins fécondes, leur propagation seroit plus lente, & leurs Espèces moins abondantes. Dans ce cas, la disette regneroit parmi les Animaux, & l'Homme seroit fort embarassé de trouver suffisamment des provisions pour son nécessaire. Sans eux, en un mot, la recolte des Fruits seroit toujours en tous lieux, moindre ou peu favorable, ce qui feroit que le Monde auroit moins dequoi subsister, d'où il résulteroit encore qu'il seroit moins peuplé. Il est vrai que ces petits Animaux font quelquefois beaucoup de mal, mais ce mal produit chaque

fois, en récompense, un beaucoup plus grand bien dans la suite : c'est ce que j'expliquerai ci-après.

Ces nouvelles idées ne paroîtront sans doute point aussi étranges à vos yeux, quand je ne les développerois pas, qu'elles le seront aux yeux d'une infinité de Personnes, qui ne prennent pas la peine de les ouvrir, pour découvrir la Vérité, comme vous faites, sur les divers ressorts dont la Nature se sert dans toutes ses opérations. Vous ne désaprouverez cependant pas, Monsieur, que j'entre dans ce détail.

Je vais vous exposer les différentes idées que je me suis faites sur cette matière, & qu'un Curieux qui prend à cœur l'étude des Ouvrages de Dieu, doit, ce me semble, saisir, s'il veut s'assurer avec satisfaction, du bien & de l'utilité que les Insectes produisent dans le Monde.

La prémière idée, qu'il doit se faire, ne regarde pas encore ces petits Etres, elle regarde proprement la Matière que la Nature emploie pour nourrir les Plantes & les Animaux, & cette connoissance sert d'introduction au reste. Vous savez parfaitement que cette Matière consiste en une masse générale, finement divisée en particules, c'est-à-dire, très raréfiée & répandue sur tout le Globe de la Terre ; que cette même Matière circule en tous lieux & dans tous les Climats, sous une forme invisible, par la force de la chaleur Solaire, & des mouvemens de l'Air, qui font les Vents ; qu'elle monte le plus souvent dans l'Atmosphère, & se précipite par les pluies, pour entrer dans la Terre & dans les Eaux ; que delà elle s'introduit dans les Plantes, pour y circuler avec la sève, dont elle fait l'essence, y nourrir, grossir

&

& fortifier toutes leurs parties, y animer les organes de la fructification, & y porter des Germes propres aux Espèces de chaque Genre, desquels Germes, qui sont les principes de la propagation, l'Air, la Terre, & l'Eau, sont remplis, & dequoi je suis assuré par mes propres observations; qu'une partie de cette Matière s'arrête dans les mêmes Plantes, s'y fixe, & s'y modifie en leur propre substance, tandis qu'une autre partie en sort, comme superflue, par la transpiration, pour delà circuler dans l'Atmosphère & autour du Globe, comme auparavant; qu'enfin, des Plantes, elle passe, pour la plus grande partie, dans les Animaux, pour les nourrir & entretenir leurs fonctions, comme elle a fait dans les Plantes; & qu'elle en sort ensuite, pour rentrer de nouveau dans la masse générale, pour y circuler aussi, comme auparavant, s'y préparer de nouveau, & devenir propre à servir encore de nourriture commune à toutes sortes de Plantes, dans différens autres lieux.

On voit clairement par cette idée, que sans une pareille circulation, qui doit fournir journellement aux Plantes & à chacune d'elles, des petites portions de Matière bien préparée & très rarefiée, toutes les Créatures animées périroient. Les Plantes, qui sont les prémières Créatures qui donnent la vie aux autres, ne pourroient plus croître, fructifier, ni se multiplier, si la Matière subtilisée cessoit d'entrer dans la composition des parties qui constituent leurs Corps. Or elle cesseroit d'y entrer, si elle cessoit de circuler totalement dans le Monde.

Je passe à une seconde idée, qu'un Curieux sa-

ge doit ſe faire encore de ce même ſujet. C'eſt celle qui démontre, que dans le mécaniſme de la Nature, la Mort eſt abſolument néceſſaire, tant aux Animaux qu'aux Plantes, pour entretenir cette circulation, & pour donner par conſéquent cours aux générations nouvelles de ces deux ſortes d'Etres. Car ſi ces Etres ceſſoient de mourir, ſans ceſſer de ſe propager, ou de ſe multiplier, leur nombre deviendroit trop grand, la maſſe de Matière qui circule, s'épuiſeroit à la fin; delà il ſurviendroit une diſette entière de nourriture, & tout tomberoit dans un affreux deſordre. Si la Matière, qui circule & qui ſert à nourrir, étoit toute employée, comment pourroit-on jouir de la vie, comment pourroit-on engendrer lignée, comment toutes les Eſpèces de Créatures pourroient-elles ſubſiſter & continuer leurs générations? Toute la Nature en ſeroit entierement dérangée, les Germes de toute Eſpèce, qui y ſont répandus & infiniment nombreux, reſteroient inutiles. Il eſt aiſé de comprendre, que, dans un tel Syſtême, tout ſeroit contradictoire.

Le mécaniſme, que Dieu a répandu dans toutes ſes Oeuvres, eſt néceſſairement établi, ſuivant un ordre ſage & conſtant, parce que ſon Auteur eſt la ſageſſe même, infinie & immuable, & qu'il eſt également puiſſant. Les Loix, par conſéquent, qui reglent ce mécaniſme, ſont générales dans l'Univers, & ſont toujours conſtantes, ſans être ſujettes au changement; ainſi elles doivent toujours produire & réïtérer les phénomènes que nous y voyons ſe ſuccéder, les uns fréquemment, & les autres plus rarement. Tous les Corps de l'Univers ſont changeans, en vertu de ces Loix im-

immuables. Ils ſont bornés dans leur durée. Ils périſſent peu à peu en vieilliſſant, & s'anéantiſſent tout-à-fait dans leur forme avec le tems. Il s'en façonne de nouveaux, qui leur ſuccèdent, & tout cela continue toujours & ſucceſſivement de vieillir, de ſe renouveller, & de changer de face par ces mêmes Loix. Les âges des Corps ſont différens. Ils ſont plus ou moins reculés, à proportion de leur nature & de leur deſtinée. Nous ne connoiſſons pas la durée des grands Corps Céleſtes, dont notre Terre eſt du nombre, parce que notre vie eſt trop courte, & notre entendement trop borné, pour nous en apercevoir. C'eſt pour cela, que nous ignorons les grands changemens auxquels les parties de l'Univers ſont aſſujeties. Bornons-nous donc à ce qui regarde les Plantes & les Animaux, puiſque ces deux ſortes d'Etres ſont plus à la portée de nos Sens, & qu'ils ſont d'ailleurs le ſujet de nos recherches. Nous connoiſſons aſſez leur durée, qui eſt proportionnée dans chaque Eſpèce, au beſoin qu'en a la Nature. Les Loix de cette Mère commune exigent que leur vie ſoit courte, & que leurs peuplades ſe renouvellent ſouvent ſur la ſurface du Globe. Elles veulent que la Mort & la Naiſſance ſe ſuccèdent aſſez promtement dans toutes leurs Races, afin que par ces deux moyens, il ſe faſſe des changemens & des décorations nouvelles & néceſſaires pour ſoutenir le cours de la Nature, & la force ou la vigueur des reſſorts ſecrets qui ſont dans le Monde, & dont nous connoiſſons ſi peu le but.

Suivant donc cette idée, fondée ſur l'expérience, il faut, par la force de ces mêmes Loix toutes ſages, qu'il ſe faſſe entre les Végétaux & les Animaux,

nimaux, une somme de destruction & de décomposition de leurs Corps, qui soit égale à la somme de leurs nouvelles productions & de leurs accroissemens. Pourquoi cela? C'est afin que le cours des Générations se conserve, & que la circulation de la Matière se soutienne dans sa force convenable, pour que les Germes soient régulierement employés selon leurs destinées.

Vous m'avez fait l'honneur, *Monsieur*, dans une de vos Lettres, de me parler de la destruction des Corps aussi dans ce sens. Vous connoissez le nombre & la nature des Agens qui règnent en tous lieux, & qui par leurs différentes propriétés, servent non seulement aux diverses Générations & aux productions des Etres, mais aussi à leur destruction & à leur décomposition, suivant les Loix générales, ainsi que je viens de dire.

Le Soleil, l'Air, l'Eau, le Feu & l'Estomac des Animaux, sont, suivant ma troisième idée, ceux qui décomposent & qui détruisent les Corps avec beaucoup d'efficace. La fermentation, il est vrai, est aussi une opération qui contribue puissamment à la destruction de ceux des Végétaux & des Animaux; mais elle est proprement, si on y pense bien, l'ouvrage des prémiers Agens que je viens de nommer, qui agissant de concert, la produisent ensemble dans tous les lieux de la Terre.

Comme l'Estomac des Animaux est l'Agent qui en détruit le plus dans tous les ordres par la digestion, & qui les divise & les broie au moyen des Dissolvans & des mouvemens qui lui sont particuliers, il contribue par-là, plus que tout autre, à la circulation générale de la masse de Matière invisible dont j'ai parlé. Rien de tout ce

que

que les Animaux consument n'est perdu, tout retourne sans cesse dans la suite à leur profit par la circulation nécessaire, & que j'ai dit se faire dans le Monde. Cette perte & ce profit sont toujours réciproques. Plus ils détruisent d'Etres organisés, & en consument promtement la Matière pour leur nourriture, & plus ils hâtent ou avancent la génération & la multiplication des nouveaux Etres, & les rendent abondans sur la Terre à leur propre avantage. La raison en est, que les masses de l'Atmosphère & des Eaux, recevant dans leur sein plus de Matière divisée & raréfiée, par cette forte destruction des Corps, elles en déposent de même davantage sur la Terre de toute préparée en faveur des Plantes, d'où les mêmes Animaux retirent tout ce dont ils ont besoin.

Il faut remarquer en effet, & c'est ici ma quatrième idée, que les grands Animaux ne peuvent consumer de nourriture chaque jour, qu'autant que leur Estomac en peut recevoir & digérer, proportionellement à leur nature & à leur volume. S'ils étoient les seuls qui habitassent la Terre, c'est-à-dire, sans être accompagnés des plus petits, la consommation qu'ils en pourroient faire, ne seroit pas assez grande pour accélérer, faire abonder, & mettre en vigueur la circulation de la masse générale des particules de Matière, qui se fait autour du Globe. L'Atmosphère n'en seroit jamais si chargé qu'il doit l'être, par conséquent les Plantes recevroient moins de nourriture par l'Eau des pluies, qui en est le véhicule, & les mêmes Animaux recevroient aussi moins de Matière de toute la masse, qu'ils ne lui en auroient communiqué dans le tems que toutes les choses

étoient

étoient égales. Ce défaut étant encore ſupoſé, les Générations, tant Végétales qu'Animales, deviendroient plus rares, & la Terre moins peuplée des mêmes Etres.

Il eſt néceſſaire que la Nature ſoit aidée dans cette circulation, qui eſt le plus ſouvent aérienne, pour contribuer à la nourriture, à la multiplication, & à l'accroiſſement de ces Etres. Or cette circulation ſe fait mieux, lorſqu'elle eſt bien enrichie de particules de Matière, qui ſe ſont promtement & abondamment exhalées de deſſus la Terre par l'action des Agens. Les qûatre prémiers dont j'ai fait mention, ſavoir, le Soleil, l'Air, l'Humidité & le Feu, qui ſont les grands Agens qui font élever de deſſus la Terre, (c'eſt-à-dire, par l'exhalation), les parties les plus diviſées & les plus raréfiées, en les détachant journellement des Corps, pour les joindre aux Vapeurs, ne pourroient point non plus en faire exhaler ſuffiſamment, s'ils n'étoient pas réciproquement ſecondés par les Animaux, dans l'œuvre de la deſtruction, de la diviſion, & de la décompoſition des Etres organiſés. Les grands Animaux ont lá force d'en détruire beaucoup plus & d'en hâter la diviſion bien autrement qu'eux, par la néceſſité d'en uſer pour leur nourriture. Cependant, avec tout cela, la diſſolution des Corps qui ſe fait par tous ces Agens, ſeroit trop petite encore, ſans un autre ſecours très néceſſaire pour faire monter plus vite dans la maſſe aérienne, toute la Matière qu'il faut pour animer la circulation générale, & pour procurer par-tout la fécondité & l'abondance.

Ce ſecours eſt dû aux Inſectes, à ces petits Animaux

himaux que vous connoiſſez, *Monſieur*, ſi parfaitement, & dont j'ai dit tant de bien. Je ne dois plus les perdre de vue, afin d'achever de dire ce que j'ai promis ſur leur compte, qui conſiſte à démontrer leur utilité, en faiſant voir que tous les dégats qu'ils font ſur les Recoltes, comme ſur beaucoup d'autres choſes, eſt un mal néceſſaire, pour nous procurer dans la ſuite un plus grand bien dans les Fruits de la Terre. Je dois faire ſentir du moins, que s'ils font beaucoup de mal d'un côté, ils font autant de bien de l'autre. Ce que j'ai dit ſur la néceſſité de la deſtruction des Corps & de la circulation générale de la Matière, pour faire multiplier & propager les Etres, ſembleroit ſuffire, pour faire comprendre le beſoin que la Nature a de ces petits Etres deſtructeurs; mais il eſt bon de développer davantage ce grand point, pour en perfectionner l'idée.

Prémierement donc, ſi nous nous arrêtons à conſidérer leur multitude, laquelle perſonne ne connoit mieux que vous, combien, en l'examinant de près, ne nous paroit-elle pas prodigieuſe? Il n'y a preſque perſonne qui puiſſe ſe la repréſenter auſſi grande qu'elle eſt réellement, elle paſſe l'imagination. Leurs Genres & leurs Eſpèces s'étendent extrêmement loin. J'y comprens les Inſectes qui ſont d'une grande petiteſſe, & qui ne ſont pas moins utiles dans la Nature que les autres. Il faut deviner cependant à l'égard de ceux-ci, à quel deſſein la même Nature les emploie; car nous ne pouvons pas découvrir ſenſiblement les effets qu'ils produiſent dans les Matières où l'on ne les trouve que par le moyen des Microſcopes. Je crois pourtant en avoir découvert

vert quelque chose, que je marquerai dans son lieu.

C'est une chose admirable & digne de remarque, que dans toutes les Classes des Insectes, plus leurs Espèces sont petites, & plus elles ont la puissance de se multiplier très abondamment en peu de tems, pourvu que les circonstances des lieux & des saisons leur soient favorables. Cette multiplication n'est pas sans dessein, comme nous l'allons voir. Les fécondes Zones de la Terre, que j'ai parcourues, sont toutes remplies de nos petits Animaux. L'Air, la Terre, & l'Eau, en contiennent un nombre prodigieux d'Espèces, dont les unes sont communes, & les autres particulières à chaque Climat, pris selon les Parallèles.

Ils sont d'une nature fort différente suivant leurs Espèces. Leur structure, leur inclination, & leur manœuvre, sont infiniment diversifiées. On ne doit pas douter, que toutes les différentes Espèces qu'il y a dans le Monde, ne nous présentent autant de propriétés particulières, pour les divers usages qu'en tire la Nature dans ses besoins. Nous ne les connoissons pas, parce que leurs effets sont cachés à nos yeux, du moins dans la plupart des Hommes. Mais ces petits Animaux, considérés en général, sont d'une grande utilité, pour accélérer la destruction nécessaire & universelle des Corps, & pour en faire exhaler promtement les particules; ce qui produit dans la suite un très grand avantage à tous les nouveaux Etres, ainsi que je l'ai déjà insinué, & que je vais le marquer plus particulièrement encore.

Les Insectes les plus voraces sont le plus grand nombre d'entre tous. Ils sont plus actifs, plus diligens,

ligens, & plus laborieux proportionellement à leur volume, que ne le ſont les plus grands Animaux dont j'ai parlé. Ils font conſidérablement plus de dégats, qu'ils n'ont beſoin de nourriture, différant beaucoup en cela des grands Animaux. Ils ſont de grands deſtructeurs, & ſemblent ſupléer par leur grand nombre & leur voracité, à ce qui leur manque du côté du volume. C'eſt ce que vous m'avez fait l'honneur, *Monſieur*, de me confirmer. Ce dégat & cette conſomption de Matière qu'ils font, & qui ſurpaſſe de beaucoup la nourriture qui leur eſt néceſſaire, fait aſſez ſentir l'utilité que la Nature en retire pour ſes productions. Le beſoin qu'elle a de leur ſecours, auſſitôt que le Printems commence dans les Zones tempérées & dans les froides, fait qu'elle y a établi les Eſpèces les plus propres à ſe produire & à ſe multiplier promtement & prodigieuſement, pour lui aider par leurs opérations variées, & dont les effets ſont plus grands qu'on ne penſe, à mettre de la Matière des Corps de bonne heure en mouvement, pour en faire paſſer plus rapidement dans la maſſe générale qui circule dans l'Air & dans les Eaux. C'eſt dans le ſein de ces deux maſſes liquides, qu'elle ſe prépare, & qu'elle devient propre à procurer par-tout ſur la Terre, la naiſſance & la nourriture aux nouveaux Etres. Dans la Zone torride les Eſpèces d'Inſectes ſont différentes, parce qu'il n'y règne qu'une ſaiſon qui eſt chaude, & toujours la même, ſi on en excepte la ſéchereſſe & l'humidité.

Ces petits Animaux qui agiſſent différemment, ſuivant les vues de la Nature, mais toujours pour tendre à un même but, qui eſt le Bien général,

s'apliquent à diverſes ſortes de Corps, tant des Plantes que des Animaux, ſoit vivans ou morts, pour y nicher, nourrir leurs petits, s'y loger, & y prendre leur propre nourriture. Ils travaillent par leurs manœuvres à ſe procurer la vie, quoique très courte, & à ſe multiplier en très peu de tems, & prodigieuſement, dans les bonnes Saiſons, ſuivant leurs Eſpèces. Pour ſatisfaire à toutes ces néceſſités, ils fouillent, creuſent, *perforent*, & labourent les différens Corps durs ou tendres, ſelon qu'ils conviennent à la nature de chacun d'eux. Ils les diſſolvent & les conſument fort promtement par leur voracité & leur multitude. La diſſolution de ces Corps eſt d'autant plus grande, qu'ils font entrer plus vite l'Air, cet Agent deſtructeur, dans l'intérieur de leurs parties, l'y font pénétrer plus abondamment, en les perçant & en les criblant de divers trous, tuiaux, ou creux, tantôt grands, tantôt petits, & ſouvent très fins & preſque imperceptibles. Il y a des Eſpèces d'Inſectes qui ne ſont propres, pour chercher leur Vie, qu'à s'apliquer promtement aux excrémens des Animaux qui ſont à la Campagne, ſoit ſauvages, ſoit domeſtiques. Ils contribuent donc auſſi à les diſſiper & à les faire exhaler plus vite dans l'Atmoſphère, que s'ils reſtoient expoſés ſimplement en plein air.

Il n'y a enfin aucune Plante au monde, ni aucun Animal, qui ne ſoit rempli d'Inſectes d'une infinité d'Eſpèces, tant intérieurement qu'extérieurement, de viſibles & d'inviſibles. Je ſuis très aſſuré que toutes les putréfactions qui ſe font dans les Cadavres des Plantes & des Animaux, de même que dans les mêlanges qu'on fait de leurs

leurs parties avec l'humidité, ne sont produites que par les Insectes de la plus petite Espèce, dont les bons Microscopes nous découvrent une partie; ce qui est un moyen qui contribue puissamment à la division, à la volatilisation, & à l'exhalation de la Matière qui est entrée dans la composition de tous ces Corps. Toutes les Espèces de pourriture ne viennent que de ces petites Races presque invisibles. On en voit assez les marques dans les Eaux croupissantes, chargées de parties végétales & animales, ou dans les Infusions qu'on en fait si souvent. On en voit ordinairement une grande quantité qui y naissent, & que les petites Lentilles de verre font apercevoir aux yeux des admirateurs, comme des Fourmillières. Cette dernière Espèce est peut-être encore plus propre qu'on ne pense à favoriser la dissolution universelle des Corps dans le mécanisme de la Nature.

Il paroit donc par ces idées sur les Insectes, qu'ils sont, considérés en général, très utiles à diviser, à broier, & à faire évaporer plus promtement la Matière grossière, qui doit servir à la nourriture des Plantes sous une forme très fine & tout-à-fait imperceptible; qu'ils servent par conséquent d'instrument à la Nature, pour faire circuler cette Matière plus vite dans le Monde; car sans leurs petites forces d'agir, cette nourriture des Plantes seroit moins abondante, ou moins promte à se répandre dans toutes les parties de la surface de la Terre, & dans les tems convenables, pour la vie de toutes les Créatures. Enfin leur multitude, leur prompte génération, & leur ma-

nière d'opérer, ſont des phénomènes qui, étant bien examinés, démontrent qu'ils ont été établis comme un moyen très propre pour coopérer plus vite à la ſubtiliſation de la Matière générale, & que, ſans ce moyen, les Plantes deviendroient languiſſantes & leurs Corps exténués, & cela parce qu'elles recevroient plus lentement, de la circulation générale, la matière qui leur ſert de nourriture. Cette diſette cauſeroit, en même tems, celle de tous les Animaux des différens Climats de la Terre, comme je l'ai aſſez inſinué.

Ce moyen, établi par la Nature, eſt un bien dans le général, comme il eſt aiſé de le comprendre par ce que j'ai démontré. Mais, dans le particulier, il eſt ſouvent un mal, & même quelquefois très grand, contre lequel il eſt permis à l'Homme de ſe défendre. L'induſtrie lui a été donnée, ſans doute, pour en faire uſage, & pour le conduire dans les evènemens qui lui ſont contraires, ſelon que l'expérience peut l'en inſtruire.

Voila, Monſieur, les idées que je me ſuis faites ſur ces petits Animaux, que vous avez, la plus grande partie, obſervés en détail avec tant d'exactitude & d'habileté, & le Public vous eſt redevable des excellens Mémoires que vous lui en avez donnés. Les obſervations que j'ai faites ſur leur multitude répandue par-tout, telle qu'elle s'eſt préſentée à mes yeux dans mes longs voyages, en parcourant, comme vous ſavez, les trois principales Zones de la Terre, m'ont fait naitre ces idées; & les expériences que j'en ai vues depuis, en différentes occaſions, m'ont confirmé leur utilité générale dans le Monde, ainſi que j'ai l'hon-

l'honneur de vous l'expoſer (*a*). J'ai auſſi celui de me dire avec beaucoup de reſpect, *&c.*

(*a*) Mr. *Garcin* reçut de Mr. *de Réaumur* une réponſe des plus favorables, & qui l'a confirmé dans ſes idées. Il auroit ſouhaité qu'elle eût paru ici de ſuite; mais ce ſavant Académicien n'a pu y conſentir, parce qu'il ne l'avoit pas écrite dans la forme convenable, ni dans la penſée qu'elle devînt publique, mais ſeulement dans l'intention d'aprouver en particulier ces idées qui regardent les Inſectes. Notez encore que cette Lettre de Mr. *Garcin*, eſt beaucoup plus dévelopée & plus étendue, que la prémière, qu'il écrivit directement à ce Savant, laquelle n'en contenoit que le précis. Cette amplification a été jugée néceſſaire, afin qu'en la donnant au Public, ces idées fuſſent plus aiſément compriſes de pluſieurs.

ARTICLE II.

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, ou *Hiſtoire de la Littérature Françoiſe*, &c. par *Mr. l'Abbé* GOUJET, *Chanoine de* St. *Jaques de l'Hopital*. T. 9 & 10. *A Paris*, chez *Pierre-Jean Mariette & Hyppolite-Louis Guerin*, 1745.

LA carrière que Mr. l'Abbé *Goujet* commence à courir, ne peut qu'intéreſſer de plus en plus. Il n'a juſqu'à préſent parlé que de vieilles Traductions faites par des Auteurs, dont la plus grande partie défigurant ſes Originaux, ſavoit à peine aſſembler des Rimes. Ces Traductions donnent, il eſt vrai, quelque connoiſſance des changemens arrivés dans la Langue Françoiſe; mais comme la plupart de ceux qui les ont faites, étoient ſans gout & ſans génie, l'utilité que l'on en retire eſt infiniment petite. Il n'en eſt pas de même de la lecture de nos anciens Poëtes: „On eſt char-

„ mé, dit Mr. l'Abbé *Goujet* dans sa Préface, de
„ connoitre les révolutions de l'Esprit humain
„ dans les Sciences & dans les Arts. Notre Poé-
„ sie, *dit-il*, moins rapide dans ses progrès que
„ notre Langue, a eu une enfance plus longue;
„ incertaine dans sa marche, parce qu'elle n'a pas
„ eu d'abord des règles fixes. Elle a été long-
„ tems la victime du caprice de ceux qui la cul-
„ tivoient, & du mauvais gout du Siècle à qui
„ elle devoit sa naissance".

Ces règles ont été longtems à se former, ce n'est que depuis le rétablissement des Lettres que l'étude des bons Auteurs de l'Antiquité a fait connoitre ce qui étoit véritablement beau. Cependant, malgré ce défaut de lumières & de gout, il y a eu de tems en tems d'heureux Génies, qui se traçant eux-mêmes une route, ont fait des efforts pour se débarasser des défauts de leur Siècle, à qui, dit-il, il n'a manqué, pour être perfectionés, que d'être éclos quelques Siècles plus tard; c'est ce que Mr. l'Abbé *Goujet* espère faire voir dans le détail dans lequel il va entrer.

Le prémier de nos Poëtes dont il parle, est *Hélinand*, fort considéré à la Cour de *Philippe-Auguste*, où il faisoit à peu près le même personnage que *Phémius* & *Démodocus* à la Cour d'*Alcinoüs*. Ce que Mr. l'Abbé *Goujet* en dit, est presque copié mot pour mot de ce qui se trouve dans l'Histoire de la Poésie Françoise de Mr. l'Abbé *Massieu*.

Le fameux *Thibaut*, Comte de Champagne & Roi de Navarre, succède à *Hélinand*. Ses Poésies ont été imprimées en 1742, avec des Dissertations de Mr. l'Evêque *de la Ravallière* sur le ca-

caractère de ce Poëte, l'origine de la Langue Françoiſe & la diſcuſſion de l'amour de ce Prince pour la Reine *Blanche* Mère de St. *Louis*. On en a donné un Extrait dans cette Bibliothèque, nous y renvoyons nos Lecteurs; tout ce qui regarde ce Poëte y étant éclairci, on ne feroit que répéter, ſi l'on ſuivoit ici Mr. l'Abbé *Goujet*, qui copie Mr. *de la Ravallière*, comme il a copié Mr. l'Abbé *Maſſieu*. Nous ne pouvons cependant omettre une ſage reflexion qu'il fait ſur un paſſage de l'Abbé *Deſfontaines*, qui avoit avancé dans une de ſes feuilles, que la queſtion des amours de *Thibaut* & de la Reine *Blanche* lui paroiſſoit aſſez frivole. *Si l'on prend pour tel*, dit Mr. l'Abbé *Goujet*, *des calomnies atroces répandues contre les Rois, accréditées par une foule d'Hiſtoriens qui ſe ſont copiés les uns & les autres, il n'y aura plus rien de grave & de ſérieux dans l'Hiſtoire.* Les Hiſtoriens doivent effectivement être contens de la liberté qu'ils ont de faire paſſer à la Poſtérité les défauts réels, & ne pas étendre cette liberté juſqu'à la calomnie.

Après un article très court ſur le fragment de *Philippe Mouskes*, imprimé par les ſoins de Mr. *Du Cange* à la fin de l'Hiſtoire de *Ville Hardouin*, Mr. l'Abbé *Goujet* paſſe au fameux Roman de la Roſe. On ſait que cet Ouvrage eſt de deux Auteurs, *Guillaume de Lorris*, ainſi nommé d'un Bourg de Gatinois où il avoit pris naiſſance, en a fait les 4150 prémiers Vers. La Poëſie Françoiſe n'avoit juſques-là formé que des ſons mal articulés, ſemblables à ceux des Enfans dans leur prémier âge. *Guillaume de Lorris* commença à la faire parler d'une manière plus intelligible,

encore une grande réputation, tant en qualité de Poëte que d'Hiſtorien. La vie de ce Poëte, donnée par Mr. *de la Curne* de Ste. *Palaye* dans le 10 Volume des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, contient en grand détail ce que Mr. l'Abbé *Goujet* en a extrait, ne parlant que de ſes Poëſies. Dans le jugement qu'il en porte, on voit qu'il donne la préférence à ſes Paſtourelles. „ Cette gaieté naïve & légère, qui preſque toujours „ fait le caractère de ſon eſprit, a paſſé toute entière dans le cœur de ſes Bergers & de ſes Bergères. Les ſujets dont ils parlent, la manière „ dont ils les traitent, & leur langage, ſont toujours conformes à leur eſprit & à leurs ſentimens; une joie vive anime leurs jeux, leurs ris „ & leurs danſes ". Il y a de cet Auteur, une Pièce intitulée *le dit dou florin*. L'Auteur feint dans cette Pièce un entretien qu'il dit avoir eu en revenant d'Allemagne avec le ſeul florin qui lui reſtoit de beaucoup d'autres qu'il avoit dépenſés, ou qui lui avoient été volés, & ce florin lui reproche qu'il l'avoit bien promené. Cette idée paroit bien être la ſource où l'Auteur de la jolie Pièce, intitulée *le Louis d'or*, a puiſé ſa fiction. Combien d'autres idées auſſi heureuſes ne paroiſſent neuves, que parce qu'on ignore d'où l'Auteur les a tirées. La lecture attentive que Mr. l'Abbé *Goujet* a faite des Poëſies de *Froiſſard*, lui a fait obſerver que la Pièce intitulée: *l'Horlogerie amoureuſe*, donne une connoiſſance exacte de l'Horlogerie de ſon tems, ce qui ne peut être que très-utile pour l'hiſtoire des Arts.

Si *Marguerite d'Ecoſſe* revenoit au monde, elle ſeroit bien piquée, de voir que le fameux baiſer qu'elle

qu'elle donna en paſſant à *Alain Chartier*, qui dormoit dans une ſalle, ſoit de nos jours ſi mal interprété du côté des ſentimens, & du côté de l'eſprit: elle auroit beau dire qu'elle baiſoit la bouche d'où étoient ſorties tant de belles paroles, elle ne ſeroit point écoutée par Mr. *de Fontenelle*, qui lui fait reprocher ſi finement par *Platon*, que ce ſentiment n'étoit pas ſi épuré, qu'elle vouloit le faire croire. Elle ne ſeroit pas plus contente de Mr. l'Abbé *Goujet*, qui ne penſe pas comme elle ſur le mérite d'*Alain Chartier*. „ Ses Poéſies, *dit-il*, „ ne nous peuvent preſque ſervir que de preuve „ de l'ignorance de ſon Siècle, & du mauvais gout „ de nos anciens François. Preſque tout y eſt fade, languiſſant, & ſouvent barbare". C'eſt ce qu'il confirme par les paſſages qu'il raporte de pluſieurs petits Poèmes de cet Auteur, où l'on ne voit ni gout, ni imagination. L'édition de cet Auteur la plus exacte & la plus complette, eſt celle donnée à Paris *in* 4. en 1617, par *André Duchesne*. On a l'obligation à l'Académie des Inſcriptions de faire connoitre des Ouvrages qui juſqu'à préſent étoient reſtés dans l'oubli. De ce nombre ſont les Poéſies de *Charles*, Duc d'*Orléans* Père de *Louis* XII. Mr. l'Abbé *Sallier* en a donné une notice dans le 13 Volume de ces Mémoires; & Mr. l'Abbé *Goujet*, qui les a examinées dans un Manuſcrit qu'on lui a communiqué, en parle d'une manière bien plus détaillée. On ne peut que ſouſcrire à Mr. l'Abbé *Goujet*, qui, d'accord avec Mr. l'Abbé *Sallier*, dit que ce Prince avoit le vrai gout de la Poéſie, & que, dans un ſiècle plus éclairé, il auroit été un de nos plus grands Poètes. Il le prouve par pluſieurs Pièces de ce Prince, qu'il

qu'il raporte en entier. On y voit effectivement autant de légereté, de graces, & de fineſſe que l'on en peut trouver, dans un tems où le mauvais gout des allégories dominoit dans tous les Ouvrages. On eſt étonné même que les malheurs de ce Prince ne lui aient rien fait perdre de ſa gaieté naturelle(a). Les deux petites Pièces que nous raportons ici peuvent donner une idée de ſa Poéſie.

Les Fourriers d'Eté ſont venus,
Pour appareiller ſon Logis,
Et ont fait tendre ſes tapis
De fleurs & verdure tiſſus,
En étendant tapis velus,
De vert herbe par le pays.
Les Fourriers d'Eté ſont venus
Pour appareiller ſon Logis.
Rivière, Fontaine, & Ruiſſeau,
Portent en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfaverie.
Chacun s'habille de nouveau,
Le tems a laiſſé ſon manteau
De vent, de froidure & de pluye,
Le tems a laiſſé ſon manteau.

Nous y ajouterons encore un des deux Rondeaux cités par Mr. l'Abbé *Gonjet*, à cauſe de la remarque qu'il donne lieu de faire ſur le nom d'un des Rois de France.

A ce jour de Saint Valentin
Qu'il me convient choiſir ung Per,

Et

(a) Il fut pris par les Anglois à la bataille d'Azincourt, qu'ils gagnèrent en 1415, & il n'eut ſa liberté qu'en 1440; ſa captivité ayant duré 25 ans.

Et que je n'y puis eſchaper,
Penſée prens pour mon butin,
Elle m'a reveillé matin,
En venant à mon huis frapper,
A ce jour de Saint Valentin.
Enſemble nous aurons Hutin (a),
S'elle vent trop mon cueur frapper;
Mais s'eſpoir je peuſſe attraper,
Je parlaſſe d'autre Latin
A ce jour de Saint Valentin.

Les Recherches de Mr. l'Abbé *Goujet* ſur ce Poëte nous inſtruiſent de ce qui ne ſe trouve pas dans

(a) *Louis* X eſt appellé *Hutin*; il eſt dit dans les Vers, au bas de ſon Portrait, dans l'Abrégé de *Mézerai*:

On ne ſçait par bien quel caprice
A ce Prince on impoſa le ſurnom
De Hutin.

L'Abbé *Rogois*, dans ſon Hiſtoire de France par demandes & par réponſes, dit que ce Prince eut ce nom parce qu'il étoit un peu mutin, faiſant ainſi une Anagrame plutôt qu'une étimologie. On voit par les Vers du Duc d'*Orléans*, que *Hutin* ſignifie *démêlé*, *diſpute*, *querelle*. *Louis* X, ayant fait faire le procès à tous les Financiers, qui avoient pillé les Finances, ſous le règne de *Philippe-le-Bel*, on lui donna ſans doute ce ſurnom pour marquer ſon caractère, qui étoit de chercher querelle à tous ceux qu'il croyoit coupables.

Borel, dans ſon Tréſor des Antiquités Gauloiſes & Françoiſes, donne la ſignification ci-deſſus au mot *Hutin*, ce que fait auſſi *Du Cange* dans ſon Gloſſaire, mais il croit que ce ſurnom fut donné à *Louis* X, de ſon enfance, parce qu'il avoit toujours diſpute avec les Enfans qui jouoient avec lui. Il paroit bien plus naturel d'attribuer ce ſurnom à la fraieur & au trouble que cauſèrent aux Financiers la rigueur de ſes recherches & la ſévérité de ſes jugemens, ce qu'ils exprimèrent par le mot de *Hutin*.

dans celles de Mr. l'Abbé *Sallier*. C'eſt de la hardieſſe avec laquelle quelques Poëtes du ſiècle ſuivant ont fait paſſer pour leurs productions celles du Duc d'*Orléans*, ſans aucun changement; il le prouve par un examen de toutes celles qu'il a retrouvées dans *Blaiſe d'Auriol* & dans *St. Gélais*. Qu'il ſeroit fâcheux pour tous les Etats, que l'on découvrît ainſi les larcins de tout genre, que les Hommes ſe font mutuellement; qu'il y auroit peu de vrai mérite & de vraie Richeſſe!

Les diſcuſſions de Mr. l'Abbé *Goujet* ſur le nom, la patrie, les avantures & les Ouvrages de *Villon* méritent d'être lues; tout y eſt examiné avec exactitude, il y ſuit pour Guide Mr. l'Abbé *Maſſieu* & le Père *du Cerceau*. On ſait l'éloge que *Boileau* a fait de *Villon*, en diſant:

Villon ſçut le prémier dans ces ſiècles groſſiers
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.

S'il eût connu les Poëſies du Duc d'*Orléans*, il l'auroit ſans doute préféré à *Villon*. Il eſt vrai qu'on trouve dans ce Poëte une naïveté dont le célèbre *La Fontaine* a plus profité, que de celle qui eſt dans *Marot*; mais comme la plupart de ſes Ouvrages roulent ſur des ſujets bas, il n'a pu par conſéquent lui donner le même agrément, que celui qui ſe trouve dans les Poëſies du Duc d'*Orléans*. Il étoit trop libertin pour donner à ſes Vers ce qu'on apelle à préſent le ton de la bonne Compagnie.

Il n'eſt pas étonnant qu'un Poëte donne à ſes Ouvrages une forme rélative à ſa profeſſion. C'eſt ce qu'a fait *Martial d'Auvergne*, Procureur

reur au Parlement de Paris, dans ſes Arrêts d'Amour; mais il eſt étonnant qu'on ait fait un Commentaire ſérieux ſur un Ouvrage purement badin. On ſait qu'en Provence il ſe tenoit des Cours d'*Amour*, où des Perſonnes des deux Sexes s'aſſembloient pour décider gravement les queſtions délicates qui s'élevoient entre les Amans. Ces queſtions étoient, ſelon les apparences, examinées & jugées avec bien de l'attention, le plaiſir préſidoit à l'examen, & le ſentiment dictoit l'Arrêt. Que les Plaideurs ſeroient heureux, ſi tous les Tribunaux ſe conduiſoient de même! C'eſt un Recueil de ces déciſions qu'a donné *Martial d'Auvergne*. Il a été commenté gravement par *Bénoit le Court*, qui a fait entrer dans ſes Commentaires quantité de Loix Civiles, auxquelles ces Juges n'avoient jamais penſé. Le Code du Parlement d'Amour eſt bien différent de celui de *Juſtinien*.

Martial d'Auvergne eſt encore Auteur d'un Ouvrage plus ſérieux: il eſt intitulé *les Vigiles de Charles* VII, & contient, en 6 ou 7 mille Vers toute l'Hiſtoire du règne de ce Prince. Il a donné à ſon Ouvrage ce non ſingulier, parce qu'il l'a diviſé en Leçons, comme l'Office, dit *Vigiles*, que l'on dit pour les Morts. Les Poëtes de ces Siècles nous fourniſſent plus d'un exemple de ces naïvetés, que préſentement on ne leur paſſeroit pas.

Le peu que Mr. l'Abbé *Goujet* dit de *Coquillart*, Official de Rheims, n'en donne pas une grande idée. L'obſcurité eſt, ſelon lui, ce qui règne le plus dans les Ouvrages de cet Eccléſiaſtique. *Ménage* en faiſoit cependant beaucoup de cas:

cas : c'eſt, à la vérité, par raport aux mots. *Ce mot eſt bon*, diſoit-il, *on le trouve dans Coquillart.* Aujourdhui il n'a plus même ce foible mérite.

Ce ſeroit paſſer inutilement les bornes de cet Extrait, que d'entretenir le Lecteur de pluſieurs Poëtes dont parle enſuite Mr. l'Abbé *Goujet*; ils ont même tous ſuivi le même plan. Raconter un ſonge dans lequel ils introduiſoient les Vertus & les Vices, & tout ce qui leur plaiſoit, y ſemer de la Morale très commune en Vers mal rimés, telle eſt la forme de tous ces Ouvrages. Il y en a pourtant un qui donnera lieu à une obſervation.

Robert Gobin, Auteur d'un Poëme intitulé *les Loups raviſſans*, dont le but eſt de détourner la Jeuneſſe de la mauvaiſe Compagnie, y raconte avec quelque naturel la fable de la Cigale & de la Fourmi, & celle du Meunier, de ſon Fils & de l'Ane, toutes les deux ſi agréablement narrées depuis par *La Fontaine*. Mr. l'Abbé *Goujet* dit que la prémière eſt tirée d'*Aviénus*, & qu'il ignore d'où eſt tirée la ſeconde. Il y a un Roman écrit en Langue Turque, & qui n'a jamais été traduit en François, intitulé *les quarante Viſirs*. Ce Roman eſt diviſé par Journées : on trouve cette fable à la Journée 23me. ainſi qu'à la Journée 31me. la ſeconde Hiſtoire du conte de *La Fontaine* de la gageure des trois Commeres. Certainement *La Fontaine* n'a jamais lu ce Roman, & l'Auteur Turc, qui lui eſt antérieur, n'a point eu connoiſſance des Ouvrages de *La Fontaine*. Eſt-ce un même tour d'imagination qui a produit ces deux contes en François & en Turc, ou ces deux Auteurs les ont-ils tirés d'une ſource plus éloignée ? C'eſt que l'on ignore.

Nous

Nous finirons ici cet Extrait par une autre obſervation. Mr. l'Abbé *Goujet*, dans l'article de *Pierre Grognet*, remarque que ce Poëte, dans l'Epitre dédicatoire des *Mots dorés*, donne à *François de Valois* Dauphin de France, à *Henri* Duc d'*Orléans*, le Titre de *Majeſté*. „ Je ſai, dit-„ il, que ce glorieux titre ſe trouve dans plu-„ ſieurs Lettres écrites à quelques Perſonnes „ diſtinguées par leur rang, ſur-tout aux Evê-„ ques; mais je n'aurois pas cru que cet uſage „ eût été en vigueur juſqu'en 1596, & peut-être „ *Grognet* eſt-il le ſeul qui en ait honoré d'autres „ que des Monarques": On ne peut rien conclure de ce que dit à cet égard Mr. l'Abbé *Goujet*. Le Cérémonial des Titres n'a été reglé que longtems après, & nous voyons même de nos jours qu'on y change, ou qu'on y ajoute quelque choſe, ſelon les circonſtances & le beſoin que les Princes & les Etats ont les uns des autres. Pendant que *Grognet* donnoit le titre de *Majeſté* à des Princes du ſang de France, le *Titien* ne donnoit que le titre d'*Alteſſe* à *Charlequint*.

ARTICLE III.

LETTRE *ſur le genre de nouriture des prémiers Hommes.*

MONSIEUR,

RAiſonant l'autre jour enſemble ſur divers ſujets, le progrès de la Converſation nous conduiſit à examiner, ſi avant le Déluge on s'eſt

nouri de la chair des Animaux. Nous ne fîmes guère alors qu'ébaucher la matière. Depuis ce tems-là je me suis trouvé dans une Société Littéraire où l'on s'est occupé de ce sujet, & j'ai fait même quelques lectures qui y ont raport. Je dois vous rendre raison aujourdhui de cet examen, un peu plus aprofondi que nous ne l'avions fait ensemble. Cette question paroît plus curieuse qu'utile. Cependant cette curiosité peut devenir plus instructive qu'elle ne paroît d'abord. Il importe de se faire une juste idée de la manière de vivre des prémiers Habitans du Monde. D'ailleurs il est toujours bon de travailler à se défaire de ses préjugés, & vous verrez bientôt que sur cette matière on n'en est pas tout-à-fait exemt.

Vous savez, *Monsieur*, que le sentiment ordinaire est que les Patriarches, qui ont vécu avant le Déluge, ne se sont point nouris de la chair des Animaux. On croit voir clairement dans le commencement de la Genèse, que Dieu assigne à *Adam* & à ses Descendans, pendant plusieurs Siècles, les Légumes & les Fruits pour leur nouriture (*a*). On croit pouvoir prouver par le même Livre, que ce ne fut qu'après le Déluge, que Dieu donna aux Hommes une permission expresse d'user de la chair des Animaux (*b*). Il faudra examiner ces Passages. Mais avant que d'en venir là, trouvez bon, *Monsieur*, que nous voyons auparavant ce que le raisonnement peut nous fournir sur cette question.

Ceux qui sont du sentiment ordinaire font d'abord remarquer que l'Homme, de même que plu-

(*a*) *Genes.* I, 29. (*b*) *Genes.* IX, 2, 3.

plusieurs Animaux, est nouri dans son bas âge, d'alimens diférens de ceux dont il use dans la suite. Les Enfans ont un gout décidé pour le Laitage & les Fruits. On les voit préférer constamment une Poire ou une Pomme à la chair la plus délicate. Il n'est pas dificile d'apercevoir la sagesse du Créateur dans le gout que les Enfans ont naturellement pour la nouriture la plus simple.

On ajoute que la même sagesse a ordonné que dans l'enfance du Monde, les alimens de l'Homme fussent aussi à peu près ceux qui nous conviennent dans notre enfance; c'est-à-dire, le Lait & les Fruits. Les productions des Arbres fruitiers, le Lait des Vaches, des Chèvres & des Brebis, sont des mêts tout aprêtés par la Nature elle-même, & qu'elle ofroit à des Hommes que l'on pouvoit regarder comme des Enfans, parce qu'ils manquoient d'adresse & d'expérience pour se procurer des Alimens plus composés, tels que ceux dont nous usons aujourdhui. Pour manger la chair des Animaux, il faut la préparer & la cuire. Il faut des couteaux, des broches & d'autres instrumens de cuisine que l'on ne pouvoit pas encore connoitre dans les commencemens du Monde. Il a falu du tems pour inventer la manière même la plus simple de cuire la viande.

Mais quand même les prémiers Hommes n'auroient pas tout-à-fait manqué d'industrie à cet égard, vous sentez bien, *Monsieur*, qu'il ne convenoit pas de détruire les Animaux, avant que l'Espèce en fût bien multipliée. On auroit risqué par-là d'en abolir la race. Bien des Siècles après, on a été obligé de faire des Loix pour prévenir cet inconvénient. Mr. *Le Clerc* dans l'explica-

tion qu'il nous a donnée de la Fable de *Cérès*, où il trouve beaucoup d'hiſtorique, nous aprend que *Triptolème*, Favori de cette Princeſſe, donna de ſages Loix qui furent obſervées longtems dans l'Attique, & entre autres celle *qui défendoit de tuer les Animaux dont on ſe ſervoit dans le labourage* (*a*). Encore aujourdhui après une mortalité de Bêtes à cornes dans de certains Païs, la Police défend ſagement de manger des Veaux, juſqu'à ce que l'Eſpèce en ſoit aſſez bien rétablie.

Ce n'eſt pas une dificulté à faire que de dire, ſi pendant quelques Siècles les Hommes n'ont pas mangé les Animaux, à quoi donc leur ſervoient ils ? à quoi bon nourir ces nombreux Troupeaux, & quelle utilité retiroient-ils de cette vie Paſtorale, à laquelle ils s'apliquoient avec tant de ſoin? Dans ces anciens tems, on ne laiſſoit pas de tirer de grands avantages du Bétail, quoiqu'on n'en fît pas ſa nouriture. Les Animaux domeſtiques ſervoient autrefois, comme aujourdhui, à cultiver la Terre, & à l'engraiſſer; les diverſes façons que l'on donne au Lait pouvoient fournir une nouriture aſſez variée, les Moutons donnoient de quoi ſe vêtir. Le profit qu'on tire du travail des Laines eſt aſſez ſenſible pour intéreſſer l'Homme à prendre ſoin de cette Eſpèce.

Les Paiens ont parlé de la nouriture des prémiers Hommes, à peu près comme l'Hiſtoire Sainte. Leurs Poètes, dans la deſcription de l'Age d'or, ont dit que dans ces anciens tems, on ſe nouriſſoit des fruits que la Terre produiſoit d'elle même (*b*). Mais

(*a*) *Biblioth. Univerſelle*, Tom. VI. Art. II.
(*b*) Contentique cibis nullo cogente creatis,

Arbu-

Mais que dirons-nous, *Monſieur*, de la frugalité des anciens Grecs? Les Hiſtoriens raportent là-deſſus des choſes tout-à-fait ſurprenantes. Ils nous les dépeignent comme s'étant contentés dans les commencemens de manger de l'Herbe. Ils ajoutent que *Pélasgus*, Roi d'Arcadie, leur aprit enſuite à manger du Gland. Une vie comme celle-là ne doit aſſurément pas porter le nom d'*Age d'or*. Elle reſſemble trop à celle des Bêtes. Cependant je croi que vous conviendrez, que cela doit être pris au rabais, & demande quelque éclairciſſement. Aparemment ces prémiers Grecs cherchoient leur nouriture dans les Plantes, dans les Herbages. Voila ce qu'il faut entendre par *manger de l'Herbe*, & non pas la brouter comme les Animaux. Quand on dit qu'un de leurs Rois leur aprit à ſe nourir de *Gland*, cela a auſſi beſoin d'explication. On ſait que la production du Chêne eſt le plus deſagréable de tous les Fruits. Quoique la chaleur du Climat de la Grèce puiſſe un peu adoucir ſa rudeſſe, il ſemble qu'il faut regarder ici le terme de *Gland* comme un mot générique, qui déſigne les Noix, les Noiſettes, les Chataignes, les Amendes & les autres Fruits de ce genre. Quelques-uns y comprennent encore ce petit Fruit en forme de Noiſette, que le Hêtre produit. En donnant cette étendue à ce terme, les Hiſtoriens auront voulu nous dire que ce Roi d'Arcadie aprit aux anciens Grecs à varier un

Arbuteos fœtus, montanaque fraga legebant,
Cornaque, & in duris hærentia mora rubetis.
Ovid. Metamorph. Lib. I.

Lacte mero Veteres uſi narrantur & herbis.
Faſt. Lib. IV.

un peu leur nouriture, qu'il leur indiqua plusieurs Fruits qui pouvoient leur convenir, & qu'il leur montra en même tems la manière de les cultiver & de les multiplier.

Revenons à *l'Age d'or*, proprement ainsi nommé par les Poëtes. *Ovide* nous dit expressément qu'alors les Bêtes ne servoient point encore de nouriture à l'Homme, & qu'on ne les égorgeoit pas comme aujourdhui. „ Ce n'étoit pas ainsi „ qu'on en usoit dans ces heureux tems que nous „ apelons le *Siècle d'or*, dit-il: content des Plan„ tes & des Fruits que produit la Terre, l'Hom„ me ne souilloit pas sa bouche du sang des Ani„ maux (*a*)."

C'est *Pithagore* que le Poëte fait parler ainsi. Rien n'est plus beau que le Discours de ce Philosophe, pour prouver qu'on ne devroit point manger la chair des Animaux. On a regardé avec raison ce morceau des *Métamorphoses*, comme le plus vif & le plus travaillé. C'est le Chef-d'œuvre d'*Ovide*. Vous voulez bien, *Monsieur*, que j'en raporte ici quelques traits.

„ Cessez, Mortels, *dit-il*, de manger la chair „ des Animaux. Les Campagnes vous présen„ tent d'abondantes Moissons, les Arbres sont „ chargés des plus beaux Fruits, & les Vignes „ portent des Raisins pour votre usage. Vous avez „ des Légumes d'un gout agréable, parmi les„ quels il s'en trouve d'excellens quand ils sont „ cuits.

(*a*) At vetus illa ætas, cui fecimus Aurea nomen; Fœtibus arboreis, & quàs humus educat, herbis, Fortunata fuit; nec polluit ora cruore.
Ovid. Metamorph. Lib. XV.

„ cuits. Le Lait & le Miel ne vous sont point
„ interdits. Enfin la Terre vous prodigue ſes ri-
„ cheſſes, & vous fournit des alimens de toute
„ eſpèce, ſans qu'il ſoit beſoin pour vous nou-
„ rir, d'avoir recours au meurtre & au carna-
„ ge (*a*)".

Il ajoute, qu'il eſt bien permis d'ôter la vie aux Animaux qui ataquent la nôtre, mais qu'il faloit en demeurer-là, & ne pas ſe nourir de leur chair. Il blâme même les ſacrifices de Bêtes qu'on a voulu faire aux Dieux. Il auroit voulu au moins qu'on s'en fût tenu à ceux d'Animaux malfaiſans, comme du Pourceau qui gâte ſouvent les Champs enſemencés, ou du Bouc qui ravage quelquefois les Vignes.

„ Mais, ajoute-t-il, quel mal vous a fait le
„ Bœuf, cet animal ſi doux, incapable de vous
„ nuire, & qui n'eſt fait que pour le travail? Il
„ faut être ingrat, dénaturé, & tout-à-fait indi-
„ gne des biens que nous donne la Terre, pour
„ donner la mort à ce tranquile Animal, le meil-
„ leur de tous nos Ouvriers, qui par un travail
„ dur & pénible, a tant de fois renouvellé nos
„ Moiſſons. Laiſſez donc le Bœuf labourer
„ tranquilement la Terre, & que ſa mort ſoit une
„ ſuite naturelle de la vieilleſſe (*b*).

„ Quels crimes aviez-vous encore commis,
„ inno-

(*a*) Parcite, mortales, dapibus temerare nefandis
Corpora. Sunt fruges: ſunt deducentia ramos
Pondere poma ſuo, tumidæque in vitibus Uvæ, &c.
. . . . . .
Prodiga divitias alimentaque mitia tellus
Suggerit, atque epulas ſine cæde & ſanguine præbet.

(*b*) Quid meruere Boves, animal ſine fraude doliſque,
Innocuum, ſimplex, natum tolerare labores?

„ innocentes Brebis, Troupeaux paiſibles, qui „ fourniſſez aux Hommes un Nectar délicieux, „ qui vous laiſſez dépouiller de votre Toiſon „ pour les couvrir, & qui enfin leur êtes plus uti„ les quand ils vous laiſſent vivre, que quand ils „ vous tuent (*a*)?

„ C'eſt s'acoutumer à répandre le ſang hu„ main, ajoute-t-il, que d'égorger d'innocens „ Animaux, & entendre ſans pitié leurs triſtes gé„ miſſemens. Il y a de l'inhumanité à n'être „ point touché de la mort d'un jeune Che„ vreau, dont les cris reſſemblent ſi fort à ceux „ des Enfans (*b*).

Cette Morale, comme vous ſavez, *Monſieur*, eſt toute fondée ſur la *Métempſicoſe*, qui étoit le Dogme favori de *Pithagore*. Auſſi tous ceux qui après lui ont admis cette transmigration des Ames, ſe ſont ſoigneuſement abſtenus de l'uſage de la viande. La plus grande partie de l'Aſie eſt encore aujourdhui dans le cas. Voici ce que je liſois l'autre jour dans un Voyageur Anglois. „ Les *Banians*, c'eſt ainſi qu'on apelle les Gen„ tils des Indes, les *Banians* ne mangent rien „ qui ait eu vie, & ils ſont ſurpris de la voracité „ des Chrétiens qui couvrent leurs tables de „ viandes, & ſacrifient des Hécatombes d'Ani„ maux

(*a*) Quid meruiſtis Oves, placidum pecus, inque tegendos
Natum Homines, pleno quæ fertis in ubere Nectar,
Mollia quæ nobis veſtras velamina lanas
Præbetis: vitaque magis quàm morte juvatis.

(*b*) ——— ——— ——— Quàm ſeparat ille cruori
Impius humano. ———
Qui vagitus ſimiles puerilibus Hœdum
Edentem jugulare poteſt!

„ maux à leur gourmandiſe. Rien ne peut leur
„ en faire manger. Les plus délicates ne les ten-
„ tent point, & ils regardent cela comme un pé-
„ ché énorme. Les productions de la Terre, le
„ Lait, le Ris, & les autres ſortes de Grains que
„ la Nature leur fournit en abondance, & dont
„ ils croient pouvoir ſe ſervir innocemment, ſont
„ les ſeuls alimens qui leur faſſent plaiſir. Ils reſ-
„ ſemblent en cela aux prémiers Habitans du
„ Monde, qui n'étoient point carnaciers, & ne ſe
„ nouriſſoient que de Fruits & d'Herbages (*a*).

Tous les Chrétiens ne ſont pas également expoſés à la cenſure des Indiens. Pluſieurs ſortes de Religieux de l'Egliſe Romaine s'abſtiennent de manger de la viande. Mais ceux qui ont pouſſé le plus loin le ſcrupule à cet égard, c'eſt ſans contredit l'Ordre des *Chartreux*. Vous ſavez, *Monſieur*, que ces Religieux font vœu de ne manger jamais de chair. Dans quelque maladie qu'ils ſe trouvent, on leur refuſe abſolument un Bouillon à la viande. Vous pouvez donc, ſi vous voulez, les ranger encore parmi les Sectateurs, ou au moins les imitateurs de cet ancien Philoſophe qui avoit interdit la chair des Animaux. On trouve encore chez eux le ſilence Pithagoricien, dont ils ſont de religieux obſervateurs, & qui établit une ſeconde conformité.

Ces deux obſervances de la Règle des Chartreux me rapellent une vive repartie du célèbre *Burnet* Evêque de Salisburi. J'avois l'honneur de diner chez lui en fort bonne compagnie. Il s'y trouva auſſi un François, homme d'eſprit & ſavant,

(*a*) *Voyage de* Jean Ovington.

vant, mais qui avoit le défaut de s'emparer un peu trop de la conversation. Quelqu'un raporta que l'on venoit de nommer un Gouverneur de la *Chartreuse* de Londre. C'est un Emploi d'un assez bon revenu. „ Je comprens par ce nom de „ *Chartreuse*, dit là-dessus nôtre François, prin„ cipal tenant de la conversation, je comprens „ que vous avez eu autrefois des Chartreux dans „ cette Capitale. Il faut convenir, *Messieurs*, „ que c'étoit quelque chose de bien méritoire à „ eux d'être entré dans cet Ordre, puisque tout „ le monde sait qu'un Anglois a bien de la peine „ à se passer à diner de son Aloiau de Bœuf". *Il n'y a pas moins de mérite à vos François qui se font Chartreux*, répliqua promtement l'Evêque, *à cause de la Loi sévère du Silence.*

Mais, malgré le bon mot du Prélat, l'abstinence totale de la viande a toujours paru l'article le plus dur de leur Règle, & on n'a pas manqué d'objecter qu'elle est même contraire à la Loi naturelle. La Règle eut beaucoup de peine à passer à Rome; & après même qu'elle fut aprouvée du St. Père, on ne laissoit pas de se donner publiquement la liberté de la décrier. On les accusoit hautement d'être dans une pratique contraire à l'humanité, en refusant à leurs Malades l'usage de la viande. Les Apologistes des Chartreux n'ont pas manqué d'en apeller à la vie des Patriarches, pour faire voir qu'avec des Légumes, des Fruits & du Laitage, on pouvoit se bien porter. *Avant le Déluge n'y avoit-il donc point de maladies, on ne les guérissoit-on point?* dit là-dessus *Don Masson* Général de l'Ordre (*a*). Le

(*a*) *Disciplina Ordinis Cartusiensis*, 1703.

Le fameux *Hecquet*, Doien de la Faculté de Médecine, & mort à Paris, il y a quelques années, eſt allé encore plus loin en faveur du Maigre, que les Chartreux. Il prétend que les Légumes ſont plus convenables que la viande pour la ſanté (*a*). Ces alimens ſimples, dit-il, ſont mieux aſſortis à la conſtitution de notre Corps, & il ne faut pas douter que l'uſage que nous faiſons de la chair des Animaux, n'abrège nos jours. Il explique enſuite par-là la longue vie des Patriarches. Il eſt bon de l'entendre là-deſſus.

„ L'Age d'or, dit-il, ces tems heureux de ſanté & de vie, furent ceux où l'on ne vêquit que „ d'Eau & de Fruits, avec leſquels les Hommes „ comptoient leurs vies par le nombre des ſiècles. „ Ce tems dura depuis la Création du Monde „ juſqu'au Déluge, c'eſt-à-dire, 1600 ans. Ces „ alimens convenoient de reſſemblance avec les „ ſucs nouriciers. C'eſt là ce qui maintenoit le „ Corps en bon état. Auſſi, ajoute-t-il, pendant „ ces ſeize prémiers ſiècles, il n'eſt fait mention „ ni de Maladies ni de Remèdes. La Médecine „ étoit entierement ignorée, & c'étoit alors un „ Art inutile. Mais depuis l'uſage de la viande, „ on voit un déchet conſidérable dans la vie de „ l'Homme. Elle s'eſt diminuée des deux tiers, „ ou des trois quarts. Dès-lors la vie humaine a „ été acourcie, & nos Corps ſujets à pluſieurs „ dérangemens (*b*).". Ce zèlé Partiſan du Maigre ſoutint ſon ſiſtème non ſeulement dans pluſieurs Ouvrages, mais encore par ſon genre de vie.

On

(*a*) *Dans ſon Traité des Diſpenſes du Carême.*
(*b*) Médecine Théologique, *Préface*, *pag.* 16.

On ſait que les trente dernières années de ſa vie il s'abſtint entierement de viande, & même de vin.

Il s'agit préſentement, *Monſieur*, de voir ſi le bon Homme *Hecquet* n'eſt point tombé dans le défaut ordinaire des faiſeurs de Siſtêmes, c'eſt d'en bâtir avant que d'être bien aſſurés des faits ſur quoi ils les fondent. Il a ſupoſé avec bien d'autres, comme une choſe qui ne pouvoit pas être conteſtée, que pendant ſeize ſiècles, le Genre-humain s'eſt abſolument abſtenu de viande. C'eſt ce qu'il s'agit d'examiner à préſent. Pour découvrir ſi pendant tout cet eſpace de tems on n'a point mangé la chair des Animaux, il faut voir d'abord ce que le raiſonnement peut nous fournir là-deſſus, & nous viendrons enſuite aux témoignages de l'Ecriture Sainte.

Nous avons trouvé fort convenable que l'on ne tuât pas les Animaux pour s'en nourir, dans les commencemens du Monde. Cette convenance eſt dans ſa place ſi on l'aplique à *Adam* & à ſes Enfans. Mais ſi on la pouſſe trop loin, en deſcendant beaucoup plus bas, on ſe jette dans l'inconvénient opoſé. Il s'eſt écoulé ſeize ſiècles juſqu'au Déluge. Dans un ſi long eſpace de tems, ſi l'on avoit entierement épargné les Animaux, ils ſe ſeroient prodigieuſement multipliés, & l'on en auroit été fort incommodé. On peut dire qu'ils auroient eux-mêmes mangé les Hommes. Si l'on n'eût pas tué les Bêtes ſauvages, elles auroient augmenté en nombre juſqu'à atenter à la vie de ces prémiers Habitans de la Terre. Et les tuer ſans les manger, ç'auroit été riſquer d'infecter l'air par la corruption de leur chair. Il faut dire la même choſe des Animaux domeſtiques trop multipliés,

pliés, que l'on auroit laiſſé mourir de mort naturelle.

Les Animaux, lorſqu'ils ſont en trop grand nombre, ataquent encore la vie de l'Homme d'une autre manière. Vous ſavez, *Monſieur* qu'en Allemagne, dans des Païs d'une médiocre étendue, on tue dans une année des miliers de Cerfs & de Sangliers; & les gens de la Campagne ne laiſſent pas de ſoufrir beaucoup du dégat qu'ils leur cauſent. Si donc on les laiſſoit multiplier impunément, il faudroit abandonner la culture des Terres. Le Gibier même peut être rangé parmi les Animaux malfaiſans. Trop multiplié il fait auſſi beaucoup de mal à ſa manière. L'Ile de *Chio* ſe trouva autrefois ſi incommodée du ravage que les Perdrix faiſoient dans la recolte, qu'on prit le parti de les détruire toutes. Et quand, dans la ſuite, il en arrivoit un vol de dehors, on ne leur faiſoit aucun quartier. Elles étoient reçues dans l'Ile comme des Pirates qui y auroient fait une deſcente. Ce ſont là à peu près, comme vous ſavez, *Monſieur*, les raiſons dont nous nous ſervons aujourdhui pour nous autoriſer à manger la chair des Animaux. Il eſt clair qu'elles étoient également bonnes pour les Patriarches qui vivoient cinq ou ſix cens ans avant le Déluge.

La Chaſſe étoit néceſſaire dans ces anciens tems, ſur-tout pour détruire les Bêtes ſauvages, & ça dû être un des prémiers exercices des Hommes. Il eſt vraiſemblable que pendant quelque tems, on ſe contenta de ſe ſervir de leur peau qui devoit être d'une grande utilité, ſoit pour faire des habits, ſoit pour couvrir de petits logemens. Ceux qui de notre tems ſont tranſplantés dans quelque

Ile

-Ile déserte, savent bien en tirer parti. Ce sont-là leurs couvertures presque universelles. Mais les Patriarches, après avoir employé la peau des Animaux, dûrent quelques siècles après essaier de faire aussi usage de leur chair. Les Chiens dont ils se servoient à la Chasse, l'indiquoient à leurs Maîtres. Tant d'autres Animaux carnaciers donnoient aussi à l'Homme de fréquentes leçons là-dessus.

Il est vrai que la Nature a donné à cette sorte d'Animaux des armes naturelles, des dents & des griffes pour déchirer la chair dont ils doivent se nourir. L'Homme n'est pas fait pour manger la chair crue. Il sent de la répugnance à s'en nourir, à moins qu'elle ne soit préparée, & un peu déguisée par l'art des Cuisiniers. Il falut donc quelque tems pour la savoir aprêter; j'en suis déja convenu. Mais il ne faut pas 15 ou 16 siècles pour aprendre aux Hommes à cuire quelque portion d'un Animal, à la rotir, par exemple. C'est bien assez, & peut-être trop, de leur donner sept ou huit cens ans pour faire une découverte aussi simple.

Pour les Animaux domestiques, il est vraisemblable que l'on s'avisa plus tard de se nourir de leur chair. Mais quelque accident put en faire naitre la pensée. Si l'économie, & même la compassion avoient empêché les Patriarches de tuer leurs Bœufs pour s'en nourir, il faut convenir au moins que lorsque quelque Animal de cette Espèce étoit estropié & ne pouvoit plus servir, il étoit naturel de penser alors à faire usage de sa chair, pour ne pas tout perdre. Un Mouton qui s'étoit cassé la jambe, ou que le Berger avoit enlevé à demi déchiré, de la gueule du Loup, devoit aussi

si naturellement faire le repas de son Maître, qui jugeoit à propos de se dédommager un peu par-là de cet accident.

Dès qu'on eut trouvé par l'expérience que c'étoit là une nourriture tout-à-fait convenable, on put aller plus loin dans la suite, & tuer même un Mouton qui se portoit bien, pour être servi sur la table. Un Veau eut le même sort, sans qu'un bon Econome crût par-là diminuer en rien son revenu. Au contraire, on s'aperçut bientôt que c'étoit l'augmenter.

Vous me direz, sans doute, *Monsieur*, qu'on peut rendre cette question problématique, tant qu'on l'examine par la voie du raisonnement, mais que ce n'est plus la même chose dès que l'on écoute la Révélation. Peu après la formation d'*Adam* & d'*Eve*, le Créateur leur dit qu'*il leur a donné les Herbes, & les Arbres fruitiers pour les nourrir* (*a*). Voila la nourriture assignée à nos prémiers Parens. Après le Déluge on voit une permission expresse donnée à *Noé* de manger la chair des Animaux. *Nourrissez-vous de tout ce qui a vie & mouvement*, lui dit Dieu. *Je vous ai abandonné toutes ces choses comme les Légumes & les Herbes de la Campagne* (*b*).

En raprochant ces deux endroits de l'Ecriture, on croit y voir assez clairement une défense de manger de la viande au commencement du Monde, qui n'a été levée qu'après le Déluge. On se figure tout cet espace de tems comme un Carême, pendant lequel les Hommes ont dû faire maigre, & s'en tenir aux Légumes & aux Fruits. Ensuite on envisage la sortie de l'Arche à peu près

(*a*) *Genes.* I, 29. (*b*) *Genes.* IX, 2, 3.

Près comme les Fêtes de Paques, qui ramènent la permiſſion de manger la chair des Animaux. Mais ne trouvez-vous pas, *Monſieur*, qu'un Carême de ſeize ſiècles eſt d'une exceſſive longueur? Voyons ſi nous ne pourrions point l'acourcir. Peut-être qu'en examinant les Paſſages que l'on cite, nous y trouverons toute autre choſe que ce qu'ils ſemblent préſenter à la prémière lecture.

Avant cette prétendue défenſe, Dieu avoit accordé au prémier Homme l'empire ſur les Animaux. Il eſt vrai que cet empire a beaucoup de branches diférentes. J'ai déja reconnu que l'Homme tire de grands uſages des Animaux domeſtiques pendant leur vie. Mais cet empire doit s'étendre juſqu'au pouvoir de tuer les Animaux pour s'en nourir. J'avoue auſſi qu'il ne convenoit pas que l'Homme ſe ſervît de ce droit que quand les Animaux ſeroient ſufiſamment multipliés; mais il ne faut pas ſeize ſiècles pour cela.

Une preuve que l'empire ſur les Animaux doit s'étendre juſqu'au pouvoir d'en faire ſa nouriture, c'eſt que le Créateur en donnant à l'Homme cette ſupériorité & cette autorité ſur les Bêtes, nomme avant toutes les autres les Poiſſons & les Oiſeaux. *Aſſujetiſſez la Terre*, dit-il à nos prémiers Parens, *ſoyez les maitres des Poiſſons de la Mer, des Oiſeaux du Ciel & du Bétail* (a). Or je vous demande, *Monſieur*, comment vous expliquerez l'empire de l'Homme ſur les Poiſſons, ſinon par le droit de s'en ſervir pour nouriture? Quel autre uſage pouvons-nous faire de ces Habitans de la Mer ou des Rivières? On ne voit pas quel ſervice ils pourroient nous rendre d'ailleurs. On

(a) *Geneſ.* I, 28.

On peut donc fort bien ſupoſer que les Hommes ont commencé à manger du Poiſſon longtems avant le Déluge. On ſait que les Poiſſons ſe mangent les uns les autres. Les petits ſont la proie des gros. On voit aſſez que cela eſt dans le but de la nature. L'Homme pouvoit donc légitimement conclure que le Créateur le rendant le Maitre de tous les Animaux, lui donnoit pour le moins le droit de faire ce que pluſieurs Eſpèces d'entr'eux faiſoient les uns à l'égard des autres. Je vous prie de remarquer en paſſant qu'ici la compaſſion n'a point dû faire ſon jeu. La belle Rhétorication d'*Ovide* ſur la mort d'un Chevreau, qui pouſſe des cris ſemblables à ceux d'un petit Enfant, n'a plus lieu, le Poiſſon ne dit mot quand on lui ôte la vie.

On peut raiſonner ſur les Oiſeaux à peu près comme ſur les Poiſſons. L'Empire que Dieu donne à l'Homme ſur cette Eſpèce d'Animaux, doit s'étendre juſqu'à pouvoir diſpoſer de leur vie. Autrement à l'égard de pluſieurs Eſpèces, ce ſeroit un droit à peu près chimérique. Dès qu'une fois on a prouvé que l'Homme a ce pouvoir, il eſt aiſé de prouver auſſi qu'il ne doit pas avoir tardé bien des ſiècles à s'en ſervir & à en faire uſage. Un Renard croquant des Poules ou des Poulets donnoit des leçons trop marquées là-deſſus, pour qu'on n'eût pas penſé à en profiter. Un Oiſeau de proie donnoit auſſi ſouvent de ſemblables avertiſſemens au Maitre de la Baſſe-cour. Voyant ces Animaux carnaciers vivre de Chaſſe, & ſuivre en cela la deſtination de la Nature, il étoit aiſé d'en tirer cette conſéquence, que le Créateur avoit bien accordé à l'Homme, Maitre de tous

ces Animaux, le même droit qu'il avoit donné à plusieurs Espèces d'entr'eux, de se nourrir de la chair des autres.

Combien d'Animaux à quatre piés qui ne nous servent qu'après leur mort, & sur qui l'Homme ne peut exercer d'autre empire qu'en se nourrissant de leur chair! Voyez, par exemple, le Pourceau : cet Animal n'est bon qu'à manger ; c'est le seul usage, auquel la Nature semble l'avoir destiné (*a*). Tout le monde connoit la Fable d'*Esope* que *La Fontaine* a finie par ces deux Vers, qu'il met dans la bouche de cet Animal ;

Mais quant à moi qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.

L'Abbé *Pluche* a remarqué dans le *Spectacle de la Nature*, que c'est à ce but qu'il faut raporter la facilité que le Pourceau a à s'engraisser, & l'extrême fécondité de la Truie, qui donne plusieurs ventrées dans une année, & jusqu'à quinze ou seize Petits à la fois (*Tom. III. p. 33*).

L'Abbé *Du Guet*, dans son *Commentaire sur la Genèse*, a fort bien ataqué le sentiment ordinaire qui recule l'usage de la Viande jusqu'après le Déluge. Mais parmi plusieurs bonnes raisons, il en a employé une que je ne crois pas solide, c'est que l'*Ecriture parle des Sacrifices d'Abel qui ofroit à Dieu les Prémiers-nés de ses Troupeaux*, & il voudroit en conclure que celui qui ofroit le Sacrifice,

(*a*) *St. Jérôme* fait dire à *Jovinien* : *Quis usus Porcorum absque esu Carnium ? Et* Cicéron, *Sus quid habet præter esum ?* Lib. 2. de Nat. Deorum.

crifice, mangeoit une partie de la Victime. Mais ceux qui croient que l'on n'a pas atendu juſqu'après le Déluge, à faire uſage de la chair des Animaux, n'ont jamais prétendu qu'on en ait mangé dès le commencement du Monde. Vous voyez bien, *Monſieur*, que cet argument prouve trop, & par cela même on doit l'abandonner. Il vaut mieux s'en tenir au ſentiment de *Grotius*, un peu modifié par Mr. *Le Clerc*. Après avoir traduit autrement l'Original, on y trouve qu'*Abel* offrit à Dieu *les productions les plus groſſes*, le Lait & la Crême des Prémiers-nés de ſes Troupeaux. Cette oblation eſt beaucoup mieux aſſortie à l'enfance du Monde. Les Hommes de ces prémiers tems ont dû offrir au Créateur une portion choiſie de ce qui faiſoit leur nouriture, & le Lait étoit alors leur principal Aliment.

A cela près, on ne peut rien de mieux raiſonné que ce que l'Abbé *Du Guet* a écrit ſur cette matière. Il ne trouve pas que dans le I. *Chap.* de la *Geneſe* Dieu ait interdit à l'Homme l'uſage de la chair des Animaux. „ Il ſemble, *dit-il*, qu'il ne „ faut pas convertir en défenſe générale, une „ choſe laiſſée à la liberté de l'Homme, & néceſ„ ſaire dans quelques occaſions, comme dans „ quelques beſoins preſſans; qu'il vaut mieux ſe „ contenter de dire que les Animaux néceſſaires „ à l'Agriculture, furent longtems épargnés, & „ que la frugalité des Hommes vertueux les „ porta à ſe contenter de Légumes & de Fruits. „ Ce qui eſt dit des *Herbes & des Fruits* (*a*) „ n'eſt donc point une limitation du pouvoir de „ l'Hom-

(*a*) *Geneſ.* 1, 29.

„ l'Homme sur les Animaux, mais une explica-
„ tion complette de tout ce qui lui est abandonné
„ pour son usage, & en particulier pour sa nouri-
„ ture.

Quand Dieu dit donc à nos prémiers Parens, qu'*il leur a donné les Herbes & les Fruits pour leur servir de nouriture*, cela ne renferme point, comme on le croit ordinairement, la défense de manger la chair des Animaux : si ç'avoit été là l'intention du Créateur, il faloit leur interdire en termes précis, cette sorte de nouriture. Il faloit marquer expressément que c'étoit là une exception qu'il faisoit à l'empire qu'il leur acordoit sur les Bêtes de la Terre, & faire bien entendre que ce droit n'aloit pas jusqu'à leur ôter la vie.

Mais, dit-on, ce Passage du I. *Chap.* de la *Genèse* doit être comparé avec ce qui est dit dans le *Chap.* IX, où Dieu parle ainsi à *Noé* sortant de l'Arche : *Nourissez-vous de tout ce qui a vie & mouvement. Je vous ai abandonné toutes ces choses comme les Légumes & les Herbes de la Campagne* (*a*). Dieu donne aux Hommes le pouvoir de se servir des Animaux pour leur nouriture, de même qu'ils s'étoient servi auparavant pour cet usage des Plantes & des Fruits. La permission, dit-on, supose une défense. Ce qui fut permis alors à *Noé* étoit donc défendu auparavant. J'avoue, *Monsieur*, que voila un raisonnement fort spécieux. Mais peut-être n'a-t-il pas toute la solidité qu'il semble avoir d'abord. Nous en jugerons mieux quand nous aurons examiné le Passage en question.

Noé

(*a*) *Genes.* IX, 2.

Noé étant ſorti de l'Arche, Dieu lui donne ſa bénédiction à lui & à ſes Fils. Il renouvelle à leur égard l'empire acordé à *Adam* ſur les Animaux. *Vous pouvez vous en ſervir pour votre nourriture*, leur dit-il, *tout comme des Légumes; mais prenez garde*, ajoute-t-il, *de ne pas manger la chair des Animaux avec leur ſang.* On ſe trompe quand on regarde comme quelque choſe d'abſolument nouveau, ce que Dieu dit ici de l'uſage de la chair des Animaux. Cela étoit déja renfermé dans l'empire acordé à l'Homme ſur les Bêtes, comme nous l'avons vu. Ce qui en eſt dit à *Noé* n'eſt qu'une répétition de cet ancien droit. Ce n'eſt même proprement qu'un préambule pour conduire à la défenſe de manger le ſang des Animaux, qui eſt véritablement le but de Dieu dans ce Diſcours. C'eſt là l'article où il en vouloit venir.

On a donc pris ici l'acceſſoire pour le principal, & c'eſt ce qui a fait qu'on n'a pas bien entendu ce Paſſage. Voici donc ſon véritable point de vue. *Noé* auroit pu craindre que la punition infligée au Genre-humain ne l'eût fait déchoir de ſes anciens privilèges. Dieu, pour le raſſurer à cet égard, le rétablit d'abord dans ſon droit primitif ſur les Animaux. Il lui fait comprendre que cet empire s'étend comme auparavant, juſqu'à leur ôter la vie, & à s'en ſervir pour ſa nourriture tout comme des Légumes des Jardins. Ce n'eſt donc ici qu'un ſimple renouvellement de l'ancienne autorité donnée au prémier Homme, & dont les crimes de ſa Poſtérité, noyée dans le Déluge, pouvoient faire craindre avec fondement, qu'elle ne fût privée. Il ne faut donc pas prendre cet endroit de

l'Ecriture, comme si Dieu avoit voulu dire à Noé qu'il levoit à son égard l'ancienne défense, & qu'il lui accordoit après le Déluge ce qui avoit été refusé auparavant. Il lui dit simplement que lui & ses Descendans peuvent bien répandre le sang des Animaux, & se servir de leur chair pour leur nourriture, mais qu'ils doivent s'abstenir de manger le sang des Bêtes. Si vous examinez bien ce Passage, vous verrez, *Monsieur*, que ce n'est, comme je l'ai dit, que le rétablissement de l'ancien droit sur les Animaux, & une espèce de petite Préface pour conduire à cette nouvelle Loi qui défend l'usage du sang pour sa nourriture. Dieu avoit ses raisons pour faire cette défense; mais ce n'est pas de quoi il s'agit présentement. *Je suis*, &c.

ARTICLE IV.

PHILOSOPHIÆ NATURALIS Principia Mathematica, Auctore ISAACO NEWTONO, &c. C'est-à-dire:

PRINCIPES *mathématiques de la* PHILOSOPHIE NATURELLE, par le *Chevalier* ISAAC NEWTON, *expliqués & commentés* par les P. P. THOMAS LE SEUR & FRANÇOIS JAQUIER, *Minimes & Professeurs en Mathématique à Rome*. A *Genève*, chez *Barrillot & Fils*, en grand IV. *Tome* I, 1739, de 548 *pages*, sans les *Préfaces*. *Tome* II, 1740, de 423 *pages*. *Tome* III, 1742, de 703 *pages*.

CE seroit en mal agir avec nos Lecteurs, que de leur faire l'éloge de *Newton*. Tout le monde le connoît pour l'inventeur de l'Analyse des

des Infiniment-petits. Les Partisans les plus aſſidés de *Leibnitz* ne vont pas plus loin, qu'à défendre leur Héros de la honte du plagiat: ils prétendent l'aſſocier à *Newton*, leurs ſouhaits mêmes ne vont pas au-delà.

Tout le monde ſait encore que ce Grand-homme fit un excellent uſage de ſa ſupériorité dans les parties les plus abſtraites des Mathématiques. *Deſcartes* étoit Algébraiſte & même grand Algébraiſte: mais il n'y paroit point à ſes *Principes*, il n'y a rien qu'un très médiocre Mathématicien n'aie pu inventer avec une bonne doſe d'imagination & de hardieſſe. Ce Philoſophe n'aimoit pas les expériences, elles ne le menoient pas auſſi vite qu'il avoit envie d'aller; pour s'excuſer d'en faire, il ſe récrie ſur les grands fraix qu'elles demandent, & qu'il met au-deſſus des forces d'un Particulier. Dès-lors toute ſon Algèbre & toute ſa Géométrie lui devenoient inutiles. Il avoit renoncé à prendre les meſures des poids, des grandeurs, des viteſſes des Corps: il dédaignoit même d'obſerver les phénomènes de la Nature, ſon Cabinet lui tenoit lieu de Monde entier. Avec ces déſavantages, il lui étoit impoſſible de lier les calculs avec les événemens; il ne connoiſſoit la Nature, que par les généralités mêmes, qu'il reprochoit aux Péripatéticiens, & toutes les Mathématiques ne mènent à rien, dès qu'elles ne ſe raportent à aucune quantité déterminée.

Le Chevalier *Newton* étoit auſſi grand pour les expériences que pour le calcul. Il eſt preſque impoſſible de pouſſer l'exactitude mécanique plus loin, qu'il l'a pouſſée dans ſon Optique. Les Académiciens de Paris en ont fait une triſte expé-

rience: ils ont pris le parti desespéré de nier des faits, qu'ils n'avoient pas pu parvenir à voir, même après *Newton*, & qu'on ne revoque plus en doute après que les Arts nous ont fourni de meilleurs secours.

Le Système de ce Grand-homme étoit d'apprendre à connoitre la Nature par les Sens, & par les Sens les mieux dirigés & les mieux assistés qu'il est possible. Comme il est fort difficile à l'adresse des Ouvriers & des Observateurs de parvenir à l'exactitude des nombres que fournit le calcul, Mr. *Newton* surpassa, pour la finesse des divisions & pour l'invention, tout ce que les Physiciens avoient fait avant lui.

Des expériences faites avec ces secours, par un esprit naturellement observateur, lui fournissoient des faits & des mémoires sur la véritable nature des Corps, que son génie systématique mettoit à profit. Il tiroit des inductions des faits, ces inductions le menoient à des Théories, qui lui fournissoient de nouvelles vues pour des expériences à faire; l'expérience & le génie se soutiennent alternativement, & l'aidèrent à construire un édifice de Physique, si relevé, si peu atendu, qu'il surpassa jusqu'aux espérances des Physiciens. On sait avec quel bonheur Mr. *Newton* vint à bout de déduire les phénomènes les plus compliqués des principes les plus simples: son Système d'Astronomie, fondé sur l'unique Loi de la gravitation mutuelle, répond aux mouvemens composés des Sphères, avec la même justesse que le mot peut répondre à l'énigme.

Si Mr. *Newton* étoit fait pour éclairer les Savans, il ne l'étoit pas également pour éclairer les esprits

eſprits médiocres, les commençans, & le grand nombre de curieux, qui voudroient tout ſavoir, & parcourir les domaines de la Vérité, ſans ſe trouver arrêtés par de longues refléxions, par des raiſonnemens ſuivis, & par des omiſſions, qu'ils ſeroient obligés de remplacer de leur propre fonds.

Mr. *Newton* étoit trop grand pour être orné. Il n'employoit les forces de ſon puiſſant génie, que contre des Vérités difficiles, contre des Ennemis dignes de lui. Satisfait de ſa victoire, il dédaignoit d'en détailler les moyens, ou de marquer les pas qu'il avoit été obligé de faire pour y parvenir. Quand des eſprits ordinaires ont voulu le ſuivre, ils ont trouvé à chaque inſtant des difficultés inſurmontables. C'eſt une route coupée par une infinité de rivières, où il n'y a point de ponts, parce qu'il n'en faloit pas à un Homme tel que *Newton*, mais qui ne ſont pas guéables pour le commun des Hommes.

Ce ſont préciſément ces ponts, que nos ſavans Minimes viennent de conſtruire, pour la commodité des Voyageurs, qui voudroient bien aller où eſt allé *Newton*, mais qui n'y parviendroient que bien difficilement par eux-mêmes.

Je m'explique. Mr. *Newton* a donné les produits & les concluſions d'une infinité de calculs qu'il avoit faits, mais qu'il n'avoit pas marqués; ou qui ont leur démonſtration dans les Sections coniques, ou dans quelque autre partie abſtraite de la Mathématique. Nos P. P. ont ſupléé à ſon manque de condeſcendance & d'indulgence pour le Genre-humain; ils ont donné les démonſtrations de ces concluſions; ils ont rapellé de l'Analyſe, ce qui étoit néceſſaire pour lier les rai-

ſonnemens de l'Auteur; ils ont fait ſervir les nouvelles découvertes des plus grands Mathématiciens de notre âge à éclairer, & quelquefois même à apuier ou à corriger le Système de *Newton*.

On ne peut guère comprendre ce que cet illuſtre Anglois a découvert ſur les Orbites, & ſur les Trajectoires, ſans une connoiſſance exacte des propriétés des trois Sections du Cone. Nos Commentateurs ont prévenu les beſoins des Lecteurs mal afermis, & ils ont ſoulagé ceux qui ſeroient plus avancés, en faiſant précéder cette matière par un petit abrégé de Sections coniques, qui contient ce qui eſt néceſſaire pour entendre la Théorie de *Newton*. D'autres propriétés de ces Sections, que *Newton* poſe en fait, & qu'il a dédaigné de prouver, même par une citation, ſe trouvent rapportées aux paſſages des Auteurs claſſiques, qui en ont donné la démonſtration, & c'eſt *Apollonius* que nos Minimes ont préféré pour cet uſage.

Quand les démonſtrations de *Newton* ſe ſont trouvées ou peu générales, ou difficiles, ſes Commentateurs en ont ſoufni d'autres plus faciles & plus univerſelles, & ils y ont compris des cas déterminés, qui ne ſe ſoumettroient pas à celles de *Newton*. Tout l'Ouvrage eſt rempli de cette eſpèce de Commentaires, trop originale pour un nom que la baſſeſſe du deſſein de bien des Commentateurs a avili. Il y a même de ces Commentaires, qui, pour leur longueur, leur difficulté & leur force, pourroient ſe ſoutenir d'eux-mêmes, & qui valent des Traités. Tel eſt le Mémoire ſur les Orbites des Planètes [Tome I, pag. 284], ſur la conſtruction d'une Trajectoire par la Logarithmique [Tom. II, n. 68], & celle d'une

d'une autre espèce, ou la résistance du milieu est en raison quarrée des vitesses [Tom. II, p. 115, seq.], & plusieurs autres de la même espèce.

Il est tems de parler du troisième Auteur de ces Commentaires. Quoique sa modestie ait banni son nom du titre, & qu'il traite lui-même son travail de bagatelle, il n'est pas juste que sa modestie diminue notre estime & notre reconnoissance, elle la doit augmenter.

C'est de l'Editeur que je parle. Mr. *S. L. Calandrini*, Professeur à Genève, s'étoit chargé du soin de faire exécuter les Commentaires de nos Minimes, qui, du fond de leur Solitude Romaine, envoyoient leurs Cayers à un Libraire fort éloigné. Rien n'est plus difficile qu'une impression exacte, quand il s'agit de calculs : un Correcteur ordinaire ne feroit que gâter un Ouvrage, où un chiffre, une lettre dérangée peuvent embarasser le Lecteur dans des calculs, dont la difficulté n'a pas besoin d'être augmentée.

Mr. *Calandrini* s'étoit chargé de cet emploi, laborieux par l'exactitude qu'il demande, & qui n'a rien de relevé ni de glorieux par raport aux jugemens du Vulgaire. Mais un esprit original l'est dans toutes les occasions de sa vie. Il arriva à Mr. *Calandrini*, ce qui est arrivé à Mr. *Bernoulli* l'aîné, lorsqu'il se fut chargé d'une Edition des Ouvrages algébraïques de *Descartes*. Il ne put se refuser au plaisir d'éclaircir les matières les plus difficiles, & de suppléer à ce que les P. P. avoient pû laisser de vuide. Il enrichit l'Ouvrage de *Newton*, de Notes, de Citations, de Démonstrations, de Mémoires mêmes ; & sans en avertir le Lecteur, il s'est trouvé insensiblement un des principaux

Au-

Auteurs du Commentaire. C'eſt ſur l'Aſtronomie ſur-tout, qu'il a travaillé le plus, & preſque uniquement: les Notes de ſa façon y ſont beaucoup plus étendues que celles des Minimes, qui, de leur côté, n'ont pas manqué l'occaſion de reconnoitre avec une noble modeſtie, ce que Mr. *Calandrini* a fait & pour eux & pour *Newton*.

Mr. *Calandrini* a ſéparé le plus ſouvent ce qui vient de lui, par une étoile, qu'il a miſe à la tête des Notes; mais, trop riche de ſon fonds, il a négligé de le faire dans d'autres occaſions, &, ſans les Minimes, on ignoreroit, que le Traité des Sections coniques du I Volume eſt de ſa façon. C'eſt de Mr. *Calandrini* encore que ſont le Mémoire ſur la théorie des Réſiſtances, la réfutation du Syſtême des Tourbillons (*a*), les expériences ſur la force de l'Aimant, & ſur ſa diminution, en raiſon cubique inverſe des diſtances; le Mémoire ſur la force de l'Attraction, par raport à la figure de la Terre, qui en réſulte; ſur le Mouvement moyen de la Lune, & bien d'autres encore, qu'il eſt impoſſible de détailler.

Quelques autres Savans ont concouru encore à enrichir cette édition des Principes de *Newton*. Mr. *Gabriel Cramer* de Genève a ſuplée à ce qu'il y avoit de défectueux dans le théorème de *Newton*, dont ce Grand-homme a déduit la viteſſe des Sons. Mr. *Cramer* a fait voir, que la concluſion de *Newton* eſt véritable, quoiqu'il y ait quelque défaut caché dans ſa démonſtration.

On

(*a*) Tom. II, pag. 416. Tom. III, pag. 65. Mr. *Calandrini* y défend *Newton* contre un Adverſaire bien redoutable, c'eſt Mr. *Jean Bernoulli* le Père.

On ajoute au troiſième Volume trois Mémoires ſur le flux & le reflux de la Mer. Ils ſont de Mrs. *Daniel Bernoulli*, *Mac Laurin* & *Euler*. Tout ce qui vient des Auteurs de cette claſſe ne peut que mériter d'être conſervé.

Voila tout ce que la nature de cet Ouvrage nous permet d'en dire. Il mérite trop d'être lu lui-même, pour qu'un Extrait puiſſe y ſupléer. Les Mathématiciens ſont laconiques, il n'y a rien à retrancher ſur leur ſtile; & les ſublimes vérités, qu'ils s'atachent à découvrir, ne peuvent rien perdre ſur les preuves qui les apuient, ſans que tout le Syſtême en croule.

ARTICLE V.

HISTOIRE ROMAINE *depuis la fondation de* ROME *juſqu'à la Bataille d'*ACTIUM, c'eſt-à-dire, *juſqu'à la fin de la République.* Par Mr. CREVIER, *Profeſſeur de Rhétorique au Collège de Beauvais, pour ſervir de Continuation à l'Ouvrage de Mr.* ROLLIN. Tome XII. Pag. 444, ſans la *Table*. Amſterdam, chez *J. Wetſtein*, 1746 (*a*).

ON trouvera à la tête de ce nouveau Volume, un *Avertiſſement*, dans lequel le Libraire a cru devoir faire remarquer, quoiqu'avec beaucoup de modeſtie, les avantages qu'a ſon Edition ſur celle qui a été faite à Paris. Dans l'Edi-

(*a*) On trouve l'Extrait du *Tome* XI à la *page* 336 du *Tome* XXV de ce Journal.

l'Edition de Paris il y a des fautes de pluſieurs eſpèces, & même des fautes aſſez conſidérables, ſoit dans le Corps même de l'Ouvrage, ſoit dans les Citations, & ſur-tout dans celles qui ſont en Grec. Ces fautes diſparoiſſent ici, on les a toutes corrigées avec la dernière exactitude. Un autre avantage de cette Edition conſiſte dans l'arrangement des Pièces. Dans l'Edition Originale il y a des pièces, des morceaux, des traits remarquables, qui ſont entierement déplacés : l'ordre demandoit qu'on les tirât de l'obſcurité où on les avoit mis, pour leur faire occuper le rang qui leur apartient, & où l'on doit naturellement les aller chercher. Un trait hors de ſa place n'eſt que trop ſouvent un trait perdu, ſur-tout dans un Ouvrage méthodique & bien ſuivi. Dans cette Edition il y a quelque choſe de plus que dans celle de Paris, & ce *plus* n'eſt point un *excès*, il enrichit l'Ouvrage, ſans le charger inutilement, il fixe les idées du Lecteur, & lui facilite l'intelligence de l'Hiſtoire.

Ce nouvel avantage eſt particulier aux Tomes X & XI, qu'on a ornés chacun d'une Carte, tirées l'une & l'autre des meilleurs Géographes anciens, & gravées de nouveau pour les faire paroitre dans tout leur luſtre, & avec tous les agrémens dont elles étoient ſuſceptibles. Il eſt aſſez ſurprenant qu'on n'ait pas inſéré de pareilles Cartes dans ces deux Volumes de l'Edition de Paris, puiſque les prémiers en avoient chacun une, & même ſouvent plus d'une. Faut-il changer un plan, lorſqu'il eſt bien concerté, & n'y a-t-il pas une eſpèce d'injuſtice à priver le Public d'un bien qu'il a droit d'exiger? Le Volume que nous annon-

nonçons a les mêmes prérogatives que ſes aînés, on lui a donné un relief qui ne ſe trouve pas dans celui de l'Edition de Paris, & qu'on auroit pourtant bien dû lui donner. C'eſt une Planche très bien gravée, dans laquelle on a repréſenté, d'une manière très diſtincte, le fameux Pont que *Céſar* fit conſtruire ſur le Rhin près de Cologne. La deſcription qu'en donne Mr. *Crévier*, eſt claire & préciſe; mais la repréſentation au naturel de la Pièce même fait beaucoup plus d'impreſſion ſur l'eſprit qu'une ſimple deſcription. Le portrait d'une Perſonne, s'il eſt bien fait, doit m'en donner à divers égards, une idée infiniment plus juſte & qui me frapera bien plus, que ſi l'on entreprenoit de me la faire connoitre par un Diſcours, où l'on auroit même employé les termes les plus expreſſifs. Il y a toujours & dans un Portrait, & dans la Figure d'une Machine compoſée de différentes pièces, un certain je ne ſai quoi qu'on ne ſauroit jamais bien exprimer. Je ne ſai ce que l'on doit penſer de la Contrefaction qu'on fait à Genève de l'Edition de Paris, mais il y a lieu de douter qu'elle puiſſe réunir tous les avantages qu'a celle-ci. Lorſqu'un Ouvrage eſt au point de perfection dont il eſt ſuſceptible, il court grand riſque de perdre une bonne partie de ſon mérite entre les mains d'un nouvel Editeur.

Ce nouveau Volume, dont nous allons rendre compte, contient quatre *Livres*, tous remplis d'une agréable variété, & de Faits extrêmement intéreſſans. On voit dans le prémier les troubles domeſtiques dont Rome fut agitée, la Ligue entre *Céſar*, *Pompée* & *Craſſus*, & la conduite factieuſe & tyrannique que tint *Céſar* pendant ſon Con-

Consulat. Mr. *Crévier* le commence par le parallèle de *César* & de *Caton*, tel qu'il se trouve dans *Salluste*, dont il cite en marge les propres termes. Ce morceau est curieux, bien touché, mais il est trop à l'avantage de *César*, comme le remarque judicieusement notre Historien. En voici la traduction.

„ Ils (*César* & *Caton*) étoient, dit *Salluste*, à „ peu près égaux, pour la naissance, pour l'âge, pour l'éloquence: pareille grandeur d'ame, gloire égale, mais de deux genres très différens. *César* s'étoit fait un grand nom par une „ inclination bienfaisante & magnifique, *Caton* „ par l'innocence de ses mœurs. L'un s'illustroit par la douceur & la clémence, l'autre par „ la sévérité. *César* avoit aquis une réputation „ éclatante, en faisant des largesses, en protégeant ceux qui recouroient à lui, en se montrant toujours prêt à pardonner. *Caton*, en ne „ faisant jamais de grace. L'un étoit la ressource des malheureux, l'autre le fléau des méchans. „ On louoit la facilité du prémier, & la constance du second. Enfin *César* avoit fait son plan „ de n'épargner ni ses travaux, ni ses veilles: „ occupé des intérêts de ses amis, il négligeoit „ les siens: jamais il ne manqua l'occasion de „ gratifier & d'obliger qui que ce pût être: il „ souhaitoit quelque emploi brillant, un commandement d'Armée, une guerre nouvelle, „ où son mérite pût paroitre avec éclat. *Caton*, „ au contraire, se montroit zélateur de la modestie, de l'attention aux bienséances, mais „ sur-tout de la sévérité. Il ne se proposoit point „ de l'emporter sur les riches par les richesses, ni

„ sur

„ ſur les factieux par l'eſprit de faction & de caba-
„ le; mais il le diſputoit aux plus courageux pour
„ la magnanimité, aux plus modeſtes pour la re-
„ tenue, aux plus irréprochables pour le deſinté-
„ reſſement & l'intégrité: il cherchoit plus à être
„ homme de bien, qu'à le paroitre; & par cette
„ conduite, moins il couroit après la gloire, plus
„ elle ſembloit le chercher".

Rien n'eſt plus juſte, dit Mr. *Crévier*, que l'idée que *Salluſte* donne ici de *Caton*; mais il ne montre que les dehors & l'écorce de la conduite de *Céſar*, ſans pénétrer juſqu'aux principes qui le faiſoient agir. Pour achever ce tableau, il falloit dire que *Céſar* raporta tout à ſon agrandiſſement; que près de l'ambition rien ne lui fut ſacré; que pour lui la Vertu étoit un nom, le Bien public une chimère; que jamais perſonne ne foula aux pieds avec moins de ſcrupule tout ce qui s'apelle Loix, Pudeur, Religion, Maximes: en un mot, ſi jamais homme ne fut plus aimable dans le commerce de la vie, jamais il n'y eut ni cœur plus corrompu en Morale, ni Citoyen plus dangereux dans un Etat.

Ces refléxions de notre Hiſtorien ſont très ſenſées, on voit bien qu'il a ſaiſi toute l'étendue du caractère de *Céſar*. Mais où trouver un Chef de Parti ambitieux, un Conquérant, qui n'ait eu tous les vices qu'on reproche ici à ce Héros Romain. Tout Prince qui cherche à s'agrandir aux dépens de ſes voiſins, ne conſulte guère ni ſa Religion, ni les Loix de la Juſtice & de l'Equité; s'il les conſultoit, il ſe contenteroit de ce qu'il a. Si *Céſar* eût aimé le Bien public, s'il eût reſpecté les Loix, s'il eût eu de la Religion, il n'eût jamais

été Empereur, de même que *Kouli-Kan* n'eût jamais monté sur le trône de Perse, s'il eût été un fidèle Observateur de l'Alcoran.

César n'augmenta son pouvoir que par de nouveaux traits d'injustice. Il n'obtint la Charge de Souverain-Pontife que par ses brigues, & par des sommes prodigieuses qu'il distribua dans les Tribus pour les gagner. Cette place unique, perpétuelle, qui mettoit celui qui en étoit revêtu à la tête de toute la Religion & de tous les Collèges des Prêtres, enfin dont l'autorité étoit si grande que tous les Empereurs depuis *Auguste* se la sont attribuée à l'exclusion des Particuliers, cette place éminente étoit l'objet de l'ambition des premiers Citoyens de la République. *Servilius Isauricus* & *Catulus*, tous deux Consulaires & très puissans dans le Sénat, s'étoient disposés à la demander. Mais *César* l'emporta sur ces deux Concurrens d'une façon si marquée, qu'il eut plus de suffrages favorables dans leurs propres Tribus, qu'ils n'en obtinrent dans toutes les Tribus prises ensemble. C'est ainsi que celui qui étoit absolument sans Religion, devint le Chef & le Protecteur de la Religion. Cet exemple n'est pas unique.

Catulus avoit cherché à se venger de *César*, en l'impliquant dans l'affaire de la conjuration de *Catilina*. *César* ne manqua pas de lui rendre le change, en l'accusant d'avoir détourné à son profit une partie des deniers qui avoient passé entre ses mains pour la construction du Capitole. Bientôt après *Q. Curius* & *L. Vettius* renouvellèrent les soupçons, dont *César* ne s'étoit jamais bien purgé au sujet de la part qu'il pouvoit avoir eue à cette conjuration. Celui-ci le prit alors sur le haut ton.

ton. Il trouva indigne & insupportable que l'on revînt à la charge sur des accusations qu'il prétendoit usées & détruites. Il atteſta la foi de *Cicéron*, à qui il assura qu'il avoit donné des lumières sur la conjuration. Enfin il se plaignit avec tant de force, que *Curius* fut privé des récompenses qui lui avoient été promises par le Sénat. Pour ce qui est de *Vettius*, *César* se fit justice à lui-même. Il condamna ce Délateur à une amende, le força, selon l'usage des Romains, à donner des gages comme il la payeroit, &, faute de payement, il fit vendre ses meubles à l'encan. Non content de cela, il le traduisit devant le Peuple; &, après l'avoir exposé à la fureur de la multitude, qui pensa le mettre en pièces, il le fit jetter dans une prison. Il y fit mettre aussi le Questeur *Niger*, comme lui ayant manqué de respect, en recevant une délation contre un Magistrat qui lui étoit supérieur.

César savoit parfaitement s'accommoder au tems. Le voila qui triomphe de ses ennemis par une conduite tout-à-fait tirannique, & nous allons le voir se tirer d'un mauvais pas en se soumettant de bonne grace au Décret du Sénat, qui le privoit des fonctions de ses Charges. L'affaire, dont il s'agit, étoit de la dernière importance, & elle excita les troubles les plus violens.

Métellus, proche parent de *Pompée*, proposa qu'on le rapellât en Italie avec son Armée, pour réformer & pacifier l'Etat. *César*, qui cherchoit à s'agrandir par toutes sortes de voies, crut devoir élever *Pompée* aussi haut qu'il seroit possible, pour aquérir ensuite par son crédit les moyens de le suplanter. C'étoit agir en fin Politique.

De plus & lui & *Métellus* avoient en vue de détruire la puiſſance de *Cicéron*, qu'ils traitoient de tirannique. Heureuſement pour *Cicéron* & pour la République, *Caton*, qui étoit Tribun du Peuple, combattit avec force contre la Loi qui rapelloit *Pompée* en Italie. On ſent aſſez que faire revenir *Pompée* dans Rome avec une puiſſante Armée, c'étoit le rendre maitre de la République. D'abord *Caton* voulut tenter les voies de la perſuaſion & de la douceur. Il fit à *Métellus* ſon Collègue des repréſentations pleines d'amitié dans le Sénat. *Métellus*, ſe voyant prier, en devint plus fier, & s'imagina qu'on le craignoit. Il s'opiniâtra, fit des menaces, & prétendit qu'il viendroit à bout, malgré le Sénat, de ce qu'il avoit entrepris. Alors *Caton*, changeant & de ton & de viſage, lui déclara en termes exprès que jamais, tant qu'il vivroit, *Pompée* n'entreroit avec une Armée dans la Ville. La diſpute s'échaufa, les deux Champions parurent hors d'eux-mêmes, & ſe dirent aparemment bien de injures. *Plutarque* prétend que cet emportement étoit dans *Métellus* une *vraie fureur, dont l'origine étoit vicieuſe*, & que dans *Caton*, c'étoit un *enthouſiaſme d'une vertu généreuſe qui combattoit pour la Juſtice & pour les Loix.* On pourroit aplaudir à ce que dit ici *Plutarque*, ſi l'on ne ſavoit que la plupart des Vertus de *Caton* n'étoient ſouvent que l'effet d'un amour propre aſſez mal reglé.

La diſpute n'ayant point terminé le différend, *Métellus* prit la réſolution de faire paſſer ſa Loi par la violence. Il fit des amas d'armes, aſſembla des Soldats étrangers, des Gladiateurs & des Eſclaves. Il avoit pour lui une grande partie du Peuple,

ple, & *Céſar* l'apuioit de tout ſon crédit, & de toute l'autorité que lui donnoit la Préture. *Caton* étoit preſque ſeul. Toute ſa maiſon, ſa Femme, ſes Sœurs, ſes Amis, étoient en déſolation & en allarmes. Pour lui, tranquile & intrépide, il conſoloit ſeul ceux qu'il voyoit affligés autour de lui. Le jour arrivé, où l'on devoit donner les ſuffrages, *Caton* s'y rendit accompagné de très peu de perſonnes. A ſon arrivée, ayant vu le Temple de *Caſtor* occupé par des Soldats, les dégrés par où l'on montoit à la Tribune gardés par des Gladiateurs, & *Métellus* aſſis en-haut avec *Céſar*, il ſe tourna vers ſes Amis: *O l'homme audacieux*, leur dit-il, *& lâche en même tems, d'avoir aſſemblé tant de gens armés contre un ſeul homme qui eſt ſans armes!* Il s'avance fierement; & ceux qui gardoient les avenues s'étant ouverts, il paſſa avec *Minucius Thermus* le ſeul de ſes Collègues qui agît de concert avec lui. Mais les gens de *Métellus* ſe refermèrent auſſitôt, & ne laiſſèrent plus paſſer perſonne, ſi ce n'eſt que *Caton* prenant par la main *Munatius* l'un de ſes meilleurs Amis, eut aſſez de peine à le faire monter avec lui. Il alla enſuite s'aſſeoir entre *Métellus* & *Céſar*, & coupa ainſi leur converſation. Alors le Gréfier voulut lire la Loi, ſelon l'uſage, mais *Caton* le lui défendit. *Métellus* prit le papier pour le lire lui-même. *Caton* le lui arracha, & en même tems *Thermus* lui mit la main devant la bouche, parce que comme il ſavoit ſa Loi par cœur, il ſe préparoit à la prononcer de mémoire. *Métellus*, pouſſé à bout, donna le ſignal aux gens armés qu'il avoit répandus dans la Place. Auſſitôt tout ſe diſperſe; & *Caton*, reſté ſeul, ſe trouvoit ex-

posé aux coups de pierres & de bâtons. Le Consul *Muréna*, qui avoit été accusé par lui, vint à son secours : il l'envelopa de sa toge, cria à ces furieux de s'arrêter, & enfin persuada à *Caton* lui-même de se retirer dans le Temple de *Castor*. *Métellus*, voyant ses adversaires en fuite, fit retirer ses Satellites, & voulut faire recevoir sa Loi. Mais ceux qui s'y opposoient, s'étant rassemblés, accoururent en jettant de grand cris. *Métellus* & ses gens prirent alors la fuite à leur tour, & laissèrent le champ libre à *Caton*, dont la résistance rendit la vigueur au Sénat.

La victoire de *Caton* fut complète. Les Consuls furent chargés de s'opposer à une Loi qui mettoit le trouble dans la Ville, & le Sénat alla même jusqu'à interdire *Métellus* & *César* des fonctions de leurs Charges. *Métellus* s'emporta contre *Caton*, menaça les Sénateurs, après quoi il sortit de Rome pour se rendre en Asie. *César* se conduisit plus sagement. Après avoir sondé le gué, sentant bien qu'il étoit le plus foible, il se soumit de bonne grace, renvoya ses Licteurs, & se renferma dans sa maison. Il fit plus. Il refusa les offres d'une Multitude qui s'atroupoit d'elle-même, & qui se montroit disposée à le maintenir par la force dans les droits de sa Dignité. Le Sénat, qui ne s'attendoit pas à tant de modération de sa part, en fut charmé. On le manda, on le rétablit en lui donnant beaucoup de louanges, & on raya de dessus les Regîtres le Décret d'interdiction prononcé contre lui. Cette indulgence du Sénat s'étendit jusqu'à *Métellus*, & *Caton* même y contribua beaucoup par ses représentations.

Cette

Cette affaire fut suivie d'une avanture assez singulière, qui fit grand vacarme dans Rome, & surtout parmi les Femmes. Ce n'étoit cependant qu'une simple amourette, à peu-près telle qu'on en trouve dans *Bocace*, dans *La Fontaine* & dans *Rousseau*. *Clodius* étoit devenu amoureux de *Pompéia*, Femme de *César*, & cette Dame, pour répondre à sa passion, avoit consenti de lui accorder ce qu'elle ne devoit qu'à son Mari, dans la maison même où l'on célébroit les mystères de la Bonne Déesse. Ce *Clodius* étoit un homme plein de témérité, de pétulance, & très corrompu. Sans retenue, sans pudeur, le vice, précisément comme vice, sembloit avoir pour lui des attraits. Malgré cet assemblage de mauvaises qualités, son nom, sa naissance, ses alliances, lui donnoient un très grand crédit: d'autant plus qu'il avoit les talens nécessaires pour gagner la Multitude, une éloquence populaire, & une prodigalité qui ne ménageoit ni les Fonds publics, ni ses Biens particuliers, pourvu que par ses largesses il pût se faire des créatures.

Tel est le caractère du Galant de *Pompéia*. Leurs intrigues se trouvoient extrêmement gênées par *Aurelia*, Mère de *César*, Dame vertueuse & sévère, qui veilloit de fort près sa Belle-fille. Les Mystères de la Bonne Déesse, qui se célébroient cette année dans la maison de *César*, leur parurent à l'un & à l'autre une occasion favorable. Ces prétendus Mystères étoient réellement accompagnés de tant d'infamies, qu'il n'est pas étonnant qu'ils pussent servir de scène & d'invitation à l'adultère. La maison où se célébroit cette Fête étoit livrée aux Femmes seules. Tous les

Hommes & le Maitre même étoient obligés d'en ſortir. On en chaſſoit les Animaux mâles, & on portoit le ſcrupule juſqu'à couvrir les peintures où il y en avoit de repréſentés. Les ténèbres de la nuit, les joies folles & diſſolues, les danſes avec inſtrumens & muſique, toutes ces circonſtances paroiſſoient favoriſer le deſſein de *Clodius*. Comme il étoit encore aſſez jeune, & qu'il avoit peu de barbe, il eſpéra qu'en prenant un habit de Femme, & l'équipage d'une Muſicienne, il pourroit entrer ſans être reconnu Il fut introduit par une Eſclave de *Pompéia*, qui étoit du ſecret; mais cette Eſclave l'ayant quitté pour aller avertir ſa Maitreſſe, *Clodius* ſe trouva embaraſſé; il ne pouvoit reſter où il étoit, & il ne vouloit point ſe trop éloigner. Pendant qu'il erroit de côté & d'autre, évitant les lumières, une autre Eſclave, qui appartenoit à *Aurélia*, l'aperçut, & le prit d'abord pour une Femme; mais, à ſon air emprunté, ayant conçu quelque ſoupçon, elle le queſtionna, & *Clodius* fut obligé de lui répondre. Sa voix le trahit; & l'Eſclave, étrangement ſurpriſe & effraiée, court à l'endroit où étoient les lumières & la compagnie, criant qu'elle avoit trouvé un Homme dans la maiſon. Auſſitôt *Aurélia* fit ceſſer les Myſtères, couvrit les ſtatues & les repréſentations des Divinités, & ayant fait fermer les portes, ſe mit à chercher par-tout avec des flambeaux. *Clodius* fut enfin trouvé dans la chambre de l'Eſclave qui l'avoit introduit, & toutes les Femmes s'atroupant autour de lui, le mirent dehors.

La nouvelle de cette plaiſante avanture fit grand bruit. Les Dévots & les Dévotes crièrent à l'impiété. *Céſar*, qui avoit couru les riſques du co-

cocuage, répudia sa Femme, qui l'avoit trop bien mérité. Cette affaire ne fut pas regardée comme une bagatelle. Ayant été portée devant le Sénat par *Q. Cornificius*, il fut rendu un Décret préparatoire, qui portoit que le Collège des Pontifes seroit consulté sur la qualité de l'action. La réponse fut, que c'étoit une impiété. Le Sénat ordonna aux Consuls de proposer au Peuple une Loi pour établir une Commission extraordinaire, qui jugeât du fait de la profanation commise dans les Mystères de la Bonne Déesse. *Pupius Pison* & *Valérius Messalla Niger* étoient alors Consuls. *Pison* étoit ami de *Clodius*. Ainsi en même tems qu'il proposoit la Loi pour obéir au Décret du Sénat, il y suscitoit des obstacles, & tâchoit d'empêcher qu'elle passât.

Clodius ne pouvoit se trouver dans une situation plus périlleuse. Il avoit contre lui toutes les colonnes du Sénat, le Consul *Messalla*, *Lucullus*, *Hortensius*, *Cicéron*, *Caton*, & *Pompée* même, qui étoit arrivé tout récemment. Tous les mouvemens que se donna *Clodius* eussent été inutiles, s'il n'eût mis dans ses intérêts le Tribun *Q. Fufius Calénus*, car *Pison* son ami n'avoit absolument aucun crédit. Les Consuls vouloient que le Préteur, qui seroit commis pour présider au jugement, formât lui-même son Conseil & choisît des Juges; mais *Fufius* obtint que les Juges seroient tirés au sort. La plupart de ceux qui formèrent ce Tribunal étoient des gens ruinés, sans pudeur, sans probité. Ils se laissèrent corrompre, & *Clodius*, quoique chargé de toutes sortes de crimes, parvint à se faire absoudre. Cet abominable jugement eut des suites très funestes pour la Ré-

publique. Le Vice devenu victorieux & triomphant commença dès-lors à insulter à la probité & à la Vertu.

Mr. *Crévier* fait succéder à cette scène, un détail très curieux de la conduite que tint *Pompée* après son retour d'Asie. Je me bornerai à donner une idée du troisième Triomphe de ce grand Capitaine, lequel se célébra le 28 & le 29 de Septembre de l'an de Rome 691. Le dernier de ces deux jours étoit celui de la naissance du Triomphateur. On prit deux jours pour cette pompe, à cause de la multitude immense des monumens de la gloire de *Pompée*, qui devoient en faire l'ornement; & même les deux jours n'y suffirent pas, & il en resta dequoi décorer encore magnifiquement un autre Triomphe, s'il en eût été besoin.

Pour faire connoître les exploits de *Pompée*, on porta à la tête de son Triomphe une Inscription qui marquoit, qu'*après avoir délivré toutes les Côtes maritimes des courses des Pirates, & avoir rendu au Peuple Romain l'Empire de la Mer, il triomphoit de l'Asie, du Pont, de l'Arménie, de la Paphlagonie, de la Cappadoce, de la Syrie, des Scythes, des Juifs, des Albaniens de l'Ibérie, de l'Ile de Crète, des Bastarnes, & enfin des Rois Mithridate & Tigrane.* A cette Inscription Mr. *Crévier* en joint une autre, qui représente les Victoires de Pompée sous de nouveaux raports. Elle fut placée par le Vainqueur dans le Temple de *Minerve*, à la construction duquel il avoit consacré une partie des dépouilles. La voici, telle que *Pline* nous l'a conservée. *Cn. Pompée le Grand, Général des Armées Romaines, ayant terminé une Guerre de trente ans, ayant vaincu, mis en fuite, tué,*

ou

eu reçu à compoſition deux millions cent quatre-vingt-trois mille Hommes ; ayant coulé à fond ou pris huit cent quarante-ſix Vaiſſeaux ; ayant réduit ſous ſa puiſſance quinze cent trente-huit Villes, Forts, ou Châteaux ; ayant ſubjugué tout le Païs qui s'étend depuis les Palus Méotides juſqu'à la Mer rouge, aquité à juſte titre le Vœu qu'il avoit fait à Minerve, &c.

On étala dans ce Triomphe des richeſſes immenſes. On y vit un Echiquier à jouer, de deux Pierres précieuſes, long de quatre pieds, & large de trois ; une Lune d'or du poids de près de quarante-ſept marcs de France ; trois Lits de table auſſi d'or, dont l'un venoit de *Darius*, Fils d'*Hyſtaſpe* ; de la Vaiſſelle d'or, enrichie de Pierreries pour garnir neuf Bufets ; trois Statues d'or, l'une de *Minerve*, l'autre de *Mars*, & la troiſième d'*Apollon* ; la Vigne d'or d'*Ariſtobule* ; trente-trois Couronnes de Perles ; une Chapelle en petit, conſacrée aux Muſes, toute de Perles, avec un Cadran ſolaire au ſommet ; un Portrait de *Pompée* lui-même, fait auſſi de Perles ; un Ecrain, rempli de Pierreries & de Bagues d'un grand prix, qui avoit apartenu à *Mithridate* ; le Trône & le Sceptre du même *Mithridate*, & un Buſte d'or de ce Prince de la hauteur de huit coudées ; une Statue d'argent de *Pharnace*, Grand-père de *Mithridate* ; des Chariots d'or & d'argent ; & enfin l'Arbre d'Ebène, qui n'avoit jamais été vu à Rome.

On fit auſſi paſſer en pompe un Tableau ſur lequel on avoit exprimé les gratifications faites par le Triomphateur aux Officiers & aux Soldats. Il y étoit marqué que *Pompée* avoit donné mille talens (trois millions) à ſes Lieutenans & à ſes

Queſ-

Questeurs, qui avoient défendu les Côtes dans la guerre des Pirates, & qu'il n'y avoit aucun de ses Soldats, qui n'eût reçu six mille sesterces, ou sept cent cinquante livres. Outre ces sommes, *Pompée* porta au Trésor public, en argent monnoié ou en argenterie, vingt mille talens, ou soixante millions. Une Inscription annonçoit encore qu'il avoit presque triplé les revenus de la République, qui avant lui ne tiroit par an que cinquante millions de dragmes, ou vingt-cinq millions de livres tournois. A tout cet étalage d'opulence se joignoit un appareil plus militaire: des Chariots remplis d'armes de toute espèce, des Epérons de Vaisseaux, une grande multitude de Prisonniers de guerre, non chargés de chaines, comme c'avoit été autrefois l'usage, mais laissés à leur liberté, & équipés chacun à la mode de sa Nation.

Mais rien ne devoit plus fraper les Spectateurs, que tous ces Rois, Princes & Grands Seigneurs, qui précédoient le Char du Triomphateur: ils étoient au nombre de trois cent vingt-quatre, & avoient été pris en guerre, ou donnés en otages. On y remarquoit entre autres le jeune *Tigrane* avec sa Femme & sa Fille, & la Reine *Zozime* Epouse du vieux *Tigrane*: sept Enfans de *Mithridate*, savoir cinq Princes, *Artapherne*, *Cyrus*, *Oxathrès*, *Xerxès*, & *Darius*; & deux Princesses, *Orsabaris* & *Eupatra*: *Olthacès*, qui avoit regné dans la Colchide: *Aristobule*, Roi des Juifs, avec son Fils *Antigonus* & deux Filles: des Tyrans, & Chefs de Pirates Ciliciens: des Princesses de Scythie: trois Généraux Albaniens, deux Ibériens: les Otages de ces Peuples & du Roi *Commagène*: enfin *Ménandre*, Commandant-Général de la Cavalerie de *Mithridate*.

A la

A la ſuite de ces illuſtres Priſonniers, paroiſſoient pluſieurs Tableaux, qui repréſentoient les Rois vaincus, ou les Batailles gagnées ſoit par *Pompée*, ſoit par ſes Lieutenans. On remarquoit ſur-tout les avantures de *Mithridate*, peintes en détail; le Combat nocturne, où il avoit été entierement défait, ſa fuite, le ſiège qu'il avoit ſoutenu dans le Fort de Panticapée, ſa mort, & celle de ſes deux Filles, qui avoient voulu mourir avec lui. On voyoit auſſi les Portraits de pluſieurs de ſes autres Enfans, de l'un & de l'autre Sexe, morts avant lui. Les Dieux des Barbares fermoient cette longue file de Tableaux: &, menés en triomphe avec les Peuples qui les adoroient, ils attiroient l'attention des Spectateurs par la ſingularité de leurs figures & de leurs accoutremens.

La marche étoit fermée par *Pompée* lui-même, qui paroiſſoit ſur un Char tout brillant de Pierreries, revêtu d'une Caſaque militaire, que l'on diſoit être celle d'*Alexandre*, & que *Mithridate* avoit trouvée parmi les tréſors portés dans l'Ile de Cos par *Cléopâtre* Reine d'Egypte, Grand-mère de *Ptolémée-Alexandre* II. Le Char du Triomphateur étoit ſuivi des principaux Officiers de ſon Armée, Lieutenans-Généraux, Tribuns, & autres, partie à pied, partie à cheval. Ce dernier Triomphe confirma pleinement à *Pompée* le ſurnom de *Grand*: tout le Peuple aſſemblé le lui donna par acclamation, & il étoit en effet alors le plus grand des Romains. On remarquoit comme une Gloire ſingulière & unique, que, dans ſes trois Triomphes, il avoit fait paſſer ſucceſſivement ſous les yeux des Romains les trois parties du Monde connu. L'Afrique lui avoit fourni la matiére

tière de son prémier Triomphe, l'Europe du second, & l'Asie du troisième ; en sorte que ses Victoires sembloient embrasser tout l'Univers.

Il nous est impossible de suivre dans cet Extrait l'ordre des Faits raportés par Mr. *Crévier* ; ils sont en trop grand nombre, trop variés, & forment d'ailleurs une chaine qu'on ne sauroit rompre sans leur faire perdre presque tout l'agrément que cet habile Historien a sçu leur donner. Pour changer d'objets, & donner en même tems quelque chose de suivi, nous allons exposer les grands exploits de *César* dans les Gaules, où ce Guerrier effaça le mérite de tous les Héros qui l'avoient précédé. Cette expédition renferme mille traits curieux, & une infinité de Faits intéressans, qu'il seroit presque honteux à un Homme de Lettres, & sur-tout à un François, d'ignorer entierement. On doit savoir gré à Mr. *Crévier* d'avoir traité ce sujet d'une manière capable d'exciter la curiosité de ses Lecteurs. L'entreprise est belle, mais elle est difficile, & il le reconnoit lui-même avec une modestie, qui ne fait qu'augmenter l'idée avantageuse qu'on s'est déjà formée de ses talens. *J'avoue*, dit-il, *que je suis effraié du sujet que je commence à traiter, & qu'ayant à rendre compte des Guerres de* César *dans les Gaules, je sens combien une telle matière est au-dessus de ma portée.* Il se rassure cependant contre les reproches qu'on pourroit lui faire à cet égard, en promettant de ne rien raporter de la conduite militaire de *César*, qu'en prenant ce Héros pour son guide. Dans le tableau qu'il trace des Mœurs des Gaulois, il a puisé dans les meilleures Sources, qui sont particulierement *César* & *Strabon*.

Du

Du tems de *Céſar* la Gaule avoit quatre parties, ſavoir la Province Romaine, la Celtique, l'Aquitaine, & les Belges. On peut voir la ſituation, l'étendue & les bornes de ces quatre parties dans une Carte dont on a enrichi ce Volume. Dans la deſcription que donne Mr. *Crévier* des Mœurs des Gaulois, il ne conſidère point la Province Romaine, qui s'étoit déja accommodée aux coutumes & à la façon de vivre de ſes Vainqueurs. Entre les Peuples des trois autres parties, il y avoit des différences aſſez marquées. Les Aquitains (*a*) voiſins des Eſpagnols, leur reſſembloient, & pour la figure extérieure & pour le caractère. Les Belges (*b*), qui confinoient aux Germains, & qui étoient toujours en guerre avec eux, imitoient leur férocité. Ils étoient les plus braves de tous les Gaulois; & ne connoiſſoient ni les délices ni les voluptés de la vie. Les Celtes (*c*), ayant près d'eux les Romains, d'ailleurs étant plus riches que les autres, & faiſant un plus grand Commerce, commençoient à s'amollir, & à perdre au moins en partie l'antique fierté Gauloiſe.

Les trois grandes parties de la Gaule comprenoient pluſieurs Peuples, qui avoient leurs Magiſtrats, leur Sénat, leurs Chefs. Mais tous ces Peuples formoient néanmoins enſemble un Corps de Nation, ils avoient des Aſſemblées générales, & ſe

(*a*) L'Aquitaine étoit ſituée entre la Garonne & les Pyrénées.

(*b*) Le Païs des Belges étoit entre la Marne & la Seine d'une part, & le Rhin de l'autre.

(*c*) Le Païs, qui s'étendoit depuis la Manche & l'Océan juſqu'à la Méditerranée & juſqu'aux Alpes, étoit connu ſous le nom de Celtique, ou Gaule proprement dite.

ſe réuniſſoient pour les affaires communes. Dans un Corps ſi vaſte, & compoſé de tant de parties, il n'eſt pas étonnant qu'il s'élevât des factions. Il y en avoit deux générales & ſubſiſtantes, qui partageoient toute la Nation. A la tête de l'une étoient les Eduens, anciens Alliés des Romains. L'autre eut pour Chefs tantôt les Arverniens, tantôt les Séquanois, &, en dernier lieu, depuis l'entrée de *Céſar* dans la Gaule, les Rhémois. *Céſar*, en habile Politique, ſe donna bien de garde d'éteindre ces factions. Le même eſprit de diviſion, qui partageoit la Gaule entière, partageoit auſſi chaque Peuple, chaque Canton, & preſque chaque Famille. Par-tout il y avoit des Partis, & des Chefs de Partis, qui étoient toujours choiſis entre les plus puiſſans & les plus acrédités, arbitres ſuprêmes des affaires, & protecteurs des foibles.

L'ancien état de la Gaule reſſembloit beaucoup à l'état préſent de la Pologne. Dans toute la Gaule le Peuple étoit preſque ſerf, on le comptoit pour rien, & on ne l'admettoit à aucune délibération publique. Toutes les diſtinctions, tous les honneurs, toute la puiſſance étoit renfermée entre les deux Ordres des Druides & des Nobles. C'eſt preſque la même choſe en Pologne. *Tout le Peuple*, dit l'Hiſtorien (*a*) de *Charles* XII Roi de Suède, *y eſt eſclave, tant la deſtinée des Hommes eſt que le plus grand nombre ſoit par-tout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là le Paiſan ne ſeme point pour lui, mais pour des Seigneurs à qui lui & ſon champ, & le travail de ſes mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre.*

Les

(*a*) *Mr. de Voltaire.*

Les Druïdes étoient les Pontifes, les Philoſophes, les Poëtes, les Juges de la Nation. Leur miniſtère devoit intervenir dans tous les Sacrifices publics & particuliers. Leurs Vers étoient ou des Poéſies Morales & Théologiques, qui contenoient les enſeignemens qu'ils donnoient à leurs Elèves; ou des éloges des anciens Héros de la Nation, des Rois & des Grands qui les prenoient à leur ſuite. Leur Philoſophie ne ſe bornoit point aux règles des Mœurs, elle s'élevoit à l'étude de la Nature. Ils diſcouroient beaucoup ſur les Aſtres & ſur leurs mouvemens, ſur la grandeur de la Terre, & même du Monde entier, ſur la nature & la puiſſance des Dieux. Ils enſeignoient l'immortalité des Ames, dont ils croyoient la tranſmigration ſucceſſive en différens corps, à peu près telle que *Pythagore* l'avoit enſeignée.

C'étoit auſſi dans les Druïdes que réſidoit la puiſſance de la Judicature. Ils jugeoient les querelles publiques & particulières: ils décidoient ſouvent de la paix & de la guerre entre les Cités. Les affaires criminelles, les procès étoient portés à leur Tribunal; & ils armoient de l'autorité de la Religion, dont ils étoient les Miniſtres, celle de leur jugement. Un Particulier, un Peuple même refuſoit-il de ſe ſoumettre à leurs déciſions, ils prononçoient contre les réfractaires une eſpèce de ſentence d'excommunication, qui faiſoit regarder ceux qui en étoient frapés comme des profanes, avec leſquels on ne vouloit plus avoir aucun commerce, & qui étoient déchus de tous les droits de la Société.

Ces Meſſieurs-là étoient bien à craindre. Il ſeroit curieux de ſavoir comment ils parvinrent à

un si haut dégré de puissance. Peut-être avoient-ils fait accroire au Peuple que les Dieux parloient par leur bouche, & qu'ils avoient le don de l'infaillibilité. Ce fondement posé, ils étoient maîtres de disposer de la conduite de tout un Peuple à leur gré. C'est par cette voie que les Papes & tous leurs Supôts, les Evêques & les Prêtres, ont réussi à dominer si longtems sur les consciences, jusqu'au point de changer la Religion, de tiranniser les Peuples, & de ravir la Couronne aux plus puissans Monarques qui ôsoient leur résister (*a*). Les choses n'ont pas encore entierement changé de face; le pouvoir des Druïdes modernes est encore bien grand chez les Peuples qui n'ont pas secoué le joug des préjugés.

Les Druïdes ne payoient point les Tributs, ils n'alloient point à la guerre. Ils entendoient trop bien leurs intérêts pour se soumettre aux Loix qu'ils imposoient aux autres. Ceux qui prêchent le plus le mépris de la vie, sont souvent ceux qui s'exposent le moins au danger de la perdre; & ceux qui recommandent le plus le mépris des richesses,

(*a*) „ De tout tems, *dit un Auteur moderne*, le sort des „ Gaulois, des Germains, des Insulaires d'Angleterre, „ avoit été d'être gouvernés par leurs *Druïdes*, & par les „ Chefs de leurs Villages, ancienne espèce de Barons, „ mais moins tirans que leurs successeurs. Ces *Druïdes* se „ disoient Médiateurs entre la Divinité & les Hommes, ils „ faisoient des Loix, ils excommunioient, ils condamnoient à la mort. Les Evêques succédèrent peu-à-peu „ à leur autorité temporelle dans le Gouvernement Goth „ & Vandale. Les Papes se mirent à leur tête, &, avec des „ Brefs, des Bulles, & des Moines, ils firent trembler les „ Rois, les déposèrent, les firent assassiner, & tirèrent „ à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe.

chefs, sont presque toujours ceux qui en ont le plus, & qui les recherchent avec le plus d'avidité. Chacun s'empressoit d'entrer dans leur corps; & cela n'est pas étonnant. Pour y être admis, il falloit avoir été élevé par eux dès la jeunesse. Leur manière d'enseigner étoit de faire aprendre un nombre prodigieux de Vers, & leurs Disciples passoient quelquefois des vingt années dans cet exercice. Ils n'écrivoient rien *sans doute*, dit notre Auteur, *en conséquence d'un Principe commun à toutes les fausses Religions & à toutes les Sectes Philosophiques, de renfermer dans le secret les Mystères de leur Doctrine, & de se faire admirer du Vulgaire, en le tenant dans l'ignorance.* C'est une fine politique dont se sert encore aujourdhui la Cour de Rome. Le vrai moyen de se faire respecter du Peuple, c'est de l'entretenir dans une espèce de stupidité; & si l'on veut lui faire recevoir une Doctrine, il n'y a qu'à la lui proposer dans un paquet de paroles mystérieuses où il ne puisse rien comprendre. L'Erreur & la Vérité même ont presque toujours besoin d'une envelope.

Un Ordre si distingué devoit avoir un Chef: aussi en avoit-il un, choisi d'entre ses Membres & par eux, aparemment à peu près de la même manière que le Pape est choisi du nombre des Cardinaux & par eux. Ce Chef ne pouvoit manquer d'être un Personnage très important. Lorsque cette place étoit vacante, elle allumoit si vivement les desirs des ambitieux, que souvent elle a donné lieu à des guerres. Les Druïdes tenoient leurs Assemblées générales en un certain tems de l'année dans le Païs Chartrain, qui étoit regardé comme le milieu & le cœur de la Gaule. C'étoit là qu'é-

toient portées & jugées toutes les grandes affaires.

L'Ordre des Nobles partageoit avec celui des Druïdes toute la puiſſance de l'Etat. *Céſar* donne à ces Nobles le nom de *Cavaliers*, parce qu'ils combattoient tous à cheval, comme actuellement la Nobleſſe Polonoiſe, & comme autrefois en France ceux qu'on apelloit *Hommes d'armes*. La Cavalerie Gauloiſe étoit excellente, & les Romains en tirèrent de grands ſervices après la conquête du Païs. La fonction propre de cette Nobleſſe étoit la guerre; & ils avoient occaſion de la faire tous les ans, parce qu'il y avoit toujours des querelles de Peuple à Peuple. Ils y menoient avec eux leurs Cliens, & ceux qui en avoient autour d'eux le plus grand nombre, étoient les plus honorés. Le Gouvernement Civil étoit auſſi entre les mains de cette Nobleſſe; car c'étoit la forme Ariſtocratique qui étoit la plus uſitée parmi les Peuples Gaulois. Ils ſe choiſiſſoient tous les ans un Magiſtrat Suprême pour la Police intérieure, & un Général pour les conduire à la guerre.

Les Gaulois s'occupoient peu de la culture des terres, quoique très fertiles, ils vivoient principalement de leur chaſſe & de la chair de leurs Beſtiaux. Ils ſe fortifioient le corps par cette vie dure & ces exercices violens. Ils avoient pluſieurs coutumes barbares. Ils combattoient nuds juſqu'à mi-corps, portoient devant le poitrail de leurs Chevaux les têtes des Ennemis tués dans le combat, & les attachoient enſuite aux portes des Villes. Si c'étoit un Perſonnage illuſtre, un Roi, un Général, qu'ils avoient vaincu & tué, ils en prenoient le crane, le nettoyoient, le revêtoient d'or, & s'en ſervoient comme d'un Vaſe, où leurs Prê-

tres

tres buvoient & faiſoient des libations aux jours ſolennels. Ils ſacrifioient auſſi des Victimes humaines; mais ce genre d'horreur a été commun à toutes les Nations Payennes, même les mieux policées.

Tout cela n'empêchoit pas que ces Peuples n'euſſent d'ailleurs des qualités aimables. Ils avoient de la franchiſe, de la candeur, de l'éloignement pour les voies obliques & tortueuſes, & une élévation de courage, qui les portoit à vouloir vaincre par la force, & non par la ruſe. Il ne leur manquoit qu'un peu de culture pour devenir comparables par la douceur des mœurs, comme ils l'étoient par la bravoure & par l'audace militaire, aux Nations les plus renommées, & dont la gloire a le plus d'éclat; car pour ce qui eſt de la valeur, elle leur étoit naturelle, & l'on conçoit bien que leur manière de vivre étoit propre à la nourrir & à l'échaufer. Il faut cependant convenir qu'il leur manquoit une qualité eſſentielle pour la guerre, je veux dire la perſévérance à ſoutenir les fatigues. Tout le monde ſait le mot de *Tite-Live*, que *les Gaulois, dans le commencement d'une action, ſont plus que des hommes, & ſur la fin moins que des femmes* (*a*).

Joignez à ces qualités de l'eſprit les avantages du Corps, la haute taille, la grande chevelure blonde, les yeux bleus, la peau blanche, & avec cela quelque choſe de martial dans la phyſionomie. Ils relevoient leur bonne mine par la magnificence de la parure. Les Riches & les Grands de la

(*a*) *Primaque eorum prælia plusquam virorum, poſtrema minus quam Fœminarum eſſe.* T. L. X, 28.

la Nation portoient des étoffes brillantes des plus vives couleurs, & où l'or éclatoit avec profusion : ils avoient des hausse-cous d'or, des bracelets du même métal.

La description de leur Culte religieux fait horreur. Pour apaiser leurs Divinités, ils sacrifioient des criminels, & même à leur défaut ils immoloient des innocens. Le rit de l'immolation de ces malheureuses victimes n'étoit pas toujours le même. Quelquefois ils enfonçoient l'épée dans le dos de celui qu'ils avoient dévoué à la colère de leurs Dieux, & par les palpitations du mourant ils prétendoient deviner & prédire l'avenir. Ils en perçoient d'autres à coups de fleches, ou les mettoient en croix. Mais leur façon la plus solennelle étoit de dresser des Coloſſes d'osier, dans lesquels ils enfermoient des Hommes vivans avec des Bestiaux & des Animaux sauvages : puis ils y mettoient le feu, & consumoient ainsi Hommes & Bêtes dans les flammes. Ils adoroient, sous des noms Gaulois, des Divinités auxquelles ils attribuoient les mêmes fonctions qui étoient chez les Grecs & chez les Romains l'apanage de *Mercure*, d'*Apollon*, de *Mars*, de *Jupiter*, de *Minerve*, & de *Hercule*.

Mr. *Crévier* donne à entendre que les Sacrifices de victimes humaines étoient l'effet de la malice du Diable & de la haine qu'il avoit pour les Hommes. *Cesar*, dit-il, *ne raporte rien sur cet article avec un plus grand détail que leurs Sacrifices abominables, dans lesquels ils faisoient périr des Hommes pour apaiser, à ce qu'ils s'imaginoient, la colère de leurs Divinités, pendant que réellement ils ne faisoient que contenter la rage implacable*

Rêveries Démoniaques contre le Genre-humain.

C'eſt aller chercher bien loin la ſource d'une ſi horrible corruption. On fait trop d'honneur au Diable que de lui donner un pouvoir ſi abſolu. L'eſprit de ſuperſtition a pu introduire ces ſortes d'abominations. Les premiers Hommes ont cru rendre hommage à la Divinité, en lui offrant les fruits de la terre, des Animaux, tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & enfin des Victimes humaines, comme les plus capables d'attirer ſur eux ſa bienveillance & d'appaiſer ſa colère. Il ſemble que ces Peuples barbares agiſſoient conſéquemment. Dans la ſupoſition qu'une Pomme ou quelque autre fruit pouvoit être agréable à la Divinité, ils crurent qu'une Colombe, un Agneau, une Brebis, une Vache, lui ſeroient encore plus agréables; ils ſe ſont imaginés qu'un Mouton gras lui ſeroit plus de plaiſir qu'un Mouton maigre; & que l'Homme enfin, comme le plus parfait de tous les Animaux, étoit le plus grand Sacrifice qu'ils puſſent lui faire. *Abraham* ne fut-il pas ſur le point de ſacrifier ſon propre Fils, & crut-il qu'il alloit commettre un crime en l'immolant? Il obéit ſans répugnance à l'ordre qu'il en avoit reçu; mais Dieu ne vouloit qu'éprouver la foi de ce Saint Patriarche, & ſe contenta de ſa ſoumiſſion. N'accuſons donc point le Diable d'avoir cherché à exercer ſa rage contre le Genre-humain, en lui inſpirant de pareilles horreurs. Prenez bien garde qu'en chargeant trop cet Ange de ténèbres, vous ne diſculpiez l'Homme de tous les crimes qu'il commet. Seriez-vous reſponſable des ſuites d'une bataille perdue, ſi vous euſſiez été vaincu par un Ennemi cent fois plus fort que vous?

L'Homme ne peut-être ni puni, ni récompensé, s'il n'est pas maître de ses actions, s'il n'est pas libre de se déterminer au bien ou au mal.

Ah! sans la Liberté, que seroient donc nos Ames?
Mobiles, agités par d'invisibles flames,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégouts,
De notre Etre, en un mot, rien ne seroit à nous.
D'un Artisan suprême, impuissantes Machines,
Automates pensans, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
Comment, sans Liberté, serions-nous ses images?
Que lui reviendroit-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les Cieux, sur la Terre, il n'est plus de justice.
Caton *fut sans vertu*, Catilina *sans vice.*
Le Destin nous entraine à nos affreux panchans;
Et ce cahos du Monde est fait pour les Méchans.
L'Oppresseur insolent, l'Usurpateur avare,
Cartouche, Mirivis, *ou tel autre Barbare,*
Plus coupable enfin qu'eux, le Calomniateur
Dira: Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'Auteur:
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frape par mes mains, pille, brule, viole.
C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix,
Seroit l'Auteur du trouble, & le Dieu des forfaits.

Il ne faut pas en douter; on feroit aussi Dieu l'Auteur du péché, si le Démon avoit le pouvoir qu'on lui attribue, puisqu'il ne tiendroit ce pouvoir que de Dieu même. Nous avons assez de pas-

paſſions à combattre, ſans ſupoſer un Ennemi étranger qui ne cherche qu'à nous ſéduire & à nous perdre. Aujourdhui on ne croit plus le Diable ſi méchant qu'on le croyoit autrefois, à peine croit-on même qu'il ſe mêle de nos affaires. L'état où il ſe trouve n'eſt guère compatible avec les ſoins dont on le charge.

Céſar nous a laiſſé diverſes remarques qu'il a faites ſur la conduite domeſtique des Gaulois; voici celles qui méritent le plus d'attention. Les Fils ne paroiſſoient point devant leurs Pères en public, qu'ils ne fuſſent en âge de porter les armes. La Polygamie étoit en uſage parmi eux, au moins pour les Nobles & les Grands. „ Leurs „ mariages étoient très féconds: ce qui venoit „ ſans doute, *dit notre Hiſtorien*, de la vie ſimple „ & laborieuſe qu'ils menoient, Hommes & „ Femmes. Delà cette multiplication prodigieuſe, qui obligeoit à détacher de tems en tems „ comme des eſſaims qui alloient chercher fortune ailleurs; parce que le trop grand nombre des „ Habitans ſurchargeoit une terre, qui eſt pourtant l'une des plus fertiles du Monde entier".

Il ſeroit peut-être aſſez difficile de déterminer, ſi les mariages de ce tems-là étoient plus féconds que ceux d'aujourdhui; il y a lieu d'en douter. Il eſt du moins certain que la vie des Gaulois ne pouvoit être ni plus ſimple, ni plus laborieuſe, que celle des Laboureurs, des Vignerons, & autres gens de la campagne en France. Suivant Mr. *Crévier*, les Gaulois *s'occupoient peu de la culture des terres, quoique très fertiles, vivant principalement de leur chaſſe & de leurs Beſtiaux*. C'eſt à préſent tout le contraire en France. La plus grande reſ-

ſource eſt dans la culture des terres ; & ſans cette reſſource plus des deux tiers des Habitans mourroient de faim. Je ne crois donc pas que les Gaulois alloient chercher fortune hors de leur Païs, parce qu'ils multiplioient plus que ne font aujourdhui les François ; mais parce qu'ils étoient moins laborieux, moins induſtrieux : ils avoient peu de manufactures ; ils cultivoient peu les Arts & les Métiers, & leur Commerce étoit très borné. Si les Goths, les Viſigoths, & tous ces Peuples du Nord, qui inondèrent autrefois la France, l'Italie & l'Eſpagne, euſſent eu de quoi s'occuper, on ne les eût pas vus quitter leur Païs, pour aller chercher de meilleures Terres ou un Ciel plus ſérain. Je dis la même choſe des Gaulois. Un Prince veut-il retenir ſes Sujets dans ſes Etats, veut-il y attirer des Etrangers, qu'il y établiſſe des Manufactures, qu'il y faſſe fleurir les Arts, le Commerce, qu'il ne les charge pas de trop gros impôts, qu'il ne perſécute point ceux qu'on nomme Hérétiques, & qu'il ne faſſe la guerre qu'aux vicieux & aux perturbateurs du repos public.

Dans ces tems d'ignorance & de barbarie le Beau-Sexe n'étoit rien moins qu'adoré, comme il l'eſt aujourdhui en France, où les Femmes ſont Reines, pour peu qu'elles aient de mérite & de beauté. Les Femmes Gauloiſes étoient tenues dans une grande dépendance. Leurs Maris avoient ſur elles droit de vie & de mort, comme les Pères ſur leurs Enfans ; &, lorſque quelque Homme illuſtre venoit à mourir, ſes Parens s'aſſembloient, & ſur le moindre ſoupçon que ſes Femmes euſſent contribué à ſa mort, ils leur faiſoient donner la queſtion comme à des Eſclaves.

Si

Si elles étoient trouvées coupables, le fer & le feu étoient employés pour les tourmenter & les faire périr.

Si les Maris faisoient revivre ces mêmes droits qu'ils s'arrogeoient autrefois, les Filles voudroient-elles consentir à s'engager dans le mariage à de si dures conditions? Il ne faut pas en douter. L'Amour est la plus forte des passions, elle l'emporte tous les jours sur la crainte de la mort & du deshonneur. Les passions les plus violentes sont les plus nécessaires; & si elles ont quelquefois besoin d'un frein, c'est que la Nature n'a pas toujours gardé un juste milieu, & elle avoit reglé son plan avant que les Hommes eussent fait des Loix.

Hos Natura modos primùm dedit (a).

Ce que les Gaulois pratiquoient dans leurs Funérailles, se pratique encore aujourdhui chez quelques-uns de ces Peuples auxquels nous ne donnons souvent le nom de Barbares, que parce que nous sommes élevés dans d'autres préjugés. L'usage étoit de bruler les Morts, & avec eux tout ce qui leur avoit été agréable de leur vivant, jusqu'aux Animaux; & même, assez peu de tems avant *César*, ils mettoient sur le Bûcher de celui dont ils faisoient les obsèques, & consumoient dans les mêmes flammes, ses Esclaves & ses Clients les plus chéris. Un certaine impression facile à donner dans l'enfance, peut faire trouver cette pratique raisonnable, car la Raison n'a pas de

(a) Virg. *Georg.* Li II, v. 20.

de peine à ſe familiariſer avec des principes contradictoires, pourvu qu'on n'attende pas trop tard à les lui propoſer. La diverſité des Religions, celle des différentes Sectes de Philoſophes, en eſt une bonne preuve. Notre eſprit tourne à tout vent, & ſe laiſſe conduire comme des Marionettes.

Ducimur ut nervis alienis mobile lignum (*a*).

A cette deſcription des Mœurs des Gaulois, Mr. *Crévier* joint un portrait de *Céſar*, bien différent de celui qu'il en avoit donné auparavant. „ Ce factieux, *dit-il*, cet intrigant, cet Homme toujours engagé dans les mauvais partis, „ toujours ennemi des bons Citoyens, va devenir un Guerrier, dont le mérite ſublime effacera tous les Héros des Siècles paſſés, & ſera „ le deſeſpoir de ceux qui le ſuivront. La ſupériorité de ſon génie, qui embraſſoit tous les talens, n'avoit beſoin que des occaſions pour „ ſe développer dans tous les genres..... Si „ on lui compare, dit *Plutarque*, les *Scipions* & „ les *Fabius*, les *Marius* & les *Sylla*, & enfin „ *Pompée*, dont la renommée s'élevoit alors juſqu'au Ciel, on trouvera qu'ils ſont tous obligés de ceder la prééminence à *Céſar*. Il l'emporte ſur l'un par la difficulté des lieux où il a „ fait la guerre, ſur l'autre par la grandeur du „ Païs qu'il a conquis; ſur celui-ci par le nombre & le courage des Ennemis qu'il a ſubjugués, ſur celui-là par la férocité & l'infidélité des eſprits & des caractères qu'il a adoucis „ &

(*a*) Horace, L. II. *Sat.* 7. v. 82.

„ & policés; ſur quelques-uns par la clémence
„ dont il uſa envers les vaincus, ſur d'autres par
„ les largeſſes qu'il a faites à ſes Soldats, & ſur
„ tous par le nombre des Batailles qu'il a ga-
„ gnées, & des Ennemis qu'il a tués".

On prétend que *Céſar*, dans ſes huit Campagnes, prit huit cent Villes, qu'il ſoumit trois cent Peuples, & qu'ayant combattu en différentes actions contre trois millions d'Hommes, il en tua un million, & en fit un nombre égal de priſonniers. *Pline* ajoute à ce détail, qu'il combattit cinquante fois en bataille rangée, & qu'il fit monter le nombre des Ennemis tués par lui à onze cent quatre-vingt-douze mille Hommes, non compris ceux qui périrent dans les Guerres civiles. Quel Monſtre qu'un pareil deſtructeur du Genre-humain! C'eſt cependant cette deſtruction qui lui fit donner le nom de *Grand Capitaine* & de *Héros*.

Entre ſes talens militaires, un de ceux qui méritent le plus d'être loués, eſt celui d'avoir ſçu non-ſeulement ſe faire aimer de ſes Soldats juſqu'à l'adoration, mais leur inſpirer tout ſon feu & toute la nobleſſe de ſes ſentimens. Il employoit pour cela deux moyens. Le prémier, c'eſt qu'il récompenſoit avec magnificence; & ſes Soldats voyoient que, s'il amaſſoit des richeſſes, ce n'étoit point pour ſatisfaire ſon luxe, ni ſes plaiſirs: elles n'étoient, à proprement parler, qu'en dépôt entre ſes mains, comme des prix deſtinés à la valeur: il n'avoit d'autre part à ces tréſors, que d'en être le diſtributeur pour ceux qui s'en montroient dignes. Le ſecond moyen, non moins efficace, c'eſt qu'il donnoit l'exemple en tout, & qu'il n'y avoit ni péril auquel il ne s'expoſât, s'il

en

en étoit besoin, ni fatigue qu'il ne souffrît.

Joignez à cela qu'il importoit peu à *César* que ses Soldats fussent vertueux, pourvu qu'ils montrassent de la bravoure, & qu'ils ne fussent ni mutins, ni séditieux. Une Armée, toute composée de bons Chrétiens, ne lui eût pas rendu de grands services; car les Vertus Chrétiennes, ne s'accordent guère avec les Vertus Militaires; les *Quakers* le savent bien. Voici ce que dit à ce sujet *Montagne* (*a*) dans le portrait qu'il nous a laissé du caractère de *César*. „ Il ne requeroit, *dit-il*, „ en ses Soldats, autre Vertu que la Vaillance, „ n'y ne punissoit guère autres vices, que la mu„ tination & la desobéissance (*b*)".

Il gagnoit encore leur cœur par d'autres endroits. Après une Victoire il les laissoit vivre avec beaucoup de licence; &, lorsqu'il leur parloit, il les honoroit du nom de *Compagnons*. C'est ce que nous apprend encore *Montagne* après *Suétone*. „ Souvent, après ses Victoires, il leur laschoit „ la bride à toute licence, les dispensant pour „ quelque temps des regles de la Discipline mili„ taire, adjoustant à cela, qu'il avoit des Soldats „ si bien créez, que tous parfumez & musquez, „ ils ne laissoient pas d'aller furieusement au „ combat (*c*). De vray, il aimoit qu'ils fussent riche-

(*a*) Voyez ses *Essais*, *Tome* IV, *pag.* m. 171.

(*b*) *Montagne* auroit dû mettre ici *les Déserteurs* & *les Séditieux*, comme a fait *Suétone*. *Delicta neque observabat omnia, neque pro modo exsequebatur; sed* Desertorum *atque* Seditiosorum *& inquisitor & punitor acerrimus, connivebat in ceteris. Suétone* dans la Vie de *Jule César*.

(*c*) *Nonnunquam post magnam Pugnam atque Victoriam, remisso officiorum munere, licentiam omnem passim lasciviendi per-

„ richement armez, dorez & argentez, afin que
„ le soing de la conservation de leurs armes les
„ rendist plus aspres à se deffendre (*a*). Parlant à
„ eux, il les appelloit du nom de *Compagnons* (*b*),
„ que nous usons encore : ce qu'*Auguste* son
„ successeur reforma, estimant qu'il l'avoit faict
„ pour la necessité de ses affaires, & pour flatter
„ le cœur de ceux qui ne le suivoient que vo-
„ lontairement ".

César, outre la délicatesse de son tempérament, étoit sujet à de fréquens maux de tête, & même à des attaques d'Épilepsie. Les travaux de la guerre servoient de remède à sa mauvaise santé. Il combattoit son mal par des marches pénibles, par une vie simple & frugale, & en passant les nuits à la belle étoile. Le plus souvent il prenoit son sommeil en chaise de poste ; &, quand il marchoit de jour, il avoit assis avec lui dans sa chaise un Sécrétaire acoutumé à écrire sous sa dictée tout en voyageant, & derrière lui un Soldat.

Un des traits des plus marqués du caractère de *César*, c'est cette vivacité comparable au feu & à la foudre (*c*). Cet esprit toujours tendu, & dont les resorts étoient perpétuellement en mouvement. Il suffisoit à tout à la fois. On prétend qu'on le voyoit en même tems écrire ou lire, dicter à un Sécré-

permittebat : jactare solitus, Milites suos etiam unguentatos seu pugnare posse. Idem, *ibid.*

(*a*) *Habebatque tam cultos, ut argento & auro politis armis ornaret : simul & ad speciem, & quo tenaciores eorum, in prælio, essent metu damni.* Idem, *ibid.*

(*b*) *Nec* Milites *eos pro Concione, sed blandiori nomine* Commilitones *appellabat.* Idem, *ibid.*

(*c*) *Celeritatem quodam igne volucrem.* Plin. VII, 25.

Sécrétaire, & donner audience à ceux qui venoient lui parler. Lorſqu'il s'occupoit uniquement de ſes Lettres, il en dictoit quatre à la fois à quatre différens Sécrétaires. C'eſt donc avec raiſon que *Pline* le regarde comme celui de tous les Hommes qui ait eu le plus de force & le plus d'étendue d'eſprit en même tems (*a*).

Ce portrait de *Céſar*, que nous n'avons fait qu'ébaucher, eſt confirmé par toute la ſuite de ſon Hiſtoire, & en particulier par la conduite qu'il tint dans la guerre des Gaules. Mr. *Crévier* emploie une bonne partie de ce Volume pour le détail de cette guerre, dont il ſuffira d'expoſer ici quelques-uns des principaux evènemens.

Les Gaules étoient en paix, lorſque *Céſar* y arriva; mais les Helvétiens (*b*) lui fournirent bientôt l'occaſion de leur faire la guerre. Deux ans avant le Conſulat de *Céſar*, *Orgétorix*, le plus illuſtre & le plus riche des Helvétiens, avoit inſpiré à ſa Nation le déſir de quiter le Païs qu'elle habitoit, & d'aller s'établir dans quelqu'une des plus fertiles Contrées de la Gaule. Il leur allégua pour motif, l'impoſſibilité de faire des conquêtes ſur leurs Voiſins, & le peu d'étendue de leur Païs, qui ne pouvoit ni les contenir ni les nourir. *Orgétorix* avoit auſſi ſes vues particulières. Il devoit marcher à leur tête, & ſe flattoit de pouvoir parvenir à la Royauté. Il avoit déja conclu des alliances, lorſque l'intrigue fut découverte. On l'arrêta, & il eût ſubi la peine qu'il méri-

(*a*) *Animi vigore præſtantiſſimum arbitror genitum* Cæſarem Dictatorem. *Idem*, ibid.

(*b*) Les Suiſſes.

méritoit, ſi ſes Cliens & ſes Débiteurs ne l'euſſent arraché par la force à la ſévérité des Loix ! il mourut lorſque le Magiſtrat prenoit des meſures pour faire reſpecter ſon autorité.

La mort d'*Orgétorix* n'empêcha pas les Helvétiens de tout préparer pour l'exécution du plan dont il leur avoit donné l'idée. Ils s'allièrent avec les *Rauraques* (*a*), les *Tulinges*, les *Latobriges*, & un eſſain de *Boiens* transplantés dans le *Norique* (*b*). Le tems de leur départ étant arrivé, ils brulèrent leurs Villes, leurs Bourgades, leurs Villages, & n'emportèrent d'autres proviſions que de la farine pour trois mois. Ils ſe mirent en marche, Hommes, Femmes & Enfans, faiſant tous enſemble trois cent ſoixante & huit mille têtes, dont il y avoit quatre-vingt-douze mille Combattans. Leur rendez-vous général étoit ſur le bord du Rhône, vis-à-vis de Genève, où ils devoient tous ſe trouver le 26 Mars de l'An 68 avant J. C. Les Helvétiens, en paſſant le Rhône, entroient dans la Province Romaine. Ainſi *Céſar* ne fut pas plutôt averti de leur deſſein, qu'il partit des environs de Rome, & ſe rendit en toute diligence à Genève. Par les meſures qu'il prit, il empêcha les Helvétiens de paſſer le Rhône, & ils furent obligés d'aller traverſer le Païs des Séquanois pour aller en Saintonge.

Céſar,

(*a*) Ceux de *Bâle*, qui alors ne faiſoient point partie du Corps Helvétique.

(*b*) Les *Tulinges* & les *Latobriges* étoient voiſins des Helvétiens. Les *Boiens* ſont originairement les Peuples du Bourbonnois, dont il s'étoit établi des Colonies dans la Germanie & dans l'Italie. Le *Norique* eſt la *Bavière* & partie de l'*Autriche*.

Céſar, inſtruit de leur marche, laiſſe *Labiénus* à la garde d'une muraille qu'il avoit élevée près du Rhône, retourne en Italie, y leve deux Légions, prend les trois qui étoient reſtées en quartiers d'hiver auprès d'Aquilée, &, avec ces cinq Légions revient aux Alpes, les paſſe, malgré l'oppoſition des Habitans des Montagnes, deſcend dans le Païs des Vocontiens (*a*), traverſe celui des Allobroges, paſſe le Rhône, entre ſur les terres des Séguſiens (*b*); tout cela avec une telle diligence, qu'il atteignit les Helvétiens au paſſage de la Saone. Cette effroiable multitude marchoit fort lentement: elle employa vingt jours à paſſer la Saone; &, quand *Céſar* arriva, il trouva encore en-deça de la Rivière le Canton des *Tigurins* (*c*), qui faiſoient la quatrième partie de la Nation. Il tomba ſur eux, les défit entierement, & en tua un grand nombre ſur la place: les autres ſe ſauvèrent dans les Forêts.

Après cette prémière expédition, *Céſar* pourſuivit le gros de la Nation. Il fit prendre les devants à quatre mille Chevaux levés dans les Gaules, parmi leſquels étoit un Corps conſidérable d'Eduens commandés par *Dumnorix*. Ces Troupes, s'étant engagées dans un combat en lieu deſavantageux, furent battues par un Détachement de la Cavalerie Helvétienne, qui n'étoit que de cinq cent Maitres. On attribua cet échec à la trahiſon de *Dumnorix*, qui prit le prémier la fuite avec ceux qu'il avoit ſous ſes ordres.

Cette

(*a*) Le *Dioix.*
(*b*) Le *Lyonnois propre* & le *Forez.*
(*c*) Ceux de *Zurich.*

Cette perte n'empêcha pas *César* de poursuivre toujours les Helvétiens; mais la disette des vivres l'ayant obligé de changer de route, il tourna vers *Bibracte* (*a*), Ville Capitale des Éduens. Ce fut là que les Helvétiens vinrent eux-mêmes le chercher pour l'attaquer. La Bataille commença à une heure après midi, & dura jusques bien avant dans la nuit. Les Helvétiens firent des prodiges de valeur, mais enfin ils furent rompus & mis en déroute. Il ne resta de toute la Nation Helvétienne que cent trente mille têtes, qui se sauvèrent sur les terres de ceux de Langres. *César* étoit en marche pour les poursuivre, lorsqu'ils lui envoyèrent des Députés pour lui demander la paix. Il ne leur donna point d'autre réponse, sinon qu'il vouloit que les Helvétiens l'attendissent au lieu où ils étoient actuellement campés. A son arrivée, il les desarma, & leur accorda la vie, à condition qu'ils retourneroient dans leur Païs, & qu'ils y rebâtiroient les Villes & les Bourgades qu'ils avoient brulées. Il faut cependant en excepter six mille Hommes du Canton apellé *Urbigénien* (*b*), qui furent passés au fil de l'épée pour s'être dérobés du Camp.

Cette guerre finie, *César* en entreprit une seconde contre *Arioviste*, à la prière & pour la défense des Gaulois. Voici ce qui y donna lieu. La Gaule étoit partagée en deux factions, dont l'une avoit pour Chefs les Éduens, & l'autre les Séquanois soutenus des Peuples de l'Auvergne. Ces deux

(*a*) *Autun.*
(*b*) Ce Canton tiroit son nom de la petite Ville d'*Orbe* dans le Païs de *Vaud*.

deux factions s'étoient longtems fait la guerre, & celle des Eduens avoit l'avantage. Les vaincus, par une mauvaise politique, pratiquée dans tous les tems & presque toujours funeste, apellèrent *Arioviſte* Roi des Suèves en Germanie, qui passa le Rhin, & vint à leur secours. Les Germains firent passer la victoire dans le parti qu'ils embrassèrent. Les Eduens & leurs Confédérés furent vaincus. Les Séquanois furent assujettis comme les autres, & même encore plus maltraités, puisqu'*Arioviſte* s'aproprià la troisième partie de leur territoire, & s'y établit, trouvant leur Païs meilleur que celui qu'il avoit quité.

Les Gaulois, oprimés par une Nation qu'*ils* regardoient comme barbare, conjurèrent *Céſar* de leur acorder sa protection. Ce Général, qui, pendant son Consulat, avoit fait reconnoitre lui-même *Arioviſte* pour Roi ami & allié du Peuple Romain, ne voulut pas l'attaquer, sans tenter auparavant les voies de douceur & de pacification. Il prit le parti de lui envoyer demander une entrevue. *Arioviſte* répondit fierement, *que s'il avoit afaire à* Céſar, *il iroit le trouver*; *& que* Céſar *ayant afaire à lui, pouvoit bien se donner la peine de venir*. *Céſar* ne se rebuta pas. Il lui dépêcha de nouveau des Ambassadeurs pour lui faire ses propositions. *Arioviſte* ne répondit pas avec moins de hauteur qu'auparavant. Après de nouvelles démarches on convint d'une entrevue entre *Céſar* & *Arioviſte*; mais la perfidie des Germains ayant rompu la conférence, *Céſar* prit la résolution de décider le différend par la voie des armes. La Bataille se donna. Les Germains, après une vigoureuse résistance, prirent la fuite vers le Rhin,

Rhin, qui étoit à 50 milles du champ de Bataille. Quelques-uns passèrent le Fleuve, tous les autres furent taillés en pièces.

C'est ainsi que *César* termina dans une seule Campagne deux grandes guerres, & avec tant de promtitude, qu'il entra encore en quartier d'hiver avant la saison. Il ne fut pas moins heureux dans la seconde Campagne des Gaules. Il défit les Belges, dont il fit un grand carnage; &, après avoir réduit ceux de Soissons, de Beauvais & d'Amien, il alla attaquer les Nerviens, & leur livra bataille. Les Nerviens ne succombèrent qu'après avoir fait des prodiges de valeur. *César* témoigne lui-même qu'après que ceux des prémiers rangs eurent été tués, les autres non seulement faisoient ferme, mais avançoient, & combattoient de dessus les Corps de leurs Camarades; & le nombre des morts étant devenu si grand qu'on en faisoit des monceaux, ils montoient dessus, & delà, comme d'une éminence, ils lançoient & leurs propres traits, & les javelines des Romains dont ils avoient pu s'emparer. Dans un combat si opiniâtre toute la Nation fut exterminée, ensorte que leurs Vieillards & leurs Femmes, en envoyant implorer la clémence de *César*, lui exposèrent, pour le toucher de commisération, que de six cent Sénateurs, il ne leur en restoit plus que trois, & que de soixante mille Hommes capables de porter les armes, à peine s'en étoit-il conservé cinq cent. *César* eut pitié des restes déplorables de ce brave Peuple: il les prit sous sa protection, & fit défense expresse à tous leurs Voisins de leur faire aucun mal. Il leur en avoit lui-même assez fait.

En voila assez pour faire juger de l'importance des matières renfermées dans ce Volume. Je passe sous silence quantité de traits curieux, & des evènemens extrêmement intéressans. Je ne dis rien des intrigues qu'il y eut dans Rome, & qui donnent lieu à l'Auteur de faire paroitre sur la scène les plus grands Hommes qu'il y eût alors dans la République, & dont il fait connoitre en même tems le génie & le caractère. Ce Tome finit par l'expédition que fit *César* dans la Grande-Bretagne, que l'on regardoit alors comme un nouveau Monde. Il aimoit les choses d'éclat. L'ambition seule le porta à former ce projet, mais il le colora du prétexte de la justice & de l'utilité. Il allégua ce qu'ont toujours allégué depuis les Princes ambitieux, dont le but a été ou de s'agrandir, ou de rendre leur nom fameux. Rien n'étoit plus téméraire que cette entreprise, comme il paroit par la relation qu'en donne Mr. *Crévier*. Il y avoit beaucoup à perdre & rien à gagner. Toute cette Ile étoit très pauvre, il n'y avoit ni or ni argent; & le butin qu'il étoit permis d'en espérer, se réduisoit à des prisonniers grossiers & brutaux.

ARTICLE VI.

Physical Experiments upon BRUTES: In order to discover a safe and easy METHOD of dissolving the STONE in the BLADDER by INJECTIONS. To which is added a COURSE of EXPERIMENTS with the LAURO-CERASUS; in order to investigate its effects on Animal Bodies, when given in such small doses as not

not to kill. Likewise an ACCOUNT of several EXPERIMENTS and OBSERVATIONS on the FUMES of SULPHUR, shewing by what means they destroy an Animal Body. Which were read before the ROYAL SOCIETY, at several of their meetings; by BROWNE LANGRISH of the College of PHYSICIANS, *London*, and Fellow of the ROYAL SOCIETY.

C'est-à-dire:

Expériences de Médecine *faites sur des Animaux, pour découvrir une méthode de faire des* INJECTIONS *propres à dissoudre la* PIERRE; *pour rechercher les effets du* LAURIER-CERISE.....; *& pour déterminer la manière de nuire des* FUMÉES DE SOUFRE. Essais *lus dans diverses Assemblées de la* SOCIETE' ROYALE, *par* BROWNE LANGRISH *Membre de cette* SOCIETE' *& du* COLLEGE DES MEDECINS. *A* Londres, *chez* C. Hitch 1746. *in* 8. *pag.* 154, *sans la* Préface.

LE dessein de l'Auteur de ces Essais suffit pour les rendre estimables. Il s'agit d'expériences faites sur des Animaux vivans, dans la vue de découvrir des remèdes salutaires aux Hommes. D'ailleurs les divers objets annoncés dans le titre qu'on vient de voir, nous paroissent intéressans, pour ceux-mêmes, qui ne font de la Nature qu'une étude générale, c'est-à-dire pour le plus grand nombre de nos Lecteurs.

La découverte du Spécifique de M^{rs}. *Stephens* a fourni à Mr. *Langrish* l'idée de ses expériences.

Ce Spécifique, dont on a vérifié les vertus en divers païs, consiſte en une eſpèce de chaux accompagnée de doſes conſidérables de ſavon. Il n'eſt plus douteux que ces remèdes ne communiquent à l'urine une vertu diſſolvante. Mais n'y a-t-il pas lieu de préſumer qu'ils en perdent une partie, en paſſant par les divers canaux, & en ſe mêlant aux diverſes humeurs de notre Corps? & ne ſeroit-il pas plus ſimple de les injecter directement dans la Veſſie, que de leur faire prendre un chemin plus long, plus deſagréable, & peut-être plus dangereux?

Mr. *Langrish* l'a cru; &, pour s'en aſſurer, il a commencé par faire ſur des Chiens diverſes injections d'une eau compoſée d'une livre de chaux de cailloux nouvellement faite ſur dix livres d'eau bouillante. Deux onces de cette eau injectées deux fois par jour dans la veſſie d'un petit Epagneul, ne lui cauſèrent aucune incommodité, quoiqu'elles fuſſent continuées pendant trois ſemaines. Il retenoit cette liqueur, du moins pendant une heure; & ni l'injection ni l'émiſſion n'étoit ſuivie d'aucune ſenſation douloureuſe. Il n'en fut pas de même, lorſqu'on eut préparé une eau de chaux plus forte. Sur une livre de chaux vive, on mettoit dix-huit livres d'eau bouillante, qui au bout de quatre heures donnoient treize livres d'une eau de chaux claire, qu'on échaufoit de nouveau, & dans laquelle on jettoit une nouvelle livre de chaux. La même opération ſe réitéroit une troiſième fois, & on retiroit enfin huit livres d'une eau, qui ne pouvoit être qu'extrêmement forte. Auſſi dès la quatrième injection faite dans les mêmes tems, dans la même doſe, &

ſur

ſur le même Chien, il ne put garder cette eau que trente-ſix minutes. De nouvelles injections augmentèrent la difficulté de les retenir, & les urines charièrent une fois avec elles quelques glaires, qu'elles avoient ſans doute tirées de la membrane intérieure de la veſſie. Ces mauvais effets ceſſèrent, lorſqu'à chaque livre de cette eau de chaux on eut ajouté trois gros d'amidon, qui, par les expériences les plus exactes (*a*), ne changent rien à ſa force diſſolvante. L'Epagneul ſoufrit alors ſans peine ces injections, quoique continuées plus d'un mois. Il y a plus. Deux autres Chiens, à qui on les fit ſans le mêlange d'amidon, ne laiſſèrent pas de les ſoufrir facilement. Mais on ne s'étoit pas ſervi ſur eux de cette eau, immédiatement après ſa préparation; on s'étoit contenté de la garder dans des bouteilles bien bouchées & couvertes d'une veſſie. D'ailleurs on avoit enlevé, en la fil-

(*a*) Ces expériences ſe trouvent dans un Mémoire très curieux inſéré dans les *Eſſais de Médecine de la Société d'Edimbourg*, *Vol.* V, *pag.* 667. *Mr. Whytt* y prouve que l'eau de chaux, & plus encore celle qu'on prépare avec des écailles d'Huitres ou d'autres coquillages, ont une très grande vertu pour diſſoudre la pierre; que l'amidon ou un jaune d'œuf ne change rien à leur vertu; & que la partie la moins conſidérable du ſavon, c'eſt-à-dire, celle de l'eau de chaux, paroit avoir le plus de part à ſa vertu diſſolvante. Il a fixé dans une Table la vertu de ces Diſſolvans, & voici les nombres qui expriment les vertus des plus conſidérables.

Eau de chaux ordinaire.	202.
——— d'écailles d'Huitres }	582.
——— de coquilles }	
Solution de ſavon dans de l'eau ſimple	142.
——— ——— ——— de chaux . . .	494.

fituant, une eſpèce d'écume, qui l'avoit peut-être rendue plus douloureuſe à l'Epagneul.

Notre Auteur, qui cherchoit à découvrir dans quelle partie réſidoit le pouvoir diſſolvant de l'eau de chaux, ne fut point ſurpris, que l'extrait qu'il en retira, ajouté à de nouvelle eau de chaux, n'en augmentât pas la vertu. Mais les parties volatiles, que la diſtillation lui fournit, devoient, ce ſemble, être plus piquantes & plus fortes. Elles le parurent cependant beaucoup moins à notre Obſervateur, peut-être, dit-il modeſtement, par le défaut d'exactitude de mes expériences, peut-être auſſi par la nature de la choſe. En effet ſi la vertu diſſolvante conſiſte dans le feu que l'eau retire de la chaux, la diſtillation l'en dégage; il s'échape & ne s'unit plus avec l'eau, qui paſſe dans le Récipient.

L'eau de chaux d'écailles d'Huitres, plus efficace que l'eau de chaux ordinaire, peut être auſſi facilement ſuportée. Du moins le Chien, ſur lequel on en fit pendant un mois l'expérience, n'en reſſentit aucun mauvais effet.

Loin que toutes ces eaux ſoient nuiſibles, elles paroiſſent devoir être utiles dans les flux d'urines ſanglantes. Elles ſont aſtringentes, & elles diſſolvent des grumaux de ſang. Auſſi des Chiens, à qui des injections, rendues plus fortes par le mélange d'ingrédiens cauſtiques, avoient fait rendre du ſang, étoient-ils guéris par des injections d'eau de chaux.

Dans deux livres d'eau d'orge notre Auteur mêla une once d'amidon, & dans deux onces de cette eau, qu'il injectoit de la même manière, il ajoutoit par dégrés diverſes doſes de la *Leſſive des Sa-*

Savonniers. Le Chien pouvoit ſuporter 150 goutes de cette leſſive; mais 204 goutes ou un gros & demi lui cauſoient de fréquentes envies d'uriner, & des décharges de glaires & de ſang. Heureuſement une doſe auſſi forte n'eſt nullement néceſſaire. Mrs. *Hales* & *Rutty* (*a*) ont obſervé que 26 goutes de leſſive donnoient à une once d'urine une vertu ſufiſante, pour diſſoudre des pierres molles; & une quantité ſix fois plus grande doit produire des effets proportionels.

Il s'en faut bien qu'on ne puiſſe donner une égale quantité de cette leſſive, lorſqu'on la mêle avec des eaux de chaux, quoiqu'adoucies par l'amidon. Dans deux onces d'eau de chaux ordinaire, il ne faut mettre que cent goutes de leſſive, ſi l'on veut que l'injection ſoit ſuportable; & la moitié de cette quantité eſt ſufiſante pour deux onces de l'eau de chaux la plus forte ou de celle d'écailles d'Huitres.

Mr. *Furin*, célèbre Médecin de Londres, a le ſecret d'une leſſive particulière quatre fois plus forte que celle des Savonniers. Un gros de cette leſſive incorporée dans deux onces d'eau d'orge, irrite fortement la veſſie des Chiens, à qui on en fait des injections. La même choſe arrive, lorſque dans deux onces d'eau de chaux on diſſout deux ſcrupules de ſavon d'Alicant, quoique pour en modérer les effets on y mêle un jaune d'œuf ou de l'amidon. Cet effet, qui peut être cauſé par un peu de ſel marin, qu'on trouve toujours dans notre ſavon, & peut-être auſſi dans celui d'Alicant, prou-

(*a*) Dans le *Recueil des Pièces ſur les remèdes de Mr. Stephens.*

prouve que le savon réussiroit moins bien en injection, que la lessive d'où on le tire.

Mais combien de tems un Chien pourroit-il retenir ces diverses liqueurs? Pour résoudre ce nouveau problême, Mr. *Langrish* eut la patience de répéter ses injections, à mesure que le Chien qu'il examinoit les rendoit. Dans quatorze heures il n'en fit que quatre de l'eau de chaux commune, & cinq des eaux les plus fortes. On en faisoit six, lorsqu'elles contenoient vingt-cinq goutes de lessive; mais cinquante goutes les rendoient trop fortes, pour être retenues plus d'une heure, ou réitérées sans incommodité.

Après avoir fait périr par une mort violente les Chiens, sur qui on avoit fait ces expériences, on examina leurs vessies. Les membranes n'étoient ni épaissies ni enflammées, quoique les injections eussent été continuées pendant trois mois. Ceux-mêmes, à qui les mêlanges les plus forts avoient causé des décharges de sang, étoient rétablis dans deux jours, dès qu'on cessoit les injections.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que d'injections dissolvantes. Mais Mr. *Hales* a communiqué à la Société Royale une manière de faire des injections propres à évacuer avec facilité de petites pierres logées dans la vessie; & nous avons l'obligation à Mr. *Langrish* d'avoir inséré dans son Livre le Mémoire de son illustre Ami.

Mr. *Hales* croit que des liqueurs mucilagineuses auroient plus de force, pour pousser de petites pierres que n'en a l'urine des malades. Il prit, pour s'en assurer, un tube de verre d'un pouce de diamètre, & de quatorze pouces & demi de haut. Ce tube fut rempli d'urine, & une petite pierre cubique,

que, qui pesoit sept grains & demi, descendoit le long de ce tube dans une seconde & un quart. Elle en mettoit près de six à traverser une égale hauteur d'huile d'olives, & quarante-cinq lorsque le tube étoit plein d'une eau d'orge tiède, qui refroidie avoit la consistence d'une gélée mince. A vitesses égales, les résistences des liquides sont égales à leurs pressions. Il s'ensuivroit donc dans cette supposition, que cette eau d'orge pousseroit les pierres avec trente-cinq fois plus de force que l'urine.

Mais la dernière de ces liqueurs étant bien moins dense que l'autre doit recevoir plus facilement les impressions du mouvement. Pour déterminer la différence, que produit dans leurs vitesses la différence de leurs densités, Mr. *Hales* remplit un vase, à la hauteur de huit pouces, de l'eau d'orge dont on vient de parler. Un tube de verre, dont le diamètre étoit d'un $\frac{1}{7}$ de pouce, & la longueur de deux pouces, étoit fixé au fonds du vase; & l'eau d'orge chaude en sortoit en 50 secondes, mais en se refroidissant elle ne passoit plus qu'en 90, au-lieu qu'une égale quantité d'urine s'écouloit en 18 secondes. La viteſſe de l'urine est donc, par un milieu, quadruple de celle de l'eau d'orge. Si l'on retranche cette proportion de la précédente, on trouvera que l'eau d'orge doit pousser avec neuf fois plus de force que l'urine.

A ces calculs de Mr. *Hales*, Mr. *Langrish* ajoute quelques nouvelles reflexions. Les petites pierres, qui sortent des reins, se logent souvent dans les plis de la vessie, où, sans causer d'abord de douleur, elles ne laissent pas de grossir. Celles, qui

qui descendent vers le cou de la vessie, produisent des irritations si violentes, & de si fréquentes envies d'uriner, que l'eau qui s'écoule vient en trop petite quantité pour les emporter. Dans l'un & dans l'autre cas, l'eau d'orge, en s'insinuant dans les replis de la vessie, & en relâchant les passages, agiroit probablement d'une manière également douce & efficace.

Le second Essai de notre Auteur roule sur les effets du Laurier-cerise. A peine eut-on découvert en Angleterre la qualité venimeuse de cet Arbuste, que divers Savans s'attachèrent, par des expériences réïtérées, à rechercher sa manière d'agir. Mr. *Langrish*, qui fut de ce nombre, communiqua en 1734, à la Société Royale, un détail de ses expériences sur ce sujet, & c'est ce détail qu'il vient à présent de rendre public. Il se servit d'une eau, qui lui vint par distillation de deux livres de feuilles de Laurier-cerise sur vingt-quatre d'eau de source. Quatre onces de cette eau données à un gros Chien suffirent pour le tuer en une heure de tems, après lui avoir causé des convulsions violentes. Son estomac se trouva rempli de six onces d'une matière semblable au blanc d'œuf. On soupçonneroit que cette matière n'est que la liqueur gastrique coagulée par l'eau de Laurier-cerise; mais cette eau ne produit pas le même effet, lorsqu'on en met la même quantité dans l'estomac d'un Chien qu'on a ouvert. Il semble donc que, dans le prémier cas, il sort une matière particulière, soit des nerfs soit des conduits excrétoires, qui attire & qui lie l'une à l'autre l'eau mortelle & le jus gastrique.

De quelque manière que cette eau pénètre dans

dans l'intérieur des Animaux, elle leur eſt toujours funeſte. On fit périr un Chien, en la faiſant paſſer immédiatement dans la cavité du ventre, qu'on avoit percée par le moyen d'un Trois-quart. Comme, dans ce cas non plus que dans tous les autres, il ne paroit aucune altération dans les vaiſſeaux ſanguins & dans les organes vitaux, il faut que le poiſon agiſſe immédiatement ſur les nerfs, & qu'il fixe ou détruiſe les eſprits animaux. Ce qui confirme cette hipothèſe, c'eſt qu'une doſe médiocre de cette eau produit avant la mort de l'Animal de plus fortes convulſions qu'une quantité plus conſidérable. Dans le prémier cas les eſprits ne ſont ou abſorbés ou fixés qu'en partie, au-lieu que dans le ſecond la partie ſpiritueuſe, ſemblable à un éclair, arrête en un inſtant tous les principes du mouvement.

Mais cette eau eſt-elle nuiſible dans quelque quantité qu'on la donne? Ne pourroit-elle pas au contraire, de même que divers autres poiſons, être un remède ſalutaire, ſi l'on en découvroit au juſte la doſe & les effets? Les expériences de Mr. *Langrish* donnent lieu de l'eſpérer. Il a réuſſi, en augmentant peu à peu les doſes de cette eau, & en la dilaiant avec de l'eau pure, du lait, ou d'autres véhicules mucilagineux, d'en faire prendre juſqu'à quatre onces à des Chiens, à qui, ſans ces précautions, une moindre quantité eût été mortelle. Les principaux effets qu'elle produiſoit, lorſqu'on la donnoit de cette manière, étoient d'accélérer le poux, de chaſſer les vents & les vers, & même d'arrêter des décharges d'ulcères fiſtuleux & opiniâtres. Le ſang tiré de la veine des Animaux, qui en prenneſit, paroit plus vermeil & plus

plus fluide; la quantité de la partie séreuse augmente; & les croutes inflammatoires disparoissent.

Ce pouvoir d'atténuer le sang n'a lieu, que lorsque l'eau de Laurier-cerise est prise intérieurement; car si on la mêle avec le sang des Hommes ou des Animaux, elle en augmente la partie épaisse, soit en agissant sur les globules du sang, soit en fixant la partie séreuse. Cette eau, qui ne donne aucune couleur à la sérosité, lorsqu'elle n'est mêlée qu'avec elle, lui communique une couleur rougeâtre quelquefois assez foncée, lorsque les Animaux la prennent intérieurement; ou qu'on la mêle avec le sang, tel qu'il sort de la veine. Il faut donc que cette teinture vienne de la partie globuleuse. Observons encore, que cette eau mêlée, soit avec la sérosité soit avec la bile, empêche pendant plus d'une année, que ces humeurs ne se corrompent.

A l'exemple de Mr. *Hales* (*a*), notre Auteur fixa un tube de quatre piés & demi de haut dans l'Aorte descendante d'un Chien, qu'il avoit privé de sang & de vie, en lui coupant les veines jugulaires. Après avoir fendu les intestins, & fait des ligatures aux artères crurales, il injecta par le moyen de son tube huit pintes d'eau chaude. La prémière passa fort vite; les gros vaisseaux étoient vuides. La seconde ne traversa qu'en 270 secondes; la troisième en 260; & la huitième & dernière en 75. Il n'est pas surprenant, que par de nouvelles affusions les tems diminuassent, à mesure que les passages s'élargissoient; mais l'eau de Laurier-cerise produisit des effets tout contraires. De quatre

(*a*) *Hæmastat.*

quatre pintes qu'on injecta, la prémière passa en 80, & la dernière en 105 secondes. Remarquez que cette eau étoit chaude; car lorsqu'ensuite on en injecta de froide, la prémière pinte fut 115, & la sixième 170 secondes à passer. De simple eau froide passoit moins lentement, car 150 secondes s'écoulèrent dans le passage de la prémière pinte, & 155 dans celui de la sixième. Enfin, à ces injections on en fit de nouveau succéder six d'eau chaude, & à la dernière le tems ne fut plus que de 80 secondes. Il paroit donc que l'eau de Laurier-cerise contracte & resserre les fibres des Animaux privés de vie; & combien plus fortement ne doit-elle pas agir, lorsque le principe de vie les rend & plus sensibles & plus capables de contraction?

Au reste cette eau, qui, par son mêlange avec l'huile de tartre & de vitriol, ne donne aucun signe d'acide ou d'alkali, peut sans risque être appliquée aux parties extérieures des Animaux. Les yeux la soufrent, comme ils supporteroient de l'eau simple; & les plaies ne se guérissent pas moins facilement, quoique tous les jours on les couvre d'une compresse trempée dans cette eau.

Il est tems de venir aux dernières expériences de ce Livre. Elles sont destinées à rechercher en quoi consiste la vertu mortelle des fumées de soufre, & à quelles parties du corps elles sont nuisibles.

Les préparatifs seuls de ces expériences annoncent un vrai Physicien. Le nôtre fit faire une boete sufisante pour contenir un Chien. La tête de cet Animal passoit par une ouverture de la boete; & une large courroie attachée d'un côté à cette ouverture, & fixée de l'autre par le moyen d'un cor-

don autour du cou du Chien, empêchoit qu'il ne pût retirer sa tête, & que les fumées ne s'échapassent de la boete. Une autre ouverture de trois pouces, qui étoit au fonds de la boete, recevoit les Vapeurs du soufre, par le moyen d'une espèce d'entonnoir de cuir. Enfin, toute la boete s'enchassoit au travers d'une cloison, qui séparoit la chambre, où l'on bruloit le soufre, de celle où étoit la tête du Chien. De cette manière il n'étoit exposé qu'aux Vapeurs, qui passoient par l'entonnoir, & il n'en pouvoit point respirer. Il parut par les prémières expériences, que les Vapeurs sulfureuses, dont son corps étoit environné, ne lui étoient nullement nuisibles. Tout au plus l'incommodoient-elles un peu par un excès de chaleur. Elles le délivrèrent d'ailleurs d'une multitude de puces, qu'on trouva mortes dans la boete.

Le jour suivant on ouvrit le Trachée-artère du même Chien, & après avoir bouché l'ouverture supérieure, on lui mit la tête dans la boete, & on retint dehors tout le reste du corps avec l'ouverture, qui répondoit aux poumons. Le Chien, dont le tête seule étoit exposée aux fumées, parut, lorsqu'on alluma le soufre, soufrir un peu; il se plaignit; mais enfuite il fut tranquille. Sa respiration se faisoit régulierement par le bout inférieur de l'artère coupée, & son poux ne s'afoiblissoit ni ne se ralentissoit point. Ses yeux, lorsqu'on le retira de la boete, parurènt couverts d'un nuage de couleur de perle; les membranes étoient devenues dures & épaisses; mais les humeurs n'étoient pas altérées. Son palais, de même que sa langue, étoit blanc, ridé, & couvert d'une écume assez épaisse.

épaiſſe. D'ailleurs, à la réſerve de ſa vue, il n'avoit perdu l'uſage d'aucun de ſes organes.

Ces mêmes fumées pouſſées avec force dans les inteſtins d'un autre Chien lui cauſèrent une très vive douleur, & il eut enſuite une diarrhée accompagnée de ténesme, qui cependant ne dura que ſix jours. Il en fut à peu près de même, lorſqu'on fit paſſer dans la cavité même du ventre la Vapeur du ſoufre enflammé. Le Chien ſe plaignit beaucoup pendant l'opération, & parut enſuite un peu étourdi; mais d'ailleurs il étoit libre de paraliſie & ſe portoit bien le jour ſuivant. Cette fumée portée dans la cavité de la poitrine du même Chien lui cauſa les plus violentes douleurs. Sa reſpiration devint difficile, peut-être autant par la compreſſion d'un air étranger que par la qualité de la Vapeur. Comme le ſang ne paſſoit plus avec une égale facilité dans l'un des lobes du poumon, le poux de l'Animal ſe ralentit; mais après qu'on eut fermé la plaie, & le poux & la reſpiration ſe rétablirent en peu d'heures, & il ne reſta au Chien qu'une toux, qui même diſparut au bout de huit jours.

Il paroit par toutes ces expériences, que les parties groſſières du ſoufre irritent & contractent les membranes délicates & ſenſibles des Animaux; mais que les plus ſubtiles ne pénétrant ni dans le cerveau, ni dans les nerfs, ni même dans les petits vaiſſeaux, ne ſauroient arrêter le paſſage des eſprits, & les mouvemens muſculaires.

Mais ces Vapeurs, ſi peu nuiſibles par-tout ailleurs, deviennent mortelles, dès qu'elles pénètrent dans les poumons. Dans la ſupoſition qu'elles agiſſent alors en comprimant ces vaiſ-

ſeaux infiniment déliés, par leſquels le ſang de tout le corps circule continuellement, Mr. *Langrish* crut que ces fumées, pouſſées avec force par le moyen d'un ſoufflet, pourroient aſſez dilater les véſicules & les conduits pulmonaires, pour prévenir ou du moins pour retarder la mort de l'Animal. Le ſuccès de l'expérience, choſe aſſez ordinaire aux Obſervateurs, ne confirma pas le raiſonnement qui l'avoit fait entreprendre. L'Animal, malgré cette force additionelle, ne réſiſta que 45 ſecondes aux fumées du ſoufre. La prémière concluſion que notre Auteur tire de ſa mort, c'eſt que la ſimple dilatation des poumons, par le moyen de l'air groſſier, ne ſuffit pas pour la vie. 2. Comme les vaiſſeaux pulmonaires du Chien ne contenoient après ſa mort qu'un ſang fluide, qui n'étoit caillé nulle part, & qui s'échapoit facilement, de quelque manière qu'on coupât les poumons, ce n'eſt pas par ſon eſprit acide & coagulant que le ſoufre ôte la vie. 3. Les fumées ſulfureuſes paroiſſent avoir une influence particulière ſur les nerfs, qui ſe trouvent dans la ſubſtance même des poumons. 4. Il faut donc qu'elles agiſſent en détruiſant la matière éthérée, ſubtile & vitale, qui eſt la ſource des mouvemens, & ſans laquelle l'Animal ne ſauroit ſubſiſter.

Mais ſi ces fumées paroiſſent être trop groſſières, pour entrer dans les conduits nerveux des membranes extérieures du corps, ou ſi elles ne ſont mortelles que lorſqu'elles agiſſent ſur les organes de la reſpiration, il peut dans la Nature y avoir des Vapeurs, dont la ſubtilité & la force attractive l'emportent ſur celles du ſoufre. La matière des Eclairs paroit être de ce genre. Il ſemble

que

que dans un instant elle s'insinue dans tous les nerfs, & qu'elle fixe à la fois tous les esprits animaux. Supoſer en effet, qu'elle n'agit qu'en formant un vuide ſubit, dans lequel l'Animal ceſſe de reſpirer, c'eſt inventer une cauſe très peu naturelle (*a*). Ce vuide ne doit durer qu'un inſtant. L'air, qui environne l'Animal, rétablit avec la même rapidité que l'Eclair l'équilibre détruit. Les Animaux, quoique privés de ſentiment dans la machine du vuide, reviennent aiſément à la vie, lorſqu'au bout de quelques inſtans on leur rend l'air qui leur manquoit; & pourquoi le même phénomène n'auroit-il pas lieu, ſi le vuide ſeul étoit l'effet de l'Eclair?

Les fumées du ſoufre, injectées dans les vaiſſeaux ſanguins d'un Chien, ne manquent pas de le tuer. Mais le ſang ne paroit pas ſe figer d'une manière extraordinaire. Le cœur eſt vuide de ſang & plein d'air, & c'eſt à la réſiſtence de cet air qu'il ſemble qu'on doit attribuer la mort de l'Animal. Il meurt de la même manière, & découvre les mêmes phénomènes, lorſqu'on injecte dans ſes veines une quantité d'air égale à celle de la Vapeur. Peut-être pluſieurs obſtructions, qu'on attribue mal-à-propos au vice des humeurs, n'ont-elles leur ſource que dans un air, qui ſe trouvant engagé dans les vaiſſeaux capillaires, réſiſte à la circulation du ſang. Les cauſes les plus ſimples des maladies ſont d'ordinaire celles, qu'on ſoupçonne le moins.

(*a*) Ne vaudroit-il pas mieux attribuer cet effet à une compreſſion extraordinaire de l'air?

ARTICLE VII.

LETTRE *sur l'entretien de* JE'SUS-CHRIST *avec* Marthe, *Luc.* X. 38-42.

MONSIEUR,

NOus entendimes un jour l'un & l'autre un fort bon Sermon sur la fin du X *Chapitre* de St. *Luc.* Le Prédicateur, habile & éloquent, nous dit des choses extrêmement fortes sur *la seule chose nécessaire*, & sur *la bonne part qu'avoit choisie Marie, qui ne devoit jamais lui être otée.* Vous me témoignates en sortant que vous aviez été fort édifié, & je vous marquai de mon côté que le Sermon avoit produit sur moi le même effet. Après avoir rendu justice au Prédicateur sur le tour intéressant qu'il avoit su donner à sa matière, je vous dis cependant que si l'on expliquoit littéralement & suivant les règles de la Critique, cet entretien du Sauveur avec *Marthe*, on trouveroit peut-être quelque chose de plus simple que le sens qu'on y donne ordinairement. J'essaiai sur le champ de développer ce sens primitif que je crois que l'on doit y chercher avant toutes choses. Je le fis en peu de mots, & vous m'exhortates quelques jours après à vous en donner une Paraphrase un peu plus étendue, & sur le papier, afin, disiez-vous, de pouvoir l'examiner un peu plus à loisir.

Je me disposois à vous obéir, & j'avois déja commencé à écrire quelque chose, lorsque le hazard me mit entre les mains les *Sermons de Mr. Formey.* J'y trouvai notre sujet traité à plusieurs

fleurs repriſes, & de main de Maitre. Je pris donc le parti de vous envoyer le Livre. Vous avez paru content de cette lecture. Cependant vous n'avez pas voulu me tenir entierement quite de la tâche que vous m'aviez donnée. Sur ce que je vous avois dit qu'il y avoit quelques paroles dans cette Converſation du Sauveur, que je prenois un peu autrement que Mr. *Formey*, vous avez voulu que je continuaſſe ce que j'avois commencé. Je vous l'envoie donc, & même avec un peu plus de confiance que je n'aurois fait auparavant, ſur ce que je me ſuis rencontré preſque en tout, avec un eſprit auſſi juſte & auſſi pénétrant que celui de ce Philoſophe.

Figurez vous donc, *Monſieur*, que je ſuis chargé de faire au Peuple une Paraphraſe ſur ces trois ou quatre verſets. Voici à peu près comme je m'y prendrois dans cet Exercice familier. Bien entendu cependant que je me réſerve le droit de vous parler de tems en tems à vous en particulier. Ce ſeront des eſpèces de parenthèſes que vous diſtinguerez aiſément du reſte, ſans qu'il ſoit beſoin que je les déſigne par quelque marque.

St. *Luc*, à la fin du X. *Chap.* de ſon Evangile, nous décrit comment le Fils de Dieu voyageoit de lieu en lieu, prêchant ſa doctrine, & faiſant du bien. Ces courſes continuelles, cette eſpèce de vie errante l'expoſoient à bien des fatigues. Il n'avoit point de demeure fixe, où il pût ſe procurer du repos. Mais il ſe trouvoit quelquefois des perſonnes charitables, qui ayant déja gouté ſes inſtructions & en ſentant le prix, ſe faiſoient un plaiſir & un honneur de le recevoir. L'Evangéliſte nous raconte comment il fut un jour accueilli

dans une Famille qui logeoit à *Béthanie*, bourg distant de Jérusalem à peu près d'une lieue. Cette Famille étoit composée de trois personnes, de *Lazare*, & de ses deux Sœurs *Marthe* & *Marie*. Il paroit que le Sauveur les connoissoit depuis quelque tems, & qu'il y avoit même entr'eux des liaisons étroites d'amitié. *Une Femme, nommée* Marthe, *reçut le Sauveur dans sa maison, dit* St. Luc.

Il y a aparence que *Marthe* étoit l'ainée des deux Sœurs, & que *Lazare* & *Marie* logeoient chez elle. On sait que les Anciens ne connoissoient presque pas ces maisons que nous apellons des *Hôtelleries*, & qui sont déstinées à ceux qui sont hors de chez eux. Ceux qui voyageoient autrefois avoient pour gîte les maisons de ceux qui vouloient bien les recevoir par honnêteté. Les Etrangers auroient souvent manqué de retraite sans la générosité de ceux qui leur donnoient ainsi le logement, & les choses nécessaires à la vie. La suite ordinaire de cet office d'humanité, c'est qu'il donnoit lieu à des amitiés & à des alliances qui se perpétuoient ensuite quelquefois de génération en génération. Si les gens riches avoient eux-mêmes besoin de trouver ces secours dans la générosité des habitans du lieu où leurs voyages les conduisoient, cela étoit encore plus nécessaire à l'égard de *Jésus-Christ*, qui vivoit dans la pauvreté, & qui, comme il le dit lui-même, *n'avoit pas où reposer sa tête.*

La grande utilité de l'Hospitalité, ou plutôt sa nécessité indispensable, étoit la cause de ce qu'on la recommandoit si fort chez les Anciens. Les Evicrains Sacrés, de leur côté, n'ont pas manqué d'insister aussi sur ce devoir. L'Auteur de l'Epi-

tre

tre aux Hébreux, pour les y porter, leur allègue ce motif, que par l'exercice de cette vertu, des Patriarches ont eu le bonheur *de loger même des Anges* (*a*). Ceux qui recevoient chez eux les Envoyés de Dieu, outre l'honneur qu'il y avoit à cela, en ont été quelquefois récompensés dans cette vie même. Cette pauvre Veuve, qui nourrit *Elie* d'un peu de farine, en reçut une si grande abondance, qu'elle n'en manqua point pendant tout le tems d'une longue famine (*b*). Cette autre Femme, qui fut l'Hôtesse d'*Elisée*, vit sortir son Fils du tombeau pour récompense de son hospitalité (*c*). *Jésus-Christ* ressuscita aussi *Lazare* Frère de *Marthe*, comme nous l'apreud St. *Jean* dans le *Chap.* XI de son Evangile. Mais avant qu'il sorte de la maison où on le reçoit, on y voit déja l'Hospitalité paiée bien avantageusement. Voici le plus grand des Prophètes qui prend soin, par son excellente doctrine, de nourrir l'Ame de ceux qu'il voit empressés à nourrir son Corps. Si les occupations de *Marthe* l'empêchent pendant quelque tems de profiter de ces salutaires discours, sa Sœur les écoute avec avidité. *Marthe étoit fort occupée à préparer tout ce qu'il faloit; mais elle avoit une Sœur nommée* Marie, *qui se tenant assise aux piés du Seigneur, écoutoit sa parole.*

L'Evangéliste dit que ce fut *Marthe* qui *reçut le Sauveur dans sa maison.* Il y a apparence qu'elle étoit Veuve, & que c'étoit elle qui avoit la conduite du ménage. On la voit ici qui vaque aux fonctions domestiques, & qui fait, comme l'on dit, les honneurs de la maison. On nous la dépeint

(*a*) *Hebr.* XIII, 2. (*b*) 1 *Rois* XVII. (*c*) 2 *Rois* IV, 18.

peint vive, active, empreſſée, ſe donnant beaucoup de mouvement.

Sa Sœur paroit d'un caractère plus poſé & plus tranquile. Son gout ſemble être pour la vie ſédentaire. *Elle s'aſſied aux piés de Jéſus*, pour récueillir, ſans en rien perdre, les diſcours qui ſortent de ſa bouche. On ſait que chez les Juifs c'étoit la coutume des Diſciples d'être aſſis aux piés de leurs Maitres. Mais peut-être que par cette ſituation l'Evangéliſte a voulu nous marquer que *Marie* ſe livroit entierement au plaiſir d'entendre *Jéſus-Chriſt*, qu'elle n'étoit partagée par aucun ſoin domeſtique, qu'elle ne ſe contentoit pas d'écouter le Sauveur, en faiſant quelque autre choſe dans le ménage, mais qu'elle ſe donnoit toute entière à cette pieuſe occupation.

Pour *Marthe*, que nous avons dit qui étoit chargée du temporel, & qui veut recevoir de ſon mieux ce Divin Hôte, elle eſt empreſſée à lui préparer un repas qu'elle veut qui ſoit aſſez abondant. L'Auteur Sacré le marque, quand il dit qu'*elle étoit diſtraite par divers ſoins, qu'elle s'occupoit de beaucoup de ſervice.* Cela ſignifie clairement qu'elle faiſoit de grands préparatifs pour régaler *Jéſus-Chriſt*. St. *Jean* nous la dépeint de même dans le XII *Chap.* de ſon Evangile, occupée à préparer un ſoupé au Sauveur (*a*).

On ne peut pas nier que ces ſoins empreſſés de *Marthe* ne partent d'un bon principe. Ravie de loger un ſi grand Hôte, elle veut lui faire la meilleure reception qu'elle pourra. Pour le délaſſer de ſes fatigues, elle ſe propoſe, pendant qu'il eſt chez

(*a*) *Jean* XII, 2.

chez elle, de lui donner un bon repas, s'il lui eſt poſſible.

Il faut ſupoſer que *Marthe* n'avoit pas moins de gout que ſa Sœur pour la Doctrine de *Jéſus-Chriſt*. Elle ſe ſeroit fait, ſans doute, un plaiſir d'écouter ſes diſcours, & d'en nourrir ſon Ame. Mais, comme le Sauveur lui a fait l'honneur de venir dans ſa Maiſon, elle ſe croit obligée de donner tous ſes ſoins pour que rien ne manque ni au Maitre ni aux Diſciples, dont quelques-uns l'avoient peut-être accompagné. Il faloit préparer un repas, & le gîte pour pluſieurs Voyageurs, & c'étoit ſur elle que rouloit la conduite du ménage. Les ſoins qu'elle ſe donne dans cette occaſion ne ſauroient donc être blâmés, & doivent au contraire être regardés comme une hoſpitalité très louable. Mais voici où *Marthe* commence à donner quelque priſe ſur elle, c'eſt lorſqu'elle veut blâmer ſa Sœur. *Elle vint à* Jéſus, *& lui dit, Seigneur, ne conſidérez-vous point que ma Sœur me laiſſe ſervir toute ſeule? Dites-lui donc qu'elle m'aide.*

Juſques-là ce grand nombre de Commentateurs, dont *Marthe* a eu le malheur d'eſſuier la critique, ne ſauroient ſans injuſtice déſaprouver ſa conduite. Elle n'a fait paroitre encore qu'un caractère officieux, un empreſſement louable, & des attentions pour des perſonnes qui les méritoient très bien. Mais il faut convenir que, quand elle reprend ſa Sœur, elle eſt elle-même un peu répréhenſible. Elle voit avec peine que *Marie* donne toute ſon aplication à écouter tranquilement *Jéſus-Chriſt*. Occupée à préparer de quoi régaler le Sauveur, & ceux qui l'accompagnoient, elle

elle eſt bleſſée de l'oiſiveté de ſa Sœur qui devroit, à ſon avis, partager les ſoins & les peines du ménage.

Elle craint de ne pouvoir pas ſufire ſeule à recevoir ſes Hôtes d'une manière convenable. Pour leur procurer chez elle toutes les commodités qu'elle ſouhaiteroit, & pour les délaiſſer de leurs travaux, il faudroit qu'elle fût ſécondée. Elle voudroit donc que, pour quelques momens, *Marie* ſuſpendît le plaiſir d'écouter ce Divin Maitre pour travailler de ſon côté à préparer le néceſſaire. Elle paroit ſurpriſe de ce que ſa Sœur ne penſe pas d'elle-même à la venir aſſiſter.

Il eſt aſſez vraiſemblable que *Marthe*, avant de ſe plaindre à *Jéſus-Chriſt* lui-même, avoit exhorté *Marie* à la venir aider, & que ç'avoit été ſans effet. Celle-ci, plus attentive aux diſcours du Sauveur qu'à la demande de ſa Sœur, continue d'écouter ces importantes leçons. Sa tranquilité dans cette occaſion eſt aux yeux de *Marthe* une indolence blâmable. Dans ſes prémiers mouvemens de vivacité là-deſſus, il lui ſemble que *Jéſus-Chriſt* auroit dû avertir ſa Sœur de ſe lever pour mettre auſſi la main à l'œuvre Elle s'explique donc ouvertement là-deſſus : *Dites-lui, Seigneur, qu'elle m'aide.*

Cette demande de *Marthe* auroit eu un très bon principe, ſi ſa penſée étoit de préparer avec plus de promtitude, le repas qu'elle vouloit donner, afin d'être plutôt en état d'écouter enſuite la Doctrine de ce Divin Sauveur. Si elle n'eût demandé le ſecours de *Marie* qu'afin de pouvoir plutôt partager avec elle le plaiſir d'entendre *Jéſus-Chriſt*, on ne pourroit que la louer. Mais il paroit

paroit que la véritable raiſon qui la faiſoit recourir à ſa Sœur, c'étoient les trop grands préparatifs pour ce repas.

On allègue diverſes raiſons qui ſemblent condamner *Marthe* dans cette occaſion. Elle a tort, dit-on, de blâmer ſa Sœur, car ſi dans les mouvemens qu'elle ſe donne, elle eſt chargée ſeule de pluſieurs ſoins, qui devoient auſſi regarder *Marie*, elle devoit conſidérer que *Marie* dans ſa tranquilité aparente avoit une occupation dont elle pourroit profiter elle-même dans la ſuite. Il étoit naturel de penſer que celle qui ſe donnoit toute entière à écouter les inſtructions du Sauveur, en feroit part à l'autre dès qu'il auroit quitté leur Maiſon. Cette reflexion paroit fondée. Cependant, *Monſieur*, ſi vous examinez bien l'expédient que l'on imagine, vous trouverez que *Marthe* y perdoit toujours quelque choſe. Quand elle auroit ſouhaité d'avoir ces ſalutaires leçons de la prémière main, comme on parle, je veux dire de la propre bouche de *Jéſus-Chriſt*, ce ſeroit-là un ſouhait des plus légitimes.

On blâme encore *Marthe* de ce qu'elle ôſe s'en prendre ainſi au Sauveur lui-même de la tranquilité de ſa Sœur. Non ſeulement elle desaprouve la conduite de *Marie*, elle ſemble trouver mauvais que *Jéſus-Chriſt* ne lui diſe rien là-deſſus : *Seigneur, ne conſidérez-vous point que ma Sœur me laiſſe ſervir toute ſeule* ? Cela a tout-à-fait l'air d'un reproche. „ Vous voyez l'embaras „ où je ſuis, veut-elle dire. Vous voyez les mou„ vemens que je me donne. Eſt-il juſte que ma „ Sœur ſe repoſe tandis que j'ai toute la peine ? „ Ne la tirerez-vous point de cette indolence " ?

Outre

Outre le ton peu reſpectueux qui ſemble avoir accompagné cette eſpèce de reproche, on trouve encore, à un autre égard, que *Marthe* pechoit contre les Loix de la Civilité mondaine. Le ſimple ſavoir-vivre vouloit qu'une des Sœurs tînt compagnie à un Hôte de cette diſtinction. Cependant, *Monſieur*, comme je vous crois aſſez équitable pour ne pas blâmer en tout ceux qui peuvent avoir eu tort à quelque égard, je vous prie d'examiner, ſi l'on ne peut pas un peu excuſer *Marthe*, & lui prêter des vues qui ne ſont nullement condamnables.

Pourquoi s'en prendre ainſi à Jéſus-Chriſt *lui-même*? dit-on. J'ai déja remarqué que peut-être elle commença par avertir ſa Sœur elle-même, mais que ce fut inutilement. La narration des Evangéliſtes étant fort abrégée, il doit être permis, dans pluſieurs occaſions, d'y ſupléer quelque choſe. On peut donner une autre raiſon de ce qu'elle s'adreſſa à *Jéſus-Chriſt*, & ce qu'il y a de ſingulier, une raiſon priſe des Loix-mêmes de la bienſéance qui doit s'obſerver dans le monde, qui eſt juſtement le côté par où l'on veut trouver *Marthe* en défaut. Si *Marie* ſe crut obligée de tenir compagnie à *Jéſus-Chriſt*, il eſt clair que, lorſque ſa Sœur crut avoir beſoin d'elle, il faloit demander au Sauveur lui-même la permiſſion de le quiter, & lui en expoſer les raiſons. *Marie* ne pouvoit pas honnêtement le laiſſer ſeul ſans ſon ordre. La demande de *Marthe* revient donc à ceci; j'ai beſoin de ma Sœur dans le ménage, mais elle ſe croit engagée à demeurer auprès de vous, à moins que vous ne l'en diſpenſiez.

Il eſt vrai que cette demande eſt exprimée d'une

ne manière concise, qui paroit même un peu sèche. On diroit que *Marthe* se plaint avec quelque amertume, de sa Sœur, & si on l'ôse dire, de *Jésus-Christ* lui-même. Mais une narration un peu plus étendue auroit vraisemblablement adouci ce qui nous choque. Il faut encore faire attention à la différence des usages, & ne pas chercher dans les Anciens nos formulaires de politesse. Dans ce qu'on apelle *Compliment*, chaque Nation a son langage.

Vous savez, *Monsieur*, comment le Père *Bernier*, & après lui un autre Jésuite nommé le P. *Bernard Mahi*, qui ont fait l'un & l'autre l'*Histoire du Peuple de Dieu*, ont su faire parler poliment les Anciens, & les ramener aux manières Françoises. J'ôse dire que si cette conversation de *Marthe* étoit tombée entre leurs mains, ils en auroient fait disparoitre toute la rudesse apparente. Voici à peu près comment ils l'auroient fait parler.

„ Seigneur, je sai bien que les règles de l'hon-
„ nêteté exigent, puisque vous nous faites l'hon-
„ neur de venir loger chez nous, que ma Sœur
„ ou moi vous tenions compagnie. Ma Sœur
„ s'est mise en devoir de le faire. Il y a infini-
„ ment à gagner pour elle à vous écouter. Je ne
„ voudrois donc pas la tirer d'auprès de vous;
„ mais je m'y vois obligée par une nécessité in-
„ dispensable. N'ayant pas assez de Domestiques
„ pour pouvoir nous passer d'elle, agréez qu'el-
„ le vous quite pour quelques momens, afin que
„ nous puissions vous faire une reception plus di-
„ gne de vous, & que vous soyez servi plus prom-
„ tement. Ayez donc la bonté de la dispenser

„ d'un

„ d'un devoir à quoi elle ſe croit néceſſairement „ obligée juſqu'à ce que vous lui ayez donné „ une permiſſion expreſſe de me venir aider. „ Si je m'adreſſe à vous pour cela, c'eſt que je „ ſens bien que je l'apellerois inutilement elle-„ même à mon ſecours, ſe trouvant liée auprès „ de vous & par le devoir, & par le plaiſir de vous „ écouter".

Voila comment il me ſemble que *Marthe* auroit peigné ſon compliment, ſi elle avoit pu le concerter auparavant avec le poli Père *Berruier*. Après cela nos oreilles, un peu trop délicates, n'auroient plus été choquées du tour qu'elle donne à ſa demande. Mais en laiſſant dans leur état naturel ces paroles de *Marthe*, qui ſentent un peu le reproche, ſi l'on veut ſavoir ce que l'on en doit penſer, il n'y a qu'à atendre comment le Sauveur en jugera lui-même. C'eſt-là la véritable règle pour ne nous y point méprendre. *Jéſus lui répondit*, Marthe, Marthe, *vous vous inquiétez & vous embaraſſez de pluſieurs choſes. Cependant une ſeule choſe eſt néceſſaire.*

Vous vous embaraſſez de pluſieurs choſes, c'eſt-à-dire: „ Vous vous donnez bien du mouve-„ ment pour me régaler. Je vois que vous vous „ agitez pour me préparer bien des aprêts diférens. Je ne puis que vous ſavoir gré de votre „ empreſſement, mais je voudrois vous voir un „ peu moins d'inquiétude. Vous vous tourmentez trop à mon occaſion, & cela, parce que „ vous voulez trop faire.

Il ne faut donc pas regarder cette réponſe de *Jéſus-Chriſt*, comme une cenſure auſſi aigre qu'on la regarde ordinairement. Le Sauveur ne

ſau-

sauroit blâmer *Marthe* sur son empressement à le recevoir. Lui qui a tant recommandé l'Hospitalité à l'égard des Pauvres, ne pouvoit pas censurer ceux qui mettoient ses leçons en pratique. Le dessein qu'avoit cette Femme de donner à manger à *Jésus-Christ*, étoit non seulement innocent, mais il étoit encore très louable. Ce seroit donc mal entendre les paroles dont il s'agit, que de s'imaginer qu'elles condamnent les soins qu'on prenoit pour préparer la nouriture à *Jésus*.

Les Pères de l'Eglise nous ont très souvent donné *Marthe* pour l'emblème de ces gens trop atachés à cette vie, de ces gens qui s'apliquent excessivement aux affaires du monde, & qui en négligent les oeuvres de la piété. Mais ce sont-là de ces exagérations à quoi les Anciens étoient un peu sujets; des aplications injurieuses à la mémoire de cette Femme charitable. Quand *Jésus-Christ* lui dit, qu'*elle s'embaraſſe de bien des choſes*, il ne prétend pas lui reprocher qu'elle soit trop atachée à la Terre, qu'elle prenne trop à cœur les choses de cette vie. Il ne s'agit ici ni de près ni de loin, d'un établissement dans le monde. Le Sauveur veut seulement lui dire que quelque louable que soit son œuvre de charité, il y a cependant quelque chose à reprendre dans la manière dont elle veut la faire. Il lui représente, avec douceur, qu'elle se donne trop de mouvemens pour le recevoir, qu'elle a tort de vouloir lui faire une espèce de Festin, que ce n'etoit point dans cette occasion qu'il falloit penser à préparer tant de choses.

Permettez-moi, *Monsieur*, d'opposer ici au jugement desavantageux de plusieurs Pères de l'E-

gliſe, le portrait juſte & naturel que Mr. *Formey* nous a donné de *Marthe* dans ſes Sermons. „ Gardons-nous bien, *dit-il*, de concevoir d'elle une „ idée ſi deſavantageuſe. C'eſt une ſainte Femme auſſi bien que *Marie*, qui aime le Seigneur „ & qui en eſt aimée. J'oſe même dire que c'eſt „ un heureux défaut que celui qu'elle fait paroître ici; ſi elle péche, c'eſt par un excès de zèle. „ Elle craint de n'en pas faire aſſez pour *Jéſus-Chriſt*, & pour l'engager à revenir une autre „ fois dans leur Maiſon. Ce n'eſt point ici une „ Femme mondaine, qui n'a d'ardeur & d'activité que pour les occupations de la Terre, qui „ eſt privée de gout & de ſentiment pour la doctrine du ſalut, & qui aime mieux ſe livrer aux „ ſoins de ſon ménage qu'à l'ouie de la Parole de „ Dieu. Je me perſuade que ſi elle avoit pu être „ dans la ſituation de *Marie*, aſſiſe comme elle „ aux piés du Sauveur, elle y auroit été de bon „ cœur, & n'auroit pas marqué moins d'avidité „ pour ſes ſaintes leçons. Mais après tout il s'agiſſoit de recevoir *Jéſus-Chriſt*. Comment auroit-il été reçu, ſi elle n'y avoit pas donné ſes „ ſoins "?

Voila qui eſt tout autrement judicieux que la manière ordinaire dont on maltraite *Marthe* dans la Chaire. Le hazard me fit l'autre jour tomber entre les mains les Sermons du Père *Du Fay*, Jéſuite, imprimés à Lion, il n'y a pas longtems. Je vai vous tranſcrire un endroit de ſon Sermon *ſur la Grace*, qui eſt rélatif à notre ſujet.

„ On réſiſte à la Grace de bien des manières, „ *dit-il*: à peine le Sauveur a-t-il paru, qu'avec „ *Marthe* on ſe répand à l'extérieur. On ſe livre

„ à

„ vent objets qui détournent, & qui empêchent „ la Semence de jetter aucune racine. *Marthe*, „ *Marthe*, vous vous empressez & vous vous „ troublez mal à propos dans le soin de beau„ coup de choses qui ne le méritent pas". *Comment peut-on dire à Marthe qui vient recevoir Jésus-Christ, de son mieux, & qui est empressée à le délasser de ses fatigues, qu'elle se donne beaucoup de soins pour des choses qui ne le méritent pas?* „ Il „ n'en est qu'une de nécessaire dans cette rencon„ tre, ajoute le Prédicateur, c'est de profiter de „ la présence de l'Hôte Divin qui vous fait „ l'honneur de loger chez vous". *Oui, en profiter si bien qu'on le laisse exposé à la faim, à la soif, & aux autres besoins de la vie, sans s'en mettre en peine.*

Dans le portrait si chargé que l'on fait ordinairement de *Marthe*, & où l'on nous la représente comme une Femme mondaine, qui n'a d'ardeur & d'activité que pour les occupations de cette vie, on va jusqu'à dire qu'elle *travaille pour un aliment qui périt*, pendant que sa Sœur travaille pour une *nourriture qui se conserve jusque dans la vie éternelle* (*a*).

Une Remarque générale contre ces traits odieux, & que je devrois déja avoir faite, c'est que nous lisons dans l'Evangile de St. *Jean*, que Jésus *aimoit Marthe, & sa Sœur, & Lazare* (*b*). Il avoit de l'affection pour cette personne charitable aussi bien que pour sa pieuse Sœur. Elle n'étoit donc pas telle qu'on nous la dépeint; autrement le Sauveur auroit très mal placé ces sentimens de bien-

(*a*) *Jean* VI, 27. (*b*) *Jean* XI, 5.

bienveillance. Ce témoignage de St. *Jean* auroit dû ſeul empêcher d'apliquer à *Marthe* le reproche que l'on trouve dans ce même Evangéliſte, fait à ceux qui travaillent *pour la nouriture qui périt*. Quel raport y a-t-il entre *Marthe* & les Troupes que *Jéſus-Chriſt* cenſuroit de ce qu'elles ne le ſuivoient qu'à cauſe de la multiplication des pains, ſans ſe ſoucier beaucoup de ſa Doctrine? Ces gens-là ne penſoient qu'à leur propre nouriture, qu'ils attendoient de la bénéficence du Sauveur; *Marthe* au contraire penſe à le nourir; elle lui prépare un repas & un gîte pour réparer l'épuiſement, que lui cauſoient les travaux extraordinaires que ſon zèle & ſa charité pour le Genre-humain lui faiſoient entreprendre. Rien n'eſt donc moins juſte que l'aplication qu'on lui fait de ce paſſage.

Je croi, *Monſieur*, que vous trouverez bien fondé un reproche que l'on fait à la plupart des Prédicateurs, c'eſt que lorſqu'une perſonne eſt blâmée à quelque égard dans l'Ecriture, ils ne manquent pas d'exagérer ſa faute. Dès-là toutes ſes bonnes qualités diſparoiſſent. On ne ſait plus lui rendre juſtice ſur ce qui mériteroit des louanges. *Marthe* eſt avertie ici par le Sauveur d'un très léger défaut; des imaginations outrées prennent occaſion delà de noircir ſa mémoire, & de la décrier de la manière la plus injuſte.

Des Commentateurs un peu plus modérés ſe ſont contentés, en traitant ce ſujet, de dire que *Marthe* étoit l'emblème de la conduite ordinaire des Hommes qui s'occupent de leurs affaires, & *Marie* l'emblème de ceux qui ſe donnent tout entiers à la dévotion. L'une eſt l'image de la *Vie active*,

tive, l'autre de la *Vie contemplative*, à qui l'on donne une grande préférence sur l'autre. Ce sont sur-tout les Partisans de la Vie Monastique qui appuient là-dessus. Il y auroit bien des choses à dire sur cette belle distinction. Il suffit de remarquer que ce sont des Cerveaux échaufés qui l'ont inventée, & qui font sonner si haut ce prétendu renoncement au Monde, ces contemplations mistiques, cette Vie du Cloitre entierement retirée & séqueſtrée du commerce des autres Hommes. Cela tient beaucoup du Fanatisme. Dieu nous a placés ici-bas pour nous y occuper de tout ce dont nous serions capables pour le bien de la Société, pour le bien de nos Parens, & pour nos avantages particuliers. Mais il ne s'agit pas ici d'entrer plus avant dans l'examen de ces deux genres de Vie. Il suſit de remarquer qu'il faut aimer exceſſivement les Mistères pour en trouver de semblables dans ce qui se passe chez *Marthe*. Rien n'est plus simple que cet evènement raporté par St. *Luc*. Le Sauveur vient loger chez ces deux Sœurs. L'ainée se met en devoir de lui faire la meilleure réception qu'elle pourra, sa Sœur demeure auprès de lui pour l'écouter. *Marthe* croit ne pouvoir pas se passer du secours de *Marie* dans le ménage; elle la demande au Sauveur, qui ne trouve pas à propos qu'elle le quite pour lui préparer un meilleur repas. Où est donc le Mistère dans une narration si naturelle?

Ce gout pour le Mistique me rapelle un autre usage des Prédicateurs de l'Eglise Romaine, dont je crois, *Monsieur*, que vous vous serez bien aperçu. Ce n'est pas seulement *Marthe* qui fournit un emblême, & cela fort à ses dépens, ou de

la Vie active, ou d'une Vie toute mondaine, son frère *Lazare* y est aussi pour sa part. Quand l'Evangile du jour est sa fameuse Résurrection, il leur a plu d'abandonner entierement le sens littéral, pour se jetter dans des sens mistiques, dont les Pères leur ont fourni les prémieres ouvertures. Ils ne manquent point de poser d'abord que *Lazare* est la figure du Pécheur d'habitude, & ils ajustent ensuite, comme ils peuvent, toutes les circonstances de cette Résurrection, à la conversion d'un Pécheur qui a croupi longtems dans le vice (*a*).

Quand on pense à l'idée que l'Ecriture nous donne de *Lazare* il semble qu'il faudroit aller chercher ailleurs l'image de ces Pécheurs afermis dans leurs mauvaises habitudes. Un honnête Homme, dans le sens littéral, ne doit point dans le sens figuré, représenter un fripon. Dans les Sermons du P. *Du Fay*, que je vous ai déja cités, il y en a un où, suivant la coutume, il a fait regarder *Lazare* comme la figure du Pécheur d'habitude; mais après cela, pour corriger l'idée desavantageuse que cette image pourroit avoir donnée, il se croit obligé de le montrer par ses beaux côtés. „ *Lazare*, *dit-il*, est ami de *Jésus-Christ*, „ ami de confiance, ami que le Sauveur a tou„ jours trouvé attaché à ses intérêts, toujours „ prêt à se déclarer en sa faveur, &c. ". Ne trouvez-vous pas, *Monsieur*, qu'un tel ami du Sauveur ne devroit point fournir une figure aussi odieuse que celle qu'on a trouvé à propos d'emprunter de lui? Cependant *Lazare* ne perd pas autant

(*a*) Voyez *Biblioth. Britannic. Tom.* XXI. *pag.* 105.

taut à ces sortes d'allégories que sa Sœur. Il n'en réjaillit rien de fort fâcheux sur la réputation de Frère ; elle demeure dans son entier, tandis que celle de *Marthe* en soufre beaucoup.

Après avoir trouvé dans *Marthe* le caractère des mondains, qui ne pensent qu'aux choses de la Terre, & dans *Lazare* ressuscité le Pécheur d'habitude converti, il ne restoit plus qu'à défigurer aussi *Marie*. C'est à quoi l'on n'a pas manqué, afin que toute la Famille en eût sa part. Les Docteurs de l'Eglise Romaine ont trouvé à propos de faire d'elle une Femme débauchée. Ils veulent la confondre avec cette fameuse Pécheresse qui oignit les piés de *Jésus* (*a*). On le supose ainsi dans l'Office de la Messe. Au-lieu que *Lazare* n'est dans leurs Sermons le Pécheur d'habitude qu'en figure & par métaphore, *Marie* y est très réellement traitée de Prostituée. Il est étrange que l'on ait chargé d'une semblable tache une personne que St. *Luc* ne nous désigne dans notre Histoire, que par sa piété. Je n'insiste pas là-dessus, parce que quelques savans Catholiques Romains ont écrit pour redresser cette mépriſe, & rétablir l'honneur de cette pieuse Fille. On dit même que plusieurs Eglises, & des plus considérables, ont corrigé cette erreur dans leur Office.

Si cette digression nous a un peu éloigné de notre sujet, je vous prie cependant, *Monsieur*, de ne la pas regarder comme un hors-d'œuvre inutile. Dans le dessein où je suis d'écarter, autant que je pourrai, le Mistique dans la suite de la narration de St. *Luc*, il étoit bon de montrer le grand abus que

(*a*) *Luc.* VII, 37.

que l'on a fait de cette maniére d'expliquer l'Ecriture. Ces excès doivent naturellement nous ramener au simple & au littéral.

Nous en étions à l'avis que *Jésus-Christ* donne à *Marthe*, de ne pas penser à lui préparer tant de choses pour le repas qu'il doit prendre chez elle. *Vous vous embarassez de plusieurs choses*, lui dit-il, *cependant une seule est nécessaire*, ou *il n'est besoin que d'une seule*.

De bons Interprétes ont raporté ces dernières paroles à ces choses qui embaraſſoient *Marthe*, c'eſt-à-dire, aux Viandes qu'elle préparoit. *Erasme* sur-tout a adopté ce sens, & l'a parfaitement dévelopé. Il veut que la pensée de *Jésus-Christ* soit de faire entendre à *Marthe*, qu'elle avoit tort de lui préparer un repas composé de plusieurs aprêts différens, qu'une seule de ces choses qu'elle vouloit lui donner, pouvoit suffire, & que ce n'étoit pas à un Homme comme lui, dont il falût chercher à flater le gout par la diversité des Viandes. On sait que ce qui donne le plus d'embaras dans ces occasions, c'eſt lorsque l'on veut qu'il y ait une grande variété de Mêts. Le Sauveur répond donc fort bien à *Marthe*, en lui déclarant qu'elle ne doit pas penser à les varier ainsi, que c'eſt-là la principale cause de la peine qu'elle se donne. Il n'eſt besoin que d'une de ces choses que vous préparez, lui dit-il, tenez-vous-en à nous donner un seul Mêts; il pourra bien nous suffire.

Si vous étiez de ceux qui ne se laissent entraîner que par l'autorité des Anciens, je pourrois, *Monsieur*, vous en citer aussi plusieurs qui donnent cette explication comme la meilleure. *Don*

Calmet

Calmet nous avertit même dans une Note sur cet endroit, que plusieurs d'entr'eux ont lu un peu autrement le Texte que nous ne le lisons aujourd'hui. Voici comment ils le citent. *Il ne nous faut que peu de choses, ou même une seule nous suffira.* En lisant ainsi, le sens n'est plus équivoque. *Jésus-Christ* aura exhorté *Marthe* à retrancher comme inutiles la plupart des préparatifs du repas, à le réduire à un peu plus de simplicité & de frugalité. La version Arabe & l'Ethiopique viennent encore ici à l'apui de cette explication. La prémière donne un beau sens, mais un peu paraphrasé ; *le nécessaire*, dit-elle, *se réduit à peu de chose, on se le procure sans beaucoup de peine* (*a*). La version Ethiopique fait dire aussi à *Jésus-Christ*. *Peu nous suffira, il ne nous faut même qu'une seule chose* (*b*).

Ce sens paroit fort simple & fort naturel, & il est très bien lié avec ce qui précède & avec ce qui suit. Cependant je ne dois point vous dissimuler, *Monsieur*, que *Don Calmet* qui m'a fourni quelques-unes des autorités dont je viens de faire usage, fait une remarque qui, si elle étoit fondée, ne favoriseroit en aucune manière cette explication. Voici ce qu'il dit sur le vs. 39. *Marthe étoit occupée à préparer à manger à Jesus, & à toute sa troupe, qui étoit au moins de quatre-vingt-quatre personnes, puisqu'il avoit avec lui les douze Apotres, & les soixante & douze Disciples.*

Je ne sai quelle raison a eue ce Commentateur pour

(*a*) *Solicita es in rebus multis, quum id quo opus est exiguum sit & facile.*

(*b*) *Et parum sufficies, imò res unica.*

pour groſſir ſi extraordinairement cette troupe. Mais il eſt bien difficile de ſe mettre dans l'eſprit que *Jéſus-Chriſt* eût amené avec lui tant de gens. Dans ce cas-là *Marthe* auroit bien été fondée à ſe trouver dans l'embaras, & même dans le trouble, & l'on ne voit pas comment le Sauveur auroit pu l'en reprendre. On ne voit pas non plus comment il auroit pu, avec quelque équité, lui refuſer le ſecours de ſa Sœur pour l'aider à recevoir un ſi grand nombre de perſonnes. On voit encore moins comment il auroit pu dire que peu de choſe leur ſufiroit. Le néceſſaire pour une ſemblable troupe s'étend fort loin. Je ſuis donc d'avis, *Monſieur*, que ſi nous retranchons une partie du ſoupé, nous retranchions en même tems la plus grande partie de ceux que *Don Calmet* y a voulu admettre. Laiſſons à quartier les ſoixante & douze Diſciples, & peut-être quelques-uns des Apôtres. Après avoir réduit à un très petit nombre ceux qui accompagnèrent *Jéſus-Chriſt* chez *Marthe*, nous pourrons lui faire dire fort naturellement à cette Femme empreſſée à le recevoir, qu'elle ne devoit pas ſe fatiguer à lui préparer un grand repas, & que peu de choſe leur ſufiroit.

Vous ſavez, *Monſieur*, que ce n'eſt point ainſi que l'on entend ordinairement ce que *Jéſus-Chriſt* dit à *Marthe*. On y donne un ſens plus général & en même tems plus élevé. Au lieu de raporter *cette ſeule choſe* néceſſaire à quelques-uns des préparatifs du ſoupé, on trouve plus digne du Sauveur qu'il ait eu en vue l'emploi de *Marie*. *La ſeule choſe néceſſaire*, c'eſt, dit on, d'éclairer ſon eſprit à l'exemple de cette pieuſe Fille, de travailler à aquérir des lumières & des

ſecours

ſecours pour ſe rendre éternellement heureux. On veut que *Jéſus-Chriſt* ait pris occaſion de ce petit incident domeſtique, de prononcer une maxime extrêmement importante, c'eſt qu'il n'y a rien de plus intéreſſant pour nous que de nous remplir l'eſprit des vérités céleſtes. Ce dernier ſens eſt aſſurément très beau & très inſtructif. Je ne ſuis pas ſurpris qu'il ait pris le deſſus, ſur-tout dans la Chaire. Mais l'autre ſens fait une Converſation mieux liée, & eſt beaucoup plus ſimple.

Il eſt vrai qu'auprès de bien des gens cette ſimplicité n'eſt point une recommandation. Au contraire, c'eſt préciſément ce qui leur fait rejetter une explication, que de la leur préſenter comme fort naturelle. C'eſt ce que j'éprouvai un jour, en propoſant à quelqu'un le petit Commentaire littéral que je viens de donner de cet entretien. „ A „ force de ſimplifier ces ſortes de narrations, me „ dit-il, on les réduit à peu près à rien. Vous „ voulez raprocher cet evènement de ce qui ar„ riveroit encore aujourdhui en de ſemblables „ occaſions. Mais en prenant ainſi la choſe, on „ vous demandera pourquoi l'Evangéliſte au„ roit voulu conſerver la mémoire d'une recep„ tion qui n'a rien qui ne ſoit dans le cours des „ choſes humaines. Ce petit détail devoit-il „ trouver place dans les Livres Sacrés? Ne vaut„ il pas mieux juger que cette converſation du „ Sauveur avec *Marthe* a été écrite, parce que, „ ſuivant ſa coutume, il trouva le moyen d'y „ gliſſer des leçons fort inſtructives & qui ren„ ferment un grand ſens "?

La difficulté eſt éblouiſſante, & je ne doute pas qu'elle ne faſſe une aſſez forte impreſſion ſur

vous.

vous. Voici ce que je répondis. Sans recourir à ces sens sublimes, pour ne pas dire mistiques, qui ont pris le dessus depuis longtems, il me semble que l'on peut donner d'assez bonnes raisons de ce que *St. Luc* n'a pas trouvé cet evènement indigne d'avoir place dans son Evangile. Déja il paroit que les Evangélistes n'ont pas dû négliger de nous faire connoitre quelques-unes des personnes qui de bonne-heure, ont reçu la Doctrine du Sauveur, qui ont eu l'esprit & le cœur assez bons pour sentir le prix des grandes vérités qu'il enseignoit, des excellentes leçons qu'il donnoit aux Hommes. *St. Luc* devoit rendre justice à cette Famille, qui se distinguoit par cet endroit-là. La vénération qu'elle marque pour *Jésus-Christ*, dans le tems que les principaux de la Nation étoient si mal disposés pour lui, est un titre très légitime pour la faire connoitre à la Postérité. La manière dont il est reçu chez *Marthe*, l'acueil que l'on fait à sa personne, l'empressement sur-tout que l'on marque pour sa Doctrine, ne devoient pas être omis dans l'Histoire de l'Evangile.

Si le détail de ce qui se passa dans cette occasion fait beaucoup d'honneur à cette Famille, il en fait aussi à *Jésus-Christ*. On y peut apercevoir quel étoit son caractère. Il s'oposé à *Marthe* qui faisoit trop de préparatifs pour le recevoir. On voit par-là la sobriété de *Jésus-Christ*, son gout pour une nouriture simple & frugale. L'Evangéliste a voulu peut-être mettre cette conduite du Sauveur en opposition avec celle de ces faux Docteurs, qui s'insinuent dans les Familles, sous une fausse aparence de dévotion, pour flater ensuite leur sensualité, & pour se procurer les aises & les plaisirs de la vie.

Si

Si *Jéſus-Chriſt* blâme *Marthe* de ce qu'elle lui prépare trop de choſes, il ne faut point regarder cela comme un vain compliment aſſez uſité dans de ſemblables occaſions, quoique ceux qui l'emploient ſoient bien aiſes de voir une profuſion qui flate agréablement leur gout. Une preuve que *Jéſus-Chriſt* s'opoſe fort ſérieuſement au deſſein de *Marthe* de le bien régaler, c'eſt le refus qu'il lui fait d'envoyer ſa Sœur l'aider dans le ménage. En lui accordant ſa demande, le repas en devenoit & plus promt & meilleur. Mais *la nouriture de Jéſus-Chriſt*, comme il le dit lui-même, *c'eſt qu'il faſſe la volonté de ſon Père.* En exécutant à l'égard de *Marie* les ordres que Dieu lui a donnés d'inſtruire les Hommes, & de leur montrer le chemin de la félicité, il goute le même plaiſir que pourroient procurer les viandes les plus exquiſes. Pour cela on l'a vu quelquefois oublier ſes beſoins les plus eſſentiels. Un jour que les Apôtres viennent lui offrir à manger, il leur répond *qu'il a une nouriture qu'ils ne connoiſſent point.* C'eſt la ſatisfaction qu'il trouvoit à nourir l'Ame de ceux qu'il enſeignoit. *St. Luc* nous montre *Jéſus-Chriſt*, par de ſemblables côtés, dans ſa narration hiſtorique. Il nous fournit dequoi répondre aux ennemis du Sauveur, qui l'accuſoient d'aimer les repas & de rechercher la bonne chère. Ce récit renferme des traits trop honorables à notre Maitre pour que les Evangéliſtes aient dû les ſuprimer.

Après tout, *Monſieur*, je ne prétens diſputer avec perſonne ſur le ſens de cette *ſeule choſe néceſſaire*. Ceux qui l'entendent du ſoin que nous devons prendre de notre Salut, y donnent un trop

beau

beau ſens pour qu'il convienne de le conteſter. Cependant, quelque belle que ſoit cette maxime, qu'il me ſoit permis de demander ſi en la propoſant ainſi, elle n'eſt pas un peu trop générale. Dire que le ſoin de notre Ame eſt *la ſeule choſe néceſſaire*, c'eſt donner une règle qui pourroit paroître un peu outrée. Nous avons un Corps qui a auſſi ſes beſoins, & qui demande qu'on y pourvoie. Ceux qui ont attaqué l'Evangile n'ont pas oublié cette objection, que quelques uns de ſes préceptes ſont trop vagues, que l'on n'y trouve point les limitations qui y devroient être. Il me ſemble donc que le ſens littéral de ces paroles offre quelque choſe de plus précis.

Les Superſtitieux abuſent auſſi de ces maximes trop générales. On ſait que les Moines de l'Egliſe Romaine ayant pris cette ſentence ſans aucune reſtriction, ſe ſont autoriſés de ces paroles de *Jéſus-Chriſt* à *Marthe* pour juſtifier leur genre de vie. Je l'ai déja remarqué.

Il eſt ſûr que cette maxime priſe ainſi d'une manière détachée a donné lieu à bien des déclamations. L'Académie Françoiſe l'avoit donnée autrefois pour ſujet du prix d'Eloquence fondé par *Balſac*. Il m'arriva un jour d'ouvrir le Volume où étoient les Diſcours qui avoient concouru. A l'ouverture du Livre je trouvai ces paroles: *Enfin*, Meſſieurs, *n'oublions jamais ce grand* porrò unum. Je vous avoue, *Monſieur*, que je ne compris rien dans ces deux mots Latins ainſi détachés, mais en retrogradant je découvris enfin que c'étoit le début de cette ſentence dans la Vulgate, qui a traduit, *Porrò unum eſt neceſſarium*. Si ce Recueil vous tombe entre les mains, vous

vous verrez si j'ai avancé légerement que cette maxime prise d'une manière isolée, a fait débiter une Morale un peu outrée. Pour nous déterminer entre les deux manières d'expliquer *le seul nécessaire*, il faut, ce me semble, aller jusqu'au bout, & voir sur quel ton est le reste de la conversation du Sauveur. Marie *a choisi la bonne part*, ajoute-t-il, *qui ne lui sera point ôtée*; ou, ce qui est la même chose, Marie *a pris un bon parti, on ne le lui ôtera point.*

Quand *Jésus-Christ* dit que l'on n'ôteroit point à *Marie* l'emploi, le parti qu'elle avoit pris, il est clair qu'il répond à la demande que *Marthe* lui avoit faite d'envoyer sa Sœur lui aider. „ Vous blâmez votre Sœur, lui veut dire „ le Sauveur, vous condamnez le parti qu'elle „ a pris de demeurer tranquilement auprès de „ moi, & vous voulez que je le lui faſſe quiter. „ Mais je ne saurois m'y résoudre. Cette tran„ quilité aparente qui vous choque si fort n'est „ pas hors de sa place. Si votre Sœur ne travail„ le pas de ses mains comme vous, elle ne laisse „ pas d'avoir dans le fond une occupation très „ louable".

Jésus-Christ répond donc deux choses à la demande de *Marthe*. D'abord il essaie de modérer son activité. Il lui représente qu'elle entreprenoit trop, & que si elle s'en tenoit à un repas plus simple, elle n'auroit pas besoin du secours de personne. Il lui dit qu'elle *s'embarasse de trop de choses*. Il lui répond après cela que *Marie* avoit choisi une très bonne occupation, & qu'il ne pouvoit pas prendre sur lui de la lui faire quiter, Marie *a pris un bon parti*.

Voila,

Voila, *Monsieur*, le sens que je croi le plus littéral, mais ce n'est pas celui que l'on donne ordinairement à ces paroles. On prétend que quand le Sauveur dit de *Marie* qu'*elle avoit choisi la bonne part, qui ne lui seroit point ôtée*, ou comme l'on aime mieux traduire, *qui ne lui sera jamais ôtée*, il a voulu dire qu'elle en recueilleroit le fruit pendant toute l'éternité, & cela par opposition à *Marthe* qui ne s'occupoit que de choses assez infructueuses. Quelque beau, quelque élevé que paroisse d'abord ce sens, il me semble qu'il a des inconvéniens qui doivent empêcher de l'admettre. Ce seroit-là un éloge de *Marie* que *Jésus-Christ* auroit fait aux dépens de sa Sœur. L'une doit être récompensée pendant toute l'éternité, l'autre perd ses soins & sa peine.

Je demande d'abord s'il peut entrer dans l'esprit que le Sauveur, qui étoit la bonté même, ait voulu mortifier ainsi une Femme charitable, toute empressée à le bien recevoir, qu'il ait voulu lui dire de semblables duretés? D'ailleurs à regarder en elle-même l'hospitalité de *Marthe*, comment peut-on la regarder comme une œuvre infructueuse. Il faut avoir oublié pour cela la promesse que *Jésus-Christ* avoit faite, *qu'un simple verre d'eau froide ne demeureroit pas sans récompense* (*a*). Il faut avoir oublié sur-tout la sentence du jour du Jugement: *J'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger, j'ai été étranger, & vous m'avez logé*, & le reste (*b*). Le Sauveur prend sur lui, & récompense magnifiquement ces secours donnés aux plus petits de ses Disciples, &

(*a*) *Matth.* X, 42. (*b*) *Matth.* XXV, 35.

& quand ces offices charitables le regardent lui-même, n'en tiendra-t-il donc aucun compte? Ceux qui comme *Marthe*, ſe ſeront mis en frais pour ſa perſonne, devront-ils s'entendre dire que c'eſt-là une dépenſe perdue?

Si l'on dit que dans les paſſages que je viens d'alléguer, *Jéſus-Chriſt* fait moins attention à la dépenſe que l'on faiſoit pour ſoulager ſes Diſciples, qu'au courage qu'il y avoit à ſe déclarer pour un parti perſécuté, je demande encore ſi *Marthe* n'étoit pas dans le cas? C'eſt préciſément cette circonſtance qui rehauſſe le prix de ſa charité. Elle reçoit le Sauveur dans ſa Maiſon, elle l'y reçoit ouvertement, malgré la fureur des Juifs. Si elle avoit eu l'ame moins généreuſe, elle avoit un prétexte très plauſible pour ſe diſpenſer de le loger. Le recevoir c'étoit retirer un homme odieux à ſa Nation, & par conſéquent ſe rendre odieuſe elle-même. Malgré ce danger, elle marque beaucoup d'empreſſement à l'attirer chez elle, & elle ſe met au-deſſus de tout ce qu'elle riſque en lui donnant ces marques d'attachement & de vénération. Comment ſe figurer, après cela, que *Jéſus-Chriſt* ait pu lui dire, ni directement ni indirectement, que tout ce qu'elle faiſoit pour lui étoit autant de perdu? C'eſt pourtant-là ce qu'on lui fait dire, quand on explique de cette manière ſa réponſe à *Marthe*, Marie *a choiſi un meilleur parti que vous, & elle en recueillera le fruit pendant toute l'éternité.* Il faut donc en revenir-là que ces paroles ſont une ſimple apologie de *Marie*, que ſa Sœur blâmoit ſur ſa prétendue indolence, & qu'il n'y faut point chercher cette oppoſition injurieuſe à *Marthe*,

que les Interprêtes y trouvent ordinairement. *Bèze* n'a point donné dans cet écart. Voici sa note sur cet endroit; elle m'a paru si judicieuse que je vai, *Monsieur*, vous la transcrire pour vous épargner la peine de l'aller chercher. *Nulla est hic comparatio*, dit-il, *ut multi Interpretes somniant: sed tantùm pronunciat* Christus Mariam *in sancto & utili studio occupari, unde abstrahi non debeat.* Voici donc le jugement le plus équitable sur ces deux Sœurs, auquel je me flate que vous souscrirez aisément. *Marthe* avoit une occupation indispensable, & qui étoit très bonne en elle-même, puisqu'elle vaquoit à une œuvre de charité & d'hospitalité; mais l'occupation de *Marie* étoit aussi très-bonne & ne cédoit en rien à l'autre; ainsi *Marthe* avoit tort d'y trouver à redire, & de vouloir l'en détourner.

Je me flate, *Monsieur*, que vous ne vous laisserez pas imposer à une règle que l'on fait sonner fort haut, c'est qu'en matière d'Interprétation de l'Ecriture, il faut toujours faire dire aux Auteurs Sacrés, quand leurs paroles le peuvent permettre, ce qu'il y a de plus instructif & de plus sublime. J'avoue que *Jésus-Christ*, à l'occasion de certaines circonstances, prononce souvent de très belles sentences, & qui ont un grand sens. Mais je ne croi pas pour cela qu'il ait renoncé à avoir quelquefois des Conversations liées & suivies, toutes de plain pié, s'il est permis de parler ainsi. Il me semble que celle qu'il a ici avec *Marthe* est de ce genre; & qu'elle est plus littérale & plus simple en la tournant comme je viens de le faire.

Il est vrai que cette simplicité sera un préjugé contre

contre cette explication dans l'esprit de bien des gens. Pour me servir d'une comparaison tirée du sujet dont il s'agit, je veux dire du repas que vouloit donner *Marthe*, présenter un sens simple & naturel à des gens accoutumés à trouver dans un passage des maximes fort sententieuses, c'est offrir des viandes préparées avec beaucoup de simplicité, à des gens accoutumés à des mêts fort recherchés. Ils ne manqueront pas de les trouver insipides. Mais je sai à qui je m'adresse. Je connois votre gout qui ne demande point tant d'assaisonnemens. Je puis comter que vous ne rejetterez pas une explication parce qu'elle est dans le simple bon sens, & qu'elle n'a pas tout le sublime que les Prédicateurs ont trouvé à propos d'y mettre. *Je suis*, &c.

ARTICLE VIII.

A DESCRIPTION of the EAST, and some other Countries. Volume the First. OBSERVATIONS on EGYPT. By RICHARD POCOCKE L. L. D. F. R. S.

C'est-à-dire:

DESCRIPTION *de l'*ORIENT *& de quelques autres Païs. Tome I. contenant des* OBSERVATIONS *sur l'*EGYPTE. Par RICHARD POCOCKE, *Dr. en Droit & Membre de la Société Royale. A* Londres 1743. *In folio, pag.* 310.

CEux qui donnent au Public des rélations de leurs Voyages, ne le font pas dans la même vue. Les uns, admirateurs de la Nature, se plaisent

ſent à en décrire les ſingularités. Les autres, plus curieux d'obſerver les Hommes, s'attachent à faire connoitre les mœurs & le caractère des Peuples. Quelques-uns, épris de l'Antiquité, ramaſſent les reſtes des monumens que le tems à épargnés. D'autres enfin ſe croient plus ſûrs de plaire, en racontant les avantures qui leur ſont arrivées dans leurs courſes.

Chacune de ces méthodes a ſans doute ſes avantages. Un Voyageur intelligent, ſans ſe borner à aucune d'elles, tâche de les réunir, & après avoir fait de l'utilité des Hommes le but de ſes recherches, il en fait auſſi celui de ſes Ecrits.

C'eſt ainſi qu'a penſé Mr. *Pococke*. Il ne ſe propoſoit d'abord que de publier les plans de divers édifices anciens, & de les accompagner de ſes remarques ſur l'Architecture des Egyptiens. Il eſt curieux, il peut même être utile, de découvrir les prémiérs veſtiges des Arts, d'en ſuivre les progrès, & d'en comparer les productions. Les amis de notre Auteur l'engagèrent cependant à ſe prêter à un gout plus général. Ils crurent que des Peuples ſi différens de nous méritoient d'être connus plus encore que leurs Antiquités. Mr. *Pococke*, non content de ſe rendre à leurs exhortations, a ajouté la deſcription des Païs à celle des Peuples qu'il a vus. Il a même, pour varier des détails trop ſecs, fait mention du petit nombre d'avantures, qui lui ſont arrivées dans le cours de ſes voyages commencés en 1736, & finis en 1740. *Que ſi ceux, qui ne cherchent que l'amuſant, n'en trouvent pas ſufiſament, il croit que ce ſeroit outrer la politeſſe, que de ſouhaiter d'avoir eu un plus grand nombre d'accidens ou d'hiſtoires plaiſantes à raconter.*

Par

Par cette idée que l'Auteur nous donne de ſon Livre dans ſa Préface, on peut juger de l'abondance & de la variété des choſes qu'il renferme. Mr. *Pococke* s'y montre tour à tour Géographe, Antiquaire, Naturaliſte & Philoſophe. Peut-être cependant ſeroit-il à ſouhaiter qu'il ſe fût propoſé ces différens buts, avant de quitter les Païs qu'il a parcourus, & même le ſien propre.

Une analiſe détaillée d'un Ouvrage auſſi vaſte ſeroit trop étendue pour notre Journal. La variété doit y regner plus encore que dans un Voyage. Auſſi, en nous bornant dans cet Extrait au I Volume, en tirerons-nous quelques Obſervations ſur la Géographie, ſur les Antiquités, ſur l'Hiſtoire naturelle, & ſur les Habitans de l'Egypte. Nous tâcherons même de rendre ces Obſervations plus intéreſſantes, par la comparaiſon que nous en ferons avec les rélations de quelques autres Auteurs (*a*).

On doit d'abord à notre Auteur une Carte Géographique de l'Egypte, ſupérieure à celles que nous avions de ce Païs. La beauté de la gravure qu'on y remarque, auſſi-bien que dans les diverſes Planches, dont ce Livre eſt orné, eſt ſon moindre mérite. Elle eſt d'ailleurs extrêmement circonſtanciée, & l'on y retrouve des lieux, dont à peine les Anciens nous ont tranſmis les noms. Mr. *Pococke* s'eſt ſervi pour la compoſer de diverſes

(*a*) Nous aurons ſur-tout devant les yeux la *Deſcription de l'Egypte*, faite ſur les Mémoires de Mr. *Maillet*, par Mr. l'Abbé *Le Maſcrier*; & les *Voyages de Mr.* Shaw, avec le *Supplément* qu'il a publié pour leur ſervir de ſuite, & qu'on a annoncé dans le *Tome* précédent de cette *Bibliothèque*.

verſes Cartes manuſcrites. Il a déſigné par des marques différentes les poſitions que chacune de ces Cartes lui a fournies, celles qu'il a tirées de divers Auteurs, & celles qu'il ne doit qu'à ſes propres Obſervations. Il a même diſtingué ce qui lui paroiſſoit certain, de ce qui n'étoit que probable, & des ſimples conjectures. A la fin de ce Volume ſe trouve une Diſſertation Latine ſur la Géographie de l'Egypte, où il détaille les raiſons de ſon choix & les avantages de ſa Carte.

L'Egypte n'eſt guère qu'une Vallée longue & étroite. Deux chaînes de Montagnes la reſſerrent à l'Orient & à l'Occident. Bornée au Midi par l'Ethiopie, & au Nord par la Mer Méditerranée, elle comprend dans ſa longueur un eſpace de huit dégrés, ou de 560 milles Anglois. Le Nil, qui la parcourt dans toute cette étendue, ſe partage en diverſes branches, avant de ſe jetter à la Mer. Les deux branches principales, dont la plus occidentale ſe terminoit autrefois à Canope, & la plus orientale à Péluſe, ont donné de tout tems au Païs qu'elles renferment le nom de Delta.

Alexandrie eſt ſituée au bord de la Mer, près de la branche la plus occidentale du Nil. Cette Ville n'eſt pas moins fameuſe par ſes révolutions que par ſon origine. Le Conquérant qui la fit bâtir, & qui lui donna ſon nom, en fit le ſiège de ſon Empire en Egypte. Ses Succeſſeurs l'ornèrent à l'envi, & elle devint ſous *Antoine* la ſeconde Ville de l'Univers. Ce fut la dernière époque de ſa gloire. Pillée par les Romains, ruinée par les Sarraſins, qui y trouvèrent 4000 Palais, & 400 Places publiques, elle perdit avec ſa magnificence le titre même de Capitale. Elle parut à la vérité

fleurir, dans le tems que les marchandises des Indes passoient par l'Egypte, pour être distribuées à l'Europe. Mais après la découverte du Cap de Bonne Espérance, ce Commerce, source de l'opulence des Vénitiens, cessa presque entierement. *Alexandrie* devint déserte, & ce n'est que depuis cinquante ans que le transport du Caffé & de quelques autres marchandises a fait rebâtir une nouvelle Ville, qui n'a de considérable que les morceaux des Edifices anciens, dont on s'est servi pour la construire.

Des causes naturelles ont concouru à changer la situation, & à détruire les monumens de l'ancienne Ville. La Mer s'est avancée à la pointe occidentale, où étoit autrefois le Phare; & ce n'est que quand l'eau est calme, qu'on aperçoit au fonds de la Mer les restes de la Tour où étoit placé le Fanal, & les Piliers de la Chaussée qui la joignoit à la Ville. D'un autre côté, le limon du Nil, en prolongeant la Côte, a diminué le Port oriental autrefois le plus grand; & le Port occidental, nommé le Port Eunoste est devenu le plus considérable & le plus commode. C'est sur cette pointe de terre, sortie de l'eau, que la nouvelle *Alexandrie* est située. Il ne reste de l'ancienne que les murs extérieurs (*a*), & quelques ruines du Palais

(*a*) On convient à présent que ces murs ne sont point ceux de l'ancienne Ville, qui s'étendoit beaucoup plus loin jusqu'au Lac Maréotis, & dans laquelle se trouvoit apparemment une Colonne célèbre nommée la Colonne de *Pompée*, qui en est à présent à un grand quart de lieue. Maillet *Descr. de l'Eg.* pag. 138 & 144. Cette question seroit de peu d'importance, si elle n'étoit entrée inopinément dans la recherche sur l'obliquité de l'Ecliptique.

Palais des Rois, de la Bibliothèque, des Aquéducts, & des Temples.

Le Lac Maréotis, qui, suivant les Anciens, baignoit *Alexandrie* du côté du Sud, ne contient presque plus d'autre eau, que celle que les grosses pluies lui donnent de tems en tems. C'est que les canaux, par lesquels il communiquoit avec le Nil & le Lac Moeris, ont été bouchés faute d'entretien. Le canal même, qui fournit de l'eau à *Alexandrie*, a besoin d'être débouché de tems en tems, & ne l'est jamais parfaitement.

Les Villes d'Heracléum & de Canope, qui donnoient leurs noms à la même branche du Nil, ne se retrouvent plus; & Rosette située entre l'embouchure Canopique & la Bolbitine est une Ville, dont l'antiquité est du moins très douteuse. Elle est dans une situation délicieuse. Des Montagnes sur lesquelles elle est élevée, on découvre à la fois la Mer, le Nil avec ses branches, & le Païs fertile qu'elles arrosent. Des Jardins, des Bois d'Orangers, des Lacs, qui, lorsque le Fleuve se retire, se changent en Prés, l'environnent de toutes parts. Le Commerce y est considérable, parce qu'on y aporte & d'*Alexandrie* & du Caire les marchandises, qui, par un échange mutuel, entretiennent le Commerce des Habitans & des Européens. La Superstition d'ailleurs rend ce lieu presque sacré; & les Turcs, qui prétendent qu'un Parent de Mahomet y finit ses jours, débitent que s'ils perdoient la Mecque, cette Ville deviendroit le centre de la dévotion des Mahométans. Il

Voyez *Mém. de l'Acad. des Scienc.* de 1716. *pag.* 293, & de 1725. *pag.* 49.

Il ſeroit auſſi difficile qu'ennuieux, ſur-tout ſans le ſecours d'une Carte, de ſuivre les diverſes branches du Nil décrites obſcurément par les Anciens, & défigurées par les débordemens de cette Rivière, & par les obſtructions de ſes canaux. Il ſuffira d'indiquer les endroits les plus conſidérables, qui ſe trouvent ſur la Côte. Damiette, que Mr. *Maillet* ſemble avoir confondue avec l'ancienne Péluſe (*a*), s'en trouve bien éloignée par la Carte & par la deſcription de Mr. *Pococke*; car il place entre ces deux Villes le Lac Menzale, formé par le débordement de la Mer ſur une Côte baſſe & marécageuſe. Au reſte Damiette n'eſt fameuſe que par les dernières Croiſades, par les malheurs de *St. Louis*, & par l'averſion que les Habitans conſervent contre les Chrétiens.

Juſqu'ici l'on avoit cru que la Rivière d'Egypte, qui ſuivant l'Ecriture (*b*) devoit ſervir de borne au Païs des Enfans d'Iſraël du côté de l'Occident, n'étoit autre choſe que la branche Péluſiaque du Nil. Mais notre Auteur reſſerre conſidérablement l'étendue de la Terre Sainte, en plaçant cette Rivière ou le Fleuve Sihor, qui eſt la même choſe (*c*), vers la Ville de Rhinocorura, environ à ſoixante milles de Péluſe. Mr. *Shaw* qui, dans ſes voyages, avoit ſuivi l'opinion commune, s'eſt cru obligé de la défendre contre l'autorité & les argumens du Dr. *Pococke* (*d*). Il remarque que Rhinocorura ne fut bâtie que longtems après *Joſué*, que les Auteurs anciens, à la réſerve

(*a*) *Maillet*. Ibid. *pag.* 101.
(*b*) *Geneſ.* XV, 8. *Joſ* XV, 4. 47.
(*c*) *Eſaïe* XXIII, 3. *Jérém.* II, 18.
(*d*) *Supplém.* pag. 29.

ſerve d'*Eratoſthène* (*a*) ne parlent d'aucune Rivière dans cet endroit-là, & que tous les Voyageurs s'accordent à ſe plaindre du défaut d'eau douce dans ce Païs déſert & ſablonneux. Les LXX, à la vérité, ont traduit dans un endroit (*b*) les mots Hébreux, qui devoient ſignifier la Rivière d'Egypte, par celui de Ῥινοκόρουρα, *Rhinocorura*. Mais leurs variations ſur la traduction du même mot & de pluſieurs autres, & le tems dans lequel ils vivoient, montrent aſſez qu'ils n'ont traduit ainſi que pour flatter les *Ptolémées*, & en ſupoſant que les limites de l'Egypte du tems de ces *Princes* étoient les mêmes pluſieurs Siècles auparavant. L'étimologie même des termes de l'Original נחל מצרים *Nahal Mitzraim* & שיחור *Sihor* ou *noir*, ſemble décider la queſtion en faveur de Mr. *Shaw*. On y reconnoit & l'origine du nom, & le grand caractère du Nil, qui a été apellé *Siris* & *Oſiris* par pluſieurs Anciens (*c*), & Fleuve noir par pluſieurs autres (*d*). Que ſi l'on demande dans quel tems les Iſraélites furent en poſſeſſion du terrain, que Mr. *Pococke* leur refuſe, vu que du tems des Juges & du prémier Roi les Philiſtins l'occupoient, & que dans les derniers tems *Rhinocorura* fut inconteſtablement une Ville & une Colonie des Egyptiens, divers paſſages de nos Saints Livres fourniſſent une réponſe aiſée (*e*). Il paroit que *David* & *Salomon* aſſemblèrent le Peuple, *depuis l'entrée d'*Hamath *juſqu'au Fleuve*

(*a*) In *Strabon*. L. XVI. (*b*) *Eſaïe* XXVII, 12.
(*c*) *Plin*. V, 9. *Solin*. 45. *Dionyſ*. Περιηγ. 223. *Plut. de Iſid. & Oſir*.
(*d*) Plut *de Fluv*. Virg. *Georg*. Claud. *Phoen*. 100, &c.
(*e*) I *Chron*. XIII, 5. I *Rois* VIII, 65. II *Chron*. VII, 8.

Fleuve de Sihor, jusqu'à la Rivière d'Egypte, c'eſt-à-dire dans une étendue de 460 milles; étendue, qui ne s'accorde pas avec les idées mépriſables, que quelques Auteurs ſe ſont plu à nous donner de la Paleſtine.

La ſituation du Païs de Gozen, nommé autrement Rhaméſès, qui appartint aux Iſraélites, même après leur ſortie de l'Egypte (*a*), ne favoriſe pas le ſentiment du Dr. *Pococke*. Car, ſuivant cet Auteur lui-même, ce Païs étoit ſitué à la rive orientale du Nil, à une petite diſtance de Memphis, & un peu au-deſſous du Caire.

Cette dernière Ville bâtie, ou à la place même ou près de l'ancienne Babilone, (car ſur cet article nos deux Voyageurs ne s'accordent point), ſe trouve environ à 29° 48'. de latitude (*b*), vers la pointe du Delta. Cette Ville ou fondée ou du moins rebâtie par les Sarraſins, eſt devenue la Capitale de l'Egypte, qu'elle partage en deux parties, dont l'une eſt appellée la Haute, & l'autre la Baſſe Egypte. Moins conſidérable qu'elle ne l'étoit, du tems que le Commerce des Indes y attiroit les Vénitiens, elle eſt encore, autant par la commodité de ſa ſituation que par la réſidence des Gouverneurs, le magaſin des Marchandiſes que l'Egypte reçoit & fournit.

Ces ſuperbes Piramides, preſque auſſi anciennes & du moins plus conſtantes que l'Egypte elle-même, ſemblent déterminer la ſituation d'une Ville,

(*a*) *Joſ.* X, 41. XI, 16.

(*b*) Je ne ſai pourquoi Mr. le *Maſcrier* qui, dans ſa Carte très imparfaite, donne à peu près la même latitude à cette Ville, la place dans ſa Deſcription, p. 146 à 28°. 58'.

Ville, qui n'étoit plus dès le tems des Auteurs, qui nous en ont donné la description. Suivant *Pline* (*a*), ces magnifiques monumens se trouvoient entre le Delta & Memphis. Mr. *Pococke* se sert de même que Mr. *Maillet* de ce passage, pour placer Memphis à un Village nommée Métraheny, à quelque distance au Sud-est de ces Piramides, & plus près encore de quelques autres Piramides presque aussi considérables, peut-être plus anciennes, mais beaucoup moins connues que les prémières. Des monceaux de ruines & des restes de canaux & de digues semblent justifier cette détermination. Mais des ruines décident-elles quelque chose dans un Païs, qui avoit 20,000 Villes, & que des inondations annuelles changent si fort. Aussi Mr. *Shaw* oppose-t-il à l'autorité de *Pline*, celle de divers autres Auteurs & de cet Auteur lui-même (*b*), qui tous placent Memphis à une beaucoup moindre distance des Piramides & du Delta.

La plus fertile Province de l'Egypte étoit celle d'Arsinoé. C'étoit la seule où l'Olivier crût naturellement. Dans cette Province se trouvoit le Labirinthe, qui renfermoit & les Palais & les Tombeaux des douze Rois d'Egypte. Cet Edifice, dont il ne reste plus que les fondemens & les ruines, est à présent à deux milles d'un Lac plus fameux encore. Quelques Auteurs, après avoir donné à ce Lac 450 milles de tour, en font un ouvrage de l'art, & disent qu'il étoit joint au Nil, par un canal de 300 piés de large & de dix milles de long. *Hérodote*, à qui on fit le même conte, demandoit avec

(*a*) XXXVI, 12. (*b*) V. 9.

avec raiſon, ce qu'on avoit fait de la terre. Il y a donc lieu de croire que la Nature avoit elle-même ménagé en cet endroit une eſpèce de réſervoir & peut-être de décharge des eaux du Nil, qui paſſoient delà à la Mer au travers d'une Vallée apellée encore *Baher-Bellomah*, ou la Mer ſans eau. Les ouvrages que *Myris* fit faire, pour réparer cet ouvrage de la Nature, l'autoriſèrent à lui donner ſon nom. Ce Lac n'a à préſent que cinquante milles de long & dix de large. Au milieu eſt une petite Ile, où l'on découvre une hauteur, qu'on peut prendre pour le reſte de la Piramide, qui renferma les corps de *Myris*, de ſon Epouſe, & de quelques autres Rois.

Si la Tradition des gens du Païs, qui ajoutent aux noms de tous ces lieux celui de *Caron*, a quelque fondement, on pourroit y trouver l'origine des Fables anciennes. Peut-être *Caron* étoit-il chargé du ſoin des Sépulcres du Labirinthe & de l'Ile de *Myris*, & n'avoit-il ordre d'y introduire que ceux qui étoient dignes d'être mis dans les Tombeaux ſacrés. Les Juges, qui n'accordoient cet honneur qu'aux bons Rois, pouvoient envoyer avec leurs cadavres une marque, un obole à l'Officier *Caron*, pour qu'il les admît aux honneurs funèbres. Le nom d'*Achéron* donné au Lac, ſur lequel paſſoient ces cadavres (*a*), & celui de l'Officier, qui permettoit ce paſſage, devinrent bientôt

(*a*) Mr. *Shaw* prétend que le Lac, qui donna lieu à ces Fables, & qui fut nommé *Achéruſia*, étoit très différent du Lac Myris. Ce dernier étoit à 72 milles de Memphis; l'autre en étoit tout près, & conduiſoit à le plaine des Momies que les Poëtes transformèrent en champs Eliſées.

bientôt génériques, d'autant plus que la coutume de n'enterrer les morts, qu'après un examen sévère de leur vie, étoit générale. C'en fut assez pour faire du Lac le Fleuve des morts, & de *Caron* le Nocher infernal.

En continuant de remonter le Fleuve, on ne trouve que des ruines, auxquelles Mr. *Pococke* applique très ingénieusement des noms anciens. La sécheresse de ce détail ne nous permet pas de nous arrêter aux Villes d'Oxyrinche, d'Antinople, d'Hypsèle, & de Tentire; & nous passerons tout d'un coup à la fameuse Thèbes à cent portes, ou plutôt à cent Palais. Cette Ville bâtie, ou par *Osiris* ou par *Busiris* II, avoit, selon quelques Auteurs, 18 milles de tour, & suivant d'autres 10 milles de long. Elle étoit située des deux côtés du Nil. Le nom de Diospolis la grande, qu'on lui donnoit, lui venoit d'un Temple dédié à *Jupiter*, dont les ruines occupent encore une étendue d'un demi-mille. Les observations que Mr. *Pococke* fit sur ce Temple, & le plan qu'il en donne, confirment la description de *Diodore de Sicile*, qui ne paroit plus exagérée après celle de notre Auteur. On trouve dans les environs plusieurs autres Temples plus ruinés encore que le précédent, & dont Mr. *Pococke* nous donne les plans. Un nombre prodigieux de colonnes rompues, des statues colossales moins défigurées encore par les injures du tems que par celles d'un Peuple avide & superstitieux, le sépulcre d'*Osymanduas*, les Tombeaux des Rois de Thèbes, des Obélisques, qui, quoiqu'enfoncés de dix piés en terre, en ont encore 60. de hauteur, ce sont là les restes d'*une Ville, dont les ruines célébrées par le prémier des*

des Poëtes & le plus ancien des Hiſtoriens, remontent plus haut que la fondation de la plupart des autres Villes.

Des noms eſtropiés, des figures peu diſtinctes, des rapports reconnoiſſables à des yeux ſavans, font retrouver à Mr. *Pococke* Hermonthis, Aphroditopolis, Latopolis, & la Ville des Crocodiles. Il eſt vrai que pour placer cette dernière Ville à la ſuite des autres, il faut renverſer l'ordre de *Strabon* (*a*). Mais notre Auteur, qui a vu les changemens qu'une longue ſuite de ſiècles a faits à des monumens preſque indeſtructibles, n'eſt pas ſurpris d'en trouver d'auſſi grands dans le texte des anciens Auteurs.

Quoiqu'il en ſoit, ſi cette Ville fameuſe par ſon culte pour les Crocodiles étoit dans cet endroit, elle n'étoit pas éloignée d'Apollinopolis, Ville, où par un principe peu différent on faiſoit la guerre à ces mêmes Crocodiles. Plus loin dans le Païs des Ombites, ſe trouvoient encore de zèlés adorateurs de ces terribles Animaux, qui épargnés par ces Peuples, & arrêtés par les Cataractes, s'y raſſembloient, & s'y trouvent encore en plus grande abondance, qu'en aucun autre endroit du Fleuve.

La Ville de Syène, ſituée ſous le Tropique du Cancer, & l'Iſle d'Eléphantine ſont mieux déterminées que la plupart des Villes précédentes. Elles ſont encore comme autrefois les limites de l'Egypte, du moins du côté de la rive occidentale

(*a*) Ἐπείτα Κροκοδίλων πόλις τιμῶσι τὸ θηρίον εἶτα Ἀφροδίτης πόλις, καὶ μετὰ ταῦτα Λατόπολις. τιμῶσι Ἀθηνᾶν καὶ τὸν Λάτον. *Strab.* XVII.

le du Nil ; car pour accorder les Auteurs anciens, il faut supoſer qu'elle s'étendoit preſque un dégré plus loin ſur la rive orientale. Cette ſituation avoit fait conſtruire un Nilomètre à Eléphantine, & un Obſervatoire à Syène. Mr. *Pococke* croit avoir retrouvé des reſtes de cet Obſervatoire, deſtiné particulierement à obſerver l'ombre du Soleil à midi, & à déterminer le tems des Solſtices. On trouve d'ailleurs aux environs les ſeules carières de Marbre granit ou de pierre Thébaïque, qui fuſſent en Egypte, & d'où l'on tiroit les Marbres deſtinés aux Palais, aux Piramides, & aux Temples.

Les Cataractes, qui étoient ſuivant *Pline* (*a*) les bornes de la navigation des Egyptiens, ſont bien moins conſidérables qu'on ne nous les repréſente. Il ne s'agit du moins à préſent que de trois chutes, dont la plus grande eſt de ſept ou huit piés, par deſſus quelques rochers de granit, qui s'opoſent au courant du Fleuve. La deſcription que *Cicéron* (*b*) fait des catadupes, dont le bruit rendoit les gens ſourds, ne convient guère que dans le ſonge où il l'a placée.

Enfin un peu au-deſſus des Cataractes, & au travers d'une route formée par l'art dans des rochers de granit, & d'un Païs habité par les Noirs, on arrive à l'Ile de Philé, qui étoit autrefois habitée

(*a*) *Navigationis Ægyptiacæ finis.* Plin. V. 9.

(*b*) *Ubi Nilus ad illa, quæ catadupa nominantur, præcipitat ex altiſſimis montibus, ea gens, quæ illum locum accolit, propter magnitudinem ſoni ſenſu audiendi caret.* Somn. Scip. 5. Peut-être cependant y a-t-il, en remontant davantage le Fleuve, des Cataractes plus conſidérables, que Mr. *Pococke* n'a point vues.

tée par des Ethiopiens & par des Egyptiens. Il ne paroît pas qu'il y eût d'autres bâtimens dans cette Ile, que ceux qui dépendoient du Temple d'*Oſiris* qui s'y trouvoit. Les ſermens faits par les reſtes de ce Dieu renfermés dans ce Temple étoient regardés comme les plus ſolennels. D'autres lieux, à la vérité, ſe diſputoient l'honneur du ſacré dépôt; & notre Auteur eſt trop éclairé, pour décider un procès de cette importance.

Après avoir ſuivi Mr. *Pococke* dans le cours de ſes voyages le long de l'Egypte, nous croyons pouvoir l'abandonner dans la deſcription qu'il nous donne de ſon paſſage de la Mer Rouge au Mont Sinaï. Ce détail, auſſi ſec que le Païs qu'il traverſa, nous engageroit dans une nouvelle controverſe avec Mr. *Shaw*, ſur la marche des Enfans d'Iſraël, & nous avons des objets plus intéreſſans à offrir à nos Lecteurs.

Les Egyptiens, qui ſe piquoient d'être les inventeurs des Arts, ne ſurent, ou plutôt ne voulurent jamais profiter des lumières & des découvertes des autres Peuples. Mais lorſque les Grecs & après eux les Romains ſe rendirent maîtres de l'Egypte, ils y introduiſirent leur gout pour les beaux Arts, & en particulier pour l'Architecture & pour la Sculpture. Les Villes, dont ils furent les fondateurs, ſe diſtinguent des autres, par des ouvrages plus beaux, quoique moins grands. Alexandrie en eſt remplie; & Antinople, Ville fondée par l'Empereur Adrien à l'honneur de ſon Favori, ne ſe retrouve plus que par le caractère de ſes ruines.

Les Edifices des Egyptiens ſont ſi différens de ceux des autres Peuples, qu'ils méritent les ſoins

que notre Auteur s'eſt donnés pour les décrire. C'eſt peut-être dans la Thébaïde qu'on voit encore les prémières maiſons. Les deux chaines de Montagnes, qui, après avoir parcouru l'Egypte, ſe réuniſſent dans ce Païs, fournirent aux Habitans des demeures plus commodes que leurs Tentes. Pour ſe mettre à couvert de l'ardeur du Soleil, des Vents quelquefois plus brulans encore, & du froid des nuits ſi dangereux dans des Païs où les exhalaiſons nitreuſes ſont communes, ils ſurent ſe creuſer des Grotes dans les Rochers. Auſſi trouve-t-on des eſpèces de Rues formées de divers logemens pareils, taillés à la hauteur de dix piés dans le roc, quelquefois ſoutenus par des piliers, & ouverts par des portes. Ce qui n'étoit d'abord fait que pour l'uſage fut bientôt après conſacré à la magnificence. Il ne falut que des travaux plus longs, pour creuſer dans le même lieu des habitations ſpacieuſes pour les Rois; & les Rois ménagent-ils la peine & le tems de leurs Sujets? Ces chambres ſimples ſe changèrent en enfilades d'apartemens; les piliers devinrent des colones, & la pierre des rochers fut couverte d'incruſtations & de dorures. Les apartemens communiquoient les uns aux autres, & des deſcentes conduiſoient à des étages plus bas, & même à des réſervoirs où l'eau du Nil formoit des Bains. Les demeures des morts, plus ſacrées que celles des vivans, étoient auſſi plus magnifiques. Les Anciens nous parlent des Sépulcres des Rois de Thèbes, comme d'ouvrages dont la beauté ne fut jamais ſurpaſſée; & l'on retrouve encore ces ſuperbes Tombeaux dans le même état, & preſque dans le même nombre qu'ils nous ont été décrits. Ce ſont des Gale-

ries

ries ſouterraines de trente à cinquante piés de longueur, & dont la largeur & la hauteur ſont du moins de dix piés, qui conduiſent à des chambres fort grandes, où ſe trouvent les Tombeaux des Rois. Un de ces Tombeaux, qui a ſept piés de haut, onze de long, & ſix de large, eſt fait d'une ſeule pièce de Granit rouge, & ſon couvercle eſt orné de la repréſentation du Prince en relief. Diverſes autres niches ménagées, ſoit dans les Galeries, ſoit dans les Sales principales, ſervoient apparemment à recueillir les corps des autres perſonnes de la Famille Royale, & peut-être auſſi ceux de quelques Animaux. On trouve dans tous ces lieux des peintures fraiches encore, des ornemens de ſculpture, qui repréſentent des Hommes & des Animaux, & ſur-tout pluſieurs Inſcriptions hiéroglifiques. Ces caractères miſtérieux, dont à peine devine-t-on l'origine, & dont jamais on n'entendra le ſens, exprimoient, ſuivant *Strabon*, la magnificence & le pouvoir de ces Rois, dont l'empire s'étendoit ſur la Scythie, la Bactriane, l'Ionie, & les Indes.

Sur le même modèle, mais ſur un plan plus vaſte & plus compoſé, fut probablement conſtruit ce Labirinthe fameux, qui fournit à *Mineſ* le modèle du ſien. Comme le Païs étoit plat, on fut obligé de bâtir ſur la terre des Sales, qui communiquoient entre elles, & répondoient aux Grotes ſouterraines, deſtinées à renfermer les Cadavres des Rois & des Crocodiles ſacrés.

Les mêmes vues firent enſuite élever les Pirmides, qui dans un terroir couvert de ſable, & inondé tous les ans par le Nil, conſervent toute la ſolidité des Montagnes de la Thébaïde. Il y a

lieu de croire que d'abord on se contenta de couvrir de pierres des éminences, dans lesquelles on avoit placé des Cadavres illustres. On trouve dans quelques endroits de l'Egypte des Collines incrustées de cette manière. Mais ensuite on fit des élévations absolument artificielles. On y bâtit des Galeries, des Sales, & des Tombeaux; & les Egyptiens toujours superstitieux, dans le tems même qu'ils élevoient des Mausolées si remarquables, en cachoient avec soin l'ouverture & la construction. Ils réussirent si bien à dérober leur art à des yeux profanes & à des mains avides, qu'*il s'est trouvé & qu'il se trouve encore des gens, qui ne regardent ces Monumens célèbres, que comme des masses informes de pierres entassées les unes sur les autres sans beaucoup d'art*, & uniquement *capables d'étonner un vulgaire ignorant* (*a*). Ceux mêmes, qui les regardoient comme des merveilles, ne les connoissoient peut-être pas. Ce n'est que sous le Calife *Mahomet*, l'an 820 de l'Ere Chrétienne, qu'en ouvrant la grande Piramide, on a pu voir ce qu'elle avoit véritablement d'admirable. Encore les Voyageurs ne l'ont-ils décrite qu'imparfaitement; & l'on peut dire que Mr. *Maillet*, dont Mr. *Pococke* emprunte & la description & le plan, est le prémier, qui en ait fait connoitre & le mistère & la beauté.

La construction des Piramides fut sans doute suivie de celle des Temples; & eux seuls suffiroient pour nous donner de justes idées de la magnificence des Egyptiens. Ces Edifices, dont la grandeur, la solidité & le richesse furent toujours les princi-

(*a*) Maillet, *Descr. &c. p. 215.*

principaux caractères, étoient d'ailleurs à peu près bâtis sur le même plan. Des cours d'une grande étendue, Δρόμοι, conduisoient, au travers de divers rangs de Colonnes, de Statues & d'Obélisques, à des Portiques exhaussés bâtis en forme de Pirámides. De ces Vestibules, πρόναοι, on passoit à deux corps de Bâtimens, dont l'intérieur & le plus petit étoit le Temple proprement dit, ὁ σηκός. L'autre étoit appellé πρόναος, ou le Temple antérieur. Plus loin se trouvoient des apartemens destinés aux Prêtres, à ceux qui venoient consulter la Divinité, & peut-être aux Beautés, qui tous les ans se consacroient à elle d'une manière particulière (*a*). Des murailles d'une épaisseur prodigieuse entouroient ces Lieux sacrés. Nulles fenêtres ne les perçoient, & dans les prémiers tems il ne s'y trouvoit même ni ornemens ni Hiéroglifes. A cette simplicité rustique, mais majestueuse, succédèrent divers embellissemens de sculpture moins élégans que singuliers.

Cette idée générale, que nous venons de donner des Temples de l'Egypte, sur les divers plans qu'en donne l'Auteur, doit nous dispenser d'entrer après lui dans le détail des parties, dont ils étoient composés. Quelle règle fixe pourroit-on donner d'un art, qui n'en reconnut aucune chez les Egyptiens? Les proportions de leurs Colonnes, la forme de leurs bases & de leurs chapiteaux, leurs architraves, leurs frises, leurs corniches, (si l'on peut appeller des mêmes noms des parties, qui n'ont avec celles qui les portent que des raports très légers), sont différentes dans leurs divers

(*a*) Strab. *ibid.*

vers Edifices. Il suffit de remarquer que les Ouvriers de l'Egypte paroissent avoir eu en vue d'imiter les productions de la Nature. Des feuillages, des fleurs, & sur-tout le Palmier, si commun en Egypte, leur fournirent les modèles de leurs ornemens (*a*); & leurs derniers ouvrages, plus élégans que les précédens, donnèrent aux Grecs l'idée des Ordres Dorique & Corinthien. Au reste, on ne voit pas que les Egyptiens aient jamais eu l'Art de construire des Arches, invention à laquelle ils sembloient toucher par plusieurs de leurs ouvrages.

Ce gout pour le grand & l'extraordinaire ne se remarque pas moins dans les Statues des Egyptiens. En vain y chercheroit-on les proportions exactes, les attitudes variées, les traits gracieux & délicats de la sculpture des Grecs. On l'a dit ailleurs (*b*), les Egyptiens copioient leurs Momies. La grandeur de l'ouvrage cachoit l'irrégularité du dessein & les défauts de l'exécution. On ne voit point sans surprise des masses énormes de cinquante & même de cent piés, taillées en figure d'Hommes, d'Animaux, de Monstres symboliques. On regrette les marbres précieux employés à joindre tantôt des visages humains à des corps de Bêtes, & plus souvent encore des têtes d'Animaux à des troncs d'Hommes. Ces assemblages, destinés peut-être à représenter d'une manière énigmati-

(*a*) Peut-être les Palmiers du Temple de *Salomon* étoient-ils des Colonnes ou des Pilastres faits pour imiter cet arbre. 1 *Rois.* VI, & VII.

(*b*) Dans l'Extrait des *Antiquités, &c. de Mr.* Middleton *Bibl. Rais. Tom.* XXXIV. *p.* 265.

nigmatique les choſes les plus communes, n'offrent plus à nos yeux que des Touts monſtrueux.

Cette merveilleuſe Statue de *Memnon*, qui rendoit des ſons, lorſque les rayons du Soleil donnoient ſur elle, ſe retrouve encore. En vain quelques Auteurs prétendent-ils, que le Coloſſe de Granit d'un gris rougeâtre, qu'on prend pour elle, ne répond pas, du moins par ſa couleur, aux deſcriptions qu'en donnent les Anciens, & que briſée ou par *Cambiſe* ou par un tremblement de terre, il n'en reſtoit que la baſe du tems de *Juvenal* (*a*). On oppoſe à ces autorités des autorités plus fortes, la tradition des gens du lieu aſſez ſimples pour aſſurer que la Statue rend encore des ſons, quoiqu'aucun d'eux ne les entende, & ſur-tout la ſituation & la forme du Coloſſe. Le paſſage du Poëte Latin ne prouve autre choſe, ſi ce n'eſt que le ſon ſortoit du milieu de la Statue; mais on n'en peut pas inférer qu'elle n'eût pas été rabâtie, ſoit avant ſoit après cet Auteur. D'ailleurs les Inſcriptions, qui ſe trouvent ſur la baſe & ſur les deux jambes du Coloſſe à huit piés de hauteur, & que notre Auteur a copiées, quelque inintelligibles qu'elles ſoient pour la plupart, ſemblent mettre la choſe hors de doute. Pluſieurs de ces Inſcriptions ſont de perſonnes, qui diſent avoir entendu le ſon merveilleux, & les autres ſont des Epigrammes à l'honneur du Héros. Elles confirment ce qu'on ſavoit d'ailleurs, que *Memnon* étoit fils de *Tithon* & de l'*Aurore*, & qu'il fut tué par *Achille* au ſiège de Troie.

Mais

(*a*) *Dimidio magicæ reſonant ubi Memnone chordæ.*
Juven. *Sat.* XV.

Mais c'eſt aſſez & peut-être trop nous arrêter à des ouvrages qui ne ſeront jamais imités ; & à des Inſcriptions, qui ſeules fourniroient matière à des volumes de conjectures. Après tout, la plus grande merveille de l'Egypte a toujours été l'Egypte elle-même. Un Païs naturellement ſtérile, que des inondations régulières ont rendu, quoiqu'inégalement, fertile, depuis plus de 3000 ans, mérite certainement d'autant plus d'attention, que les cauſes, les circonſtances & les ſuites de ce merveilleux phénomène n'ont été décrites que très imparfaitement & avec beaucoup d'obſcurité, même par notre Auteur. Les Voyageurs ne s'acordent nullement ſur ces divers articles. Sans nous engager dans leurs diſputes, & ſans prendre parti entre Mrs. *Shaw* & *Pococke*, contentons-nous d'extraire en peu de mots de l'un & de l'autre ce qui nous paroîtra le plus clair & le plus vraiſemblable.

Le Nil, qui, ſuivant l'opinion la plus probable, a ſa ſource dans les Montagnes de l'Ethiopie, a eu de tout tems une élévation périodique. Elle commence d'ordinaire vers le mois de Juin, & augmente pendant deux ou trois mois. Les eaux débordées portent alors dans le Païs, qu'elles changent en une eſpèce de Mer, la joie & la fertilité. Le Fleuve ceſſe enſuite de s'élever ; l'eau dont les campagnes étoient couvertes s'évapore ; la terre reparoît ; le Nil rentré dans ſon lit continue à s'abaiſſer, & ſe trouve quelquefois réduit à la hauteur de quatre coudées, au commencement de la nouvelle crue.

Les grandes pluies, qu'il fait en Ethiopie pendant pluſieurs mois conſécutifs, paroiſſent être les

les principales causes de ce Phénomène. Les Montagnes de ce Païs sont tout-à-fait propres à condenser les vapeurs, qui s'y rendent de tous côtés. Les Vents Etésiens ou septentrionaux, qui soufflent presque constamment dans la même saison, élèvent & portent vers ces Montagnes les exhalaisons de la Mer Méditerranée. On peut ajouter, malgré l'autorité de plusieurs Auteurs (*a*), que ces mêmes Vents *étant* les traversiers *des embouchures du Nil, en refoulent les eaux, & les empêchent de se décharger en si grande quantité dans la Mer.*

Les eaux du Fleuve toujours bourbeuses, pendant cette élévation, portent sur les Sables, qu'elles arrosent, un Limon qui les rend fertiles; car l'eau seule ne suffit pas à la végétation des Plantes. Ce Limon forme des terres nouvelles aux embouchures du Fleuve. Il y a lieu de croire qu'une partie de l'Egypte a été successivement formée de cette manière. Les Coquillages, qu'on rencontre en abondance jusqu'au-delà de Memphis, & qui en se pétrifiant, ont formé les pierres employées à la construction des Piramides, suffisent pour prouver, que la Mer occupoit un espace, qu'elle a cédé à la Terre. Dans le tems que la Haute Egypte étoit le plus florissante, la Basse n'étoit qu'un Marais inculte, qui, par l'accession successive d'une nouvelle terre, plus encore que par les Canaux, que *Ménès* & *Séſoſtris* y firent creuser, devint aussi peuplée que fertile.

Mais

(*a*) Hérodot. *Euterp.* Maillet *Descr.* &c. *p.* 52. Shaw *Supplem. p.* 59. Un Voyageur moderne (Mr. *Granger*) est du même avis que Mr. *Pococke*. Voy. *Journ. des Savans* du mois de Septembre 1745.

Mais si le Limon du Nil a prolongé la terre du côté de la Mer, il a en même tems élevé le terrein, sur lequel il s'est répandu, depuis tant de siècles. Il y a lieu de croire que cette élévation successive monte à près d'un demi-pouce tous les ans. On distingue sur les bords du Fleuve des couches de terre de cette épaisseur. Le terrein autour d'Héliopolis paroit élevé à la hauteur de sept piés & demi. Les anciens Edifices sont tous enfoncés dans la terre à une profondeur considérable, & les Colonnes élevées sur des Rochers, & hors de la portée de l'inondation, sont les seules dont on puisse apercevoir les fondemens.

Dans tous les tems on a mesuré les progrès & la quantité d'une inondation si nécessaire. Il y avoit dans la plupart des Villes, qui se trouvoient sur le Fleuve, des Colonnes, où l'on observoit son élévation. Elles étoient appellées *Nilomètres* par les Grecs, & *Mikias* par les Arabes. La seule qui subsiste encore, & qui probablement est un ouvrage des Califes, se trouve au Caire. Des vingt-quatre divisions, qui y sont marquées, & qu'on appelle *Pics*, les seize inférieures sont les plus grandes. Ce n'est que lorsque le Fleuve s'élève à cette hauteur, que le Grand Seigneur a droit aux revenus, qu'il retire de l'Egypte. Les Auteurs ne s'accordent pas sur la mesure de ces Pics. La plupart des Voyageurs les font de deux piés; & ceux, qui les reduisent le plus, les font de 21 pouces, c'est-à-dire de trois pouces plus grandes que les coudées des Anciens.

Hérodote (a) raporte, que sous le Roi *Myris* une

(a) *Ibid.*

une élévation du Nil de huit coudées ſuffiſoit, pour inonder les terres, mais que de ſon tems, c'eſt-à-dire, 900 ans après, il en falloit du moins quinze. Il eſt à la vérité incertain, ſi une plus grande largeur de terrein cultivé du côté des Montagnes, & peut-être plus élevé, ne contribuoit pas à rendre cet excès d'inondation néceſſaire. D'ailleurs les foſſés & les réſervoirs creuſés dans cet intervalle détournoient une partie de l'eau du Fleuve, & n'en laiſſoient plus aſſez pour l'inondation, à moins qu'elle ne s'élevât plus haut dans le lit principal. Il eſt cependant difficile de ne pas conclure de ce fait, avec celui de qui nous le tenons, que le terrein en s'élevant ne pouvoit plus être inondé, à moins que la hauteur de l'eau ne fût plus grande. Toutes les meſures poſtérieures au ſiècle d'*Hérodote* confirment cette conſéquence. Sans nous arrêter à celles que nous trouvons chez les Auteurs Arabes, qu'il ne ſeroit cependant pas difficile d'accorder avec cette Hypothèſe, il ſuffit de dire qu'actuellement l'inondation n'eſt pas ſuffiſante, lorſque le Fleuve ne s'élève pas à vingt Pics, qui par le calcul le plus modeſte déterminent à 150 pouces la hauteur des couches ajoutées au terrein depuis les obſervations de l'Hiſtorien Grec. Car loin d'y avoir rien à rabattre pour une plus grande étendue de terrein ou de nouveaux réſervoirs, il y auroit à ajouter pour les canaux bouchés, & les terres élevées, qu'on ne cultive plus.

Ce qu'on craignoit autrefois le plus, c'étoient les inondations exceſſives, & ce fut en partie pour les prévenir qu'on fit des Foſſés, des Réſervoirs, & peut-être des Lacs. Aujourdhui l'on ne craint que

que le manque d'eau ; & cette crainte, peut-être autant que la négligence, a fait qu'on ne s'eſt pas oposé à l'obſtruction de la plupart des Canaux. Mais, malgré cette épargne, il paroît par une liſte de près de cinquante ans, que loin d'être exceſſive, l'inondation a ſouvent été trop petite & trop tardive. La plupart des terres de la Haute Egypte ne ſont plus inondées naturellement, & ce n'eſt qu'à force de travaux, que les Habitans y élèvent l'eau du Nil. La Baſſe Egypte ſera avec le tems dans le même cas que la Haute; & le Païs le plus fertile deviendra, comme l'avoit prévu *Hérodote*, le Païs le plus ſtérile. On aſſûre même qu'il ne produit plus ce que les Auteurs anciens raportent qu'il produiſoit de leur tems (*a*).

La Baſſe Egypte aura cependant toujours quelques avantages ſur la Haute. Son terroir eſt moins ſabloneux, & il pleut aſſez ſouvent. Toutes les ſources de l'Egypte viennent du Nil, dont l'eau pénétrant au travers des ſables, s'y charge de nitre, & prend un goût ſalé & deſagréable. L'air eſt ſucceſſivement fort chaud & fort froid ; & les vapeurs, qui s'élèvent des campagnes, dont l'eau s'exhale, ne peuvent être que dangereuſes. Auſſi y eſt-on ſujet à diverſes maladies, & en particulier à la Peſte, qui commence au mois de Février: elle eſt fort violente pendant la ſaiſon des vents du Sud-eſt, & s'arrête enſuite, lorſque ceux du Nord rafraichiſſent & purifient l'air.

Quoi-

(*a*) Mr. *Granger*. Comme je n'ai pas ſon Livre, je ſuis obligé de renvoyer à l'Extrait du *Journal des Savans* déja cité.

Quoique l'Egypte ne ſoit pas abondante en Plantes & en Arbres, Mr. *Pococke* n'a pas laiſſé de recueillir les Eſpèces qu'il a pu trouver; & Mr. *Miller*, fameux Botaniſte de Chelſéa, en a fait le catalogue. On trouve d'ailleurs dans le Livre de notre Auteur quelques figures de Plantes juſqu'ici mal deſſinées, & leur beauté fait regretter qu'il n'y en ait pas un plus grand nombre.

Il ſeroit auſſi à ſouhaiter que Mr. *Pococke* eût donné à la deſcription des Animaux, une partie des ſoins qu'on remarque dans ſes deſcriptions des anciens Monumens. Ce n'eſt pas qu'en pluſieurs endroits de ſon Livre il ne parle des Oiſeaux, des Poiſſons, des Quadrupèdes, & des Reptiles de l'Egypte. Mais les Naturaliſtes ſont difficiles à contenter. Ils ne veulent pas que ſous des noms nouveaux on leur déguiſe des Animaux très connus, ni que ſous le même nom on confonde des Eſpèces différentes. C'eſt par les détails qu'ils jugent de l'exactitude des obſervations; & ſelon eux, quand on décrit la Nature, c'eſt elle qu'il faut étudier plutôt que les Ecrits des Anciens.

Notre Auteur eſt plus exact dans ce qu'il dit du gouvernement de l'Egypte; mais comme il s'acorde ſur ce point avec les autres Voyageurs, nous ne nous arrêterons qu'à quelques particularités détachées ſur les Habitans du Païs.

Les Coptes, qui ſont les Chrétiens naturels de l'Egypte, ont pris ce nom d'une Ville de la Thébaïde apellée Coptos. Ces Chrétiens perſécutés par les Empereurs Payens ſe retiroient dans les Montagnes, qui ſont autour de cette Ville; & leur révolte ſous l'Empire de *Dioclétien*, en-

engagea ce Prince a faire détruire la Ville autour de laquelle ils se réfugioient. *Dioscore* leur Patriarche, en leur faisant embrasser l'opinion d'*Eutyches*, les rendit sujets à la condamnation qu'en fit le Concile de Chalcédoine. Depuis ce tems haïs & persécutés des Grecs, qu'ils persécutèrent à leur tour, dès qu'ils se virent protégés par les Mahométans; jaloux des Latins, qui les regardant comme coupables d'Hérésie & de Schisme, leur font l'injure de vouloir les convertir, ils persistent constamment dans le culte & dans l'ignorance de leurs Ancêtres. Leur Religion consiste en un mélange de cérémonies & d'abstinences, consacrées par la prescription & observées sans respect. Ils baisent le pavé de l'Eglise, & ne savent ce qu'ils y font. La Circoncision se pratique sur les deux Sexes (*a*). Ils croient les Ames des morts en Paradis au bout de quarante jours, & ne laissent pas de prier pour elles. Ils se prosternent devant des Images, & n'ont point de Statues, à la réserve du Crucifix. Leurs Prêtres presque aussi ignorans récitent par routine un Office qu'ils n'entendent pas, & c'est avec beaucoup de raison qu'ils se dispensent de prêcher.

Les Arabes, qui occupent la plus grande partie de la Haute Egypte, vivent dans des Tribus séparées sous l'autorité de leurs *Sheiks*, & ne respec-

(*a*) Τῦτο δὲ τῶν ζηλωμένων μάλιστα παρ' ἀυτοῖς, τὸ πάντα τρέφειν τὰ γενόμενα παιδία. Καὶ τὸ περιτέμνειν, καὶ τὰ θήλεα ἐκτέμνειν. Strab. *ibid.* Ces deux coutumes observées encore, sans aucun raport à la Religion, par les Egyptiens tant Coptes que Mahométans, les distinguent des étrangers.

respectent que peu ceux qui gouvernent le Païs de la part du Grand Seigneur. Plus policés que les Arabes, qui errent dans les déserts de la Mer Rouge, & qui ne vivent que de brigandages, ils ne sont pas moins avares, & peut-être plus superstitieux. Ils connoissent cependant la fidélité & la justice; ils pratiquent entre eux ces vertus, & ne manquent pas de défendre ceux qui se mettent sous leur protection. Leurs maisons sont sacrées, & leurs ressentimens cessent, dès que leurs ennemis viennent s'y rendre, & qu'ils ont mangé avec eux. Sobres par nécessité autant que par choix, ils offrent à leur table sans répugnance & sans honte tantôt les Bêtes de leurs Troupeaux, & tantôt leur pain & leurs oignons. Que le repas soit médiocre ou abondant, jamais ils n'en réservent rien pour le lendemain. La table des Princes, plus splendide que celle des Particuliers, est également commune à tous ceux qui s'y présentent, les riches & les mendians y sont reçus d'un même œil; & les Convives se succèdent, jusqu'à ce que tout le festin soit consumé.

Les Juifs, qui se trouvent en grand nombre à Alexandrie & au Caire, y retiennent leurs anciennes superstitions. Ils se vantent de conserver dans la dernière de ces deux Villes un Manuscrit de la Bible, écrit de la main d'*Esdras*, Manuscrit qu'ils regardent comme si sacré, qu'il n'est permis à personne de le toucher. La crainte qu'ils avoient du tems des Payens de boire du Vin consacré aux Idoles, les engage encore à le faire eux-mêmes, & à sceller les bouteilles, où ils le conservent. D'ailleurs, divisés entre eux comme autrefois, ils n'ont guère plus de communion les

uns

uns avec les autres, qu'ils n'en ont avec les Chrétiens & les Mahométans. Les Charaims, successeurs des anciens Esséniens, scrupuleusement attachés au Pentateuque, auquel ils ne mêlent aucune Tradition, accusent les autres Juifs de n'avoir pas observé la Loi du Divorce, & de vivre dans l'adultère.

Quoique les Turcs se regardent comme les maitres de l'Egypte, leur petit nombre, leurs extorsions, & leurs jalousies mutuelles font, qu'ils ne se soutiennent que par les divisions, qu'ils ont soin de fomenter entre les principaux du Païs. Imbus du dogme d'une Prédestination absolue, ils se conduisent mieux dans la mauvaise que dans la bonne fortune. Soit principe de résignation à la volonté Divine, soit manque d'affection pour leurs Parens, ils ne regrètent que peu ceux que la mort leur enlève, & ne pleurent que leurs Enfans. Leurs ablutions fréquentes, les prières qu'ils ont soin de faire dans les lieux les plus publics, leurs Jeûnes qui ne les engagent à l'abstinence que pendant le jour, leur paroissent des pratiques suffisantes, pour expier les plus grands crimes. Rampans avec leurs Supérieurs, hautains envers leurs Inférieurs, ennemis des étrangers, & avides de leurs biens, ils ne se montrent civils que par dissimulation, & ne donnent leur parole que pour mieux tromper. Le Voyage de la Mèque, qu'ils se croient obligés de faire, du moins une fois en leur vie, & que le transport des marchandises de Perse & des Indes rend lucratif, loin de les rendre meilleurs, vérifie ce proverbe des Juifs & des Chrétiens: *Défiez-vous*, disent-ils, *d'un Homme qui revient de la Mèque, n'ayez*

n'ayez rien à démêler avec lui, s'il a fait deux fois ce Voyage; quittez sans délai son voisinage, s'il a trois fois visité ce Lieu sacré.

Les Egyptiens originaires nous sont en général représentés comme un Peuple voluptueux, lâche, & peu propre aux fatigues & aux Arts. Cette indolence qu'on impute à leur terroir & à un soleil trop brulant (*a*), a fait, dit-on, dans tous les âges leur véritable caractère. La paresse chez eux fut la mère de l'invention, & la Mithologie Payenne fut le fruit de leur loisir & de leur imagination. Mais ces Peuples ne se sont-ils donc distingués que par des fables? Les Ouvrages, qu'on voit encore dans leur Païs, ne nous en donnent-ils pas une autre idée? Quelle Nation, dans un terrain aussi petit, s'est montrée plus laborieuse? Ce grand nombre de fossés & de réservoirs creusés, ou pour porter les eaux du Nil dans des terres stériles, ou pour prévenir des inondations excessives; ces Piramides, ces Temples, ces Colosses montrent qu'ils étoient capables de travail sous des Princes dignes de les gouverner. Les Rois de Thèbes, *Sésostris*, & même les premiers *Ptolémées* regnèrent sur des Peuples laborieux & vaillans. Ils ont, à la vérité, dégéneré sous des Monarques éféminés, & sous des Maitres durs & avides. Mais quels sont les Peuples, que des exemples de molesse autorisés, un long esclavage, & sur-tout un joug étranger n'auroient pas énervés? Si les causes physiques ont quelque influence sur les mœurs des Peuples, cette influence est toujours infiniment petite, au prix de celle des causes morales.

(*a*) Maillet *Descript.* &c. *pag.* 104. *

ARTICLE IX.

GOT-GUL. LEIBNITII & JOHAN. BERNOULLI Commercium Philoſophicum & Mathematicum.

C'eſt-à-dire:

COMMERCE *de* LETTRES *ſur la Philoſophie & les Mathématiques*, entre *Mrs.* GODEFROI-GUILLAUME *de* LEIBNITZ & JEAN BERNOULLI. En deux Tomes *in* 4. Tome I. de 484 pages. Tome II. de 492 pages. *A Lauſanne*, 1745, chez *Bousquet & Compagnie.*

MEs vœux ſeront ſatisfaits, ſi je réuſſis à faire lire cet Extrait avec le plaiſir que j'ai reſſenti en liſant l'Original. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait bien de l'abſtrait, & de la plus haute Mathématique, plus difficile encore qu'elle ne l'eſt par elle-même, à cauſe qu'elle n'eſt que par morceaux détachés, ſans ſuite, ſans liaiſon, & propoſée avec une briéveté, qui n'eſt proportionnée qu'à des Génies tels, que les Auteurs de ces Lettres. Ces ſortes de lectures ſont une étude, & même d'une eſpèce, qui paroit plus propre à fatiguer, qu'à faire l'amuſement d'un Lecteur ordinaire.

J'y ai pourtant trouvé non ſeulement dequoi m'inſtruire, mais dequoi paſſer agréablement bien des heures. Il y a dans ces Lettres des morceaux pour l'Hiſtoire Littéraire de vingt-deux années, qui ſont uniques. Deux des plus grands Génies de

de l'Europe s'y communiquent, avec toute la liberté d'un Commerce afidé, leurs jugemens sur ce qui a paru de mieux en Physique & en Mathématique. Des Juges de cet ordre trouvent à critiquer, où le Vulgaire est obligé d'admirer; les Hommes les plus célèbres n'ont été à leur égard que des Hommes, & des Hommes pleins de défauts & d'erreur. On y aprend des décisions, qu'on n'auroit pas ôsé faire, quand même elles se seroient présentées à l'esprit; & le mérite d'un Auteur doit être bien solide & bien à l'épreuve, quand il a l'aprobation pure de nos deux illustres Amis. Il est vrai que l'Editeur a jugé à propos de retrancher bien des expressions: peut-être est-ce une condition, que Mr. *Bernoulli* a exigée. Mais ces ménagemens charitables ne nous ont pas empêché d'entrevoir les sentimens de nos Auteurs.

Un autre morceau d'Histoire Littéraire m'y a fait presque plus de plaisir encore. C'est celle de *Leibnitz* & de *Bernoulli* eux-mêmes. Il me semble que je les connois bien mieux depuis la lecture de leurs Lettres. J'y vois Mr. *de Leibnitz* déja sur l'âge, acablé d'afaires de Cour, de recherches historiques, de correspondences, acablé, en un mot, de tout le poids des connoissances humaines, dont il avoit cru pouvoir supporter la charge. Un savoir aussi universel n'a guère pu qu'afoiblir ce puissant Génie sur bien des matières particulières. Mr. *de Fontenelle* a dit, que Mr. *de Leibnitz* représentoit lui seul une Académie entière; cela est bien brillant, mais cette grande étendue de connoissances différentes l'est aux dépens de chacune de ses parties. La Nature

ne nous a pas faits pour être univerſels. Notre vie eſt trop courte, nos lumières ſont trop bornées, notre mémoire eſt trop infidèle. Les *Grotius*, les *Scaligers*, les *Conrings*, avoient des talens extraordinaires, mais ils ont voulu tout ſavoir; qu'en eſt-il arrivé? Ils ont mal ſu une infinité de choſes, & ils ont été ſurpaſſés dans toutes les branches particulières, dont leur vaſte érudition étoit compoſée.

Les Savans de cet ordre brillent dans la converſation, & dans les Académies, ils brillent même quelquefois aux yeux de leurs contemporains. Comme ils ſavent de tout, & qu'ils écrivent ſur bien de différens ſujets, ils ſe font connoître par toutes les différentes claſſes de Savans, dont ces ſujets ſont la principale étude. Meurent-ils, ces Grands-hommes, ils ſont bientôt oubliés. Un *Swammerdam*, un *Véſale*, un *Tournefort*, ſont à couvert de l'oubli. Ils ſe ſont choiſis une ſeule Science, elle a fait l'unique occupation de leur vie, auſſi n'a-t-elle pas été ingrate; ils y ont ſurpaſſé tous leurs prédéceſſeurs, ils ont découvert, ils ont élargi les bornes des connoiſſances humaines: ce ſont des conquérans; & le nom des *Ariſtotes* ira bien auſſi loin dans la Poſtérité que celui d'*Alexandre*. Mais ces Savans univerſels n'ont guère ſu que ce que l'on ſavoit avant eux; ils ont ſu eux ſeuls ce qui a fait la ſcience de pluſieurs Hommes; mais ils n'ont pas eu le tems d'inventer & d'approfondir. Ils ont compté & recompté les thréſors de nos connoiſſances, mais ils n'y ont rien ajouté.

Deſormais le titre d'*univerſel* n'ajoutera rien

à

à mon eſtime. Si *Leibnitz*, ſi *Fontenelle*, ſi *Voltaire*, ont brillé dans des ſphères différentes, ce n'eſt pas parce qu'ils y ont brillé que je les admire, c'eſt uniquement la puiſſance de leur génie, qui n'a pas ſucombé, où il l'auroit dû naturellement. Je ſuis perſuadé que chacun de ces Hommes célèbres s'eſt nui en étendant les bornes de ſon empire: ils auroint mieux fait de ne cultiver qu'une Province, elle auroit plus rendu elle ſeule, que tous ces Païs divers, qu'ils ont parcourus en Voyageurs, au-lieu de s'y établir. L'Hiſtoire a nui aux Mathématiques chez Mr. *de Leibnitz*; au-lieu de faire éclore les germes des plus brillantes découvertes, enfermés dans le ſein de ſon puiſſant génie, il en a perdu l'eſpérance, en liſant des Scholaſtiques, des Pancartes, & des Alchimiſtes: de tant de lumières ſur les Mathématiques, il ne s'eſt conſervé que des fragmens, brillans à la vérité, mais qui réunis & perfectionnés, ſans ſes diſſipations ſavantes, auroient formé une gloire qui auroit ébloui le monde en l'éclairant.

Je ne veux d'autre preuve de ce que j'avance, que la comparaiſon naturelle de *Bernoulli* avec *Leibnitz*. Elle ne peut que naître dans l'eſprit d'un Lecteur un peu refléchiſſant. On y voit *Leibnitz* avoir des vues brillantes, des deſſeins, des preſſentimens, pour ainſi dire, des plus ſublimes vérités, qu'il n'a jamais portées à leur maturité, & qui ſont rentrées dans le néant avec ſa mort. Dans toutes les petites diſputes des deux Amis, on voit *Leibnitz* ſe hâter de conclure, & d'ouvrir quelquefois le chemin de la vérité, ſans y entrer lui-même, & quelquefois même s'en écar-

ter, pour aller donner dans l'erreur, au mépris, pour ainſi dire, de l'excellence de l'eſprit humain.

Mr. *Bernoulli* ne s'eſt jamais apliqué qu'aux Mathématiques; il leur a donné ce qui ne dépend que de peu de Mortels, un eſprit inventeur, une fineſſe de génie, capable de s'ouvrir des routes dans des Païs nouveaux & déſerts avant lui, & un gout ſûr pour diſtinguer d'entre ces chemins différens, le plus court, & même le plus agréable. Ce n'eſt pas à notre égard une Etoile fixe, un Sirius, qui remplit de ſon brillant pluſieurs Sphères & pluſieurs Siſtêmes, ſans les échaufer, ni même les éclairer ſuffiſamment. C'eſt le Soleil d'un Siſtême unique, d'un Siſtême borné, mais dont il remplit toute l'étendue de lumière & de clarté.

Ce n'eſt guère Mr. *Bernoulli* qui entre en diſpute avec Mr. *de Leibnitz*, mais quand il y eſt entré, c'eſt lui preſque toujours, qui va au but, & qui marche à la vérité avec une aſſurance viſible. C'eſt ſur-tout en Mathématique que cette remarque eſt aiſée à faire. Quand Mr. *de Leibnitz* n'a enviſagé qu'un cas particulier d'un Problème, Mr. *Bernoulli* en embraſſe la généralité. Quand il n'a fait qu'entrevoir le chemin du vrai, Mr. *Bernoulli* y marche, & y arrive. Quand l'heureux genie *de Leibnitz* fournit une étincelle, pour éclairer un doute, une étincelle qui brille, qui diſparoit, & qui nous rend aux ténèbres, Mr. *Bernoulli* en fait un flambeau durable, qui nous mène en ſureté. Il faut tout dire. La candeur de Mr. *de Leibnitz* répare ſon manque de loiſir ou de patience. Il reconnoit la vérité avec plaiſir. Sa réputation extraordinaire ne l'enfle point, il ignore, il doute, & il ſait avouer l'un & l'autre.

Voyons

Voyons maintenant le détail des Lettres de nos Héros. C'eſt en 1694 qu'elles commencent. Mr. *Bernoulli* n'y eſt qu'un Jeune-homme encore, ſans place, ſans apui, & dont le génie fait toute la grandeur. Elles finiſſent à la mort de Mr. *de Leibnitz*, arrivée en 1716.

Commençons par une idée de Mr. *de Leibnitz*; car malheureuſement, après vingt-deux ans qu'il a ſurvêcu à ſon deſſein, il ne nous en eſt reſté qu'une idée. Il avoit formé le digne projet d'écrire une Science de l'Infini. C'étoit une Algèbre nouvelle, qu'il ſe promettoit d'écrire, elle devoit être pour les Infinis, ce que l'Algèbre commune eſt pour les quantités finies. Quelle gloire, s'il avoit ajouté un nouveau Monde au nôtre, un Monde, qui auroit ſurpaſſé celui-ci, en étendue, en fertilité & en tréſors! Peut-on ne pas haïr les rivales, qui ont rendu Mr. *de Leibnitz* infidèle à la Géométrie ſublime, dont il avoit ſenti les apas avec tant de force. Pareil à *Colomb*, il a vu quelques Iles de ſon nouveau Monde, & il en a abandonné la conquête à des *Newtons* & à des *Bernoullis*.

Quelle modeſtie que celle de Mr. *de Leibnitz*! Mr. *Huyghens* avoit, non ſans peine, ouvert les yeux ſur les perfections du Calcul différentiel. Mr. *de Leibnitz* s'en rejouit en inventeur, en Chef de parti, qui voit un fameux Ennemi ſe ranger ſous ſes étendarts. Mais c'eſt pour en partager la gloire avec les Frères *Bernoulli*. Le Calcul, *dit-il*, eſt autant à vous qu'à moi, & vous n'aurez pas moins de part à mon grand Ouvrage, que moi-même. Il étoit pourtant bien conſtant, que Mrs. *Bernoulli* avoient

pris dans quelques Mémoires de Mr. *de Leibnitz* l'idée du Calcul différentiel. S'ils y avoient ajouté, c'étoient des méliorations d'une terre, dont Mr. *de Leibnitz* ſe pouvoit croire le propriétaire, & qu'il partage généreuſement avec eux.

Mr. *Varignon* paroit avec beaucoup d'avantage dans toute la ſuite de ces Lettres. Depuis le ſéjour, que Mr. *Bernoulli* avoit fait en France, Mr. *Varignon* s'étoit livré aux charmes du nouveau Calcul: il reconnoit, en toute occaſion, ce qu'il y a d'admirable; c'eſt le plus fidèle Ami de *Leibnitz* & de *Bernoulli*, & qui ſeul paroit ne s'être jamais livré au plaiſir malicieux de voir abaiſſer les ſeuls Mathématiciens, à qui il pouvoit devoir quelque choſe. Quand tout Paris ſacrifia *Leibnitz* à *Newton*, lui ſeul ſut douter avec dignité, & partager équitablement ſon eſtime entre ces deux fameux Rivaux.

Je vois avec plaiſir Mr. *Bernoulli* faire un peu le Médecin: c'eſt une Epouſe légitime, à laquelle il a préféré une Rivale, les moindres careſſes lui doivent être précieuſes. C'eſt pour Mr. *de Leibnitz* qu'il fait le Médecin (*Lettre* IX), encore eſt-ce un Médecin un peu trop Philoſophe. Il vante l'eau douce, unique remède du Père *Malebranche*, que ce célèbre Métaphyſicien opoſoit à tous ſes maux. C'eſt-là, peut-être, que Mr. *de Renau* a puiſé ce remède malheureuſement trop ſimple pour une machine auſſi compoſée que le Corps humain, & qui, comme bien d'autres machines de pure théorie, n'a pas réuſſi dans la pratique.

Il n'en eſt pas de même de bien d'autres Savans. Nos illuſtres Amis s'en plaignent fort ſouvent.

vent, Ils reprochent à Mr. *de Tschirnhausen* d'avoir affecté d'éviter leur manière de calculer, & d'avoir mieux aimé aller à l'erreur par ſes propres forces, que de trouver la vérité en ſuivant un guide. Il parloit avec mépris du Calcul intégral : mais il faut le ſavoir, & au-delà, pour le prendre ſur ce ton.

Mrs. *Bernoulli* & *Leibnitz* parlent avec beaucoup d'indifférence de Mr. *Cheyne*. Jamais Livre n'a commencé d'une manière plus éfraiante que ſa Méthode renverſée des Fluxions. Mais cela n'impoſa pas à nos Amis. Ils n'y reconnoiſſent que la main d'un Ecolier.

Pour Mr. *Nieuwentyt*, ſes intentions paroiſſent avoir été bonnes & droites, mais il ignoroit le Calcul ; il auroit voulu pouvoir s'en paſſer : il y cherchoit quelque défaut, qui le diſpenſât d'apprendre ; delà tant de petites Diſſertations, qu'il a publiées contre Mr. *de Leibnitz*. C'étoit un combat bien inégal, vu les armes avec leſquelles Mr. *de Leibnitz* combattoit.

Le P. *Reynaud*, Copiſte ſécret de Mr. *Bernoulli*, dont il avoit apris quelque choſe chez Mr. *de l'Hopital* ; Mr. *Sauveur*, qui échoua en voulant réſoudre des problèmes qui dépendent de l'Analyſe ; *Rolle*, qui devint à la fin un Proſélite du Calcul, ne ſont pas épargnés par nos Amis. Mr. *de l'Hopital* n'a pas écrit contre Mr. *Bernoulli*, mais il ne lui en a pas moins donné d'occaſion de plainte. Son Analyſe n'eſt guère compoſée que des Cayers que Mr. *Bernoulli* lui avoit communiqués ; auſſi ce Grand-homme, trop riche de ſon fonds pour convoiter celui des autres, ſe la revendiqua-t-il hautement dès 1696.

Il eſt vrai que Mr. *de l'Hopital* a fait une eſpèce d'aveu de ſa Dette dans ſa Préface, mais c'eſt en termes généraux, & ſans reconnoître préciſément ce qu'il devoit à Mr. *Bernoulli*. On a loué ſa modeſtie en France; pour moi, je trouve à redire à ſon équité même.

Le plus célèbre Antagoniſte de Mr. *de Leibnitz*, c'eſt *Newton*, le plus digne Adverſaire aſſurément, que le ſort eût pu lui préparer. Je vois Mr. *de Fontenelle* décider hardiment en faveur de *Newton*. Il paroit même qu'il accuſe, avec beaucoup de politeſſe, Mr. *de Leibnitz* de n'être qu'un très habile plagiaire, illuſtre par ſon adreſſe à voler les tréſors, que *Newton* avoit ſi bien cachés. Les Lettres, que nous avons devant nous, juſtifient *Leibnitz*. On y voit, dès 1696, Mr. *Bernoulli* écrire fort tranquilement à ſon Ami, que la Méthode des Fluxions de *Newton* n'eſt qu'une autre manière, plus difficile & plus longue, de la Méthode que Mr. *de Leibnitz* avoit propoſée avec plus de clarté en 1693. Dès lors Mr. *Bernoulli*, qui fait d'ailleurs paroître à toute occaſion une eſtime véritable pour *Newton*, ſoupçonne ce Grand-homme de tenir ſa Méthode de *Leibnitz*. Mr. *de Leibnitz* aſſure ſon Ami, dans ſa réponſe, qu'il a communiqué les fondemens de ſa Méthode des Différences à *Newton*, & qu'il y a vingt ans de cela. Perſonne ne penſoit alors à la diſpute, qui s'eſt élevée ſeize ans après; & les expreſſions de Mr. *de Leibnitz* ne nous laiſſent entrevoir aucune trace de vanité, ou de ſupoſition. Ce n'eſt que pour répondre à Mr. *Bernoulli* qu'il en parle, avec beaucoup de briéveté & de ſang froid. Dans une autre Lettre, écrite en 1704,

il

il assure son Ami, qu'il n'a aucune raison de croire, que Mr. *Newton* ait connu le Calcul des Infinis avant lui. C'est encore occasionellement, qu'il se sert de ces expressions. Il les écrit à un Ami trop éclairé dans l'Histoire du Calcul, pour qu'il ait pu espérer de lui imposer. Dans une Lettre écrite en 1706, il marque à son Ami, qu'il y a trente ans, que les Principes du Calcul différentiel se trouvent dans ses Cayers.

Dira-t-on, que Mr. de *Leibnitz* n'a pas pu donner un témoignage valide dans sa propre cause? En voici un autre bien autentique. Les Anglois faisoient en 1712 une espèce de procès à Mr. *de Leibnitz*, ils imprimoient des Pièces tendantes à prouver, que Mr. *de Leibnitz* ignoroit les secrets des Infinis cinq ans après que *Newton* les eut communiqués à ses Amis. Mr. *de Leibnitz* ne put pas résister à cette accusation. On ne se contentoit pas de lui envier l'honneur d'une des plus belles découvertes, que le Genre-humain ait faites, on le chargeoit de la honte de l'avoir dérobée. Il étoit Homme, il fut mortifié, & se prépara dès-lors, à publier une suite de Lettres, qui devoient prouver la date de la découverte, & le tems auquel *Newton* l'avoit aprise. Il étoit assuré d'un puissant secours de la part de Mr. *Bernoulli*. Cet illustre Ami justifie Mr. *de Leibnitz* sur tous les points. Il prouve que *Gregori* ne l'a pas prévenu sur les Quadratures par les Séries. Il assure que *Newton* s'est arrêté très longtems à l'unique découverte des Extractions des Racines. Ses Principes & ses Epitres, imprimées en 1696, ne portent aucun vestige de Calcul différentiel. Il a commis une erreur fondamentale sur les Différen-

rentiels des puiſſances: il ne l'avoit pas encore rectifiée en 1711, & il y avoit alors plus de vingt ans que tous les Journaux de Leipſic étoient remplis de Solutions, que Mr. *de Leibnitz* avoit faites par le moyen des Différences. Enfin, il tranche le mot, & dit poſitivement, que Mr. *Newton* ſe répentiroit un jour d'avoir trop cru ſes flateurs.

Si Mr. *de Leibnitz* a trouvé des Adverſaires, ſon Ami n'en a pas manqué; ſon frère aîné lui-même en a augmenté le nombre. Un peu de jalouſie & d'émulation paroit avoir eu part à leurs démêlés, qui, au reſte, n'ont pas excédé les bornes. Ils ſe lançoient des Problèmes: pareils à ces Héros, qui jettoient à leurs ennemis des blocs énormes de rocher, que douze Hommes d'une autre génération n'auroient pas ſu lever. Le Cadet ne ſe trouvoit point chargé de ceux que lui lançoit ſon Frère, il avoit réſolu ſon Problème en moins d'un quart d'heure. L'aîné revint à la charge, il ſe crut aſſez ſûr d'un nouveau Problème pour y mettre un prix en argent. Mr. *Bernoulli* le Cadet le réſolut bientôt; mais ſon Frère n'en convint point; il en réſulta des diſputes, dont nos Lettres parlent bien ſouvent, & dont la fin tarda trop: elles ne finirent, qu'à la mort de Mr. *Jaques Bernoulli*. Son Frère en avoit appellé à Mr. *de Leibnitz*; mais l'aîné refuſa cet Arbitre. Auſſi paroit-il en bien des endroits que Mr. *de Leibnitz* lui préféroit ſon Cadet, & pour les talens & pour le cœur. Ses ſolutions étoient trop compliquées, & ſouvent trop particulières, & ſa jalouſie contre un Frère illuſtre étoit trop marquée.

L'un & l'autre des deux Amis ſe plaignent de Mr. *Menke*, Directeur du Journal qui paroit depuis

puis longtems ſous le titre d'*Acta Eruditorum*. Il affectoit de retarder l'impreſſion de leurs Mémoires, il les tronquoit quelquefois, il ſe hâtoit de donner ceux de leurs Adverſaires, il refuſoit les leurs, ſon intérêt le gouvernoit, plutôt que l'équité. Quand un Journaliſte abuſe de ſon pouvoir pour ſervir ſes vues & ſes paſſions, il commet à peu près le même crime, qu'un Juge inique, & il mérite également l'averſion du Public. La réputation d'un Savant lui eſt bien plus eſſentielle, que ne peut l'être une Pairie à ſon poſſeſſeur.

Mrs. *de Leibnitz* & *Bernoulli* ne ſont pas plus contens de Mr. *de la Hire*. Ce Méchanicien s'eſt fait une belle réputation par ſon adreſſe à obſerver, ſon habileté à deſſiner, & par le talent qu'il avoit à briller par des lumières étrangères. Mr. *de Leibnitz* lui ôte l'uſage des Epicycloïdes pour les dents des roues des Montres: il les rend à Mr. *Roemer*. Mr. *de Leibnitz* découvre des Paralogiſmes dans ſes Calculs ſur la Courbe cycloïdale d'un rayon de la lumière dans un milieu difforme. Il eſt tenté d'en avertir Mr. l'Abbé *Bignon*, par intérêt pour l'honneur de l'Académie.

Mr. *Bernoulli*, de l'avis de ſon Ami, lança à tous les Géomètres de l'Europe un Problème; c'eſt celui de la Courbe de la plus vite deſcente. Mrs. *Facio*, *Moivre* & autres y échouèrent, & le prémier s'en vangea par des expreſſions paſſionnées contre les Auteurs du Calcul des Infinis. Il n'y eut que les poſſeſſeurs du Calcul différentiel qui y réuſſirent, après qu'on eut prolongé le terme que Mr. *Bernoulli* avoit fixé pour la ſolution. Mr. le Marquis *de l'Hopital* y parvint par les lumières mêmes de Mr. *Bernoulli*. *Newton* y réuſſit,

réuſſit, mais par une méthode que Mr. *Bernoulli* trouve longue & indirecte. J'ai déja dit, que cet illuſtre Mathématicien ne ſe contente pas de parvenir au vrai, il veut que ce ſoit par une route agréable & courte: il veut que l'Algèbre même ait des graces, telles qu'elles peuvent convenir à une Déeſſe auſſi ſérieuſe, mais que d'autres Géomètres ne ſavent pas lui donner.

On a taxé Mr. *de Leibnitz* de n'avoir été qu'un rigide obſervateur de la Religion naturelle. Mr. *de Fontenelle* lui fait tort. Ce Philoſophe, en parlant d'une ofre qu'on lui fit, de l'aſſocier à l'ancienne Académie de Paris, marque à ſon Ami, qu'il n'en auroit guère joui, quand même il l'auroit acceptée. La Révocation de l'Edit de Nantes m'en auroit infailliblement privé, dit-il, en m'ôtant la liberté de ma Religion. Ce n'eſt pas là une penſée de Déiſte, qui ne quiteroit pas ſa place pour un peu de ſuperſtition de plus ou de moins; c'eſt celle d'un Proteſtant, qui veut l'être, & le paroitre même.

Mr. *Bernoulli* a toujours été bon Proteſtant, & fort aſſidu aux exercices publics de la Religion, & aux lectures particulières des Stes. Ecritures. Cela n'a pas empêché qu'il n'ait été taxé d'Irréligion & de Socinianiſme, timpaniſé même dans les Chaires, & preſque perſécuté. Il avoit dit, dans une Thèſe ſur la Nutrition, que la matière du Corps humain changeant à tout moment, il n'étoit pas poſſible que nous reſſuſcitaſſions avec toutes les parties dont notre Corps auroit été compoſé ſur terre. Il y en auroit trop, nous ſerions des Eléphans, des Montagnes. Un zèle un peu aveugle s'alarma d'une vérité phyſique, qui ne cho-

choque en rien celle qui eſt revelée, & qui ne porte que ſur des opinions de Théologiens.

Nos Amis ne ſont point contens du Père *Malebranche*. C'eſt un homme, diſent-ils, qui écrit trop vîte, pour qu'il puiſſe avoir médité ſes matières; de là ſes changemens de ſentiment, & ſon attachement variable à des opinions oposées, dont la troiſième n'eſt ſouvent pas mieux fondée que la prémière.

Le Traité de la manœuvre des Vaiſſeaux de Mr. *Bernoulli* eſt dû en quelque manière aux encouragemens de *Leibnitz*. Cet Homme univerſel avoit lu un Livre aſſez médiocre ſur le même ſujet. Dès l'an 1700 il commença ſes inſtances auprès de ſon Ami, pour le faire travailler ſur la même matière. Elles eurent leur effet quatorze ans après.

Nous avons remarqué, combien le Tribunal de nos Auteurs a été redoutable: *Newton* lui-même n'a pas échapé à leurs recherches. Mr. *Bernoulli* remarque la fauſſeté de la Converſe de la propoſition „ que la force centripète eſt dans une „ Ellipſe en raiſon directe de la diſtance du „ Corps mu elliptiquement du centre". Il a découvert le défaut d'une démonſtration de *Newton*, que la réſiſtance d'un milieu eſt au Corps mu dans le milieu, comme la denſité du milieu multipliée par le quarré de la viteſſe du Corps mu. L'erreur dans le Calcul de la viteſſe, avec laquelle un liquide remonte après ſa deſcente, n'a pas échapé à Mr. *Bernoulli*. En relevant les fautes de *Newton*, Mr. *Bernoulli* n'en juge pas moins équitablement de lui. Il blâme Mr. *de la Hire* d'avoir aſſuré, que Mr. *Mariotte* avoit trouvé par

ſes

ſes expériences, le défaut de celles de *Newton*. Mr. *Bernoulli* ne fait aucune comparaiſon de l'un à l'autre.

On a combatu dans la Bibliothèque Raiſonnée pour la Méthode naturelle, par raport à la Botanique. Je vais apuier ce ſentiment d'une autorité bien reſpectable. C'eſt celle de Mr. *de Leibnitz*. En parlant de *Tournefort*, il remarque qu'on a mal fait, de prendre les caractères diſtinctifs des Eſpèces ſur une ſeule partie des Plantes, & qu'on devroit les prendre ſur toutes. Le puiſſant génie de Mr. *de Leibnitz* alloit au vrai par une eſpèce de vol. Il n'avoit pas beſoin de marcher par les chemins ordinaires pour y parvenir.

Autre preuve du privilège qu'ont les Grands-hommes de ſavoir des choſes, ſans les avoir apriſes. Mr. *de Leibnitz* avoit envoyé à Mr. *Bernoulli* du Bleu de Berlin, nouvellement découvert. Celui-ci expoſa la couleur au Soleil, il trouva qu'elle pâliſſoit, & conclut qu'elle n'étoit pas de durée. L'evènement a confirmé ce pronoſtic. Depuis quarante ans, que cette Couleur a été découverte, elle s'eſt éteinte dans les Tableaux, & s'eſt changée en noir. On eſt obligé d'en revenir à l'Outremer, malgré ſa cherté & ſa rareté.

Le P. *Bouhours* a ôſé refuſer l'eſprit aux Peuples du Nord, ſans avoir peut-être vu une ſeule production de leur génie. Voici une alluſion heureuſe de Mr. *de Leibnitz*, qui répond préciſément à la définition de l'Eſprit, & que le Père n'auroit ôſé recuſer. En parlant des Géomètres, qui prétendoient avec le Calcul ordinaire ſe meſurer avec les poſſeſſeurs du Calcul des Différences, Mr. *de Leibnitz* cite deux Vers de *Virgile*.

Poſt-

Postquam Arma Dei ad Volcania ventum
Mortalis mucro, glacies ceu futilis, ictu
Dissiluit.

Avant que de finir notre Extrait, il est juste d'avertir le Lecteur que deux grands Mathématiciens, tels que Mr. *de Leibnitz* & *Bernoulli*, ne se sont pas écrit uniquement des Nouvelles Littéraires, ils ont traité à fond plusieurs matières bien difficiles, & bien scabreuses. Mr. *Bernoulli* faisoit des objections, & Mr. *de Leibnitz* les résolvoit. De cette espèce est la controverse sur le nouveau Calcul des Forces, que Mr. *de Leibnitz* a substitué à celui de *Descartes*: une autre sur les Monades: une autre sur le Calcul Dyadique: une autre sur les Logarithmes des Nombres négatifs, dont Mr. *Bernoulli* défend l'existence contre son Ami, & une grande quantité de Problèmes, de Propositions, & de Calculs du prémier ordre, proposés & résolus par l'un ou l'autre de nos Auteurs. Il faut les chercher dans l'Ouvrage même: nous ne donnons que des étiquètes; c'est aux Juges de lire les Pièces.

ARTICLE X.

The HARLEIAN MISCELLANY, &c. IInd Vol.

C'est-à-dire:

MELANGE HARLEYEN, ou *Recueil de Brochures & Traités rares, curieux & amusans, tant Manuscrits qu'imprimés, trouvés dans la Bibliothèque du feu Comte d'*Oxford.

On y a ajouté des Notes Historiques, Politiques & Critiques, une Table des Pièces & une des Matières. A Londres *chez* T. Osborne 1744, second Volume 4, de 612 pages (*a*).

DOnnons d'abord sans préambule & en abrégé les Titres des Pièces contenues dans ce Volume.

1. Procès du Sergeant *Thorpe*, où l'on trouve en raccourci les Loix de la Nation. 1649.

2. L'état présent de la Religion par raport aux progrès excessifs de l'héréſie, de l'infidélité & de la prophanation. 1711.

3. Le Parlement sanglant, sous le règne d'un malheureux Prince. 1643.

4. Rélation tragique d'un Voyage des Indes à Plymouth.

5. L'Académie des Charlatans, ou Satire contre les Médecins. 1678.

6. Question Physique, s'il se fait dans le Monde quelque chose de nouveau? Traduite du François. 1640.

7. *Vindex Anglicus*, ou éloge de la Langue Angl. 1644.

8. Eloge de la Goute. 1699.

9. Caractère d'un méchant Favori, ou les maux que peut causer un Ministre d'Etat qui a beaucoup d'autorité & un mauvais cœur. Imprimé sous *Charles* II.

10. Le Précurseur de la Vengeance, en deux requêtes, l'une au Roi, l'autre au Parlement, touchant la conduite du feu Duc de *Buckingham*. 1642.

11. Fragmens Royaux, ou remarques sur les tems & les Favoris de la Reine *Elizabeth*. 1641.

12. Le trompeur trompé, ou les tricheries du jeu. 1669.

13. Dialogue entre trois Bateliers sur la convocation du Parlement à Oxford. 1681.

14. L'antiquité & la dignité des Parlemens. 1679.

15. L'Administration de la Justice en Angleterre. 1583.

16. Discours sur le Mariage. 1615.

17. L'Anatomie de la Langue d'une femme: Pièce comique

(*a*) Voyez l'Extrait du 1. Vol. dans cette *Biblioth.* Tom. 36. 2 Part.

mique en Vers, suivie d'Epigrammes & de Chansons sur le même sujet. 1638.

18. Relation d'un accident surprenant. 1679.

19. Description Géographique & Historique de la Ville de Mons. 1709.

20. Les Larmes de *S. Hilaire*, pièce burlesque. 1642.

21. Des Meuriers & des Vers à soye. 1609.

22. Maniere de bien gouverner les Etats. 1642.

23. Déclaration du Roi *Jaques*, expliquée. 1693. Piéce en Vers.

24. Description Géographique & Historique de la Ville de Tournay, traduite du François. 1709.

25. Le Martyre de *Jean Oldcastell*. 1418.

26. L'Etat, la dignité, les soins & les dangers de la charge de Sécrétaire d'Etat. 1642.

27. Enterremens de *Charles* I & d'*Oliv. Cromwell*. M. S.

28. Relation d'un affreux orage arrivé dans la Comté de *Norfolk* le 20 Juillet. 1656.

29. Elégie sur la mort du Négoce. 1698.

30. Lettre où l'on répond aux argumens qu'on allégue en faveur de la simple fornication, du demi-adultère & de la Polygamie. 1696.

31. La bonté de *Bacbus*: Pièce mêlée de Vers & de Prose. 1593.

32. Traité des Bains de *Bath*, où l'on examine la nature, l'usage & la vertu de ces fameuses Eaux chaudes. 1628.

33. Jugemens de Dieu contre un Blasphémateur. 1677.

34. Description de la Ville & Citadelle de *Dunkerk*. 1712.

35. Discours Historique sur l'origine & les progrès de la Navigation. 1661.

36. Caractère d'un digne Membre de Parlement.

37. Caractère d'une ame basse & rampante. 1705.

38. L'Origine & les progrès des Colonies Angloises en Amérique, & les avantages que l'Angleterre en retire par rapport au Commerce. 1690.

39. La Peste à *Westminster*; Satire contre le Parl. 1647.

40. Liste du Clergé persécuté. 1661.

41. Maladie, dernières paroles & mort de *Philippe* II, Roi d'Espagne. 1599.

42. Conversation entre un François & un Anglois touchant la Guerre avec la France. 1678.

43. Raisons qui obligérent *Charles* II à déclarer la Guerre aux Hollandois. 1689.

44. Noirs complots & perfidies des Espagnols contre les

XVII Provinces avant qu'elles prissent les armes. 1642.

45. *Thomas le Véridique*; Satire contre les mœurs du tems, adressée au Roi. 1622.

46. La Vie de *Guillaume le Conquérant*. 1613.

47. Réponce à la Déclar. de Guerre de la France. 1665.

48. Cas de l'Evêque de *Ross*, Résident de la Reine d'Ecosse, mis à la Tour par la Reine *Elizabeth*, pour avoir tâché à soulever ses Sujets contre elle.

49. Privilèges accordés aux Protestans d'Hongrie par l'Empereur. 1681.

50. Coup d'œil sur le Règne de *Charles* I, ou examen impartial des causes de la Guerre Civile.

51. Conspiration formée en Hollande pour livrer la *République* à la *France*. 1690.

52. Projet pour l'exacte répartition de la taxe des Terres. 1691.

53. Desseins de la *France* contre l'*Angleterre* & la *Hollande*. 1688.

54. Histoire abrégée de la Rebellion d'Angleterre, Pièce en Vers. 1661.

55. Justification des Ministres Presbitériens touchant la mort de *Charles* I. 1648.

56. Plaintes contre le Clergé, préf. à *Henri* VIII. 1538.

57. Cas de Conscience résolu, savois s'il est permis aux Ministres de parler des affaires d'Etat dans leurs Sermons?

58. Poème Héroïque sur les affaires du tems, dédié à la Reine. 1705.

59. Expédition contre les François aux Iles *Caribes*. 1691.

60. Fautes à corriger dans les Loix d'Angleterre. 1653.

61. Explication Physique & littérale de *Jérém.* VIII, 7.

62. Dialogue burlesque sur les Cours Ecclésiast. 1641.

63. Voyage fait récemment en Hollande. 1691.

64. Remontrances des Hollandois touchant la conduite du Pensionaire *de Witt*, traduit du Hollandois. 1672.

65. Lettre à *Gilbert Potter*. 1553.

66. Vers récités devant une Dame de qualité, par Mr. *Prior*, dans la Bibliothèque du Collège de *S. Jean* à *Cambridge* le 9 Novembre 1719.

Donnons à présent l'Extrait de quelques-unes de ces Pièces, dont les titres pourroient exciter la curiosité de nos Lecteurs. Commençons par la 5.

L'A-

L'ACADE'MIE DES CHARLATANS ou le *Directoire* des Sots. Nouvel Art de renverſer le vieux Proverbe en faiſant d'un homme un Fou & un Médecin tout à la fois; ou l'on découvre les diverſes méthodes par leſquelles pluſieurs *Prétendans* très ignorans, aquièrent de la réputation & de la pratique.

——— ——— Cur ludere nobis
Non liceat, licuit ſi jugulare tibi?
Mart. l. 3. 99.

Il y a longtems que la Satyre décoche ſes traits contre les Médecins. Tout le monde ſait que *Molière* après pluſieurs autres les a raillés impitoyablement dans ſes Comédies. C'eſt bien la moindre vengeance qu'on puiſſe exercer contre des gens qui nous font payer bien cher pour nous ruiner le tempéramment & nous abréger la vie, ſous prétexte de nous conſerver l'un & l'autre, ſuivant l'art dont ils font profeſſion. Mais *Molière* porta les choſes trop loin en attaquant toute la Médecine ſans exception; & c'eſt un excès que l'Auteur de cette Brochure a ſoigneuſement évité. J'avoue que, malgré les progrès que cette Science a faits depuis un Siècle, elle eſt encore fort éloignée du point où on la ſouhaiteroit, comme ne le prouvent que trop les groſſières & funeſtes bêvues des Médecins mêmes qui ont le plus de réputation; on voit tous les jours des maladies dont la cauſe leur eſt inconnue: cependant ils ordonnent des remèdes à tout hazard, pour ne pas montrer leur ignorance, ou pour tenter une expérience ſur le malade qui prend tout, parce qu'il voudroit recouvrer ſa ſanté.

Peut-être trouveroit-on plus d'habiles Médecins, si tous ceux qui embrassent cette profession s'y appliquoient sérieusement par de bonnes études. Quand même un Candidat auroit bien fait son Cours Académique (chose assez rare), il ne sauroit encore que la manière de bien étudier. Quoiqu'il en soit, on se fait recevoir Docteur en Médecine, & tout de suite on se met sur les rangs pour en exercer les fonctions. On fait par pur hazard quelque cure heureuse, on gagne de l'argent, cela suffit; on ne s'étoit pas proposé autre chose. A quoi bon s'alambiquer l'esprit à feuilleter d'ennuieux Volumes pour acquérir plus d'habileté par les remarques & l'expérience des Anciens? On sent quelquefois qu'on devroit le faire; mais où en trouver le tems? On a des Patiens à visiter; du moins on doit paroître en avoir; & ne faut-il pas prendre quelques momens de relâche, donner quelques heures au plaisir? Tous les vuides de la journée sont remplis, il n'en reste pas un instant pour l'étude. D'ailleurs quelle chute horrible, au retour d'une partie galante, de tomber sur les Cahiers antiques de *Galien* & d'*Hippocrate*, & même sur les Observations sérieuses des Modernes! ou, qui pis est, d'aller assister à l'ouverture d'un Cadavre. Le seul parti qui reste & qui réussit assez souvent, c'est d'avoir recours, du plus au moins, aux maximes que nous allons indiquer d'après l'Auteur.

Il déclare d'abord qu'il n'en veut point à ces personnes estimables, dont le savoir acquis par l'expérience & par l'étude, peut être d'une grande utilité au Genre-humain, mais seulement à ces Médecins soi disant tels, ignorans dans l'Art qu'ils

qu'ils pratiquent, à la honte & aux risques de ceux qui se mettent entre leurs mains. En effet la Médecine est devenue une dernière ressource ; on se fait Médecin aujourd'hui comme on se feroit Cabaretier. Et comme il y a beaucoup de pauvres gens qui ont de la peine à vivre de leurs misérables métiers, & qui seroient bien aise de les changer pour une profession aussi facile & aussi avantageuse, si on leur apprenoit seulement par quelle industrie des gens ruinés ont sçu, avec peu de peine & moins de talens encore, s'élever tout à coup à des Fortunes considérables, nous allons révéler tout le mystère.

Voulez-vous passer pour Médecin ? Prenez-en le titre ; rien n'est plus facile. *Pline* l'a dit il y a longtems ; & quoiqu'à mon avis, il ne soit pas nécessaire que vous sachiez un mot de Latin, cependant quelque bribe pourroit vous servir à propos dans de certaines occasions pour trancher de l'Important ; voici ses propres termes : *Hoc solum artium evenit quod cuilibet se Medicum dicenti facile credatur, cum sit periculum in nullo mendacio majus.* C'est le seul de tous les Arts où il arrive que si quelqu'un se dit *Médecin*, on le croit facilement, *quoique ce soit le plus dangereux de tous les mensonges* : Voila la traduction de ce passage en faveur de ceux qui n'entendent pas la langue de cet Auteur. Après avoir pris le titre de Médecin, il faut le soutenir par votre extérieur aussi bien que par de certaines qualités intérieures. D'abord ayez un habit noir, & si vos moyens vous le permettent, portez par-dessus une jaquette de plusche achetée chez le Fripier ; quand elle montreroit la corde, cela ne fait rien, au contraire, fera

antiquité vous rendra plus reſpectable. Portez à la main, comme Mercure, un Caducée ou Baguette miſtérieuſe terminée par une boete de civette; marchez avec une gravité Eſpagnole & un air diſtrait, comme ſi vous étiez abſorbé dans de profondes méditations, occupé à décider entre la vie & la mort. Logez-vous proprement, & qu'il y ait une demi-porte à l'entrée de votre maiſon. Que votre apartement ſoit orné de miroirs & de tableaux Hollandois; qu'on y voye çà & là des Urinals, des Pots de Fayence, des Phioles remplies de rinſures de Bouteilles, ou d'Eau ſimple que vous colorerez avec du Sandal. Quelque Foſſoyeur vous fera volontiers préſent d'un crâne, en vue de votre chalandiſe; vous l'attacherez à votre fénêtre, & vous y ajouterez le Squélette d'un Singe pour marquer votre adreſſe en Anatomie. Qu'on voye ouvert ſur votre table quelque vieux Volume Grec ou Arabe, & le 4e. Livre de la Philoſophie occulte de *Cornelius Agrippa* pour amuſer les Spectateurs; avec une demi-douzaine de Shellins dorés qui paſſeront pour autant de Guinées que vous aurez reçues dès le matin pour vos conſultes. Enfin, tâchez de mettre dans votre parti les Cabaretiers du voiſinage, les Gardes & les Sages-femmes, afin que votre habileté ſoit pronée dans leurs converſations. Voila pour l'extérieur.

A l'égard de l'intérieur, ayez du babil & de l'impudence. Le prémier produit un effet merveilleux ſur le commun Peuple. Aprenez donc à prononcer quelques grands mots, comme *opilation*, *obſtruction*, *paracentèſe*; du moins acoutumez-vous à dire des mots extraordinaires à tort &

à

à travers, & faites toujours enſorte d'embrouiller les choſes les plus ſimples dans les termes de l'Art. Mais ſi vous pouvez parvenir à nommer un accès de fièvre, *paroxyſme*, les maux de mère, *paſſions hiſtériques*, à parler d'une voix tonante des cures *Sympatiques*, & *Antipatiques*, à raiſonner du Mécaniſme de la Nature ſans y rien comprendre; à dire que vous ſavez apaiſer le *Monarque Microcoſmique*, augmenter *l'humide radical*, rétablir les *puiſſances vitales, naturelles* & *animales*, le Patient ravi en admiration, s'écriera, O l'habile Homme! O l'incomparable Homme! Sur-tout ſi vos impertinences coulent de ſource & que vous les débitiez ſans broncher, en y mêlant des traits de mépris à l'égard des vrais Médecins, contre le ſavoir desquels vous alléguerez votre grande expérience.

Si vous n'avez pas le don de la parole, faites de néceſſité vertu. Prenez un air grave & méditatif; gardez le ſilence autant qu'il ſe pourra, ſur-tout devant des perſonnes intelligentes. Contentez-vous de leur dire que les Maladies ne s'effrayent point des mots; que vous venez non pour diſcourir, mais pour guérir. Par-là vous cacherez votre ignorance aux gens ſages & judicieux, & les ſots vous prendront pour un Homme modeſte & réſervé. Si quelqu'un vous demande la cauſe de ſa maladie; tirez-vous d'affaire en montrant une liſte de vos cures: vraie ou fauſſe, qu'importe? On aimera mieux vous en croire que de la vérifier.

Joignez à tout cela une bonne doſe d'effronterie; rien ne vous eſt plus eſſentiel & plus utile. Dites au Peuple que jamais champ de bataille ne vit tant de morts & de bleſſés, que vous en avez rétabli; que

vous avez obligé la mort à se retirer lorsqu'elle tenoit la Nature affiégée de plus près que ne fut jamais *Stétin*; que vous avez-même rapellé des ames déja bien éloignées des Corps. Faites sonner les prodiges que vous avez opérés à Leyde, à Hambourg, à Veniſe, à Paris. Proteſtez & jurez que vos Cabinets ſont des Magazins d'immortalité, & que vous avez l'art de prolonger la vie plus loin que ne s'étendent les Indulgences du Pape. Vantez-vous d'avoir des remèdes pour toute ſorte de maladies, & ſur-tout pour les incurables.

Toute la Médecine conſiſte en *Diagnoſtique*, *Prognoſtique* & *Thérapeutique*. A l'égard des deux prémières parties vous pouvez les pratiquer par les urines ou par la contemplation des Aſtres; l'un vaut l'autre. Si vous prenez cette dernière voie, dites que le malade eſt enſorcelé, qu'il eſt frapé de la mauvaiſe influence d'une Planète, & que le *Seigneur des ſept* vous montre que vous êtes le ſeul Médecin au monde qui puiſſe le ſoulager. Si vous pratiquez par les urines, ſecouez la bouteille, & prononcez hardiment que la maladie eſt le ſcorbut, la vérole, ou la conſomption. Prenez ſeulement garde de ne pas dire qu'un Magiſtrat eſt prêt d'acoucher, ou qu'un Commiſſaire eſt attaqué de maux de mère. A l'égard de la *Thérapeutique*, donnez à vos Médecines, des noms étranges, comme *Elixir*, *Arcanum*, *Teinture de la barbe du Soleil*, *poudre des cornes de la Lune*. L'Auteur pouſſe encore la raillerie plus loin; mais enfin après avoir dit bien des vérités, il ſort tout-à-fait des bornes du vraiſemblable. Il promet une ſeconde Partie qui ne ſe trouve point dans ce Volume: elle doit contenir pluſieurs autres directions importantes.

Nous

Nous ne pouvons mieux assortir cet Extrait, qu'en y joignant celui du N°. 8. donc voici le titre en entier.

La GLOIRE DE LA GOUTE, ou Discours raisonné, où l'on démontre que la Goute est une des plus grandes bénédictions que l'homme mortel puisse recevoir; que tous ceux qui s'en laissent sont leurs propres ennemis; que les Médecins qui offrent de la guérir sont les plus vains & les plus dangereux trompeurs du monde. Ecrit en forme de Lettre, dans la crise d'un violent accès, à un Citoyen opulent, & publié pour le bien commun, par *Philander Misaurus*, à Londres 1699. *pag.* 67, dans l'Original.

On lit quelque part dans la Bible ce passage: *Malheur à ceux qui appellent le mal, bien; & le bien, mal.* Je ne croi pas que cette malédiction tombe sur notre Auteur, quoiqu'il entreprenne de persuader à Mrs. les *Gouteux*, que leur maladie, que tout le monde regarde comme un mal très violent, est un grand bien. Le Prophète veut sans doute parler du mal moral, au-lieu qu'il s'agit ici d'un mal physique. Il me semble même qu'on ne peut s'empêcher de savoir bon-gré à l'Apologiste, s'il a effectivement réussi à convaincre de son opinion des personnes qui ressentent quelquefois les plus vives douleurs, & qui perdent toujours pour un tems & souvent tout-à-fait l'usage de leurs Membres les plus utiles, en leur persuadant que le tout pris ensemble, bien loin d'être un fleau, est au contraire une bénédiction très grande & très désirable. Le Lecteur en jugera.

Le tour que prend l'Auteur pour arriver à son but, c'est de faire l'*apocthose* de la Goute; pour

cet

cet effet, il la perſonifie, & la fait monter par ſix dégrés dans le Ciel, où il la range au nombre des Eſprits purs & bienfaiſans. Comme il écrit à un ami, il le prévient d'abord, en lui diſant qu'il le reſpecte & l'honore infiniment, qu'il ſe ſent obligé envers lui à tant de reconnoiſſance, que les termes lui manqueroient s'il s'agiſſoit de l'exprimer; mais que d'ailleurs, il a de vifs reproches à lui faire, ayant apris qu'il a mal parlé de la Goute en plein Caffé. Vous Mr.! Eſt-il poſſible? Où eſt votre jugement? La Goute eſt-elle ſelon vous une maladie? Regardez-la du moins comme une choſe très utile & très néceſſaire. Mais ſi vous en jugiez ſainement, vous devriez la vénérer comme une puiſſance divine.

Pour moi, ſans y manquer, ſur ſes Autels nouveaux,
Chaque printems, & chaque automne,
J'offre à mes frais, près d'une tonne
De tartre maladif trempé de ſucs nerveux.

Souffririez-vous patiemment qu'on déclamât contre notre Roi légitime, comme on le fait aujourdhui dans un Libelle, ouvrage d'une lâche & conſcieneuſe Prêtraille (*a*)? Et je ſouffrirois qu'on attaquât (*b*) ma grande Reine la Goute? car

(*a*) Il fait alluſion à un Ecrit que l'Evêque *Burnet* avoit publié contre le Roi *Guillaume* III, & il eſt aſſez vraiſemblable que toute cette Pièce eſt allégorique, & regarde l'établiſſement de ce Prince ſur le trône d'Angleterre; cela la rend bien plus intéreſſante. Il paroit encore que c'eſt une réponce à cet Evêque, qu'elle s'adreſſe à lui, & qu'il étoit gouteux.

(*b*) La Goute eſt du maſculin en Anglois; mais comme nous

Car elle a ſur moi des Droits inconteſtables; c'eſt moi-même qui l'ai reconnue par mes *Actes* & par ma conduite. Ne dites point que quand Dieu eut débrouillé le Cahos, il permit au Diable de faire quelque choſe, & que ce jaloux ennemi du Genre-humain produiſit la Goute; car j'ai de fortes raiſons pour croire que s'il a fait quelque choſe, ce ne peut être que le Médecin dont vous vous êtes ſervi. La Goute eſt de plus nouvelle datte que la Création, & un peu poſtérieure à la chute de l'Homme: Dieu la lui envoya par compaſſion, pour prolonger une vie dont il ne manqueroit pas d'abuſer. J'avois toujours regardé votre *Révérence*, comme le plus accompli de nos Citoyens; je croyois que vous entendiez parfaitement une infinité de choſes, & il ne me ſeroit jamais venu dans l'eſprit que vous auriez pu tomber dans l'erreur prophane de penſer mal de la Goute & d'en médire. Mais comme je me ſens encore l'ame remplie d'égards pour votre *Révérence*, je veux bien prendre la peine de rectifier vos idées, & de vous inſpirer la juſte vénération que vous devez avoir pour ce bon & eſtimable Démon. Car quoique vous vous eſtimiez beaucoup vous-même & que vous ne penſiez pas que perſonne puiſſe alléguer contre vous le vieux proverbe, en diſant que vous avez peur de vos ennemis (ou plutôt de vos amis), quand vous n'en avez point auprès de vous, on peut ici vous reprocher d'avoir peur de vos meilleurs amis quand ils vous baiſent les piés.

Je

nous la faiſons du féminin, la traduction qu'on eſt obligé de faire, ne répond pas ſi bien, à beaucoup près, aux idées de l'Auteur.

Je n'ai pas besoin d'apeller à mon secours les figures de Rétorique, les fleurs, les paroles insinuantes, pour amuser votre esprit en trompant votre jugement. J'employerai simplement la démonstration, & je vous prouverai que la Goute, ce Démon bienfaisant, est d'origine divine. Je la conduirai par six dégrés, en commençant par ses moindres qualités, jusqu'à ce que je l'aie élevée au-dessus des Etoiles & rangée parmi les Esprits célestes; desorte que vous serez tenté de lui adresser vos prières. Dans le fond il y auroit plus de raison que de les adresser aux Saints & à la Vierge, car je défie leurs Adorateurs de prouver qu'ils en ayent jamais reçu aucun bien, au-lieu que la Goute en fait prodigieusement comme vous l'allez voir.

D'abord, elle cause bien de la douleur, mais sans danger. J'avoue qu'un malade qui soufrira, ne conviendra pas que la douleur sans danger de mort, soit un bien. Mais prenez-le lorsqu'il ne sera pas sur ses gardes, & vous verrez qu'il reconnoitra que *la douleur sans danger* est une bonne chose. Supose qu'un homme tombe dans une maladie violente, il apelle le Médecin, & la prémière question qu'il lui fait, c'est pour savoir si sa vie est en danger. Donc il ne s'embarasse point des peines qu'il endure; il a seulement peur de la mort. Rassurez-le de ce côté-là, & puis coupez, taillez, brulez; il soufrira tout patiemment. Que le Médecin de l'ame vienne le voir, qu'il lui fasse un long détail des peines de cette vie, qu'il les éxagère, pour le disposer à la mort, cela réussit rarement; on a beau être mal, on préfère la vie à la mort. Faut-il absolument sou-

frir dans ce Monde? Donnez-moi la Goute, je ſoufrirai volontiers, puiſque ma vie ne ſera pas en danger. Mais ne meure-t-on jamais de la Goute? m'objectera quelque Diſputeur malveillant. Je ne dis pas que la Goute ſoit un titre à l'immortalité, quoique je puiſſe avancer hardiment qu'il y a des Goutеux qui vivent ſi longtems que leurs amis s'ennuient de les voir. Mais quand je hazarderois d'affirmer que la Goute a par elle-même le pouvoir de rendre l'Homme immortel, il n'y auroit rien de fort étrange, tout bien conſidéré. Quelques Auteurs ont écrit que *Paracelſe* en avoit le ſecret, qui ne conſiſtoit, j'en ſuis ſûr, qu'à ſavoir donner la Goute quand il vouloit. Il eſt vrai qu'il mourut au-deſſous de 40 ans; mais il ne ſe ſoucioit pas de vivre. On me dira que les Goutеux meurent comme les autres? D'accord, *mais* c'eſt leur faute; ils ne ſavent pas quand ils ſont en ſureté; ce ſont des fous qui veulent être guéris, qui font apeller le Médecin, c'eſt-à-dire le Facteur de la mort, l'Emiſſaire de l'Enfer, le Pourvoyeur du ſépulcre; maudit Alchimiſte dont toute la Science ſe réduit à calciner des Corps vifs & à les réduire en poudre. Que chacun porte ſon propre fardeau; la Goute n'a rien à faire avec le carnage du Médecin. Tout ce qu'on peut raiſonablement objecter, c'eſt qu'elle ne fait pas vivre les Hommes malgré leur folie. Vous connoiſſez Mr. *R. H.* la Goute lui eſt ſi favorable que deux Médecins Suiſſes qu'il a à ſes trouſſes ne ſauroient venir à bout de le dépêcher. Je vous garantis pour le moins cent ans de vie, ſi vous ouvrez la porte à la Goute, & que vous la fermiez au Médecin. Ciel! Quelle joie pour moi, quand

dans

dans une cinquantaine d'années d'ici, je verrai tirer des pierres de chaux des piés de votre *Révérence!* Alors vous serez formé à la patience, vous ne jetterez pas un cri. Certes Mr. vous êtes déja un objet d'envie pour les gens qui pensent; votre Goute est héréditaire, quel bonheur! Combien d'intempérance, combien d'amoureux excès ne vous en auroit-il pas couté pour obtenir la Goute avant 40 ans? Et vous l'avez *gratis* cette précieuse bénédiction; quelle félicité! Si vous me demandez d'où je la tiens, je vais vous le dire. Nous autres gens d'étude, nous mangeons à ventre déboutonné, nous buvons largement, & nous dormons beaucoup, ensorte que les superfluités de notre sobre & grave plénitude ne s'exhalant point, nous préparons très honnêtement des matières tartareuses à la Goute, à la très bienfaisante Goute qui cause de la douleur sans mettre la vie en danger: c'est là sa prémière qualité; voici la seconde.

La Goute n'est pas une compagne constante; elle ne fait souffrir que par intervalles. Or on ne connoit pas le prix de la santé quand on n'a jamais été malade. Nous nous lassons des meilleures choses; les différentes vicissitudes que le Monde subit sont un bien pour nous. Notre Corps est un petit Monde sujet à de continuels changemens, & notre Esprit aime à changer. Nous recevons un ami à bras ouverts quand nous savons l'heure de son départ, mais s'il reste plus longtems, nous le mettrions volontiers à la porte. La Goute ne peut qu'être très agréable dans ses visites alternatives. Courage Mr. lorsque vos piés s'enflent, qu'ils vous brulent & que vous y sentez des battemens

vio-

violens, banniſſez le chagrin & les murmures, que votre cœur ſe dilate de joie. Lorſque ces humeurs piquantes & hétérogènes fermenteront, & que par leurs chocs furieux, elles tordront cruellement vos fibres, rejouiſſez-vous & goutez une ſatisfaction extrême. Lorſqu'il ſe formera des amas pierreux dans les jointures de vos os, que votre Ame triomphe. Mais ne touchez, ne goutez ni Juleps, ni Emulſions, ni Apozèmes; point de Cataplaſmes répercuſſifs ou réſolutifs; laiſſez agir la Goute & vous repaſſer comme il faut; & quand la ſanté lui ſuccédera, que vous vous trouvèrez à votre aiſe! Que vous ſerez heureux, content, joyeux, ravi! Vous vous croirez dans le Ciel que vous ſerez encore ſur la Terre.

La Goute vous tient lieu d'un Almanac perpétuel; troiſième dégré d'excellence. Vous pouvez prédire l'avenir; vous êtes une eſpèce de Prophète; les réceptacles de matière tartareuſe que vous avez entre les jointures de vos piés, indiquent la pluie & le beau tems plus ſurement par les douleurs qu'ils vous cauſent ou par le relâche qu'ils vous donnent, que les Termomètres & les Baromètres des meilleurs Maitres.

Après quelques argumens de la même force, l'Auteur entre dans des digreſſions, où il étale beaucoup d'érudition; Antiquités, Fables, Paſſages Grecs, Latins, Italiens & quelquefois un peu libres, il y fait tout venir (*a*). Enfin il prévient les

(*a*) Par exemple, pour répondre à ce qu'on peut objecter, qu'il eſt deſagréable de devenir boiteux, effet ordinaire de la Goute, il cite un Proverbe Italien, mais ſeulement en deux Vers Anglois qui reviennent à ceci:

Pour goûter de Vénus les plus vives douceurs,
Il faut d'une Boiteuſe éprouver les faveurs.

les objections que des Médecins mercénaires feront contre ſon Syſtème, ce qui lui ſert d'introduction à la quatrième vertu de la Goute.

Elle garantit du mal de tête. La Goute attire en bas toutes les humeurs malignes; là elles s'enflamment, ſe conſument & s'évaporent: la tête en eſt entierement délivrée, & par-là même d'une infinité de maux. La Goute s'abſente-t-elle pour longtems? Bientôt les Gouteux ſont ſujets à des incommodités mille fois plus dangereuſes, ſurtout à des maux de tête affreux: ils ont toujours comme un nuage qui leur ofusque le cerveau. La Goute reparoit-elle? Leur cerveau s'éclaircit, leur entendement eſt ſubtil, leurs penſées ſont vives, actives, & le Patient eſt en état de remplir mieux que jamais les devoirs de ſa vocation. *Un Gouteux peut être un fripon, mais je n'en ai jamais vu de ſots*, dit le fameux *Confucius*. Ce Philoſophe avoit encore remarqué que les fous ne deviennent jamais Gouteux & que les enfans de ceux-ci ne manquent jamais d'eſprit. Quelle que ſoit la capacité qu'un Homme aporte au monde en naiſſant, elle eſt tellement augmentée, rafinée, élevée, dans l'accès, que c'eſt une vraie inſpiration.

Voila votre *Révérence* arrivée à une grande hauteur; vous avez déja grimpé quatre dégrés; mais la gloire de la Goute,

—— —— *Caput inter nubila condit.*

Avez-vous la tête aſſez forte pour en monter un cinquième? La Goute met ſes Patiens à couvert du danger des Fièvres. On trouve ici une Deſcription très ſérieuſe de la Fièvre, de ſes cauſes, de ſes ſymptomes & de ſes effets, avec les raiſons qui empêchent que les Gouteux n'y ſoient ſujets.

ſujets. L'Auteur reprend bientôt le ton badin. Il compare la Goute au *Purgatoire*; comme celui-ci purifie les Ames, & les garantit de l'Enfer en les rendant à la manière des Pipes qu'on reblanchit, pures & propres pour le Paradis; de même la Goute purge les humeurs vicieuſes qui pourroient jetter le Corps dans une Fièvre infernale. Les ſavans Auteurs, qui traitent des *Diables* & des *Eſprits*, & qui en connoiſſent les différentes eſpèces, diſent qu'il y en a de blancs & de noirs, de bons & de mauvais. J'en dis autant des maladies; & ſi la Goute en eſt une, c'eſt une bonne maladie, c'eſt un *Diable blanc*, au-lieu que la Fièvre eſt un *Diable noir*. Oui, la Fièvre eſt une maladie diabolique: ſi les Tyrans la pouvoient donner à leur gré, ils n'auroient que faire de roues ni de gibets pour faire périr ceux qui s'opoſent à leurs deſſeins; à moins que ce ne fût quelque honnête Homme de Gouteux, car ſa Goute calmeroit bientôt la Fièvre.

Quelques Ecrivains ont avancé que ceux qui mouroient de la Peſte étoient damnés. Mais comme il vaut mieux courir risque de ſe tromper en jugeant charitablement du ſort des défunts, je croirois volontiers que tous les Gouteux ſeront ſauvés. Et je proteſte à votre *Révérence*, que j'ai entendu un Miniſtre Presbytérien indiquer à ſes Auditeurs un ſigne plus équivoque de leur ſalut.

Quand *Mercure*, par la vertu d'un Vers d'*Homère*, eut entaſſé le Mont *Pélion* ſur le Mont *Oſſa*, & qu'il eut fait monter *Charon* tout au haut, le vieux Bon-homme de *Nocher* ſe plaignit de ce qu'il ne pouvoit rien diſtinguer de ce qui ſe paſſoit ſur la Terre, tant la diſtance étoit gran-

de: je crains tout de même, Monſieur, qu'après vous avoir fait monter un dernier dégré pour vous mettre à portée de découvrir à plein les avantages de la Goute, vous ne vous trouviez ſi élevé au-deſſus des idées & des choſes terreſtres, que vous ne puiſſiez pas diſcerner, du moins auſſi clairement que je le voudrois, celui-ci qui en couronne l'éloge. La Goute eſt incurable, elle défie toutes les Préparations *Galéniques* & chimiques. Les cauſes de la Goute ſont en des parties ſi éloignées, comme l'avoue le ſavant *Willis*, que les remèdes n'y ſauroient parvenir. Le Ciel en ſoit béni. Les Hommes ſeroient aſſez fous pour tâcher, ſous prétexte d'un peu de mal, de ſe priver d'un ſi grand bien. Soyons ſages, Monſieur, ſervons vous & moi d'exemple au Monde; ne cherchons point à guérir de la Goute, dont on ne peut être délivré que par la mort. Mais pourquoi voudrions-nous perdre la Goute qui met la vie en ſureté, qui fait connoître le prix de la ſanté, qui nous révèle l'avenir, qui nous délivre des maux de tête & qui prévient les Fièvres? Malheur à vous Docteurs *Galéniques* ou Charlatans! Vous êtes de vrais homicides, puiſque vous reconnoiſſez l'obſcurité & l'inſuffiſance de votre Art. *Galien*, votre Patron, reconnoit qu'on ne ſauroit trouver un remède ſalutaire qui ne faſſe en même tems beaucoup de mal. Le fameux *Hammond* en fit la funeſte expérience; le remède qu'on lui donna pour la Goute excita la Gravelle & le fit mourir. *Cornélius Agrippa* dit qu'un certain *Raſis*, célèbre Médecin, voyant la ſotte crédulité des Malades, & la pernicieuſe ignorance de ſes Confrères, conſeilla aux prémiers de n'apeller jamais

mais qu'un Médecin à la fois, parce qu'il y avoit moins de risque à s'exposer aux bévues d'un seul que de plusieurs. Pourquoi en apeller aucun? *Asa* malade de la Goute fut puni pour avoir eu recours *aux Médecins plutôt qu'au Seigneur* (*a*). Les Médecins furent bannis de Rome & de toute l'Italie par ordre du Sénat sous *M. P. Caton*. Pour revenir à la Goute, elle ne craint ni le tems, ni les Voleurs, ni l'envie, ni la séduction; rien ne peut vous l'enlever: elle est préférable à une Couronne.

Je finis *ex abrupto*. Le violent accès, qui me travaille depuis trois jours, se ralentit, mes douleurs s'apaisent, mon esprit va perdre sa vivacité; pour faire de la Goute un digne Panégirique, il faut la ressentir à l'extrême. Au reste cette Pièce est écrite d'un stile très énergique, elle est pleine d'esprit & de savoir; & quoique l'Auteur se déchaine sans ménagement contre les Médecins, nous le soupçonnerions volontiers d'avoir été Médecin lui-même. Terminons cet Extrait par une Pièce sérieuse, elle est la 35. En voici le titre.

DISCOURS HISTORIQUE, *sur l'origine & les progrès de la Navigation, les causes de la variation du Compas, & de l'inconstance de cette variation, avec des réflexions sur la Charge d'Amiral, & une liste des Personnes qui ont été honorées de cette Charge depuis son Institution.* Par *Thom. Philipott* M. A. A *Londres*, 1661. 30 *pag.* avec la Dédicace.

L'Auteur débute par une Dédicace à un Médecin de ses Amis, où il emploie, sans doute à

(*a*) 2 *Chron.* 16: 12.

deſſein, beaucoup de figures empruntées de la Navigation. Il dit, par exemple, que les cenſures & les ſuffrages du monde ſont des rochers & des écueils contre leſquels les Livres comme des Navires, vont ſe briſer & faire naufrage. Suit une courte Introduction. Selon lui, il y a peu d'anciens Auteurs qui n'ayent parlé de la Navigation; mais cela ſe trouve diſperſé par lambaux dans leurs Ecrits, ſans que juſques ici, perſonne ait ſongé à les raſſembler en un corps; il a bien voulu prendre cette peine, & il la croit digne de l'*attention du Public*, à qui il donne ſon Ouvrage après l'avoir réduit dans une forme raiſonnable.

D'abord, il eſt démontré par l'Hiſtoire Sainte que *Noé* bâtit l'Arche ſelon les dimenſions que Dieu même lui en fournit, pour ſauver par le moyen de cette Ile flotante, une partie du Genre-humain condamné à périr par le Déluge. Les Deſcendans de *Noé*, qui s'établirent aux environs de la Montagne d'*Ararat*, ſur laquelle l'Arche avoit pris terre, ſe ſervirent vraiſemblablement de ce modèle, ſur lequel ils bâtirent des Vaiſſeaux pour traverſer les Rivières & pour établir un Commerce utile entre des Nations qui ſe trouveroient ſéparées les unes des autres par des Lacs ou des Mers.

Pour les Payens, à qui les Livres de *Moïſe* étoient inconnus, ils attribuoient l'invention de la Navigation à pluſieurs perſonnes: *Diodore de Sicile* l'attribue à *Neptune*; *Strabon* à *Minos* Roi de *Crète*, & *Tibulle* (*a*) aux *Tyriens*. Il eſt vrai que

(*a*) Nous ſouhaiterions que l'Auteur nous eût donné les citations de ces Anciens; cela ſatisferoit le Lecteur, & cela

que *Minos* a pu faire construire des Vaisseaux pour faciliter le Commerce entre ses Iles & la Terre-ferme. Mais il est très probable que *Tyr* inventa l'Art de la Navigation; elle subsistoit dans des tems plus reculés: c'étoit une Ville fameuse par sa force & sa magnificence, aussi bien que par ses immenses richesses & son Commerce prodigieux. Elle étoit avantageusement située, elle avoit sous sa domination des Côtes d'une vaste étendue, & d'excellens Ports de Mer. Des *Tyriens* & des *Phéniciens*, cet Art passa en Egypte & s'y perfectionna. D'abord les Vaisseaux n'étoient faits que du tronc de quelque gros arbre que l'on creusoit, ou de quelques planches rassemblées en forme de Bateau, & couvertes de peaux de Bêtes. Les *Phéniciens* leur donnèrent une forme plus élégante & plus commode, & les rendirent plus forts; mais les *Egyptiens* y ajoutèrent le Tillac. Des *Egyptiens* l'Art de la Navigation fut porté chez les *Grecs*. Car quand *Danaüs*, Roi d'Egypte, se retira en *Grèce*, pour se dérober à la fureur de son frère *Rameses*, il aprit aux *Grecs* à naviguer sur des Vaisseaux couverts apellés *Naves*: ces Peuples passoient les Détroits auparavant, sur des radeaux qu'ils apelloient *Rates*. De tous les *Grecs* ceux de *Crète* s'aquirent le plus de

cela pourroit être de quelque utilité à ceux qui auroient envie d'entrer dans cette même carrière. Voici de beaux Vers d'*Horace* qui ont raport à ce sujet. *Lib.* I. 3.

Illi robur & aes triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem.

Voyez encore la Fable VI du IV Livre de *Phèdre*, de l'Edit. de feu Mr. *Burman*, où l'on trouve des Notes fort curieuses sur cette matière.

de réputation pour la manœuvre ; & c'eſt ce qui a fait dire à *Strabon* que *Minos* étoit l'inventeur des Navires. Dans la ſuite des tems, les *Carthaginois*, deſcendus des *Tyriens*, équipèrent un nombre conſidérable de Vaiſſeaux, par le moyen deſquels ils donnèrent ſouvent bien des affaires aux *Romains*. Mais une tempête ayant malheureuſement détaché de la Flote une Galère à cinq rangs de rames, qui échoua ſur les Côtes d'Italie, les *Romains* travaillèrent avec tant de ſuccès ſur ce nouveau modèle, qu'ils ſe rendirent bientôt les maitres de la Mer. On convient généralement que les *Phéniciens* & les *Grecs* portèrent l'Art de la Navigation en Eſpagne & en France, puiſque *Gades*, aujourdhui *Cadis*, a été fondée par les *Phéniciens*, & *Marſeille* par les *Phocéens*. Pour la *Hollande*, anciennement *Belgium*, & l'*Angleterre*, elles avoient une pauvre Marine dans ces tems antiques, puiſque *Céſar* ayant réſolu de faire une deſcente en *Albion*, fut obligé de bâtir & d'équiper 632 Navires pour y tranſporter ſes Troupes.

Les *Phéniciens* ayant inventé les Vaiſſeaux ouverts, & les *Egyptiens* y ayant ajouté des Ponts, ces derniers étendirent l'Art de la Navigation par l'invention des *Galères* à deux rangs de rames de chaque côté : rangs qui ſe multiplièrent tellement dans la ſuite, que *Ptolémée Philopator* fit faire une Galère qui, à ce qu'on raporte, étoit de cinquante rangs de rames (*a*). Les Vaiſſeaux de charge, *Ci-*

(*a*) Les Savans diſputent depuis longtems ſur la conſtruction de ces Galères. *Danet* dit que c'étoient des *rangs de Rameurs* attachés à la même Rame ; cela pourroit ſe dire de trois ou quatre, mais quand on parle de 50, cette conjec-

Cirœa, furent inventés par les *Cypriotes*; les Chaloupes, *Scaphæ*, par les *Illyriens* ou les *Liburniens*; les Brigantins, *Celoces*, par les *Rhodiens*; les Frégates, *Lembi* (*a*), par les *Cyréniens*, & les Navires de guerre, *Phaselus* & *Pamphyli*, par les *Pamphyliens* & les habitans de *Phasel*, aujourdhui *Fionda*, Ville de Lycie dans l'Asie Mineure. Les Vaisseaux de transport pour les Chevaux, *Hippagines*, furent construits par les *Salaminiens*. Les Crampons sont dus à *Anacharcis*, & les Ancres aux *Toscans*. *Typhis*, principal Pilote du fameux Vaisseau l'*Argo*, inventa le Gouvernail & la manière de s'en servir: on dit qu'un Milan, qu'il vit diriger son vol dans les airs par le moyen de sa queue, lui en fit naître l'idée.

Si on recherche l'origine de la Manœuvre, on trouvera que les *Béotiens* furent les inventeurs de la Rame; *Dédale* & son fils *Icare* des Mats & des Voiles; la mort de celui-ci fut véritablement causée par le renversement d'une Barque à laquelle il voulut faire porter de trop grandes Voiles.

Outre les Vaisseaux de grand volume, les *Egyptiens* se servoient aussi de petits Bateaux faits de joncs & de roseaux, dont parle *Pline* (*b*): *Papiraceis navibus armamentisque Nili navigamus*. *Lucain* y fait allusion dans sa *Pharsale* (*c*):

—— Sic cum tenet omnia Nilus,
Conseritur bibula Memphitica Cymba papyro.

C'é-

jecture n'est pas suportable: on en pourroit peut-être donner une plus probable, mais ce n'est pas ici le lieu.

(*a*) *Lembus* signifie aussi un petit Bateau, *ascendi in Lembum atque ad navem advehor*. Plaut. Merc. Act. II. Sc. I.

(*b*) Liv. XIII. de son *Hist. Nat.*

(*c*) Liv. IV.

C'étoit dans un de ces petits Bateaux que *Moïse* fut exposé; le Prophète *Esaie* en fait mention auſſi: *Malheur au pais qui fait ombre avec des ailes — qui envoie par Mer des Ambaſſadeurs dans des Vaiſſeaux de jonc* (*a*). *Strabon* dit, dans ſa Géographie, qu'il paſſa en *Egypte* dans un petit Vaiſſeau d'ozier. On faiſoit auſſi des Bateaux de terre, au raport de *Juvenal*, Sat. XV.

Hoc ſævit rabie imbelle & inutile Vulgus,
Parvula fictilibus ſolitum dare vela phaſelis,
Et brevibus pictæ ramis incumbere teſtæ.

Les *Brétons* avoient anciennement leurs *naves vitiles* dans le ſtile de *Pline*, que les Irlandois appellent *Corroghs* ou *Corracles*; c'étoit de petits Bateaux couverts de cuir, dont le volume n'excédoit guère celui d'un grand panier. *Jules Céſar* s'en ſervit pour paſſer pluſieurs Rivières; il dit que les *Brétons* lui en avoient enſeigné la fabrique (*cujus generis cum ſuperioribus uſus Britanniæ docuerat* (*b*),) qu'il décrit ainſi: *Carinæ primum ac ſtatumina ex levi materia fiebantur, reliquum corpus Navium viminibus contextum integebatur*: on faiſoit la Quille & les Varangues ou Côtes de matière légère, & le Corps du Navire ſe couvroit d'ozier. On s'en ſervoit ſur l'*Euphrate* pour porter des proviſions à *Babylone*, puiſque la deſcription qu'en donne *Hérodote* (*c*) eſt exactement la même; ils étoient portatifs, & l'on en a actuellement de ſemblables en *Egypte* & en *Amérique*. Chacun a ouï parler des Canots des Amériquains, fabriqués d'un tronc d'arbre, & des Bateaux de Pê-

(*a*) XVIII. 1, 2.
(*b*) De Bello Civili. *Lib.* I. (*c*) Lib. I. Intit. *Clio.*

Pêcheurs du *Groenland*, faits en forme de Navette, couverts de la peau & soutenus intérieurement des arrêtes d'un grand Poisson; ils ont environ 20 piés de long sur 2½ de large; ils vont plus vite qu'aucun Vaisseau, & ils sont si légers qu'un seul Homme peut en porter plusieurs. Quand ils sont bien fabriqués ils ne craignent ni la tempête ni les écueils. S'il survient un orage, le Pêcheur s'enferme dans son Bateau (*a*), & s'abandonne tranquillement & sans risques à l'impétuosité des flots.

Agitons à présent cette question: les Anciens ont-ils eu quelque connoissance de la Bousole, dont la découverte a tant contribué à perfectionner la Navigation dans ces derniers tems? Ceux qui soutiennent que les Anciens avoient au moins une idée confuse de la Bousole, se fondent sur un passage de *Plaute*, où il se sert du terme de *Versoria*, & sur ce que la pierre d'Aiman s'apelloit chez les *Grecs Lapis Heraclius* & *Magnes*, noms qu'elle porte encore aujourdhui. Mais d'abord, *Versoria* (*b*) n'étoit autre chose qu'un cordage dont on se servoit pour changer les voiles selon le vent: *Plaute* lui-même ne permet pas d'en douter, en disant dans sa Comédie intitulée *Mercator*: *Huc secundus ventus nunc est, cape modo Versoriam* (*c*). Ensuite, la Pierre d'*Aiman* fut apellée *Lapis Heraclius*, non de *Hercule* le Tyrien qu'on supose en avoir le prémier découvert la propriété, mais d'*Héraclée* Ville de Lydie; d'où vient qu'on l'apelloit aussi, *Lapis Lydius* & *Magnes*.

(*a*) On voit à Leyde une de ces Barques qui y a été apportée du Païs.

(*b*) De *Verto*, ou *Verso*, tourner souvent.

(*c*) Act. IV. Sc. II. v. 34. *Versoria* est là ce que nous apellons la *Bouline*.

guet de *Magnérie* Ville du même Païs, parce que cette Pierre avoit été trouvée chez les Lydiens (*a*) dans le voisinage de ces deux Villes. Il faut donc chercher l'origine de cette découverte dans les derniers Siècles; & si nous en croyons les Mémoires modernes, nous trouverons que l'invention de la Bousſole eſt généralement attribuée à *Jean Goia* ou *Flavio Goia* Napolitain, & qu'elle fut perfectionnée bientôt après par les Navigateurs de *Bruges* & d'*Anvers*. On ſait qu'avant l'uſage de la Bousſole, les Pilotes ſe conduiſoient par le moyen de certaines Etoiles; mais cette métode étoit ſujette à bien des inconvéniens.

A la vérité, quelques-uns font honneur aux *Chinois* de l'invention de la Bousſole. Le Docteur *Gilbert* aſſure dans ſon Livre *de Magnete*, que *Paulus Venetus* l'aporta en l'an 1260 en Italie, de la Chine, où il en avoit apris la conſtruction & l'uſage; & *Louis Vertoman* déclare qu'étant aux *Indes Orientales* environ l'an 1500, c'eſt-à-dire, 200 ans après, il ſe trouva dans un Vaiſſeau dont le Pilote dirigeoit le cours par le moyen d'un Compas tout ſemblable à ceux dont nous nous ſervons aujourdhui.

L'Auteur paſſe ici à l'examen des cauſes de la Variation du Compas, & de l'inconſtance de cette Variation, qui conſiſte en ce que l'Aiguille aimantée, qui pour être exacte, devroit être parallèle aux Poles de la Terre, décline en de certains endroits de quelques dégrés, tantôt à l'Oueſt & tantôt à l'Eſt, & en ce que cette déclinaiſon varie & ne ſe trouve plus la même dans les mêmes endroits après un certain tems. Il attribue les cauſes de

(*a*) Voy. *Suidas* & *Lucrèce*.

de la prémière variation à l'éloignement ou au voiſinage des grands Continens qui fourniſſent une grande quantité d'*effluvia* magnétiques que la Terre produit continuellement, & à l'inégalité de la Terre, cauſée par les Montagnes, par conſéquent à la profondeur des Mers. Pour ce qui eſt de l'inconſtance de cette Variation, il en croit découvrir la cauſe dans les changemens de qualité, de ſituation, de conſiſtance qu'il ſupoſe arriver à la Terre par des tremblemens, par des Feux ſouterrains qui conſument de certaines matières, par des Minéraux ſpiritueux qui interrompent l'émanation des atomes magnétiques, ou par des exhalaiſons & des eſprits mercuriaux & arſénicaux qui en altèrent la vertu. Ces conjectures ne ſont pas mépriſables; mais ce n'eſt que des conjectures. Nous n'avons pas ſuivi notre Auteur dans une longue digreſſion qu'il fait ſur les propriétés de l'Aiman, & ſur ce que des Pièces de fer ou des briques aquièrent ces propriétés, uniquement pour avoir reſté longtems dans une certaine ſituation. Nous ne le ſuivrons point non plus dans ſes recherches ſur la Charge d'Amiral. Il en dérive le nom de deux mots, l'un Arabe & l'autre Grec (*a*), & qui ſignifient *Maitre*, ou *Seigneur de la Mer*. Il donne enſuite une liſte des Amiraux Anglois depuis *Edgar*, Roi d'Angleterre, juſque ſous *Charles* II. Cette liſte ne nous paroit guère intéreſſer que la Nation.

(*a*) Emir ἄλος.

ARTI-

ARTICLE XI.

ODE *sur la* REBELLION *de* 1745. A *Londres*, chez *Paul Vaillant*, 1746.

MR. *M. Maty*, Docteur en Philoſophie & en Médecine, eſt l'Auteur de cette Pièce. Son zèle pour la bonne cauſe lui en ſuggéra la première idée; il en dreſſa le plan, il en compoſa l'ébauche, & la fit voir à quelque perſonne peu diſcrète, qui en ſurprit une copie ſur laquelle on en fit d'abord d'autres, deſorte qu'en fort peu de tems elle devint publique juſque dans les Païs étrangers, non ſeulement telle qu'on vient de le dire, mais encore chargée des fautes qui s'y étoient gliſſées par la négligence & l'inattention des Copiſtes. Cependant on ſavoit généralement que c'étoit l'Ouvrage de Mr. *Maty*. Il crut, & avec raiſon, que ſa gloire exigeoit qu'il retravaillât ſa Pièce avec tout l'art & toute l'exactitude dont il ſe ſentoit capable, & qu'il la publiât lui-même; du moins, cette raiſon n'a pas peu contribué à nous la faire avoir dans l'état de perfection où nous l'annonçons aujourdhui.

L'Auteur a fait précéder ſon Ode d'une Epitre dédicatoire à un de ſes Amis, déſigné ſimplement par des lettres initiales, ſur leſquelles nous ne hazarderons point de conjectures; mais ſi l'on en juge par les éloges qui lui ſont donnés, ce doit être à l'égard du génie & du jugement, un homme du prémier mérite; à moins que, comme il arrive ſouvent, l'amitié n'ait groſſi les objets. Donnons-en quelques échantillons auſſi bien que du reſte de cette Epitre, qui d'ailleurs eſt pleine d'eſprit, écrite avec beaucoup de gout & de délicateſſe, & d'un ſtile fort pur & fort élégant. C'eſt une marque eſſentielle de reconnoiſſance que de publier les bienfaits. Mr. *Maty* remercie ſon Ami de la peine qu'il a bien voulu prendre de le diriger dans

la

là compoſition de ſon Ode, marque combien un Poëte a beſoin d'un Ami éclairé & ſincère, & rend compte de la métode qu'il a ſuivie. Après avoir rapellé à cet Ami qu'il lui communiqua la prémière ébauche de ſon Ouvrage, voici ce qu'il lui dit: „ Vous ſçutes, „ ſans me décourager, m'en faire apercevoir les dé„ fauts. D'autant plus Ami que vous étiez plus ſévè„ re, vous m'avez aidé à rectifier mes expreſſions & „ ſouvent mes idées. Vient enſuite une belle deſcrip„ tion de la manière dont l'Ode ſe compoſe. Embraſ„ ſer une foule d'objets, en ſaiſir les raports, les chan„ ger en images; c'eſt là le but des Poëtes. Pleins d'u„ ne multitude d'idées, ils ne les rangent dans leur eſ„ prit que ſuivant le beſoin qu'ils s'imaginent en a„ voir. La meſure du Vers & la contrainte de la rime „ influent ſur leur choix & déterminent leur expreſ„ ſion. Ils ſentent ſouvent à demi, & expriment tou„ jours plus foiblement qu'ils ne ſentent. Quelquefois „ leur raiſon s'égare à meſure que leur imagination „ s'échaufe. C'eſt là leur entouſiaſme ou leur fu„ reur. Ils croyent gagner en force ce qu'ils perdent „ en juſteſſe; la Nature leur échape; & s'ils n'y pren„ nent garde, au bout de quelque tems, ils ne pei„ gnent plus que des objets qu'ils ont eux-mêmes dé„ figurés". C'eſt alors que l'Ami ſage, judicieux, éclairé eſt abſolument néceſſaire; mais il faut ſur-tout qu'il ſoit ſincère. Un Ami flateur peut cauſer la perte d'un Ecrivain qui veut s'expoſer en Public. Le Public ne flatte point: c'eſt un Juge rigoureux, inéxorable; il ſifle ſouvent un Livre imprimé, ſans avoir le moindre égard aux éloges dont les Amis de l'Auteur avoient chargé le manuſcrit. Mais d'ordinaire les Auteurs ſont eux-mêmes les Artiſans de leur propre diſgrace. Pleins d'amour propre, admirateurs perpétuels d'eux-mêmes, ils regardent leurs productions avec complaiſance; & s'ils ne déclarent pas ouverte-

ment

ment qu'ils se croyent infaillibles, ils ne laissent pas de se flatter que l'Ouvrage, qui sort de leur plume, est à peu près exemt de défauts. Si on les critique, c'est, selon eux, par stupidité ou par jalousie. Qu'on prenne la liberté de leur adresser quelque censure, leur gloire en est choquée, & l'on voit éclater sur leur visage un mécontentement qui bien souvent dégénère en haine.

Mr. *Maty* n'a pas assez de présomption pour se croire tout-à-fait à couvert de ce foible; il craint que son Ami ne l'ait loué outre mesure; il en va remettre la décision au Public. „ L'impression, *dit-il*, va bientôt en „ décider. Hélas! Ce ne sera plus par un Ami que je „ serai jugé. La critique se croira dispensée des ménagemens; & pourrez-vous me défendre contre un „ peuple de Censeurs? Les uns, par connoissance de „ cause, les autres pour paroitre connoisseurs, s'attacheront à relever mes fautes, & n'auront que trop „ lieu d'être satisfaits de leur pénétration ". Voila bien de l'humilité; & si elle est sincère, comme nous en sommes persuadés, c'est un bel exemple pour Mrs. les Auteurs. Cependant le Poète espère qu'on aura égard aux motifs qui l'ont fait agir, & qui sont l'amour du Bien Public, le zèle pour sa Religion, la fidélité au Roi, & l'admiration du Prince chargé du commandement de l'Armée. *Si*, dit-il, *je me flatte de quelque succès, c'est parce que mes Vers sont l'ouvrage de mon cœur.* Il parle enfin de la conduite de sa Pièce: il a évité les invectives à l'égard des Ennemis, & il n'a point donné de louanges excessives à son Héros. Mais il reconnoit encore devoir cette juste précaution aux sages avis de son illustre Guide: „ Vous m'avez cependant „ précautionné contre moi-même. Vous m'avez fait „ sentir que le malheur, quoiqu'attaché au crime, „ méritoit des égards; que de simples invectives paroitroient les effets moins du zèle que de l'aigreur; „ & que des Ennemis avoient droit aux privilèges de „ l'huma-

„ l'humanité. J'ai pensé comme vous ; j'ai veillé sur
„ ma plume : je n'ai désigné les Ennemis que par des
expressions générales ; & c'est avec regret qu'il a don-
né le titre de *Monstres* aux *Cannibales* d'Horace. Des dif-
férences dans les Opinions n'autorisent point au zèle in-
humain. Tous les Hommes doivent se regarder & se
traiter mutuellement comme des frères. „ Si je déte-
„ ste les maximes de Rome, c'est qu'elles ne croient dis-
„ pensée de cette bienveillance universelle, qui est
„ le grand caractère de l'humanité, & dont j'aime à
„ me sentir animé même pour elle. „

De quelque source qu'on dérive la Souveraineté, il faudra toujours convenir qu'elle a été établie pour la conservation des Peuples, & que par conséquent elle cesse à l'égard de tout Prince qui l'emploie à leur ruine. Cette assertion nous paroît souffrir quelque difficulté à l'égard d'un Conquérant qui se rend maître d'un Peuple ennemi, par la force des armes : libre de droit naturel de la détruire *à la façon de l'interdit*, il peut lui imposer un joug & l'agraver comme bon lui semble, à moins qu'il ne se fût astreint à des conditions par capitulation. Mais la proposition est exactement vraie en tout autre cas. C'est alors qu'on peut dire que, comme un Père n'a droit à l'obéissance de son Fils, que parce qu'il est son plus grand bienfaiteur & son meilleur Ami ; tout de même les Rois étant nos Pères, nous cessons d'être leurs Enfans dès qu'ils deviennent nos ennemis. L'Auteur relève ici une expression dure, qui est échapée à *Mr. de Voltaire* dans une Pièce en Vers sur la Victoire de *Fontenoi*. „ Des
„ louanges excessives n'auroient pas moins dépla
„ que des reproches outrés. Que les préjugés de la
„ naissance & de la coutume influent ailleurs sur des
„ Hommes naturellement amis du vrai ; qu'on attri-
„ bue à la *Vertu* des succès dus au *nombre* ; qu'on taxe
„ de *férocité* des Peuples qu'on admiroit dans des

„ tems plus heureux ; en Angleterre, chez un Peuple
„ libre, la Vérité eſt à la fois la ſource & la meſure de
„ la cenſure & de l'éloge. Eh ! pouvois-je être tenté
„ de recourir à la fiction ? Avois-je beſoin d'exagé-
„ rer ? Le retour de la tranquilité publique, les ac-
„ clamations d'un Peuple délivré ; quelles idées au-
„ rois-je ôſé ajouter à celles-là " ? Heureuſement notre Auteur a été tout à la fois & Poète & Prophète. Voyons ſes Vers.

L'Ode eſt de 12 Strophes. La prémière annonce l'arrivée du *Prétendant*.

D'où partent ces coups de tonnère ?
Le Ciel ébranle ces climats ;
La Mer nous aporte la guerre,
La ſervitude & le trépas.
De tous côtés des voix plaintives
Annoncent ſur ces triſtes rives
Un Tyran que l'Orgueil ſéduit.
Le ſang coule ; Stuart *s'avance,*
Devant lui marche la Vengeance
Et la deſtruction le ſuit.

La ſeconde eſt une invocation, à la fin de laquelle le Poète déclare ſon deſſein. Dans la troiſième on voit dépeinte la brutale fureur & la barbare cruauté des Rebelles. Voici la quatrième & la cinquième.

Celui qui cauſe ma miſère
A-t-il quelqu'empire ſur moi ?
Un Ennemi n'eſt point mon Père,
Un Tyran ceſſe d'être Roi.
Trop indigne du Diadême,
Jaques *ne s'exila lui-même*
Que pour nous mieux perſécuter ;
Souffririons-nous dans ces Contrées,
Que ſes fureurs ont déchirées,
Un Fils inſtruit à l'imiter ?

Fils

Fils douteux d'un coupable Père
Stuart *quelles ſont tes vertus?*
De la Famille d'un Tibère
Nous vient-il enfin un Titus?
Les droits, les maux de la Patrie
Touchent-ils ſon Ame attendrie?
Aux loix ſon cœur eſt-il ſoumis?
Tremblez Anglois, Rome *l'ameine*,
Son Dieu, c'eſt le Dieu de la haine,
Et ſon bras ſert nos Ennemis.

La ſixième apoſtrophe le *Prétendant*, en lui faiſant ſentir la témérité de ſon entrepriſe par l'averſion générale que le Peuple témoigne pour lui, & par le zèle & l'ardeur infatigables qu'on voit éclater de toutes parts dans les Sujets pour la défenſe du Roi régnant. La ſeptième expoſe la noirceur de ce projet infernal; les Anglois verſeront juſqu'à la dernière goute de leur ſang pour s'y oppoſer. C'eſt à quoi ils ſont animés dans la Strophe ſuivante par les motifs les plus forts. Le Poëte s'adreſſe avec eux à Dieu dans la neuvième; ils le prient que, s'il juge à propos de les châtier, ce ne ſoit pas par les mains de ces Barbares. Voici les trois dernières.

Quels tranſports! quels cris d'allegreſſe
Annoncent un Dieu déſarmé!
Cumberland *part, la crainte ceſſe,*
Il marche & l'orage eſt calmé.
Son nom ſeul confond les Rebelles;
Dans leurs Cohortes criminelles
Paſſe la conſternation;
Leur prémière peine eſt la honte,
Et leur fuite eſt encore plus prompte
Que ne fut leur invaſion.

Tel on vit ſur les bords du Tibre,
De farouches Gladiateurs,

Soulevés contre un Peuple libre,
Faire la guerre à leurs Vainqueurs.
Déja de foibles avantages,
Suivis d'horribles brigandages,
Enflaient le Cœur de Spartacus;
Les Traitres vainqueurs à Picène
Insultoient à l'Aigle Romaine;
Crassus paroit; ils sont vaincus.

„ *D'un Peuple sauvé par tes armes*
„ *Jeune Héros reçois les Vœux;*
„ *Tu fus l'objet de nos allarmes,*
„ *Tes succès nous rendent heureux.*
„ *Dans le sang des fils de la gloire*
„ *Fixe l'inconstante Victoire,*
„ *Fais triompher le nom Anglois;*
„ *D'un Ciel trop fertile en nuages*
„ *Dissipes les sombres nuages,*
„ *Et fais en descendre la Paix.*

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

LE changement qui s'est fait dans les affaires publiques du dedans du Royaume, en a produit un semblable dans les productions de nos Auteurs. Nos craintes ont cessé. La victoire a ramené la joie; & les Muses Angloises se sont distinguées à l'honneur de notre Libérateur. C'étoit il y a quelques mois le tour des Prédicateurs; c'est à présent celui des Poëtes. Le zèle & la reconnoissance ont reveillé le génie poétique de la Nation, ou du moins en ont tenu lieu.

Quel-

Quelque étendu que soit le goût de la Poésie, il n'est cependant pas universel. Il y a peut-être des gens, à qui le Poëme de *Milton* paroîtroit plus beau, s'il étoit écrit en prose; & c'est pour les satisfaire qu'on publie ici *The state of Innocence*, &c. c'est-à-dire: *L'innocence ou la chute de l'homme, décrites dans le Paradis perdu de* Milton, *exprimées en prose, & accompagnées de remarques historiques, philosophiques & critiques.* In 8.

Mr. *Smart*, Membre du Collège de Pembroke à Cambridge, vient de faire imprimer *Carmen Cl. A. Pope in Cæciliam. Latine redditum.* In 8.

Il y a déja quelque tems que *Mr. Martin*, célèbre Médecin & Professeur en Botanique à Cambridge, a publié une Edition des Géorgiques *in 4.* à laquelle il a ajouté une traduction & des notes Angloises. Cette Edition est devenue rare & assez chère: c'est ce qui a engagé Mr. *Martin* à en donner une nouvelle *in 8.* Le témoignage avantageux que Mr. *Maittaire* rend à cet Ouvrage mérite d'être transcrit. *Gemma*, dit-il, *rien n'est plus nécessaire à ceux qui étudient, que l'intelligence des Auteurs qu'on met entre leurs mains, & que parmi les Poëtes* Virgile *tient le premier rang, la traduction que le Dr.* Martin *a mise des Géorgiques, l'Ouvrage le plus complet & le mieux fini de Poëte Latin, & les Notes savantes dont il l'a accompagnée, méritent d'être recommandées pour l'usage des Ecoles publiques & particulières de ce Royaume. Sa Préface est aussi fort digne d'être lue avec attention.* Mr. *Martin* nous prépare une Edition pareille de l'Enéide & des Bucoliques.

A new translation, &c. c'est-à-dire: *Nouvelle traduction des Oeuvres de Salluste, accompagnée de notes critiques & d'un abrégé de l'Histoire Romaine depuis la guerre de Jugurtha jusqu'à la conjuration de Catilina.* Par Mr. Cooke, *Maître d'Hisaine d'Enfield.* 2 vol. *in* 8.

C'eſt ſans doute par modeſtie que Mr. *Cooke* n'a pas placé ſon Suplément entre les deux morceaux hiſtoriques, dont il remplit le vuide. Il a mieux aimé, que ſes Lecteurs puſſent lire & faire relier ſéparément les Ouvrages de *Salluſte*, qui ſe trouvent dans le prémier Volume, & le ſien, dont il a fait le ſecond.

Si l'étude des Pères n'eſt pas abſolument néceſſaire à tous les Théologiens, on ne peut nier qu'elle n'ait pour eux plus d'un uſage. L'Hiſtoire Eccléſiaſtique des trois prémiers Siècles mérite l'attention de ceux, qui cherchent à comparer la doctrine & la diſcipline de nos Egliſes avec celles du Chriſtianiſme naiſſant. L'Ouvrage ſuivant ſervira à faciliter cette comparaiſon auſſi mortifiante que négligée. *S. S. Patrum Apoſtolicorum* Barnabæ, Hermæ, Clementis, Ignatii & Polycarpi *Opera genuina*; *una cum* Ignatii & Polycarpi *martyriis*; *verſionibus antiquis ac recentioribus*, *variantibus lectionibus*, *ſelectisque variorum notis illuſtrata. Acceſſerunt* S. Ignatii *Epiſtolæ*, *tum interpolatæ tum ſuppoſititiæ. Cura* Richardi Ruſſel *A. M.* 2 *vol. in* 8. Cette Edition, annoncée il y a plus de quinze ans, vient enfin de paroître. On a ſuivi, dans la plupart des Pièces qui la compoſent, le Texte de la dernière Edition du Recueil de *Cotelier*, & on y trouve même quelques Ouvrages qui ne ſont pas dans ce Recueil, ni dans aucun des autres. Ajoutez à cet avantage celui d'être d'un format plus commode, & par cela même d'un prix beaucoup moindre; ce qui ne peut qu'accommoder pluſieurs Eccléſiaſtiques, qui, faute de moyens, ne ſauroient jamais ce qu'on a penſé ou du moins dit, il y a quinze cens ans.

La Bible, plus expliquée & plus attaquée de nos jours qu'elle ne le fut jamais, offre encore à nos Savans une carrière auſſi ample que difficile. Il ne ſera pas aiſé de reconnoître ce Saint Livre dans l'Ouvrage ſuivant, dont on diſtribue tous les mois quatre mi-

mi-feuilles *in* 4. pour six sous. *An Essay*, &c. c'est-à-dire: *Essai d'une nouvelle Version du Vieux Testament en Anglois, suivant une méthode qui n'a pas encore été suivie. Par l'Auteur de* La Majesté, *&c.* de l'Hébreu, *&c.* (*a*). Suivant cet Auteur tous les Traducteurs se sont écartés, en divers endroits, du sens de l'Original, pour n'avoir pas fait attention à la force & à l'emphase des accens. Il avoit déja soutenu & il insinue encore, que ces accens, de même que les points voyelles sont du moins du tems d'*Esdras*. Aussi se propose-t-il de s'y attacher scrupuleusement, & d'observer dans sa Version les distinctions en Périodes, Versets, & Paragraphes; la répétition des articles, & autres choses de cette importance. Il seroit impossible de rendre son dessein & ses raisons intelligibles à ceux qui n'entendent pas l'Hébreu; & pour leur donner une idée de l'exécution, il sufira de transcrire sa Version des deux prémiers Versets de la Genèse.

1. Par celui *qui est le* commencement,
Dieu créa:
Il créa ces Cieux & cette Terre.
2. *Or la Terre*; ——
Etoit devenue un cahos confus;
Et l'obscurité étoit sur la face de l'abîme:
Mais l'esprit de Dieu; ——
Echaufoit la surface des eaux.

Les Notes du Traducteur sont purement grammaticales, & servent à justifier les mystères, qu'il découvre à l'aide de ces merveilleux accens.

Il y a plus de travail, peut-être plus de jugement, & du moins plus de modestie dans un autre Ouvrage du même genre, qu'on débite aussi par brochures périodi-

(*a*) *Voy.* Bibl. Rais. *Tom.* XXXIII. *pag.* 473.

riologiques. *Opus Scholasticum in Biblia*, &c. c'est-à-dire: *Travaux Scholastiques dans la Bible, ou Commentaire sur la Bible, par des Nouveaux Critiques*, &c. *in folio*. Cet Ouvrage est, dit-on, composé par un Anglois, qui est de la Société des Quacres ou Trembleurs, qui servent à éclaircir le tems où arrivent les difficultés des Incrédules, & sont écrites d'une manière fort simple, & on y remarque beaucoup d'érudition & de bon sens. Il se distingue avantageusement de la plupart des autres Commentateurs, en exposant leurs sentimens avec éloge, & en les critiquant avec modération.

Il semble fait bien qu'on ne puisse dire quelque chose d'un Controversiste déjà connu par d'autres disputes. Il regne plus que de zèle dans un Livre qu'il vient de publier, sous le titre suivant: *Infidelity strangled*, &c. c'est-à-dire: *L'Infidelité étranglée, ou le Christianisme défendu contre les insinuations scandaleuses de Mr. Thomas Chubb, dans ses Dissertations*, &c. (a) & 2. *contre les sophismes du Livre*: Que le Christianisme n'est pas fondé sur le raisonnement. *Par* Jaques Bates, *etc. in* 8. Aussi cet Auteur vient-il d'être relevé, principalement sur la maniere de traiter ses adversaires, par un Quacre, qui à son tour oublie de tems en tems la Charité Evangélique.

The Glory, &c. c'est-à-dire: *La Gloire de Jésus-Christ, Dieu & Homme, expliquée en trois Discours; le* 1. *sur les apparitions de Christ comme Dieu avant son Incarnation, avec quelques observations sur les textes du Vieux Testament, qui lui sont appliqués; le* 2. *sur le pouvoir étendu de la Nature Humaine de Christ; le* 3. *sur la Préexistence de l'Ame humaine du Sauveur, avant la fondation du Monde. in* 8.

Malgré le grand nombre de Sermons imprimés & le petit nombre de bons, on se flatte d'intéresser le Public au projet de Souscription, qu'on lui offre pour deux Vo-

(a) Voy. la page 476 du Volume précédent.

Volumes de *Sermons choisis, sur des sujets de pratique, composés par feu Mr. Guillaume Burnet, Vicaire de Coggeshall en Essex. In* 8. Les Editeurs, pour encourager les Souscrivans à ne pas refuser une demi-guinée qu'on leur demande, font valoir le nom de l'Auteur assez connu par son Abrégé des Sermons faits pour la Fondation de Mr. *Boyle* (*a*), & la considération de jeunes Enfans, à qui le Pere n'a laissé d'autre héritage que ses Sermons.

Le Livre suivant est actuellement sous presse. *Mathematical principles of Theology*, &c. c'est-à-dire: *Principes Mathématiques de Théologie, ou l'Existance de Dieu démontrée géométriquement, en trois Livres, où l'on prouve que Dieu existe par lui-même & d'éternité en éternité; qu'il est indépendant, unique, infini en sagesse & en puissance*, &c. *que la matiere est un Etre à tems, & que Dieu est la cause de son existance, de même que de celle de tous les autres Etres*, &c. *Par* Richard Jack. *In* 8.

The Analyst, &c. c'est-à-dire: *L'Analiste; ou Introduction aux Mathématiques, contenant* 1. *la Doctrine des Fractions communes & décimales*; 2. *L'Extraction des Racines, suivant la méthode de* Newton; 3. *Les premiers principes de l'Algèbre, démontrés d'une maniere aisée & concise, & appliqués à divers Problèmes. In* 8.

On peut, en général, diviser l'étendue en *mêlée* & en *apparente*. L'une fixe & constante a presque toujours été l'objet des Géometres; l'autre relative à la situation d'un point mobile, qui est l'œil du Spectateur, n'a guère été considérée que par ceux, qui en ont déterminé les variations par rapport à la Peinture & à la Gnomonique. Mr. *Newton* a dit le premier que la géné-

(*a*) Cet Ouvrage dont on a donné une Idée dans le *Tome* XIX. *pag.* 447 de cette *Bibliothèque*, a été traduit en François.

nération & les transformations de divers ordres de courbes pouvoient, par le moyen d'ombres tracées sur un plan infini éclairé par un point lumineux, être ramenées à des règles simples & constantes. Ce Grand-homme ne fit qu'indiquer cette idée, qui peut servir à faciliter la construction d'une infinité de courbes, dont elle découvre de nouveaux raports. Pour en être convaincu, il ne faut que lire l'Ouvrage suivant: Newtoni *Geneſis curvarum per umbras, ſive perſpectiva univerſalis Elementa: Exemplis Coni Sectionum & Linearum tertii ordinis illuſtrata.* In 8. L'Auteur de cet Ouvrage est Mr. *Murdoch*, savant Ecossois. Son Livre est divisé en quatre Sections, dont la prémière comprend, en un petit nombre de propositions, les principes de la Perspective linéaire, qui peuvent être utiles aux Peintres. Il examine dans la seconde les effets des projections géométriques, & enseigne les moyens de déterminer les courbes formées par l'ombre d'autres courbes données, & de les exprimer algébriquement. La troisième Section contient des exemples de ces projections sur le Cone. On y trouve aussi quelques problèmes de Gnomonique & d'Astronomie, résolus suivant ces principes, d'une manière très simple. Enfin dans la dernière l'Auteur vérifie ce que Mr. *Newton* avoit avancé, c'est que les ombres des cinq paraboles divergentes du troisième ordre suffisent à tracer sur un plan toutes les lignes de cet ordre. Mr. *Murdoch* en fait une énumération complète, & il se trouve qu'au-lieu de 72 courbes de ce genre, trouvées par Mr. *Newton*, auxquelles Mr. *Stirling* en avoit encore ajouté quatre, il y en a réellement 78. Il ne paroit pas au reste que Mr. *Murdoch* ait vu deux Mémoires sur le même sujet de Mrs. *Clairaut* & *Nicole* (*a*). Leur manière de démontrer les mêmes vérités est toute différente, &

(*a*) Voy. *Mém. de l'Ac. des Scienc. de* 1731. *p.* 483 & 424.

& la comparaiſon ne diminue en rien le mérite de l'Ouvrage du Géomètre Ecoſſois.

De Imperio Solis ac Lunæ in Corpora humana, & morbis inde oriundis. Auctore Richardo Mead, *Colleg. Medicor. Londin. Socio, Reg. Societ. Sodali, & Medico Regio. Editio altera auctior & emendatior. In* 8. Quarante ans d'étude & d'expérience ont mis notre Auteur en état d'enrichir ſon Livre de diverſes additions utiles. Elles conſiſtent, à ce qu'il nous apprend lui-même, dans un Avertiſſement, en de nouvelles explications des Principes de Mathématique dont il s'eſt ſervi, & en pluſieurs obſervations, qui peuvent être d'uſage en Médecine. *Pluſieurs maladies*, ajoute-t-il, *dont le cours & le progrès dépendent de la ſituation du Soleil & de la Lune, montrent aſſez l'utilité & l'étendue de ces obſervations. Et comme il ſe peut, que quelques perſonnes peu frapées par nos calculs géométriques, ne laiſſeront pas d'ajouter foi à des exemples auſſi nombreux, nous ne ferons pas uſage de ce mot de* Platon, l'entrée n'eſt permiſe qu'aux Géomètres.

Mr. *James* vient encore de faire imprimer un Livre dont il vouloit faire un Article de ſon Dictionaire de Médecine, mais que la précipitation des Libraires ne lui a pas permis d'y inſérer. Il roule ſur les maladies des Artiſtes, & eſt tiré des ouvrages de Mrs. *Hofman* & *Ramazzini*.

Aquæ Minerales omnibus morbis chronicis medentur, modo ſint medicabiles, & Chirurgia non fuerit opus. Quæſtio in Scholis publicis Academiæ Cantabrigienſis haud ita pridem diſceptata; ſive de Aquis Mineralibus Diſſertatio, in qua earum natura & qualitates exquiruntur, errores compluſculi de iiſdem pervulgati emendantur, nec non ſumma hujus rei accuratius exploratur, & Philoſophice pertractatur. Accedit Aquarum Sitomagenſium (vulgo Thetfordenſium) *Analyſis: ex qua oſtenditur easdem ad ea omnia præſtanda, quæ in quæſtione*

de

de tutorio gentilitio sunt prædicata, præcipuè valere. Authore Matthæo Manning *M. D. In* 4. L'Auteur, après avoir expliqué à sa maniere la nature & les indications des maladies chroniques, s'efforce ensuite de prouver que les Eaux Minérales suffisent pour les guérir. Il recherche pour cet effet quels sont leurs principes, & réfute d'une maniere assez aigre les Auteurs, qui y ont trouvé des acides, du nitre, de l'alun, &c. Elles sont plutôt alcalines, le Fer est le seul métal qu'on y découvre, & des espéces différentes de Tartre vitriolé sont les seuls Sels dont elles soient chargées. Une terre calcaire & des principes sulfureux entrent encore dans le mélange; & ces principes, qui, suivant Mr. *Manning*, répondent à toutes les indications des maladies chroniques, & qu'il a aussi trouvés dans les Eaux de Thetford, l'autorisent à décider, que ces dernières sont seules capables de produire tous les bons effets, qu'on peut attendre des Eaux Minérales.

Si la rareté fait le prix de la plupart des choses, il est douteux si l'Auteur d'un nouvel Essai de Botanique augmente ou diminue nos trésors. *Specimin Botanicum, quo Plantarum plurium rariorum Angliæ indigenarum loci nascendi illustrantur. Cum Iconibus. Auctore* Johanne Blakstone *Pharm. Lond. In* 8. On trouve dans ce Catalogue alphabétique de plusieurs Plantes, qui passent pour rares, leurs noms & leurs synonimes en Latin, leurs caractères, leurs noms Anglois, & enfin les lieux où elles croissent.

Voici un Livre qu'on n'a fait attendre au Public que pour le rendre plus digne de lui être offert. *Pharmacopœia Collegii Regalis Medicorum Londinensis. In* 4. Il ne faut que réfléchir sur le caractère de ceux dont nous viennent nos compositions les plus estimées, & examiner les divers ingrédiens qui y entrent, pour se convaincre combien une reforme étoit nécessaire. C'est dans les siécles les plus ignorans que la Pharma-

cie

cie à peu naissance, & la vénération superstitieuse avec laquelle les Peuples de l'Occident reçurent les Sciences ou plutôt les erreurs des Arabes, & les Fables des Chimistes, introduisit dans nos Pharmacopées une infinité de remèdes, qu'on méprise & qu'on n'ose rejetter. Le Collége de nos Médecins a voulu avoir la gloire de secouer le premier un joug trop longtems porté. Ceux des Membres qui avoient été choisis pour réformer la Pharmacopée, après avoir publié quelques essais, pour sonder le goût du Public, & pour recevoir des avis utiles, viennent de voir leur plan confirmé par le concours des autres Médecins & par l'autorité Royale. On trouvera dans leur Ouvrage de grands changemens, dont ils n'ont pas manqué de rendre compte dans le plan qu'ils en ont publié. Ils ont cependant, par une condescendance toujours nécessaire pour les préjugés de l'Antiquité, respecté divers choses, qu'ils laissent à corriger à la Postérité. Peut-être n'auroient-ils pas mal fait de l'étendre à de simples titres de remèdes, qui, quoique mal appliqués, étoient en quelque manière consacrés par une longue prescription.

The Croonian Lecture, &c. c'est-à-dire : *Discours faits suivant l'institution du Dr.* Croune *sur le mouvement musculaire, lus à la Société Royale dans le cours des années* 1744 & 1745, *par* Jaques Parsons, *Dr. en Médecine & Membre de cette Société ; pour servir de supplément aux Transactions Philosophiques de ces années.* In 8. Ces Discours sont au nombre de trois. L'Auteur raporte & refute dans le prémier les sentimens des Auteurs qui l'ont précédé. Il propose dans le second son opinion sur le mouvement musculaire, qu'il fait dépendre de l'action de l'air. Le troisième Discours, qui n'a avec les précédens qu'un rapport indirect, est destiné à prouver que l'Uterus, les Trompes de *Fallope*, & les Ligamens ronds, ont une structure musculaire.

Les

Les *Tranſactions Philoſophiques* pour les ſept prémiers mois de l'année 1745 viennent d'être publiées. Elles ſont renfermées dans les N°. 475 & 476. On a auſſi imprimé ici une *Lettre écrite de Paris, ſur diverſes expériences d'Electricité. In* 4. Elles ſont de Mr. le *Monnier*; mais, quoique très curieuſes, elles paroiſſent rendre plus difficile l'explication des phénomènes, bien loin de la faciliter.

Mr. *Dobrée*, Agent de l'Amirauté à Guerneſey, vient de publier des Cartes, qu'il a levées & dreſſées des Iles de *Guerneſey*, *Aureny*, *Serk*, *Herm* & *Jethou*. Il y en a une générale, pour déterminer les poſitions de ces Iles, les unes par raport aux autres, au Cap de la *Hogue*, & aux *Caſquets*. Les deux autres ſont plus particulières, & l'on y a marqué les Rochers, les Ecueils, les Sondages, & le cours des Marées, le long de ces Iles. Pour rendre ces Cartes plus utiles, l'Auteur a fait imprimer en François & en Anglois des obſervations ſur chacune d'elles. Elles ſerviront à *faciliter encore mieux aux Etrangers l'avenue & la ſortie des deux Iles de Guerneſey & d'Aureny*, & à les mettre en état *d'aborder ces Iles ſans aucune crainte*. Il n'a pas eu la commodité de faire la Carte de Jerſey; mais il eſpère *que pour le bien public, quelque habitant de cette Ile voudra bien imiter ſon exemple*.

BERNE *en Suiſſe*.

Mr. ENGEL, prémier Bibliothécaire de la République & Membre du Conſeil Souverain, fait imprimer un Ouvrage qui ne tardera pas à paroitre. C'eſt un Manuſcrit qu'il s'eſt reſervé d'une grande Collection de Pièces rares. Il eſt du douzième Siècle, écrit en Vers élégiaques par *Pierre de Ebulo*. Il y donne l'Hiſtoire des Guerres que *Henri* VI a ſoutenues contre le Rebelle *Tancrède*. Mr. *Engel* y a ajouté des Notes Critiques & Hiſtoriques, avec huit Planches gra-

gravées sur les Mignatures originales du MS. Elles représentent les principaux evènemens de ce Poëme, le Couronnement de *Henri* VI, la conjuration de *Tancrède*, & la manière dont un Moine le découvre à l'Empereur, *etc.* Tout cela est parfaitement bien exécuté, & répond à la beauté de l'impression.

LEIDE.

On distribue ici le Projet d'une nouvelle Edition des *Tragédies d'Eschyle*, en faveur duquel les Curieux ne peuvent manquer d'être extrêmement prévenus. Mr. *A. Askew*, qui en sera l'Editeur, & qui a ce dessein, a collationné trente-cinq MSS. d'*Eschyle*, outre les Commentaires déja publiés, l'enrichira non seulement de ses propres Notes, mais encore de celles de plusieurs autres Savans qui n'ont pas encore vu le jour; savoir de *Auratus*, *Scaliger*, *Grotius*, *Falkenburg*, *Casaubon*, *Bourdelot*, *Pearson*, *Vossius*, *Stanlei*, *Spanheim* & autres.

Au mérite intérieur répondra la magnificence extérieure. Cet Ouvrage sera imprimé avec des Caractères neufs & très beaux sur le meilleur papier Royal, & formera trois Volumes en grand 4to, dont le prix pour ceux qui souscriront sera de deux Guinées, qui néanmoins ne se payeront que quand on sera avancé jusqu'au dernier Tome; & comme on n'en imprimera que le nombre d'Exemplaires, qui auront été arrêtés, on prie ceux qui le souhaitent de donner leurs noms au plutôt, afin de les placer dans la Liste des Souscrivans qu'on mettra à la tête du Livre.

Il seroit à souhaiter que tous les Ouvrages de cette nature fussent publiés de la même façon, c'est-à-dire qu'on ne donnât aux Curieux, que le tems de se résoudre promptement, & non de balancer lorsque les fraix de l'Edition sont faits. Il ne suffit pas d'admirer les beaux Projets, il s'agit de contribuer à l'exécution.

TABLE

TABLE
DES
ARTICLES.

I. LETTRE *de Mr.* GARCIN *à Mr. de* REAUMUR. 3

II. BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, &c. par Mr. *l'Abbé* GOUJET. *Tom.* IX & X. 21

III. LETTRE *sur le genre de Nourriture des prémiers Hommes.* 33

IV. PRINCIPES *de la Philosophie de* NEWTON, *commentés par les* P. LE SEUR *&* JAQUIER. 54

V. HISTOIRE ROMAINE *par Mr.* CREVIER. Tome XII. 61

VI. EXPERIENCES *pour découvrir un remède propre à dissoudre la Pierre.* &c. 103

VII. LETTRE *sur l'entretien de* JESUS-CHRIST *avec* Marthe. 118

VIII. DESCRIPTION *de l'*ORIENT, *& de quelques autres Païs*, par RICHARD POCOCKE. 147

IX. COMMERCE *de* LETTRES *entre Mrs.* LEIBNITZ *&* JEAN BERNOULLI. 178

X. MELANGE HARLEYEN. Second Volume. 193

XI. ODE *sur la* REBELLION *de* 1745. 212

XII. NOUVELLES LITTERAIRES. 218

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE.

1746.

TOME TRENTE-SEPT.

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLVI.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois
d'Octobre, Novembre & Décembre,
1746.

ARTICLE I.

PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS, *&c.*

C'eſt-à-dire:

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES. Vol. XLII, *pour les Années* 1742, 1743. In 4, *de* 641 *pages.*

NOus nous hâtons d'amener notre Extrait des *Tranſactions* juſqu'aux nombres les plus nouveaux. Dorénavant cet Extrait aura les agrémens de la nouveauté, qui ne laiſſent pas que d'orner l'excellence même.

Le N°. 462 contient onze Articles. Le ſecond en eſt un des plus curieux. Il s'agit d'un Antidote contre un certain Poiſon, dont les Nègres font un ſecret dans les Colonies Amériquaines, & dont les funeſtes effets ne ſont que trop avérés.

Ses effets ſont différens, mais le plus ſouvent il tue en ſix ou ſept heures de tems. Sa violence eſt telle, que les Nègres empoiſonnés en deviennent tout-à-fait blancs, avant que de mourir. Si la doſe en eſt plus foible, le Malade poura languir quelques mois, ou quelques années, preſque au choix de l'Empoiſonneur. Si les Nègres ont inventé cet abominable ſecret, ils ont le mérite d'en avoir découvert l'Antidote. C'eſt la Senſitive, célèbre par le mouvement rapide de ſes branches & de ſes feuilles, & qui raproche les Plantes de la claſſe des Animaux. L'Eſpèce en eſt aſſez mal déſignée dans le Mémoire, qui eſt venu des Iles; on y voit pourtant que c'eſt l'Eſpèce ſans épines, dont il s'agit. On cuit une poignée de ſes racines dans de l'eau, & le Malade en prend un bon verre bien chaudement. Cette doſe ſufit pour arrêter les effets du Poiſon. L'excès n'en fait point de mal.

Tout le monde connoit le remède de Mlle. *Stéphens*. Les expériences que Mr. *Morand* en a faites à Paris, ne peuvent que nous donner de la confiance pour un remède, qui nous délivre & d'un mal cruel, & d'une opération preſque auſſi cruelle. Ce Spécifique n'eſt pourtant pas toujours heureux; on a vu des Malades, qui ſe ſont crus guéris par ſon ſecours, & à qui on a trouvé des Pierres dans la Veſſie. L'hiſtoire de Mr. *Gardner* eſt de cette claſſe. Il s'étoit cru délivré par les Poudres de Mlle. *Stéphens*; les Chirurgiens mêmes ne lui trouvoient plus de Pierre. Il mourut, & on le diſſéqua. Sa Veſſie ſe trouva avoir ſix poches, qui renfermoient autant de Pierres, & qui les mettoient à l'abri du remède qui devoit les détruire, & de la Sonde qui devoit les découvrir.

Il

Il reste quelque chose à dire en faveur du remède dans cette occasion, il n'y a plus rien à répondre dans le cas de Mr. *Bell*. Il avoit pris les remèdes de Mlle. *Stéphens*, il les avoit même pris quinze mois de suite, & avoit été compté au nombre de ceux qu'ils avoient guéris. Les accidens de la Pierre revinrent, & lui ôtèrent la vie. On lui trouva un Rein presque détruit, & l'autre rongé de plusieurs Ulcères. Deux Pierres d'une surface assez polie étoient dans sa Vessie; l'une d'elles bouchoit l'embouchure de l'Urètre, & paroissoit avoir été la cause immédiate de sa mort.

Ce n'est pas que nous prétendions prévenir le Lecteur contre le Savon. Il n'est pas infaillible, & où est le remède qui le soit? Mais il a guéri un nombre considérable de Malades: leurs Pierres fondues par son action ont passé par les urines: un nombre encore plus grand de Malades en a été assez soulagé, pour se croire guéri; en voila plus qu'il n'en faut, pour ne pas regretter les cinq mille Livres Sterling que le Parlement a sacrifiées à l'utilité publique.

Mr. *Desaguliers* a posé quelques autres Loix, apuiées sur les phénomènes électriques. Un Corps électrique ou *per se* ou *par communication*, perd sa force électrique en touchant un Corps non électrique, & sur-tout l'eau, dont l'humidité est aussi contraire à la matière électrique, qu'elle l'est au feu. Tout le monde sait avec quelle précision un Homme électrisé doit prendre garde de poser ses piés uniquement sur le gâteau de poix. Dès le moment que la pointe de ses piés touche du bois, c'en est fait, il a perdu le pouvoir d'enflamer & de blesser.

Rien n'eſt perdu pour un Homme véritablement épris de la Phyſique. Le Voyage malheureux de la Perle & de la Saverne, qui ont fait partie de l'Eſcadre de l'Amiral *Anſon*, & qui ont été forcées, après bien des fatigues & des malheurs, de revenir chercher un aſile dans le Bréſil, a ſervi à corriger une erreur de Géographie très conſidérable & très dangereuſe. L'Ile de *Ste. Cathérine* ſur la Côte du Bréſil s'eſt trouvée de ſix dégrés plus à l'Oueſt, que ne la mettent les Cartes, Mr. *Legge*, Capitaine de la Saverne, ayant déterminé la Longitude par le moyen d'une Eclipſe de Lune. Sa différence du Méridien de Greenwich eſt de 49°. 17', en prenant les milieux. C'eſt préciſément la fauſſe poſition des Cartes, qui a cauſé tous les malheurs de ces deux Vaiſſeaux de Guerre. Quand il s'eſt agi de doubler le Cap de Horne, ils ſe ſont crus plus éloignés des terres de ſix dégrés vers l'Eſt, qu'ils n'étoient en effet; c'eſt cette fauſſe eſtime, qui les a engagés de mettre Cap au Nord, plutôt qu'ils n'auroient dû, & les a fait tomber entre de hautes terres, qui ont été la cauſe de leurs infortunes. Il faut eſpérer que le Public ſe reconciliera de plus en plus avec toutes les parties de la Phyſique, qu'il étoit fort tenté de ne prendre que pour des ſpéculations de Collège. De bons Inſtrumens, d'exactes Obſervations, qu'on ne croyoit bonnes qu'à faire des Calendriers, ſe ſont trouvées indiſpenſables pour aſſurer la Navigation, & pour conſerver des Flottes entières.

Mr. *Sheldrake* a inventé une Machine dont le deſſein eſt aſſez particulier. Il s'agit de redreſſer les difformités des perſonnes, dont une épaule eſt

plus

plus élevée que l'autre, ou dont le dos est sorti de l'équilibre. Pour y réussir Mr. *Sheldrake* se sert d'une espèce de Balance d'acier, sur les bras de laquelle on suspend un Enfant, dont la taille seroit dérangée. Comme les bras de la Balance sont égaux, le côté du Corps, dont la contraction est trop forte, y soufre une extension graduelle qui y remet l'égalité naturelle.

Mr. *Sutton* a tâché de délivrer le Fond-de-cale & les Magazins des Vaisseaux de l'odeur desagréable & malsaine, dont le bas d'un Vaisseau est toujours infecté, sur-tout dans les Voyages aux Indes. Il a cru que le feu serviroit à ce salutaire effet, & que celui qui fait bouillir la marmite, y pouroit être employé Il conseille d'assujettir dans le Cendrier un tuyau de fer, dont les branches se répandent dans les différentes parties basses du Vaisseau. La raréfaction de l'air, que cause le feu, en feroit monter l'air empesté par le tuyau, & de nouvelles colonnes d'air frais le remplacerojent de tous côtés. On ne se sert pas de cette invention, quoiqu'on en ait fait l'expérience avec succès sur des Vaisseaux de Guerre, & le Ventilateur de Mr. *Hales* a prévalu.

Mr. *Charles Perry* a fait le Voyage de la Palestine, si rare pour un Protestant. Il a eu la curiosité de faire des épreuves chymiques sur plusieurs Eaux minérales de ce Païs. Les expériences l'ont convaincu que l'Eau de la Mer-morte contient une quantité de Sel extraordinaire, son poids spécifique étant à celui de l'Eau douce, comme cinq à quatre. Ce Sel n'est pas de l'espèce du Sel marin, il est âcre, alcalin, & analogue au Natron des Anciens. Mr. *Perry* y trouve encore une graisse, une espèce de Bitume, d'une classe par-

ticulière. Il y a des Eaux minérales dans le voisinage de Génézareth. Mr. *Perry* leur a trouvé de l'Ocre, un Sel de chaux, un peu de Bitume, & même de l'Alun. Oseroit-on faire souvenir Mr. *Perry*, que les Chymistes les mieux instruits n'admettent plus de Nitre, ni d'Alun dans les Eaux minérales? Pour les Eaux de *Hammam-Pharaon*, que Mr. *Perry* a trouvées sur la route qui l'a conduit au Mont Sinaï, elles contiennent du Soufre, un Sel neutre, & encore de l'Alun, selon notre Voyageur.

Le N°. 463 ne contient que six Articles. Le prémier est de Mr. *J. F. Gronovius*, Sénateur de Leide, & grand amateur de l'Histoire naturelle. On avoit des Cabinets de Serpens, de Papillons, d'Oiseaux mêmes. Mr. *Gronovius* projetta d'en faire un, où les Poissons seroient conservés avec leurs proportions, & avec leurs couleurs naturelles. Il fend le Poisson par toute sa longueur avec des ciseaux, en ôte les viscères, & le sèche au feu, ou bien au Soleil, sur une planche couverte d'une feuille de parchemin.

Mr. *Geofroy* de Paris a envoyé à Mr. *Hartley*, le Patron du remède de Mlle. *Stéphens*, sa Recette pour faire un Savon, plus propre à être pris intérieurement, que celui d'Alicante. Il se sert d'une partie de bonne Chaux calcinée, & de deux parties de Sel de Soude bien nette & passée par le tamis: mais sa manipulation est un peu trop composée, pour que nous ôsions en entretenir nos Lecteurs.

Mr. *Frémond* donne la description d'un Tremblement de Terre, qui a duré depuis le 16 jusqu'au 27 de Janvier 1742, & qui a fait beaucoup

de

de mal à Livourne. Il a été précédé d'un Météore assez semblable aux Halons de la Lune, mais d'une prodigieuse étendue, & qui laissa dans l'air une certain opacité blanchâtre. Son accès le plus violent fut accompagné d'un mugissement terrible, qu'on entendoit sous la terre; que son mouvement fit aller de l'Est à l'Ouest, comme les ondes d'une Mer agitée. La Mer même s'en ressentit, & les Vaisseaux y furent agités par des Courans irréguliers, qui les mirent en danger de périr. Il seroit bien heureux pour les plus beaux Païs du Monde, si l'on pouvoit découvrir quelque liaison constante entre les Tremblemens de Terre, & quelque Météore; on seroit du moins averti, & on ne perdroit peut-être que son bien.

Le Mémoire de Mr. *Castiglione* commence le N°. 464. Cet habile Homme est Italien. Des scrupules fondés sur la Religion, dans laquelle il est né, lui ont fait abandonner sa Patrie. Il s'est retiré à Vévai, où son mérite lui a aquis le droit de naturalité, & un poste qui, sans répondre à la supériorité de ses talens, lui fournit du moins de quoi adoucir son sort. Il donne ici la démonstration d'une Formule, que Mr. *Newton* a donnée pour élever les polynomes à quelque puissance que ce soit. Démontrer ce qu'un grand Génie a inventé, ne diffère guère de l'invention: il faut également savoir les choses par leurs principes.

Mr. *Burton* a donné la description de deux Maladies des plus affreuses. L'une & l'autre étoient l'effet d'un Cancer interne. Dans le premier cas, c'étoit un Cancer des Glandes mésentériques, dont le mal avoit pris son origine; le

Rein gauche & les Muſcles voiſins en avoient été rongés. Dans l'autre c'étoient les Glandes des Lombes, groſſies d'une manière prodigieuſe, & qui avoient changé la ſituation de toutes les parties du Bas-ventre. Mr. *Burton* tâche de fournir quelques marques, pour connoître ces terribles maladies. Si on pouvoit s'en aſſurer, on épargneroit au Médecin des peines inutiles, & des remèdes infructueux au Malade.

Mr. *Léonard Stoke* a confirmé les expériences, qu'on a faites en France ſur la Roſée. Il a trouvé également qu'elle tombe en abondance ſur le Verre, & qu'elle évite les ſurfaces polies des Métaux. Le même Savant a envoyé à la Société des figures de la Neige, qu'il a obſervées; elles ſont des plus compoſées, & des plus artificielles, mais toujours fondées ſur l'éxagone élémental, qui fait le caractère de la Neige.

Mr. *Triewald*, Architecte Militaire du Roi de Suède, raporte que des graines de Melon, cueillies en 1700 & ſemées en 1742, ont fort bien germé, & fourni des Plantes en fleur. Le principe de végétation paroit plus fixe dans cette Plante, qu'on ne le croit communément, & peut-être cette conſtance eſt-elle due à l'huile dont ſa graine abonde.

Mr. *Holman* a fait une obſervation de Phyſique peu conſolante. Il a remarqué que des Barométres, faits avec tout le ſoin imaginable, n'étoient pas d'accord entre eux: cette différence eſt même très conſidérable, puiſqu'elle eſt allée juſqu'à dix lignes. Cela poſé, comment ſe fonder ſur les différences de hauteurs du Mercure, dont on ſe ſert pour le calcul de celle des Montagnes?

gnes? Mr. *Halman* s'en eſt pourtant ſervi. Il a trouvé, ſur la Montagne de Bloksberg, que le Baromètre étoit tombé de deux pouces & d'onze lignes, qui donnent à peu près 2500 piés de hauteur pour cette Montagne, qui paſſe pour la plus haute de la Baſſe Allemagne.

Mr. *Huxham* a ouvert les Corps de quantité de Matelots, qui étoient revenus des Indes Occidentales pour mourir à Plymouth. Il leur a trouvé généralement des Polypes dans le cœur; effets d'un épaiſſiſſement du ſang, qui les avoit menés à la mort par différentes eſpèces de Pleuréſie.

Mr. *Stukbouſe*, Miniſtre de Bridgnorth dans le Comté de Salop, a envoyé à la Société l'Hiſtoire naturelle de ce Bourg. Il en croit l'air extrêmement bienfaiſant. Ses preuves ſont tirées de l'expérience. Il y a trouvé des antiquités, qu'il croit pouvoir attribuer aux Danois, anciens Conquérans de l'Angleterre. Ce ſont des Sépulcres, remplis d'oſſemens pétrifiés.

Le Lord *Petre* a vu des effets d'un coup de Tonnerre, dont la régularité fait ce qu'il y a là de rare. L'Arbre, que la Foudre a frapé, a eu l'écorce endommagée dans une ligne exactement ſpirale.

Mr. *Deſaguliers* a fait des expériences, qui le perſuadent que l'Air eſt électrique, & de l'eſpèce d'électricité, que Mr. *Du Fay* a apellée *Vitrée*. Il eſt tenté de croire, que l'élévation des Vapeurs peut être expliquée par cette hypothèſe. On a trouvé, que ces Vapeurs ſont plus légères que l'Air même; & Mr. *Deſaguliers* croit pouvoir propoſer, ſous la forme modeſte d'une queſtion, que

que les Vapeurs pourroient bien être attirées vers l'Air, d'autant plus électrique, qu'il eſt plus chaud, à peu-près comme on a vu de petites particules d'eau s'élancer vers un Tuyau de Verre électriſé.

On avoit vu en France une ou deux Filles, qui avoient conſervé la parole en perdant la Langue; voici un autre exemple, qu'on vient d'envoyer à la Société. Une Fille, née dans le Comté de Suffolk, fut attaquée d'un Cancer à la Langue, qui la conſuma entierement, & lui fit même perdre la Luette. Elle n'a pas laiſſé du depuis d'avaler, & de prononcer diſtinctement. C'eſt un fait de Phyſique, que nous raportons, ſans prétendre fournir aux poliſſons un matière de raillerie contre le Sexe.

Mr. *Warwick* a vu un enfant mâle d'une conformation extraordinaire. La partie, qui en marquoit le ſexe, étoit placée entre le Nombril & l'Os pubis, ſous une éminence ſpongieuſe fort rouge & fort ſenſible. L'Anus étoit à la place qui apartient au Scrotum.

Le N°. 465 commence par un fragment de *Newton*, trouvé entre ſes papiers, dans lequel il donne la deſcription d'un Inſtrument, par lequel on peut obſerver la diſtance de la Lune aux Etoiles fixes. C'eſt un Tube, à l'extrémité duquel il y a deux Miroirs obliques. On regarde l'Etoile par le Tube ſimple, & la Lune avec la lumière refléchie par un des Miroirs; un Index mobile fait le reſte.

J'eſpère que le Lecteur verra avec plaiſir le détail circonſtancié du Froid extrême qui règne autour de la Rivière de Churchil dans la Baie de Hud-

Hudſon. Le Capitaine *Middleton*, qu'on a envoyé chercher le paſſage aux Indes Orientales par le N. O. y a hiverné. Muni d'inſtrumens, & avec un eſprit naturellement phyſicien, il a ſu tirer parti de l'unique avantage que ſon Voyage infructueux lui ait procuré. Cette Baie n'eſt qu'à 58°. 56'. & à 94°. 50'. de diſtance occidentale de Londre de Latitude, preſque pas plus ſeptentrionale par conſéquent qu'Inverneſs, & cependant dans une Contrée auſſi froide que le Spitzberg même. La Terre n'y dégèle jamais, delà ſa ſtérilité ſurprenante, qui, dans un Climat à peu-près ſemblable, a fait tant de peine au pieux Mr. *Egède*. Le Froid s'y manifeſte ſous une forme viſible, comme le Feu. L'Air eſt plein de petits glaçons pointus, qui écorchent le viſage, & qui couvrent en un moment tout ce qu'on y expoſe. L'eſprit de vin ſe gèle entierement à l'air en trois ou quatre heures de tems. Je l'ai vu geler en Allemagne en 1740. Ce qui rend ces Païs encore plus inhabitables, c'eſt qu'on riſque également en s'expoſant aux rigueurs inſupportables de l'air, ou bien en s'en préſervant. On riſque de geler, ou du moins de perdre quelque Membre dans le prémier cas, & de périr par le Scorbut, dès qu'on ne ſe donne pas ſuffiſamment d'exercice. La raiſon de ce Froid extraordinaire eſt dans les Vents, qui viennent du Nord pendant dix mois de l'année, & qui arrivent à la Baie de Hudſon, après avoir paſſé ſur une infinité de Montagnes couvertes de Neige & de Glace, qui rempliſſent les terres que cette Baie a au Nord, & ſur les glaçons qui couvrent les Mers de Hudſon, de Davis, & de Baffins. Ces gla-

glaçons deſcendent d'une infinité de petites Baies, qui s'engagent dans les terres, & où l'eau ſe prend plus aiſément. Un autre Capitaine vient de partir pour la même découverte. S'il a à échouer, comme bien des raiſons nous donnent lieu de craindre, il eſt à ſouhaiter qu'il s'en dédommage par des Obſervations phyſiques, pareilles à celles de Mr. *Middleton*.

Les Académiciens de Londre & de Paris ſe ſont aidés mutuellement à faire une exacte comparaiſon des poids & des meſures des deux Royaumes. On s'y eſt pris avec toute la préciſion, qui fait honneur à notre Siècle; & on a trouvé que le pié de Londre eſt à celui de Paris comme 107 à 114. L'once du poids de *troy* d'Angleterre eſt à l'once de Paris comme 64 à 63; & l'once du pois d'*Averdupois* de Londre à l'once de Paris comme 437, 75, eſt à 472, 5. Ces meſures ont leur mérite. Elles ſervent infiniment à ſe comprendre mutuellement, quand il s'agit d'exactitude, comme dans les expériences optiques, dans celles du Baromètre, *&c.*

Le N°. 466 commence par un détail de Météorologie, envoyé de Rome par D. *Diègue de Revillas*, Profeſſeur en Mathématiques. Elles ſont fort étendues. La chaleur paroit être fort égale à Rome, le plus grand froid n'ayant été à la plus grande chaleur, que comme 122 à 180. On eſt auſſi ſurpris d'y voir plus de pluie qu'on n'attendroit d'un Climat ſi chaud. Le milieu, pris ſur huit années, a été de 34 pouces, ce qui ſurpaſſe toutes les meſures priſes en Angleterre, elle qui paſſe généralement pour humide à l'excès. Le Baromètre a varié à Rome depuis 29, 1, juſqu'à 30 pouces & 5 lignes.

Nous

Nous ne dirons qu'un mot d'un grand nombre de Mémoires sur les Polypes, qui font partie de ce N°. & des suivans. Mr. *Trembley* en a dit tout ce que nous aurions à dire. C'est Mr. *Gronovius* qui en a donné le prémier avis à la Société.

Mr. *Short* fait la description d'une maladie, dans laquelle trois sortes d'Hydropisie se sont trouvées être compliquées. La Malade avoit en même tems une Anasarque entre les muscles, une Ascite dans la capacité du Bas-ventre, & une Hydropisie cystique d'une grosseur extraordinaire dans l'Ovaire gauche.

Mr. *Campbell* a vu le fameux *Jean Ferguson*, qui, sans avoir brillé ni par le savoir, ni par le courage militaire, ni par la naissance, a trouvé le moyen de faire écrire l'histoire de sa vie. C'est sa sobriété, à laquelle il doit sa réputation. Il a vécu uniquement de Petit-lait & d'Eau, depuis dix-huit ans qu'une fièvre aigue l'a surpris, pour avoir bu de l'eau froide étant échaufé. Ce jeûne austère ne l'a point afoibli; il suffit à tous les travaux inséparables de la vie rustique.

Mr. *George Hadley*, Ecuier, a fourni à la Société des Tables météorologiques fort détaillées pour cinq années consécutives. Il y compare les Saisons, les pesanteurs de l'Air, les dégrés de chaleur, & les quantités de la Pluie de Londre, de Southwik, de Coventry, d'Upsal & de Wittebergue.

Mr. *Schlichting* a fait des Observations médicinales très intéressantes. La prémière regarde les Ecrouelles. Mr. *Schlichting* ne croit pas qu'elles soient toujours acompagnées d'un vice dans les Os. Il a vu le contraire: il les a vues n'ataquer que

les

les graisses, ou même le Périoste, sans ataquer les Os. Les amputations sont inutiles, à son avis : elles n'empêchent point que le virus, repompé dans le sang, n'aille ataquer d'autres parties. Ce n'est pas que Mr. *Schlichting* soit satisfait de la cruelle inaction des Médecins, qui abandonnent les Malades, sur le pié d'incurables. Il en a trop guéri lui-même, pour aprouver cette espèce de desespoir. Il aplique extérieurement à la partie afectée un Onguent Mercuriel, couvert d'un emplatre, en empêchant la salivation par quelque lénitif. Cette méthode, continuée pendant quelques mois, rétablit le plus souvent les Malades, enlève les caries, fond les exostoses, & exemte les Malades des afreux secours, que le fer & le feu leur ofrent par les mains des Chirurgiens.

Mr. *Schlichting* a vu une Pleurésie se juger par une fonte d'humeurs, qui s'est faite un chemin par la route des Menstrues, dans une Fille de trois ans. Il a vu un Abscès de la Ratte jugé par le même endroit. Il a vu le cou du Fémur rompu par une supuration, dont la cause étoit intérieure. Le Chirurgien enleva la tête du Fémur par l'abscès, qui l'avoit détachée, & la Malade guérit, mais elle resta boiteuse. Il a vu un Anévrisme faux, à la suite d'une Saignée mal faite, grossir d'une manière extraordinaire, & menacer le Malade par les commencemens de la gangrène. On y fit l'opération, & on fut fort surpris de trouver un épanchement de quatre livres de sang fluide & sans pouriture, qui s'y étoit conservé depuis une année La gangrène avoit fait trop de progrès, & la Malade en mourut, comme il n'est que trop ordinaire, après cette opération.

Mr.

Mr. Baſter, Docteur en Médecine, a fourni deux autres Obſervations du même genre. La prémière eſt ſur un ſac, rempli de liquide, qu'il a vu attaché au dos d'un Enfant nouveau-né, & qui l'a fait périr en peu de jours. C'étoit immanquablement une Hydropiſie de la moile de l'épine, maladie qui eſt trop fréquente, puiſqu'elle eſt incurable, quoiqu'elle ſoit aſſez rare par elle-même. L'autre eſt ſur un Hydrocéphale énorme. C'étoit un Enfant de deux ans, & ſa tête avoit vingt pouces & demi d'une oreille à l'autre en paſſant ſur le ſommet. Les autres meſures étoient à proportion. L'eau ſe trouva épanchée entre le crane & le cerveau, que ce déluge avoit extrêmement affaiſſé, & renfermé dans un coin du crane. On ne reconnoiſſoit plus les régions du cerveau, qui n'étoit qu'un cahos. On meſura l'eau, qu'on avoit tirée du crane, & on en trouva cinq pintes. Cet Enfant étoit entierement imbécille, il n'avoit que végété depuis ſa naiſſance.

Dans le N°. 468 Mr. le Marquis *Poléni* a fourni aux Phyſiciens une conjecture ingénieuſe, & dont j'eſpère qu'ils ſauront tirer parti. On ſait l'uſage qu'on a fait des Pendules, pour déterminer la figure de la Terre. C'eſt ſur les Obſervations de Mrs. *Richer* & *Halley*, que *Newton* a fondé ſon Hypothèſe, quant aux expériences. Mais tout le monde ne peut pas aller ſous la Ligne pour réïtérer ces expériences. Mr. le Marquis croit qu'on peut les faire, ou en faire d'auſſi bonnes, ſans ſortir de ſon Cabinet Il n'y a qu'à ſe procurer deux Pendules, dont l'un ſoit parallèle à la Méridienne, & dont les oſcillations ſoient par conſéquent dans la même direction;

& dont l'autre ait ſa ligne d'oſcillation perpendiculaire à la même Méridienne.

Mr. *Hobſon* a calculé le nombre des graines d'une eſpèce de Mauve. Il en a trouvé 200000 ſur une ſeule tige. Quelle prodigieuſe multiplication! Les Hommes, en ne produiſant qu'un Enfant à la fois, & en n'en mettant au monde que pendant la moindre partie de leur vie, ont pourtant rempli l'Univers. Cette Plante fait 200000 graines au bout d'une année. La ſeconde année elle produit le quarré de ce nombre, & en moins de dix ans la multiplication de cette Plante épuiſeroit les chifres, & rempliroit la ſurface de la Terre. Mais ſon Créateur y a pourvu. Il a proportionné la fécondité à la conſomtion: & les ennemis de chaque eſpèce à ſa facilité de ſe reproduire. Il leur a laiſſé aſſez de multiplication pour ne pas être détruites, & aſſez peu pour ne pas uſurper la place des autres eſpèces.

Mr. *Beurer*, habile Apoticaire de Nuremberg, extrêmement épris de l'Hiſtoire naturelle, s'eſt rangé, pour la formation de l'Ambre jaune, du parti de Mr. *Neuman*. C'eſt une eſpèce de Naphte combinée avec un acide vitriolique. Dans les couches de l'Ambre jaune foſſile, on la trouve accompagnée de Houille, de Bois bitumineux, & de Minérai de Vitriol. Elle ſe trouve au milieu des matériaux dont elle eſt compoſée.

Mr. *Leprotti*, qui vient de mourir Prémier Médecin du Pape, a vu une Femme rendre par l'urètre une Pierre de deux onces & vingt-neuf grains. Si on étoit le maitre de ces criſes, & ſi elles ne laiſſoient pas des incontinences d'urine aux Malades qu'elles délivrent, on n'auroit plus affaire

faire ni des tourmens de la Taille, ni des dégouts du Savon.

Mr. *Le Cat* a envoyé à la Société les Desseins d'une espèce de Hamac, destiné au soulagement des Malades, que leur trop d'embonpoint, ou leurs blessures empêchent de se gouverner eux-mêmes. Ce Hamac est suspendu au plancher: on peut élever le Malade avec lui, & changer son lit à son aise, & puis le remettre avec le Hamac même dans son lit ordinaire.

Mr. *Parsons* commence le N°. 469 par un Mémoire sur un Phoca, ou Veau marin, disséqué à Londre. C'étoit une Femelle. On lui trouva quatre trous, servant de tettes; le Foie découpé en six lobes, & le Trou ovale extrêmement ouvert, particularité curieuse, & qui a été contestée. La Matrice de cet Animal a deux cornes, à la façon des Quadrupèdes. On lui trouva un nombre considérable de Pierres dans l'Estomac: il en avale, aparemment, pour aider la digestion.

Mr. *Le Cat* a perfectionné l'Ambé d'Hippocrate. On sait que c'est un Levier, par le moyen duquel on élève le bras, & le fait rentrer dans l'articulation dont il est sorti. Cet instrument a de grands avantages, mais avec le défaut de ne point faire d'extention. C'est à cela que Mr. *Le Cat* a remedié. Il a ajouté au Levier horizontal de l'Ambé, une pièce parallèle au Levier, qu'on y peut joindre à différentes distances du point d'apui, par le moyen de quelques crocs & d'un éperon. Cette pièce mobile fait toute l'extention nécessaire; elle peut, si l'on veut, faire trois dégrés d'extention contre un seul dégré d'élévation. Cette Machine est ingénieuse, mais un peu compliquée.

Mr. *Miles* a donné la description de quelques Animaux microscopiques. Il a examiné les Anguilles du Vinaigre, & leur a trouvé une bouche, mais sans aucune aparence de Viscères. Le Polype, qui est bien plus gros, n'en a point; il y a des bornes, où les Animaux cessent d'être composés, & ne sont plus qu'un intestin de diverses figures, dans les différentes Espèces. Pour l'autre Animal que Mr. *Miles* a fait graver, il ressemble si bien à la graine du *Bidens*, qu'on ne peut presque pas se défendre de soupçonner, que c'est en effet cette graine que l'Observateur a vue. Le *Bidens* est une Plante aquatique, sa graine a fort bien pu tomber dans l'eau, & en gagner le fond.

On croit communément que la Maladie honteuse, qui provient d'un commerce impur des deux Sexes, a commencé à se faire connoître en 1493. Si cela est, ses progrès ont été bien rapides. Mr. *Macky* a envoyé à la Société, un Edit de *Jaques* IV, Roi d'Ecosse, par lequel il ordonne de séquestrer les personnes atteintes de ce mal, & de les enfermer dans l'Ile d'Inche, jusqu'à leur entière guérison. Cette Ordonnance est du 22 Septembre 1497. Il faut que ce mal funeste ait passé du Sud de l'Europe jusqu'au Nord en quatre ans de tems.

Mr. *Jolkes*, Président de la Société, a fait un grand nombre d'expériences sur une Colonie de Polypes, que Mr. *Trembley* lui a envoyés. Ces expériences confirment celles de l'Auteur de la découverte. Mr. *Jolkes* y détaille la manière dont cet Animal avale sa proie: les petits grains dont ses bras sont armés: les monstres qui résultent de sa divi-

diviſion réïtérée : ſa facilité de ſe reproduire, &c.

Mr. *Bonnet* a envoyé à la Société pluſieurs Obſervations inſectologiques, qu'on trouve dans le N°. 470. Nous ne dirons rien de celles qui regardent les Pucerons, en ayant rendu compte au Lecteur dans un Volume de ce Journal. Il y en a d'autres ſur les Chenilles. Mr. *Bonnet* a trouvé que les *Livrées* ont prévenu *Ariadné* pour l'expédient du fil, qui ramena *Théſée* en toute ſureté des contours du Labirinte. Elles couvrent leur route d'une toile de filets fort ſubtils, cette toile diſtingue leurs chemins, & les conduit ſans faute à leur nid. Les Chenilles ne ſont pas uniquement herbivores : elles mangent les coquilles des Oeufs, dont elles viennent d'éclore, elles rongent même les Oeufs de leurs compagnes. Elles dévorent avec le même apétit les dépouilles, dont elles ſe ſont délivrées.

On admire l'adreſſe d'une Chenille, qui ſait ſe bâtir des maiſons auſſi dures que le bois même. Mr. *Bonnet* a découvert ſon artifice. Elle coupe avec les dents de petites raclures de bois très mince, & les unit avec une eſpèce de ſoie, qui n'eſt qu'une colle un peu ſéchée. Mais ce n'eſt pas tout que de fortifier ſa demeure, il faut en pouvoir ſortir; ſans un ſecond artifice une loge ſi ſolide ne ſeroit qu'une priſon funeſte à l'Animal. La Chenille, qui va devenir Papillon, a trouvé ce ſecret : il ne s'agit pour elle, que de faire uſage d'un don de la Nature. Elle eſt pourvue d'une bouteille pleine d'une liqueur extrêmement âcre, qui fond la colle de ſa maiſon, & qui fait tomber en vermoulure les pièces de bois dont elle eſt bâtie. On eſt prévenu contre les Chenilles : comme elles gâtent la verdure, à laquelle nous nous intéreſſons, on

eſt tenté de les trouver méchantes en tout ſens, pour les pouvoir haïr à ſon aiſe. On les accuſe généralement d'être vemineuſes, & de répandre une mauvaiſe odeur. Mr. *Bonnet* en a pourtant trouvé, qui rendoient les odeurs chéries de la Roſe & du Muſc.

Le Fourmilion eſt une eſpèce de favori des Phyſiciens. Mr. *Bonnet* y a trouvé une nouvelle vertu à eſtimer : c'eſt ſa patience, qui ne ſe rebute point des mauvais ſuccès. Il a admiré celle avec laquelle ce pauvre Animal fait ſortir de ſon *arène* les petites Pierres, qui y tombent quelquefois. Il charge la Pierre ſur ſon dos, & remonte à reculons le talus de ſon trou. Malgré ſon attention à conſerver l'équilibre, la Pierre lui échape fort ſouvent, & retombe dans le fond. Mr. *Bonnet* a vu ce pauvre Animal raporter cinq fois de ſuite ſa charge juſqu'au haut de ſa colline, & perdre autant de fois le fruit de ſon travail. Ce petit Siſyphe ne ſe rebute point, & il vient à bout de ſe délivrer de ce qui l'incommode, à force de revenir à la charge.

Mr. *Petit* a eu bien des combats à ſoutenir au ſujet de l'amolliſſement des Os, que cet habile Homme avoit un peu trop cru avoir découvert le prémier. Plus de vingt Auteurs avoient décrit avant lui cette cruelle Maladie, qui détruit, en peu de tems, ce que la nutrition & l'acroiſſement ont fait en bien des années, & qui remet les Os dans le dégré de molleſſe qu'ils avoient eu dans le Fœtus. Mr. *Bevan* en a donné un nouvel exemple. Une Femme fut attaquée d'un Diabète, qui aparemment avoit extrêmement dérangé les ſucs nouriciers. Dix-huit mois après ſes

Os

Os s'amollirent, se prêtèrent à l'action des Muscles, & se plièrent à tous les mouvemens que la supériorité alternative des Muscles extenseurs & fléchisseurs peut produire.

Le morceau qui suit, est bien curieux en tout sens. Ce sont des expériences qui viennent du fond de l'Amérique, répandre un nouveau jour sur celles de *Sanctorius*. Mr. *Jean Lining*, Médecin à Charles-Town, dans la Caroline Méridionale, en est l'Auteur. Ce sont des Tables, exécutées avec une exactitude très supérieure à celle de *Sanctorius* lui-même. Elles sont le fruit d'une observation attentive de plusieurs années. On y trouve avec plaisir la confirmation d'une critique très juste, qu'on a faite sur les Axiômes de *Sanctorius*. On a été surpris, en refaisant ses expériences, de trouver, généralement parlant, beaucoup plus d'urine, & beaucoup moins de transpiration, que cet Auteur ingénieux n'avoit posé en fait. Mr. *Lining* a fait voir que l'urine & la transpiration se surpassent alternativement. En Eté c'est celle-ci qui est la plus grande, elle est presque le double de l'autre. L'urine reprend le dessus en Autonne, elle égale bientôt la transpiration, & elle est presque le triple au cœur de l'Hiver. Le Printems les égalise peu-à-peu, la transpiration commence à l'emporter dans le mois de Mai, & surpasse bientôt sa rivale.

Mr. *Hunter* a fait quelques découvertes sur les Cartilages des Articulations. Il a trouvé qu'ils sont composés de petites fibres, en façon de pluche, qui s'élèvent de la surface de l'Os, & qui sont parallèles entre elles. Il ne croit pas que le périchondre des Anatomistes leur ait été bien

connu, l'ayant trouvé très fin, & très difficile à ſéparer. Pour les Vaiſſeaux du Cartilage, ils forment une eſpèce de cercle tout autour de l'Articulation; des branches s'en détachent, & rampent entre l'Os & le Cartilage, auquel elles ne donnent que des rameaux très fins, & qu'on ne peut guère démontrer que dans les Enfans. Ces rameaux s'élèvent avec les filets du Cartilage, & ſe portent en dehors.

Mr. le Duc *de Richemont* a répété quelques expériences de Mr. *Trembley*, & Mr. *Loxd* a coupé en pièces un Vers, qui s'eſt recomplété en trois jours de tems.

Mr. *Parſons* a donné l'hiſtoire naturelle du Rinocéros. Il a eu occaſion de voir les deux Sexes de ce vaſte Animal, & en a fait tirer de fidèles deſſeins, fort différens de ceux, qu'*Albert Durer* a ornés de pluſieurs agrémens pittoresques, & dont les copies ſe ſont répandues dans tous les Livres, qui ont traité de l'hiſtoire des Animaux. Mr. *Parſons* n'a vu qu'une Corne à ſes Rinocéros; mais il ſe perſuade qu'ils en ont deux en Afrique. Il a remarqué des particularités dans le Mâle, qui le portent à ranger cet Animal dans la claſſe de ceux qui urinent & s'accouplent par derrière. Les Cuiraſſes imaginaires que les Peintres attribuent au Rinocéros, n'ont pour fondement que certains plis réels, qui partagent ſa peau, & qui lui donnent un air de draperie. Deux de ces plis font le tour de ſon cou; deux autres ſéparent ſes Fémurs de ſes Tibias, & deux autres encore deſcendent verticalement devant & derrière le tronc de ſon Corps Sa Peau eſt d'une épaiſſeur prodigieuſe: elle reſſemble à une plan-

planche d'un demi-pouce d'épaiſſeur. Les Ecailles qu'on lui attribue, ne ſont que des inégalités groſſières, & qui ſont bien éloignées de la régularité des figures ordinaires qu'on nous donne de cet Animal.

Mr. *Graham* a fourni d'exactes meſures des Aunes d'Angleterre, telles qu'elles ſont déterminées par des étalons conſervés à la Tour & à Guildhall. Il a fait la même choſe pour les poids.

On a vu une correction de l'Ambé, faite par Mr. *Le Cat*. En voici une autre, de la façon de Mr. *Treke*. Le Levier, qui s'enfonce dans le pli de l'épaule, & qui doit faire la répoſition, y eſt pouſſé en-haut par le moyen d'une Manivelle & d'une Roue à dents de ſcie.

Sydenham, éclairé par l'expérience, avoit prononcé un arrêt funeſte contre tous les Malades, qui rendroient du Sang par les urines dans la Petite-vérole. Cet arrêt n'eſt que trop bien fondé. En voici pourtant une exception. Mr. *Dodd* a vu guérir un Jeune-homme, malgré ce terrible Symptôme. Il attribue ſon bonheur à la quantité d'eſprit de Vitriol qu'il lui a fait prendre; c'eſt un remède, & preſque le ſeul remède Chymique de *Sydenham*.

Le N°. 471 commence par un Mémoire ſur les baſes des Cellules des Abeilles. Les Géomètres, médiocres admirateurs des Hommes, n'ont pu ſe défendre d'admirer l'art de ces petits Inſectes, qui, ſur une infinité de plans & d'angles poſſibles, ont ſu choiſir exactement ceux qui demandent le moins de cire. Mr. *Mac Laurin* a donné une nouvelle démonſtration de l'excellence de ce choix. Elle eſt à l'ancienne mode, par quarrés, & non par

formules, plus longue & plus instructive.

Mylord *Robert*, Evêque de Corke, a envoyé à la Société le plan d'une espèce de Temple barbare, qu'il a découvert dans son Diocèse. Ce Temple n'a ni murs, ni toit, ni plancher. Ce n'est qu'un Cercle, formé par neuf masses de Pierre brute, perpendiculaires, un peu quarrées, & qui paroissent être les prémiers essais de Piramides. Une autre Pierre fait le centre de ce Cercle. On ne trouve aucun vestige de ciseau à ces Obélisques informes: c'est aparemment l'Ouvrage d'un Peuple qui n'en avoit pas l'usage. Ce Prélat a recouvert une autre Antiquité des prémiers Peuples de l'Hibernie. C'est une espèce de Hache d'Armes, dont le manche est fait de bois d'If, & la Hache de Pierre de Touche. Les Mexicains faisoient leurs Epées de la même matière. Les Métaux demandent trop de travail, d'outils & de connoissances, pour que les prémiers Peuples puissent les avoir connus. Il a falu des Sociétés, des Villes, & des Magistrats pour diriger les pénibles travaux des Mines, où peut-être on n'a employé dans les prémiers tems que les Vaincus ou les Esclaves.

Mr. *Griffith Hugues*, Ministre dans l'Ile de Barbade, a découvert une nouvelle espèce d'Etolle de Mer, laquelle sort du rocher par une espèce de pédicule, & elle exprime exactement la figure rayonnée de la Fleur d'une Ficoïde. Mais cette Fleur est plus que sensitive. Au moindre atouchement elle se replie, & va se cacher, avec son pédicule, dans le rocher d'où elle étoit sortie. Ses rayons sont des bras, qui ont bien l'air de ceux d'un Polype. Quel charme pour un Physicien, que de posséder un Polype de cette grandeur!

deur! & quelles obſervations n'y feroit-il pas ſur l'accroiſſement & la réparation de ſes parties!

Mr. *Pickering* a vu les Graines du Champignon ordinaire des couches. Il les a vues lever, & ſortir des filamens, ou des racines, qui partent du bulbe de cette Plante. Il croit que les Anneaux des Champignons ſervent à en conſerver les Graines contre la violence du vent. Mais la plupart des Champignons ſont deſtitués de cette partie, & n'en multiplient pas moins bien.

Mr. *Heinſius* a communiqué à la Société un Calcul de la diſparition du Cercle de Saturne. Il a déterminé le commencement de ce phénomène au dixième de Juillet, & le retour de l'Anneau au 25 d'Aout de l'an 1744.

Mr. *Baker* a fait quelques expériences ſur les Polypes ſéchés. Il a cru y avoir découvert l'anus: mais les Obſervations de Mr. *Trembley*, & ce que nous en avons vu nous-mêmes, ne nous permettent pas de l'en croire. Le Polype rend les ſuperfluités de ſes alimens par la bouche même, par laquelle ils ſont entrés.

Mr. *Bayer* a vu deux evènemens également conſidérables pour les Médecins. Un Jeune-homme, bleſſé fort ſuperficiellement à la plante du pié, tomba, ſans cauſe aparente, dans une indiſpoſition très particulière: elle conſiſtoit dans de violentes hémorragies, qui lui faiſoient perdre une grande quantité de ſang par ſon écorchure; elles changèrent d'organes dans la ſuite. Le ſang ſe fit jour par les ſelles, par le nés, par les urines; & ces pertes ne cédoient qu'à la Saignée. Malgré ces évacuations extraordinaires, le Malade devint ſi plétorique, qu'il périt à la fin d'abon-

bondance de ſang, faute d'avoir été ſaigné à tems.

Une Femme de quarante ans, malade d'une Hydropiſie aſcite, ſe réſolut à la Paracentèſe. Elle fut aſſez heureuſe pour être guérie radicalement de ſon mal, à l'aide de quelques amers qu'elle prit après l'opération. Comme cette maladie eſt très commune, & qu'elle n'épargne preſque jamais les perſonnes qu'elle attaque, nous liſons avec un œil d'intérêt les victoires que l'art remporte de tems en tems ſur ce cruel ennemi.

Mr. *Tunberville Needham* a vu, dans le voiſinage de Wincheſter, une végétation fort particulière, ſi du moins ce nom peut convenir à l'organiſation d'une eſpèce de Craie. Cette Craie prend la figure de tuyaux de différentes grandeurs, creuſés par le milieu, & formés de lames concentriques. Cela eſt aſſez difficile à expliquer. Mr. *Tunberville* croit que des Arbres ont ſervi de moules à la Craie, & que les moules ont été détruits par quelque cauſe inconnue.

Le même Auteur a vu les globules des Etamines du Martagon s'ouvrir, & répandre de petites goutes d'une liqueur, qui eſt renfermée dans la cavité inviſible de ces globules. Le fait n'eſt pas nouveau, mais il eſt aſſez rare qu'on l'obſerve. Le catalogue de cinquante autres Plantes, du tribut dû au Chevalier *Sloane*, & quelques Obſervations aſtronomiques, ne peuvent pas entrer dans un Extrait.

ARTICLE II.

HISTOIRE *& description générale de la Nouvelle France, avec le Journal historique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale. Par le Père* CHARLEVOIX *de la Compagnie de* Jésus. A. *Paris chez* Nyon Fils, *en* 1744, grand Quarto. Tome I, de 664 pages. Tome II, de 638 pages. Tome III, de 542 pages, *avec quantité de Cartes ou Plans de Villes, & quarante-quatre Planches, où il y a des Plantes représentées.*

ON connoit l'Auteur de ce magnifique Ouvrage par l'Histoire de S. Domingue, & par celle du Japon. Il écrit avec cette facilité & cette pureté, qui fait honneur à la plus grande partie des Ecrivains de sa Nation; j'y crois distinguer une netteté, que les Auteurs des autres Nations n'ont que fort rarement.

Cet Ouvrage a des avantages, que les prémiers travaux de l'Auteur n'ont pas eus. Le Père *Charlevoix* a été au Canada, il a vu les choses par lui-même, c'est le moyen d'en parler avec plus de précision & de véracité. Il s'est servi d'ailleurs de tous les secours, qui pouroient contribuer à rendre son Ouvrage circonstancié & parfait. Il a lu presque tous les Auteurs, qui ont écrit l'Histoire de l'Amérique, & il en donne un catalogue raisonné assez complet, du moins pour les Auteurs François & Espagnols. Il n'a pas assez évité le défaut général de sa Nation, qui mépriſe

priſe ce qu'écrivent les Peuples les plus Savans de l'Europe, parce qu'ils ne daignent pas en aprendre la Langue. Le Père *Charlevoix* auroit trouvé dans les Auteurs Anglois bien des choſes qui manquent à ſon Ouvrage, ſur-tout par raport à l'Hiſtoire naturelle.

Il ne s'en eſt pas tenu aux Livres imprimés. Le crédit de ſa Société lui a procuré des ſecours plus rares, & preſque uniques. Je parle de deux Manuſcrits, dont le prémier eſt d'un Voyageur Canadien nommé *Pérot*, Homme d'eſprit, qui avoit beaucoup de liaiſon avec les Sauvages, & que les Gouverneurs ont ſouvent employé aux Négociations les plus difficiles. L'autre eſt d'un nommé *Pénicault*, Homme de la même eſpèce à peu près que *Pérot*, & qui a eu beaucoup de crédit ſur l'eſprit des Sauvages.

Notre Auteur a profité encore des Pièces originales, qui ſont au dépôt de la Marine, & qui lui ont dévoilé bien des myſtères. Il y a eu occaſion de lire toutes les Dépêches des Gouverneurs généraux & particuliers, dans leſquelles ils aprenoient aux Miniſtres l'état intérieur de la Nouvelle France. Le même dépôt lui a fourni des Plans, dont Mr. *Bellin*, Ingénieur en Chef dans ce dépôt, a formé d'excellentes Cartes, qui diffèrent infiniment de tout ce qu'on avoit de meilleur en ce genre.

Il ne faut pas douter que la converſation des Miſſionaires de ſon Ordre n'ait encore apris bien des choſes au Père *Charlevoix*, que tout autre qu'un Jéſuite n'aprendroit jamais. Ces Pères ont eu de tout tems un crédit extrême dans le Canada, ils en ont été les ſeuls Miſſionaires, & on

s'a-

s'acorde a aſſurer qu'ils en ſont en grande partie les propriétaires.

On ne ſauroit refuſer au Père *Charlevoix* l'honneur d'avoir ſu profiter de tant d'avantages. Il a manié ſes Mémoires avec toute la ſoupleſſe, qui fait le caractère diſtinctif de ſa Société. Il en a formé un Corps d'Hiſtoire, où l'on n'aperçoit rien de raporté, ou hors d'œuvre, & il a ſu faire ſentir ce qu'il veut que le Lecteur ſente, ſans s'expoſer à le dire. Ajoutons à ſon honneur que, dans toutes les occaſions où ſa Religion, & la politique de la France ne ſont pas intéreſſées, il paroit avoir écrit avec véracité, & qu'il a oſé même avouer les foibles des plus Grands-hommes, & les fautes que ſa Nation a faites dans l'établiſſement de ſes Colonies. Il a parfaitement bien touché la différente manière, dont les Anglois & les François s'y prennent dans leurs Etabliſſemens. Les prémiers ſont d'excellens Colons, ils font valoir leurs terres, ils peuplent l'Amérique de Villes & de Bourgades: leur Négoce eſt infiniment plus conſidérable que celui des Colonies Françoiſes. Leur défaut, c'eſt de ne pas aſſez fortifier leurs Places (*a*), de ne pas aguérir leur Jeuneſſe, & d'avoir tort ſouvent des Gouverneurs & des Commandans, élevés dans le Négoce, qui perdent la tramontane, dès qu'il s'agit du métier des Armes.

Les François ſont guerriers, ils ne le ſont que trop. Les Canadiens ne font preſque que courir les Bois (*b*), ils négligent la culture des Terres & le Négoce; tout le Commerce du Canada ne rou-

(*a*) Tom. II, pag. 197, 329. (*b*) Tom. II, pag. 289.

rouloit du tems du Père, que ſur 650000 Livres (*a*). Les Païs immenſes, que poſſèdent les François, n'ont que trois Villes, & un nombre fort médiocre de Villages. Les Habitans du Canada ne paſſoient pas en 1714 le nombre 4484 Hommes en état de porter les Armes, & les Colonies Angloiſes avoient alors 60000 Combattans (*b*). Les François, ſelon le Père, ne penſent qu'à la Guerre, & les Anglois qu'à la Paix. A juger de l'état différent des deux Colonies, on ſent que Mr. *de Fénélon* a eu raiſon de préférer le Prince pacifique au Prince guerrier. Malgré les pertes que les fautes des Anglois, & l'inimitié des Sauvages, ont fait faire à la Nouvelle Angleterre, elle vaut dix fois le Canada, de l'aveu du Père *Charlevoix*, & elle vient de faire un coup d'eſſai, qui prouve invinciblement les avantages qu'une Colonie riche & puiſſante, compoſée de Planteurs & de Négocians, a ſur une Colonie d'Officiers de Grivois & de Chaſſeurs.

Mais ſi le Père *Charlevoix* a ſu juger ſainement, quand il a voulu le faire, il ne l'a pas toujours voulu. J'y trouve préciſément les mêmes défauts, dont preſque tous les Hiſtoriens François ſont remplis, accompagnés de quelques autres qui ſont propres aux Ecrivains de ſa Société.

Les François ſe reſſentent tous plus ou moins de la ſituation favorable, où ſe trouve la Monarchie des Bourbons. Ils ſe croient plus braves que leurs Voiſins, rien ne leur eſt plus ordinaire que de traiter de lâches les Nations mêmes, qui ont rem-

(*a*) Tom. II, pag. 390. (*b*) Tom. II, pag. 402.

remporté ſur eux les victoires les plus ſignalées. Ce tour d'eſprit a paſſé dans leurs Hiſtoriens. Rien n'eſt plus inſupportable en ce genre, que l'Hiſtoire du Père *Daniel*. Nous n'avons rien qui aproche de ſa mauvaiſe foi. Les Suiſſes ont vaincu à Morat le Duc de Bourgogne, le fait eſt ſi connu, qu'il faut être Père *Daniel* pour le déguiſer. Liſez ſes *Faſtes*, les Suiſſes diſparoiſſent de deſſus la ſcène. C'eſt *René de Lorraine*, qui a battu *Charles*; lui qui, chaſſé de tous ſes Etats, n'avoit joint les Suiſſes qu'avec trois cens Lances, en qualité de Volontaire.

La Bataille de Bâle, ou 1500 Suiſſes oſérent attaquer quarante mille François, & préférèrent une mort certaine à la honte de n'avoir pas exécuté leurs ordres, eſt un autre fait connu & atteſté. Le Père *Daniel* a fait trois Batailles d'une ſeule journée, il a groſſi le nombre des Suiſſes, diminué celui des François, & amené les deux Armées à une égalité plus honorable aux victorieux. Tout l'Ouvrage du Père *Daniel* eſt ſur le même pié, il eſt plus mépriſable que les Auteurs des *Amadis*, qui n'ont du moins pas prétendu dire la vérité, & qui par conſéquent n'ont impoſé à perſonne.

Le Père *Charlevoix* ne donne pas tout-à-fait dans le même excès; mais il ne laiſſe pas que de donner une préférence trop marquée à ſes Compatriotes. Les termes les plus indécens ne lui coutent rien, lorſqu'il parle des Anglois, & ces termes devroient toujours couter infiniment à un Honnête-homme. Sa partialité va juſqu'à déguiſer entierement les faits, qu'un peu d'attention démêle à travers les artifices dont il ſe ſert

pour en imposer. L'Angleterre avoit conclu en 1687 une Neutralité avec la France, qui avoit été enregistrée au Conseil Souverain de Quebec. Les François y contrevinrent peu de jours après, de l'aveu du Père. Ils attaquèrent des Négocians Anglois, qui suivoient leur négoce sur la foi des Traités, & les pillèrent. Ils firent bien davantage. On étoit encore en paix entre les deux Royaumes, quand on forma dans le Canada le projet d'attaquer & de conquérir la Nouvelle York: projet qui fut aprouvé par le Ministère, & que la foiblesse des Colonies Françoises empêcha d'être porté à son exécution (*a*). On ne peut lire qu'avec indignation les chicanes, dont on coloroit ce projet si opposé à la bonne-foi.

Une autre partialité du Père consiste à attribuer aux Anglois la Guerre, que les Iroquois ont faite aux Canadiens depuis 1687 jusqu'en 1699. C'est à la perfidie du Gouverneur du Canada qu'il devoit s'en prendre; excusable en quelque manière, parce que cet Officier obéissoit aux ordres de son Roi. Il attira (*b*), sous différens prétextes, plusieurs Chefs des Iroquois à un Fort qui apartenoit à la France. Il les y fit enchaîner, & les envoya en France servir sur les Galères du Roi. Cette trahison souleva presque toutes les Nations voisines du Canada, ils firent aux François une Guerre assez heureuse, pour les obliger de faire revenir les Chefs, & de les rendre à leur Patrie.

Ce que le Père attribue aux Anglois, est vrai à toute rigueur par raport aux Missionaires. Ce sont

(*a*) Tom. I, pag. 541, 542. (*b*) Pag. 509.

ſont eux & des Officiers François, qui, de l'aveu du Père, ont en tout tems ſoulevé les Sauvages contre les Anglois, les ont portés à refuſer la paix (*a*) & le Commerce qu'on leur offroit, & les ont encouragés, ou menés même à des excurſions, où ils ont commis contre les Habitans de la Nouvelle York, des barbaries, que le Père ne peut pas cacher entierement (*b*), quoiqu'il ſoit fort éloigné de les condamner.

De nos jours même, après que la France eut cedé ſes droits ſur les Iroquois à l'Angleterre par le funeſte Traité d'Utrecht (*c*), celle-là y a contrevenu en pleine paix, en faiſant bâtir un Fort ſur les Terres des Iroquois proche du grand Saut de Niagara (*d*). Le Père *Charlevoix* y trouve beaucoup de prudence, & nous y trouvons beaucoup de mauvaiſe foi.

Toute l'Hiſtoire de la Nouvelle France eſt écrite ſur les mêmes principes : il faut paſſer avec précaution ſur les raiſonnemens & ſur les expreſſions de l'Auteur, & ne s'attacher qu'aux faits, qui, quoique déguiſés, ne laiſſent pas que de faire reconnoître les maximes inviolables de la Politique Françoiſe, toujours réſolue de tout ſacrifier à l'agrandiſſement de ſa Monarchie, & toujours également indifférente à l'égard des Traités les plus ſolennels.

Un

(*a*) Tom. II, pag. 146, &c.

(*b*) Tom. II, pag. 46. Le Père y raconte la ſurpriſe de Corlar. On y maſſacra généralement tout le monde, & ſur-tout le Miniſtre du lieu. Le Père *Charlevoix* n'y trouve rien à redire, lui qui fait des exclamations ſi tragiques ſur le martyre prétendu du P. *Raſlé*, tué par une mouſquetade dans la ſurpriſe de Nérantſoak. Tom. II, pag. 381.

(*c*) Tom. II, pag. 373. (*d*) Tom. II, pag. 374.

Un autre défaut, que le Père a en commun avec la plus grande partie des Auteurs de ſa Nation, c'eſt de ne jamais citer les garans de ſes faits. Ce défaut eſt très eſſentiel. Dès qu'un Auteur n'a pas vu par lui-même les faits, dont il donne le détail, il n'eſt croyable qu'à proportion que les ſources où il a puiſé, ſont bonnes & pures. Il faut connoître ces ſources pour en juger. Les Hiſtoriens François ne les marquent jamais, & ils perdent par-là la plus grande partie de leur crédit, parce qu'ils refuſent de ſe ſoumettre à l'examen. Envain dira-t-on que les Anciens en ont uſé de même. De ces Anciens, il y en a qui ont écrit l'Hiſtoire de leur tems, comme *Xénophon*, *Thucydide* & *Polybe*, ils étoient eux-mêmes les garans des faits, qu'ils avoient entrepris de décrire. Il y a d'autres Anciens qui, par ce défaut même, ont perdu une bonne partie de leur croyance. *Tite-Live* & *Quinte-Curce* ſont de cette claſſe-là. On admire leur éloquence, mais on ſe défie de leur ſincérité.

Paſſons aux défauts particuliers de la Société, dont le Père *Charlevoix* eſt Membre. L'averſion invétérée, & la haine implacable contre les Hérétiques en eſt le principal. Craindroit-on de médire de ceux qu'on fait bruler? Tout ce qui ſort des plumes de cet Ordre ſe reſſent des maximes de *Mariana*, & de celles qui ont fait agir *Jaques Clément* & *Ravaillac*. Le Père *Vanier* a trouvé moyen d'évaporer ſa bile dans un poéme, dont toute bile devoit être exclue: il a maltraité les ennemis de la Société, lorſqu'il ne devoit chanter que la beauté de la Campagne.

Autre défaut inſéparable de ſa Société, c'eſt

la

la crédulité par raport aux Miracles, & à la sainteté prétendue de ſes Elèves. Le Père *Charlevoix* raconte avec beaucoup d'aprobation des prétendues révélations de la Mère de l'Incarnation. „ Avant le tremblement de terre de 1663, „ elle crut voir en oraiſon le Seigneur irrité con„ tre le Canada, & ſe ſentit portée par une force „ ſupérieure à lui demander juſtice des crimes „ qui s'y commettoient (*a*) ". Cette bonne fille tranchoit un peu trop du Prophète du Vieux Teſtament. Ce qui ſuit eſt bien plus ſuperſtitieux encore, la foi la plus ferme n'y ſauroit ſuffire.

Les Miracles de la Sainte Iroquoiſe *Cathérine Tégahkonita* (*b*) compoſent une véritable Légende. Sa dévotion peu éclairée & mal dirigée la portoit, à l'exemple de St. *François d'Aſſiſe*, à marcher piés nus ſur la glace, à ſe rouler trois jours de ſuite ſur les épines, à ſe bruler les piés, & à ſe refuſer la nourriture naturelle. Son tombeau eſt célèbre par les guériſons & les Miracles qui s'y opèrent, à ce qu'en diſent des Eccléſiaſtiques intéreſſés, & que perſonne n'ôſe contredire. Les Miracles de *Montgeron* ont bientôt diſparu, quand le Roi défendit au Tombeau de l'Abbé *Paris* d'en faire: ceux de *Tégahkonita* diſparoîtroient de même, ſi le Gouvernement en permettoit l'examen.

On me permettra de faire une petite digreſſion à cette occaſion. L'Egliſe Catholique Romaine, & la Société ſur-tout, nous reproche tous les jours ſes Miſſions, ſes Martyres & ſes Miracles. Nous ſommes fort éloignés d'être auſſi peu

(*a*) Tom. I, pag. 362, 363. (*b*) Tom. I, à la fin.

peu charitables qu'elle : mais nous ne pouvons nous refuſer à une reflexion trop naturelle & trop juſte. Eſt-il croyable que *Dieu* ſe ſerve, pour la converſion des Infidèles, de ce même ordre d'Hommes, qui anime des *Clements*, des *Ravaillacs*, des *Garnets* ? qui conſeille, qui aprouve, qui juſtifie les maſſacres de la Valteline, de St. *Barthélémi*, de l'Irlande ? qui force les Rois à perſécuter de fidèles Sujets ? qui met le fer & le feu à la main des Rebelles les plus deſeſpérés ? qui ne reconnoit dans ſes perſécutions, ni la foi des Traités, ni le reſpect dû à la Vertu ? qui prêche le meurtre des Rois ? Si les Apôtres avoient été ſoupçonnés du moindre de ces crimes, n'auroient-ils pas été l'objet de la déteſtation du Genre-humain ? & la Religion Chrétienne auroit-elle jamais pu forcer les cœurs des Payens vertueux, ſi ſes défenſeurs n'avoient ſuivi la Morale bénigne & patiente de leur Maitre *Jéſus-Chriſt* ?

Autre reflexion. Qu'on liſe les rélations des Converſions qu'opèrent les Miſſionaires de l'Ordre de *Jéſus*. Y voit-on les marques du Chriſtianiſme ? On y voit de la ferveur, c'eſt-là où excellent les Néophytes. Ce terme exprime une haine cruelle, que leur inſpirent contre le reſte des Chrétiens leurs Paſteurs intéreſſés. Le Père *Charlevoix* ſe glorifie de cet effet de leur inſtruction, & le Père *Bouchet* en parle avec le même éloge de l'autre côté du Méridien. Remplis de cette piété impitoyable, les Sauvages Catholiques ſe préparent par la Communion aux barbares exploits, qu'ils méditent contre de malheureux Colons Anglois. Après cinquante ans de Chriſ-

tia-

tianisme, ils continuent de nos jours de brûler & d'écorcher leurs ennemis, & d'en raporter en trophée les chevelures, sans que leurs Missionnaires y trouvent à redire. Ne demandez pas à ces Néophytes ce qu'ils croient. La misérable ignorance, où on les laisse, les empêcheroit de répondre. Ont-ils vu la Bible? Connoissent-ils les Mistères fondamentaux de la corruption de l'Homme & de sa réparation par un *Dieu* incarné? C'est *Marie* qu'ils adorent, c'est S. *François Xavier* qu'ils révèrent, c'est par des cérémonies, & par des reliques, par des prières en langage inconnu, qu'ils prétendent apaiser la Justice divine. Je défie cet Ordre si savant & si politique de produire un seul exemple d'une conversion véritable, un seul Sauvage, dont ils ayent réformé le cœur, & dont ils ayent fait un Chrétien éclairé, juste & bénin, tel que le demande la pureté de la foi, qu'ils prétendent annoncer.

Qu'on compare, au reste, ce que le Père dit en tant d'endroits sur le zèle heureux des Missionnaires de sa Société, qu'on le compare avec l'aveu qui lui échape dans un autre passage (*a*). Les Iroquois, y dit-il avec sincérité, sont un Peuple plein de bon-sens, de sentimens nobles, & même d'esprit: mais le Grain de la Parole n'y a jamais pu prendre racine. C'est en vain qu'il accuse de ce peu d'efficace dans les Missions, le voisinage des Anglois, dont l'impiété scandalise, à ce qu'il dit, les Sauvages. C'est en vain qu'il se récrie sur l'eau de vie que leur fournissent les Anglois, mais que

(*a*) Tom. I, pag. 399.

que les François leur vendent avec la même avidité (*a*). Les Abénaquis, tout auſſi voiſins des Anglois que les Iroquois, ſont d'excellens Catholiques, à ce qu'il aſſure. La véritable raiſon de la différence, c'eſt que les Iroquois ſont libres, & que les autres ne le ſont plus.

Quel effet a dû faire ſur ces braves Américains l'équivoque du Père *Lamberville*? Quand on eut arrêté leurs Chefs, & qu'on les eut envoyés aux Galères, ces Peuples irrités demandèrent au Miſſionaire ce qu'on en avoit fait. Ils ſont à Quebec, répondit-il, mais on les y traite bien (*b*). Ils étoient alors en France, & aux Galères, mais le bon Père avoit cru agir *ad majorem Dei gloriam*.

Les François ſont-ils moins corrompus que le reſte des Européens? Le Père *Charlevoix* ne ſe plaint-il pas en une infinité d'endroits de leurs deſordres? Les François priſonniers chez les barbares n'ont-ils pas refuſé de retourner dans la Colonie, pour vivre dans l'état de la ſimple Nature, & pour n'être gênés ni par des Loix ni par la Religion? Pourquoi donc ſe prendre aux Anglois d'un effet, qui a tant d'autres cauſes viſibles.

Aux défauts près, que nous venons de faire connoître, l'Ouvrage du Père *Charlevoix* fournit une lecture variée, nouvelle, & remplie de choſes intéreſſantes. Il eſt vrai qu'il y a trop de petits faits, trop d'eſcarmouches, trop d'evènemens, qui n'intéreſſent perſonne, & qui ne valoient pas la peine d'être conſervés. Mais on y voit une Hiſtoire complète de tout ce qui s'eſt paſſé

(*a*) Tom. I, pag. 454. (*b*) Pag. 524.

passé dans le Canada depuis sa prémière découverte jusqu'en 1722, que le Père quita la Nouvelle France. On y aprend à connoitre les Sauvages par leurs actions. On y découvre les raisons, qui donnent aux Européens une supériorité sur ces Peuples, que la bravoure seule ne leur donneroit pas. Ils manient en perfection les armes à feu, ils sont infatigables : mais ils sont sans précaution. Ils se fortifient mal, ils ne sont pas en état de résister au Canon, ils ne posent point de Sentinelles, & se croient en sureté, quand ils ont posé leurs *Manitous*, ou Idoles, en faction autour de leur Camp. D'ailleurs les Iroquois sont composés de cinq Nations, & les François ont toujours su trouver le moyen d'en endormir une ou plusieurs sur la ruine de ses Alliés. Malgré ces desavantages, malgré les Ennemis sauvages, que les François ont su susciter contre les Iroquois, ces Barbares braves & politiques se sont soutenus en Corps de Nation, ils ont détruit la plus grande partie des Alliés de la France, & conservé leur liberté jusqu'à ce jour. Il est vrai qu'ils doivent beaucoup au secours des Anglois, & à l'occupation que ceux-ci ont donné aux Canadiens.

Pour la Guerre contre les Anglois, les François y ont été souvent heureux. Quebec, attaquée par deux fois, fut délivrée en 1690 par le feu de ses bateries, qui endommagea les Vaisseaux Anglois, & en 1711 par le naufrage de leur Flotte, qu'un Général peu prévoyant fit trop aprocher des sept Iles contre l'avis de son Pilote. On s'est pris & repris les Places de la Baie de Hudson, celles de l'Acadie, & celles de Terre-neuve. Les Anglois ont échoué à plusieurs siéges, les Fran-

çois, de leur côté, ont manqué ceux d'Orange en 1709, de Ste. *Anne* dans la Baie de Hudſon, dans la même année, & du Port-Royal d'Acadie en 1712. Il n'y a eu que peu de combats déciſifs, mais quantité d'eſcarmouches & de ſurpriſes, plus favorables aux François, que les Sauvages aſſiſtoient mieux, & qui ne trouvoient pas chez leurs Ennemis les poſtes auſſi bien fortifiés, que les leurs. La Paix d'Utrecht fut favorable aux Anglois, ils gardèrent l'Acadie, & recouvrèrent Terre-neuve. C'eſt à cette occaſion que le Père *Charlevoix* nous donne un Mémoire, qu'il auroit caché avec ſoin, s'il en avoit prévu les conſéquences. C'eſt du Cap Bréton dont il s'agit. On y trouve toutes les raiſons, que l'Intendant *Raudot* propoſa à la Cour pour y faire établir une Colonie. C'étoit le ſeul Poſte, qui reſtât à la France pour conſerver une part à la peche des Morues. C'eſt-là qu'on en prend le plus copieuſement. C'eſt encore là qu'on a le plus de commodité pour les ſécher. Le Port de Louisbourg eſt un des plus beaux de l'Amérique. Le Père *Charlevoix* nous en donne le ſeul plan qui ſoit peut-être connu en Europe. On y peut échouer les Vaiſſeaux ſur la vaſe, comme à Toulon. Il eſt défendu par une Place forte, à qui le nom de Louisbourg apartient proprement, & par cinq Bateries très bien fortifiées, & diſpoſées d'une manière avantageuſe. Le Commerce du Caſtor, dit le Père d'après Mr. *Raudot*, n'eſt plus qu'une bagatelle, le Païs en eſt preſque dégarni, & les Sauvages, mieux payés par les Anglois, leur portent toutes leurs Peleteries. Pour relever le Commerce du Canada, il faut en occuper les Habitans,

bitans, il faut trouver un endroit, où ils puiſſent porter leurs marchandiſes, & les changer contre celles de France ſans riſque & ſans fraix. Cet endroit c'eſt le Cap Bréton. Il eſt ſitué d'une manière à ſervir d'entrepôt naturel entre l'Ancienne & la Nouvelle France. La navigation entre ce Cap & Quebec formera des Matelots, & ſes Habitans en formeront d'autres par la peche des Baleines & des Morues. Le Cap Bréton s'enrichira par-là, & par le débit des marchandiſes du Canada; & le Canada y trouvera ſes avantages, parce qu'au-lieu d'aller porter ſes denrées en France, il les vendra après un court trajet, aiſé, ſûr, & de peu de fraix. Cette Ile ſervira encore de relâche à tous les Vaiſſeaux de l'Amérique, qui ſeront en danger ou par le défaut de vivres, ou par la pourſuite d'un Ennemi. Ce ſera avec le tems une pépinière d'Armateurs, qui déſoleront la Nouvelle Angleterre. Ce projet, propoſé dès l'année 1706, fut agréé en 1713, & exécuté d'une manière aſſez heureuſe, pour faire enviſager aux Anglois le Cap Bréton, comme la plus importante conquête qu'ils euſſent pu faire.

Le Père *Charlevoix* a mêlé à ſon Ouvrage une Epiſode intéreſſante: c'eſt la découverte du Miſſiſipi, & l'Hiſtoire de la Nouvelle Colonie de la Louïſiane. Il raconte dans un grand détail la manière, dont le Fleuve de Miſſiſipi fut découvert en 1671, par le Père *Marquette* & par le S. *Jiliet*; les avantures tragiques de Mr. *de la Sale*, à qui il eſt fort éloigné de vouloir du bien; la manière, dont il manqua l'embouchure du Fleuve, & ſa mort funeſte; la découverte de cette embouchure par Mr. d'*Iberville* faite en 1699, & par

des

des Anglois dans le cours de la même année; l'établiſſement de la Nouvelle Compagnie ſous les auſpices du Sr. *Law*; la richeſſe imaginaire de ſes Mines; la fondation du nouvel Orléans, les Guerres entre les François & les Natchés, qui ont manqué de faire périr la Colonie naiſſante, & les commencemens de celle des Chicachas, qui ont batu les François en pluſieurs rencontres. Tout cela n'étant point mêlé à des intérêts de Religion, ou de haine nationale, eſt écrit avec beaucoup d'impartialité. L'hiſtoire des trois Siéges de Penſacola, & de la courte Guerre avec les Eſpagnols, ne ſe reſſent que médiocrement du préjugé ordinaire de la Nation: & le Père *Charlevoix* finit par avouer, que la Colonie de la Louïſiane eſt peu de choſe encore, & fort éloignée de répondre aux vaſtes eſpérances, que des gens éblouis en avoient conçues. Il écrit cela en 1722.

Il nous reſte encore à parler de ce qu'il y a de plus utile dans l'Ouvrage du Père *Charlevoix*. C'eſt le voyage qu'il a fait par le Canada & la Louiſiane, dans le cours des années 1720, 1721, & 1722. C'eſt-là ce qui apartient en propre à l'Auteur, & un Lecteur raiſonnable préférera toujours infiniment les Mémoires d'un témoin oculaire, à la compilation la mieux écrite.

Le Père partit de Rochefort dans le Mois de Juin 1720. Il arriva au grand Banc au Mois d'Aout: il nous en donne une bonne deſcription. C'eſt une vaſte étendue de Montagnes couvertes de la Mer. Il y règne des brumes preſque perpétuelles, & les tempêtes en rendent les frontières, ou les *écores*, fort dangereuſes. On y prend depuis

puis 200 ans un nombre infini de Morues, ſans qu'elles y diminuent; ce ſont des Mines, dit le Père, infiniment préférables à celles du Pérou. Mais, pour en jouir, il ne faut pas y venir d'Europe, cela mène à trop de dangers & à trop de fraix; il faut habiter dans le voiſinage, & y être à point nommé dans les ſaiſons favorables. C'eſt-là encore une preuve de l'importance du Cap Bréton, & de Terre-neuve: ces deux poſſeſſions aſſurent à l'Angleterre la dominion des Morues, & les François n'en auront plus que ce que quelque armateur en ſaura enlever.

La déclinaiſon de l'Aiman diminue depuis l'Europe juſqu'aux Açores; au-delà de ces Iles elle augmente de nouveau juſqu'au grand Banc, elle y eſt de 22 dégrés, elle revient à 16 au Canada, & à 12 au Païs des Hurons, qui eſt à l'Oueſt de Quebec.

Les Cartes du Fleuve de St. *Laurent* & la deſcription de Quebec ſont tout ce qu'il y a de meilleur dans ce genre. On s'y convaint qu'une bonne Armée eſt l'unique moyen de forcer cette Capitale, qui eſt aſſez bien fortifiée. Il y a ſept mille Ames à Quebec, on y eſt plus ſociable, & plus gai qu'opulent. Le François, dit le Père, cherche à paroitre, & il couvre ſon peu de fortune par un air d'aiſance. Les Colons Anglois ſont véritablement riches, ils ont le réel de l'état floriſſant, dont les François n'ont que l'aparence.

Le commerce des Peleteries n'a pas l'aprobation du Père *Charlevoix*. On ne voit pas une ſeule Famille, dit-il, que ce négoce ait enrichie. Ceux qui en font leur objet principal, vieilliſſent dans la miſère, après avoir brillé dans leur jeuneſſe. Il

ne

ne ſert qu'à entretenir le libertinage & la fainéantiſe. La deſcription, que le Père nous donne du Caſtor, eſt fort agréable; elle nous confirme dans la bonne opinion qu'on a conçu de ces Animaux. Ils ſont aſſurément preſque Hommes dans leurs ouvrages: la manière dont on détruit des Animaux ſi induſtrieux avec tant d'innocence, fait de la peine à lire. Le poil même du Caſtor, qui eſt la cauſe de ſa deſtruction, n'eſt bon que pour les Chapeaux; les Etoffes & les Bas, qu'on en fait, ne valent rien.

La Ville des trois Rivières, dont parle le Père *Charlevoix*, eſt peu connue, auſſi n'eſt-elle peuplée que de huit cens Ames. Mais il y a des Mines de Fer dans le voiſinage, dont il ſe promet beaucoup. Pour moi, je crois que la Politique Européenne n'agréera jamais de mettre les Créoles en état de ſe paſſer de leur ancienne Patrie.

La Chaſſe aux Ours eſt racontée avec beaucoup d'agrément. Les Sauvages s'y préparent avec beaucoup de ſolennité, on n'y va même pas ſans une vocation ſurnaturelle: il faut jeûner & rêver qu'on a vu des Ours à de certains endroits. Les Sauvages croient infiniment aux rêves, ce ſont leurs Oracles, moins corruptibles du moins que ceux de Delphes.

L'Erable tient lieu de Cannes de Sucre au Canada. Quand les terres ſont bien couvertes de neige, on y fait un trou, & le ſuc en découle: on le boit, il eſt agréable, & ſain. Pour en faire du Sucre, on le fait bouillir, juſqu'à ce qu'il prenne de la conſiſtance, en prenant garde de ne le pas trop faire cuire, & de le bien écumer. On peut même le rafiner, & il mériteroit d'entrer dans le commerce,

merce, étant moins malfaiſant, que le Sucre de Cannes, & n'ayant pas beſoin de chaux.

L'Orignal eſt le véritable Elan de l'Europe, & les Animaux du Canada ſont à peu près les mêmes que ceux de la Suède. Cela feroit aſſez ſoupçonner que les deux Continens tiennent enſemble par le Nord. Il eſt vrai que le Bœuf *Illinois* eſt différent du nôtre. Mais peut-être ſon eſpèce s'eſt-elle conſervée en Amérique, au-lieu qu'elle a été détruite en Europe. On trouve dans *Pline* la deſcription de pluſieurs eſpèces de Bœufs, dont les Originaux ont diſparu : les Elans & les Taureaux, que les Allemans apellent *Auerochs*, étoient communs en Allemagne, mais il y a longtems qu'on n'y en trouve plus.

Quebec eſt ſitué dans un Païs extrêmement froid, il devient meilleur vers Montréal, qui eſt la troiſième Ville de la Nouvelle France, ayant été murée depuis peu ; il devient fort agréable au Lac d'Erié. On y navige ſur une eau auſſi claire, que celle d'une Source : on y voit les plus beaux Bois du monde, un Ciel ſérein, & une terre tapiſſée de fleurs. Il eſt vrai que c'eſt un beau Déſert, mais il y a tout ce qu'il faut pour en faire un beau Païs.

Chemin faiſant le Père *Charlevoix* parle des Animaux de la Nouvelle France, de la Peche des Oiſeaux, de l'Oiſeau-mouche, qu'il diſtingue du Colibri, & qui en eſt différent par les couleurs, & du Serpent à Sonnette. C'eſt un ennemi dangereux à qui l'irrite. Le Père *Charlevoix* aſſure, à la vérité, que l'herbe à Serpent à Sonnette en eſt l'antidote aſſuré ; mais il me permetra d'en douter. Je ne ſache pas que quelque herbe

que

que ce ſoit, ait une vertu réelle contre les Poiſons, animaux ou minéraux. C'eſt une eſpèce de Bidens à cinq feuilles, & à fleur radiée.

Pour les Plantes du Canada, l'Auteur en parle & ici, & dans le ſecond Tome. C'eſt là qu'il en donne quatre-vingt-dix-huit deſcriptions accompagnées de 96 figures, qui, à la vérité, ne ſont pas fort exactes. Il ne nomme pas ſon Auteur, mais il y en a pluſieurs d'après *Cornuti*, & d'autres dont je ne connois pas l'Original. L'Apallachine, le Saſſafras, le Ginſeng, la Squine, le Myrte, ou Gale à cire & pluſieurs autres Plantes célèbres ſont du nombre; mais on y trouve auſſi des eſpèces de Bluets, la Canacberge, & quelques autres Plantes fort communes en Suède, & qui confirment l'affinité des deux Continens.

Tout le Canada n'eſt preſque qu'une Forêt immenſe, coupée par une infinité de Rivières & de Lacs. Telle eſt la Laponie, telle étoit l'Allemagne, & telle étoit peut-être toute l'Europe, & même toute la Terre, quand elle ne ſaiſoit que ſortir des mains du Créateur. Les Hommes ont changé la face de la Terre, ils ont détruit les deux tiers des Forêts du Monde, ils en ont diminué les pluies & les Rivières, & augmenté le dégré de chaleur. L'Allemagne, du tems de *Céſar*, étoit ce qu'eſt le Canada, couverte de glaces & de frimats pendant les ſix mois de l'Année, & le Canada deviendra fertile, quand on aura détruit une grande partie des Forêts, qui y conſervent les neiges, & qui augmentent la proportion des vapeurs aqueuſes. Le Père *Charlevoix* eſt fort embaraſſé de trouver la raiſon du froid exceſſif de ce Païs; mais je ne crois pas qu'il y en ait d'autre. Le Ni-

tre,

tre, qu'il acuſe, a perdu ſon crédit chez les Phyſiciens : il n'y a que les Montagnes couvertes de neiges du Continent ſeptentrional, & les Mers glacées de l'Océan, aſſez voiſin du Canada, qui puiſſent être ajoutées aux raiſons du Froid comparativement plus grand de ce Païs, dont le Climat eſt le même, que celui des meilleures Provinces de France. Ce qui confirme ma reflexion, c'eſt que, de l'aveu du Père, le Froid a diminué ſenſiblement depuis quatre-vingts ans. La culture des terres a commencé à avoir ſon effet, elle continuera de corriger l'intempérie de l'air.

Le Froid a fait au Canada l'effet qu'il fait en Europe. Les François, dont la plus grande partie, ſur-tout pour le Sexe, eſt de petite taille, ſe ſont changés à leur avantage. Ils y ont pris la taille avantageuſe, le beau teint, & la ſanté robuſte des Suédois. Le grand exercice qu'ils font, y entre ſans doute pour beaucoup.

Notre Auteur partit du Canada en 1721, pour ſe rendre au Miſſiſipi, par les chemins des Lacs & des Fleuves de la Nouvelle France. Un Voyage de plus de mille lieues par un Continent preſque nouvellement découvert, ne peut que fournir une rélation intéreſſante. Elle le ſeroit bien davantage, ſi l'Auteur avoit été plus inſtruit dans l'Hiſtoire Naturelle, ſans laquelle les Voyages les plus éloignés deviennent languiſſans & pour l'Auteur & pour ſes Lecteurs.

Le Père reſta aſſez longtems au Fort de Cataracoui, placé ſous le Lac Ontario au milieu de pluſieurs rapides Cataractes, qu'on franchit dans des Canots d'écorces de Bouleaux, que les Canadiens ſavent conduire avec une hardieſſe, & une ſureté,

qui passe l'imagination. Placé dans le voisinage des Iroquois, il en parle fort au long, & nous aprend, que les Peuples naturels de la Nouvelle France parlent en général trois Langues mères, celle des Sioux, celle des Hurons, & l'Algonquine, à laquelle il trouve beaucoup d'élegance, malgré la pauvreté inséparable des Langues, que parlent des Peuples barbares, & qui n'ont qu'un nombre d'idées fort borné. Il est impossible de suivre le détail où entre l'Auteur. Je n'en raporterai que la manière, dont les Iroquois réparent les pertes qu'ils soufrent dans les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir. Ils adoptent des Prisonniers de guerre, qui très souvent s'afectionnent à leur Nation, & perdent entierement l'amour de leur Patrie. Les François ont tiré un bon parti de ces adoptions; & leurs Soldats, incorporés chez les Iroquois, leur ont rendu des services bien essentiels.

En traversant le Continent du Canada, le Père *Charlevoix* n'a pu éviter de remarquer une infinité de Vignes, qui y viennent naturellement. L'Europe n'en manque pas, la Suisse en est remplie; mais elle n'en est pas plus riche. L'espèce naturelle ne porte dans les deux Continens, que des Baies de la grosseur d'un Pois, qui ne sont bonnes que pour les Oiseaux & pour les Ours.

Le Père *Charlevoix* auroit mieux fait de rassembler en un Corps, la rélation des Mœurs des Sauvages, qu'il a dispersée presque à chaque page de son Voyage. Ces digressions étoufent le principal, on a de la peine à y découvrir le Voyageur; c'est même ce qu'il y a de moins nouveau. *La Hontan*, que le Père mépriſe infiniment, a dit à peu près les mêmes choses. Le

Le Voyage des Fleuves & des grands Lacs du Canada eſt fort ennuiant & fort triſte. On y fait des deux cent lieues ſans y trouver d'Habitations ni même d'Hommes. Ce ſont par-tout des Bois, des Marais, à la Laponoiſe. Un peu de Botanique égaieroit fort un pareil voyage.

Le grand Saut de Niagara eſt quelque choſe de bien frapant : mais le Père *Charlevoix* en diminue fort le merveilleux. Il en réduit la hauteur à 140 piés. Je crois la Cataracte du Rhin plus haute ; mais le Fleuve de Niagara eſt plus large, puisque la Cataracte à quatre cent pas de circonférence.

Au Détroit le Père *Charlevoix* fit connoiſſance avec pluſieurs Nations alliées aux François : les *Outaouais*, les *Pouteoutamis* & les *Hurons*, & il eut le plaiſir d'aſſiſter à un Conſeil, où les Chefs de ces trois Nations avoient été apellés. Ces Sauvages, ridicules par leurs acoutremens mêlés de malpropreté & de parure mal-entendue, s'y firent admirer par la prudence & le grand ſens de leurs diſcours. Cette connoiſſance faite avec les Sauvages amène une longue Diſſertation ſur leur Gouvernement, ſous des Chefs électifs, ſur leur Politique, leur Point-d'honneur, très différent du nôtre, leur Caractère & leurs Mœurs.

Du Détroit de *Michili Makinac* le Père ſe rendit à la *Baie des Puans*. Il y vit la Nation des *Malhomines*. Ce Peuple tire ſon nom d'une plante qui naît dans les lieux humides, & que les François apellent *folle Avoine*. C'eſt dommage qu'on ne connoiſſe pas ce Blé fourni par la Nature. Toutes nos eſpèces de Blés ſont encore étrangères à ce Monde ; on n'en connoit pas encore la Patrie, ni l'endroit où ils proviennent ſans culture.

Le Père *Charlevoix* vit danſer le Calumet chez les *Sakis*; il en donne un détail. Ils danſent beaucoup, c'eſt un amuſement du gout général des Peuples ſauvages. Les Européens tiendroient-ils encore de la barbarie de leurs Ancêtres le plaiſir qu'ils trouvent à cette eſpèce de démarche affectée? Les Romains mépriſoient ſouverainement la danſe, eux qui étoient le Peuple le plus vertueux & le plus ſenſé de l'Univers.

Le Père *Charlevoix* ſe deſennuie, en traverſant le Lac *Michigan*, à nous parler des bonnes qualités des Sauvages. Il vante ſur-tout leur mémoire: ils excellent à ſe former une juſte idée des ſituations, & à ſe reconnoitre dans les plus vaſtes Déſerts. Ils diviſeront leur diſcours en vingt parties, dont chacune aura un préſent différent pour exorde, & ils n'oublieront jamais de donner à chaque préſent la partie du diſcours, qu'ils lui ont aſſignée avant que de parler. Je ne ſuis pas ſurpris de cette fidélité de leur mémoire: ces Peuples ont peu d'idées, elles ſont plus au large dans leur cerveau, & n'en ſont pas délogées par un déluge de nouvelles images, qui ſurviennent chaque jour. On remarque le même avantage dans les Aveugles.

Le reſte de leur portrait eſt aſſez celui qui convient à toute Nation abandonnée à ſa liberté & à la Loi de la Nature. Je croirois même aſſez que leur indifférence, leur fainéantiſe, leur malpropreté, leur manque de compaſſion, leur adreſſe dans leurs Arts particuliers, & le reſte de leurs qualités bonnes & mauvaiſes ſont les qualités radicales de l'Homme ſans culture, & qu'elles lui ſont auſſi eſſentielles que l'amerture l'eſt à la

Gen-

Gentiane, & l'art de ſurprendre ſa proie l'eſt au Renard. Toutes les Nations ſauvages ſe rencontrent là, le Gouvernement & le Climat n'y mêlent que les différences paſſagères. Livrognerie a ajouté aux défauts des Sauvages du Canada d'autres vices, qui leur étoient étrangers, l'avarice, & la brutalité.

Du fond du Lac *Michigan*, le Père *Charlevoix* remonta la Rivière de St. *Joſeph*, où il y a un Fort: & après un paſſage aſſez court, à travers de fort belles Prairies mêlées de Buiſſons, il trouva la Rivière de *Théakiki*, qui mène au Fleuve de *Miſſiſipi*, par la Rivière des Ilinois qui la reçoit. Ces Peuples, tous Néophytes & grands Amis des François, ſont, de l'aveu de l'Auteur, de fort habiles Filoux, il en fit lui même l'expérience en traverſant leur Païs.

Alors les Péroquets lui annoncèrent la *Louiſiane*, un Ciel plus doux, un Païs plus agréable le conſolèrent des longueurs de ſon Voyage; il entra dans le grand Fleuve au mois d'Octobre, & fut bientôt à ſon confluent avec le *Miſſouri*, qui mériteroit de conſerver ſon nom, étant plus rapide, & donnant aux eaux du *Miſſiſipi* une blancheur qu'elles n'avoient pas, & qu'elles gardent juſqu'à la Mer.

Il vit, avec beaucoup d'indifférence, les prétendues Mines de la Rivière *Marameg:* on en a fait un Potoſi à la rue Quimquempois, mais on n'y a trouvé en effet que fort peu de mauvais plomb, ſans aparence d'argent.

Arrivé aux *Kaſcaſquias*, il ſe trouva comme chez lui. Les Jéſuites y ont une Miſſion très floriſſante, & pluſieurs Bourgades d'Ilinois & de

François s'y trouvent réunies dans le même voisinage. Dès-lors il perdit de vue les Arbres du Canada. D'autres Arbres plus méridionaux, & entierement différens de ceux de l'Europe y succédèrent, les mœurs des Peuples mêmes se changent, on y trouve d'autres vices, & moins de vertus. De tout tems les meilleurs Païs ont produit les Peuples les plus corrompus. Il y a le long du Miſſiſipi des Nations, où le terroir & les vices reſſemblent également à Sodome.

La navigation du Miſſiſipi n'eſt pas agréable à proportion de la beauté du Païs. Ce Fleuve eſt embaraſſé d'une infinité d'Arbres flotans; on s'y ſert de Canots de Noyer fort peſans, on y voyage lentement & avec danger. Le Père *Charlevoix* parle avec admiration des Forêts de la *Louiſiane*. Il y a une variété infinie des plus beaux Bois; &, pour la hauteur, le Père croit qu'il n'y a pas de plus grands Arbres dans l'Univers.

En traverſant le Païs des Natchés, que les François ont preſque exterminés, l'Auteur parle des Etabliſſemens qu'il y a vus, & des Plantations d'Indigo, de Tabac & de Coton, qu'on y a commencées. Tout cela ne promettoit guère alors. Ce qu'il y a vu de plus curieux, c'eſt le Temple du Soleil des Natchés, bâtiment bien médiocre, mais qui eſt un Edifice ſuperbe pour les Sauvages de l'Amérique. Ces Peuples ont un culte plus régulier, & un Gouvernement héréditaire & deſpotique, bien éloigné de la liberté des Naturels du Canada. Leur Chef s'apelle du nom faſtueux du *Soleil*; mais tout cet orgueil eſt bien tombé, depuis que le Soleil regnant a été envoyé à S. Domingue, chargé de chaines, pour y ſervir d'Eſclave.

Le

Le Père *Charlevoix* arriva à la Nouvelle Orléans au mois de Janvier 1722. C'eſt la Capitale de la *Louiſiane*, ſituée ſur le grand Fleuve, à peu de diſtance de la Mer, dont elle n'eſt preſque ſéparée que par des Terres nouvelles, que forme le Fleuve, à l'exemple du Delta. Auſſi ſon embouchure ſe gâte-t-elle de jour en jour. Il s'y forme des barres par les Arbres, que le courant y charie, & qui retiennent le ſable qu'il amène à la Mer. Cette Ville eſt bâtie ſur un plan régulier, mais c'eſt ſi peu de choſe, que l'Auteur n'a pu ſe réſoudre à en donner une deſcription. Preſque toutes les Conceſſions, dont on faiſoit alors tant de bruit en France, ſont tombées d'elles-mêmes, & le *Biloxi*, où on avoit établi le Quartier général de la Colonie, eſt également mal choiſi, puiſqu'il ne peut ni ſecourir les Vaiſſeaux, ni en tirer du ſecours, & qu'il eſt environné de ſables ſtériles.

Le reſte du Voyage du Père *Charlevoix* n'eſt plus qu'un Voyage ordinaire; il y fit naufrage aux Iles des Martirs, ſe ſauva à terre, fut reçu par les Sauvages Sujets des Eſpagnols, en fut mené à *St. Marc* des Apalaches, revint au *Biloxi* par *Penſacola*, dont il donne le plan, & paſſa à la Havane, où le Gouverneur refuſa d'admettre les François, qui y prétendoient faire la contrebande; delà ſon Vaiſſeau ſe rendit au Cap François par une nouvelle paſſe, en raſant un écueil, qu'on apelle la *Grande Caique*. De *St. Domingue* il fit le trajet ſans accident, relâcha à Plimouth, y admira la beauté du Païs & la douceur du Climat, & finit ſon Voyage au Havre de Grace, les derniers jours de l'année 1722.

Je vais terminer cet Extrait par quelques remarques de Géographie, & par quelques reflexions ſur l'origine des Américains. Le Père *Charlevoix* en a fait une ample Diſſertation, où il réuſſit fort bien à réfuter les différens Syſtêmes qu'on a formés ſur cette origine, & où il ſe diſpenſe ſagement de nous en donner un autre. Mais ce n'eſt que de quelques remarques répandues çà & là dans le cours de l'Ouvrage, que nous allons parler.

La grande Ile de Terre-neuve eſt inhabitée. Les Eſquimaux n'y font que des Voyages de peu de durée. Le Païs y eſt tout en Bois, pleins de Fraiſiers & de Framboiſiers. Les brumes y ſont fréquentes, & les ardeurs de l'Eté preſque inſupportables. L'Acadie eſt à peu près de même. L'un & l'autre de ces Païs ſeroit inhabitable, ſi la Mer ne ſupléoit aux défauts de la terre, & ſi la Peche n'y étoit d'une richeſſe, dont il n'y a preſque point d'exemples.

La Baie de Hudſon eſt le Païs le plus afreux du monde. La terre y eſt pleine de Montagnes ſtériles, de Rochers eſcarpés, & de Valons arides. La Mer n'y eſt libre que depuis le mois de Juillet, juſqu'à celui de Septembre. Pendant le reſte de l'année elle eſt couverte de glaçons prodigieux, qui ſe joignent pour enfermer des Vaiſſeaux, & qui s'ouvrent au gré des Vents, pour ôter aux Voyageurs toute eſpérance de ſe ſauver ſur la glace. Les Naturels du Païs ſe risquent pourtant ſur ces glaçons, ils tranſportent avec eux & leurs Canots légers, pour ſe ſervir de la Mer, & leurs Raquettes pour courir ſur les glaces. Ces Peuples, qu'on apelle *Hiliſtinons*, ſont

aſſez

aſſez doux. Plus loin on ne trouve plus que des Barbares féroces, ou des Païs inhabitables.

Les *Esquimaux* reſſemblent autant aux Patagons, que le Païs qu'ils habitent, reſſemble aux Côtes du Détroit de Magellan. C'eſt un Peuple féroce, qui mange la chair toute crue des Animaux. Leur yeux ſont petits, leurs cheveux blonds: leur peau eſt aſſez blanche, & ils ont de la barbe. Toutes ces marques les diſtinguent de tous leurs Voiſins, & pouroient faire croire qu'ils ſont une Colonie d'Européens, qui ont dégénéré par la miſère & par le manque d'inſtruction.

Les *Savanois* ſont également voiſins du Canada. Ils habitent un Païs ſtérile, où les Vivres leur manquent ſouvent tout-à-fait. Ils ne font aucun ſcrupule dans ces cas de néceſſité de ſe manger les uns les autres, & les Vieillards ſe laiſſent étrangler ſans répugnance, dès qu'ils ne ſont plus en état de ſe procurer eux-mêmes leurs beſoins.

On croit que le Lac des *Aſſinibouals* produit quatre ou cinq des plus grands Fleuves du Monde. Il s'écoule par Fleuve de Bourbon, qui va ſe jetter dans la Baie de Hudſon, par le Miſſiſipi, par le Fleuve de St. *Laurent*, & par un autre Fleuve qui va à l'Oueſt, & qui doit ſe jetter dans les Mers de la Californie ou de la Nouvelle Albion.

Les chaleurs, quoique plus fortes, ſont plus ſuportables ſous la Ligne qu'en France. C'eſt que l'air y eſt pur, & qu'il eſt moins chargé de vapeurs, que la chaleur du Soleil met preſque en feu. On n'y ſue pas tant au cœur de l'Eté qu'au Printems, parce qu'au Printems ces vapeurs n'ont pas encore été diſſipées par le Soleil.

ARTICLE III.

De Imperio Solis ac Lunæ in Corpora humana, & morbis inde oriundis. Auctore RICHARDO MEAD, Colleg. Medic. Londin. Socio, Reg. Societ. Sodali, & Medico Regio.

C'eſt-à-dire :

Du Pouvoir du SOLEIL *& de la* LUNE *ſur le Corps humain, & des maladies qui en naiſſent. Par Mr.* MEAD *Membre du Collège des Médecins & de la Société Royale, & Médecin de Sa* MAJESTE'. *Seconde Edition, revue & augmentée.* In Octavo, *pag.* 123, *ſans les Préfaces. A* Londres, *chez* J. Brindley, 1746.

S'Il y a de la foibleſſe à recevoir aveuglément des opinions anciennes, il y en a peut-être encore davantage à les rejetter ſans examen. Quelque gout que les Hommes aient pour les Fables, il eſt rare qu'ils inventent, lorſqu'il s'agit de phénomènes, & qu'aucun intérêt ne les y force ; & les Erreurs populaires ne ſont guère que des vérités déguiſées.

On a cru dans tous les tems, que pluſieurs maladies dépendoient de l'influence du Soleil & de la Lune. Les anciens Médecins ont raporté dans leurs Ecrits pluſieurs faits rélatifs à cette opinion, & qu'ils ne ſe ſont pas aviſés d'expliquer. Les Aſtrologues, plus ignorans & moins modeſtes, ont mêlé leurs rêveries à un petit nombre de vérités ſimples, & des Philoſophes pareſſeux ont rejetté à la fois les unes & les autres.

C'eſt

C'eſt toujours un ſurcroit de peine pour ceux qui cherchent la Vérité que d'être obligés de la démêler de l'Erreur. Un reſte de prévention ou du moins de ménagement pour des idées autoriſées ajoute à la difficulté. Nos efforts vers le Vrai, ſemblables aux oſcillations des Pendules, ne s'arrêtent pas au point le plus bas ; & l'on s'écarte par l'Hipothèſe autant qu'on s'étoit aproché par le Raiſonnement. Il eſt ſur-tout un âge dangereux, où le doute eſt difficile & l'imagination ſéduiſante. Les années diſſipent l'illuſion ; & l'on ne revoit guère les productions de ſa jeuneſſe, ſans trouver de grands changemens à y faire. C'eſt ce qui eſt arrivé à Mr. *Mead*, à l'égard de cette nouvelle Edition d'un Livre publié, il y a plus de quarante ans. On ſuit volontiers un Guide, que l'étude & l'expérience ont concouru à éclairer. Nous ne ſuivrons pourtant le nôtre, que comme il a lui-même ſuivi les Anciens, c'eſt-à-dire, en oſant nous en écarter.

Tous les Obſervateurs ont remarqué, que les Saiſons les plus venteuſes étoient celles des Equinoxes. L'air eſt plus agité à midi, à minuit, & quand la Marée eſt haute que dans le reſte de la journée. Les tems de la pleine & de la nouvelle Lune ſont pour le Vulgaire même des tems, où ils attendent des changemens dans l'air. Ces phénomènes, quoique variés, tiennent à des cauſes & à des révolutions conſtantes, qu'on peut ſe flater de découvrir, ou du moins qu'il eſt permis de rechercher.

Le fluide ſubtil, péſant, & élaſtique, dont notre Terre eſt environnée, doit, comme tous les Liquides, s'élever ou s'abaiſſer dans les endroits, où

où des causes étrangères détruisent l'équilibre. Ce mouvement de l'air fait le vent. Il ne s'agit que de découvrir, d'où viennent, dans des tems reglés, des changemens dans la pression de l'air.

Le flux & reflux de la Mer admiré de tout tems, mais inexpliquable avant *Newton*, nous fournit la solution de ce problème. Nous voyons cette grande masse d'eau s'élever deux fois toutes les vingt cinq heures, dans le tems que la Lune est ou directement au-dessus de nous, ou dans le point opposé. Notre air, par la même raison & dans le même tems, doit aussi changer sa figure sphérique en celle d'un sphéroïde allongé, dont le grand diamètre passe par la Lune. Le Soleil, qui, de même qu'elle, traverse tous les jours deux fois notre Méridien, produiroit le même effet, si sa distance plus grande ne mettoit entre son action & celle de la Lune le raport de 1. à $4\frac{1}{2}$. Le concours de ces deux Astres dans les tems de la pleine & de la nouvelle Lune augmente les élévations de la Mer, & doit augmenter de même les Marées invisibles de l'air; & elles doivent être plus petites dans les Quadratures, lorsque les actions des deux Luminaires sont opposées entre elles. Elles sont d'ailleurs proportionnées à leur distance, plus ou moins grande de la Terre; & les déclinaisons de la Lune dans de certains lieux rendent tous les jours l'une des deux Marées, tant dans l'air que dans la Mer, plus grande que l'autre.

Ces variations sont soumises au calcul. Il n'en faut à Mr. *Mead* qu'un fort simple, pour montrer que les forces réunies du Soleil & de la Lune élèvent sous l'Equateur la Mer à dix piés & demi. Or si notre Atmosphère est, comme le croit Mr.

Mr. *Halley* (*a*), élevée de 44 milles, ſon flux & reflux doit être beaucoup plus fort que celui de la Mer, dont la profondeur moyenne n'eſt que d'un demi-mille. Nul obſtacle ne s'opoſe à cette élévation. Il n'y a dans l'air ni Rochers, ni Détroits, ni inégalités de Côtes, & notre Atmoſphère plus voiſine que la Mer des Corps céleſtes en reſſent plus vivement l'Attraction. Cette propriété merveilleuſe, par laquelle l'air ſe dilate, à meſure qu'il eſt moins preſſé, ajoute à la force attractive du Soleil & de la Lune, celle qui ſuit de la diminution du poids de l'air. Il ſeroit difficile d'évaluer exactement ces diverſes cauſes; mais ſi l'élévation périodique de la Mer eſt de dix piés & demi, celle de l'air ira à plus d'un mille, ſi des cauſes inconnues ne s'y opoſent. Le vent doit être la ſuite de cette élévation, ou le moyen par lequel elle ſe fait. Le flux & reflux, en faiſant circuler les eaux, les empêche de ſe corrompre; un mouvement pareil dans l'Atmoſphère peut ſervir à la purifier.

Mais ſi les Corps céleſtes agiſſent ſur ces deux Liquides, en les attirant, ou, ce qui revient au même, en diminuant leur peſanteur, le Baromètre ne devroit-il pas indiquer cette diminution du poids de l'air, du moins dans les tems où elle eſt la plus grande, c'eſt-à-dire, deux fois le mois? C'eſt

(*a*) *Philoſ. Tranſ.* No. 181. L'élévation de l'Atmoſphère eſt de plus de 500 lieues, ſuivant les nouvelles Obſervations; c'eſt-à-dire, pour éviter toute équivoque, qu'à cette hauteur la preſſion de l'air ſoutiendroit encore le vif-argent du moins à une ligne de hauteur. *Voy.* De Mairan, *Traité de l'Aurore Boréale*; & *Mém. de l'Acad. des Scienc.* de 1733 & 1740.

C'eſt cependant ce que les Obſervateurs n'ont jamais remarqué, quelque envie qu'ils euſſent de le faire (*a*). Mr. *Mead*, qui ne diſſimule pas cette difficulté, a recours, pour la lever, à ces vents irréguliers, qui changent d'heure en heure la hauteur de l'Atmoſphère. *Il eſt impoſſible*, ajoute-t-il, *quelle que ſoit l'élévation de l'Ether, que le vif-argent deſcende toujours & dans tous les lieux, à la nouvelle & à la pleine Lune, puiſque les vents, qui chaſſent l'air d'un côté, doivent l'accumuler de l'autre* (*b*). Mais ne peut-on pas demander, pourquoi dans les Climats, où les vents ſont reglés, par exemple entre les Tropiques, on n'obſerve pas des différences périodiques dans les hauteurs du Baromètre?

Les ſolutions de divers autres Savans me paroiſſent auſſi ou peu ſatisfaiſantes ou trop recherchées. Les uns concluent trop légerement de ce que

(*a*) Ramazzini *Ephem. Barom. Mutin.* ann. 1694. p. 19.

(*b*) *Pag.* 18 Il y auroit quelques remarques à faire ſur la manière dont l'Auteur explique pourquoi le Baromètre eſt plus bas, quand il pleut que quand il fait beau, ſur-tout ſi l'on admet la penſée de Mr. *Bernoulli*, que la hauteur du Mercure répond non *au poids de la Colonne d'air verticale couchée deſſus, mais au poids moyen de toutes les colonnes d'air verticales, qui environnent la Terre* (Voy. *Traité ſur le flux & reflux de la Mer, pour le prix de* 1740. Chap. IV. §. 14.). Quelque raréfiées que ſoient les exhalaiſons, elles ont un poids réel, qui doit augmenter celui de l'air. L'explication de Mr. *Leibnitz* me paroit plus naturelle. Lorſque les goutes d'eau deſcendent, elles ne peſent plus ſur l'Atmoſphère, qui ceſſe de les ſoutenir (*Hiſt. de l'Acad. des Scienc.* de 1711. pag. 3.). Suivant cette idée, lorſque le Baromètre plus élevé indique un tems ſérein, l'Atmoſphère eſt réellement plus chargée de vapeurs, qui ne ſont viſibles que dans les tems pluvieux.

que l'action des Corps céleſtes eſt inſenſible dans es expériences de Statique, qu'elle doit l'être uſſi dans les variations du Baromètre (*a*); penlant que d'autres prétendent que ſi l'air n'étoit as élaſtique, ces variations iroient à vingt lignes (*b*). Il y a, ſi je ne me trompe, un moyen lus court de réſoudre la difficulté. Les mêmes auſes, qui diminuent le poids de la colonne, ſoit d'eau ſoit d'air, l'élèvent dans la même proportion. Le fond de la Mer n'eſt pas plus preſſé quand l'eau eſt haute, qu'il ne l'eſt quand elle eſt baſſe. Un égal volume d'eau peſe moins dans le prémier cas & davantage dans le ſecond, & la même choſe a lieu à l'égard de l'air. Quoique je ne me rapelle pas d'avoir lu ailleurs cette explication, je n'ôſe la donner pour nouvelle, tant elle me paroit ſimple & naturelle.

Elle a cependant un inconvénient, qui lui eſt commun avec celle de notre Savant. Ni l'une ni l'autre ne s'accorde avec ſon Siſtême. Selon lui, l'air plus peſant & plus élaſtique dans les Conjonctions & dans les Oppoſitions que dans les Quadratures, doit produire ſur nos vaiſſeaux des effets différens. Mais puiſqu'il n'en produit aucun ſur les Barométres les plus exacts, nos corps ſeroient-ils plus ſenſibles? & s'ils le ſont, quels moyens avons-nous de nous en aſſurer? Notre Auteur calcule lui-même (*c*) les poids que nous avons

(*a*) C'eſt la penſée des ſavans Commentateurs de Mr. *Newton, Princ. Phil. Mathem. L.* III. *Prop.* XXXVII. *Probl.* XVIII. *Not.* k.

(*b*) *Bernoulli*, dans l'endroit déja cité.

(*c*) Les poids qu'il trouve ſont 33684, & 30622 Livres. Leur rapport eſt de 11 à 10. On auroit dû trouver des nombres, qui fuſſent l'un à l'autre comme 15 eſt à 14.

avons à ſoutenir, lorſque les variations de l'Atmoſphère élèvent ou abaiſſent le plus la colonne du vif-argent. La différence qui va à deux pouces ou à $\frac{1}{17}$ du poids total, n'eſt guère ſentie, à moins qu'il n'y ait quelque principe de maladie promt à ſe développer. Eſt-il probable qu'on puiſſe être affecté par un changement, qui, s'il eſt réel, ne doit pas aller à une ligne, c'eſt-à-dire à $\frac{1}{28}$ de l'autre, ou à $\frac{1}{360}$ de tout le poids de l'Atmoſphère.

Du moins, & c'eſt une reflexion dont nous devons ſavoir gré à Mr. *Mead*, cette différente preſſion ne peut guère produire d'effets que ſur des perſonnes, dont la conſtitution eſt foible & la ſanté mal afermie. Ainſi, ſi dans le plan infiniment ſage de l'Auteur de la Nature, les viciſſitudes des Saiſons, des Climats, & des diſtances des Corps céleſtes, produiſent quelques mauvais effets, ils ne ſont pas proportionnés au grand nombre d'avantages, qui en général reviennent aux Habitans de la Terre, de la conſtruction & de l'ordre de l'Univers.

Au reſte, quoique Mr. *Mead* ſe borne à la conſidération des actions du Soleil & de la Lune, ce n'eſt pas qu'il refuſe aux autres Aſtres quelque influence ſur nos corps. Mais on ſent bien que leurs actions ſeront toujours trop petites ou trop irrégulières, pour qu'on puiſſe les diſcerner. Elles fourniront tout au plus aux Médecins des reſſources, (s'il étoit poſſible qu'ils en manquaſſent), pour diſſimuler ou pour juſtifier leur ignorance. *Hippocrate* veut qu'on raporte de certaines maladies épidémiques à un *Principe Divin* (*a*), c'eſt-

(*a*) *Lib. de Prognoſt. 1. De Morb. Sacr. & paſſim.*

c'eſt-à-dire, car ſon expreſſion ne peut ſignifier autre choſe, à un Principe qui n'eſt pas fait pour l'intelligence humaine.

Notre Auteur ſe raproche d'elle, en paſſant de ſa Théorie à des faits moins douteux. Il trouve en général que l'influence des Corps céleſtes eſt plus grande ſur la liqueur des nerfs, que ſur les autres humeurs de notre Corps. Chez les Auteurs de tous les tems, & dans la plupart des Langues, on donne le nom de *Lunatiques* aux Malades attaqués de l'*Epilepſie*, & ce nom leur convient aſſez généralement. C'eſt ce dont Mr. *Mead* a eu lieu de ſe convaincre dans le tems qu'il viſitoit à l'Hôpital de St. *Thomas* pluſieurs Matelots Anglois, qui par des retours du Haut-mal indiquoient les heures de la Marée. Une Fille, dont le Père étoit Batelier, l'éveilloit par ſes cris, & l'avertiſſoit que l'eau étoit haute. Un Homme, après une légère attaque d'Apoplexie ſuivie d'engourdiſſement & de mouvemens convulſifs dans les bras, fut depuis ſujet à des accès pareils aux nouvelles Lunes des Equinoxes. Si l'ignorance des cauſes & la ſingularité des effets peuvent rendre la ſuperſtition excuſable, on doit pardonner aux Anciens d'avoir regardé ce mal comme *Sacré*, comme une punition céleſte.

Il eſt une claſſe de Foux, dont les ſimptômes ſont aprochans de ceux des *Epileptiques*, ſuivent auſſi les mêmes périodes. Le *Vertigo*, apellé par quelques Auteurs *la petite Epilepſie*, a avec elle ce raport de régularité. Pluſieurs Paraliſies ſont ſoumiſes à la même Loi; & il n'eſt pas rare de l'obſerver dans les Aſthmes, dans les inflammations des reins, & dans les maladies *hiſtériques*.

Il eſt vrai que le retour de ces dernières ſemble tenir de près aux évacuations, qui ſont particulières au Sèxe Mais ces évacuations elles mêmes dépendent de l'influence de la Lune. Elles en ſuivent le cours, & le ſuivroient plus régulierement, ſi le concours de diverſes circonſtances ne le dérangeoient quelquefois. Auſſi dans de certains Animaux, qu'une vie plus ſimple expoſe à moins d'excès & à moins d'incommodités, les Egiptiens avoient obſervé des évacuations ſi reglées, qu'ils repréſentoient la Lune ſous la figure d'un Animal avec la tête d'un Chien, & qu'ils entretenoient des Guenons dans leurs Temples, pour connoître les tems des conjonctions des deux Luminaires. Sous l'Equateur, où la Lune agit avec plus de force, ces évacuations ſont plus abondantes, & elles diminuent à meſure qu'on s'aproche des Poles. *Hippocrate* attribuoit à cette cauſe la ſtérilité des Femmes de la Scythie.

Le titre de *journalière*, qu'on donne à plus d'une Belle, conviendroit d'ordinaire beaucoup mieux à l'imagination de ceux qui le leur donnent. Il n'eſt cependant pas toujours également mal apliqué. *Kerkring* (*a*) raporte l'exemple d'une Françoiſe, qui n'étoit belle, que lorsque la Lune étoit dans ſon plein, & qui n'oſoit ſe montrer à la fin du dernier quartier. A meſure que cet Aſtre croiſſoit ou décroiſſoit, elle recouvroit ou perdoit quelque grace. Ce pouvoir ſi efficace ſur les formes extérieures n'influeroit-il pas auſſi ſur l'humeur & les ſentimens? L'heure du berger ne ſeroit-elle pas l'heure de la Lune. Quel-

(*a*), *Obſerv. Anat.* 92.

Quelques Hommes, dont la conſtitution & peut-être la manière de vivre aprochent de celles des Femmes, ſont ſujets à des hémorragies reglées, & quelquefois très ſingulières. Ceux même, qui ont un tempérament plus robuſte, & qui mènent une vie plus active, perdent d'ordinaire tous les mois par les urines un ſurcroit d'humeurs, qui par les balances de *Sanctorius* (*a*), va à une ou à deux livres. D'ailleurs des changemens ſubits dans l'Atmoſphère peuvent en produire d'imprévus ſur nos corps. Le fameux Médecin *Pitcairn* ſe trouvoit à une campagne près d'*Edimbourg*. Le Ciel étoit plus ſérein, & le Soleil plus rouge qu'à l'ordinaire. A l'inſtant de la conjonction de cet Aſtre avec la Lune, il eut un ſaignement de nés précédé d'une foibleſſe, qu'il ne put attribuer à aucune autre cauſe. De retour en ville il trouva que le Baromètre avoit été plus haut à l'heure de ſon accident, qu'il n'avoit été obſervé auparavant par lui & par ſon ami *Grégory*. La perte de pluſieurs Amis & de pluſieurs Malades, qui tous moururent ſubitement d'hémorragies dans le même tems, dut lui faire ſentir d'autant plus vivement ſon bonheur d'être échapé à un inſtant auſſi critique.

Les conjonctions & les oppoſitions les plus parfaites du Soleil & de la Lune ſe font dans le tems de leurs Eclipſes. Celles-ci ont ſur le Corps humain une influence, qui n'a pas échapé aux Obſervateurs. Le célèbre *Verulam* s'évanouiſſoit dans les Eclipſes de Lune. Mr. *Mead*, qui ob-

(*a*) *Medic. Stat. Sect.* I. *Aphor.* 61.

obſerva avec les Aſtronomes Anglois la grande Eclipſe de l'année 1715, ne fut pas ſurpris d'apprendre qu'elle avoit été nuiſible à pluſieurs Malades. Le paſſage ſubit du jour le plus brillant à une obſcurité extraordinaire répandit ſur toute la Nature l'horreur & la conſternation. Un froid humide & inattendu fut ſenti par tous les Obſervateurs. Les Hommes & les Animaux parurent ſaiſis d'une fraieur, qui, lorſque le Soleil reparut au bout de trois minutes, ſe changea en des démonſtrations de joie. Notre Auteur reſſentit alors un plaiſir plus pur, que tous ceux qu'il ſe ſouvient d'avoir goutés, ou qu'il ſe flate de gouter de ſa vie.

Il n'y a guère de matière plus embrouillée que celle des Criſes. *Hippocrate* paroit avoir un peu trop adopté les idées *Pithagoriciennes* ſur la vertu du nombre ſepténaire, & les deſavantages du nombre pair. *Galien* a peut-être aproché davantage de la vérité, en attribuant les altérations, qui ſe font dans les Fièvres, dans un intervalle de ſept jours, aux changemens de ſituation de la Lune dans le quart de ſa révolution. Ce qu'on doit apeller Criſe n'eſt que cet effort de la Nature, qui chaſſe hors du corps la matière, après l'avoir ſufiſament préparée. Cette préparation, aſſez ſemblable aux fermentations des liqueurs, exige un tems déterminé. Ce tems peut cependant être dérangé, ſoit par des accidens imprévus, ſoit par les efforts nuiſibles des Médecins trop officieux, ſoit par les changemens de la Lune. Elle agit plus différemment dans les quadratures, que dans ſes conjonctions ou dans ſes oppoſitions avec le Soleil. Dans le dernier cas la Criſe ſe fait plus facile-

ment

ment & plus parfaitement que dans l'autre, & elle peut être par la même raiſon accélérée ou retardée. Ceux qui s'attachent à obſerver le cours des maladies, s'aperçoivent de ſon influence, non ſeulement lorſqu'elle eſt pleine ou nouvelle, mais même lorſqu'elle paſſe par le Méridien. *Ariſtote* a dit (*c*), que *nul Animal ne meurt que dans le tems du reflux*.

Mais quel uſage ces obſervations peuvent-elles avoir pour un Médecin? Elles ſeroient déja aſſez utiles, quand elles ne lui ſerviroient qu'à prévoir les evènemens avec une certaine juſteſſe. Mais elles le mettent encore en état de diſcerner les tems où ſes ſecours ſont le plus néceſſaires, & la manière la plus avantageuſe de les apliquer. Suivant notre Auteur, c'eſt la preſſion du Soleil & de la Lune, qui affecte le Corps humain: il s'enſuit que les maladies ſur leſquelles elle influe doivent naître d'une trop grande abondance. Il ne s'agit donc que de décharger les vaiſſeaux des humeurs ſuperflues, & le choix des Evacuans dépend du genre des parties affectées.

Le Haut-mal ſi incurable dans les Adultes cède aſſez facilement dans les enfans à des Véſicatoires apliqués au derrière de la tête. Ils déchargent & atténuent l'humeur ſéreuſe, qui preſſoit le Cerveau. On donne avec ſuccès dans la même vue le Cinabre & la racine de la *Valériène ſauvage*. Ces remèdes, qu'il faut ſur-tout faire avant le tems des accès, ſont également efficaces contre le *Vertigo*. On remarque pourtant, qu'il eſt bon de les faire précéder par des vomitifs, & la même choſe

(*c*) Plin. *Hiſt. Nat. L.* II. *C.* 96.

chose a lieu dans les maladies *hiſtériques*.

Le ſuc épanché & épaiſſi, qui eſt la cauſe des Paraliſies périodiques, ne peut guère être chaſſé que par des Purgatifs, & par des remèdes chauds & un peu acres. Les Bains froids produiſent ſouvent alors des effets merveilleux: ils reſſerrent les fibres, & procurent des décharges par les urines. Les Anciens plongeoient de pareils Malades dans la Mer, ou les faiſoient tomber de haut dans des eaux courantes.

Ces évacuations ſalutaires, que la Nature a accordées au beau ſèxe, & que le nôtre partage quelquefois avec lui, pèchent trop ſouvent en degré ou en qualité. Il faut, pour y remédier, prévenir les tems critiques par des Saignées, qui détournent les humeurs, en rallentir l'impétuoſité par le moyen du Quinquina, & ſe ſervir même de remèdes aſtringens, pour reſſerrer les vaiſſeaux. Le pouvoir de la Lune, ou plutôt l'effort des humeurs eſt cependant ſi grand, que lorſqu'on les arrête d'un coté, elles ſe font de quelque autre de nouveaux paſſages. Ces changemens ſouvent avantageux peuvent quelquefois devenir très nuiſibles.

C'eſt dans les plus petits conduits des reins, qu'il faut chercher la cauſe des douleurs néphrétiques, & même de la pierre. On ſoulage les Malades, en leur faiſant faire, vers les tems de la pleine & de la nouvelle Lune, où d'ordinaire leur mal eſt le plus violent, des Saignées, qui diminuent la plénitude & la preſſion des vaiſſeaux. Les Auteurs, qui recommandent les remèdes, qui précipitent les ſables par les urines, ne conſidèrent pas, que la matière de la pierre n'eſt dans

ſa

sa première origine qu'une férosité limpide, qui par le mélange de certains Sels, aquiert de la consistence & de la dureté. Le Mercure doux, en détruisant cette cohésion, produit souvent de meilleurs effets que les plus puissans Diurétiques. Un long usage de ceux-ci ne manque jamais d'être nuisible. Aussi notre Auteur blâme-t-il fort l'usage des remèdes de Mlle. *Stéphens*, *qui achetés d'une bonne femme, sous prétexte du Bien public, & à un prix excessif, ne peuvent que blesser l'estomac, les reins, & la vessie des Malades.*

Les retours de l'Asthme, qui dépendent du pouvoir du Soleil & de la Lune, peuvent être soulagés par des Saignées, par des Purgatifs, & par des Vomitifs légers. Tout ce qui échaufe est nuisible dans ces cas-là. Au contraire les remèdes rafraichissans, & ceux qui excitent les urines, ne peuvent que convenir. *Hippocrate* recommande à ceux, que la colère met hors d'haleine de s'abstenir de crier, & *van Helmont* a observé que les difficultés de respirer sont plus fréquentes & plus fâcheuses en Eté qu'en Hiver.

Les règles dirigent un Homme de génie: mais elles ne le gênent jamais. Quelque danger qu'il y ait de troubler la Nature dans ses opérations, il arrive quelquefois que ses mouvemens, pour se dégager, deviennent nuisibles par leur impétuosité. Dans ces cas la Saignée accélère la Crise, comme elle avance souvent les éruptions de la petite Vérole. Les Purgatifs peuvent aussi être utiles, & si l'on en blâmoit autrefois l'usage dans les Fièvres, c'est qu'on n'en connoissoit que de violens. Il ne nous en manque pas à présent de

proportionés aux diverſes forces de la Nature, & nous pouvons toujours les donner, ſans craindre d'inflammation. Nous avons plus de connoiſſances & plus de ſecours que les Anciens: que nous manque-t-il pour les ſurpaſſer?

Nous ne ſuivrons pas notre Auteur plus avant; nous ne voulions que donner une idée de ſon Sistême; & les matières les plus ſuſceptibles de détails perdent le plus dans nos Extraits.

ARTICLE IV.

LES FRANCS-MAÇONS *écraſés*. Suite du Livre intitulé, *L'Ordre des Francs-Maçons trahi*. Traduit du Latin. Un Volume 8, de *445 pages*, ſans compter l'*Avertiſſement* & la *Préface*. A *Amſterdam*, 1747.

NOus avons déja fait connoître *l'Ordre des Francs-Maçons trahi* dans un des Volumes de ce Journal. Voici la ſuite de cet Ouvrage, annoncée ſous un titre bien mortifiant pour ces pauvres malheureux. Une Eſtampe placée à la tête du Livre achève de les confondre. Là paroiſſent le deſordre, la rage, le deſeſpoir. Vous y voyez d'un côté le Maitre d'une Loge, Homme déja caſſé de vieilleſſe, dans l'état le plus déplorable. Il grince les dents, jette ſon chapeau à terre, & s'arrache la peruque. On ne ſauroit le voir ſans pitié. Tout près de lui paroit une Loge, d'où il vient d'être honteuſement chaſſé. On diroit que la Foudre ait été lancée ſur cette miſérable Loge pour *écraſer* ces Profanes. Tout y

eſt dans une affreuſe confuſion. On voit tomber du haut de l'Edifice entierement ruiné, les Inſtrumens fatals de la Maçonnerie, le *Marteau*, l'*Equerre*, le *Niveau*, la *Ligne perpendiculaire*, la *Pierre cubique*, la *Sphère*, la *Truelle*, la *Pierre brute*, l'*Etoile flamboyante*, le *Soleil*, la *Lune*, le *Compas*, la *Houpe dentelée*, le *Tabouret*, la *Table*, le *Fauteuil du Grand-Maître*, le *Tambour*, & tout ce qui ſervoit à la célébration des Myſtères. Les Compagnons ſurpris, dans le tems même qu'ils tenoient une de leurs Aſſemblées, ſont forcés de ſortir précipitamment, les uns de l'*Anti-chambre* ou *Pas-perdu*, les autres de la *Loge*, de la *Chambre obſcure*, de la *Sale à manger*, du *Lavoir*, ou de quelque autre Apartement. La plupart ſont précipités du haut de l'Edifice, & périſſent dans ce bouleverſement général.

A la ſuite de cette perſpective pleine d'horreur, vient une *Préface*, où l'on tâche de donner le coup de mort au Sr. R..... fameux Grand-Maître d'une Loge d'Amſterdam. L'Auteur l'attaque impitoyablement, & lui fait les plus ſanglans reproches. Il lui dit que, " non content „ de débiter en gros, tous les mois, ce que les „ Gazettes nous ont apris en détail, il régale en„ core tous les Lundis le Public d'une Feuille „ volante, où il fixe les evènemens douteux, „ aprécie au juſte le mérite des Généraux, dé„ voile la conduite des Miniſtres, & fait la le„ çon aux Rois. Feuille admirable! publiée ſuc„ ceſſivement ſous les différens titres de *Maga„ zin*, d'*Epilogueur*, de *Démoſthène moderne*, „ d'*Avocat pour & contre*; & qui, outre ſon

„ mérite réel, eſt relevé encore par l'agrément
„ particulier d'un *Stile moitié Picard, moitié*
„ *Tudesque*. Feuille, en un mot, capable d'im-
„ mortaliſer ſon Auteur, s'il ne l'étoit déja par
„ la qualité de Coriphée des Francs-Maçons
„ d'Amſterdam".

Ces reproches ſervent de repréſailles à la manière dont Mr. R..... avoit traité l'Auteur de l'*Ordre des Francs-Maçons trahi*, dans ſon *Epilogueur extraordinaire* du 24 Décembre 1744, & dans l'*Avocat pour & contre* du 30 Mai 1746. Il l'avoit apellé *Perfide*, *Traitre*, *Parjure*, dans la ſupoſition que cet Auteur étoit lui-même Franc-Maçon, & par conſéquent engagé à garder un profond ſecret ſur les Myſtères de l'Ordre. On fait voir ici qu'il n'eſt pas néceſſaire d'être Membre de l'Ordre pour ſavoir ce qui ſe paſſe dans ſes Aſſemblées. A l'aide des *Signes* & des *Mots-du-guet* on peut s'introduire dans une Loge, & c'eſt ſur-tout par ce moyen que notre Auteur eſt parvenu à s'inſtruire de tout ce qu'il a déja publié, & de ce qu'il communique encore aujourdhui au Public. Il cite des exemples de pluſieurs perſonnes à qui cet artifice a réuſſi. En voici un qui m'a paru aſſez ſingulier par ſes circonſtances. C'eſt une petite ſcène entremêlée de Comique & de Tragique.

Un certain Filou, nommé *Ferdinand*, s'étant mis au fait des Marques de Franc-Maçon, alla faire viſite à Mr. R..... à Amſterdam, & ſe dit le Comte de *Roſenguai*, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Mr. *de Pleſſis*, au ſervice de S. M. H. Cet Avanturier, ayant conté ſon hiſtoire à la Françoiſe, c'eſt-à-dire, rejetté

ſur

ſur une Affaire d'honneur, le beſoin d'argent où il ſe trouvoit, & s'étant en même tems fait connoître pour Franc-Maçon, Mr. R.... lui donna ſur le champ un Ducat, & lui promit de lui en faire toucher d'autres le lendemain, qui étoit jour de Loge. Mais le nouveau Franc-Maçon, ayant témoigné qu'il ſouhaitoit de retourner d'abord à la Haye, Mr. R.... lui donna une Lettre de recommandation pour Mr. D.... Maitre de la Loge de cette dernière Ville. Celui-ci ſe laiſſa ſi bien perſuader de la Franc-Maçonnerie du Comte d'Induſtrie, qu'il répondit d'abord pour lui à l'Auberge du Lion rouge. Il ſe propoſoit même de lui procurer une cinquantaine de Ducats, ſi Mr. *Scotti de Spadina*, Officier Italien qui paſſoit en Ruſſie, & qui eſt Franc-Maçon, informé de cette fourberie, n'en fût pas allé avertir Mr. D...., qui courut ſur le champ à l'Auberge retirer ſa parole. Mais il fallut payer à l'Hôteſſe, outre la dépenſe de la table, un nombre prodigieux du meilleur Vin, que le prétendu Comte avoit bues dans une quinzaine de jours, avec ſes amis, à la ſanté de l'Ordre en général, & de Mrs. R.... & D.... en particulier. L'Aventurier étant revenu quelque tems après à la Haye, & ayant inſulté Mr. *Scotti* par reſſentiment de cette affaire, cet Officier le chargea de coups de canne en pleine rue, & préſenta un Placet à Mr. le Grand-Bailli, pour faire chaſſer cet homme; mais il prévint les Huiſſiers par une prompte retraite.

Voila une preuve de fait. Mais l'Auteur ne s'en tient pas là. Il prétend que quand même il eût prêté le Serment exigé pour être reçu dans

dans l'Ordre, il ne seroit point engagé au silence, parce que ce Serment est défectueux à trop d'égards, pour être véritablement obligatoire. Un de ses défauts, & ce défaut est bien grand, s'il n'est pas imaginaire, c'est qu'un pareil Serment est *une vraie profanation du nom de Dieu*, & *par conséquent un acte détestable*, qui *rend dignes de l'exécration publique tous ceux qui le prêtent.* Toute sa force dépend de la persuasion de la Divinité de l'Etre que l'on prend à témoin, & à la vengeance duquel on se soumet, en cas qu'on ne dise pas la vérité. Sur ce fondement, l'Auteur demande *quelle sera la force d'un Serment que l'on fait prêter sur l'*Evangile *à ceux qui font profession de le rejetter. J'ai vu*, dit-il, *recevoir à* Amsterdam *trois Juifs, à qui Mr.* R...., *qui présidoit à la Loge, fit prêter Serment sur l'*Evangile *selon* St. Jean; *& je sai que par-tout, & de quelque Religion que soient les Aspirans, le Serment est le même.* Voila donc un cas où le Serment est entierement nul, & l'Auteur s'efforce de prouver par d'autres raisons qu'il ne l'est pas moins à l'égard de tous ceux qui, comme lui, ont le bonheur d'être Chrétiens.

Il s'étoit borné, dans son prémier Ouvrage, à faire connoitre les Secrets des Francs-Maçons, & à décrire l'extérieur de leur Ordre; mais il entre ici dans de nouveaux détails, il remonte jusqu'à l'origine de cet Ordre, & il en développe la Morale, la Doctrine, & le But.

Il y auroit du ridicule à remonter jusqu'au tems du Déluge, ou même jusqu'au règne de *Salomon*, pour trouver l'époque de l'établissement de la Franc-Maçonnerie. C'est une belle chi-

chimère dont l'Auteur ſe moque, & il croit faire aſſez d'honneur aux Francs-Maçons, en leur donnant pour Fondateur le fameux *Cromwel*, Protecteur d'Angleterre. C'eſt un Secret qu'on ne communique pas indifféremment à tous les Frères, l'Auteur le tient d'un des Grands-Maitres de l'Ordre, & la conformité des ſentimens de ces Meſſieurs avec ceux de *Cromwel* l'a confirmé dans cette idée.

Toute la Doctrine des Francs-Maçons a pour baſe ces deux points eſſentiels, l'*Egalité* & la *Liberté*. Ils ſe regardent tous comme Frères. La diverſité de Religion, ſource fatale de la diſcorde, ne rompt point la paix parmi eux. On ſouffre dans l'Ordre toutes ſortes de Sectes, & on les laiſſe jouir tranquilement de leurs droits & de leurs prérogatives. Le Chrétien, devenu plus humain qu'ailleurs, ne regarde point le Juif avec mépris, & ne donne pas au Mahométan le nom odieux d'Infidèle. Le Catholique perſécuteur ſe reconcilie avec l'Hérétique, il le traite de Frère & d'Ami avec la même cordialité que feroit un bon Quaquer. Ils ne connoiſſent ni Rangs, ni Dignités. La Subordination n'eſt qu'une pure chimère, qui deshonore l'humanité. Chacun rentre dans ces prémiers droits que donne la Nature à tous les Hommes.

Tel eſt le fond de la Doctrine des Francs-Maçons; mais on ne la propoſe jamais d'abord en termes ſi formels, pour ne pas trop choquer les préjugés de l'enfance & de l'éducation. On examine ſon monde, la capacité & la portée de chaque Membre. Delà vient qu'on partage les Frères en trois Claſſes différentes, dont la prémière

eſt

eſt des *Eſprits pénétrans*, la ſeconde des *Eſprits remuans & inquiets*, & la troiſième des *Eſprits crédules & ſuperſtitieux*. Les prémiers n'ont beſoin que d'une légère attention pour comprendre le ſens véritable de cette Doctrine. On leur confie les Charges les plus importantes, & on leur fait jouer les prémiers rôles, tels que ſont ceux d'*Entouſiaſtes* & d'*Orateurs* de la Société. Les ſeconds ne parviennent à cette haute connoiſſance qu'à l'aide des Emblêmes & des Similitudes qu'on leur propoſe, pour captiver cette imagination volage, dont les écarts pourroient cauſer quelque déſordre. Les derniers ſont traités avec encore plus de ménagement; il y auroit du risque à s'expliquer trop clairement à ceux qui n'ont encore en partage que l'ignorance & la Superſtition. Le grand but des Francs-Maçons eſt de rétablir ſur la Terre cet *Age d'or* ſi vanté par les Poëtes, où les Hommes égaux, & livrés aux ſeules Loix de la Nature, n'admettoient d'autres diſtinctions que celles que cette ſage Mère avoit miſes entre eux.

Cromwel donna lui-même à cet Ordre, dont il étoit le Fondateur, le titre d'*Ordre des Francs-Maçons*. Voulant réformer le Genre-humain, en exterminant les Rois & les Puiſſances, il propoſa à ſes Partiſans le rétabliſſement du Temple de *Salomon*. Ceci eſt un myſtère qu'il faut expliquer au Lecteur. Ce Temple, diſent les Francs-Maçons, tel qu'il étoit dans ſon prémier luſtre, eſt la figure de l'état primitif de l'Homme au ſortir du néant. Les cérémonies qu'on y pratiquoit, ne ſont autre choſe que cette Loi commune que la Nature a gravée dans tous les

cœurs;

cœurs; c'eſt l'équité, la charité. La deſtruction de ce Temple, l'eſclavage de ſes Adorateurs, ce ſont l'Orgueil & l'Ambition, qui ont introduit la dépendance parmi les Hommes. Les Aſſyriens ſont les Rois, les Princes, les Magiſtrats, qui tiennent le reſte des Hommes dans une eſpèce d'eſclavage. Le Peuple choiſi, & chargé de rétablir ce Temple magnifique, ce ſont les Francs-Maçons, qui doivent rendre à l'Univers ſa prémière dignité.

Cromwel ne vouloit pas qu'on fît connoître cette Doctrine indifféremment à tout le monde, il craignoit d'expoſer au naufrage cette Société naiſſante, qu'il falloit mettre à l'abri des orages. C'eſt pour cela qu'il diviſa les Membres de l'Ordre en *Aprentifs*, en *Ouvriers*, en *Maitres*, & en *Architectes*. On proportionne le Dogme à la capacité & au rang de chaque Membre. L'Auteur ne nous dit point où il a puiſé ces anecdotes, & quantité d'autres qui concernent *Cromwel*. Je crains fort que tout ce qui a raport à cet article, & qui fait une partie aſſez conſidérable de l'Ouvrage, ne ſoit regardé comme une fiction.

L'Auteur ſemble fixer la date de l'inſtitution de l'Ordre à l'an 1648. *Cromwel* en fit l'ouverture à ſes Amis dans un repas qu'il leur donna. Une des conditions qu'il exigea d'eux, fut que chaque Convive s'engageroit par Serment à ne rien revéler de ce qu'il alloit leur communiquer. Lorſqu'il eut obtenu ce qu'il ſouhaitoit, la cérémonie commença. Il conduiſit d'abord ſa Troupe dans un Apartement obſcur, où, après avoir adreſſé de ferventes prières à Dieu, il fit une promotion de deux *Surveillans*, d'un *Sécrétaire*, d'un

d'un *Orateur*, & d'un *Maitre*. Delà on paſſa dans un autre Apartement, où l'on voyoit repréſentées ſur le plancher les ruines du Temple de *Salomon*. De ce ſecond Apartement on ſe rendit dans un troiſième, pour y demander à Dieu la grace de pouvoir entrer dans celui qui étoit le centre de cette lumière qui devoit éclairer chaque Membre. Pour entrer dans le Lieu Sacré, deſtiné à la Réception, il fallut ſe laiſſer bander les yeux. Le bandeau ôté, & tout le Cérémoniel achevé, *Cromwel* s'ouvrit enfin à ſes Diſciples. Son diſcours roula ſur la Politique & la Religion. Il leur fit entrevoir les pernicieux effets des diſputes de Religion, & laiſſa à ſes plus intimes Amis le ſoin de faire valoir les avantages d'une République, dans laquelle tout le monde pût *jouir d'une Liberté & d'une Egalité parfaites*. L'Auteur fait voir par pluſieurs traits de la conduite que tint *Cromwel*, le raport qu'il y a entre les Loix de la Société des Francs-Maçons, & le caractère de cet Uſurpateur.

Lorſqu'au mois de Décembre de l'an 1653 *Cromwel* fut déclaré Protecteur des trois Royaumes d'Angleterre, il acorda à ſon Ordre une protection, qui lui fit faire des progrès étonnans. Chacun s'empreſſoit d'y entrer, & l'on vit bientôt la plus grande partie de l'Angleterre embraſſer le Syſtême des Francs-Maçons. Dans l'établiſſement de cet Ordre, *Cromwel* ne ſe borna pas à l'Angleterre, il jetta ſes vues plus loin. Il établit une Chambre de ſept Perſonnes, & de quatre autres pour ſervir de Sécrétaires. La Terre fut partagée en quatre Provinces, dont la France, la Suiſſe, les Vallées du Piémont & l'Italie

talie compoſoient la prémière ; le Palatinat & les autres Proteſtans d'Allemagne la ſeconde ; les Païs du Nord & l'Empire des Turcs la troiſiéme ; les Indes Orientales & Occidentales la quatrième. On aſſigna une de ces vaſtes Provinces à chaque Sécrétaire. Chacun d'eux devoit entretenir un commerce de Lettres, & inſtruire les abſens, dans toutes les parties du Monde. Lorsqu'il étoit queſtion de l'envoi de quelque Miſſionnaire, il devoit être élu, examiné, & inſtruit par les ſept Aſſeſſeurs & les quatre Sécrétaires. *Cromwel* deſtina un fond de dix mille livres ſterling de rente pour les beſoins ordinaires : cette ſomme devoit être augmentée, ſi la néceſſité le demandoit. On éleva un Bâtiment ſingulier pour l'exécution de ce qui regardoit cet Etabliſſement. Après cela doit-on s'étonner ſi la France, l'Allemagne, l'Italie, & les autres Provinces voiſines, entrèrent bientôt dans cette Société, & ſi peu à peu elle embraſſa les extrémités du Nord & du Couchant ?

Outre le nom de *Francs-Maçons* que portèrent d'abord les Membres de l'Ordre, on leur donna encore dans la ſuite ceux de *Nivelleurs*, d'*Indépendans de la Politique*, & de *Membres de la cinquième Monarchie*. Celui de *Nivelleurs* étoit deſtiné à exprimer le deſſein qu'ils avoient de mettre tous les Frères de niveau, c'eſt-à-dire, dans l'égalité. Celui d'*Indépendans de la Politique* venoit de la liberté parfaite qu'ils vouloient établir dans l'Etat. Enfin ils furent apellés *Membres de la cinquième Monarchie*, parce que ceux d'entre eux qui étoient Architectes, formoient la cinquième des Claſſes, ou ſortes de Dignités,

qui compoſoient leur Monarchie. Ces derniers avoient pour Chef *Harriſon*, à qui *Cromwel* avoit communiqué une bonne partie de ſon fanatiſme. Ils étoient grands Entouſiaſtes, n'avoient que peu ou point de Religion, & n'agiſſoient que ſur les principes de la Liberté Civile. On met de ce nombre *Algernoon Sidney*, *Nevil*, *Martin*, *Wildman*, & d'autres. Les *Nivelleurs* étoient les plus hardis & les plus puiſſans de tous les Républicains; ils furent les principaux Auteurs de la mort du Roi *Charles*, & conſpirèrent même dans la ſuite contre la vie de leur Fondateur.

Pour engager les Membres de l'Ordre à garder le ſecret, *Cromwel* ordonna contre les Traîtres les peines les plus rigoureuſes. *Venner*, *Cowler*, *Hopkins*, *Haphton*, *Lokyer*, *Thompſon*, & pluſieurs autres, furent les prémières victimes qui ſervirent d'exemples. Un Anglois, nommé *Pichard*, ayant fait imprimer à Liege en 1736 un Ouvrage où il revéloit pluſieurs myſtères, fut exécuté de la manière du monde la plus barbare & la plus cruelle. On le conduiſit par force & de nuit dans la grande Loge de Londre, où il y avoit un très grand nombre de Frères aſſemblés. Là on lui arracha le cœur & la langue; &, après l'avoir laiſſé quelque tems pendu à un clou, on brula ſon cadavre, & on en répandit les cendres au vent. Toutes les Loges de la Terre furent informées de cette exécution. Notre Auteur aſſure avoir vu en Hollande, à Berlin, & à Francfort, la rélation de cette terrible exécution. Malgré toutes ces circonſtances, on me permettra de révoquer en doute un fait de cette nature: il n'en faudroit pas davantage pour faire enviſager l'Ordre

dre des Francs-Maçons, comme un objet d'horreur & d'exécration, & le Magiſtrat ne pourroit ſe diſpenſer de l'exterminer. Il y a dans toutes les Loges un Livre, où l'on voit les noms de tous les Traîtres, & il n'y a point de Frère qui ne jure de faire ſon poſſible pour découvrir ceux qui le ſont. Lorſque le prémier Volume de cet Ouvrage parut à Amſterdam ſous le titre de *L'Ordre des Francs-Maçons trahi*, le Maitre d'une Loge de Hollande dit à l'Auteur même: *Ce Traître ne vivra pas un an.* L'Auteur ayant demandé comment on pourroit le punir, ce Maitre lui répondit, *qu'on auroit l'adreſſe de s'en défaire ſans bruit & ſecretement, ou qu'on l'enleveroit de force pour le tranſporter en Angleterre.*

Si je ne craignois d'être trop long, j'aprendrois ici au Lecteur la manière dont ſe font les Réceptions des différens Membres; mais cet article demande néceſſairement des détails où je ne ſaurois entrer ici. Je n'en donnerai qu'une légère idée. Il ſe pratique à ces Réceptions des choſes tout-à-fait burlesques; & il y a telle cérémonie dont on ne ſauroit lire la rélation ſans éclater de rire. N'eſt-ce pas une choſe plaiſante & grotesque, que de voir un *Frère Servant* ſe deshabiller preſque entierement, ôter ſes ſouliers, ſes bas, ſa peruque, s'il en porte une, enfin ſe dépouiller de tout ce qu'il a ſur le corps, excepté de ſa chemiſe & de ſes culotes. C'eſt Monſieur l'Examinateur qui lui donne ordre de le faire, & cela en prenant un ton & un ſérieux des plus graves. Après cela on bande les yeux à ce pauvre Frère, qui ſouvent tremble de peur, puis on le revêt de la *Marque de la Servitude*, qui eſt une

Corde qu'on lui met autour du Cou. Cela fait, on lui dit de joindre les mains, & on les lui attache avec une ficelle. C'eſt ce qu'on nomme la *Marque de la Captivité*. L'Aſpirant ainſi dépouillé, garotté, & la corde au cou, ſort de la Chambre Obſcure, dans laquelle on le tenoit enfermé, ou plutôt on l'en fait ſortir en le tirant par la corde, à peu près comme on tire un Bœuf hors de l'Ecurie par le moyen d'un Licou. Mais ce n'eſt pas encore tout. De la Chambre Obſcure il eſt conduit au *Lavoir*, dont la porte eſt gardée par un Frère Servant, l'épée nue à la main. Là on lui lave les piés, puis les mains, enſuite le corps & la tête; après quoi on l'empoigne, on le ſoulève, & on le plonge tout entier dans l'eau, ſans lui dire un ſeul mot. Après l'avoir ainſi bien tourmenté, on lui donne une Chemiſe & une paire de Culottes neuves aux dépens de l'Ordre.

Cen'eſt là qu'une partie des cérémonies qu'on obſerve à la Réception d'un Frère Servant; j'en ſuprime quantité d'autres. Il ne faut pas demander dans quel état ſe trouvent alors ces nouveaux-venus, la plupart reſſemblent à ces Victimes humaines qu'on va immoler. Les plus courageux ne font que pâlir & trembler; mais il y en a d'autres qui tombent en foibleſſe, & qu'il faut ſecourir. L'Auteur dit avoir vu à A....., dans une Loge où préſidoit Mr. R....., le Page du Margrave de *Bareith* ſi effraié du ſpectacle qui s'offrit à ſes yeux, lorſqu'on lui eut ôté le bandeau, qu'il s'imagina que la Corde qu'il avoit au cou, étoit ſurement deſtinée à le pendre. Cette idée l'ément ſi fort, qu'on fut obligé de l'emporter hors de la Loge pour lui faire reprendre ſes eſprits.

prits. On prétend que la même choſe arriva au célèbre Mr. *de Crouſaz*, le Doyen des Savans d'aujourdhui, & âgé alors d'environ 80 ans. Un Homme de cet âge, que l'on expoſe preſque tout nud, qui a les mains liées, la corde au cou, & & qu'on plonge dans une cuve pleine d'eau, doit offrir un ſpectacle aſſez divertiſſant.

Il falloit quelque choſe aux Frères pour les dédommager de tout ce qu'il y a de ſec & d'aride dans le cérémoniel de la Réception d'un Candidat. Perſonne ne voudroit jamais ſe faire Franc-Maçon, ſi l'on ne s'occupoit dans l'Aſſemblée que d'emblêmes & de figures. Les Chefs de l'Ordre ont ſagement pourvu à tout. Ils ont eu ſoin d'y introduire la joie & le plaiſir. Après les cérémonies ordinaires, " une Divinité favora-
" ble deſcend dans ces Lieux, & le Thyrſe à la
" main, elle en écarte les ſoins & les ennuis; une
" Fête charmante, où préſide *Bacchus*, va s'exé-
" cuter en ſon honneur; en un mot le Repas des
" Frères s'aprête, & chacun d'eux ſe prépare à
" en ſoutenir la durée avec toute la décence &
" l'urbanité que lui impoſe le titre glorieux dont
" il eſt revêtu".

C'eſt ainſi que s'exprime l'Auteur pour donner une idée générale des Feſtins des Francs-Maçons. Dans toute la deſcription qu'il en fait, je n'y vois aucune marque de débauche ou de libertinage. Voici ce que j'y trouve de plus remarquable. La Table doit contenir autant de Couverts qu'il y a de Frères. On la garnit de Flambeaux, dont trois regardent directement le Grand-Maitre, les autres ſe trouvent poſés en triangle. A côté de ces Flambeaux il y a un petit Tambour

de parchemin avec ſa Baguette. Le milieu de la Table eſt occupé par une Statue (*a*) de bois de la hauteur de deux piés, dont la nudité découvre tous les traits de la Nature, que l'Art a parfaitement imités. Cette Statue eſt accompagnée d'une Colonne (*b*) de même matière & de pareille hauteur. A ſes côtés ſont rangés deux autres Tambours avec leurs Baguettes, vis-à-vis des deux Surveillans. Toute cette garniture placée à diſtances égales, & tous les Frères raſſemblés, chacun d'eux ayant le Tablier ceint, & paré de tous les Hiéroglyphes qu'il a coutume de prendre à la Loge, le Grand-Maitre ouvre la Table de cette façon. Un coup de Baguette, donné ſur le Tambour, & répété par les deux Surveillans, ainſi que ces paroles, *Frères, la Table s'ouvre*, eſt le prémier ſignal. A ce bruit les Servans ſe retirent, & les Frères viennent prendre la place qui leur eſt deſtinée. Le Feſtin ne commence qu'après quelques autres cérémonies, & lorſque le Grand-Maitre a fait entendre à haute voix ces paroles, *Frères, la Table eſt ouverte.*

Rien ne manque à ces Repas. Chaque Frère a devant ſon aſſiete deux Bouteilles pleines, l'une de Vin, & l'autre d'Eau, avec une Gobelet dont le fond eſt fort épais, & fabriqué ainſi pour plus de ſureté dans les coups violens dont on lui fait fraper ſouvent la Table. Les Points Cardinaux ſont marqués ſur quatre quarrés de bois avec de la craie. Le Fauteuil des Dignitaires de l'Ordre eſt couvert d'un Tablier; & chacun d'eux, ainſi que

(*a*) Cette Statue repréſente la Liberté.
(*b*) Cette Colonne fait l'*Egalité*.

que le Grand-Maitre, a son Bufet à part, au-lieu que les Frères n'ont pour s'asseoir que des Chaises ou des Tabourets indifféremment. La manière de fermer le Repas est la même qu'au commencement & à son ouverture, aux paroles près. Le Grand-Maitre frape alors le Tambour avec sa Baguette, en disant, *Frères, la Table se ferme*, paroles qui sont répétées par les deux Surveillans. Après quelques autres cérémonies, il frape encore le Tambour à deux différentes repriſes, & renvoie l'Assemblée avec ces dernières paroles, *Frères, la Table est fermée*. L'Auteur n'a pas oublié de nous instruire de ce qui se passe entre les Frères pendant le Repas; mais tout ce détail, dont il n'y a presque rien à omettre, ne sauroit trouver place dans un Extrait. Je remarquerai seulement que le grand nombre de formalités qu'il faut observer, & sur-tout lorsqu'il est question de vuider un verre de Vin, doit faire perdre une partie des plaisirs de la Table. Il faudroit en bannir tout ce qui donne la moindre atteinte à la liberté.

ARTICLE V.

HISTOIRE *de* LOUIS XI par Mr. DUCLOS, *de l'Académie Royale des Belles-Lettres*. Trois Tomes *in* 12. *Pages* 375 pour le *prémier Tome*, 430 pour le *second*, & 399 pour le *troisième*, sans compter la *Préface* & la *Table des Matières*. A *Amsterdam*, aux dépens de la *Compagnie*, 1746.

IL faut rendre cette justice aux François, ils ont des talens merveilleux pour l'Histoire.

Depuis environ cent ans la France ſeule a fourni plus de bons Hiſtoriens que le reſte de l'Europe enſemble. Tout ce qui nous eſt venu d'Allemagne & du Nord, ne mérite preſque pas le nom d'Hiſtoire; ce ne ſont pour l'ordinaire que des morceaux mal digérés, ou des recueils immenſes compoſés de pièces détachées, ſans ordre & ſans gout. Les Allemans, naturellement triſtes & mélancoliques, ſont opiniâtres au travail, ils ſavent raſſembler avec des peines infinies ce qui peut ſervir à former un corps d'Hiſtoire; mais ils manquent preſque toujours de ſagacité, ils n'ont point cette juſteſſe d'eſprit qui ne prend préciſément que ce qu'il faut, pour donner à un Ouvrage la forme régulière qu'il doit avoir. L'eſſentiel de l'Hiſtoire, les faits principaux ſont abſorbés dans une Mer immenſe de détails étrangers, ſouvent inutiles, & même fabuleux. On ne ſauroit tenir contre l'ennui que cauſe une pareille lecture, & toute l'adreſſe de l'Art ne ſuffit pas pour débrouiller un cahos auſſi affreux.

Joignez à ces défauts, ceux de la narration; des phraſes d'une longueur exceſſive, un ſtile froid & ſans ame, nulle préciſion, nul arrangement, nulle liaiſon, nulle variété d'objets, rien, en un mot, de ce qui doit ſoutenir l'attention, exciter la curioſité, & donner du plaiſir. *Pufendorff* étoit de ſon tems le ſeul Hiſtorien Allemand qui méritât d'être lu, parce qu'il étoit le ſeul qui fût ſuportable; & il ſeroit entierement oublié aujourdhui, ſi Mr. *de la Martinière* ne ſe fût donné la peine de le faire paroitre ſous une nouvelle forme, & de corriger mille bêvues, & une infini-

té

té de fautes groſſières qui le défiguroient. Son Ouvrage n'étoit dans ſon origine qu'un verbiage ennuieux qui étoufoit les faits. Luthérien de naiſſance, plein de zèle pour ſa Religion, il ſe jettoit ſouvent dans des matières de Controverſe qu'il n'entendoit pas; & ſon averſion pour les François lui faiſoit ſouvent ſonner le tocſin contre cette Nation, ſans qu'on puiſſe en deviner le motif (*a*). Tel eſt le mérite du plus judicieux Hiſtorien que l'Allemagne ait eu.

L'Angleterre n'a produit juſqu'à préſent aucun Hiſtorien. Il n'eſt ſorti de la plume des Auteurs de cette Nation que des *Factums*; & il a fallu qu'un François Réfugié en écrivît l'Hiſtoire. Le génie Anglois eſt peu propre pour la diſcuſſion des faits, il ne ſauroit s'aſſujettir aux règles. „ Ce n'eſt, *dit un Ecrivain moderne* (*b*), qu'une impétuoſité féroce, comme le Poëte des „ François a peint le courage de leurs Soldats, „ il ne reconnoît aucun frein: au contraire, plus „ il eſt grand & vaſte, plus il ſecoue le joug des „ règles, plus il ſemble dédaigner de s'aſſervir „ au gout & à l'ordre; s'il s'élève ici, c'eſt pour „ retomber là, rien de ſoutenu; ..... il fait „ des Entouſiaſtes, & non des Ecrivains ſages; „ la

(*a*) Voyez ſur cela la Préface que l'Editeur de *Pufendorff* a miſe à la tête du prémier Volume de l'*Introduction à l'Hiſtoire*, Edit. de 1743.

(*b*) L'Auteur de la *Politique du Médecin de* Machiavel, *ou le Chemin de la Fortune ouvert aux Médecins*, par le Docteur *Fum-Ho-Ham*. Cet Ouvrage, où il y a beaucoup d'eſprit, eſt de Mr. *de la Mettrie*, Auteur de l'*Eſſai ſur l'Eſprit & les Beaux-eſprits*, de l'*Ecole de la Volupté*, de l'*Hiſtoire naturelle de l'Ame*, & de quelques autres productions.

„ la vérité eſt bientôt confondue avec l'erreur,
„ par les reſſorts peu meſurés de leur imagina-
„ tion : toujours en délire, elle ne connoit ni la
„ raiſon, qui doit toujours conduire l'eſprit &
„ préſider à un Ouvrage, ni les bornes qui lui
„ ſont preſcrites ". S'il y a quelque choſe d'exa-
géré dans ce portrait, on ne peut nier qu'il n'y ait auſſi beaucoup de réalité, & il y en a certainement aſſez pour ne pas trouver dans le génie Anglois tout ce qu'il faut pour faire un bon Hiſtorien. On ne s'eſt point trompé en diſant, que *le caractère de la Nation* Angloiſe *eſt un fond d'Amour-propre, accompagné d'un peu de mépris pour les Coutumes, les Mœurs, le Génie, des autres Peuples* (*a*). Dès qu'on n'aime que ſoi-même, dès qu'on n'a de l'eſtime que pour ſa Patrie, comment peut-on rendre juſtice aux Etrangers, lorſque l'occaſion s'en préſente ?

Le débit prodigieux de tant d'Hiſtoires générales & particulières, compoſées en France & par des François, eſt une preuve non équivoque du mérite de ces Ouvrages. Les *de Thous*, les *Mézérais*, les *Boſſuets*, les *Vertots*, les Pères *Daniel*, *Catrou*, *Rouillé*, *Brumoi*, *Charlevoix*, d'*Orléans*, les *Voltaires*, les *Rollins*, les *Créviers*, ſont des Hiſtoriens preſque généralement eſtimés de tous les Etrangers, & recherchés même par ceux qui eſtiment le moins la Nation Françoiſe. Ces Auteurs ont des défauts, on en convient ; mais où trouver des Hiſtoriens, ſoit parmi les Anciens, ſoit parmi les Modernes, qui ſoient ſans défauts ? Il eſt preſque impoſſible que l'amour

(*a*) Voyez *Le Guide d'Angleterre*, dans l'*Avertiſſement*.

l'amour de la Patrie, les préjugés de l'enfance, l'attachement pour sa Religion, ou pour une Société dont on eſt Membre, quelquefois même des vues d'intérêt, n'influent plus ou moins ſur l'eſprit d'un Hiſtorien; mais ces défauts ſe rencontrent dans les Hiſtoriens de toutes les Nations, vous n'en trouverez aucun qui en ſoit entierement exemt, & ce qui le démontre, c'eſt que chaque Nation ſe fait ſur cela des reproches réciproques.

Nous pouvons, ce me ſemble, ranger dans la claſſe des bons Hiſtoriens François, Mr. *Duclos*, Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons. C'eſt déja un préjugé favorable à ſon Hiſtoire, que la Société de nos Libraires ait jugé à propos de la rimprimer, dans un tems où ces Meſſieurs n'ôſent preſque rien publier qui ne ſoit marqué au bon coin. Outre l'ordre qui y règne, joint à la beauté du Stile, elle a l'avantage de renfermer une infinité de faits extrêmement intéreſſans, non ſeulement pour les François, mais encore pour la plupart des Etrangers. On pourra s'en former une légère idée par le précis que nous allons en donner.

Une des principales révolutions, qu'on attribue à *Louis* XI, c'eſt celle d'avoir augmenté le pouvoir des Rois, en les *mettant hors de page*, & cela par des dégrés inſenſibles, & ſans ébranler l'Etat. Ce Prince ſut préparer & ſaiſir les circonſtances, s'écarter à propos des formalités, les rétablir dans le beſoin, & paroître s'y aſſujetir, pour les faire reſpecter. Par une conduite également ſouple & ferme, il jetta les fondemens de la puiſſance où ſont parvenus ſes Succeſſeurs; deſorte

desorte que, malgré la foiblesse de quelques-uns d'entre eux, l'Autorité Royale s'est toujours élevée depuis, par ce mouvement que *Louis* XI lui avoit imprimé, ou qu'il avoit si considérablement augmenté, qu'il en est regardé comme l'Auteur.

Jettez en même tems les yeux sur les autres Etats, vous verrez une influence générale commencer à se répandre sur l'Europe, y produire une espèce de fermentation, qui en changea bientôt la face. Dans le Nord, la tyrannie des Rois de Dannemarc annonçoit la liberté de la Suède, qui eût été plus longtems esclave, si elle eût été moins oprimée. L'Angleterre étoit alors le théatre de toutes les horreurs des factions de *Lancastre* & d'*Yorc*: la force y reglant les droits, le Sceptre apartenoit à quiconque ôsoit s'en saisir. L'Espagne, si longtems amie de la France, en devient la rivale, aussitôt qu'elle voit augmenter sa propre puissance par la réunion des Couronnes de Castille & d'Arragon sur la tête de *Ferdinand le Catholique*. Le règne de ce Prince reçoit un nouvel éclat de la découverte du Nouveau Monde, source de biens & de maux, qui a enrichi & dépeuplé l'Europe. La Maison d'*Autriche*, après être tombée dans un état de langueur, se relève ensuite par le mariage de *Marie* de *Bourgogne*, & s'étend plus par ses alliances & sa politique, que les autres Princes par leurs conquêtes.

Les Suisses, las d'être les victimes de l'orgueil & de la tyrannie, secouent le joug, deviennent recommandables par leur valeur, sages dans leur gouvernement, respectables par leurs mœurs, redou-

redoutables à leurs Ennemis, fidèles à leurs Alliés. En Italie, *Jaques Sforce*, un Avanturier, ſe fait un nom dans les armes; ſon Fils en augmente la gloire, s'empare du Milanez en Uſurpateur, & le gouverne en Prince. Les *Médicis* ſe rendent maîtres de Florence par leurs richeſſes & par leur crédit. En ſervant leur Patrie ils trouvent les moyens de l'aſſujettir. Sous *Louis* XI on reſpectoit encore les Papes, mais on les redoutoit moins qu'auparavant. La Cour de Rome n'oſoit plus hazarder ſi témérairement ſes entrepriſes. Elle employoit des meſures, concertoit des deſſeins, & la diminution de ſa puiſſance donna naiſſance à ſa politique.

Qu'on juge par ce tableau combien il importe de bien connoître le règne de *Louis* XI. C'eſt l'Hiſtoire de ſon ſiècle, & celle des ſiècles ſuivans, que tout homme ſage doit connoître, préférablement à celle des tems plus reculés, parce qu'elle commence à devenir véritablement plus intéreſſante. Il vaut infiniment mieux s'inſtruire de ce qui a eu tant d'influence ſur l'état où nous nous trouvons aujourdhui, que de parler ſérieuſement des Oracles menteurs de Delphes, ou de s'occuper de *Salmanazar* & de *Mardokempad*, & de rechercher les anecdotes du Perſan *Cayamarrat*, & de *Sabaco Métophis*. Il ne ſiéd point à préſent de paſſer ſa vie à s'infatuer des fables, inventées dans les tems d'ignorance & de ſuperſtition, & à aprendre à la Jeuneſſe les vieux contes de nos Nourices.

Pour mieux faire comprendre ce qui concerne *Louis* XI, Mr. *Duclos* a cru devoir donner une idée de l'état de la France ſous les règnes précédens,

dens, & particulierement ſous celui de *Charles* VII, & de la Cour de ce Prince. Cette prémière époque ne nous occupera qu'un moment.

Les malheurs, qui acablèrent la France ſous le règne de *Charles* VII, Père de *Louis* XI, tiroient leur ſource de la funeſte Journée de Poitiers, où la valeur Françoiſe ceda au deſeſpoir des Anglois. La priſon du Roi *Jean* remplit le Royaume de brigues, de factions, & de tous les deſordres qui ſuivent l'Anarchie. Le Dauphin, fidèle à ſon Père, à ſon Roi, à l'Etat, contint les Mécontens, châtia les Rebelles, & fit tête à l'Ennemi. Monté ſur le Trône, ſous le nom de *Charles* V, il auroit rendu à la France ſon ancien éclat, ſi la mort ne l'eût enlevé à ſes Peuples, qui commençoient à peine à reſpirer.

La Minorité de *Charles* VI, la démence où il tomba dans la ſuite, & les diviſions auxquelles elle donna lieu, ne firent que trop connoître qu'un Roi incapable de gouverner, eſt encore plus pernicieux à un Etat, qu'un Prince malheureux ou qui fait des fautes. Ce règne fut une Guerre Civile continuelle. On y vit toutes les horreurs, qui peuvent naître de la foibleſſe d'un Roi, de l'ambition des Grands, & de la licence des Peuples. Les Ennemis de l'Etat profitèrent de ces deſordres. La Bataille d'Azincourt fut pour les François une Journée auſſi fatale que celle de Poitiers. L'élite de leurs Troupes reſta ſur la place, & quatre Princes du Sang furent faits priſonniers. Au milieu de la conſternation générale, les factions de Bourgogne & d'Orléans ſe ſignaloient par l'avarice, le meurtre & le poiſon. Le Peuple, qui n'avoit point de Roi, avoit une

infi-

infinité de Tyrans. La Reine, *Iſabeau de Baviére*, entroit dans toutes les factions opoſées au Dauphin. Cette Princeſſe dénaturée, injuſte, ambitieuſe, fit un Traité inouï, par lequel elle donna ſa Fille *Catherine* en mariage à *Henri* V, Roi d'Angleterre, en déclarant ce Prince héritier de la Couronne de France, au préjudice de ſon propre Fils.

L'infortuné *Charles* VI étant mort le 22 Octobre 1422, le Dauphin, ſous le nom de *Charles* VII, ſe fit couronner à Poitiers, parce que les Anglois étoient maitres de Reims, de Paris, & de la plus grande partie du Royaume. *Charles* VII étoit doux, facile, généreux, ſincère, bon Père, bon Maitre, digne d'être aimé, & capable d'amitié; mais il étoit trop foible pour un Roi. On lui donna le titre de *victorieux*, qu'il n'avoit pas mérité. La conquête de ſon Royaume ſur les Anglois fut principalement l'ouvrage de ſes Généraux. Le *Bâtard d'Orléans*, autrement dit le Comte *de Dunois*, fut celui qui lui rendit les plus grands ſervices, & *Agnès Sorel* en partagea la gloire. Ce fut la Maitreſſe pour qui *Charles* eut la plus forte paſſion, & qui fut la plus digne de ſon attachement. Sa beauté ſingulière la fit nommer *la belle Agnès*, on la nomma enſuite *Dame de Beauté*. Le Roi lui donna les Châteaux de Plaiſance & de Beauté près de Vincennes, *afin*, diſoit ce Prince, *qu'elle fût de nom & d'effet Dame de Plaiſance & de Beauté*. Elle aima *Charles* uniquement pour lui-même, & n'eut jamais d'autre objet dans ſa conduite, que la gloire de ſon Amant & le bonheur de l'Etat. Elle ſe diſtinguoit par des qualités préférables à celles qu'on exige de

de ſon Sexe. C'eſt le jugement qu'en portoit *François* I dans les Vers ſuivans, qu'il écrivit au bas du Portrait de cette Femme illuſtre :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
La cauſe étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloitre ouvrer
Cloſe Nonain, ou bien dévot Hermite.

Elle concerta avec le *Bâtard d'Orléans* les moyens de tirer le Roi de la létargie où il étoit enſeveli. Ce fut par un artifice politique que *Jeanne d'Arcq*, apellée communément la *Pucelle d'Orléans*, fut préſentée au Roi. *Charles* crut bonnement qu'elle étoit envoyée de Dieu ; & le Soldat, perſuadé que le Ciel ſe déclaroit pour lui, marcha avec confiance à l'Ennemi. Le prémier pas vers la victoire c'eſt de ſe croire invincible. Ce fut à la valeur, à la prudence, & à la vertu de cette généreuſe Fille que le Roi dut ſes prémiers ſuccès.

Charles trouva moins d'obſtacles à vaincre ſes Ennemis, qu'à diſſiper les cabales qui diviſoient ſa Cour. Les troubles, dont elle ſe trouvoit agitée, étoient l'image des deſordres qui affligeoient les Provinces. Tous les Ordres de l'Etat étoient pervertis. Il n'y avoit ni mœurs, ni diſcipline parmi les Eccléſiaſtiques. La débauche regnoit avec ſcandale dans les Monaſtères. La Nobleſſe ne ſe piquoit que d'une galanterie romanesque & d'une valeur féroce ; & le Soldat mal payé ne vivoit que de brigandage. Des troupes de Scélérats, connus ſous les noms de *Tondeurs*, *Retondeurs*, & *Ecorcheurs*, couroient

&

& ravageoient les Provinces. Le Païſan abandonnoit le labourage; on n'entendoit parler que de vols & d'aſſaſſinats.

Louis XI, dont nous allons maintenant parler, ne ſentit que trop les funeſtes effets de ces deſordres, dont il fut lui-même témoin. Ce Prince, Fils de *Charles* VII & de *Marie d'Anjou*, naquit à Bourges le 3 Juillet 1423. Il fut élevé ſous les yeux de la Reine Mère, & n'eut point d'autres Officiers que ceux de cette Princeſſe. Lorſqu'on fit ſa Maiſon, on lui donna pour Confeſſeur *Jean Majoris*, Chanoine de Reims, & pour Gouverneurs *Amauri d'Eſtiſſac* & *Bernard d'Armagnac* Comte de la Marche. Il n'avoit que cinq ans lorſqu'on le maria à *Marguerite*, Fille de *Jaques* I, Roi d'Ecoſſe. Le Contrat fut ſigné à Perth le 19 Juillet, & ratifié à Chinon le 30 Octobre 1428. Les Anglois firent d'inutiles efforts pour rompre ce mariage, pendant les huit années qui s'écoulèrent depuis la ſignature du Contrat juſqu'au tems que la Princeſſe d'Ecoſſe paſſa en France. *Marguerite*, s'étant embarquée à Dunbarton, aborda heureuſement à la Rochelle, & fit ſon entrée à Tours le 24 Juin 1436. Elle avoit alors 13 ans, & le Dauphin n'en avoit pas encore 14. *Regnault de Chartres*, Archevêque de Reims & Chancelier de France, fit la cérémonie du Mariage.

Le Dauphin commença dès-lors cette vie laborieuſe qu'il mena toujours depuis. Il ſuivit le Roi dans la plupart de ſes voyages & de ſes expéditions militaires. Il ſe trouva au ſiège de Montéreau, où *Charles*, à ſa prière, fit grace aux Anglois qui furent forcés dans la Place. Pluſieurs

petits Tyrans désoloient le Poitou, la Saintonge & l'Angoumois. *Louis* marcha contre eux, arrêta les plus mutins, & fit rentrer les autres dans leur devoir. Il parcourut tout le Languedoc; on le vit presque dans le même tems à Albi, à Lavaur, à Toulouse, à Castres, à Béziers, & partout où sa présence étoit nécessaire. Naturellement présomptueux, & enivré par des éloges qu'il méritoit en partie, il se joignit aux Grands du Royaume qui s'étoient ligués contre son Père, & se retira à Niort. Sa retraite remplit la Cour de divisions. Les horreurs, qui s'étoient commises à Prague par les Hussites, firent craindre de pareilles suites de la Guerre Civile qu'on voyoit s'allumer en France, & la firent nommer *la Praguerie*. Les Rebelles furent bientôt obligés d'implorer la clémence du Roi, & le Dauphin fut assez heureux pour rentrer en grace & obtenir le pardon de ses Complices.

Charles aimoit véritablement son Fils, & ce fut par un effet de sa tendresse qu'il lui céda en 1440 le Dauphiné, par un Acte donné à Charlieu. L'année suivante ce jeune Prince suivit le Roi aux siéges de Creil & de Pontoise; & cette dernière Place ayant été prise d'assaut, il y entra des premiers l'épée à la main. Il se signala en plusieurs autres rencontres. Dans le tems que le Roi étoit occupé au siége de Metz, le Dauphin marcha contre les Suisses, qui, après avoir secoué le joug de la Maison d'Autriche, vouloient envahir ses Terres, & détruire totalement la Noblesse. Ces Peuples, que les Ducs d'Autriche regardoient comme des Rebelles, parce qu'ils refusoient d'être traités en Esclaves, étoient des hommes

mes vaillans, instruits par le malheur, pauvres, & qui n'ayant rien à perdre, n'en étoient que plus redoutables.

L'Armée du Dauphin, qui marcha contre cette brave Nation, étoit composée de quatorze mille François & de huit mille Anglois. Ce Prince apprit, en arrivant auprès de Bâle, que les Suisses venoient à sa rencontre; il détacha *Jean de Beuil*, Comte de *Sancerre*, avec un Corps de Cavalerie, pour aller les reconnoître & les combattre, s'il le jugeoit à propos. *De Beuil* les trouva dans la Plaine de Bottelen, marchans en bon ordre. Il les attaqua avec beaucoup de vigueur, mais il fut reçu de même; &, quoiqu'il eût l'avantage du nombre & du lieu, il ne put jamais les rompre. Les Suisses se retirèrent, toujours en combattant, jusqu'à un Cimetière, où ils se retranchèrent derrière des haies & de vieux murs, & commencèrent à faire un feu terrible. La Cavalerie Françoise mit pié à terre, & pendant qu'elle travailloit à se faire un passage, elle se trouva exposée au feu continuel d'un Ennemi qui tiroit à coup sûr. La victoire fut longtems incertaine, l'ardeur étoit égale de part & d'autre; mais aussitôt que le mur fut renversé, les François firent main-basse sur les Suisses, qui ne songèrent plus qu'à vendre chérement leur vie. Les François ne faisoient point de quartier, & les Suisses n'en demandoient point; tous périrent sur la place, en donnant jusqu'au dernier soupir des marques de valeur. On raporte qu'il s'en sauva quelques-uns, mais qu'en arrivant chez eux ils furent mis à mort par leurs Compatriotes, qui les jugèrent indignes de vivre, puisqu'ils n'avoient pas eu le

courage de mourir les armes à la main. Ces Peuples avoient pour principe de leur union, que des Hommes, qui aſpirent à la Liberté, n'ont à choiſir que la victoire ou la mort. Avec de tels ſentimens, il étoit aiſé de juger qu'un jour cette généreuſe Nation ſeroit libre. Après cet échec, les Suiſſes levèrent le ſiège de Zuric & de Voesperg, & demandèrent la paix au Dauphin. Le Traité fut bientôt conclu. Le principal article fut la Neutralité de la France entre les Suiſſes & la Maiſon d'Autriche.

Une affaire de la dernière importance, & qui intéreſſoit infiniment la France, c'eſt le Différend qui regnoit entre le Roi & le Duc de Bourgogne. La guerre, qui avoit déja fait des ravages, ſe ſeroit infailliblement rallumée, ſans l'habileté de la Ducheſſe de Bourgogne qui ſçut rapprocher les eſprits. Cette Princeſſe ſe rendit à Châlons-ſur-Marne avec une ſuite brillante. Le Roi & le Dauphin s'y trouvèrent. Jamais la Cour n'avoit été ſi magnifique & ſi galante. La paix y fut confirmée; mais les fêtes qui la ſuivirent furent terminées par le plus triſte evènement. Ce fut la mort de la Dauphine *Marguerite d'Ecoſſe*. Cette Princeſſe réuniſſoit en ſa perſonne la délicateſſe & la juſteſſe de l'eſprit, la nobleſſe des ſentimens, la douceur du caractère; & ces rares qualités, qui la faiſoient admirer, étoient encore relevées par les graces de la figure qui les rendent plus aimables. Elle aimoit paſſionnément les Lettres. On ſait qu'ayant trouvé un jour *Alain Chartier* endormi, elle lui donna un Baiſer; & que ſur l'étonnement qu'elle remarqua en ceux qui la ſuivoient, elle dit qu'*elle ne baiſoit pas la per-*

perſonne, mais la bouche d'où étoient ſortis tant de beaux diſcours.

Les vertus & le rang de cette Princeſſe ne la ſauvèrent pas de la calomnie (*a*). *Jametz du Tillay*, Bailli de Vermandois, l'avoit trouvée un ſoir avec le Sire *de Mainville*, & une autre perſonne qui étoit un peu éloignée. La chambre n'étoit éclairée que par un grand feu. *Du Tillay* dit, *qu'il étoit honteux qu'on laiſſât ainſi Madame la Dauphine.* Ce diſcours fut relevée & malignement interprété. Les Femmes de la Dauphine ne furent pas épargnées. *Du Tillay* tint à leur ſujet pluſieurs propos offenſans; & on prétend même qu'il fit écrire au Roi des Lettres anonimes pleines de calomnies. La Dauphine fut longtems la matière des diſcours, & en reſſentit la douleur la plus amère. Elle gémit en ſecret, ſans chercher à ſe vanger. Un jour qu'il faiſoit fort chaud, étant partie à pié du Château de Sarry près de Châ-

(*a*) C'eſt pour cela que dans les *Dialogues des Morts* par Mr. *de Fontenelle*, *Marguerite* conjure le *divin Platon* de venir à ſon ſecours, & de prendre ſon parti. *De quoi s'agit-il*, lui dit *Platon*. „ Il s'agit, *répond cette Princeſſe*, „ d'un Baiſer que je donnai à un ſavant Homme fort laid. „ J'ai beau dire encore à préſent pour ma juſtification, ce „ que je dis alors, que j'avois voulu baiſer cette bouche „ d'où étoient ſorties tant de belles paroles; il y a là je ne „ ſai combien d'Ombres qui ſe moquent de moi, & qui „ me ſoutiennent que de telles faveurs ne ſont que pour „ les bouches qui ſont belles, & non pour celles qui par„ lent bien, & que la Science ne doit point être payée en „ même Monnoie que l'Amour. Venez aprendre à ces „ Ombres, que ce qui eſt véritablement digne de cauſer „ des paſſions échape à la vue, & qu'on peut être charmé „ du Beau, même au travers de l'envélope d'un vilain „ Corps dont il ſera revêtu".

Châlons, pour aller à Notre-Dame de l'Epine, elle fut attaquée d'une pleurésie, & le chagrin qui la dévoroit se joignant à la maladie, elle mourut en peu de jours. Cette Princesse fut généralement regrettée. Les clameurs étoient si grandes contre *du Tillay*, que le Roi fut obligé de faire informer contre lui; & il paroit, par les dépositions, qu'il fut chargé, sinon de calomnie, du moins de beaucoup d'indiscrétion. On dit que ce Bailli *avoit fort peu d'esprit*, qu'il étoit *grand parleur* & *indiscret*. Ces sortes d'hommes sont fort dangereux dans la Société, & malheureusement il y en a beaucoup.

Depuis la mort de la Dauphine jusqu'à celle du Roi, je ne vois à la Cour de France que cabales & tracasseries, & dans le Royaume que troubles & divisions, suites ordinaires d'un Gouvernement foible. La mesintelligence règnoit entre le Roi & son Fils. C'étoit un titre pour déplaire au Dauphin, que d'avoir quelque part à la faveur de son Père. Il traitoit les Ministres avec mépris, & n'avoit pas plus d'égards pour *Agnès Sorel*, à qui on prétend qu'il ôsa donner un soufflet. Il fut même accusé d'avoir formé le projet de s'emparer de la personne du Roi, lorsque la Cour étoit à Razilly. *Charles*, qui en fut averti, fit venir son Fils, & lui reprocha son ingratitude. Le Dauphin nia tout, & donna un démenti au Comte de *Dammartin* qui avoit découvert l'entreprise. Le Roi, persuadé du crime de son Fils, lui ordonna de se retirer en Dauphiné.

Louis ne fut pas plutôt arrivé dans ses Etats, qu'il se fit rendre compte de l'administration des Finances, & son gouvernement fut si sage que, malgré

gré la modicité de ſes revenus & le peu de Troupes qu'il avoit, ſa réputation le fit reſpecter de toute l'Europe. Les Suiſſes, le Duc de Savoie, les Princes d'Italie, les Rois de Navarre, d'Arragon & d'Angleterre, rechercherent ſon alliance, & la République de Gènes voulut le choiſir pour Maître. C'étoit dans le plus fort des cabales des *Frégoſes* & des *Adornes*, que les Génois jettèrent les yeux ſur lui. Mais, dans le tems que *Charles* VII prenoit les meſures néceſſaires pour profiter de leurs offres, *Jean Frégoſe* trouva moyen de ſe faire élire Doge, & fit dire alors aux François que s'étant rendu ſeul maître de Gènes, il étoit réſolu de conſerver ſa conquête. Le Roi ne pourſuivit par fort vivement cette affaire, parce que le Conſeil repréſenta qu'il étoit moins dangereux de perdre Gènes & toute l'Italie, que de rendre le Dauphin trop puiſſant. Onze ans après, en 1458, Gènes ſe donna à *Charles* VII, qui en confia le gouvernement à *Jean* Duc de *Calabre*.

Le même motif qui porta le Roi à ne vouloir pas profiter des offres des Génois, l'empêcha de conſentir au mariage de ſon Fils avec *Charlotte de Savoie*. Les propoſitions du Duc de Savoie ne pouvoient être plus avantageuſes. Il offroit deux cens ſoixante mille écus de Dot, & les Troupes néceſſaires pour faire la conquête du Milanez. Il propoſoit encore de donner la Guyenne au Dauphin, qui offroit d'en faire la conquête à ſes frais. Tout cela fut diſcuté avec ſoin; mais le Conſeil fut d'avis qu'il étoit moins dangereux pour l'Etat de laiſſer la Guyenne au pouvoir des Anglois, que de contribuer à augmenter la puiſ-

ſance du Dauphin. *Louis*, ſans s'embaraſſer de l'agrément du Roi, ne ſongea plus qu'à conclure ſon mariage, qui fut célébré en 1451, mais non conſommé, parce que la Mariée étoit trop jeune. *Charles* ne fut pas fort ſatisfait de cette démarche, mais il prit le parti de ne marquer ſon mécontentement que par beaucoup d'indifférence pour ſon Fils.

La conduite de *Louis* acheva bientôt de le ruiner entierement dans l'eſprit du Roi, qui donna ordre à *Dammartin* de marcher contre lui & de l'arrêter. Ce jeune Prince ſe voyant abandonné de la plupart de ſes Partiſans, & n'ôſant d'ailleurs ſe fier à ſes Troupes, alla trouver le Prince d'Orange, & ſe fit conduire à Bruxelles par le Maréchal de Bourgogne. *Philippe le Bon*, Duc de Bourgogne, ſe comporta dans cette occaſion avec autant de prudence que de générosité. Il écrivit au Roi que le Dauphin étoit entré dans ſes Etats ſans l'en avoir prévenu, & qu'il lui rendroit tous les honneurs dus à l'Héritier de la Couronne, juſqu'à ce qu'il eût rétabli l'union dans la Maiſon Royale. *Charles* crut avoir lieu d'être mécontent du Duc, & il chercha à s'en vanger.

Il eſt aſſez difficile, lorſqu'on examine bien toutes les démarches du Dauphin, de ne pas l'accuſer de dureté & d'une eſpèce d'ingratitude; ſa défiance l'emportoit trop ſur ce qu'il devoit à un Père, qui lui avoit donné en pluſieurs occaſions des marques réelles de ſa tendreſſe. Il paroit par une Lettre de ce Prince, que rien ne le touchoit plus, que le refus que ſon Fils faiſoit de le venir trouver. Il lui reproche de n'être pas venu partager les périls & la gloire de l'expulſion des Anglois.

glois. Il l'engage à ſe rendre auprès de lui, lui promet toute ſureté, & lui dit qu'il y a pluſieurs choſes importantes qu'il ne peut communiquer qu'à lui ſeul. Le coup qui frapa davantage ce malheureux Père, fut l'avis que les ennemis du Dauphin lui firent donner, qu'il vouloit l'empoiſonner. *Charles* déja affoibli par la maladie, & conſumé par le chagrin, ne ſongea plus qu'à la mort; & cette image fit une telle impreſſion ſur ſon eſprit, qu'il fut pluſieurs jours ſans vouloir ni boire ni manger. Il mourut à Meun-ſur-Yèvre le 22 Juillet 1461, dans la ſoixantième année de ſon âge, & dans la trente-neuvième de ſon règne.

Louis fut ſacré à Reims le 18 Aout 1461, & fit ſon entrée dans Paris le 31 du même Mois. Tous les Grands du Royaume y parurent avec magnificence, & ce cortège étoit fermé par un corps de plus de douze cens Gentilshommes, tant François que Sujets du Duc de Bourgogne. Le prémier ſoin de ce Prince fut d'affermir ſon autorité dans le Royaume. Les guerres continuelles, où *Charles* VII s'étoit trouvé engagé pour reconquérir la France, avoient prodigieuſement augmenté la puiſſance des Seigneurs, qui croyoient devoir partager ſon autorité, comme ils avoient partagé ſes disgraces. Les Princes du Sang comprenoient un grande partie du Royaume dans leurs apanages, ils y affectoient la Souveraineté; & leur exemple étoit imité par les plus puiſſans Seigneurs.

Ce ſeroit s'engager dans une trop vaſte carrière que d'entreprendre de donner ici une idée des evènemens qui ſe ſon paſſés ſous ſon règne. Ils

ſont en trop grand nombre, & demanderoient des détails dont la brieveté des Extraits de ce Journal n'eſt guère ſuſceptible. Je me bornerai à examiner ſon caractère, tel que Mr. *Duclos* nous le repréſente d'après les faits raportés dans ſon Hiſtoire & dont nous avons déja expoſé une partie; & j'y joindrai quelques traits des plus curieux de ſa vie privée, qui ſerviront à le faire connoitre encore davantage.

On ne ſauroit diſconvenir, que *Louis* n'ait été un mauvais Fils, un Fils ingrat: ſa conduite avec ſon Père eſt d'autant plus criminelle, qu'il en étoit tendrement aimé, & qu'il agiſſoit contre ſes propres intérêts. L'Héritier de la Couronne étoit errant & fugitif, quand il auroit dû ſervir ſon Père contre leurs Ennemis communs, & raffermir un Trône ſur lequel il devoit monter. Mr. *Duclos* ne croit pas qu'on puiſſe le taxer d'avoir été mauvais Père. Je ne ſai cependant ſi l'on ne doit pas regarder comme un mauvais Père, un Prince qui ne donne à ſon Fils, légitime héritier de ſes Etats, aucune ouverture pour les affaires, & qui fait même défenſe à ceux qui avoient ſoin de ſon éducation, de lui en laiſſer prendre aucune connoiſſance.

Louis eut de Charlotte de Savoie, ſix Enfans, dont trois, qui furent *Joachim*, *Louiſe* & *François*, moururent avant lui; *Charles*, *Anne* & *Jeanne*, lui ſurvécurent. Il conçut tant de chagrin de la mort de ſon prémier Fils *Joachim*, qu'il fit vœu de ne plus voir d'autre Femme que la Reine, & l'on prétend qu'il a gardé ce vœu. Voici ce que je trouve ſur cela dans *Philippe de Comines*. „ Des Dames il ne s'en eſt point mêlé,

„ tant

„ tant que j'ai été avec lui ; car à l'heure de mon
„ arrivée, lui mourut un Fils nommé *Joachim*,
„ né l'an 1459, dont il eut un grand deuil ; & fit
„ alors un vœu à Dieu en ma présence de ne ja-
„ mais toucher à Femme, qu'à la Reine sa Fem-
„ me : &, combien qu'ainsi le devoit faire selon
„ l'ordonnance de l'Eglise, si fut-ce grande
„ chose, à en avoir tant à son commandement,
„ de persévérer en cette promesse : vu encore
„ que la Reine n'étoit point de celles où il devoit
„ prendre grand plaisir, mais au demeurant fort
„ bonne Dame".

Les mariages que *Louis* fit contracter à ses deux Filles sont une preuve de sa sagesse. *Anne* fut mariée à *Pierre* de *Bourbon* Seigneur de *Beaujeu*, & depuis Duc de *Bourbon*. *Jeanne* épousa *Louis*, Duc d'*Orléans*, depuis Roi de France, sous le nom de *Louis* XII, qui la répudia après la mort de *Charles* VIII.

Tout le monde sait que *Louis* XI entendoit parfaitement l'art de dissimuler, & qu'il se faisoit même honneur de cette Science. Il n'y eut jamais de Cour où la mauvaise foi fût plus à la mode que dans la sienne, sur l'exemple qu'il en donnoit lui-même. Ses Ministres & ses Courtisans étoient en garde contre lui, autant qu'ils l'étoient les uns contre les autres. Mr. *Duclos*, qui cherche à justifier ce Prince sur d'autres défauts qu'on lui reproche assez généralement, convient qu'il est difficile de l'excuser toujours du côté de la mauvaise foi. On l'a vu faire dans un même tems des Traités opposés, afin de se ménager des ressources pour éluder ceux qui seroient contraires à ses intérêts. On pourroit dire que ses Enne-

mis

mis n'en uſoient pas autrement ; mais en recriminant, on ne le juſtifieroit pas. Tous les Princes d'alors ne cherchoient qu'à ſe tromper mutuellement : les maneuvres de ceux qui ne réuſſiſſoient pas, reſtoient enſévelies dans l'oubli : au lieu que les ſuccès de *Louis* XI le faiſoient regarder comme plus artificieux, quoique ſouvent il ne fût que plus habile. Si l'on s'eſt moins récrié contre les autres, c'eſt que n'ayant pas eu de grandes qualités d'ailleurs, on a fait moins d'attention à leurs vices.

La plupart des Hiſtoriens regardent *Louis* comme le plus grand Politique de ſon tems. Mais ni le Père *Daniel*, dans l'Hiſtoire de ce Prince, ni Mr. *Duclos*, ne lui donnent ce titre qu'avec des reſtrictions qui ne lui font point honneur. Si l'on entend par *politique* celui qui ne fait rien ſans deſſein, *Louis* fut un grand politique ; mais ſi l'on entend par ce terme celui qui faiſant tout avec deſſein, prend auſſi les meſures les plus juſtes, on auroit beaucoup de reproches à lui faire. Les changemens qu'il fit à ſon avènement à la Couronne, dans toutes les Charges dont il dépouilla les anciens Officiers de ſon Père, excitèrent la Guerre du Bien public, laquelle penſa le perdre, ainſi qu'il l'avoua lui-même à la fin de ſa vie. Cette Guerre fut la ſource de tous les mouvemens, dont preſque tout ſon règne fut agité. Son deſſein étoit d'abattre la puiſſance des Grands de ſon Etat, & de les rendre ſouples. Les moyens qu'il employa d'abord étoient injuſtes, & il excita par-là la revolte : il changea de plan, mais un peu tard ; il eut recours à la libéralité pour s'attacher les uns, & à la fermeté pour domter les autres,

tres, & il vint à bout de faire réuſſir cette grande entrepriſe.

Les plus ruſés ne ſont que trop ſouvent la dupe de leurs artifices. *Louis*, qui cherchoit à tromper les autres, fut trompé lui-même par le Pape *Pie* II dans l'abolition de la *Pragmatique*. Il fit beaucoup d'imprudences. L'avanture de Péronne ne peut s'excuſer. Il manqua pour le Dauphin le mariage de *Marie* de *Bourgogne*, & négligea celui d'*Anne* de *Brétagne*. Il échoua dans pluſieurs entrepriſes, & dans quelques Négociations importantes. Il paroit par toute ſa conduite qu'il étoit moins habile à prévenir une faute, qu'à la réparer.

On reproche à *Louis* d'avoir vexé ſes Sujets; mais on pourroit peut-être le juſtifier ſur cet article. Il fut toujours très éloigné du faſte, on en convient aſſez; il avoit même quelquefois une économie trop ſingulière pour n'être pas affectée. On trouve dans les comptes de ſa Maiſon, un article de 15 ſous pour deux manches neuves. Il négligeoit l'extérieur de ſa perſonne, qui d'ailleurs n'avoit rien de majeſtueux. Il étoit communément très mal mis, & cela alloit juſqu'à la mesquinerie. Une de ſes grandes dépenſes fut pour la Chaſſe, dont il étoit très jaloux; & ſa ſévérité à cet égard ne contribua pas peu à lui aliéner la Nobleſſe. Ses autres plaiſirs n'ont pas dû lui couter beaucoup. Ses Ennemis prétendent qu'il faiſoit venir quelquefois auprès de lui des Femmes, telles que *Huguette de Jacquelin*, la *Paſſefilon*, *Jeanne Baillette*, *Perette de Châlons*, & autres. Le fait n'eſt pas certain; mais ſupoſé qu'il le ſoit, une Maitreſſe de plus ou de moins,

qui

qui n'eſt qu'un meuble d'emprunt, n'eſt pas d'une grande dépenſe; & d'ailleurs, comme le remarque fort bien Mr. *Duclos, des gouts paſſagers dans un Prince ſont moins dangereux pour un Etat, que s'il ſe laiſſoit ſubjuguer par une Maîtreſſe.* *Louis* n'a jamais été gouverné par les Femmes, ainſi elles n'étoient pas l'objet de ſes dépenſes.

On ne doit point reprocher à ce Prince les grandes dépenſes qu'il faiſoit pour l'Etat, elles étoient indiſpenſables. Il entretenoit des Armées néceſſaires, fortifioit ou rebâtiſſoit des Villes, établiſſoit des Manufactures, rendoit des Rivières navigables, faiſoit conſtruire des Edifices, & gagnoit les Ennemis à force d'argent, pour épargner le Sang de ſes Sujets. Il ne s'eſt donné ſous ſon règne que deux Batailles, celle de Montlhéry, & celle de Guinegate; cependant il a fait plus de conquêtes par ſa politique, que les autres Rois n'en font par les armes. Il acrut le Royaume, du Comté de Rouſſillon, des deux Bourgogues, de l'Artois, de la Picardie, de la Provence, de l'Anjou & du Maine. Il abatit la Maiſon d'Armagnac, diviſa celle de Foix, abaiſſa les Grands, réprima leurs violences, & finit par faire une paix glorieuſe, laiſſant à ſa mort une Armée de ſoixante mille hommes en bon état, un train d'Artillerie complet, & toutes les Places fortifiées & munies.

Qu'on juge par ce tableau de la grandeur des entrepriſes de ce Prince, & de la néceſſité où il ſe trouvoit de charger ſon Peuple. Ce *Grand* Roi, car il mérite ce titre à quelques égards, avoit des défauts, & même de très grands défauts. Il puniſſoit ou récompenſoit par intérêt. Il ſoupçonnoit

noit légerement, & l'on devenoit criminel dès qu'on étoit ſuſpect. Sa ſévérité dégénéra en cruauté ſur la fin de ſa vie. Il fit faire des cages de fer pour enfermer les priſonniers, & des chaines énormes qu'on apelloit *les Fillettes du Roi*. On prétend qu'en faiſant donner la torture aux Accuſés, il étoit caché derrière une jalouſie, pour entendre les interrogatoires. On ne voyoit que des Gibets aux environs de ſon Château: c'étoit à ces affreuſes marques qu'on reconnoiſſoit les lieux habités par un Roi. Eſt-ce là le portrait d'un Père du Peuple? Prince barbare! Tirons le rideau, cette ſcène fait horreur.

Ce Roi inhumain & ſans foi, étoit dévot, ſuperſtitieux. C'eſt un contraſte qu'on ne conçoit pas; mais il y a mille exemples d'une pareille biſarerie d'eſprit. Il ne ceſſoit de faire des pélerinages, & connoiſſoit toutes les Notres-Dames du Royaume qu'il combloit de préſens. A l'exemple des Manans les plus ſtupides, il portoit des images de Notre-Dame & des Saints à ſon chapeau, la plupart de plomb ou d'étain, & les baiſoit quelquefois, ſur-tout lorſqu'il recevoit quelque bonne nouvelle. Il faiſoit faire ſouvent des Proceſſions, eſpèce de promenades religieuſes, où l'on marche deux à deux, d'un pas grave & meſuré, & en habits de cérémonie.

Il aimoit les Reliques, &, j'ôſe le dire, il les adoroit. Il en faiſoit venir de tous côtés. Prenoit-il une Ville, il s'aſſuroit d'abord des Reliques. S'étant emparé de Roye en 1475, il y trouva les Reliques de *St. Florent*, qu'il fit transférer en Anjou, ce qui cauſa après ſa mort un procès. Il en fit venir de la Sainte Chapelle. Il fit demander aux

aux Dominiquains de Troye celles d'un Hermite, nommé *Frère Jean de Gaud*, qui avoit été enterré chez eux ſous le règne de *Charles* VII. Il ſe fit aporter la Ste. Ampoule de Reims. Il reçut d'autres Reliques du Pape *Sixte* IV. *Bajazet* II, Empereur des Turcs, eſpérant profiter de la foibleſſe de ce Prince, lui envoya un Ambaſſadeur avec la liſte de toutes les Reliques, qui étoient à Conſtantinople, & les lui offrit, s'il vouloit ſeulement retenir *Zizime* en France, & l'empêcher de repaſſer dans l'Orient.

Dans ſes derniers momens, lorſqu'il luttoit contre la mort, il ne ceſſoit de répéter: *Notre-Dame d'Embrun, ma bonne Maitreſſe, aidez-moi.* Cette bonne Dame fut ſourde à ſes cris, elle ne put l'empêcher de mourir. Il s'étoit flatté que *François de Paule* le guériroit & l'empêcheroit de mourir ſitôt. Il fit prier le Pape & le Roi de Naples de le lui envoyer. Ce bon-homme étoit réputé pour un Saint dans toute l'Italie & en France, & cela parce qu'il étoit miſantrope & mépriſoit les Sciences. Le Roi pour hâter ſon arrivée lui envoya des Couriers, & lorſqu'il le vit, il ſe jetta à ſes pieds, en le ſupliant de lui prolonger la vie. Le voyage de ce ſaint homme fut inutile, la Mort inéxorable fut ſourde à ſes prières.

Un jour que *Louis* faiſoit réciter une Oraiſon à Saint *Eutrope*, qu'on n'invoque preſque plus aujourdhui, il dit au Prêtre de ſuprimer ce qui regardoit l'Ame, & que c'étoit aſſez que le Saint lui fît avoir la ſanté du Corps, ſans l'importuner de tant de choſes. On trouve le même caractère dans une de ſes Lettres à *Pierre Cadouet*, Prieur de Notre-Dame de *Salles* à Bourges. *Maitre Pierre*,

Pierre, mon Ami, lui disoit-il, *je vous prie, tant comme je puis, que vous priez incessamment Dieu & Notre-Dame de* Salles *pour moi, à ce qu'il leur plaise de m'envoyer la Fièvre quarte; car j'ai une maladie dont les Physiciens disent que je ne puis être guéri sans l'avoir* (*a*); *& quand je l'aurai, je vous le ferai savoir incontinent.* Quelque tems après il écrivit au même Prieur la Lettre suivante. *Monsieur le Prieur, je vous prie que veuilliez prier Notre-Dame de* Salles *pour moi, qu'elle me donne guérison parfaite; au surplus écrivez-moi combien il faut d'argent pour faire un biau treillis devant Notre-Dame.*

J'ai promis quelques traits de la vie privée de *Louis*; je vai satisfaire à cet engagement, & je finirai par-là cet Extrait.

Louis, toujours avide d'aprendre, invitoit à sa table tous ceux dont il espéroit tirer quelques connoissances utiles. Un Marchand, nommé *Maître Jean*, s'avisa un jour de lui demander des Lettres de Noblesse. Ce Prince les lui acorda; mais lorsque ce nouveau Noble parut devant lui, il affecta de ne le pas regarder. *Maître Jean* surpris de ne pas trouver le même accueil, s'en plaignit. *Allez, Mr. le Gentilhomme*, lui dit le Roi, *quand je vous faisois asseoir à ma table, je vous regardois comme le prémier de votre condition*;

(*a*) Ce Prince étoit attaqué du Mal hypocondriaque, espèce de maladie, qui est la *croix des Médecins*, & encore plus celle des Malades mêmes: elle se guérit, quoique rarement, par d'autres maladies qui surviennent. La Fièvre quarte peut produire cet effet. Voyez sur cela *Boerhaave* dans sa *Pratique de Médecine*; il a traité cette matière avec une sagacité surprenante.

bien; mais aujourdhui que vous en êtes le dernier, je ferois injure aux autres, si je vous faisois la même faveur.

Il s'étoit fait inscrire dans les Confrairies des Artisans, & disoit à ceux qui lui reprochoient de ne pas garder assez sa dignité : *Quand orgueil chemine devant, honte & dommage suivent de bien près.*

Rien ne lui plaisoit davantage que les réponses vives. Il entra un jour dans sa cuisine, & demanda à un jeune Garçon qui tournoit la broche, qui il étoit. Cet Enfant, qui ne connoissoit pas le Roi, lui répondit qu'il s'apelloit *Berruyer*, que son poste n'étoit pas bien élevé, & que cependant il gagnoit autant que le Roi. *Eh, que gagne le Roi?* reprit Louis. *Ses dépens*, repliqua l'Enfant, *qu'il tient de Dieu comme je les tiens du Roi. Louis* retira *Berruyer* de la cuisine, & l'attacha à la chambre, où il fit depuis une grande fortune.

Louis, ayant un jour rencontré l'Evêque de Chartres monté sur un Cheval richement caparaçonné, *Les Evêques*, lui dit-il, *n'alloient pas ainsi autrefois. Non, Sire*, répondit l'Evêque, *du tems des Rois Pasteurs.* Cette réponse plut au Roi.

Raoul de Lanoi étant monté à l'assaut à travers le fer & la flamme, au siège du Quesnoi, le Roi, qui avoit été témoin de son ardeur, lui passa au cou une chaîne d'or de cinq cens écus, en lui disant : *Par la Pâque Dieu, mon Ami, vous êtes trop furieux en un combat, il vous faut enchaîner; car je ne vous veux point perdre, desirant me servir de vous plus d'une fois.* Les Descendans de *Lanoi* ont porté longtems une chaîne d'or autour de leurs armes, en mémoire de cette action.

A R-

ARTICLE VI.

Uberioris ad universam Philosophiam Introductionis Ed. nova. *Pars* I. Logicam tradens, *&c.*

C'est-à-dire:

INTRODUCTION *à la* PHILOSOPHIE. Partie Prémière, contenant la *Logique*. Par Mr. SAMUEL CHRISTIAN HOLMAN, *Professeur en Logique, Métaphysique & Théologie Naturelle, de l'Académie de Gottingue*. Grand *Octavo* de 720 *pages*.

LE règne de la Métaphysique est passé. Il est vrai qu'il a été très long; peu de Monarchies ont duré autant que celle d'*Aristote*. Sa Philosophie a dominé sur toute l'Europe pendant plus de douze Siècles, elle a étendu ses conquêtes jusqu'en Perse, & jusqu'aux Indes, & l'autorité d'un Maitre d'Ecole d'Athènes est allée plus loin que celle d'*Auguste* & de *Trajan*. De nos jours même une Secte puissante trouve son compte à soutenir cette Philosophie: elle est extrêmement propre, de son aveu, à défendre des opinions, qui lui sont particulières, & que la Raison ne recevroit qu'à regret, si elles lui étoient presérites toutes nues. A peine prononce-t-on le nom de *Newton* dans la plupart des Ecoles de l'Eglise Romaine. Quelque Atomiste, éclairé par le crépuscule de la Philosophie de *Gassendi*, s'élève par-ci par-là dans l'Allemagne Catholique, pour être bientôt le martir de son

amour pour la Vérité, toujours ſuſpecte à cette Secte, & toujours noircie par le titre odieux de nouveauté (*a*). L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, une partie de la France, & de l'Italie, ont ſecoué ce joug depuis un Siècle. On s'eſt laſſé de paſſer ſa vie à aprendre des généralités, qu'on ne trouvoit aucune occaſion d'apliquer à quelque uſage de la vie que ce ſoit. On a vu que ce Monde imaginaire, élevé par les mains des Scholaſtiques, ne tient à rien dans le Monde réel. *Dieu* a créé des Individus, des Corps, des Mouvemens, & on s'étoit amuſé à aranger des Claſſes, des Modes, & des Qualités.

Ne ſeroit-on pas allé un peu trop loin dans cette réforme? N'auroit-on pas relégué avec le jargon de l'Ecole, ce qu'elle pouvoit avoir d'utile? N'a-t-on pas négligé de définir les idées les plus eſſentielles? N'eſt-on pas tombé par-là dans un ſtile vague & indéterminé? Et ce défaut de préciſion n'auroit-il pas influé ſur tout ce qui s'eſt écrit ſur le Tems, ſur le Mouvement, ſur la Liberté, ſur l'Ame humaine, & généralement ſur tout ce qui eſt du reſſort de la Métaphyſique?

Mr. *Wolf* ſoutient fortement l'afirmative. Il a cru être obligé de ramener dans la Philoſophie les définitions, les Claſſes, & les termes qui expriment les Modes, termes qui étoient devenus bar-

(*a*) Des faits, & des faits en grand nombre, ont donné lieu à ces reflexions; ils ſont arrivés à Saltzbourg & à Ingolſtad. La Société, qui poſſède les clefs de la Philoſophie Scholaſtique, y a perſécuté dans le ſens le plus littéral de très bons Catholiques, parce qu'ils y avoient préféré les ſentimens de *Gaſſendi*.

barbares, & qui reparoiſſent avec honneur dans les Ecrits de ce Philoſophe, & dans ceux de ſes Sectateurs. On voit naître, même dans ſa Secte, des eſprits préſomtueux, qui dédaignent de douter, qui aſſujétiſſent les Eſpèces par les définitions des Genres, & qui reprennent peu à peu ſur les Sciences, cette dominion que *Bacon* & *Galilée* avoient arrachée à l'Ecole. On les voit écrire ſur des matières, qu'ils n'ont point étudiées. Leurs principes généraux valent, à leur égard, l'Anneau fabuleux de *Salomon*; toutes les portes s'ouvrent à leur aproche, ce qu'il y a de plus caché ſe dévelope, & la Nature entière ſe ſoumet à leur empire. Ils ſont Phyſiciens, Médecins, Juriſconſultes, Théologiens, parce qu'ils ſavent de la Métaphyſique; ils ſeroient Orateurs & Poëtes, s'ils ne dédaignoient de l'être.

Mr. *Holman* eſtime la Logique & les Sciences abſtraites, qu'il a enſeignées depuis pluſieurs années. Il eſt perſuadé qu'elles nous aident effectivement à mieux ſavoir ce que nous ſavons, à découvrir ce que nous ne ſavons pas encore, & à ſéparer le vrai d'avec le faux. Perſuadé de cette utilité il donne aujourdhui la troiſième Edition de ſon Cours de Philoſophie, refondue & augmentée en toutes manières. Sans prétendre donner au Lecteur un Extrait d'un Ouvrage, qui n'en admet pas, & dont il ſeroit impoſſible d'empêcher la ſéchereſſe, nous lui allons faire part de ce que nous avons trouvé de plus intéreſſant dans l'Ouvrage de Mr. *Holman*.

Son deſſein n'eſt pas d'écrire ſimplement une Dialectique, qui n'eſt guère qu'une eſpèce de Tactique pour la diſpute. C'eſt un Art de penſer,

fer, qu'il a en vue, il cherche les ſources de l'évidence, de la probabilité, du diſcernement de la vérité, & la manière de perfectionner nos facultés intellectuelles.

Le Chapitre ſecond de la prémière Partie traite des Idées. Il y convient avec franchiſe, que toutes nos Idées nous viennent par les Sens, & que nous ne formons aucune Idée, proprement dite, des Etres immatériels. On a voulu trouver je ne ſai quoi d'impie dans cette opinion; mais les maladies, les ſonges, & l'effet des remèdes prouvent d'une manière victorieuſe, que les Perceptions & la Mémoire ſont attachées à la ſtructure du Cerveau, & que par conſéquent, ſi les Idées s'impriment dans la matière, elles ne peuvent y repréſenter que des choſes matérielles.

La querelle des Réaux & des Nominaux a deshonoré la Nature humaine. Un moment d'attention équitable ſufit pour faire comprendre, que les Univerſaux n'exiſtent que dans la manière de penſer des Etres intelligens, qui ſe forment une abſtraction ſur une induction d'Individus. La querelle eſt apaiſée depuis deux ſiècles: un oubli impartial a enſeveli les Héros des deux Partis, & leurs immenſes controverſes. Mais il y a eu un tems, où l'on s'eſt déchiré pour une querelle, qui aſſurément juſtifie la guerre de Troie, & qui excuſe l'entrepriſe des Grecs. Les injures, les calomnies, les coups, les perſécutions, le martire même ont été employés, pour détruire les Auteurs du Parti opoſé, ou a tué des Philoſophes, parce qu'ils nioient qu'il y eût un Cheval en général, qui ne fût ni bai, ni noir, ni blanc, ni d'une autre couleur, qui ſe contentât ſimplement

ment d'être Cheval. De tous les tours d'esprit, qui font tort au Genre-humain, celui des Talmudistes est le plus fou, mais après celui des Scholastiques.

Je suis bien-aise de voir Mr. *Holman* se déclarer contre la Langue des Chinois. Je garde une ancienne rancune philosophique contre un savant Homme, qui en est l'admirateur. Il est sûr qu'une Langue paroit riche, quand elle a quatre-vingt mille mots. Mais on pouroit se tromper, en jugeant sur le nombre. Un Médailler de cinq mille Médailles toutes bien différentes vaudroit mieux qu'un autre de quatre-vingt mille, qui ne seroit presque composé que de doubles, & qui n'auroit que huit cent revers différens, dont on auroit cent répétitions sur chaque véritable différence. Les Chinois ont un mot pour signifier un Cheval, un autre pour un Cheval de deux ans, un autre pour un Cheval qui a un certain défaut; ou qui est doué d'une bonne qualité; ils ont cent Substantifs primitifs, qui ne dénotent qu'un Cheval, selon ses attributs. J'ai toujours été persuadé, que cette étrange Langue a empêché les Chinois de briller dans les Sciences. Effectivement, on ne peut guère leur refuser le génie de l'invention, l'aplication la plus parfaite, & le naturel rafiné, qui paroit venir du climat. Avec tant d'avantages, ils ont celui de former un Peuple immense, soumis aux mêmes Loix, à la même Langue, un Peuple, où les Sciences sont plus honorées, ou l'ont été du moins beaucoup plus que dans tout le reste de l'Univers. Et avec tout cela ils n'ont guère réussi que dans la Morale, qui est la Science du cœur, & que les Arabes, les Per-

ſans, & les prémiers Orientaux ont pouſſée auſſi loin qu'eux, ſans Imprimerie, & ſouvent ſans Livres.

Mr. *Holman* eſt perſuadé, auſſi-bien que moi, que l'aptitude d'un Langage peut être d'un grand ſecours pour la Philoſophie même. Une Langue, telle que la Grèque, qui peut exprimer avec facilité & avec préciſion preſque toutes les Idées imaginables, ne peut qu'être préférable à une Langue moderne, qui n'eſt qu'un Dictionnaire des Idées d'un Peuple particulier, qui ne ſe plie point à exprimer de nouvelles Idées, & qui aime mieux ſe paſſer des Idées mêmes, que de leur aſſigner de nouveaux mots. Mr. *de Voltaire* a excédé ſur cette matière. Il veut borner la Langue Françoiſe, elle qui auroit ſi fort beſoin d'être élargie. La perfection d'une Langue pour les Sciences conſiſte certainement à avoir autant de mots différens, qu'il y a de différentes Idées. Mais les Idées d'un Peuple poli s'augmentent tous les jours. Quel prodigieux amas d'Idées n'a-t-on pas fait depuis cent ans? La Phyſique, l'Hiſtoire naturelle, l'Anatomie, la Botanique, & les Arts, ont fourni une infinité de nouvelles Idées, la converſation & le rafinement des Cours, la corruption même du cœur en a formé d'autres. Comment traiter ces Idées, ſi elles manquent de mots?

Qu'il me ſoit permis à cette occaſion de me plaindre avec toute la vivacité d'un ami du Genre-humain, d'une fauſſe gloire, dont ſe piquent de plus en plus tous les Peuples de l'Europe. Ils avoient pour écrire ſur les Arts & ſur les Sciences, la Langue Latine, plus riche en tous ſens qu'au-

qu'aucun des jargons qui s'en ſont formés. On abandonne une Langue ſi polie, ſi riche en excellens Auteurs, pour n'écrire que dans un Idiôme borné, à demi-muet, qui n'exprime que les penſées d'une Nation, & qui déguiſe celles des autres. Les Savans vont être acablés ſous le nouveau poids qui s'apéſantit ſur eux. Il faut aprendre l'Anglois, le François, l'Italien; car ces Nations ſont bien réſolues à ne plus écrire que dans leurs Langues maternelles. On s'y réſout, pour ne pas perdre ce qui s'écrit chez des Nations, où il y a tant de gens remplis de ſavoir, d'eſprit, ou d'invention. Mais les Hollandois, les Allemans, les Suédois mêmes & les Danois, jaloux d'un privilège ſi contraire au Bien public, écrivent dans leur Langue leurs meilleurs Journaux, leurs Hiſtoires, & les découvertes de leurs Académies. Deſormais il faudra ſavoir dix Langues, pour ne pas être un ignorant: les cerveaux les plus vaſtes ne ſufiront plus à tant de mots, qu'il faut ajouter au nombre des Idées, qui s'acroit tous les jours, & dont l'acroiſſement eſt une richeſſe effective pour le Genre-humain; au-lieu que les Langues ne lui fourniſſent que des Synonymes. Quel avantage n'ont pas eu ſur nous les Grecs? Ils n'avoient qu'une Langue à aprendre, & ils pouvoient donner aux choſes les précieuſes années, que nous donnons à leurs noms.

Mr. *Holman* n'eſt pas toujours d'acord avec Mr. *Locke*. Il apelle jugement immédiat, lorſque nous afirmons, ou que nous nions quelque choſe, qui entre immédiatement dans la notion d'un Etre quelconque. Ces propoſitions identiques ont déplu à Mr. *Locke*, il les a traitées de

tautologies. On eſt fort éloigné de ces Sentimens en Allemagne, où les vaſtes Ouvrages d'un grand Philoſophe ne ſont guère que des propoſitions de cette eſpèce. Mr. *Holman* les regarde, auſſi-bien que ce Philoſophe, comme la ſource de toute la certitude qu'il peut y avoir dans nos jugemens.

Dans la ſeconde Partie de ſa Logique, Mr. *Holman* combat pour la certitude de ce que nous aprennent les Sens: & ſur-tout pour l'exiſtence des objets, qui nous aparoiſſent hors de notre Ame. Le principal raiſonnement qu'il aporte contre les Idéaliſtes, eſt pris de l'ordre, avec lequel les choſes extérieures ſe préſentent à notre eſprit. Elles n'y viennent point par une ſuite de notre volonté, elles s'ingèrent malgré nous; leur aparition eſt ſubite, & ſans préparation du côté de notre Ame. Les changemens & la ſucceſſion de ces choſes extérieures ſe font avec une régularité, dont la cauſe eſt indépendente de notre manière de penſer; & très ſouvent il n'y a aucune liaiſon entre ces changemens ou cette ſucceſſion, & celle de nos Idées.

Mr. *Holman* paſſe aux principes des Vérités que nous connoiſſons, & il cherche les principes dans les ſources dont toutes nos connoiſſances prennent leur origine. Celle-ci eſt double. Nous tirons nos connoiſſances prémierement des choſes mêmes que nous connoiſſons, comme les Géomètres tirent les propriétés des Triangles de leur nature même. Mais, ſecondement, nous tirons nos connoiſſances de la Tradition ou de l'Autorité, ſoit que cette Autorité ſe fonde dans la Révélation, ou dans l'Hiſtoire. Mr. *Holman* fait

fait voir à cette occaſion, que dans des ſens différens du ſien : *Je penſe, donc je ſuis*, ou bien, *une choſe ne peut pas en même tems exiſter & n'exiſter pas*, peuvent porter le titre ſuperbe de principes de nos connoiſſances.

Il s'étend aſſez ſur les probabilités, eſpèces de demi-vérités, qui, avec des aparences de certitude, conſervent une poſſibilité d'erreur. Mr. *Holman* en conſtitue des claſſes ; il y a une probabilité philoſophique, qui ſe dérive de la Raiſon, & une probabilité hiſtorique, qui tire ſa ſource de l'Autorité. La troiſième eſpèce eſt la probabilité herméneutique, où il s'agit de juger du ſentiment d'un Auteur. Feu Mr. *Rudiger* avoit traité au long la même matière. Mr. *Holman* a donné à ſes penſées l'ordre & la clarté dont elles avoient beſoin.

La troiſième partie de l'Ouvrage de Mr. *Holman* eſt pratique. Il y donne des préceptes ſur la manière d'apliquer les Vérités de théorie, qu'il a traitées dans les deux prémiers Volumes, & de parvenir à la connoiſſance de la Vérité, ou par la voie de l'Autorité, ou par celle de l'examen des choſes mêmes. Mr. *Holman* s'y eſt fort étendu, auſſi eſt-ce la partie de la Logique la plus aplicable à la félicité de l'Homme, & qui ſeule eſt immédiatement d'uſage. Mr. *Holman* y enſeigne avec beaucoup de clarté & d'ordre la manière dont il faut ſe ſervir des moyens, par leſquels on aquiert les connoiſſances. Les règles & les précautions néceſſaires pour profiter des inſtructions d'un Maître, ou de celles d'un Livre, y ſont détaillées au long. Il n'oublie pas de recommander la lecture des Originaux, & de diſſuader l'uſage

l'uſage des Traductions. Celles qu'on a faites en France, & qui devroient nous faciliter la lecture des Anciens, y ſont miſes à leur juſte prix. Les François, plus que toute autre Nation, ont pris plaiſir à traveſtir les anciens Auteurs, à leur donner des mœurs, des manières de penſer, & des expreſſions modernes, & à leur faire dire des choſes à la mode, au-lieu de celles qu'ils avoient dites. Il n'y a aſſurément que bien peu de ces Traductions dont on ne doive pas ſe défier.

Mr. *Holman* traite avec beaucoup de ſolidité la matière de l'Autorité, ou du reſpect perſonnel. Il proſcrit entierement toute diſtinction de perſonnes à l'égard des Dogmes, qui demandent toujours & la même défiance & la même équité, quel que puiſſe être le nom d'un Auteur. Mais il admet l'Autorité par raport aux Vérités hiſtoriques. Comme nous ne pouvons pas les juger par elles-mêmes, il eſt néceſſaire de faire attention aux preuves, qui décident ſi un Auteur a eu le pouvoir & la volonté d'écrire des Vérités.

Le dernier Chapitre eſt employé à donner une juſte idée de ce qu'on apelle *Démonſtration*. Mr. *Holman* l'a réduit à deux claſſes. Il apelle *Syllogiſme*, quand on poſe une concluſion, & qu'on tâche de la prouver par le moyen d'une Majeure & d'une Mineure. Cette méthode ne nous aprend rien de nouveau, mais elle ſert à convaincre. Mr. *Holman* diſtingue le Raiſonnement du Syllogiſme. On raiſonne, quand on poſe en fait une propoſition reçue pour certaine, & qu'on en tire une concluſion. Le Raiſonnement ſert à découvrir de nouvelles vérités, qui peuvent avoir été cachées dans la notion de la propoſition que l'on a poſée pour principe. Mr.

Mr. *Holman* n'a pu ſe diſpenſer de traiter de la forme & des règles des Syllogiſmes. Ils ſont trop ancrés dans preſque tous les Livres de Logique, & trop univerſellement reçus dans les Univerſités, pour qu'il ſoit permis d'en ignorer l'uſage. Mr. *Holman* trouve à redire aux règles communes, elles ont beſoin de connéxion. Cela ſurprend, après que mille & mille Hommes oiſifs en ont fait leur principale étude pendant quinze ſiècles. Mais un ſeul Homme, en changeant uniquement le point de vue, peut voir un objet d'une manière différente, que ne le feroit une Nation entière, en le regardant continuellement du même côté.

L'Ouvrage finit par la méthode de diſputer, ou de traiter la Controverſe, avec la candeur, la préciſion, & la ſolidité néceſſaires pour terminer un différend. Ajoutons, qu'un Ouvrage de la nature de celui de Mr. *Holman* eſt incapable, à la vérité, de recevoir de certains agrémens; mais que les fruits doivent nous conſoler de l'abſence des fleurs. L'amour de la Vérité, la refléxion, la ſolidité, ſont en Philoſophie ce que le feu & le génie ſont pour un Poète: on excelle également & par les uns & par les autres. Ne vaudroit-il pas mieux exceller par le jugement & par le ſolide, que par l'imagination & le brillant? Je ſerois infiniment plus tenté de l'un que de l'autre. Les fleurs ont leur agrément, mais le prix eſt reſervé pour les métaux.

Mr. *Holman* va continuer ſon Ouvrage, & traiter ſucceſſivement la Métaphyſique, la Théologie naturelle, la Phyſique, & le reſte du Cours de Philoſophie.

ARTICLE VII.

EXPLICATION *du Titre de* CHEF *& de* CONSOMMATEUR DE LA FOI, *donné à* JESUS-CHRIST, *Hébr.* XII, 2.

MONSIEUR,

NOus nous trouvames dernierement vous & moi à un Sermon, où le Prédicateur nous expliqua ces paroles de l'Epitre aux Hébreux: *Ayez les yeux ſur* Jéſus, *le Chef & le Conſommateur de la Foi.* Il nous prouva fort bien que *Jéſus-Chriſt* eſt l'Auteur d'une Religion excellente, qui nous aprend les vérités les plus ſublimes & en même tems les plus intéreſſantes; qu'il ne manque rien à la Religion Chrétienne, qu'elle a toute la perfection qu'on peut déſirer, ſoit qu'on faſſe attention aux grandes eſpérances qu'elle nous donne, ſoit qu'on examine les preuves qui les apuient. Par *conſommer la Foi*, notre Orateur entendit lui donner toute la certitude qu'elle peut avoir. *Jéſus-Chriſt* en eſt le *Conſommateur*, c'eſt-à-dire en général, qu'il a donné à notre Créance tout ce qui peut faire une Religion accomplie. En prenant les termes de cette manière, il eut occaſion de faire un bel éloge de l'Evangile.

Vous parutes fort content de ce Sermon, & je ne l'étois pas moins que vous. Cependant après avoir rendu juſtice au Prédicateur ſur la manière dont

dont il avoit traité ce ſujet, je vous dis naturellement que je doutois que ce fût-là le ſens du Texte, & que ſi on l'examinoit ſelon les règles de la Critique, on y trouveroit peut-être tout autre choſe. Je n'eus pas le tems de vous en dire davantage, & je m'engageai à vous développer ma penſée dans la ſuite. Je m'aquitte aujourdhui de ma promeſſe.

Je croi donc que le mot de *Foi* ne ſignifie point ici la Doctrine de l'Evangile, mais cette vertu que l'Apôtre a apellée de ce nom dans tout le Chapitre précédent. Il y a déterminé d'abord ce qu'il entendoit par cette *Foi*. *C'eſt*, dit-il, *une vive repréſentation des choſes qu'on eſpère, & une démonſtration de celles qu'on ne voit point* (*a*). Par-là il nous aprend que la Foi n'eſt pas ſeulement une perſuaſion des promeſſes de l'Evangile, une eſpérance certaine de leur acompliſſement, mais qu'outre cela elle doit nous donner une idée vive des biens du Ciel, les rendre préſens à notre eſprit, & leur donner une eſpèce d'exiſtance anticipée. Ce qu'il a donc entendu proprement par la *Foi*, c'eſt une confiance ferme & inébranlable aux promeſſes de Dieu.

L'Apôtre, après avoir ainſi dévelopé l'idée qu'il faloit attacher à ce terme, entre dans le détail de tous les grands effets de cette vertu, de toutes les belles actions qu'elle a produites chez les Anciens. Outre tous les actes héroïques dont elle a été le principe, il montre qu'elle a même été la cauſe de pluſieurs miracles, ou au moins qu'elle y a donné lieu.

Il

(*a*) *Hébr.* XI, 1.

Il passe ensuite aux soufrances, & il fait voir que c'est la *Foi* qui a animé le courage de tous ces Héros de l'Ancien Testament, qui se sont sacrifiés pour la défense de la Vérité. C'est proprement ici où l'on voit le dessein de l'Apôtre. Les Hébreux, à qui il écrit, avoient besoin d'encouragement. Ils alloient être exposés à la persécution. Pour les exciter à la patience, il leur propose donc l'exemple des Martirs de leur Nation. Il veut par-là les disposer à en faire autant, quand ils y seront apellés. Il leur rapelle sur-tout les tourmens qu'*Antiochus* fit soufrir à ceux d'entre les Juifs qui ne voulurent rien faire contre la Loi de Dieu. Il les fait ressouvenir de la fermeté de ces sept Frères fameux dont l'Histoire est écrite au second Livre des *Maccabées*. Il leur rafraichit la mémoire de la constance admirable de cette Mère, qui ayant, pour ainsi dire, sept fois soufert le martire, en voyant ses Enfans expirer les uns après les autres dans les tourmens, soufrit une huitième en imitant leur bel exemple. Il désigne encore dans le même endroit, ce qu'avoient soufert pour leur Religion un *Elisée*, un *Michée*, un *Jérémie*, un *Zacharie*, & bien d'autres, dont il compose cette *nuée de témoins*, ou de Martirs, qui devoient fortifier les Hébreux, & les exciter à *courir avec constance dans la carrière qui leur étoit proposée* (a).

Après tous ces exemples anciens l'Apôtre leur en propose un beaucoup plus frapant, & qui devoit faire sur eux une toute autre impression; c'est celui de *Jésus-Christ* lui-même. *Ayez les yeux*

(a) *Hébr.* XII, 1.

yeux sur Jésus, leur dit-il, *le Chef & le Consommateur de la Foi.*

Si vous étiez curieux d'une transition brillante pour passer de ces anciens Martirs à *Jésus-Christ*, en voici une que j'ai retenue d'un Prédicateur qui traitoit cette matière. „ Les exemples „ humains sont toujours imparfaits, *dit-il*, les „ Saints sont de beaux Astres fort propres à nous „ éclairer, mais ce sont pourtant des Astres qui „ ont leurs taches. Cette *nuée de Témoins* est fort „ lumineuse d'un côté, mais elle a aussi un côté ténébreux. Voulons-nous donc un exemple acompli à tous égards, *attachons notre vue* „ *sur* Jésus *le Chef & le Consommateur de la* „ *Foi*".

La manière dont ce titre est placé, ce qui précède & ce qui suit ne permettent pas de s'y méprendre. Dans cet endroit notre Maitre ne nous est point représenté comme un Docteur, il ne s'agit point de ce qu'il nous a enseigné, mais il nous est proposé comme un modèle que nous devons imiter. On voit en lui le plus bel exemple de cette Foi qui fait soutenir les plus rudes combats. Il est notre *Chef*, c'est-à-dire, notre Capitaine qui marche à notre tête. Il est le *Consommateur de la Foi*, c'est-à-dire, celui qui a eu cette vertu dans le degré le plus éminent, qui a fait voir la Foi la plus parfaite, la plus acomplie, ou, ce qui est la même chose, une *Foi consommée.*

La plupart des Versions ont traduit un peu autrement. Elles disent: *Jettez les yeux sur* Jésus, *l'Auteur & le Consommateur de la Foi.* Mais le mot de l'Original signifie incontestablement un

Chef qui marche à notre tête (*a*). Il ſe trouve dans deux ou trois autres Paſſages qui, je crois, doivent être ramenés de même à cette idée de Chef. *Vous avez fait mourir le Prince de la vie*, dit St. *Pierre* aux Juifs (*b*). Il veut dire, celui qui nous a montré le chemin de la vie, & qui y a marché le prémier. Voyez encore ces paroles de cette même Epitre: *Il étoit convenable que Dieu conſacrât par les ſoufrances l'Auteur de leur ſalut* (*c*). Rien de plus naturel que de regarder ici *Jéſus*, comme celui qui nous a frayé le chemin du ſalut, qui nous en a marqué la route, en marchant à notre tête.

La manière dont je prens le titre de *Conſommateur de la Foi*, ſe prouve non ſeulement par ce qui a précédé, mais ſur-tout par ce qui ſuit immédiatement: *Lequel à cauſe de la joie qui lui étoit oferte, a ſoufert la croix, mépriſant l'ignominie, & s'eſt aſſis à la droite du Trône de Dieu. Jéſus* a donc eu dans le ſuprême degré, cette Foi *qui nous repréſente vivement les biens à venir*. Continuez, je vous prie. *Penſez donc bien en vous-mêmes*, ajoute l'Apôtre, *penſez à celui qui a ſoufert une ſi grande contradiction*. Voila toujours *Jéſus-Chriſt* préſenté comme un modèle de patience: *afin*, ajoute-t-il, *que vous ne vous découragiez pas, & que vous ne tombiez pas dans l'abatement*; ayez toujours devant les yeux ce grand exemple, ne le perdez jamais de vue, de peur que le courage ne vienne à vous manquer, & que vous ne ſuccombiez.

Il n'eſt pas difficile d'entrevoir, à la manière dont

(*a*) Ἀρχηγὸν. (*b*) *Act.* III, 15. (*c*) *Hébr.* II, 15.

dont cet Apôtre leur parle, qu'il les regardoit comme chancelans, & qu'il ſe défioit un peu de leur fermeté. Cela paroit ſur-tout dans la ſuite. *Fortifiez donc vos mains qui ſont afoiblies*, leur dit-il, *& vos genoux qui ſont relachés* (*a*). On voit aſſez ce que doivent ſignifier ces *mains laches*, ces *genoux relachés*. Ce ſont des expreſſions proverbiales qui déſignent le manque de courage.

Jéſus-Chriſt eſt notre Chef, notre Capitaine, notre Général. On ne ſauroit faire un bon Soldat d'un Homme qui ne veut prendre aucune part aux hazards & aux fatigues de ſon Commandant. Rien de plus à propos que de mettre ici devant les yeux des Hébreux le courage intrépide de notre Maitre. Quand on penſe bien à la conſtance avec laquelle il a ſoufert, on a honte de ſa propre lacheté, & on ne craint plus ni la peine ni le péril.

Un Capitaine qui ne veut pas être mieux traité que ſes Soldats, qui partage avec eux le danger & la fatigue, ne peut que les animer d'une maniére efficace par ſon exemple. *Plutarque* raporte que *Caton* marchant par des déſerts, ſe trouva dans une ſi grande diſette d'eau, qu'on lui en aporta comme un grand butin, une aſſez petite quantité dans un Caſque, mais qu'il la refuſa, parce qu'il n'en pouvoit pas faire avoir autant à ſes Soldats. Cette généroſité les tranſporta ſi fort, qu'elle leur ôta le ſentiment de leur ſoif, & ils eurent honte de ſe plaindre d'une choſe que leur Commandant enduroit volontairement pour l'amour

(*a*) *Hébr.* XII, 12.

l'amour d'eux. Cet exemple & cent autres semblables que l'on pourroit citer, font bien sentir que l'Apôtre ne pouvoit rien faire de plus à propos que de rapeller celui de *Jésus-Christ*, pour raffermir des Chrétiens laches & timides. Non seulement notre Chef a partagé les soufrances avec ses Disciples, mais il en a pris pour sa portion tout ce qu'il y avoit de plus rude & de plus accablant.

Ce n'étoit presque pas la peine, *Monsieur*, de prendre la plume, pour vous expliquer ces titres donnés à *Jésus-Christ* dans cette Epitre. Vous auriez bien trouvé, de vous-même, les idées qu'ils doivent exciter dans l'esprit, pour peu que vous euffiez voulu y refléchir. Cependant afin que la facilité d'un Ouvrage ne vous fasse pas trop mépriser le mien, je vai joindre ici l'examen d'un Passage qui me paroit beaucoup plus dificile & plus épineux. C'est la fin du Chapitre précédent. Il doit être néceſſairement lié avec celui que je viens de développer; ainſi ce ne ſera point un hors-d'œuvre.

Jettez donc les yeux, s'il vous plait, ſur les deux derniers Verſets du *Chap.* XI. Voici comment notre Verſion les a traduits. *Cependant toutes ces perſonnes que la Foi a rendues ſi recommandables*; il parle de ces généreux Confeſſeurs de l'ancienne Loi, *toutes ces perſonnes n'ont point reçu ce qui avoit été promis, Dieu ayant voulu, par une faveur particulière qu'il nous a faite, qu'ils ne reçuſſent qu'avec nous l'acompliſſement du bonheur*, ou comme il y a dans l'Original, *afin qu'ils ne parvinſſent pas à la perfection, qu'ils ne fuſſent pas conſommés ſans nous* (*a*). Tout

(*a*) ἵνα μὴ χωρὶς ἡμῶν τελειωθῶσι.

Tout le monde convient qu'il y a plusieurs endroits de cette Epitre qui sont fort dificiles, & l'on peut bien mettre celui-ci dans ce rang. Les Interprètes l'ont bien senti; ils ont reconnu de bonne-foi que le dernier Verset de ce Chapitre est des plus embarassans. La dificulté consiste surtout dans ces derniers mots, *afin qu'ils ne fussent pas consommés ou perfectionnés sans nous.* Cependant cette obscurité n'a pas produit, comme c'est la coutume, variété d'explications. On s'est accordé à entendre par cette *perfection*, le parfait bonheur dont les Fidèles doivent jouir dans le Ciel. *Afin qu'ils n'y parvinssent pas sans nous*, c'est-à-dire, *avant nous*. Les Théologiens, quoique de Religion diférente, & malgré l'opositon de leurs Sistêmes, se sont presque tous réunis à donner à ces paroles ce sens-ci; que les anciens Fidèles n'avoient pas reçu *la promesse*, c'est-à-dire, la récompense de leurs travaux; qu'ils ne devoient être admis dans le Ciel qu'avec nous; que ce prix de leur martire est diféré jusqu'à la Résurrexion dernière, & que Dieu ne veut pas qu'ils y parviennent avant nous, quoique leurs combats ayent précédé les nôtres.

La petite diférence qu'il y peut avoir entre les Interprètes Catholiques Romains & les nôtres, c'est celle qu'y met leur sentiment des *Limbes*. Avant la Résurrexion du Sauveur, disent-ils, les portes du Ciel n'étoient point ouvertes, & les anciens Patriarches attendoient la venue du commun Libérateur qui devoit les placer dans la gloire après la Résurrexion. Les Fidèles de l'Ancien Testament avoient bien la promesse de la vie éternelle; mais l'exécution de cette pro-

meſſe demeuroit ſuſpendue dans ces prémiers tems. Ils avoient bien à la vérité l'eſpérance d'être reçus dans le Ciel, mais leur bonheur étoit diféré juſqu'au jour de l'Aſcenſion de *Jéſus-Chriſt*. Pendant pluſieurs Siècles le Ciel demeura fermé aux Ames des plus grands Saints, qui étoient recluſes dans certains lieux ſouterrains aſſez proches de l'Enfer. Les Ames des anciens Fidèles n'ayant donc point été reçues dans le Ciel, juſqu'au tems de l'Évangile, l'Apôtre eſt fondé à dire que Dieu n'avoit pas jugé à propos qu'elles euſſent l'*acompliſſement du bonheur ſans nous*.

Don Calmet prétend répandre du jour ſur cette explication par la Parabole des Ouvriers envoyés à la Vigne du Père de Famille, leſquels quoiqu'envoyés à diverſes heures, reçoivent leur ſalaire tous enſemble à la même heure, à la fin du jour. Il nous fait remarquer que c'étoit pour les Hébreux convertis une faveur très ſingulière de la bonté de Dieu, que leur bonheur & leur glorification ne ſoufrît aucun délai, & qu'ils entraſſent dans le Ciel auſſitôt après leur mort, &, pour ainſi dire, dans le même tems que les anciens Patriarches qui n'y étoient entrés que peu auparavant.

Je crois devoir auſſi vous rapeller ici, *Monſieur*, le ſentiment de pluſieurs Pères de l'Egliſe, comme *Tertullien*, *Lactance* & quelques autres, qui ont cru que les Ames des Bienheureux ne jouiſſent pas de la béatitude & de la viſion de Dieu avant le jour du Jugement. Ils plaçoient auſſi les Ames des morts dans des lieux ſouterrains, qu'ils regardoient comme un état de rafraichiſſement. Ils y logeoient les Ames mêmes des Martirs; c'étoit

c'étoit-là l'autel ſur lequel St, *Jean* les repréſente, attendant la juſte punition de leur ſang répandu par les Perſécuteurs. Suivant cette opinion, les prémiers comme les derniers des Elus recevront tous enſemble & en même tems, la récompenſe de leurs travaux. Ce Siſtême paroit auſſi fort commode pour expliquer ces paroles de cette Epitre, que Dieu n'a pas voulu que les Martirs de l'Ancien Teſtament *parvinſſent à la félicité du Ciel ſans nous.*

Vous n'attendez pas de moi, ſans doute, *Monſieur*, que je m'amuſe à réfuter un ſentiment que je crois qui a très peu de Sectateurs aujourdhui. Si quelqu'un s'aviſoit de l'adopter pour expliquer avec plus d'aiſance notre paſſage, je vous prie de lui faire remarquer qu'il ne gagneroit rien, & en voici la raiſon; c'eſt que le Texte dit poſitivement que *Dieu a reſervé quelque choſe de meilleur pour nous*; & dans ce ſentiment des Pères, qui diffèrent le bonheur juſqu'au jour du Jugement, la condition des Fidèles de l'Ancien Teſtament, & de ceux du Nouveau, eſt parfaitement égale.

Pour les Interprètes Catholiques Romains, paſſez dans les *Limbes*, d'où ils ſemblent expliquer fort heureuſement ce Paſſage, vous verrez bientôt que la place n'eſt pas plus tenable. Pour les forcer dans ce retranchement, je n'entreprendrai point d'attaquer ce Dogme en lui-même. Je ne me prévaudrai point de l'exemple d'*Enoc* enlevé au Ciel, dans ce même Chapitre. Vous ſavez, *Monſieur*, qu'à la guerre on ſe ſert utilement du feu pour faire abandonner quelque poſte aux ennemis. Pour imiter cette méthode je crois

devoir employer ici les flammes du Purgatoire. On ſait comment leurs Prédicateurs décrivent les ſoufrances de ce lieu d'épreuve, & l'ardeur du feu auquel les Ames ſont expoſées. Pour les *Limbes*, où étoient confinées les Ames des Patriarches, on les place bien au bord des Enfers, mais avec cette différence que ceux qui y ſont ne ſentent ni les flammes, ni même la fumée de ce lieu de ſuplice. Cependant l'Apôtre dit que Dieu nous a *reſervé quelque choſe de meilleur*. Cette faveur particulière eſt-ce donc d'être envoyé dans un lieu de tourmens? Le Purgatoire eſt aſſurément d'une grande utilité à l'Egliſe Romaine, mais on ne ſauroit mettre parmi ſes uſages, celui d'expliquer commodément le Paſſage en queſtion. Auſſi leurs Interprètes, qui prétendent nous en avoir donné la Clé, ſe ſont prudemment gardés de toucher cette corde. Ils étoufent ici avec autant de ſoin les flammes du Purgatoire, qu'ils ont ſoin de le rallumer quand leurs beſoins le demandent.

Les Commentateurs Proteſtans ne ſe ſont pas tirés plus heureuſement de ce Paſſage. Dans leur Siſtême, l'Apôtre n'a pas pu faire ici une opoſition entre l'état où paſſent nos Ames après notre mort, & celui où paſſoient les Ames des anciens Fidèles, puiſque nous croyons qu'elles jouiſſoient du même bonheur que les nôtres, dès qu'elles étoient dépouillées de leurs Corps. Selon nous, les Ames des Patriarches, des Prophètes & des autres gens de bien de ce tems-là entroient dans le Ciel en ſortant de cette vie. Il ne paroit donc pas que nous ayons aucun avantage ſur eux à cet égard.

Si nous considérons aussi le sort que doit avoir leur Corps, nous trouverons que les Chrétiens n'ont à cet égard non plus aucune prérogative sur ces anciens Hébreux. La Résurréxion se doit faire en même tems pour les uns & pour les autres. Si les Fidèles de l'Ancien Testament ont laissé leurs Corps dans le Tombeau, les nôtres y resteront aussi, & n'en sortiront pas plutôt que les leurs. Le raisonnement que nous avons employé, à l'occasion du sentiment des Pères, qui mettoient en sequestre les Ames des Fidèles jusqu'au jour du Jugement, peut s'apliquer à leurs Corps. Ceux des anciens Hébreux & ceux des Hébreux convertis devoient avoir le même sort. Les Martirs de la Loi n'avoient pas reçu la pleine récompense de leurs travaux ; ils devoient pour cela attendre le dernier jour, & les Chrétiens de même.

Mais supposons que ces anciens Martirs, dont il s'agit dans cet endroit, eussent été ressuscités immédiatement après leur mort, & reçus dans le Paradis en Corps & en Ame ; supposons que par un sort à peu près semblable à celui d'*Enoc* & d'*Elie*, ils eussent joui en quitant la Terre d'un bonheur complèt dans le Ciel, y perdrions-nous quelque chose ? Comment peut-on regarder comme un avantage pour nous que Dieu ait différé leur félicité ? Cependant c'est ce que l'on dit, lorsqu'on avance que ces anciens Fidèles n'ont pas reçu la promesse, parce que Dieu, par une faveur particulière à notre égard, a voulu qu'ils nous attendissent pour entrer tous de compagnie dans le Ciel.

Quelques Interprètes ont eu la bonne-foi de se

faire cette dificulté. Rien de plus curieux que la manière dont ils y répondent. *Limborch*, dans ſon *Commentaire ſur l'Epitre aux Hébreux*, ſe tourne de tous les côtés pour réſoudre cette objection, & enfin il s'en tient à cette réponſe ſingulière: *C'eſt un grand bonheur pour nous*, dit-il, *que Dieu n'ait pas reſſuſcité immédiatement après leur mort, ces anciens Hébreux dont l'Apôtre a loué la conſtance à la fin de ce Chapitre; car comme la Réſurréxion eſt jointe à la fin du Monde, que ces deux evènemens doivent arriver en même tems, ſi le Monde avoit fini alors, où en ſerions-nous? Nous n'aurions jamais exiſté.* Que dites-vous de cette réponſe, *Monſieur*? Pour moi, j'avoue que je n'y reconnois point du tout le ſage & judicieux *Limborch*.

Eſtius s'eſt auſſi fait la dificulté avec beaucoup de franchiſe, & voici en quoi il fait conſiſter la grace dont Dieu a favoriſé les Chrétiens. C'eſt une alluſion, dit-il, à ce qui ſe paſſe dans un Repas, où l'on attend les perſonnes que l'on conſidère le plus, & l'on ne ſe met point à table qu'ils ne ſoient arrivés. Dans ces occaſions, c'eſt quelque choſe de plus honorable d'être attendu que d'attendre, & voila le cas des Chrétiens. Les anciens Fidèles ne doivent entrer au Feſtin du Ciel qu'avec eux. St. *Chryſoſtôme* avoit dit quelque choſe de ſemblable: *C'eſt comme dans une grande Famille*, dit-il, *où un Père dit à ſes Enfans, qu'ils ne ſe mettront point à table que leurs Frères qui ſont au champ ne ſoient arrivés, afin que tous enſemble ils puiſſent manger & ſe réjouir.* Vous voyez aſſez, *Monſieur*, par où peche cette comparaiſon. Dans un Repas, un Père de Famille a

raiſon

raiſon de vouloir qu'on s'attende les uns les autres : ſans cette précaution, les derniers venus pourroient en ſoufrir. Rien de ſemblable dans le Feſtin du Ciel. Les anciens Fidèles auroient pu en jouir pluſieurs Siècles avant nous, ſans que cela diminuât en rien notre portion.

Pour faire voir que l'on n'a pas bien pris la penſée de l'Apôtre, j'ai tâché de prouver que ce qu'on lui fait dire manque de juſteſſe & ne peut pas ſe ſoutenir. Mais il y a un autre moyen beaucoup plus abrégé de rendre ſuſpecte l'explication ordinaire de ces paroles ; c'eſt de remarquer qu'on y fait entrer une queſtion ſubtile, recherchée, & qui ne ſeroit nullement à ſa place. Il n'y a qu'à ſe rapeller le deſſein de cet Apôtre dans tout ce Chapitre. Il fait des efforts pour afermir la conſtance des Hébreux, qui commençoit à s'ébranler. Il y fait une hiſtoire abrégée des merveilles de la Foi, mais ſur-tout des victoires qu'elle avoit remportées ſur les aflictions. C'eſt l'état où ſe trouvoient les Hébreux ; on leur fait donc voir les plus grands & les plus ſaints de leurs Ancêtres devenus célèbres par leur fermeté dans les ſoufrances. C'eſt refroidir entierement un ſujet de cette importance, que d'y faire entrer une queſtion étrangère & de pure ſpéculation, comme ſeroit de ſavoir ſi les Fidèles de l'Ancien Teſtament ſeroient admis avant nous dans le ſéjour de la félicité, ou s'ils nous attendroient pour commencer à jouir tous enſemble du bonheur. On voit aſſez que c'eſt-là une queſtion plus curieuſe qu'utile.

J'ai donc eſſaié de donner un tout autre ſens aux deux derniers Verſets de ce Chapitre, & je

vai,

vai, *Monſieur*, vous rendre raiſon de ma tentative. La ſource de la mépriſe, c'eſt que par la *Promeſſe* que n'avoient point reçue les Anciens, on a voulu entendre le bonheur du Ciel, & la ſuite n'y quadre point. J'ai donc cru qu'il faloit attacher une toute autre idée à ce mot. Il n'a pas falu rêver longtems pour imaginer que la *Promeſſe* pourroit fort bien ſignifier ici le Meſſie promis. C'étoit-là la Promeſſe par excellence, la grande Promeſſe pour ces anciens Fidèles, & qui étoit le fondement de toutes les autres. Dieu leur avoit promis ce Libérateur, mais il les a laiſſés longtems dans l'attente de ce riche préſent. La Promeſſe du Meſſie n'a point été accomplie de leur tems. *Ils n'ont point reçu la Promeſſe*, ils n'ont point vu le Meſſie promis. C'étoit-là un avantage deſtiné aux Hébreux convertis au Chriſtianiſme; c'eſt la faveur particulière que Dieu leur avoit réſervée.

Le bonheur que Dieu nous ménageoit préférablement aux Anciens, c'étoit de voir l'acompliſſement de cette Promeſſe. C'étoit bien déja une grace pour eux que l'eſpérance de ce Libérateur; c'eſt ce qui faiſoit toute leur conſolation. Mais ce que Dieu s'étoit contenté de leur promettre, il nous l'a donné réellement. Par-là notre condition devient plus avantageuſe que la leur, & l'emporte ſur les Fidèles qui ont vécu ſous l'ancienne Economie.

Dès que j'ai été placé dans ce point de vue, il m'a ſemblé d'entrevoir tout d'un coup un fort beau ſens, & fort bien lié avec ce qui eſt ajouté dans la ſuite, & qui fait tout l'embaras. Mais avant que d'entreprendre de développer cette nouvelle

velle idée, j'ai eu la curiosité de faire de nouvelles recherches, pour tâcher de découvrir si mon explication ne se trouveroit point dans quelqu'un de nos Auteurs, & j'ai trouvé une partie de ce que je cherchois. J'ai eu le plaisir de voir que *Cameron* & *Jaques Capel* entendent par la *Promesse* que n'avoient pas reçue les Anciens, le Messie promis (*a*). Et, par ce que *Dieu nous avoit reservé de meilleur*, ils entendent la connoissance claire & distincte du Mistère de la Rédemtion, que nous avons sous l'Evangile.

Après cette découverte, je me suis d'abord flaté que je pourrois marcher avec plus de confiance en si bonne Compagnie. Mais, après avoir fait quelque chemin ensemble, il a falu nécessairement se séparer, & en voici la raison. Ces deux Auteurs, qui avoient pris la bonne route, ne l'ont pas suivie longtems, il m'a semblé qu'ils en étoient sortis tout-à-fait à la fin du Chapitre.

Qu'ont-ils donc entendu par ces paroles, qui jusqu'à présent ont été la croix des Interprètes, *afin que* ces Anciens *ne vinssent pas à la perfection*, ou ne fussent pas consommés *sans nous*? Ils entendent par cette *Perfection* ou cette *Consommation*, les grandes lumières que nous avons aquises par *Jésus-Christ*. Nous avons des connoissances beaucoup plus étendues que l'on n'en avoit sous la Loi. Ils citent des Passages de cette Epitre, qui nous font sentir cet avantage. Rien n'est plus vrai, à le regarder en soi-même, que ce qu'ils nous disent là-dessus. Il s'agit seulement de savoir,

(*a*) *J. Cameron Myrothecium*, pag. 278. & *Jac. Cappelli Observationes in N. T.* pag. 264.

voir, ſi c'eſt ce qu'a voulu dire l'Auteur Sacré dans cet endroit; & il me ſemble que l'on ne peut pas faire plus de violence que l'on en fait ici à ſes expreſſions. Examinez-les, je vous prie, *Monſieur*, peſez-en la conſtruction grammaticale, & voyez ſi vous y pourrez trouver que, ſous l'Evangile, nous avons une plus grande perfection de lumières que ſous la Loi. *Afin qu'ils ne vinſſent pas à cette Perfection ſans nous*; il faut, ſelon ces deux Critiques, que cela ſignifie, *afin que nous y parvinſſions ſans eux*. Quel étrange langage! Quel renverſement d'idées!

Cet Apôtre parle viſiblement d'une ſorte de *Perfection*, à laquelle ces anciens Fidèles étoient parvenus, & qui nous doit être commune avec eux. Il ne s'agit donc point de cette étendue de lumières qui étoit réſervée aux Chrétiens. Il en a parlé dans le Verſet précédent; mais, dans le Verſet 40, je crois qu'il indique les engagemens où nous entrons par ce ſurplus de connoiſſances.

Nous aurons la clé de ce Paſſage, ſi nous pouvons venir à bout d'expliquer ce que c'eſt que cette *Perfection*, à laquelle ces anciens Fidèles ne devoient pas parvenir ſans nous. Il eſt probable que l'Apôtre a voulu déſigner par ce terme honorable, les grands ſacrifices que ces généreux Confeſſeurs avoient faits pour la défenſe de la Vérité, leurs belles actions qu'il vient de décrire. Dans le ſtile de l'Ecriture, il y a une *Perfection de connoiſſance*. St. *Paul* dit qu'il prêchoit la *ſageſſe entre les Parfaits*, c'eſt-à-dire, à ceux qui avoient plus de lumière que les autres. Il peut y avoir de même une *Perfection de vertu*. Ceux qui ont des ſentimens fort nobles, une grande éléva-

élévation d'ame, peuvent être apellés *Parfaits*, en l'entendant d'une perfection rélative, & telle que le peut permettre la foibleſſe humaine. La *Perfection* attribuée à ces anciens, à ces braves Défenſeurs de la Vérité, ce ſera cette magnanimité, cette force d'eſprit qui les a diſpoſés à ſoufrir pour la Religion, à renoncer à leur Patrie, à ſacrifier leur repos, leurs biens, & tout ce que nous avons de plus cher au monde. Ce n'eſt pas trop dire que d'apeller *Perfection* un ſemblable Héroïſme. C'eſt-là le plus haut période de la piété envers Dieu.

L'Apôtre venoit d'exalter les grandes actions de ces généreux Confeſſeurs de l'Ancienne Loi. Il veut les propoſer pour modèles aux Hébreux nouvellement convertis, & qui étoient auſſi expoſés à la perſécution. *Il ne faut pas*, leur dit-il, *qu'ils ſoient ainſi venus à cette perfection ſans nous*; c'eſt-à-dire, ils ne doivent pas être les ſeuls qui aient ſoutenu ſi glorieuſement les intérêts de la Vérité. Leur exemple doit nous donner de l'émulation. Nous devons partager avec eux l'honneur qu'ils ont eu de défendre leur Religion. Il ne faut pas qu'il ſoit dit que ces Anciens ayent montré tant de courage dans leur tems, & que nous dans le nôtre, nous ne montrions que de la foibleſſe & de la lâcheté. *Sans nous*, cela veut dire, nous devons auſſi-bien qu'eux nous expoſer aux ſoufrances pour la Religion, & lui ſacrifier nos plus chers intérêts.

Si je diſois à un jeune Prince, héritier préſomtif de la Couronne, qu'il ne doit rien faire d'indigne de ſa naiſſance, *afin qu'il ne ſoit pas dit dans l'Hiſtoire que ſes Ancêtres aient régné ſans lui*, il

ne

ne ſeroit pas embaraſſé à comprendre ce que je voudrois lui dire par-là. Expliquons de même les paroles de notre Apôtre, *afin qu'ils ne vinſſent pas à la Perfection ſans nous*, c'eſt-à-dire, afin qu'il ne ſoit pas dit que ces anciens Fidèles tiennent un rang ſi diſtingué dans le catalogue des Confeſſeurs de la Vérité, ſans que nous y tenions auſſi notre place, & que nous ayons notre part à cet honneur.

Cette explication paroitra plus naturelle, ſi nous rapellons à préſent le motif qu'ils emploient pour les y porter; c'eſt que ces anciens Hébreux, qui avoient montré tant de courage & de fermeté, n'avoient cependant pas eu l'avantage, comme les Chrétiens, de voir le Meſſie promis, ce *Conſommateur de la Foi*, mort ſur une Croix pour la défenſe de la Vérité. Dieu nous avoit réſervé cet avantage, ce beau modèle ſi propre à nous animer dans une perſécution. Cependant ces anciens Fidèles, ſans ce ſecours, ſans avoir eu ce grand exemple devant les yeux, ſans avoir vu mourir cet illuſtre Martir, étoient pourtant demeurés fermes dans la Foi, & avoient donné des preuves illuſtres de leur attachement à la Religion. Que ne doivent donc pas faire de leur côté les Diſciples de *Jéſus-Chriſt*?

Il ne ſera pas inutile, *Monſieur*, d'ajouter ici une petite Remarque grammaticale, qui peut aider à faire ſentir la force de ce motif. Quand l'Apôtre dit que *Dieu nous a réſervé quelque choſe de meilleur*, le terme de l'Original (προϐλεψαμενου) ſignifie bien quelque choſe de plus avantageux; mais ſi vous le prenez dans ſon véritable ſens, dans ſa valeur primitive, il marque *quelque choſe de*

de plus efficace, *de plus puissant*; ce qui convient admirablement à l'exemple du Sauveur soufrant sur la Croix, qui doit être pour nous un encouragement beaucoup plus fort à confesser la Vérité, que tous les motifs qu'avoient eus les Anciens.

Le Commentaire de ces paroles est donc dans le vs. 2. du Chapitre suivant, par où j'ai commencé cette Lettre. „ *Considérez* Jésus *votre Chef*, „ *qui vous a donné l'exemple d'une Foi & d'une* „ *Vertu consommée*. Ce que nous avons de plus „ que ces Anciens, c'est le beau modèle de notre Maître mourant généreusement sur une „ Croix, avec une patience & une constance admirables. Nous avons dans cette mort un puissant encouragement, un motif des plus efficaces, & nous l'avons de plus que ces braves Hébreux, dont je viens de vous rapeller la fermeté „ & le courage. Nous ne devons donc pas demeurer au-dessous d'eux, si Dieu nous apelle „ à soufrir". Vous voyez, *Monsieur*, la liaison qu'il y a entre la fin de ce Chapitre & le suivant. Je vous prie seulement, lorsque vous passerez de l'un à l'autre, de les lire comme s'il n'y avoit point de division de Chapitres, & que le Discours fût continué sans interruption. Ces sortes de partages nuisent toujours un peu au sens, & ici peut-être plus qu'en aucun autre endroit.

Toute la dificulté de ce Passage consiste, comme je l'ai déja remarqué, à fixer la signification du mot de *Perfection* ou *Consommation*. Afin que vous ayez à choisir, je vai vous proposer un sens encore plus précis, que l'on pourroit donner à ce terme. Ceux qui ont un peu lu les Ouvrages des Pères, ont pu remarquer qu'ils donnent fré-

quemment ce nom au Martire. Pour marquer qu'un Chrétien a donné sa vie pour la défense de la Vérité, ils disent qu'il a été *consommé*. Les Pères Grecs emploient ordinairement dans cette occasion le même mot que celui de cette Epitre dont nous cherchons le sens. *Grégoire de Nazianze*, dans une Homélie sur les *Maccabées*, dont notre Apôtre vient aussi de faire mention, s'exprime ainsi sur cette courageuse mère qui soufrit le Martire après tous ses Fils; *Après qu'elle eut vu ses sept Fils consommés*, (τελειωθέντας). C'est le stile ordinaire des Grecs dans leurs *Ménologes*, ou Calendriers, qui marquent la date de la mort des Martirs. Un tel Martir, y dit-on, a été *consommé* par le feu, cet autre par l'eau, un troisième par l'épée, *&c.* Si vous voulez une foule d'autorités pour justifier le sens que les Ecrivains Ecclésiastiques ont donné à ce mot, vous n'avez qu'à consulter *Suicer* dans son *Trésor Ecclésiastique*. Il vous produira une *nuée de Témoins* en faveur de cette signification. Il ne convient pas de vous fatiguer de citations. Je n'alléguerai plus que *Clément Alexandrin*, qui a cet avantage sur tous les autres que je pourrois citer, qu'il donne la raison de cette façon de parler. Il dit donc que *le Martire est apellé Consommation* (τελείωσις) *pour désigner la perfection, la Consommation de la charité de celui qui meurt pour la défense de la Religion* (a).

Rien de plus juste que cette façon de parler. Quelle grandeur d'ame dans un Chrétien qui soufre pour la Vérité, & qui expose sa vie pour les in-

(a) *Clem. Alexand. Stromat.* Lib. III. pag. 480.

intérêts de la gloire de Dieu! Le Martire eſt le dernier effort de la Piété, & le plus haut point de la perfection Chrétienne. C'eſt-là l'effet d'une charité conſommée. Le ſacrifice de la vie eſt le plus grand de tous les ſacrifices, & ici c'eſt l'amour de Dieu qui en eſt le principe. Ce qui fait la vertu du prémier & du plus noble caractère, c'eſt de ſoufrir pour Dieu. Le Martire marque un amour de Dieu, qui peut aller de pair avec celui des Anges mêmes, & qui peut-être le ſurpaſſe. Au fond ces Eſprits bienheureux, ſi zélés pour la gloire de leur Maitre, & qui volent à ſes commandemens, ne ſauroient faire à Dieu un ſacrifice auſſi grand que celui d'un Martir, qui pour rendre témoignage à la vérité, dépouille tous les ſentimens de la Nature, & afronte les ſuplices les plus cruels. C'eſt donc avec beaucoup de fondement qu'on a donné au Martire le nom de *Perfection* ou de *Conſommation*, puiſque comme le dit *Clément d'Alexandrie*, il eſt l'effet d'un Amour de Dieu parfait & conſommé. Il auroit pu ajouter qu'un Martir donne encore des preuves bien fortes de ſon amour pour les autres Hommes. Il ſe ſacrifie pour le bien du Genre-humain. C'eſt donc un Homme qui aime ſon Dieu, qui aime ſon prochain de la manière la plus parfaite. On ne ſauroit donc donner à cet Acte Héroïque un nom trop honorable.

Après avoir ainſi juſtifié cette expreſſion, il ſeroit aſſez naturel de penſer que l'Apôtre peut l'avoir employée dans ce ſens. Il ſeroit donc inutile de m'objecter, que St. *Paul* n'avoit pas lu les Ecrivains Eccléſiaſtiques pour emprunter d'eux cette façon de parler. St. *Paul* n'avoit pas lu les

Auteurs Eccléſiaſtiques ; mais eux avoient lu les Ecrits de St. *Paul*, & c'eſt peut-être de lui qu'ils ont apris à donner au Martire le nom de *Conſommation*. Il y a quelques autres expreſſions communes entre eux & lui. Vous trouverez dans le Chapitre VI de cette même Epitre une conformité bien marquée. *Il eſt impoſſible*, dit-il, *que ceux qui ont été une fois illuminés*, &c. *ſe renouvellent par la répentance* (*a*). Le Docteur *Sherlok*, dans ſon Traité de *la Mort & du Jugement*, nous fait remarquer que par ce mot d'*Illuminés*, il faut entendre ceux qui avoient été batiſés, & que le Batême s'apelloit autrefois *Illumination*.

Vous voyez bien, *Monſieur*, qu'en attachant au mot de *Conſommation* l'idée préciſe du Martire, cela forme encore un fort beau ſens. Le voici un peu dévelopé. „ Ces anciens Martirs „ de la Vérité, dit St. *Paul* à ces nouveaux „ Chrétiens, n'avoient pas eu comme nous l'a„ vantage de voir le Meſſie ſceller de ſon ſang la „ Doctrine qu'il nous a prêchée. Cependant ils „ n'ont pas laiſſé de ſacrifier généreuſement leur „ vie pour la gloire de Dieu. Ce ſeroit une tache, „ une flétriſſure pour nous, que de demeurer „ au-deſſous de ces Martirs d'Iſraël, qui avoient „ beaucoup moins de lumières & de ſecours. „ Que diroit-on de nous ſi, ayant eu de plus „ qu'eux le beau modèle que *Jéſus-Chriſt* a ex„ poſé à nos yeux, nous montrions moins de „ courage ? Ne devrions-nous pas rougir d'une „ ſi indigne lâcheté ? Si Dieu nous a donc don-

„ né

(*a*) *Hébr.* VI, 4, 5, 6.

„ né de plus puiſſans encouragemens qu'à ces
„ anciens Fidèles, c'eſt afin qu'ils ne fuſſent pas
„ les ſeuls qui remportaſſent la Couronne du
„ Martire, & que nous partageaſſions avec eux
„ cet honneur, ſi Dieu nous apelloit à ſoufrir
„ pour ſa gloire; c'eſt *afin qu'ils ne parvinſſent*
„ *pas* à ce degré éminent de Vertu, *à cette per-*
„ *fection ſans nous* ".

Rien ne convenoit mieux à la circonſtance où ſe trouvoit cet Apôtre. Il s'agiſſoit d'afermir ces nouveaux Chrétiens, & de les préparer à la perſécution. Il me ſemble d'entendre un Capitaine qui harangue ſes Soldats avant le combat, pour „ réchaufer leur courage. „ Voyez ce qu'ont „ fait vos braves Ayeux dans une occaſion ſem- „ blable, leur dit-il! Rapellez-vous leur va- „ leur, leur courage intrépide ". Figurez-vous „ qu'ils ont les yeux ſur vous, & qu'ils ſeront „ témoins de la manière dont vous allez com- „ battre. Voudriez-vous dégénérer, & en fai- „ re moins qu'eux, ayant ſur-tout un puiſſant „ encouragement qu'ils n'ont pas eu de leur „ tems? C'eſt le bel exemple de notre Général, „ qui vient de combattre ſi glorieuſement à vo- „ tre tête, & qui a ſacrifié ſi généreuſement ſa „ vie pour vous ".

Ce ſens eſt fort beau, direz-vous, il convient très bien au deſſein de l'Apôtre, mais il manque encore une choſe, c'eſt de trouver quelque autre Paſſage du Nouveau Teſtament, où le mot de l'Original, que l'on a traduit par celui de *Perfection* ou de *Conſommation*, ſe prenne pour le Martire. Mais, *Monſieur*, n'eſt-ce point trop demander? J'ai trouvé pluſieurs inconvéniens dans

l'explication ordinaire de ces paroles ; je vous en préſente une que je crois beaucoup plus convenable. Je vous la donne ſimplement comme plus probable, & vous voulez que je la rende tout-à-fait démontrée. Cependant par ſurabondance de droit, je vai faire une tentative pour vous ſatisfaire.

Voyez, je vous prie, le Chapitre XII de cette même Epitre, où il eſt parlé des *Eſprits des Juſtes qui ſont conſommés* (*a*). Voici la Note des Traducteurs de Berlin : *Comme l'expreſſion de l'Original a été fort employée par les Peres pour ſignifier le Martire, il eſt fort probable que l'Auteur Sacré a déſigné par-là tous ceux qui étoient morts pour la Foi.*

St. *Paul* dans le III Chapitre de l'*Epitre aux Philippiens* a employé le mot dont nous cherchons le ſens. On l'a traduit de cette manière : *je ne ſuis point encore arrivé à la perfection* (*b*). Voyez encore, s'il vous plait, la Note de ces mêmes Traducteurs. Le ſens eſt, diſent-ils, que les ſoufrances pour *Jéſus-Chriſt* n'étoient point encore conſommées, que ſes travaux n'étoient pas finis, & qu'il aſpiroit à les couronner par le Martire. Mr. *de Beauſobre* dans ſes *Notes Hiſtoriques & Critiques ſur le N. T.* qu'on a imprimées après ſa mort, répand un nouveau jour ſur ce Paſſage. Il faut entendre ces paroles, dit-il, *de la conformité avec la mort de* Jéſus-Chriſt, dont St. *Paul* venoit de parler dans le Verſet 10. La raiſon pourquoi il n'eſt pas encore *parvenu à la Réſurréxion*, comme il le dit

au

(*a*) *Hébr.* XII, 23. (*b*) *Philipp.* III, 12.

au Verſet 11, c'eſt qu'il n'a pas encore conſommé ſon Miniſtère par ſon ſacrifice.

Pour confirmer cette explication, Mr. *de Beauſobre* cite ce que *Jéſus-Chriſt* veut qu'on diſe à *Hérode*, dans le Chapitre XIII de St. *Luc*. *Dites à ce Renard qu'aujourd'hui & demain je continue à chaſſer les Démons, & à guérir les malades, & que dans trois jours je dois mourir*, (τελειοῦμαι) (*a*). C'eſt-à-dire, je conſommerai ma courſe & mon Miniſtère par ma mort & par mon Martire. On n'a qu'à lire les Verſets ſuivans pour voir qu'il parle de ſa mort, comme d'une mort violente. Nos Verſions ont traduit trop foiblement ces paroles de *Jéſus-Chriſt*, en diſant: *Dans trois jours je prens fin, ou je finis ma vie*. Renvoyons-les au Paſſage de *Clément d'Alexandrie*, dont j'ai déja donné la ſubſtance. *Nous apellons*, dit-il, *le Martire Conſommation*, (τελείωσις); *ce n'eſt pas parce qu'il eſt la fin de la vie de l'Homme qui le ſouffre, comme la mort eſt la fin de celle des autres Hommes, mais parce qu'elle eſt la démonſtration d'une charité conſommée*. Il eſt donc clair que dans le Paſſage de St. *Luc*, *Jéſus-Chriſt* a voulu dire qu'il finiroit ſa vie par le Martire.

Ce qui a empêché les Interprètes d'apliquer au Martire, ce que dit St. *Paul*, qu'il n'eſt *pas encore arrivé à la perfection*, c'eſt ce qu'il ajoute au Verſet 14, qu'*il oublie ce qui eſt derrière lui, pour s'avancer vers ce qui eſt devant*. On a cru que ces paroles marquoient clairement les progrès dans la Sainteté. Quoique ce ſens ſoit fort beau,

(*a*) *Luc*. XIII, 32.

beau, il eſt plus précis de raporter ces expreſſions aux progrès que faiſoit St. *Paul* dans la fermeté & la conſtance que doit avoir un Apôtre. Quand il dit qu'*il oublie ce qui eſt derrière*, il eſt naturel de l'entendre des travaux paſſés de ſon Apoſtolat.

Cela me rapelle que dans le commencement du Chapitre XII, qui ſuit immédiatement les paroles, qui nous ont occupé juſqu'à préſent, il y a de même des images priſes de la courſe, & que l'on aplique auſſi aux progrès dans la Sainteté. *Nous donc, à leur exemple, puiſque nous ſommes environnés d'une ſi grande nuée de Témoins, ... pourſuivons conſtamment la courſe qui nous eſt propoſée.* Quoique le ſens, que l'on donne ordinairement à ces paroles, ſoit auſſi fort beau, il eſt pourtant viſible que le but de l'Apôtre étoit d'exhorter les Hébreux convertis à la perſévérance dans la Foi. Le mot qu'on a traduit par la *Courſe* ſignifie proprement le *Combat* (ἀγὼν). Il ſe prend dans ce ſens au Verſet 4. Il eſt vrai qu'au milieu de cette exhortation l'Apôtre leur dit, qu'il faut *quiter le péché qui nous envelope ſi aiſément*, ce qui ſemble marquer ſimplement qu'il faut s'avancer dans la Vertu. Mais je vous prie, *Monſieur*, de remarquer que cet avis n'étoit pas moins à propos pour perſévérer dans la profeſſion de la Religion. C'eſt ordinairement notre corruption, nos mauvaiſes habitudes qui nous font ſucomber dans une perſécution. Voila pourquoi St. *Paul* exhorte à éviter *les pièges du péché*. Mais une Remarque critique conviendra encore mieux ici que cette Reflexion Morale. Le Docteur *Tillotſon* nous avertit qu'il s'agit dans cet endroit de l'Apoſtaſie, que c'eſt ce que l'Apôtre

pôtre apelle *le Péché qui les environne*, parce que dans les circonſtances où ſe trouvoient les prémiers Chrétiens ils étoient fort en danger d'y tomber (*a*). Il faut entendre de même le Verſet 4, où il s'agit de *combattre contre le péché*, c'eſt-à-dire, contre l'Apoſtaſie à laquelle leurs Compatriotes les excitoient continuellement, employant pour cela les careſſes & les menaces. Mais il eſt tems de finir. *Je ſuis*, &c.

(*a*) *Sermons de Tillotſon*, Tom. II, pag. 303.

ARTICLE VIII.

A DESCRIPTION of the EAST, and ſome other Countries. Vol. II. Part. I & II. *&c.*

C'eſt-à-dire:

DESCRIPTION *de l'*ORIENT *& de quelques autres Païs.* Tome II. Partie I. OBSERVATIONS *ſur la Terre Sainte*, *la* SYRIE, *la* MESOPOTAMIE, CYPRE *&* CANDIE. Partie II. OBSERVATIONS *ſur les Iles de l'*ARCHIPEL, *l'*ASIE MINEURE, *la* THRACE, *la* GRECE, *& quelques autres parties de l'*EUROPE. *Par* RICHARD POCOCKE, *Docteur en Droit, & Membre de la Société Royale. A* Londres 1745. *In folio*, *pag.* 268 pour la I. Partie, & 308 pour la ſeconde.

NOus nous écarterons moins de l'ordre de l'Auteur dans l'Extrait de ce ſecond Volume, que nous ne l'avons fait dans celui du prémier

mier (*a*). Les Païs qui y ſont décrits ſont en général mieux connus que l'Egipte, & il ſufira d'extraire des divers voyages de Mr. *Pococke* quelques particularités, qui nous paroitront intéreſſantes.

L'hiſtoire abrégée des Païs parcourus par notre ſavant Voyageur précède leur deſcription. On voit ainſi d'un coup d'œil leur origine, leurs révolutions, & leur état préſent. La comparaiſon des débris des édifices anciens, avec ce qu'en ont dit les Auteurs contemporains, ſert à nous donner de juſtes idées du gout & de la magnificence des Peuples, qui ſeront encore longtems nos maitres dans les Beaux-Arts. Les Cartes & les Plans, dont tout l'Ouvrage eſt orné, paroiſſent être de la même beauté & de la même exactitude, que la Carte & que les Plans qui entrent dans la deſcription de l'Egipte. Notre Auteur s'eſt reglé pour l'extérieur des Côtes aux Cartes marines publiées par ordre du Miniſtre, auquel les Sciences ont de ſi grandes obligations, je veux dire de Mr. le Comte de *Maurepas*. Il s'eſt ſervi d'ailleurs de quelques Cartes manuſcrites, qu'on lui a communiquées, d'un grand nombre de paſſages d'Auteurs anciens & Arabes, & de ſes propres obſervations, pour fixer & pour changer la poſition de pluſieurs Villes, & même les limites de quelques Provinces.

Une deſcription exacte de la Paleſtine ſeroit très propre à bien faire entendre divers paſſages des Livres Sacrés. Auſſi Mr. *Pococke* a-t-il eu ſoin

(*a*) Ce prémier Extrait ſe trouve dans le Partie précédente de ceue *Bibliothèque*.

ſoin de viſiter tous les lieux fameux par quelque évènement conſidérable, & conſacrés par la dévotion des Chrétiens. Les traditions mêmes des Payens, des Juifs, & des Chrétiens n'ont pas été négligées; & l'on n'oublie ni le Rocher où *Andromède* fut attachée, ni le Sépulcre du Beau-père de *Moïſe*, ni l'endroit où tomba la ceinture de la Vierge, à ſon aſcenſion dans le Ciel.

On ne parcourt ce Païs qu'à prix d'argent & qu'à force de risques. Les Turcs n'y ſoufrent les Chrétiens qu'à cauſe du profit qui leur en revient; ils leur impoſent des taxes arbitraires, & leur font de fréquentes avanies. Les Arabes peu ſoumis au gouvernement, & autoriſés par leurs Chefs, infeſtent le plat Païs, & rendent les voyages très dangereux. Ce n'eſt qu'en s'aſſociant à des caravanes nombreuſes, & en achetant la protection & la compagnie de quelques-uns de ces Brigans, qu'on évite d'être volé par les autres. La navigation même n'eſt pas ſure. Les Maltois, qui fréquentent ces Côtes, viſitent ſouvent les bateaux des Chrétiens, & ne manquent pas d'en enlever les effets, lorſqu'ils y trouvent des Mahométans.

Eſt-ce donc le zèle qui attire tant de gens vers les Lieux Saints? On aimeroit à le croire, ſi notre Auteur ne nous avertiſſoit pas que les Chrétiens de la Paleſtine valent en général moins que les autres Chrétiens. Il attribue cette corruption au peu d'impreſſion que font ſur eux des objets, auxquels ils ſe ſont trop familiariſés. On pourroit dire auſſi que pluſieurs d'entre eux, flattés de l'eſpérance de gagner le Paradis par des pratiques extérieures, & peut-être par les dangers auxquels

quels ils s'expoſent, lâchent d'ailleurs la bride à leurs paſſions, & croient pouvoir pecher impunément. La Pâque faite à l'endroit du ſaint Sépulcre, les Ablutions dans le Fleuve, où le Sauveur du Monde reçut le Batême, le Feu miraculeux que les Grecs diſtribuent, tiennent lieu de vertus, & ne laiſſent point de place aux crimes. Les Directeurs, car les Latins, les Grecs, les Arméniens, les Syriens & les Coptes trouvent dans ces lieux des Eccléſiaſtiques de leurs Corps, ne leur inſpirent pas des idées plus juſtes. Diviſés dans leurs ſentimens moins encore que dans leurs intérêts, ils ſe diſputent la poſſeſſion des ſacrés Monumens, ils ne s'accordent ni dans leurs Légendes ni dans leurs Cérémonies, & ſucent leurs Dévots pour ſatisfaire aux extorſions des Turcs. Heureuſement pour ces derniers, la ſuperſtition n'eſt pas moins inépuiſable que leur avidité.

Dans un Païs, qui a ſi ſouvent changé de Maitres, & où tant de gens trouvent leur compte à déguiſer la ſituation du petit nombre de Monumens, qui ont échapé aux guerres & aux Tirans, comment ſe flatter de pouvoir les reconnoitre? Auſſi malgré la ſagacité de notre Auteur à fixer, ſur des preuves plus certaines que l'autorité de Moines qui ſe contrediſent, les divers lieux dont il eſt fait mention dans nos ſaints Livres, on n'oſeroit répondre qu'il ait toujours rencontré juſte. Où le témoignage manque, il eſt difficile que l'imagination puiſſe ſupléer.

La ſituation des lieux, auxquels le tems ſeul peut avoir apporté quelque changement, eſt mieux déterminée. De ce nombre eſt le Lac Aſphal-

phaltite, ou la Mer Morte, qui même ſuivant le témoignage d'Auteurs Payens occupe la place de Villes conſumées par le feu du Ciel. L'Aſphalte ou le Bitume, qui nage en forme d'huile ſur les eaux de ce Lac, & qui récueilli par les Arabes leur tient lieu de Poix, & entre dans la compoſition de pluſieurs remèdes, comme il le faiſoit autrefois dans la préparation des Momies, ſemble indiquer des Feux ſouterrains. Les Arabes prétendent que les Vapeurs de cette Mer ſuffoquent les Oiſeaux, qui volent ſur elle, & que ſes eaux bruleroient & les Hommes & les Bateaux, qui le traverſeroient. Mr. *Pococke* voulut vérifier un fait mieux atteſté, c'eſt que les Animaux vivans n'enfoncent point dans ce Lac. Il y fut ſoutenu lui-même pendant près d'un quart d'heure, & il attribue avec raiſon la peſanteur de cette eau à la quantité de Sel, dont elle eſt imprégnée. Ce Sel ſufit pour l'uſage du Païs à une diſtance conſidérable. Il n'eſt pas ſurprenant que des Poiſſons d'eau douce ne puiſſent vivre dans ce Lac; mais il le ſeroit peut-être que ceux de Mer ne puſſent, comme on le dit, y ſubſiſter. Notre Auteur a cependant appris qu'on y avoit peché du Poiſſon, & il paroit diſpoſé à croire que ces eaux trop ſalées pour les Poiſſons des autres Mers, ne le ſont que ſufiſamment pour des eſpèces qui peuvent être particulières à ce Lac.

La plupart des Voyageurs, entre leſquels il faut mettre le nôtre, prétendent que la Mer Morte eſt jointe à la Mer Méditerranée par des Canaux ſouterrains. La diſtance eſt au moins de quinze lieues. Ce Lac ne paroit avoir aucune autre décharge des eaux, que lui apportent le Jourdain,

dain, le Torrent de Cédron preſque toujours deſſéché, l'Arnon, & quelques autres Fleuves peu connus; & ce n'eſt que rarement & dans le tems de la fonte des neiges, qu'il ſe déborde, & qu'il inonde les Terres, à une petite diſtance de ſes bords. Ces raiſons nous engageroient peut-être à adopter cette communication ſecrète des deux Mers, ſi Mr. *Shaw* n'avoit donné une explication plus ſimple de ces Phénomènes. Il a calculé, ſuivant les principes de Mr. *Halley*, que l'eau qui s'exhale de la Mer Morte, à ne donner même au Soleil que la même force qu'il a dans nos Climats, ſurpaſſe d'un tiers celle que le Jourdain lui fournit (*a*). Les autres Rivières, qui ſe rendent dans cette Mer, & qui toutes enſemble n'égalent pas le Jourdain, ſupléent au tiers excédent des exhalaiſons. L'avantage de cette Hipothèſe, ſi l'on peut appeller de ce nom une explication qui ne contient que des faits, c'eſt qu'elle s'aplique à pluſieurs Lacs plus conſidérables encore, tels que

(*a*) SHAW *Travels*, *p.* 374; & *Supplem. p.* 2. Il faut cependant remarquer que nos deux Voyageurs ne s'accordent pas dans leurs dimenſions de la Mer Morte. Mr. *Shaw* lui donne 72 milles de long, & 18 de large, au-lieu que Mr. *Pocoke* la croit à peine longue de 60 milles & large de 10, ce qui fait une différence de plus de la moitié pour la ſurface du baſſin, à laquelle la quantité de l'exhalaiſon doit être proportionelle. Ce qui paroit donner de l'avantage au premier, c'eſt l'autorité de *Joſephe Ant.* l. 9, au-lieu que le dernier n'a pour lui que celle de *Diodore de Sicile*, & le témoignage très incertain des Arabes. *Pline* donne à cette Mer 120 milles de long, & 25 de large. La largeur du Jourdain eſt de 90 piés; ſa profondeur, même près de ſes bords, eſt de 9 piés; & ſa rapidité eſt de deux milles par heure. Toutes ces meſures ſont de Mr. *Shaw*.

que la Mer Caſpienne, &c. Il ſemble en effet qu'il doit y avoir, pour tous ces grands Réſervoirs & même pour l'Océan, un équilibre entre l'eau des Fleuves qu'ils reçoivent, & celle qu'ils perdent en Vapeurs. Lorſque ces deux quantités ſont égales, le Lac conſerve une grandeur déterminée, & dès que l'une l'emporte ſur l'autre, il ſe déborde ou il ſe deſſèche.

La Paleſtine, bornée au Midi & à l'Orient par des Sables & des Déſerts, l'eſt à l'Occident par la Mer Méditerranée, & au Septentrion par le Mont Liban. Ce Mont conſiſte en une double chaine de Montagnes. La plus voiſine de la Judée, appellée l'Antiliban, étoit ſéparée du Liban proprement dit, par les Vallées de la Célé-Syrie. Damas, la Capitale de cette Province, remonte par ſon antiquité au-delà du tems d'*Abraham*. Ses Eaux, ſes Etofes de ſoye, & ſon Acier ſont ce qu'elle a à préſent de plus conſidérable. On trouve plus de Monumens anciens à Baalbeck, autre Ville de la même Province, qui appellée Héliopolis par les Grecs, a repris ſon prémier nom. La plupart des Peuples ont eu moins d'averſion pour un joug que pour un langage étranger. D'ailleurs ces deux noms exprimoient tous deux le culte du Soleil ou de *Baal*, & les débris du Temple de ce Dieu ſont le plus précieux Monument qui nous reſte, & que le tems & un Peuple barbare n'ont pas encore tout-à-fait détruits.

La Phénicie touchoit à la Terre Sainte, en s'étendant ſur les bords de la Mer, vers laquelle elle étoit reſſerrée par les Montagnes, dont nous venons de parler. Les principales Villes de ce Païs étoient Tir & Sidon, bornées l'une & l'autre dans un

un très petit territoire, mais puiſſantes par leur Commerce & par leurs Colonies. Une des moins éloignées, qui étoit commune à ces deux Villes, & à une troiſième nommée Aradus, devoit à cette triple union le nom de Tripoli qu'elle retient encore. Elle eſt ſur la Côte, & à peu de diſtance du pié du Liban. Ruinée & rebatie par les Sarraſins elle n'a plus rien de remarquable que quelques Egliſes & quelques Edifices du tems des Croiſades. Elle eſt le ſiège d'un des cinq Gouvernemens, dans leſquels la Syrie eſt diviſée. Les quatre autres ſont Damas, Baalbeck, Sidon, & Alep.

Une partie du Mont Liban, qui de Sidon s'étend juſqu'à Esbèle ou Biblus, apartient aux Druſes. Leur Prince paye un certain tribut au Grand Seigneur; mais il ne permet à aucun Mahométan de s'établir ſur ſes Terres, qu'il aferme aux Maronites, c'eſt-à-dire aux Chrétiens de la Syrie, qui reconnoiſſent le Pape. Il eſt aſſez difficile de démêler l'origine des Druſes. On conjecture qu'ils deſcendent des Armées Chrétiennes employées à la conquête de la Terre Sainte. Plus braves & plus intègres que le reſte des Orientaux, ils ont ſu ſe maintenir contre les Turcs. Mais ils ont moins bien conſervé leur Religion que leur liberté. Car quoiqu'ils protègent les Chrétiens, ou par inclination ou par le ſouvenir de leur origine, & que quelquefois par politique ils fréquentent les Aſſemblées Religieuſes des Turcs, ils n'ont que peu de vénération pour la Religion des uns & des autres. Il y a parmi eux une Secte de Philoſophes, qui n'adorent que la Nature ſous les ſimbôles les plus expreſſifs. Mais quel-

quelques-unes de leurs cérémonies, le miſtère & les objets de leur culte, montrent aſſez que le Déiſme n'exemte pas de la ſuperſtition (*a*).

Les Cèdres du Mont Liban ſe retrouvent encore. Ils reſſemblent de loin à de grands Chênes, & les jeunes arbres ne ſe diſtinguent que difficilement des Pins. Le corps de l'arbre ſe diviſe à peu de diſtance des racines en trois ou quatre grandes branches, qui ſe rejoignent les unes aux autres juſqu'à dix piés de hauteur. Elles forment ainſi un tronc, dont la circonférence eſt dans quelques arbres de trente-ſix piés, & qui a la figure & peut-être a fourni le modèle de ces colonnes Gothiques, qui paroiſſent compoſées de pluſieurs autres. L'odeur de ce bois eſt agréable; elle l'eſt moins cependant que celle du Génevrier de l'Amérique, qui ſurpaſſe en beauté le Cèdre du Liban, dont il porte le nom. Le ſommet de ces Montagnes toujours couvert de neige ne produit que quelques foibles Ciprès, qui ſeuls de tous les arbres peuvent ſoutenir le degré de froid qu'il y fait. Les vallées mieux cultivées abondent en Meuriers néceſſaires aux habitans, pour leurs fabriques de ſoie.

L'Aſé ou l'Oronte, Rivière dont la ſource eſt à peu de diſtance du ſommet du Liban, parcourt la Syrie du Midi au Septentrion, dans une direction un peu inclinée vers la Mer Méditerranée, dans laquelle elle ſe jette, en ſe repliant à la fin de ſa

(*a*) Cette deſcription des Druſes eſt un peu différente de celle qu'en donnent les Miſſionaires du Levant, & qu'on peut voir dans le *Journal des Savans* du Mois de janvier 1746.

ſa courſe d'Orient en Occident. C'eſt près de ce coude qu'étoit ſituée Antioche la Capitale de la Syrie, le Siège des Gouverneurs Romains, &, pour parler avec les Anciens, la Reine d'Orient. De tous ſes édifices, ſes murailles ont le mieux réſiſté aux fréquens tremblemens de terre. Elevées à plus de ſoixante piés de hauteur, elles joignent deux Montagnes eſcarpées, qui ne laiſſent entre elles que le paſſage étroit d'un torrent impétueux. Elles étoient percées en forme d'arche, & communiquoient à des canaux, qui portoient l'eau dans la Ville. Dans ces Païs ſecs & ſablonneux, le ſoin des eaux fit conſtruire une multitude d'Aqueducts, qui, moins remarqués, quoiqu'auſſi magnifiques que les autres Ouvrages des Anciens, n'ont pas encore été ſurpaſſés par les Modernes. La néceſſité, qui a fait naître les Arts, les a ſouvent perfectionnés.

Les deſcriptions que Mr. *Pococke* nous donne de diverſes autres Villes de la Syrie & de quelques-unes de celles de la Méſopotamie ſont trop exactes & trop pleines d'érudition, pour pouvoir être abrégées. Un Journaliſte, qui ne peut faire connoître tout le mérite de ſon Auteur, doit du moins lui rendre juſtice.

On trouve encore quelques reſtes de Paganisme chez quelques-uns des habitans de la Syrie, qu'on apelle *Nocères*. Mépriſés des Turcs, ils aiment les Chrétiens. Notre Auteur n'a rien pu aprendre de leur culte, ſi ce n'eſt que tous les ans ils célèbrent une fête nocturne, qui reſſemble aux anciennes Bacchanales. Les *Jaſades* font profeſſion d'adorer le Diable, & ſe montrent des Sujets très dignes de ce mauvais Principe. Diverſes

ſes bandes d'*Arabes*, de *Curdes*, & de *Turcomans*, ſans reconnoitre la même Divinité, diſputent du moins par leurs brigandages aux *Jaſadés* la gloire de l'imiter.

Les limites des principaux Païs ſemblent fixées par la Nature. Les Montagnes, les Mers, les Rivières, *&c.* outre leurs autres uſages, paroiſſent encore deſtinées à diviſer la Terre, & à ſervir de barrières aux Peuples, qui n'ont que trop apris à les forcer. La Syrie ſéparée de la Méſopotamie par l'Euphrate, l'eſt de l'Aſie Mineure par des Montagnes, qui du Mont Taurus s'étendent vers la Mer. Les Monts Piérie, Coriphée, Rhoſſus, & Amanus forment cette chaine, dans laquelle il ne ſe trouve que trois paſſages d'autant plus faciles à garder, que l'art y avoit ajouté des portes & des murailles. Le prémier de ces paſſages étoit apellé, par ſa ſituation & par ſa forme, la porte de la Syrie. Le dernier plus voiſin de la Cilicie avoit le nom de porte du Mont Amanus. Entre ces deux gorges étoit celle de l'Iſſus ſi fameuſe par la bataille, qui aſſura à *Aléxandre* l'Empire de l'Orient. Ce Prince ayant apris que *Darius* s'avançoit vers lui, le prévint en paſſant de Cappadoce en Cilicie par le dernier de ces paſſages, & ayant laiſſé à *Parménion* la garde du prémier, il ſe poſta près du ſecond ſur des collines, qui bornoient une vallée étroite, dont il laiſſa l'entrée libre à ſon ennemi. Mr. *Pococke* croit avoir découvert la Plaine même, où ſe donna la bataille. Elle n'a qu'un mille & demi de long & trois quarts de mille de large. Il s'y trouve deux petites Rivières, dont l'une paroit avoir été le Pinarus. Interrompues à préſent dans leurs

cours, elles ont rendu le terrein trop marécageux pour des Armées, & même difficile à traverſer par des Voyageurs. Le nôtre ne laiſſa pas de pénétrer dans un bosquet épais, ſur une des collines au Sud de la Plaine, dans l'eſpérance de trouver dans cet endroit, où il ſoupçonnoit que le camp d'*Alexandre* avoit été placé, quelque monument pour vérifier ſa conjecture. Il ne ſe trompa pas; & il trouva les reſtes de deux grands piédeſtaux de marbre poli, que les gens du Païs apellent les Piliers de *Jonas*, ſur une tradition du moins incertaine, que ce fut-là que la Balène dégorgea ce Prophète. Mais la forme des débris & la beauté de l'Architecture ne lui permirent pas de douter, qu'il n'y eût eu dans ce lieu un magnifique Arc de triomphe érigé à l'honneur du Conquérant par quelqu'un de ſes Succeſſeurs.

Parmi les édifices anciens, que Mr. *Pococke* trouva dans l'Aſie Mineure, (car les bornes de nos Extraits ne nous permettent pas de parcourir avec lui les Iles de l'Archipel), un des plus ſinguliers eſt celui qu'il vit à Milaſe Ville de la Carie. Il conſiſte en douze colonnes d'un Ordre Corinthien particulier à cette Province. Ces colonnes ſont diſpoſées en quarré, & chaque face en a quatre. Elles ſoutiennent une eſpèce de Dôme compoſé de grandes pierres, qui en débordant les unes ſur les autres forment au dehors une Piramide de quatre degrés. Le pavé, ſur lequel s'apuient les colonnes, eſt élevé de terre ſur un enclos ſoutenu par quatre Pilaſtres. Les deux étages communiquent par une ouverture circulaire; elle a huit pouces de diamètre à l'étage ſupérieur, & n'en a que trois à l'inférieur. C'eſt ſur

cette

cette disposition que notre Savant fonde une conjecture très ingénieuse. Il croit que cet édifice trop petit & trop ouvert, pour avoir été un Temple, n'étoit qu'un Autel magnifique destiné aux Sacrifices, que les Anciens apelloient des *Tauroboles*. La Victime pouvoit être immolée dans l'espace de douze piés en quarré, que les colonnes laissoient entre elles. Une porte, qui se trouve à une des faces de l'apartement inférieur, paroit avoir été destinée à la personne, pour qui le sacrifice se faisoit. Elle se rendoit sous l'ouverture, d'où le sang sacré dégoutoit sur elle. Si le degré de sanctification dépendoit de la quantité de sang qu'on recevoit, l'Autel de Milase devoit être fort fréquenté.

Les eaux chaudes d'Hiérapolis, dans la grande Phrygie, sont une des plus grandes curiosités naturelles de l'Asie. Elles ont le gout des eaux de Pirmont, mais elles n'ont pas autant de force. Notre Auteur, qui les croit sulfureuses, s'étonne qu'on ne les boive pas, *vu que le gout n'y découvre ni sel, ni vitriol, qui puisse les rendre mal-saines.* Les Anciens les regardoient comme excellentes pour la teinture; & ils trouvoient dans le même endroit des racines, qui leur servoient à faire une couleur égale à l'écarlate & au pourpre. Mais ce que ces eaux ont de plus curieux, c'est leur vertu pétrifiante. Les canaux, par lesquels elles coulent à présent, & qui ont trois piés de diamètre, sont enduits d'une croute d'un demi-pié d'épaisseur. Elles passoient autrefois dans la Ville, & se répandoient dans la Plaine par des conduits, qui ne paroissent plus que comme des masses de rochers solides. L'incrustation est d'un

blanc jaunâtre, & de loin on la prendroit pour du ſel. L'eau, en tombant de quelques-unes des Montagnes, a formé des pétrifications ſuſpendues dans l'air & d'une grande beauté. Parmi les ruines des environs, on trouve des colonnes, qui paroiſſent être une compoſition d'incruſtation & de marbre. Peut-être ce mélange étoit-il accidentel, peut-être auſſi mettoit-on les marbres, qu'on vouloit préparer de cette manière, dans des endroits où l'eau pétrifiante couloit. Près des ſources, il y avoit, de même qu'à Pirmont, une Grotte, dont la vapeur étoit mortelle aux Animaux, & que pour cette raiſon on appelloit *Plutonium*. Mais cette Grotte ne ſe trouve plus, ſoit que la vapeur ſe ſoit diſſipée, ou que l'eau en y pénétrant l'ait privée de ſa vertu (*a*). On mena Mr. *Pococke* à une eſpèce de puits, qu'on vouloit lui faire paſſer pour le *Plutonium*, mais dont l'eau plus forte de minéral n'eut d'ailleurs aucun mauvais effet ſur un oiſeau qu'il y tint. On lui dit cependant qu'autrefois ce puits avoit eu cette qualité vénimeuſe.

Une Source plus merveilleuſe ſe trouve dans la Paphlagonie. Les habitans du Païs prétendent que pour détruire les Sauterelles, qui font ſouvent de grands ravages, il n'y a qu'à tranſporter de l'eau de cette Source dans l'endroit où elles ſe trou-

(*a*) Ce qui rend cette dernière cauſe aſſez vraiſemblable, c'eſt le fait raporté dans les *Tranſact. Philoſ.* de 1739, No. 452, au ſujet d'une Grotte empoiſonnée de la Hongrie. On remarque qu'autrefois il s'y trouvoit une ſource d'eau pétrifiante, & que ce n'eſt que depuis qu'elle s'eſt tarie, que la qualité mortelle s'eſt manifeſtée. Voyez *Biblioth. Raiſonn. Tom.* XXXV, *pag.* 377.

trouvent, & où elles font leurs œufs. De petits Oiſeaux ſinguliers, attirés par cette eau, ne manquent pas de détruire les jeunes Sauterelles écloſes de ces œufs. Le charme n'a pourtant point d'effet, lorſque la perſonne chargée de cette eau eſt ſouillée. Mr. *Pococke*, qui raporte ce conte, ajoute qu'il faudroit examiner, ſi les Oiſeaux ne viendroient pas ſans l'eau miraculeuſe. Nous oſons dire que cet examen n'eſt pas fort néceſſaire.

C'eſt par le canal étroit, qui eſt entre l'Aſie & l'Europe, que notre Auteur ſe rendit à Conſtantinople. Il ne s'étend que peu ſur une Ville mieux connue par un grand nombre de deſcriptions, que pluſieurs Villes modernes. Les Turcs, dont il nous donne ici une idée moins deſavantageuſe, qu'il ne l'avoit fait dans divers autres endroits de ſon Livre, ont recommencé depuis peu à ſe ſervir d'une Imprimerie, que le Viſir *Ibrahim* avoit fait faire du tems du Sultan *Achmet*. Les Sciences ſi longtems cultivées en Orient n'y renaitront-elles jamais?

De la Thrace, où ſe trouve la Capitale de l'Empire Ottoman, Mr. *Pococke* paſſa en Macédoine & en Grèce. Le Mont Athos, dont l'ombre ſuivant les Anciens s'étendoit juſqu'à l'Ile de Lemnos éloignée de lui de vingt lieues, eſt devenu une retraite de Religieux, & s'apelle la *Sainte Montagne*. Il s'y trouve vingt Couvens, dont la plupart fort pauvres envoient des Prêtres de leurs Corps, pour recueillir des contributions charitables. Ceux qui font les meilleures collectes deviennent Abbés. La dévotion de ces bons Pères conſiſte dans leur abſtinence de viandes,

d'études, & d'occupations, & dans leur soin à écarter de leur Montagne tout Animal fémelle. Quelques-uns gravent sur du bois des Crucifix & des Images, qu'ils vendent pour se procurer les provisions & les commodités, que leur Montagne ne leur fournit pas. Il y a longtems qu'ils n'enseignent plus le Grec ancien, & plusieurs d'entre eux n'entendent pas même le Grec moderne. Notre Auteur observe fort bien, que deux ou trois mille personnes si inutiles aux autres Hommes seroient mieux employées à soutenir le Christianisme dans des Païs, où il diminue tous les jours. Quelle opinion les Turcs doivent-ils avoir d'une Sainteté, qui est la mère de l'ignorance & l'ennemie de la Société?

Le tremblement de terre, qui surprit Mr. *Pococke* à Lamie, Ville de la Thessalie apellée maintenant Zeitoun, est l'accident le plus considérable qui lui soit arrivé dans le cours de ses voyages. Il fut reveillé subitement au milieu de la nuit, par une partie de la Maison qui tomboit. Il se leva dans la dernière consternation, & se transporta avec son bagage sur un fumier éloigné des bâtimens, où pendant deux heures il sentit une vintaine de secousses. La poussière, qui s'élevoit des Maisons abattues, empêchoit malgré le clair de Lune, qu'on ne pût voir le Ciel, & les cris des Femmes, dont les Enfans ou les Parens étoient ensévelis sous leurs habitations, redoubloient le desordre & l'effroi. Plusieurs personnes perdirent la vie. Les Chrétiens soufrirent le plus. Leurs Maisons bâties de pierre & de terre resistèrent moins bien au tremblement que celles des Turcs cimentées avec du mortier. Notre

tre Auteur, qui le lendemain fut charmé de continuer ſon voyage, vit en traverſant la Plaine diverſes fentes dans la terre, de ſix pouces de large. On lui dit qu'elles avoient été cauſées par le tremblement, qui au reſte ne s'étendit guère au-delà des Montagnes, qui bornent cet endroit du côté du Midi.

De tous les monumens de l'Antiquité, qui ſe trouvent à Athènes, le ſeul dont nous nous propoſons de donner une idée, eſt la Tour ou le Temple des Vents. C'eſt un édifice octogone, qui par ſa beauté mérite qu'on n'oublie pas le nom de l'Architecte. Il s'apelloit *Andronicus Cyrrheſte*. Le toit eſt conſtruit en forme de Piramide, & il y avoit au-deſſus un Triton, qui ſervoit de girouette. Les petites colonnes, qui ſoutiennent la voute au-dedans de l'édifice, ſont d'un Ordre Dorique, qui ſe trouve dans pluſieurs autres Temples d'Athènes, tels que ceux de *Minerve* & de *Théſée*. Comme on n'a d'ailleurs rien épargné pour leur embeliſſement, il y a lieu de croire que les Ordres plus compoſés n'étoient pas encore inventés dans le tems qu'on conſtruiſit ces édifices. Sur les diverſes faces de la Tour, ſe trouvent des compartimens. Chacun d'eux eſt occupé par une figure en demi-relief plus grande que nature, d'un deſſein très hardi, & d'un travail achevé. Ces figures repréſentent les huit vents principaux. Leurs noms ſont écrits au-deſſus, & on les a déſignés ou par les attributs qui leur ſont propres, ou par ceux de la ſaiſon de l'année dans laquelle ils règnent le plus communément (*a*). Les figures paroiſſent voler, à peu près dans

(*a*) Notre Auteur prétend qu'on peut partager l'année

dans le gout du Créateur de *Raphaël*, qui s'élève au-dessus des élémens dans la galerie du Vatican. Il y avoit aussi sur chacun des côtés, & au-dessous des vents, un Cadran Solaire, dont on voit encore les lignes principales. Tout l'édifice n'est que peu endommagé par le tems. Mais le terrein, qui s'est élevé tout autour, en a couvert tout le bas, & il n'y a qu'un pié du haut de la porte qu'on puisse encore apercevoir (*a*). D'ailleurs les Maisons, qui touchent cette Tour en cachent deux des côtés. Quel dommage que de pareils morceaux ne se trouvent point dans des Païs, où l'on en connoisse le prix, & où l'on sache les conserver! La Grèce est devenue barbare, & l'Occident l'a trop longtems été.

Quelque mortifiantes que soient pour la vanité des Hommes les ruines de tant d'édifices, qui paroissoient devoir durer toujours, il y a des monumens, qui marquent encore mieux la foiblesse de leurs vues. Ce sont des Ouvrages commencés, mais qui n'ont jamais été finis. Des révolutions imprévues, la mort ou l'inconstance des Entrepreneurs, & souvent les difficultés de l'entreprise ont arrêté l'exécution. Les voyages de notre Auteur nous fournissent plusieurs exemples

en huit parties, à chacune desquelles répond un des vents principaux. Si la chose est vraie en Attique, c'est un avantage qu'elle a sur nos Climats, dans lesquels on ne remarque pas une pareille régularité.

(*a*) Tous les édifices anciens sont enfoncés en terre, soit par leur poids, soit par les ruines des bâtimens, dont ils étoient environnés. L'enfoncement des édifices en Egipte ne prouveroit donc pas seul, que le Nil en eût élevé le terrein. On fera bien de limiter par cette remarque ce que nous avons dit sur ce sujet dans notre prémier Extrait, *pag.* 170.

ples de ces téméraires ou du moins inutiles projets. On en trouve ſur-tout un remarquable dans cette langue de terre, qui ſéparoit à la fois & l'Achaie du Péloponnèſe, & le Golfe de Corinthe de celui de Salamine. Ce paſſage étroit, apellé par les Grecs l'Iſthme de Corinthe, n'a guère que quatre milles de large. C'étoit près de ce lieu qu'on célébroit les Jeux Iſthmiques, qui revenoient tous les cinq ans. Jamais ſituation ne fut plus propre au Commerce. Les deux Golfes fourniſſoient à la Ville de Corinthe un tranſport facile des marchandiſes de la Grèce en Aſie & en Europe. On regardoit cependant comme un inconvénient, que les Vaiſſeaux ne puſſent paſſer directement de la Mer Egée à celle d'Ionie. Il faloit ou qu'ils fiſſent le tour du Péloponnèſe, ou que par des machines on leur fît traverſer cet Iſthme. Pour éviter cet embaras, des Hommes accoutumés à ne rien trouver qui les arrêtât voulurent faire creuſer un canal de communication de l'une à l'autre Mer. *Alexandre*, *Pitias*, *Démétrius*, *Céſar*, *Caligula*, *Néron*, entreprirent ſucceſſivement cet Ouvrage, qu'aucun d'eux ne termina. Ils ne le pouſſèrent même qu'à la longueur d'environ un demi-mille, à la partie occidentale de l'Iſthme. Mr. *Pococke* crut appercevoir ce qui les avoit rebutés de ce travail. Le terrein tout couvert de rochers ne leur permettoit pas de continuer, ou les auroit engagés à de trop grands fraix. Pour cacher cette raiſon qu'on n'avoit pas prévue, & qu'on regardoit comme deshonorante, on fit parler l'Oracle de Delphes. Il condamna le deſſein; & l'on aima mieux paroître céder aux arrêts des Dieux qu'aux obſtacles de la Nature.

Notre

Notre Auteur ne fit que traverſer une partie de la Morée, & s'étant embarqué à Patras, il paſſa à l'Ile de Céfalonie. Il ſe rendit enſuite à Meſſine, & delà en Italie. Nous ne ſaurions nous engager dans le détail qu'il nous donne de ſes voyages dans ces Païs, en Allemagne & en Suiſſe; mais nous ne devons pas priver nos Lecteurs de l'avis qu'il donne à ceux qui voyagent en Italie. „ Il ne faut pas manquer, dit-il (*a*), de voir à Ro„ me les Statues trouvées depuis peu à la *Villa* „ *Hadriani*. Les principales ſont les deux Cen„ taures, & les repréſentations de deux Perdrix „ en Ouvrage de Moſaïque, qui ſont les plus „ belles qui aient été faites de pierres naturelles. „ Les collections placées au Capitole par le der„ nier Pape, & augmentées par ſon Succeſſeur „ *Benoit* XIV, méritent d'être examinées. On „ fera bien d'acheter les gravures de tous les Ou„ vrages faits par le prémier de ces Pontifes, & „ de voir des morceaux, dont il n'eſt point parlé „ dans les deſcriptions de Rome..... Ce ſeroit „ une addition au tour de l'Italie qu'on fait com„ munément, que de louer des Chevaux à Citta „ Caſtellana, pour aller à Caprarola, à Orta, à „ Orviette, & à Cortone, & de prendre enſuite „ des Chevaux de poſte pour Arezzo, Eugubio, „ Pérugie, Aſſiſe, Todi, Narni & Lorette, „ en faiſant un petit détour de Fano à Urbin. „ Mais les perſonnes qui, ſans s'embaraſſer du „ manque de commodités ſur la route, auront „ envie de faire un voyage curieux, pourront en „ faire un, qui n'a je crois été fait par aucun „ Voyageur. Il conſiſte à parcourir toute la Cô-

„ te

(*a*) *Part.* II. *pag.* 206 & 207.

„ te Orientale jusqu'à Tarente, d'où il y a un „ fort beau chemin à Naples. On verroit, en „ passant, Cannes & quelques autres endroits re„ marquables dans l'histoire. On m'a dit que la „ Plaine, où se trouve la Ville de Riéti Patrie de „ *Vespasien*, est une des plus belles, qui soit au „ monde. Volterre est aussi une Ville très an„ cienne, qui vue par très peu de gens seroit di„ gne de leur curiosité". Des Voyageurs, qui non contens de décrire ce qu'ils ont observé, dirigent ceux qui pourroient les suivre, & leur indiquent ce qui reste à voir & qu'ils n'ont point vu, sont d'autant plus dignes de la reconnoissance du Public, qu'ils sacrifient une partie de leur gloire à son utilité.

ARTICLE IX.

RECHERCHES CRITIQUES ET HISTORIQUES, *sur l'origine, sur les divers états, & sur les progrès de la* CHIRURGIE *en France.* A *Paris* chez *Osmont* 1744, grand *Quarto* de 635 *pages*, sans les *Préfaces. Avec quatre Portraits, & plusieurs Vignettes historiques.*

IL y a plusieurs Siècles, que les Médecins de Paris sont aux prises avec les Chirurgiens. Les Lettres de *Gui Patin* sont remplies de cet esprit d'animosité, qui croît de jour en jour entre deux partis, & qui se nourrit des affronts & des chagrins que l'on se fait mutuellement. Le Livre que nous annonçons est entièrement conduit par

par le même esprit, il est bien plus, c'est un *Factum*, une Pièce de Palais, rédigée, à ce qu'il paroit, ou composée par Mr. l'Avocat *Girodat*. Les tours de la Chicane n'y sont pas épargnés. Les faits tronqués, les intentions sinistres imputées à la partie adverse sans la moindre preuve, la justice refusée au mérite ennemi, les actions de son parti exaltées sans exception, les injures mêmes & les termes odieux de honte, de fureur, de mépris, de chicane, prodigués contre la partie adverse des Chirurgiens, tout nous engage à nous défier d'un Auteur, qui n'écrit visiblement, que parce qu'il est payé pour écrire. Sans être François & sans être au fait, nous allons chemin faisant, & à l'occasion de l'Extrait des principaux faits, faire remarquer au Lecteur, les fautes historiques & volontaires de notre Auteur.

Qu'importe dira-t-on au Public, qui des deux partis peut avoir tort? Pourvu qu'il soit bien servi, le défaut de la fourure ou du bonnet quarré empêchera-t-il le malade de guérir, sous la main d'un Chirurgien. La Médecine elle-même, mère commune des deux partis, doit être indifférente, dit-on, & se réjouir également sur laquelle des deux filles que tombe la confiance du Public.

Les Chirurgiens de Paris, ajoutera-t-on, se sont employés avec zèle & avec succès à perfectionner leur Art. Un grand nombre de nouvelles opérations y a été inventée, & il y en a peu, & presque aucun instrument, qui n'y ait aquis un degré de perfection de plus. L'Europe entière envoie à leur Ecole les Médecins & les Chirurgiens, qui veulent se distinguer dans le manuel.

Ajou-

Ajoutons ici quelques reflexions de notre fonds. Les guerres perpétuelles, que la France fait à ſes Voiſins, ont beaucoup contribué à relever la Chirurgie aux yeux du Public. On en a ſenti vivement le beſoin, qui dans un Païs en paix eſt infiniment plus rare. La guerre produit des cas Chirurgiques, mais la paix ramène les choſes à l'état de la Nature, où l'Homme n'a preſque à craindre que des maladies internes.

Il y a plus, la Médecine elle-même eſt confiée aux Chirurgiens dans les Hopitaux, dans les Camps, ſur Mer & dans les Colonies. Contre un Médecin il y a cent Chirurgiens qui guériſſent les maux intérieurs. Le Bleſſé rempli de confiance pour un Chirurgien adroit, ou cru tel, en reçoit volontiers des ſecours, dont il ne pénètre pas la témérité ou le danger. C'eſt par-là, que peu-à-peu les Chirurgiens François ſe ſont emparés d'une bonne partie de la pratique, & de la confiance du public.

L'Anatomie, trop négligée par les Médecins François, a été aſſez cultivée par les Chirurgiens pour en impoſer au Public, Juge ſuperficiel de tout ce qui dépend du détail. L'Académie dans laquelle le Roi vient de les réunir, leur donne un brillant nouveau; elle fait plus, elle y excite l'émulation, elle les encourage à ne pas être des ſpectateurs ſans intérêt auprès des lits ou des diſſections, elle publie leurs talens, & les enhardit par-là, à les mettre en œuvre. Ajoutons-y les ſages Réglemens par leſquels ils ont rendu leur Corps inacceſſible à l'ignorance trop groſſière. De longs examens, un Corps humain à diſſéquer en public, la ſuite d'un Hopital impoſée

poſée pour une condition néceſſaire à l'Aſpirant, tout contribue à écarter les mauvais Sujets, & à remplir le Collège de St. *Louis* de perſonnes inſtruites dans le manuel & dans l'Anatomie.

En voila, je penſe, aſſez, pour faire voir, qu'étrangers à la cauſe des Médecins nous n'y prendrons que la part qu'y prend la vérité : nous laiſſerons même échaper bien des fautes, parce que nous n'avons pas en main les Pièces juſtifiantes, & nous nous contenterons d'en reveler un petit nombre de trop viſibles, où l'eſprit de parti a fait tomber l'Avocat de la Chirurgie.

Ce n'eſt pas, au reſte, une peine inutile que nous nous donnons. Les Chirurgiens François ſavent la Chirurgie, ils l'étudient avec ardeur, avec un deſſein marqué d'inventer & de perfectionner. Que le Public s'y fie, qu'il les en récompenſe, qu'il leur prodigue les bienfaits, les honneurs mêmes, nous ne nous y opoſons pas.

Mais ces mêmes Chirurgiens n'étudient pas la Médecine, ils ne croient même pas devoir l'étudier. Pleins de mépris pour la Faculté, ils ſont bien éloignés d'en accepter les leçons, ſouvent même l'ignorance des Langues les en empêche. Toujours prévenus contre les Auteurs, contre tout ce qui eſt né hors de Paris, ils n'ont garde de lire les Livres de pratique ; s'ils le vouloient, en auroient-ils le loiſir ? occupés de tant de détails mécaniques, & de tant d'adreſſes à aquérir par une longue répétition. La Médecine qu'ils exercent, n'eſt donc fondée que ſur quelque abrégé de Médecine, ſur la routine imparfaite d'un Hopital, ou ſur des Spécifiques prétendus, dont le ſecret ou l'Auteur fait l'unique mérite.

Ils

Ils ne connoiſſent qu'un nombre preſque infiniment petit de maladies, & leur pratique ſe réduit à la même ſimplicité. Qu'on nomme la fièvre, ce genre ſi compliqué, dont les eſpèces demandent des guériſons ſi contraires; la ſaignée ſe préſente auſſitôt à leur eſprit, ils la croient l'Antidote univerſel des fièvres, & le ſang l'unique poiſon qui les fomente. Ils ne ceſſent ſouvent de ſaigner, que lorſque le malade épuiſé expire parmi les léthargies & les langueurs, où l'afoibliſſement l'a réduit. Ne leur demandez pas de diſtinguer deux maladies reſſemblantes, n'eſpérez pas qu'ils aient une idée de ces ſignes Pathognomoniques ſi fins, ſi momentanées, & ſi néceſſaires, ils en dédaignent juſqu'au nom. Que de triſtes preuves aurions-nous à donner des malades immolés par ces Chirurgiens-Médecins! Des Pthiſiques privés de peu d'onces de ſang qui leur reſtoit, ſous prétexte de la fièvre, de fièvres nerveuſes exantématiques, de parotides critiques, traitées avec la ſaignée la plus répétée, & conduits à une mort inévitable. La cruauté, ſelon *Celſe*, eſt une bonne qualité dans un Chirurgien. Les Chirurgiens de Paris aprochent certainement bien près de la perfection.

La Médecine eſt un Art bien difficile. Sans compter même ce détail épineux d'Anatomie, de Botanique, de Matière Médicinale, la ſeule connoiſſance des maladies demande une vie, & une vie bien ménagée, pour ne pas être entierement imparfaite. Les maladies ſont des Etres phyſiques comme les Plantes. La Rue d'*Hippocrate* eſt la même que la nôtre, & ſa Pleuréſie ne diffère en rien des Pleuréſies de Paris. Mais les ſignes

des maladies ſont bien plus difficiles que ceux des Plantes. Ils ſont communs à des maux très différens dans leur eſſence, ils ſont ſucceſſifs, ils ne ſe conſervent pas ſous l'œil ou ſous la main d'un Médecin, ils diſparoiſſent après leur tems fini, & deſormais il n'y aura plus que des ténèbres pour le Médecin.

Cette connoiſſance & celle des remèdes proportionnés demande une étude profonde des bons Auteurs, & une aplication judicieuſe de leurs préceptes aux maladies mêmes qu'on obſerve. Seroit-il poſſible que cet Art ſe pouroit aquérir dans quelques momens de lecture, dérobés à une étude différente, très difficile en elle-même, & dont on fait ſon affaire principale? Un *Boerhave* ſe plaint de la difficulté de ſon Art, où il a employé 16 heures par jour, en 70 années de vie, & un Chirurgien y parviendroit ſans avoir penſé une ſeule fois à l'aprendre? Lui, dont les modèles ne ſont que d'éternels & de groſſiers Copiſtes de ce même *Boerhave* (*a*).

Voila les vues qui nous déterminent à cette critique. Le Public prévenu croit qu'un Homme ſait tout, lorſqu'il ſait bien une ſeule choſe. Les Chirurgiens, en traitant des maladies internes, ne peuvent être que des inſtrumens de la mort, à moins qu'ils ne ſe ſoumettent à l'étude ſolide de la Médecine; il eſt même à ſouhaiter, que ces Profeſſions ſoient toujours ſéparées.

L'eſprit de l'Homme eſt borné, ne lui demandez

(*a*) On a en vue l'Oeconomie animale de Mr. *Queſnai*: on n'a qu'à la comparer avec la Chirurgie & les Inſtitutions de *Boerhave*.

dez pas d'embraſſer trop de choſes, il ne s'en tirera qu'imparfaitement, une Science nuira à une autre, il ſera ſuperficiel par-tout, & ne pourra jamais, quand même un Génie particulier préſideroit ſur ſes talens, égaler dans chacun des Arts qu'il veut réunir, un Homme qui n'auroit que celui-là à étudier. Cette remarque peut être réduite au calcul, & le Public y eſt ſenſible en d'autres occaſions. Il préfère un Chirurgien, qui n'eſt qu'Oculiſte, qu'Acoucheur, que Litotome, à un autre qui eſt tout enſemble; & peut-il préférer un Chirurgien, qui eſt tout cela, & qui eſt encore Médecin.

Après cette digreſſion, écoutons notre Auteur, & ſuivons-le ſur-tout dans les prémiers tems de la Chirurgie. C'eſt-là que ſon détail eſt le plus curieux. Son but eſt de faire voir en prémier lieu, que la Chirurgie, du moins en France, eſt plus ancienne que la Médecine; que le Collège de St. *Louis* a été ou fondé ſous ce Prince, ou du moins ſous *Philippe-le-Bel*, & par les ſoins de *Jean Pitard*, Prémier Chirurgien, dans le tems que la Médecine n'avoit encore ni feu ni lieu en France.

Pour faire voir l'abus de tout ce détail, il n'y a qu'à ſuivre la Médecine, & la conduire de Galien aux Arabes, & des Arabes aux Ecoles d'Eſpagne & d'Italie. Tous les Auteurs en Médecine & en Chirurgie ont été Médecins, ſans exception. Il eſt bien plus aiſé à un Médecin d'être Chirurgien, qu'un Chirurgien ne peut être Médecin. Le Médecin a pour point de partance l'Anatomie, dont on le ſupoſe inſtruit. Il eſt aſſez aiſé de l'être de nos jours, pour ne laiſſer aucune excuſe à ceux qui ne le ſont pas. Depuis l'Anatomie

juſqu'à la Chirurgie, il n'y a que peu de chemin à faire, mais il y a bien loin delà à la pratique de la Médecine. Les Maladies internes réſident dans les parties les plus fines du Corps humain, au-lieu que les Opérations Chirurgiques ſe font ſur des parties viſibles, & dont l'Anatomie donne un détail plus grand que la Chirurgie ne le demande. Par l'Anatomie le Médecin devient Chirurgien: elle ne lui aprend pas, ſi l'on veut, le manuel des bandages, ni la dextérité de la main: mais elle lui marque les routes, que doit ſuivre l'inſtrument pour attaquer la cauſe du mal; elle lui fournit une carte exacte du Corps humain, il eſt aiſé d'y voyager, quand on en eſt muni.

C'eſt l'Anatomie qui a découvert à *Rouſſet* (*a*) tout le fin de l'Opération Hypogaſtrique, de la Céſarienne; opérations inconnues aux Chirurgiens de ſon tems. C'eſt elle encore, qui a inſtruit feu Mr. *Douglas* des avantages du Haut Apareil, & qui à revelé les ſecrets de l'Opération latérale au *D. Rau*, ſecrets impénétrables pour les Chirurgiens de Paris. C'eſt elle qui a éclairé le Dr. *Briſſeau* ſur le véritable ſiège de la Cataracte, & qui a aidé Mr. *Petit* à déterminer ſon Opération, la plus fine de la Chirurgie, avec une préciſion géométrique.

Notre Auteur prend par-tout à tâche de noircir les Médecins, & de les dépeindre comme d'inutiles Raiſonneurs. Son ignorance dans l'hiſtoire de l'Art de guérir y rend bien des ſervices à ſa

(*a*) *Rouſſet* ſe plaint que les Chirurgiens de ſon tems avoient oublié juſqu'à la Gaſtroraphie, ſi néceſſaire, & ſi bien connue des Anciens. *Sect.* II. c. 7.

à sa passion. Sans être absolument étranger à cet Art, auroit-il pu ignorer que *Galien*, *Oribase*, *Æginète*, *Rhazes*, *Avicenne*, *Albucasis* ont été Médecins, & que c'est d'eux cependant qu'est descendue toute la Chirurgie de l'Europe. Lui-même attribue le renouvellement de cet Art à *Albucasis* (*a*), parce qu'il l'a cru Chirurgien. Mais Mr. *Freind* a mis la chose hors de contestation, en faisant voir que c'est le même *Al-Zaharavi*, dont on a une compilation de Pratique (*b*).

L'Art de guérir, dans toutes ses parties, passa des Arabes en Italie. L'Ecole de Salerne (*c*), peuplée de Médecins, est la plus ancienne que les Chrétiens ayent eue; c'est delà que sortirent peu-à-peu les Restaurateurs de la Médecine.

Les Médecins de ces tems-là suivoient assez l'exemple de *Galien* & d'*Hippocrate*. Ils étoient Médecins, car ils pratiquoient cet Art, & ils en étudioient la théorie dans les Arabes, & quelquefois dans *Galien*; ils étoient Lettrés d'ailleurs, & élevés selon la routine des Universités. Les Sciences de ces tems-là étoient presque entierement entre les mains du Clergé, & la Médecine ne fut pas exemte de cet esclavage. Les Médecins étoient Clercs comme les Jurisconsultes, & comme les Chanceliers des Princes, la plus grande partie même avoit des Canonicats à Paris. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient été agrégés à l'Université, dès le Règne de *Louis* VII, &

(*a*) Pag. 32.
(*b*) *Histor. Med.* pag. 257. Edit. de Paris 1705, 4.
(*c*) Etablie en 1076, & plus ancienne de deux Siecles que l'Ecole de Chirurgie de Paris.

& peut-être longtems auparavant; car ils y ont pu être cachés dans la Faculté des Arts, à laquelle ils apartiennent encore dans l'Université de Padoue, & dont le nom eſt devenu le nom propre des Médecins en Allemagne. Sous *Philippe-Auguſte*, & longtems après, ils portèrent le titre de Phyſiciens, qui leur eſt reſté en Angleterre, & qui en Allemagne ſignifie encore le Médecin d'une Ville. Dès 1295 ils avoient un Doyen, que *Lanfranc* apelle *Magiſter Magiſtrorum*.

Mais ces tems malheureux opoſoient mille obſtacles au progrès des Sciences. Le Célibat & la Cléricature des Médecins en furent un, invincible par ſes ſuites. Comme ils étoient preſque tous Eccléſiaſtiques (*a*), on les aſſujettit aux mêmes loix, qui furent faites pour les Prêtres; on leur défendit les viſites des malades, ſous prétexte de la Chaſteté; & par une Bulle de *Boniface* VIII, l'exercice de l'Anatomie & de la Chirurgie leur fut interdit (*b*). Enfermés dans des bornes auſſi étroites, ils n'eurent plus que les Livres pour s'inſtruire, & les parois des Egliſes pour y pratiquer (*c*). Là les malades alloient les conſulter; ſouvent même ſur une ſuperſtition, qui n'eſt pas encore bien détruite, ils n'y envoyoient que leur urine.

Des Médecins auſſi éloignés de la Nature n'étoient guère propres à ſatisfaire aux beſoins du Public. C'eſt-là aparemment ce qui fit la vogue des Médecins Italiens, qui vinrent en foule en France

(*a*) Pag. 15, & 456, &c. (*b*) Pag. 16.
(*c*) Pag. 56, &c.

France vers la fin du 13 Siècle, & entre lesquels *Lanfranc* brilla le plus. Ces Médecins étoient moins gênés que ceux de Paris, ils se servoient de leurs mains & de leurs yeux. Ils lisoient, ils savoient la théorie de la Médecine, & ils exerçoient la Chirurgie, en dirigeant les Opérations, & même en entreprenant quelquefois celles qui étoient au-dessus de la portée des Chirurgiens, manœuvres de leur tems. *Lanfranc* est plein de preuves de ce que nous en avançons (*a*).

Hugues de Luques, *Théodoric-Guillaume de Salicéto* (*b*), & les autres Auteurs de la Chirurgie barbare, étoient gens d'Eglise & Médecins, aussi-bien que *Lanfranc*, & *Théodoric* étoit Evêque. Ce sont là les Maitres de la Chirurgie Françoise. Envain l'Auteur les desavoue-t-il (*c*). *Gui de Chauliac*, le Restaurateur de la Chirurgie, Chapelain, Camerier & Médecin de plusieurs Papes, & Professeur en Médecine de la Faculté de Montpellier, est un témoin irreprochable.

(*a*) Notre Auteur fait *Lanfranc* Chirurgien, & même Chirurgien-Laïc, *pag.* 104. Il en donne une Estampe, faite aparemment sur quelque Portrait imaginaire. Mais il est très sûr qu'il étoit Médecin, & Médecin-Physicien. En parlant de la saignée, il avoue avec douleur, au nom des Physiciens, *que notre orgueil a abandonné ces Opérations aux Laïcs*, pag. 209, 249, &c.

(*b*) L'Auteur le fait Chirurgien, mais il étoit si bien Physicien, qu'il ordonna à ses Disciples d'éviter le commerce des *Laïcs*. D'ailleurs il a écrit une somme *in Physica*.

(*c*) Pag. 55. Mr. *de Vaux* convient ingénûment que ces Médecins Italiens reveillèrent la Chirurgie depuis longtems assoupie en France, *Ind. Funer.* pag. 394.

chable. Cinquante ans après l'arrivée de *Lanfranc* en France, il y avoit cinq Sectes de Chirurgiens (*a*) dans le Royaume. Aucune n'avoit été fondée par un François ni par un Chirurgien, c'étoient *Théodoric*, *Lanfranc* & les autres Italiens qui en étoient les Chefs. D'ailleurs le mépris, que l'Auteur affecte pour les Médeciens Italiens eſt injuſte, il ne les mépriſeroit plus, s'il les avoit lus (*b*). *Lanfranc* a fait de grandes cures, & que tout Chirurgien voudroit avoir faites.

A côté des Phyſiciens il y avoit d'autres Médecins

(*a*) In *Capitulo Generali.*

(*b*) Comme ces Livres ſont peu lus, j'ai cru pouvoir donner quelques preuves du mérite de leurs Auteurs. *Lanfranc* défend l'uſage des tentes, il aſſure qu'il a guéri de grandes bleſſures en s'en abſtenant, pag. 211. *de l'Edit. de Veniſe*, 1546. Fol. *Théodoric* donne le même précepte, *pag.* 148, 165, *&c.* pluſieurs Siècles avant *Magatus*, *Belloſte* ou *Garengeot*. *Lanfranc* a fait avec ſuccès l'Artériotomie des Tempes, *pag.* 250. Il a guéri une bleſſure à la veine jugulaire par une compreſſion conſtante, faite avec les doigts ; il a tiré du bras une veine, dont l'inciſion cauſoit une hémorrhagie, & l'a liée, *pag.* 214. Voila la ligature des Vaiſſeaux inventée avant *Paré*, à qui l'Auteur en attribue la gloire. *Théodoric* a bien plus approché des Modernes. Il commande de lier deux fois une artère bleſſée, & de la couper entre les deux ligatures, *pag.* 140. Un Homme ayant laiſſé fermer avant le tems une playe pénétrante au crane, tomba en convulſion. *Lanfranc* y accourut, découvrit la cauſe du mal, rouvrit la playe, trouva une inciſion à la dure mère, & la guérit, *pag.* 216. *Théodoric* recommande de faire la Gaſtrorraphie après une bleſſure d'inteſtin, ſans conſerver d'ouverture par des tentes, *pag.* 149. C'eſt le précepte renouvellé de nos jours. Cette huile de Térébentine, ſi vantée par *Mr. de la Peyronie*, a été recommandée pour les bleſſures des nerfs par l'Evêque de Cervie, *pag.* 141, & il a ordonné la Suture des Tendons, rétablie par *Mr. Bienaiſe*.

decins en France, véritables Médecins, mais qui opéroient de la main, à peu près comme les Médecins Italiens. *Jean Pittard*, Premier-Chirurgien de *Louis* IX & de deux *Philippes* ses Successeurs, rassembla ces Médecins-Chirurgiens, & en forma un Collège privilégié en 1278 (*a*). Ce Chef, & tous les Membres de cette Société sont absolument inconnus. Mais l'entrée de *Lanfranc* dans leur Corps, leurs Robes longues, le titre de gens de grand état (*b*), dont les honore un Roi, leurs Statuts, qui les engagent à étudier pendant deux ans entiers (*c*) la Médecine Physique, leurs titres de Maîtres, équivalant à celui de Docteur, celui de Licentié, & de Docteur qu'ils ont porté (*d*), leur union à l'Université, qui parut les adopter, tout concourt à nous persuader que c'étoient de véritables Médecins. Je suis porté à croire que cette même restriction, qui n'admettoit presque que des Clercs à la Médecine-Physique, & n'en ouvroit l'accès qu'avec peine à des Séculiers vivans dans le Célibat, a beaucoup contribué à la formation de cette nouvelle classe de Médecins, & à la séparation de la Médecine en deux Arts. Ceux qui ne vou-

(*a*) Un préjugé assez ancien fait remonter la fondation de ce Collège à St. *Louis*. Mais on ne trouve aucune preuve de cette prévention, & le Livre, où un Chirurgien, qui écrivoit l'histoire de sa Compagnie, prétendoit l'avoir lu, n'existe plus depuis longtems, *pag.* 44, 45. D'ailleurs ce Livre peut avoir été postérieur de beaucoup aux tems dont il s'agit.

(*b*) Dans la Chartre de *Charles* V.

(*c*) Pag. 19, 71, 72.

(*d*) Pag. 71, &c. *Jean* les apelle du nom de Faculté en 1351.

vouloient pas ſe ſoumettre à la Continence, ni ſe priver du profit qui revient du ſervice du Public, ſe déclarèrent pour le Collège de St. *Côme*, & furent apellés *Chirurgiens de robe longue*. Il y avoit parmi eux des Eccléſiaſtiques, mais le plus grand nombre étoit compoſé de Laïcs. Cette ſéparation alla tous les jours plus loin : peu-à-peu les Chirurgiens de St. *Côme* deſaprirent les Lettres, négligèrent l'Univerſité, & ne devinrent que des Chirurgiens ſans étude (*a*).

Pour les autres Phyſiciens, ils reſtèrent attachés à l'Univerſité, leur amour pour le repos & pour l'étude, leur dévotion peut-être, ou l'eſpérance de parvenir à de grandes dignités Eccléſiaſtiques (*b*), les retint dans le célibat & dans la vie récluſe. Ils conſervèrent le gout des Etudes, & l'uſage des Langues, dans le tems que leurs anciens Confrères ſe mécaniſèrent de plus en plus.

Mais une troiſième Secte de Médecins s'élevoit peu-à-peu, & ſe rendoit formidable aux Chirur-

(*a*) *Ambroiſe Paré*, prémier Chirurgien de pluſieurs Rois, & du Collège de St. *Côme*, avoue qu'il n'a jamais apris le Latin, & qu'il a lu *Galien* dans une Traduction Françoiſe de *Jean Canape*, Médecin de Lyon (*Préf des Admin. Anat.* 1549. 8). Je ne comprens pas au reſte ſur quelle ombre de fondement l'Auteur prétend, que l'inconnu *Jean Pittard* ait chaſſé les Médecins Italiens, & détruit l'Arabiſme, *pag* 55, pendant que *Henri de Hermondaville*, le ſeul du Collège de St. *Côme*, qui ait écrit dans le 14 Siècle, n'eſt, de l'aveu de *Gui*, qu'un Compilateur de *Guillaume* & de *Lanfranc*, deux Italiens, de la Secte des Arabes. Il n'y a que deux pages que l'Auteur s'étoit épuiſé en louanges ſur cet *Hermondaville*, qu'il apelle *Mondaville*.

(*b*) Ils parvenoient aſſez ſouvent à des evêchés, *pag.* 19, 86.

rurgiens-Lettrés. Cette Secte est celle des Laïcs, ou des Barbiers, à qui dès le tems de *Lanfranc* (*a*) les Physiciens avoient abandonné la saignée, les cautères, & d'autres Opérations encore. Dès l'année 1311 les Chirurgiens eurent recours à l'autorité Royale (*b*), qui confina les Barbiers au pansement des playes ouvertes, des bosses, & des apostumes (*c*).

A mesure que les Chirurgiens se relâchoient dans leurs études, les Barbiers tâchoient de s'y élever. Ils demandèrent aux Médecins des leçons, & les obtinrent. Les Chirurgiens, jaloux de ces Emules, s'y opposèrent dès 1491, & ce fut l'époque des querelles qui subsistent de nos jours entre les Médecins & les Chirurgiens. Les Médecins admirent les Barbiers à l'Anatomie en 1498. Un Docteur y démontroit, & un Chirurgien faisoit la dissection. Une fausse délicatesse retenoit les Médecins, ils craignoient cette malpropreté imaginaire, inséparable de l'Anatomie, & des Loix puériles achevoient de les en éloigner. Les Chirurgiens, pour conserver une place dans la dissection, se soumirent à une somme de qua-

(*a*) Pag. 249. Laïc & Barbier est synonyme chez lui. C'est une grande bévue de l'Auteur, *pag.* 87, 20, *&c.* de ranger sous le titre de Laïcs ces Chirurgiens de robe longue, & *Lanfranc* même qui s'en distingue si expressément.

(*b*) En 1372.

(*c*) Cette permission n'est pas si peu de chose, que notre Auteur le voudroit. *Léonard de Bertapalia* a compris presque toute la Chirurgie sous le titre *de Apostematibus*: il y raportoit toutes les Inflammations, les Ulcères, les Scirres, les Cancers, & les Tumeurs de toute espèce. Les blessures, permises aux Barbiers, leurs accordoient le reste de la Chirurgie.

quarante Sous, que leur imposa la Faculté (*a*).

Mais les Barbiers, nom odieux aux Chirurgiens, s'aprochèrent encore davantage de la Faculté. Ils signèrent en 1505 (*b*), un contrat qui s'est perdu, mais qui a souvent été renouvellé, par lequel ils reconnoissent les Médecins pour leurs Maitres (*c*), & ceux-ci leur promirent de les instruire dans la Chirurgie. C'est *Chauliac* qui étoit leur Auteur classique.

L'Auteur dissimule les ressorts qui firent agir la Faculté; mais ils percent à travers sa narration fardée. Les Chirurgiens, devenus mécaniques, pratiquoient la Médecine, & devenoient plus entreprenans en perdant de leur savoir. Terrassés par la protection acordée aux Barbiers, ils s'adressèrent aux Médecins pour en obtenir qu'ils ne vouluſſent plus instruire les Barbiers, & promirent de ne plus écrire de Recettes (*d*). Il est aisé de sentir qu'ils gardèrent mal cette promesse, & les Médecins continuèrent leurs Ecoles.

Déja le nom de Barbiers n'étoit plus odieux. Rapellés à l'étude de la Médecine par ceux qui en étoient devenus les seuls dépositaires, ils firent

(*a*) Pag. 109. Les Barbiers dès ces tems-là ne furent plus des ignorans. *Etienne de la Rivière* a fait les dissections auxquelles *Charles Etienne* a ajouté une description. Ce *la Rivière* étoit Barbier. Les Chirurgiens n'ont rien produit de semblable avant *Habicot*.

(*b*) Pag. 114, *& suiv.*

(*c*) Ils s'engagèrent à étudier quatre ans sous les Docteurs de la Faculté, à faire autoriser leur Réception par la présence de la Faculté, & à payer au jour de St. *Luc* un écu d'or au nom de tout le Corps, en renouvellant leur serment de soumission.

(*d*) En 1594. Pag. 101.

rent des progrès, qui les mirent au niveau de ces Chirurgiens Lettrés, qui ne l'étoient plus. *Thierry de Hery*, qui aporta en France la méthode de *Berenger* (*a*), étoit Lieutenant du prémier Barbier du Roi. *Paré*, Chef de la Chirurgie en France, se nomme *Barbier-Chirurgien* (*b*); & ce titre est resté en Angleterre aux Chefs mêmes de leur Art. Nous ne connoissons pas assez l'Histoire de la France pour décider de rien, mais il nous paroit bien singulier, que les prémiers de St. *Côme* s'apellent *Barbiers*, dans le tems même que, selon notre Auteur, les Barbiers faisoient un Corps différent & ennemi de la Chirurgie. Le titre de Barbier seroit-il essentiel aux Chirurgiens? &, s'il ne l'étoit pas, pourquoi les principaux d'entre eux l'ont-ils porté en Angleterre & en France? Pourquoi des Maitres, des Chefs de St. *Côme* s'en sont-ils parés? Il sent bien que ce titre ne flate pas l'ambition des Chirurgiens-Académiciens d'aujourdhui.

Les Médecins, & l'Université en Corps, ne voyoient qu'avec peine les Chirurgiens adhérer en quelque manière à leur Corps, dans le tems même qu'ils négligeoient de plus en plus les Lettres. Ce fut en 1510 que le procès leur fut intenté en forme; on prétendoit les obliger à suivre

(*a*) Nommé *Carpy* par notre Auteur, mauvais connoisseur de l'histoire, sur laquelle il écrit. C'est un de ces Médecins, à qui la Chirurgie, & le Genre-humain lui même, doit le plus: puisqu'on lui doit l'usage du Mercure dans les maladies vénériennes, qui, sans cet Antidote, alloient détruire l'Espèce humaine.

(*b*) A la tête des Editions Originales *des administrations anatomiques, de la manière de traiter les playes*, &c.

vre les leçons des Médecins, puiſqu'ils vouloient participer aux honneurs de cette Faculté. Les Chirurgiens apaiſèrent l'orage, en ſe reconnoiſſant *les Ecoliers des Médecins* (*a*). Envain l'Auteur chicane-t-il ſur cet aveu, la Chirurgie en forme le répéta pluſieurs fois, & les expreſſions y ſont ſans équivoque (*b*). Une Députation de Chirurgiens vint s'accommoder avec la Faculté, & une paix de ſoixante & ſix ans ſuivit cet accommodement. L'Univerſité adopta la Chirurgie, comme faiſant partie de la Médecine, & les Chirurgiens, en qualité de Lettrés, élevés dans ſes Ecoles.

Dès l'année 1436, *Jean de ſous le Four* (*c*), Prévot des Chirurgiens, avoit tâché d'agréger ſon Corps à l'Univerſité (*d*). On les y reçut, à condition (*e*) qu'ils fréquenteroient les leçons des Médecins, unique moyen de leur conſerver une teinture des Lettres, parce que ces leçons ſe faiſoient en Langue ſavante. Cette réception fut renouvellée en 1515 (*f*), & les Chirurgiens profitèrent de l'exemtion des taxes, dont jouiſſoit l'Univerſité (*g*). Elle le fut encore en 1544, par les ſoins de *Guillaume Vavaſſeur*, prémier Chirurgien de François I, & on y enjoignit aux Chirurgiens d'aprendre la Grammaire & la Langue Latine (*h*).

Tout

(*a*) Pag. 162. (*b*) 164, 165, 169, 173.

(*c*) Il s'apelle *Johannes de ſub Furno*; l'Auteur le traduit mal par *Soulphour*. (*d*) Pag. 167.

(*e*) Pag. 168, 169. Les Médecins en Corps aprouvèrent, cette réunion, pag. 346. Eſt-il poſſible, après cet aveu, de les accuſer de jalouſie ou d'envie?

(*f*) Pag. 170. (*g*) Pag. 173.

(*h*) Pag. 177. Elle fut encore renouvellée en 1577, en 1603, & en d'autres années.

Tout cela fournit des preuves de la dégénération des Chirurgiens de ces tems-là, & démontre que l'unique but des Médecins étoit de les arracher de la barbarie. On étoit content, dès qu'ils promettoient de se laisser instruire. Dès lors la Faculté vit sans la moindre opposition, les grades de Licentié, de Docteur même, conférés aux Chirurgiens, usage qui fut fort en vogue pendant tout le seizième Siècle (*a*). Aussi prêtoient-ils un serment (*b*), qui les agrégeoit à l'Université en les y soumettant, serment que l'Auteur voudroit bien faire disparoitre. Le Parlement étoit si persuadé de ce Système, qu'il leur défendit en 1551 de recevoir des Maitres en Chirurgie sans la présence de quatre Docteurs de la Faculté (*c*), Arrêt qui fut confirmé dans un cas litigieux en 1618 (*d*).

Ce ne fut qu'en 1576 qu'il y eut de nouvelles difficultés (*e*). Nous avons vu par l'exemple de *Paré*, que les Chirurgiens, uniquement occupés à leur manuel, négligeoient absolument les Lettres. L'Université, fort attachée alors aux études Scholastiques, leur témoigna son indignation, en leur défendant de faire des leçons (*f*).

Cette défense fit rentrer aparemment les Chirurgiens dans la carrière des Lettres. Du moins notre Auteur raporte-t-il un grand détail de la manière dont ils dirigeoient les études, & parvenoient aux différens degrés de leur Faculté. Leurs Statuts, faits en 1609, sont parfaitement con-

(*a*) Pag. 199, & suivantes. (*b*) Pag. 186.
(*c*) Pag. 189. (*d*) Pag. 190. (*e*) Pag. 191, &c.
(*f*) En 1576. Pag. 193, &c.

conformes à ceux d'une Université (*a*), ils ne différoient des Médecins, que parce qu'ils se bornoient au manuel. *Paré* lui-même ne prescrivit des remèdes, que de l'aveu du Prémier Médecin, & ne parle pas même des Herbes vulnéraires, sans s'en remettre au choix du Docteur.

Cet état de distinction pour la Chirurgie fait plaisir à l'Auteur : il donne à cette occasion un abrégé des plus célèbres Chirurgiens, qui vécurent depuis 1550 jusqu'en 1650. Il s'extasie sur les mérites de *Thierry de Hery*, le prémier qui ait aporté en France l'usage du Mercure. Et de qui ce nouvel *Hippocrate* avoit-il apris ce remède infaillible? Etoit-ce à son génie, à son expérience qu'il le devoit? N'étoit-ce pas à *Jaques Berenger* (*b*), à un Médecin? L'Auteur ne devroit-il pas rougir d'accuser, à cette occasion même, les Médecins d'avoir été des spectateurs oisifs de cette terrible maladie? Les Chirurgiens ont-ils pu permettre à leur Avocat de rendre toute leur histoire suspecté par une aussi grossière contre-vérité.

Ambroise Paré mérite tous nos éloges. Sa modestie, son expérience, son attachement à sa Religion, qui l'exposoit aux plus grands dangers, tout concourt à le rendre aimable, & à nous faire

(*a*) Leur Maison de St. *Côme* eut le titre de Collège. Ils avoient des Professeurs de leur Art qui enseignoient la Jeunesse. Le Chancelier donnoit la bénédiction à leurs Docteurs. Ils défendoient des Thèses en présence du Recteur, en un mot ils avoient été adoptés par la Faculté de Médecine, & ils profitoient de toutes ses prérogatives. Pag. 209, 216, 221, & suiv.

(*b*) L'Auteur n'en disconvient point, Pag. 241.

faire voir avec plaisir son Estampe placée à la *pag.* 245. Mais rien ne doit nuire aux droits de la Vérité. Ses découvertes admirables sur la nature des Playes à feu ont été faites par *Barthélémi Maggi*, Médecin & Philosophe de Boulogne, ou dans le même tems, ou avant *Paré* (*a*). Ce bon-Homme n'étoit d'ailleurs que trop Copiste; son Anatomie, son histoire des Monstres, tout en fait foi.

Autre injustice que l'Auteur fait à la Médecine (*b*). Il s'agit de l'extraction de la Pierre. Cette Opération, à laquelle *Lanfranc* refusoit prudemment de s'exposer, étoit inconnue aux Chirurgiens de l'Europe entière. Les Médecins (*c*) de Paris proposèrent à *Louis* XI d'en faire l'expérience. Ils avoient découvert la possibilité de cette Opération dans *Albucasis*, & *Germain Colot* ne prêta que sa main. *Marianus Sanctus*, l'Auteur de la Taille ordinaire, a été Médecin-Physicien, & Docteur en Médecine (*d*). Mais les yeux intéressés de notre Auteur transforment en Chirurgien tout Homme, à qui il voit du mérite.

Jaques d'Amboise n'est connu que par tradition. Mais il fournit une preuve contre la vanité des

(*a*) L'un & l'autre Ouvrage a été imprimé pour la première fois en 1551. Mais la Préface de *Maggi* fait voir, que son Ouvrage avoit été écrit plusieurs années auparavant.

(*b*) Pag. 258.

(*c*) C'est *Ambroise Paré*, Prémier Chirurgien, qui ne parle que des Médecins du Roi, *L.* XXIV. *c.* 19. *Devaux*, avant notre Auteur, en attribue l'idée à *Colot*. Pag. 544.

(*d*) Voyez les Préfaces & les Aprobations de son *Liber aureus de vesica lapide.*

des Chirurgiens. Il avoit été Chirurgien du Roi au Chatelet, & Recteur de l'Université. Parvenu à ces honneurs & à un âge avancé, il se fit recevoir Docteur en Médecine. Si les honneurs de la Médecine n'avoient été qu'égaux à ceux de la Chirurgie, qu'elle vue pouvoit avoir, en les désirant, ce vieillard illustre?

Nous avons lu avec plaisir l'histoire d'*Habicot*, le prémier & presque l'unique Anatomiste entre les Chirurgiens de son tems. Mais un muscle unique, un muscle d'un doigt, mérite-t-il les éloges qu'on lui prodigue? Si la Chirurgie avoit produit des *Vésales*, des *Eustaches*, des *Fallopes*, qu'auroit-on dit de plus? A peine peut-on excuser *Habicot*, quand il nous donne pour des os de Géans, des os ou imaginaires, ou mal décrits par un Chirurgien de Village. Mais il est absolument inexcusable, quand il défend ces êtres fabuleux avec la plus grande aigreur, & par des brochures réïtérées. Un Homme peu letteré peut se laisser imposer: mais on ne se refuse à la Vérité que par une vanité incorrigible (*a*).

Les éloges messéans, que se donnent à eux-mêmes les Chirurgiens de Paris, terminent le IV Livre

(*a*) Il s'agissoit des os du Roi Teutobochus, qu'on prétendoit avoir déterrés en Dauphiné. Les ossemens auroient donné à ce Roi vingt-cinq piés de hauteur, & l'os seul de la cuisse en avoit neuf. *Riolan*, desabusé des fables, attribua ces os à un Eléphant. Mais on voit assez dans la vie de *Peiresc*, que l'imposture avoit altéré les faits, & un Auteur anonyme a soutenu la même chose dans un Ecrit contre *Habicot* imprimé en 1614. On avoit découvert quelques ossemens d'Eléphans, & le reste de la Rélation n'étoit qu'un Roman. *Vita Peirescii*, L. III. ad ann. 1613.

vre (*a*) avec une critique de quelques Médecins François du XVI Siècle, qui ont écrit sur la Chirurgie. L'Auteur commence par *Tagault*, & oublie prudemment *Gui de Chauliac* dont il est le Traducteur, & qui a retiré la Chirurgie du misérable état où il l'a trouvée en 1360. *Rouſſet*, *Botal* même, le Patron de la Saignée, n'y paroît point, quoiqu'il ait exercé la Médecine à la Cour de France, & la mauvaiſe humeur de l'Auteur s'y étend ſur *Celſe* même, uniquement parce qu'il parle bon Latin (*b*).

L'étude des Lettres a toujours été une charge trop peſante pour les Chirurgiens. Dans le Siècle le plus floriſſant de la Chirurgie, *Pineau*, *Guillemeau*, & un petit nombre d'autres Chirurgiens, étoient les ſeuls (*c*) qui faiſoient des leçons en Latin. Le gros de leur Corps, ſatisfait d'une adreſſe lucrative & mécanique, ſe détacha encore une fois de l'Univerſité, des Ecoles des Médecins, & des études. Dès l'an 1613, une partie du Collège de St. *Côme* ſe réunit avec les Barbiers, qui ne différoient plus des Chirurgiens ordinaires. L'Auteur, à ſon ordinaire, impute cette baſſeſſe, car il l'apelle de ce nom, aux intrigues des Médecins, ſans raporter la moindre preuve de cette accuſation. Cette union fut rendue autentique, du conſentement des deux Corps, en 1655 & en 1656, & les Barbiers réunis à St. *Côme*.

L'Acte porte qu'ils étoient réunis ſous l'autorité

(*a*) Pag. 294. (*b*) A la fin du L. IV.
(*c*) Au nombre de quatre en tout, *pag.* 278.

torité du Prémier Barbier du Roi, & ſous celle de la Faculté (*a*) de Médecine. Celle-ci fut ſi peu coupable, qu'en 1657 elle parut (*b*) en Parlement pour faire caſſer cette union, elle rougiſſoit de voir des Maneuvres aſſociés à un Corps, qu'elle avoit adopté, & à qui elle avoit fait part de ſes honneurs & de ſes immunités. Comme elle n'obtint point cette caſſation, elle demanda que les Chirurgiens, qui étoient cenſés avoir renoncé aux Lettres, n'euſſent plus à porter des titres que la Science ſeule accorde, ni à diſputer ou à enſeigner en public. L'Univerſité, choquée de la vue d'un Barbier-Docteur, apuia la Faculté. Le Parlement équitable acorda tout ce que demandoit la Faculté, il défendit aux Chirurgiens de ſe parer déſormais du titre de Bacheliers, de Docteurs, de Collège, de Leçon publique, de Diſpute, ni de Robe longue, ni du Bonnet. Aucune chicane n'eſt aſſez fine, pour empêcher de voir que les Chirurgiens ſe ſont dégradés eux-mêmes, & que la Faculté n'a jamais eu ni le pouvoir ni la volonté de les forcer à s'unir à des Barbiers.

De nouveaux procès ſuivirent cette réunion. La Chirurgie s'étoit confondue avec le Corps des Barbiers, la Faculté prétendit les mêmes droits ſur les Corps réunis, qu'elle avoit eu ſur celui des Barbiers. Ce tribut annuel étoit évalué à un écu d'or, ſomme reçue de toute antiquité,

(*a*) Pag. 322, 326.

(*b*) Pag. 322. L'union des deux Corps de Chirurgiens fut renouvellée encore en 1699, par les ſoins de Mr. *Félix*, Prémier Chirurgien, ſans que jamais la Faculté s'en ſoit mêlée. *Devaux*, pag. 580.

quité, & ils l'obtinrent par Arrêt (*a*) du Parlement en 1672 (*b*).

Mais la Chirurgie se releva bientôt de cette espèce d'infamie, dont elle s'étoit couverte elle-même. Les guerres, dont *Louis* XIV tourmenta l'Europe, le nombre prodigieux de Troupes qu'il eut à entretenir, de Batailles qu'il fit livrer, de siéges qu'il fit faire, l'usage universel de la Langue Françoise, qui mit les Chirurgiens en état de lire & de s'instruire, l'Anatomie rendue plus commune, & souvent commise à leurs soins, la dignité des Chirurgiens-Majors dans les Hopitaux & dans les Armées, l'état florissant des Sciences, sous le Regne de *Louis* XIV, tout concourut à les rendre plus instruits & plus respectés. *Descartes* fit tomber l'estime des Ecoles, & le Latin n'en imposa plus au Public. Les Médecins eux-mêmes ne se seroient-ils pas un peu négligés, dans le tems que leurs ennemis s'instruisoient? Leur Pratique trop uniforme n'auroit-elle pas revolté le Public?

Les Chirurgiens se firent de nouvelles Loix en 1699, qui ranimèrent l'émulation dans leur Corps. Ces Loix furent communiquées à la Faculté (*c*) qui les aprouva, preuve évidente de sa modération; car les droits aquis par la Médecine n'y étoient que nommés, & presque oubliés. Elle vit sans émotion le titre de Professeurs revivre à St. *Côme* (*d*), s'y ranimer, & le Pu-

(*a*) L'Arrêt est du 7 de Février 1660.

(*b*) Pag. 392. (*c*) Pag. 362.

(*d*) Ce nouvel Amphithéatre fut fondé par *Bienaise* & *Roberdeau*, Chirurgiens en vogue, & qui laissèrent assez de bien pour être les bienfaiteurs de leur Corps, *pag.* 380.

Public rendrè sa confiance aux Chirurgiens. Ce ne fut que depuis 1721, que lassés des insultes réitérées des Chirurgiens, & de la licence avec laquelle ils exerçoient la Pratique, les Médecins voulurent revendiquer leurs droits. Mais ils s'y prirent trop tard, & furent trop mal soutenus par des prémiers Médecins, étrangers à la Faculté. Les Chirurgiens devenus des modèles dans leur Art, aplaudis par les Etrangers, estimés par le Public, protégés par les Grands, soutenus par des prémiers Chirurgiens actifs & vigilans, obtinrent en 1743 un Arrêt, qui casse l'union des Barbiers avec les Chirurgiens, & qui rend à la Chirurgie les honneurs de la Robe longue, & leur liaison avec l'Université, en les assujetissant à prendre le degré de *Maitre ès Arts*. Les distinctions, que *Louis* XV vient d'acorder à Mr. *de la Peyronie*, quoiqu'elles ne l'égalent pas encore à Mr. *du Moulin*, servent pourtant de preuves, du crédit des Chirurgiens. Le titre de Médecin Consultant du Roi vient de lui être conféré, titre qui depuis plusieurs Siècles n'étoit pas sorti de la Médecine.

Nous n'en sommes point jaloux. La Chirurgie est un Art très utile, & le mérite n'est récompensé que de la main de l'équité même. L'unique reflexion qu'il y auroit à faire, ce seroit sur la Pratique de la Médecine. La raison demande que les Chirurgiens aient à l'étudier, ou a ne l'exercer pas. Jusqu'ici nous ne voyons point qu'ils l'étudient. Leurs Professeurs n'enseignent que l'Anatomie & la Chirurgie, & comment enseigneroient-ils ce qu'ils n'ont point apris. Les Ecoliers en Chirurgie ne fréquentent point

les

les Ecoles des Médecins, ou veut-on donc qu'ils s'inſtruiſent dans une Science ſi étendue & ſi difficile? Où prendre les idées de la Botanique, de la Chymie, de la Matière Médicale, des Signes, de la Théorie, articles ſi eſſentiels de la Médecine, & ſans leſquels ils ne peuvent devenir que des Charlatans?

Nous avons déja fait voir, que la réunion entière des deux Corps n'eſt pas une choſe à ſouhaiter. Il ſeroit donc ſalutaire au Public, que l'Art de guérir reſtât ſéparé, & que les Loix bornaſſent les Chirurgiens, comme elles bornent les Médecins. Par-là les haines & les jalouſies ſe trouveroient éteintes, comme elles l'ont été dans le 16 Siècle, & chaque Membre des deux Corps auroit plus d'eſpérance d'aprocher de la perfection de ſon Art. Pour l'Anatomie, elle eſt le fondement des deux Arts, elle doit donc leur être commune. C'eſt avec indignation que je vois un Auteur tiré du ſein de la chicane, faire un Monopole d'un Art ſi néceſſaire (*a*). Si les Médecins-Prêtres de Paris, ſi quelques-uns de leurs Succeſſeurs indolens, ont négligé l'Anatomie, combien n'y en a-t-il pas qui l'ont cultivée? On cite *Riolan* pour prouver (*b*), que les Chirurgiens ſont les propriétaires de l'Anatomie, *Riolan*, le Prémier Anatomiſte de ſon Siécle & Docteur Régent de la Faculté. Peut-on oublier les mérites de *Sylvius*, de *Vidus Vidius*, de *Rouſſet*, de *Pecquet*, de *Duverney*, de *Winſlow*? Oſe-t-on comparer à ces grands noms ce petit nombre de Chirurgiens François, qui ont enrichi l'Ana-

(*a*) Pag. 370. (*b*) Pag. 99.

natomie? Parmi quatre cens Anatomiſtes, qui ont fleuri depuis le rétabliſſement des Sciences, nous ne trouvons qu'une vintaine de Chirurgiens, dont *Rouhault* & *Cowper* ſont les ſeuls qui ſe ſoient diſtingués par quelque découverte. Si nous voulions rendre critique pour critique, il nous ſeroit trop aiſé de faire voir, que la plus grande partie de ces Chirurgiens-Anatomiſtes n'a fait que compiler leurs Ecrits; que les plus ſavans d'entre eux ont introduit plus d'erreurs (*a*) à l'Anatomie, qu'ils n'ont fait de découvertes, & que leurs diſſections ſont trop groſſières, trop hâtées, pour étendre les bornes de cette Science. Voudroient-ils ôter les Cadavres à des *Morgagni*, des *Albinus*, des *Winſlow*, pour les confier à des *Garengeots*, à d'autres noms plus obſcurs encore? Nous leur demandons, de quelles découvertes ils ont enrichi l'Anatomie, & ce qu'ils ont à comparer à celle de la Circulation, des Vaiſſeaux lactées, des lymphatiques, des Conduits ſalivaux. En un mot, tout ce que l'Anatomie à de plus brillant, & toute la perfection où nous la voyons de nos jours, eſt due à des Anatomiſtes-Médecins, éclairés par l'étude, & dont les yeux & les mains ſont dirigés par des idées ſupérieures. On a joint deux Appendices à cet Ouvrage. La prémière conſiſte en Chartres, & Pièces originales, concernant l'hiſtoire de la Chirurgie; & leurs Statuts,

(*a*) C'eſt ainſi que *Pineau* a nié l'Hymen, établi quatre caroncules imaginaires, & donné des figures de Fœtus humains, dont les marques de ſupoſition ſautent aux yeux. C'eſt ainſi que *Mery* a tâché d'introduire une hypothèſe erronée, ſans compter ſa miſérable deſcription des Muſcles de l'Oreille, la Corde du Tambour priſe pour un Tendon, & tant d'autres fautes groſſières qu'il a faites.

tuts, réfondus en 1609, y ſont raportés dans les deux Langues.

Le ſecond Suplément conſiſte dans un *Index funéreus des Chirurgiens de St.* Côme, fait par Mr. *Devaux*. Las d'écrire, & craignant d'avoir fatigué nos Lecteurs, nous ne ferons pas d'Extrait de ce petit Ouvrage, où il y auroit une infinité de négligences à relever (*a*), & où les éloges les plus ſublimes ſont profanés d'une manière indécente à des gens dont la Poſtérité y aprend les noms pour la prémière fois.

(*a*) Il fait bombarder Genève par *Louis* XIV, au-lieu de Genès, *pag.* 574. Il place la paix de Bade dans celle de Bâle, *pag.* 601. Les grands ſuccès dans l'Opération du Cancer, qu'il attribue à Mr. *le Dran* le Père, aboutirent à le dégouter de cette Opération, qu'il abandonna entierement avant ſa mort.

ARTICLE X.

PUBLII VIRGILII MARONIS GEORGICORUM, *&c.* THE GEORGICKS OF VIRGIL, *&c.*

C'eſt-à-dire:

LES GEORGIQUES DE VIRGILE *avec une Traduction & des Notes* Angloiſes, *par* JEAN MARTYN, *Membre de la Société Royale & Profeſſeur en Botanique dans l'Univerſité de Cambridge. A* Londres *par* R. Reily *pour* T. Osborn *en Gray's Inn* 1746. 8. de 487 *pages*, ſans l'Epitre Dédicatoire, la *Préface*, une courte *Addition* & l'*Index*.

NOus avons un ſi grand nombre d'Ouvrages deſtinés à faciliter l'intelligence des anciens

ciens Auteurs, qu'on croiroit inutile d'en entreprendre de nouveaux dans ce genre; cependant on eſt encore éloigné du degré de perfection auquel il me ſemble qu'on peut parvenir, & vers lequel on s'avance tous les jours. Les progrès ſeroient plus rapides, ſi les Commentateurs étoient moins ardens à multiplier qu'à perfectionner leurs Ouvrages, & plus attentifs à éclaircir l'Auteur ſur lequel ils travaillent, qu'à faire parade de leur ſavoir.

On n'eſt pas obligé de faire entrer dans un Edifice tous les matériaux qu'on peut avoir préparés. Des ornemens ſuperflus ne couvrent pas un défaut de briéveté & de préciſion. Peut-être Mr. *Martyn* n'a-t-il pas fait aſſez d'attention à cette règle; mais le Lecteur s'en trouvera dédommagé par un grand nombre de Remarques utiles & curieuſes.

La Préface n'eſt pas une des parties les moins eſtimables de ce Livre. On y trouve des reflexions judicieuſes ſur l'utilité de l'Agriculture, & ſur l'eſtime qu'avoient pour elle les anciens Romains. Mr. *Martyn*, ſuivant l'uſage des Commentateurs, loue avec complaiſance l'Auteur & l'Ouvrage ſur leſquels il a travaillé. *Le goût général s'accorde avec celui de* Virgile, qui regardoit les Géorgiques comme la plus parfaite de ſes productions..... *La nobleſſe des expreſſions & la variété des tours* ſont réunies à la *juſteſſe & à la beauté des deſcriptions & des comparaiſons*..... Les idées ſont ſouvent exprimées *par le nombre & par la cadence des vers*.... *Les digreſſions ſont intéreſſantes*, & elles ne font point perdre de vue l'objet principal..... Enfin on ne

peut

peut qu'admirer *la délicateſſe avec laquelle le Poëte dépeint les violens effets de l'Amour.*

Ces éloges ſont mérités. Les Géorgiques ſont certainement une des plus belles productions de l'Eſprit humain ; cependant je n'oſerois pas dire qu'*à peine on pourroit y trouver une phraſe qu'on ſouhaitât qui n'y fût pas, ou un mot qu'on pût changer, ſans que la propriété ou la délicateſſe de l'expreſſion en ſouffrît. Virgile* eſt très chaſte dans ce Poëme ; mais je crois qu'il y a quelques vers qui pourroient faire ſouffrir *la modeſtie d'une Vierge.*

Pourquoi ne pas avouer qu'il y a des choſes blâmables dans un Ouvrage excellent ? Cet aveu, qui ſeroit à craindre pour un Poëte médiocre, ne ſauroit porter atteinte à la réputation d'un Auteur qui ſera admiré dans tous les Siècles. On perfectionneroit le goût, & on exciteroit l'émulation des Jeunes-gens, en leur montrant que les plus beaux Génies ont fait des fautes. Jamais on n'eſt plus capable d'aprocher des grands Maîtres que quand on connoit juſqu'à leurs défauts.

Peut-on n'être pas bleſſé de la manière ſervile avec laquelle *Virgile* fait ſa cour à l'Empereur au commencement du prémier Livre ? Ce n'eſt pas aſſez que de lui promettre une place dans le Ciel : *Auguſte* n'aura qu'à choiſir celle qui lui plaira, & les autres Dieux ſeront trop heureux de lui abandonner leur Empire. Un flaterie ſi exceſſive eſt impardonnable, même à un Poëte. Elle devoit paroitre impie à la multitude, & ridicule aux Philoſophes.

On trouve quelquefois dans les Géorgiques des

des vers qui ſemblent déplacés (*a*). Je mets dans ce rang le 47 du prémier Livre & les deux ſuivans. De quelque manière qu'on les entende, (car les Commentateurs ne s'accordent pas), ils auroient été mieux après le vers 70.

Un Auteur, en reliſant ſon Livre, trouve ſouvent de nouvelles idées ſuſceptibles de tour & de beauté. Il s'en occupe, il les range, il les exprime, il les polit; elles lui plaiſent & avec raiſon; mais quand il s'agit de les enchaſſer, il eſt rare qu'elles puiſſent ſe placer heureuſement dans le Corps de l'Ouvrage. On s'aperçoit qu'elles y ont été inſérées après coup. Le déſir qu'avoit *Virgile* d'embellir ſes Géorgiques, qu'il retouchoit continuellement, l'a fait tomber dans ce défaut. Je n'en citerai qu'un exemple, c'eſt celui de la courſe des Chars, Livre troiſième, vers 103 & ſuivans, juſqu'au 123. Le Poëte parloit des attentions qu'on doit avoir pour le choix d'un Cheval dont on veut avoir de la race. *Examinez*, dit-il, *avec ſoin, s'il a du feu, & ſur-tout quel eſt ſon âge. Conſidérez enſuite ſes autres qualités & celles des Chevaux de la même race* (*b*), *à quel point ils ſont ſenſibles à la honte d'être vaincus, & à la gloire de vain-*

(*a*) Le Père *de la Rue*, & après lui l'Abbé *des Fontaines*, prétendent que l'invocation à *Mécène*, qui eſt au vers 40 du ſecond Livre, a été tranſpoſée, elle ne paroit pas en effet être à ſa place.

(*b*) Mr. *Martyn* n'a pas mieux compris que les autres Commentateurs le ſens de ces mots *prolemque parentum*, il me paroit évident qu'il s'agit des frères ainés, ſi on peut parler ainſi du Cheval qu'on a deſſein de choiſir, & par leſquels *Virgile* veut qu'on juge de ce que ſera le cadet. Cette faute en a occaſionné une autre dans le vers ſuivant, où les Interprêtes ſe ſont auſſi trompés.

vaincre. Ne voyez-vous pas, continue-t-il.... Le Lecteur s'attend qu'on va faire quelques remarques sur l'émulation des Chevaux, & point du tout, on ne lui parle que de choses tout-à-fait étrangères au sujet. *Ne voyez-vous pas, lorsque dans les combats de la course, deux Chars s'élancent dans la carrière, que les Jeunes-gens qui les conduisent .... se panchent sur leurs Courtiers*, &c. *Virgile* revient ensuite à son sujet aussi brusquement qu'il s'en étoit écarté. *Quand vous aurez eu*, dit-il, *toutes ces attentions*, &c. Mais quelles attentions? Ce sont celles dont on a parlé vingt vers auparavant. Je suis persuadé que quiconque examinera cette description, conviendra que c'est un morceau ajouté; &, quoiqu'il soit admirable, ce n'est pas moins un défaut de ne l'avoir pas inséré avec plus d'art.

On sera peut-être surpris que j'ôse critiquer quelque chose dans cette charmante digression qui termine le IVme Livre, je veux dire la fable d'*Orphée* & d'*Eurydice*. Les vers en sont coulans, la narration intéressante, les expressions bien choisies, les sentimens vifs, tendres, & délicats, quoique naturels. Ce morceau passe avec raison pour un Chef-d'œuvre. Cependant je suis fâché que *Virgile* ait mis cette histoire dans la bouche de *Prothée*. Ce Dieu bourru, qui ne rendoit ses Oracles que quand il s'y voyoit forcé, & qu'après avoir fait inutilement tous ses efforts pour effraier par ses Métamorphoses celui qui le consultoit; ce Dieu, qui étoit toujours irrité de la violence qu'on lui faisoit, qui, en commençant son discours, grince les dents & lance des regards furieux; un tel Dieu est-il propre à faire

le

le récit le plus fleuri & le plus touchant ? Eſt-il naturel, qu'impatient de ſe débaraſſer de l'importun *Ariſtée*, il ſe plaiſe à s'étendre ſur les circonſtances les plus intéreſſantes ; qu'attendri lui-même, il faſſe des apoſtrophes à *Eurydice* ; en un mot qu'il employe un long diſcours, lorſque cinq ou ſix vers pouvoient ſuffire ?

Mr. *Martyn*, dans la ſeconde Partie de ſa Préface, rend compte des ſoins qu'il s'eſt donnés pour rendre ſon Livre auſſi utile qu'il lui étoit poſſible. Il a comparé un grand nombre d'Editions, & s'eſt ſervi de ſept Manuſcrits (*a*) qu'il a tous collationnés lui-même. Il a principalement ſuivi le Texte d'*Heinſius*, dont il ne s'eſt jamais écarté ſans de fortes raiſons, & il n'a fait aucun changement ſur de ſimples conjectures, ni ſur l'autorité d'un ſeul Manuſcrit.

A l'égard des Notes, il a *conſulté les plus habiles Commentateurs*, dont il s'eſt *aſſez ſouvent éloigné* ; mais il en donne les raiſons. Il eſt entré dans de grands détails pour faire connoître les plantes dont parle *Virgile*. Ses Remarques ſur ce ſujet répondent à ce qu'on devoit attendre d'un Profeſſeur en Botanique. Il a communiqué celles qui regardent l'Aſtronomie à un des plus fameux Aſtronomes, dont il a le bonheur d'être Ami. Son but, dans la Traduction, n'a point été *de donner aucune idée du ſtyle du Poëte ; mais ſeu-*

(*a*) L'un de ces Manuſcrits eſt dans la Bibliothèque du Roi, un autre à *Cambridge* dans la Bibliothèque Royale, le 3 à *Oxford*, dans celle de *Bodley* ; deux font partie de la Bibliothèque d'*Arondel*, & appartiennent à la Société Royale, & les deux autres ſont au Docteur *Mead*.

seulement d'en faciliter l'intelligence aux moins habiles.

Je ne regarde pas cette Traduction comme la partie principale de l'Ouvrage. Elle est plus littérale qu'élégante, & elle a par conséquent les défauts attachés à ce genre de Traduction. J'en donnerai quelques exemples.

(*a*) *Media fert tristes succos, tardumque saporem*
Felicis mali.

Ce que le Traducteur rend ainsi. *La Médie produit des sucs amers, & le gout tardif de la pomme heureuse.* Que signifient toutes ces expressions, *produire des gouts, des gouts tardifs, la pomme heureuse*?

(*b*) —— *Tædas sylva alta ministrat,*
Pascunturque ignes nocturni & lumina fundunt.

Les forêts fournissent des flambeaux & les feux nocturnes sont entretenus & répandent leur lumière. On croiroit, en lisant cette Traduction, que *Virgile* veut parler du feu des foyers; cependant il ne s'agit que des branches des bois résineux, dont on se servoit autrefois & dont on se sert encore en quelques endroits en place de chandelles.

(*c*) *Est in Carpathio Neptuni gurgite vates*
Cæruleus Proteus, magnum qui piscibus æquor
Et juncto bipedum curru metitur equorum.

Il

(*a*) Liv. 2. Vers 126. Voici l'Anglois. Media *bears bitter juices & the slow taste of the happy apple.*

(*b*) Liv. 2. Vers 431. L'Anglois est encore plus Littéral: *The tall wood affords torches & the nocturnal fires are fed, & spread their light.*

(*c*) Liv. 4. Vers 388. *There is a Prophet in the Carpathian*

Il y a un Prophète dans le Golphe Carpathien de Neptune, c'eſt le bleu Prothée, qui meſure la grande Mer avec des Poiſſons & avec ſon Chariot tiré par des Chevaux à deux piés. Si l'on n'avoit pas devant les yeux le Latin de *Virgile*, entendroit-on ce François?

Il y a pluſieurs endroits rendus dans le même goût. L'Auteur auroit pu être plus élégant & plus intelligible, ſans être moins littéral. Mais s'il faut abandonner cette Traduction aux commençans pour leſquels elle eſt deſtinée, & à qui elle peut en effet être très utile, il n'en eſt pas de même des Notes, où les plus habiles trouveront des choſes dignes de leur curioſité. Je raporterai le précis de quelques-unes de ces Notes pour en donner une idée.

— (*a*) *Nemorumque Jovi quæ maxima frondet Eſculus.*

Il n'eſt pas facile de déterminer ce que c'eſt que l'*Eſculus*, qui eſt le même Arbre que les Grecs nomment φηγος; mais celui-ci n'eſt point le Hêtre, ou *Fagus* des Latins, comme pluſieurs l'ont cru, trompés par la reſſemblance des noms. Il paroit vraiſemblable à notre ſavant Profeſſeur, que l'*Eſculus* eſt cette ſorte de Chêne connue dans quelques parties de l'Angleterre ſous le nom de *Bay-oak*, & qui eſt apelée par *C. Bauhin*, *Quercus latifolia mas quæ brevi pediculo eſt.*

On traduit communément *Caſia* (*b*) par *Lavende.*

thian gulph of Neptune, blue Protheus, who meaſures the great ſea with fiſhes, and with his chariot drawn by two-legged horſes.

(*a*) Liv. 2. Vers 15. (*b*) Liv. 2. Vers 213.

vende. Mr. *Martyn* trouve en comparant *Théophraſte*, *Pline* & *Dioſcoride*, que c'eſt une toute autre plante, bien différente auſſi du κασία des Grecs. On ne peut preſque douter, dit-il, que ce ne ſoit celle que les Grecs nommoient κνέωρον, puiſque *Pline* nous aprend que le *cneoron* s'appelloit auſſi *caſia*. Le *cneoron*, qui avoit encore le nom de *Thymelæa*, eſt la plante qui porte les *grana gnidia* ou *cnidia*. Celle d'où on les tire eſt le *Thymelæa lini folio* C. B. Les Allemans ont ces grains du *Mézéréon*, qui eſt une eſpèce de *Thymelæa*.

(*a*) —— *Si pinguis agros metabere campi*
Denſa ſere; in denſo *non* ſegnior ubere *Bacchus*.

La plupart des Commentateurs n'ont pas ſaiſi le ſens de ce dernier Vers, parce qu'ils ont cru que *denſo* étoit l'Adjectif d'*ubere*, au-lieu qu'il faut conſtruire: *Bacchus non eſt ſegnior ubere, in denſo. La vigne n'eſt pas moins fertile lorſque les ſeps ſont ſerrés. Segnior ubere* ſignifie *moins fécond*. Le mot *uber* ſe prend aſſez ſouvent dans ce ſens, comme on peut le voir par les paſſages de *Virgile* où ce mot ſe trouve, & que Mr. *Martyn* a tous ramaſſés.

(*b*) *Atque ubi concubitus* primos jam nota voluptas
Sollicitat, &c.

On a cru voir une contradiction entre *primos* & *nota*; mais, comme le remarque fort bien notre

(*a*) Liv. II. Vers 274. (*b*) Liv. III. Vers 130.

notre Auteur, c'eſt parce que l'on n'a pas fait attention que *voluptas* ne ſignifie pas ſeulement *plaiſir*, mais auſſi *deſir*; & c'eſt ce dernier ſens qu'il faut lui donner ici, *jam nota voluptas* exprime *des deſirs naiſſans*, le tems où la Jument commence à connoître les deſirs.

(a) *Diſce & odoratam ſtabulis accendere cedrum Galbaneoque agitare* graves *nidore* Chelydros.

Mr. *Martyn* croit que le *Chelydrus* eſt le même Serpent que les Grecs nomment ὑδροι. Il ſe fonde ſur ce que *Nicandre* dit que le *Dryinus*, s'apelle auſſi *Hydrus* & *Chelydrus*. La morſure en eſt très venimeuſe au raport de *Galien*, qui ajoute que ce Serpent a une odeur ſi forte, que ceux qui s'en aprochent pour le tuer, trouvent enſuite une grande puanteur aux odeurs les plus agréables. C'eſt ſans doute à cauſe de cette puanteur que *Virgile* les apelle *graves*.

Il y a une grande diſpute entre les Commentateurs, s'il faut traduire *numina læva* (b), par *Divinités ennemies* ou *favorables*. C'eſt un plaiſir de voir les épais bataillons d'autorités contraires que chaque parti forme pour ſa défenſe. *Quis tantas componere lites .... audeat?* Mr. *Martyn* n'eſt point effraié de l'entrepriſe. Il viſite avec ſoin les Armées ennemies, compare le mérite des Chefs, la valeur des Soldats & la bonté des armes dont ils ſe ſervent. Après ce long examen il ne craint point de promettre la victoire à ceux qui tiennent pour *Divinités ennemies*, & ſe range ſous

(a) Liv. III. Vers 415. (b) Liv. IV. Vers 7.

ſous leurs étendars. Ne pourroit-on point apliquer ici ce paſſage de *Virgile*? *Hæc certamina tanta.... Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcent.* Je crois qu'on peut défendre l'opinion de notre Profeſſeur en prenant une voie plus abrégée. *Lævus* au ſimple ſignifie *qui eſt du côté gauche*. Quand il eſt joint à un nom d'Oiſeau ou à quelque choſe qui a raport aux Augures, on peut douter s'il s'agit d'un Augure favorable ou funeſte, parce que quelques-uns étoient crus favorables, quand ils paroiſſoient à droite, & d'autres quand ils paroiſſoient à gauche; mais quand le mot *lævus* eſt au figuré, il ne ſe prend jamais en bonne part, du moins je ne me rapelle pas d'en avoir vu un ſeul exemple: or il eſt clair qu'il ſe prend ici au figuré; il faut donc traduire comme a fait Mr. *Martyn*.

(*a*) *Ipſa autem, ſeu corticibus tibi ſuta cavatis*
Seu lento fuerint alvearia vimine texta, &c.

Le Liège, remarque notre Auteur, étoit apellé chez les Latins *cortex* par excellence. On en faiſoit les ruches, à ce que dit *Columelle*, & *Varron* prétend que les ruches de Liège ſont les meilleures, il y a donc apparence que ce ſont celles-là que déſigne *Virgile* par *alvearia ſuta corticibus cavatis*.

Nous avons un grand nombre de fleurs connues ſous le nom de *Jacynthes*; mais aucune ne reſſemble à celle dont les Poëtes nous parlent. Notre ſavant Botaniſte remarque dans ſa Note ſur

(*a*) Liv. IV. Vers 33.

ſur ce Vers de *Virgile*, & *ferrugineos Hyacinthos* (*a*), que la *Jacynthe* des Poëtes eſt la même que le *vaccinium*. Les Eoliens écrivoient ὑάκινθος, dont le diminutif eſt ὑακίνθιον, qui répond à *vaccinium* en Latin. Il conclut d'un grand nombre de paſſages qu'il raporte, que la figure de cette fleur doit être ſemblable à celle d'un Lis; mais qu'elle eſt rouge & qu'on doit trouver ſur ſes pétales les Lettres A I. Il eſt perſuadé que cette fleur ſi célèbre eſt le *Lilium floribus reflexis*, ou *Martagon*, & peut-être cette même eſpèce qui eſt connue ſous le nom de *Martagon Impériale* (Imperial Martagon). Les fleurs de la plupart des eſpèces de *Martagon* ont pluſieurs taches d'une couleur plus foncée. J'ai ſouvent vu, dit-il, que ces taches en s'uniſſant formoient en pluſieurs endroits les Lettres A I.

Les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettent pas d'entrer dans un plus grand détail. Il me paroit que notre ſavant Profeſſeur s'eſt en général déterminé pour le meilleur ſens. Voici cependant quelques endroits où je ſoupçonne qu'il s'eſt trompé.

(*b*) —— *Tuque ô, cui* prima *frementem Fudit equum magno* tellus *percuſſa tridenti Neptune.*

Prima ſe prend ici pour l'Adverbe, dit Mr. *Martyn*. Les Adjectifs au neutre pluriel ſont ſouvent mis pour des Adverbes; & même *Virgile* s'eſt ſervi de *prima* de la même manière dans ce Vers.

Prima

(*a*) Liv. IV. Vers 183. (*b*) Liv. I. Vers 62.

Prima Ceres ferro mortales vertere terram .... Instituit. Mais dans ce dernier Vers, *prima* est un véritable Adjectif. D'ailleurs *Horace* décide la question sur le sens qu'on doit donner à *prima tellus*. Aparemment que notre Auteur ne s'est pas rapellé que ce Poète parlant de la frugalité des anciens tems, s'écrie (*a*) .... *hos utinam inter — Heroas natum* tellus *me* prima *tulisset! Prima tellus* ne peut signifier dans *Horace* que *dans les anciens tems*, dans les tems où la Terre étoit encore jeune. Je voudrois donc traduire de cette manière le passage de *Virgile*. *Et vous, ô Neptune, qui d'un coup de votre redoutable trident fites autrefois sortir le cheval du sein de la Terre.*

Je ne puis penser avec Mr. *Martyn* que le Poète dans ce Vers :

(*b*) *Unde prius lætum* siliquâ quassante *legumen Sustuleris.*

fasse allusion à la manière dont les Romains écossoient les Fêves. On cueille communément ces sortes de Légumes, quand ils sont secs ; & la gousse pleine de son fruit se remue de côté & d'autre, & fait un petit bruit. Le Poète exprime ce mouvement par *siliquâ quassante*, comme il exprime ensuite par *sylvam sonantem*, le bruit que ce mouvement occasionne.

(*c*) *Contemplator item cùm se nux plurima sylvis Induet in florem.*

Remarquez aussi, traduit Mr. *Martyn*, *quand le Noyer*

(*a*) Sat. 2. Liv. II. Vers 91. (*b*) Liv. I. Vers 74.
(*c*) Liv. I. Vers. 187.

Noyer aura une grande abondance de fleurs; & il prétend dans la Note que *plurima* marque l'abondance des fleurs. Je ne puis me rendre à cette opinion. *Nux plurima* signifie *un grand nombre de Noyers*, & cet Adjectif eſt néceſſaire, pour avertir qu'il ne faut pas juger ſur un ſeul arbre, mais ſur la généralité. Au reſte Mr. *Martyn*, contre l'avis de preſque tous les Interprètes, veut qu'il s'agiſſe ici du *Noyer* & non de l'*Amendier*.

(*a*) *Inſeritur vero ex fœtu Nucis Arbutus horrida*
Et ſteriles Platani malos geſſere valentes.

On a beaucoup critiqué ces Vers, car l'opinion commune eſt que les Greffes ne réuſſiſſent que ſur des ſujets de la même eſpèce. Notre Auteur croit qu'il ſuffit, pour la juſtification de *Virgile*, de lire un paſſage de *Columelle*, qui contient une méthode d'enter avec ſuccès toutes ſortes de Greffes ſur toutes ſortes de ſujets. Je ne penſe pas de même: il n'eſt peut-être pas impoſſible que de telles Greffes ne réuſſiſſent quelquefois; mais il n'eſt pas moins certain que le Poète donne-là un fort mauvais précepte.

Le Vers qui ſuit a fort embaraſſé les Interprètes.

(*b*) Caſtaneæ fagos, *Ornuſque incaluit albo*
Flore Pyri.

Notre Profeſſeur après avoir examiné les différentes manières de lire & d'expliquer ce paſſage, s'arrête à la leçon ordinaire. Il prétend que du tems

(*a*) Liv. II. Vers 69. (*b*) Ibid. 71.

temis de *Virgile* on estimoit davantage le fruit du Hêtre que les Chataignes, & qu'ainsi on pouvoit fort bien greffer un Hêtre sur un Chataigner. Je ne sais si cette idée est préférable à celle des Commentateurs, qui mettent un point après *Castaneæ*, & en font le génitif de *malos*. *Fagos* est alors censé un Nominatif Grec; c'est ainsi que l'a traduit l'Abbé *Des Fontaines*. Pour dire la vérité, je ne trouve aucune des explications qu'on a données satisfaisantes, & je mettrois ces 3 ou 4 Vers au nombre de ceux qu'on souhaiteroit qui ne fussent pas dans les Géorgiques.

(*a*) *Sunt Thasiæ vites, sunt & Mareotides albæ.*

On doute si le Vin Maréotique est du Vin d'*Alexandrie*, de *Barca* ou d'*Epire*. Mr. *Martyn* se donne beaucoup de peine pour éclaircir cette importante question, & enfin il décide que c'est un Vin d'Egypte. *Heraca*, dit-il, semble favoriser cette opinion, car il nous représente *Cléopatre* comme s'enivrant de ce Vin. *Mentemque limphatam Mareotico*. Je croirois au contraire que, puisque *Cléopatre* faisoit la débauche avec ce Vin-là, il faloit que ce fût un Vin étranger.

(*b*) —— *Glebaque* versis
Æternum *frangenda bidentibus*.

Il paroit que notre savant Botaniste n'a jamais vu travailler à la Vigne. Il traduit *versis*, *recourbés*, & il prétend dans sa Note que *Virgile* a voulu exprimer

(*a*) Liv. II. Vers 91. (*b*) Liv. II. Vers 101.

primer par ce mot la courbure des dents du Hoyau (*bidens*). Quand les Ouvriers labourent la Vigne, ils en lèvent presque à chaque coup d'assez grosses mottes ; mais ils ne font que *tourner* leur instrument, avec la tête duquel ils frapent sur elles & les brisent. Voila en même tems la raison du mot *æternum* & de *versis bidentibus*.

(a) —— *Cessere Magistri*
Phillyrides Chiron, *Amythaoniusque* Melampus.

Virgile fait ici la description d'une Peste affreuse, contre laquelle tout l'art des Médecins se trouvoit inutile. Mr. *Martyn* croit qu'il s'agit de la personne même de *Chiron* & de *Mélampe*. Il se sert de ce principe pour prouver que le Poëte ne parle pas de la Peste d'Athènes ; mais d'une beaucoup plus ancienne, & qui avoit même précédé l'expédition des Argonautes. Je suis surpris qu'il n'ait pas vu que *Chiron* & *Mélampe* désignent les Médecins en général. Est-il nécessaire de prouver que *Virgile* ne parle pas de la Peste d'Athènes ? Il dit lui-même que ce fut *sur les Alpes*, *dans la Noricie*, &c. (Païs certainement fort éloignés d'Athènes) que cette Peste fit de si grands ravages.

On ne peut pas reprocher à Mr. *Martyn* un défaut assez ordinaire aux Commentateurs, qui est de laisser sans éclaircissement des endroits où l'on souhaiteroit le plus d'en trouver. Je raporterai cependant deux passages qui me paroissent mériter des Remarques, & sur lesquels je tâcherai de supléer au silence des Interprètes.

Au

(a) Liv. III. Vers 549.

Au 25 Vers du prémier Livre le Poëte parle ainſi à *Auguſte*.

—— *Incertum eſt urbes ne inviſere* Cæſar
Terrarumque velis curam, & te maximus orbis
Auctorem frugum, tempeſtatumque potentem
Accipiat, cingens materna tempora myrtho.
An Deus immenſi venias maris, &c.

Quel eſt le Subſtantif de *cingens*? Eſt-ce *orbis*, ou *Cæſar*? Quelque parti que l'on prenne, le ſens ne ſera pas fort bon. S'il paroit plus raiſonnable de joindre ce Participe à *Cæſar*, la conſtruction devient plus forcée, & d'ailleurs pour quelle raiſon *Auguſte* allant ſuccéder à *Jupiter* ſe couronnera-t-il de Myrthe? On ne trouvera que des raports éloignés entre cette plante conſacrée à *Vénus* & le trône de l'Univers. Pour réſoudre ces deux difficultés, je finirois la période à *Accipiat*, & je ferois de *cingens* le ſujet du Verbe ſuivant.

Accipiat. Cingens materna tempora myrtho
An Deus immenſi venias maris, &c.

La conſtruction eſt alors toute naturelle, & l'on voit la raiſon qui pourroit engager *Auguſte* à préférer l'Empire des Mers. Il ſe ſouvient que la Mer a donné naiſſance à *Vénus* ſa Mère, & il eſt naturel qu'allant ſe mettre en poſſeſſion de cet Empire il ſe couronne de Myrthe.

(*a*) —— Spretæ *Ciconum* quo munere *matres*.
Virgile

(*a*) Liv. IV. Vers 520.

Virgile commence par ces mots le récit de la mort d'*Orphée*, dont il vient de peindre la douleur & les occupations. On ne s'acorde pas ſur la leçon de ce Vers; les uns liſent *ſpretæ*, & les autres *ſpreto*. Mr. *Martyn* préfère *ſpretæ*, & traduit: *Les Dames Ciconiennes outragées du mépris qu'*Orphée *avoit pour elles*, &c. Le Père *De la Rue* lit *ſpreto*, & ajoute dans ſon interprétation Latine le mot *nuptiali*, *ſpreto quo munere* nuptiali; mais *quo* doit ſe raporter à quelque choſe dont on ait parlé auparavant, & l'on ne trouve rien qui y ait aucun raport dans ce ſens. D'ailleurs *munus* ne ſauroit ſignifier ſeul *munus nuptiale*. Je ſais que *Catulle* s'en ſert dans un ſens qui paroit favoriſer celui que la plupart des Commentateurs ſemblent lui donner ici.

——— ——— *At boni*
Conjuges bene vivite, &
Munere *aſſiduo valentem*
Exercete juventam. Epith. ad fin.

Mais la ſignification de *munere* eſt ſuffiſamment déterminée dans ces Vers de *Catulle*, & elle ne l'eſt point dans *Virgile*. J'entendrois donc ce paſſage tout autrement. Je lirois *ſpreto*, qui eſt une leçon auſſi autoriſée que l'autre, & j'entendrois par le mot *munere*, *les fonctions*, *les occupations d'Orphée*. Accablé de ſa douleur il ne pouvoit ſouffrir d'autre occupation que celle de déplorer la perte qu'il avoit faite. La cauſe de ſon affliction auroit dû paroître reſpectable à des Femmes; mais *les Dames Ciconiennes* inſenſibles à la beauté de ſes chants, ſans égard pour cet Epoux infortuné, & *mépriſant un homme qui*, au lieu de

ſe

se consoler avec elles, *passoit les jours & les nuits à regretter sa chère* Eurydice, *le massacrèrent*, &c. Le motif de la fureur de ces Dames étoit connu par la Fable, & facile à deviner. *Virgile* se contente de l'insinuer, & préfère une idée qui augmente l'intérêt qu'on prend au malheur d'*Orphée*.

ARTICLE XI.

LA SAINTE BIBLE, ou *le Vieux & le Nouveau Testament*; avec un Commentaire Littéral, composé de Notes choisies, & tirées de divers Auteurs Anglois. *Tom.* III, *première Partie*, contenant le quatrième Livre de *Moïse*, ou les *Nombres*, de 328 *pages*, sans compter la *Préface* & la *Table des Matières*; & *seconde Partie*, contenant le cinquième Livre de *Moïse*, ou le *Deutéronome*, de 364 *pages*, sans la *Préface* & les *Tables* qu'on imprime actuellement. A la Haye chez *Jean Swart*, 1746.

LA prémière Partie du troisième Tome de ce *Commentaire* paroit déja depuis quelque tems; & nous en aurions parlé plutôt, si nous n'avions cru qu'il valoit mieux attendre la publication de la seconde pour rendre compte de tout le Tome à la fois. Elles se sont suivies de si près l'une l'autre, que, sans l'aveu que nous venons de lui en faire, le Public ne se seroit peut-être pas aperçu de notre silence à cet égard. Au reste, la Partie de cet Ouvrage, que nous annonçons aujourd'hui, n'est en rien inférieure aux précédentes. L'on y remarque le même bon goût dans le

le choix des Notes, la même netteté dans leur arrangement, & la même préciſion dans la manière de les exprimer. Il ſuffira donc, pour donner une juſte idée de ce Tome, de renvoyer aux Extraits, que nous avons donnés des précédens, & de nous arrêter aujourdhui uniquement à quelques particularités, qui ſerviront à confirmer le jugement avantageux que le Public a porté des précédens, & la bonne opinion qu'il a conçu de tout l'Ouvrage.

Parmi les choſes que les Iſraélites avoient laiſſées en *Egypte*, & qu'ils regrettoient dans le Déſert, l'Hiſtorien Sacré place (*Nombres* XI, Verſet 6) *les Poiſſons qu'ils avoient pour rien, les Concombres, les Melons, les Poireaux, les Oignons & les Ails.* Comme ce Peuple ne mangeoit, depuis quelque tems, que de la Manne, il n'eſt pas étonnant qu'il regrettât cette variété d'Alimens qu'il avoit eue en Egypte. Cependant on ne laiſſe pas d'être ſurpris de voir que des plantes, aſſez peu eſtimées parmi nous, faſſent la matière de ſes regrets; & que le Poiſſon y fût à ſi bon marché. Le Commentaire de notre Auteur levera parfaitement ces deux difficultés.

„ Les Poiſſons, *dit-il ſur ce Verſet*, étoient „ en ſi grande abondance en Egypte, qu'on les „ avoit preſque pour rien. Outre ceux que le Nil „ fourniſſoit (*a*), on en tiroit beaucoup de la Mer. „ *Patrick.* Et comme la ſuperſtition en interdi- „ ſoit l'uſage, du moins aux Prêtres, en divers „ endroits de l'Egypte (*b*), on peut croire que „ les

(*a*) *Eſaie* XIX, Verſ. 8. *Diod. Sic.* Lib. I. pag. 31 & 32. & *Ælian. de Anim.* Lib. X. Cap. 42.

(*b*) *Hérodot.* Lib. II. Cap. 37.

„ les Iſraélites devoient les y avoir à grand mar-
„ ché. *Kidder*. Il y a actuellement trois Lacs
„ en Egypte, entre *Alexandrie* & *Tinah*, l'an-
„ cienne Péluſe, qui ſont ſi poiſſoneux, qu'un
„ ſeul de ces Lacs, apellé *Minzalah*, vaut à
„ l'Empereur Turc quarante mille Ecus par
„ an (*a*). *Hiſt. Univerſelle*, Tom. I, pag. 332.

„ *Des Concombres*... & *des Melons* (*b*). Ces
„ Fruits, inconnus dans les Déſerts de l'Arabie,
„ étoient communs & exquis en Egypte, à cau-
„ ſe de la chaleur du Climat, de l'humidité &
„ & de la graiſſe du terrein. *Ariſtote* remarque
„ que les Melons y étoient excellens par cette
„ raiſon (*c*). *Patrick*, *Parker*.

„ *Des Poireaux*, *des Oignons* & *des Ails*. Le
„ mot Hébreux, que nous avons rendu, après
„ les LXX, par celui de *Poireaux*, eſt *Chatzi-*
„ *rim*; & comme *Chatzir* ſignifie de l'herbe, ou
„ du foin, on conjecture que les LXX ont tra-
„ duit au hazard, plutôt déterminés par les mots
„ ſuivans que par la connoiſſance du terme mê-
„ me. *Ludolf* a tâché d'y ſupléer. Il dérive
„ *Chatzir* de l'Arabe; & entend par-là *la Lai-*
„ *tue*, ou autre eſpèce de Salade (*d*). Quant
„ aux *Oignons* ce que dit *Juvenal* (*e*), après
„ *Pline* (*f*), que les Egyptiens les regardoient
„ com-

(*a*) Sicard, *Mémoires des Miſſions*, Tom. VI. pag. 333.
(*b*) Mr. *Scheuchzer* traduit des *Melons* & *des Citrouil-*
les. Il obſerve que les Anciens appelloient *Concombres* &
Melons tous les Fruits de cette eſpèce, ainſi que *Saumaiſe*
l'a fait voir ſur *Solin*, pag. 673.
(*c*) *Prob. Sect.* 20. *Quæſt.* 32.
(*d*) Diſſ. *de Locuſtis*, Part. II. cap. 14.
(*e*) *Sat.* 14. (*f*) Lib. XIX. cap. 6.

„ comme des Dieux & n'ôſoient en manger; „ n'eſt pas mieux fondé que ce que quelques au- „ tres ont avancé au ſujet des Poiſſons. L'u- „ ſage de ces choſes n'étoit interdit qu'aux Prê- „ tres (*a*); encore ne ſauroit-on prouver que „ cette ſuperſtition fût auſſi ancienne que *Moï-* „ *ſe* (*b*). *Patrick* ".

On auroit pu ajouter que les Poireaux, les Oignons, les Ails, & autres pareils Légumes, étoient très communs en Egypte, & ſervoient d'Alimens au petit Peuple. C'eſt ce dont on ne ſauroit douter, ſi ce que raportent quelques Ecrivains eſt véritable; qu'on trouvoit gravé ſur la plus grande des Pyramides, qu'il en avoit couté ſeize cens Talens d'Argent, pour les Poireaux, les Oignons & les Ails, fournis aux Ouvriers.

L'on trouve dans le *Chapitre* XI des *Nombres* Verſet 31, un Miracle exprimé dans des termes ſur le ſens desquels les Interprètes ont été, & ſont encore partagés. Voici comment Mr. *Martin* les a rendus en François: *Alors l'Eternel fit lever un Vent, qui enleva des Cailles de devers la Mer, & les répandit ſur le Camp environ le chemin d'une journée, deça & delà, tout autour du Camp; & il y en avoit preſque la hauteur de deux coudées ſur la terre.*

C'eſt ici la ſeconde fois que Dieu avoit nourri ſon Peuple de cet Aliment miraculeux. D'abord ce fut dans le Camp de *Sin*; & ce fait eſt raporté *Exode*

(*a*) D. Clerici *Queſt. Sacr.* 15.

(*b*) Nous ajouterons ſur la foi des Voyageurs, que les Oignons & les Ails, dont les Orientaux font grand uſage, ſont beaucoup meilleurs & plus doux dans ces quartiers-là qu'en Europe. Voyez *Scheuchzer* & *D. Calmet*.

Exode XVI, Verſet 13. Enſuite il réïtéra ce Miracle dans le Déſert de *Paran*, comme il paroit par ce *Chapitre* XI des *Nombres*. Notre ſavant Commentateur, dans les Notes ſur l'*Exode*, avoit déja répandu beaucoup de jour ſur le genre d'Alimens que Dieu fournit alors aux Iſraélites; mais il s'étoit reſervé à traiter la matière dans un plus grand détail, dans ſon Commentaire ſur les *Nombres*. Qu'il nous ſoit permis de raprocher ce qui ſe trouve dans ces deux endroits; & l'on verra qu'il n'a rien laiſſé à déſirer de ce qu'on pouvoit raiſonnablement attendre de lui pour l'éclairciſſement de ce ſujet.

Le mot Hébreux, *Selav*, que Mr. *Martin* a rendu par *Caille*, ne ſe trouve que dans ces deux endroits, & dans le Verſet 40 du *Pſeaume* CV. *Joſéphe* (*a*) a cru qu'il ſignifioit des *Cailles*; mais les autres Ecrivains de ſa Nation ont retenu le mot Hébreu, ou l'ont traduit fort différemment. Parmi ces derniers, *Jonathan* a cru qu'il ſignifioit *des Faiſans*; *Abarbanel*, des *Oiſeaux de Mer*, & les Talmudiſtes veulent qu'il déſigne quatre eſpèces d'Oiſeaux: ſavoir des *Becquefigues*, des *Grives*, des *Faiſans* & des *Cailles*, que Dieu envoya dans cette occaſion à ſon Peuple (*b*). Les LXX & *Philon* ont traduit des *Ortygométres*, c'eſt-à-dire, des *Mères* ou *Rois de Cailles*; & la *Vulgate* auſſi-bien que *Kimkhi*, dans ſon Livre des *Racines Hébraïques*, l'entendent des *Cailles*.

Ces autorités n'ont point paru ſuffiſantes au ſavant

(*a*) *Ant. Jud.* Lib. III. cap. 1. §. 5.
(*b*) Voyez *Bochart*, *Hieroz. Poſt.* 2. Lib. I. cap. 14.

vant *Ludolf*, qui croit qu'il faut rendre le terme de l'Original par celui de *Sauterelles*. „ Il a donné (*a*) un très grand air de vraiſemblance à „ ſon ſentiment, en faiſant voir par quantité de „ paſſages des Anciens & des Modernes, qu'il y „ a une multitude inconcevable de Sauterelles „ dans l'Orient; qu'elles y ſont d'un goût excellent; que les Peuples de l'Arabie les prennent par monceaux & les conſervent dans le „ ſel; que ce que dit *Moiſe* des Animaux, dont „ il parle, que le vent les aporta, convient beaucoup mieux à des Sauterelles qu'à des Cailles; qu'il étoit plus facile au Peuple de prendre des Sauterelles que des Cailles; que ces „ Cailles, étendues autour du Camp, & ainſi „ expoſées aux rayons du Soleil, s'y ſeroient „ remplies de Vers; inconvénient qui n'étoit pas „ à craindre pour des Sauterelles ".

Quelque vraiſemblables que ſoient ces raiſons pour fixer le ſens d'un terme, ſuſceptible de pluſieurs, notre ſavant Commentateur, ſemble préférer celui des Anciens, qui a été adopté par *Bochart*, *D. Calmet*, *Stackhouſe*, *Shuckford*, les Auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle*, & *Shaw*: & c'eſt auſſi pour ce ſentiment que ſemble avoir panché *Le Clerc*. Voici les raiſons ſur leſquelles cette préférence eſt fondée. „ 1. Les Cailles vo„ lent par Troupes dans une quantité prodigieu„ ſes en divers endroits de la Terre. 2. Le Golfe „ Arabique eſt un des lieux de la Terre qui abon„ de le plus en Cailles. 3. On les prend en Ara„ bie, ainſi qu'en d'autres lieux, pendant un „ mois

(*a*) *Comm. ad Hiſt. Æthiop.* Lib. I. cap. 14.

„ mois entier. 4. C'eſt un des Oiſeaux les plus
„ délicats à manger. 5. Le Pſalmiſte (*a*) donne
„ le nom de *Chair* & de *Vénaiſon* à la ſubſtance
„ de l'Animal, dont *Moiſe* parle; & il dit que
„ c'eſt un *Oiſeau ailé*, ou de *la Volaille ayant aile*; ce qui détruit entierement l'opinion de *Ludolf*.... Notez encore que les Cailles ſont faites pour des vols, longtems continués, par la
„ force de leurs Muſcles pectoraux & la largeur
„ de leurs ailes .... Divers Voyageurs diſent
„ qu'elles paſſent deux fois par an par deſſus la
„ Méditerranée, volent de l'Europe en Afrique,
„ & s'en retournent de même (*b*)".

Toute la queſtion ſe réduit préſentement à expliquer les paroles du Texte d'une manière qui puiſſe convenir à des Cailles: c'eſt auſſi ce que fait notre Auteur dans la prémière occaſion. „La
„ choſe arriva vers la mi-Avril, qui eſt le tems
„ auquel les Cailles paſſent la Mer rouge en
„ prodigieuſe quantité, comme le témoignent
„ tous les Voyageurs qui ſe ſont trouvés ſur les
„ lieux". Dans la ſeconde occaſion, *Dieu fit lever un vent*, que le *Pſalmiſte* dit avoir été d'*Orient* & de *Midi*: ce qui peut ſignifier que ces deux vents ſoufflèrent à la fois, pour amener des Cailles de différens côtés; ou bien que ce fut un vent de *Sud-eſt*, ou ſeulement de *Sud*, comme le veut *Bochart*, & c'eſt celui qui étoit néceſſaire pour pouſſer les Cailles dans le Camp. Elles furent répandues aux environs du lieu où les Iſraélites

(*a*) *Pſ.* LXXVIII, pag. 27, 30.
(*b*) *Derham*, *Th. Phyſ.* Liv. VII, cap. 3. pag. 493; & *Willughby*, Ornithol. pag. 170.

raélites étoient campés. On a calculé que le terrein qu'elles occupoient étoit environ de seize miles : à quoi l'Historien Sacré ajoute, *qu'il y en avoit presque la hauteur de deux coudées sur la terre.* Cela a fort embarassé les partisans des Cailles, parce qu'on a de la peine à concevoir qu'elles ne se fussent pas étoufées les unes les autres. Aussi ont-ils tâché d'expliquer les paroles du Texte différemment de la Traduction que nous venons de raporter. Les uns ont traduit, *qu'elles voloient à la hauteur de deux coudées de la terre*; les autres qu'*elles étoient par monceaux à deux coudées de distance les unes des autres*; & *Shuckford* prétend qu'on ne doit pas trop presser ces termes; que *Moïse* s'exprime d'une manière indéterminée, en disant *presque*, & que cela ne signifie autre chose qu'une hauteur considérable.

Il nous semble qu'en réunissant ces trois raisons, on leveroit pleinement la difficulté. En effet, voici comment il faut concevoir la chose. Les Cailles étoient, sans doute, en vie; puisqu'autrement il n'auroit pas été permis aux Israélites d'en manger. Ces Animaux, répandus autour du Camp, n'en occupoient pas tout le terrein & ne pouvoient pas être entassés les uns sur les autres; parce qu'ils devoient être dans un mouvement continuel. Tandis qu'il y en avoit à terre, d'autres s'élevoient au moyen de leurs ailes, mais ne s'éloignoient des prémiers qu'à la distance d'environ deux coudées, de façon néanmoins qu'il en voloit un très grand nombre entre les plus élevés & ceux qui couroient sur la terre. Ajoutons à cela qu'il n'y en avoit pas par-tout également, & qu'elles étoient séparées par trou-

pes

pes de différentes grandeurs. Ces pelotons formoient *presque* un monceau, au travers duquel il n'étoit guère possible de voir, à cause du mouvement perpétuel qu'il y avoit. Les Israélites pouvoient cependant pénétrer cette espèce d'amas de Cailles, afin de les prendre; & c'est pour leur en faciliter le moyen qu'elles ne s'élevoient qu'à environ deux coudées, plus ou moins. Ceux qui ont vu des volées d'Alouettes, de Pinçons, d'Etourneaux; ont eu occasion de voir en petit ce que nous disons s'être passé alors en grand. Au reste, il faut remarquer que si les Cailles ne s'élevoient pas de terre au-delà de deux coudées, cela venoit de leur lassitude & de ce qu'elles aiment à se tenir en troupes. Nous ne voudrions cependant pas nier, qu'outre la direction du vent, que Dieu excita pour les pousser dans le Camp, le Miracle n'ait aussi consisté à les y faire rester.

Avant de finir ce qui regarde la prémière Partie de ce Tome III, nous croyons devoir dire un mot de *la Nouvelle Carte du Voyage des Israélites*, qui y est attachée. „ On l'a dressée, *nous dit* „ *l'Auteur dans son Avertissement*, en partie „ sur les Notes de *Patrick*, & en partie sur la „ Carte que Mr. *Shaw* a jointe à ses *Observations Géographiques* sur l'*Egypte*, sur l'*Arabie* „ *Pétrée*, & sur les Campemens des Israélites, „ dans ses curieux *Voyages en plusieurs Provinces de la Barbarie & du Levant*.... Quoique „ peu étendue & peu chargée, cette petite Carte facilitera considérablement l'intelligence „ de la Partie Historique de ce Livre des *Nombres*, & singulierement celle des Notes sur

„ les *Chapitres* XXI & XXXIII". Au reſte, cette Carte eſt différente de la prémière à pluſieurs égards; comme il eſt aiſé de s'en aſſurer en jettant les yeux ſur l'une & ſur l'autre. On a eu ſoin d'y marquer, non-ſeulement la route que tinrent les Iſraélites, mais encore le chemin que prit *Jacob*, en allant en Egypte, & celui que tiennent les Pélerins Mahométans qui vont du *Caire* à la *Mecque*.

Si nous voulions nous arrêter ſur tout ce qui mériteroit l'attention de nos Lecteurs, il faudroit tranſcrire tout ce Livre. Bornons-nous donc à quelques endroits tirés du Commentaire ſur le *Deutéronome*. Et d'abord nous trouvons, *Chapitre* III, Verſet 11, un paſſage qui a fourni une objection à ceux qui ont ſoutenu que le Pentateuque avoit été interpolé (*a*). Voici le paſſage. *Hog, Roi de Baſan, étoit demeuré ſeul de reſte des Réphaïms: Voici, ſon lit, qui eſt un lit de fer, n'eſt-il pas dans Rabba des Enfans de Hammon? Sa longueur eſt de neuf coudées; & ſa largeur de quatre coudées, de coudée d'Homme.*

L'on remarque d'abord ſur ce Verſet, que les *Réphaïms* étoient les anciens habitans du Païs; qu'ils tiroient leur origine de *Rapha*; qu'ils étoient de taille gigantesque; & que *Hog* étoit le dernier de cette race. Le *Lit* de ce Prince étoit de *fer*; ce qui eſt d'un grand uſage dans les Païs Orientaux, à cauſe de la multitude des Inſectes, qui ne ſauroient s'y attacher comme au bois. Auſſi

(*a*) *Syſthema Praadam.* Lib. IX. cap. 1. & *Tractat. Theopol.* cap. 8. *apud* Huet. *Dem. Evang. Prop.* 4. cap. 24. §. 7.

Auſſi la mode d'avoir des Lits de pluſieurs eſpèces de Métal a-t-elle été généralement reçue par les Anciens : c'eſt ce qu'on montre par un très grand nombre de paſſages, qu'on peut voir dans *Huet* (*a*) & *D. Calmet*. *Ce Lit étoit dans Rabba des Enfans de Hammon.* L'Ecrivain Sacré s'exprime ainſi, pour diſtinguer cette Ville d'une autre de même nom dans le Païs de *Moab*. Elle fut apellée dans la ſuite *Philadelphie*, & donna le nom d'*Arabie Philadelphique* à tout le Païs de *Hammon* & de *Moab*.

„ Mais comment *Moïſe* s'aviſe-t-il de remar-
„ quer que, de ſon tems, on montroit encore
„ le Lit de *Hog* à *Rabba*? Ces expreſſions ne ſe-
„ roient elles point d'une main plus récente? On
„ l'a dit, & on a dit, en même tems, avec con-
„ fiance, qu'aparemment le Lit de *Hog*, trans-
„ porté à *Rabba* depuis ſa mort, y fut trouvé
„ du tems que *David* ſubjugua les *Hammoni-*
„ *tes* (*b*). Mais... ne ſe peut-il pas que le Roi
„ de *Baſan* voyant les Iſraélites s'avancer, & ſa-
„ chant qu'ils n'en vouloient pas aux Hammo-
„ nites, envoya dans la Ville Capitale de ces der-
„ niers ſon Lit & ſes meilleurs effets? ou bien,
„ ... que les Iſraélites, vainqueurs de *Hog*,
„ ayant mis en vente une partie de la dépouille
„ de ce Prince, les Hammonites achetèrent ſon
„ Lit, comme un meuble curieux? ... on peut
„ ajouter ... que, quand les Hammonites dé-
„ truiſirent les *Réphaïms*, ou *Zamzummins*, de
„ la race des Géans (*c*), *Hog* fut le ſeul qui leur
„ écha-

(*a*) Ubi ſup. (*b*) 2. *Sam.* XII, Verſ. 29, 30.
(*c*) *Deutér.* II, Verſ. 29, 30.

„ échapa; ... qu'il ſe réfugia chez les Amor-
„ rhéens, & que ceux-ci, frapés de ſa taille &
„ de ſon courage, lui déférèrent la Couronne:
„ mais que ſon Lit demeura à *Rabba*, où les
„ Hammonites le conſervoient encore du tems
„ de *Moïſe* (*a*)".

Quoiqu'il en ſoit, la *longueur* de ce Lit étoit *de neuf coudées*; ce qui fait environ quinze pieds neuf pouces. Mais aparemment que ce Lit étoit plus long qu'il ne faloit, & que *Hog* n'avoit que dix à onze pieds de taille. Il ne l'avoit fait ſi grand que pour laiſſer à la poſtérité un monument de la hauteur de ſa taille. C'eſt ainſi qu'*Aléxandre* le *Grand* en uſa avant de quitter les Indes (*b*); & nous aprenons de *Chardin* (*c*) que la folie des Peuples d'Orient a toujours été de vouloir paſſer pour grands.

Notre ſavant Commentateur ne fait plus de difficulté de ſe ſervir des penſées des Auteurs étrangers à la Nation Britannique. Il en fait fréquemment uſage, en les diſtinguant néanmoins des autres Notes par des Crochets, ou en les plaçant au bas de la page avec une ou pluſieurs étoiles pour renvoi. Parmi le grand nombre, nous prendrons celles qui ſe trouvent ſur ces mots du *Chapitre* XXI, Verſet 23: *Celui qui eſt pendu eſt malédiction de Dieu.* Après avoir raporté diverſes remarques, tant ſur la Verſion, que ſur le ſens de ces paroles, on conclut ainſi: „ Le ſens
„ des paroles de *Moïſe* eſt donc que le ſuplicié
„ ayant porté la peine que la colère ou la malé-
„ diction

(*a*) *Maſius* ſur *Joſué* XII. (*b*) *Curtius* Lib. IX. cap. 1.
(*c*) Tom. IX, pag. 162, 163.

„ diction de Dieu avoit juſtement infligée à ceux
„ qui s'étoient rendus coupables de pareils cri-
„ mes, il ne faloit pas pouſſer plus loin la van-
„ geance ; mais le détacher du gibet & l'enſéve-
„ lir. D'autres Interprètes expliquent ces paro-
„ les, *celui qui eſt pendu eſt malédiction de Dieu*,
„ par celles qui ſuivent : *tu ne ſouilleras point la*
„ *Terre*, comme ſi *Moïſe* diſoit ; un Cadavre
„ pendu eſt une choſe très exécrable, très im-
„ pure, qui ſouilleroit le Païs, s'il demeuroit plus
„ longtems en ſpectacle". A quoi le Commen-
tateur ajoute au bas de la page : „ C'eſt l'expli-
„ cation de Mr. *Le Clerc* & de *D. Calmet*. Cette
„ impureté, dit le dernier, eſt nommée *Malé-*
„ *diction de Dieu*, comme une choſe extrême-
„ ment odieuſe ; dans le même ſens qu'on dit
„ qu'une Ville eſt *grande devant Dieu*, qu'un
„ Enfant eſt *divinement beau*, qu'une Femme
„ répudiée eſt *en horreur devant Dieu*, &c. Nous
„ indiquerons tout d'un tems le ſentiment de
„ Mr. *de Beauſobre* ſur ce paſſage. Le ſens eſt,
„ dit ce célèbre Critique, que Dieu hait le crime,
„ & que le Corps du criminel, tout mort qu'il
„ eſt, doit être ôté de devant ſes yeux, parce que
„ c'eſt un objet d'horreur pour lui ... cela eſt
„ figuré ... Les Hommes, quand ils déteſtent
„ quelque choſe, ordonnent qu'on l'ôte de de-
„ vant leurs yeux ... *Moïſe* n'a jamais penſé ...
„ qu'une perſonne innocente ... ſainte, qui ſe
„ ſacrifie volontairement pour la gloire de Dieu
„ ... devienne l'objet de la malédiction divine,
„ parce qu'elle eſt pendue au bois". *Hiſt. Crit. du Manich.* Tom. I, pag. 279.

Le *Chapitre* XXVIII du *Deutéronome* eſt re-

marquable, par les malheurs que *Moïse* prédit devoir arriver aux Iſraélites en cas qu'ils déſobéiſſent à Dieu, en violant les Loix qu'il leur avoit données de ſa part; mais l'exactitude avec laquelle ces Prophéties ont été acomplies eſt encore bien plus digne d'attention. C'eſt-là une preuve autentique de la Vérité & de la Divinité de la Révélation Moſaïque; & quiconque lira avec reflexion les Notes, dont notre judicieux Commentateur a jugé à propos d'acompagner ce *Chapitre*, ne ſauroit manquer d'en porter le même jugement que nous. Arrêtons-nous ſur quelques-unes des plus marquées, & dont l'acompliſſement ſoit ſujet à moins de chicane de la part des Incrédules.

Leur deſobéiſſance devoit être punie de *Mortalité*, ou de *Peſte*, Verſet 21. Avant la prémière deſtruction de la République, les Juifs en furent ſouvent affligés (*a*); & l'Auteur du *Schebeth Judah* dit que ceux de cette Nation qui ſe retirèrent en Eſpagne du tems d'*Alphonſe* furent conſumés en grande partie par la Peſte, & il introduit quelqu'un qui regarde cet evènement comme le véritable objet de cette Prophétie.

Moïſe leur déclare de plus, qu'*ils ſeroient vagabonds par tous les Royaumes de la Terre*, Verſet 2. Cela fut d'abord acompli dans leur prémière deſtruction par les Babyloniens (*b*). On auroit pû y joindre celle des dix Tribus par les Aſſy-

(*a*) 2 *Sam.* XXIV, Verſ. 15. *Jérém.* XIV, Verſ. 12. XXI, Verſ. 6, 7, 9. *Ezéch.* V, Verſ. 12. VI. Verſ. 11, 12. & *Amos* IV, Verſ. 10.

(*b*) Voyez *Néhém.* , Verſ. 8. *Jérém.* IX, Verſ. 16. *Ezéch.* VI, Verſ. 8, & XII, Verſ. 14, 15.

Assyriens. Mais il semble que cette Prophétie n'ait eu son parfait acomplissement qu'après le renversement de leur République par les Romains. Cette dispersion est une chose que nous voyons de nos yeux. Pour ce qui est de ce qu'il ajoute; que *leurs Corps morts serviroient de pâture aux Oiseaux & aux Bêtes*, la chose est arrivée à la lettre lors de la prise de Jérusalem par les Babyloniens, comme on peut le voir dans *Jérémie* XXII, Verset 19. XXXVI, Verset 30. & *Psaume* LXXIX, Verset 2, 3.

Dans les Versets 28, 29, Dieu les menace d'un tel dérangement d'esprit, qu'étant hors d'état de pourvoir à leur sureté, la terreur s'empareroit d'eux, comme de gens qui se voient perdus sans ressource. On a vu de cela un exemple bien marqué sous *Trajan*. Irrités & aigris par leurs malheurs précédens les Juifs poussèrent la cruauté & la barbarie à des excès qui font horreur. L'Empereur fut obligé de faire marcher une Armée contre eux. Après de longs & de violens combats, on leur fit payer la peine des désordres furieux qu'ils avoient commis. La *Lybie* demeura tellement dépeuplée par le massacre qu'on en fit, qu'on fut obligé d'y envoyer une Colonie pour l'habiter. D'ailleurs, quel n'a pas été leur aveuglement à courir après de faux Messies. Un de leurs Ecrivains dit encore, qu'on les a vus en quelques endroits d'Allemagne, poussés d'une rage si furieuse, qu'ils aimèrent mieux se couper la gorge les uns aux autres, se bruler dans leurs Maisons, mettre le feu à des Villes entières & se jetter dans les flammes; que de tomber dans les mains de leurs ennemis. En Angleterre,

un de leurs ſavans Rabbins perſuada à quatre cens, qui s'étoient réfugiés dans une tour, de ſe couper la gorge plutôt que de ſe rendre; & pour les animer par ſon exemple, il égorgea d'abord ſa femme, puis ſes enfans, & finit par lui-même.

Dieu les menace dans le Verſet 32, *de livrer leurs fils & leurs filles à un autre Peuple.* Cela a été accompli lorſque les Goths, maîtres de l'*Eſpagne*, enlevoient aux Juifs leurs Enfans dès qu'ils avoient atteint l'âge de ſept ans; les élevoient dans la Religion Chrétienne, & les marioient à leurs fils & à leurs filles. Sous le règne d'*Emanuel*, Roi de Portugal, on les chaſſa du Royaume; mais on leur défendit d'emmener ceux de leurs Enfans, qui avoient plus de dix-neuf ans. En cela, traités bien différemment des Maures, qui, chaſſés du Portugal comme eux, eurent la liberté d'emmener leur Famille.

Ce qui eſt dit dans les deux Verſets précédens & le ſuivant, touchant le pillage de leurs biens auquel ils ſeroient expoſés, n'eſt pas moins évident. *Salmanaſſar* & *Nébucadnetzar* enlevèrent les Juifs de leur Païs, & en mirent en poſſeſſion d'autres Peuples. Combien de Nations étrangères, inconnues aux Juifs, ne ſervoient pas dans les Armées Romaines, qui détruiſirent leur République? Depuis ce tems-là, ne leur a-t-on pas enlevé pluſieurs fois en un moment des richeſſes qu'ils avoient amaſſées à grand' peine pendant une longue ſuite d'années? Enfin que n'ont-ils pas eu à ſouffrir dans le tems des Croiſades? Autant de Juifs que les Croiſés rencontroient ſur leur route, autant ils en maſſacroient, & pilloient impunément. C'eſt pour éviter ces malheurs, que plu-

plusieurs prirent le parti de devenir eux-mêmes leurs bourreaux.

Après avoir prédit la prise des Villes de la Judée par *Vespasien*, & l'horrible famine qu'il y eut à *Jérusalem* pendant que *Tite* en faisoit le siège, *Moïse* leur déclare ce qui leur arriveroit, si leur conduite ne devenoit pas meilleure. Tout ce qui est prédit dans le Verset 59, & quelques suivans, a été acompli à la lettre, lorsque s'étant rebellés sous *Adrien*, ce Prince fit venir contre eux *Jules-Sévère*, qui leur tua cinq cens quatre-vingt mille Hommes dans les combats, sans compter ceux qui périrent par la faim, de misère & par le feu, dont le nombre est inombrable. Très peu de Juifs échapèrent de cette guerre. On leur rasa cinquante Châteaux fortifiés; on leur pilla & brula neuf cens-quatre-vingt-cinq Villes belles & peuplées; & l'on fit un massacre si général des habitans du Païs, que toute la Judée fut, en quelque manière, laissée vuide & convertie en un Désert. C'est ainsi que s'exprime un Ecrivain profane (*a*). Le peu qui resta en fut chassé; & l'Empereur leur défendit de jamais y rentrer. Quelques-uns se retirèrent à Babylone & dans les Païs voisins; tandis que d'autres furent transportés en *Espagne* par ordre d'*Adrien*; & qui sait combien, dans les derniers Siècles, on en a transporté de ce Païs en Amérique? Quoiqu'il en soit, un Auteur Juif (*b*) nous aprend qu'on les traita avec tant d'inhumanité, qu'il n'en échapa pas un sur mille. L'on trouvera dans les Notes

(*a*) *Dio Cassius.* Lib. LXIX.
(*b*) *Salom. Ben-Virga* in *Schebeth-Jehuda*, Sect. 15.

Notes ſur les Verſet 65—67, un Abregé hiſtorique, tiré en partie de l'*Hiſtoire des Juifs par Baſnage*, des malheurs auxquels cette Nation a été expoſée depuis *Adrien*; & en même tems une explication bien claire des Prophéties qui y ſont contenues. Nous n'ajouterons plus qu'un mot; & il regarde le dernier Verſet de ce *Chapitre*. Il y eſt dit que les Juifs retourneroient en Egypte. La choſe eſt arrivée à la lettre, après la priſe de *Jéruſalem* par *Tite*. *Fronton*, Affranchi de ce Prince, envoya enchaînés en Egypte, ceux d'entre les priſonniers qui étoient au-deſſus de dix-ſept ans, pour travailler aux Ouvrages publics. Mais on peut auſſi entendre par l'*Egypte* tous les Païs où les Juifs ont été diſperſés, qui ſont devenus pour eux une nouvelle Egypte, & où ils ont été plus cruellement traités que dans l'ancienne.

Au reſte, ces deux Parties ſont acompagnées chacune d'une *Préface* rélative au Livre, à la tête duquel elle ſe trouve; & on a ajouté à l'une & à l'autre les *Indices* convenables. Le Commentaire ſur les cinq Livres de *Moïſe* forme dès à préſent un Ouvrage complèt; & quand bien même l'habile Homme à qui nous en ſommes redevables trouveroit à propos de diſcontinuer ſon travail; cela ne devroit pas nous faire enviſager ce qu'il a publié juſques à préſent, comme un Livre imparfait. J'avoue qu'il ſeroit infiniment plus avantageux pour le Public d'avoir un Commentaire pareil ſur toute l'Ecriture-Sainte, que d'être obligé de ſe contenter de celui ſur le Pentateuque: auſſi avons-nous lieu d'eſpérer qu'on ne s'en tiendra pas-là; & qu'on continuera un Ouvrage d'une ſi grande utilité pour l'intelligence

ce d'un Livre, qui doit faire la principale étude des Chrétiens. L'acueil favorable qu'on a fait à ce qui a paru jusqu'à présent; la Profession de l'Auteur qui l'oblige d'une manière très étroite à étudier ce Sacré Livre, & à faire part aux autres Hommes de ses découvertes à cet égard; les Matériaux qu'il doit avoir amassés pour la suite, en travaillant sur les Livres de *Moïse*; & l'utilité infinie que tous les Ordres de Chrétiens peuvent retirer de son travail; tout cela, dis-je, me persuade qu'il continuera une entreprise qui jusques ici, n'a point paru être au-dessus de ses forces. Nous ne devons pas oublier de faire remarquer ici que, dans les Notes sur le *Chapitre* XXXII, l'Auteur a fait grand usage des Observations de Messieurs *Vitringa*, *Vénéma* & *Schultens*. Nous croyons aussi devoir avertir le Public, suivant l'avis que nous venons de recevoir de très bonne part, que le Volume suivant du Commentaire paroîtra en son tems, s'il plaît au Seigneur.

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D'EDIMBOURG.

QUoique le Presbitérianisme soit dominant en Ecosse, les Episcopaux ne laissent pas d'y former un Corps considérable. C'est sans doute de leur part que nous vient le Livre suivant, qui ne peut

peut que plaire aux perſonnes modérées des deux partis. *Select works*, &c. c'eſt-à-dire, *Oeuvres choiſies de l'Archevêque Leightoun*, *in* 8. Ce Recueil conſiſte en une Expoſition du Simbole des Apôtres, de l'Oraiſon dominicale, & des dix Commandemens, & en vingt-huit Sermons, dont les dix derniers paroiſſent pour la prémiére fois. On a cru devoir placer à la tête de ces Ouvrages, la vie d'un Auteur, qui ne ſe diſtingua pas moins par ſa modération & par ſa vertu, que par ſon ſavoir & par ſon éloquence. Les traits principaux ſont tirés des Mémoires de l'Evêque *Burnet*, qui *auroit lui-même donné une Rélation de ſa vie, s'il n'avoit eu le moyen d'enchaſſer dans ſon Ouvrage ce qu'il avoit de plus important à en dire* (*a*). L'idée avantageuſe que celui-ci donne de cet Archevêque de Glasgow, qu'il traite d'*Homme Apoſtolique*, ne peut que prévenir le Public en faveur de ce Recueil, auquel les Editeurs promettent d'ajouter tous les autres Ouvrages de ce Prélat qu'ils pourront recouvrer.

Pharmacopœia Pauperum in uſum Noſocomii Regii Edimburgenſis. In 8. Cet Ouvrage n'eſt qu'un Extrait de la grande Pharmacopée des Médecins de cette Ville, aproprié à l'uſage de leur Hopital.

D'OXFORD.

Mr. *Dupré*, Maitre de Langue, a fait imprimer depuis peu au Théatre une fort jolie Edition de quelques Tragédies du Grand *Corneille*, ſous le titre ſuivant. *Les Chefs-d'œuvre de* P. Corneille, *ſavoir le Cid, Horace, Cinna, Polieucte, Pompée & Rodogune, avec le jugement des Savans à la ſuite de ces Pièces. In* 8.

DE

(*a*) *Mém. Hiſt. de la Grande-Bretagne*, Tom. II, pag. 559. Edit. in 8.

DE LONDRES.

Les Ouvrages de Mr. *Stackhouſe* ſont trop connus, même hors de ce Royaume, pour qu'on ne reçoive pas avec plaiſir une *Explication du Simbole des Apôtres*, qu'il publie toutes les ſemaines en brochures périodiques de quatre feuilles *in folio*. C'eſt un Commentaire Théologique & Pratique, & non un Traité de Critique. La méthode que l'Auteur a ſuivie dans ſon *Hiſtoire de la Bible*, & dans ſon *Cours de Théologie*, eſt auſſi celle de ce nouvel Ouvrage. Mr. *Stackhouſe*, après avoir dévelopé le ſens & les preuves de chaque point du Simbole, raſſemble les objections les plus fortes & s'aplique à les lever. A la ſuite de chacun des Articles ſe trouve une Diſſertation rélative au ſujet, & deſtinée où à l'éclaircir, ou à faire naitre des ſentimens convenables dans l'Ame des Lecteurs. L'Ouvrage entier remplira environ deux cens feuilles.

The Works of Mr. Thomas Emlyn, &c. c'eſt-à-dire, *Les Oeuvres de Mr.* Thomas Emlin, *contenant* I. *un Recueil de Traités ſur la Divinité, le Culte & la Satisfaction de* Jéſus-Chriſt; II. *des Obſervations ſur les idées du Dr.* Waterland *au ſujet du Polithéiſme, du Dithéiſme, de la Conſubſtantialité du Fils, & de ſon Infériorité par raport au Père*; III. *des Mémoires ſur la vie & les ſentimens du Dr.* Samuel Clarke; IV. *des Sermons ſur des ſujets de pratique. En* 3 *vol. in* 8. Les Ecrits de Mr. *Emlin*, rélatifs à ſa diſpute avec Mr. *Martin*, ſur l'autenticité du fameux paſſage de I *Jean* Verſ. 7, & ceux qu'il a publiés pour la défenſe de l'Arianiſme, ſe retrouvent dans ce Recueil avec des Additions conſidérables. Les Traités II & III paroiſſent pour la prémière fois. On ſouhaite d'ordinaire de connoitre les Théologiens, que leur attachement pour des opinions ſingulières expoſe à la perſécution de

de leurs Confrères ; auſſi Mr. *Salomon Emlin* a-t-il cru devoir ajouter à cet Ouvrage un Mémoire de ſa façon ſur la vie de ſon Père.

Mais ſi le zèle de nos Eccléſiaſtiques ne ſe contient pas toujours dans de juſtes bornes, on peut dire cependant que la douceur & la tolérance ſont les grands caractères de leur Egliſe, & qu'ils n'ont point lieu de craindre de rétorſion de la part de cette Sœur impérieuſe, qu'ils chargent de diſpoſitions tout oppoſées. Les craintes ont donné lieu de renouveller les reproches, & c'eſt-ce qu'on vient de faire encore dans un Ecrit intitulé : *Popery always the ſame*, &c. c'eſt-à-dire, *Le Papiſme toujours le même, ou nouvelles Perſécutions dans le Sud de la France. In* 8.

P. Vaillant vient d'imprimer deux Sermons ſur des ſujets différens, mais également aplicables aux circonſtances de la Nation. Le prémier eſt intitulé : *Les Devoirs d'un Peuple délivré, ou Sermon prononcé le* 9 *d'Octobre* 1746 ; *jour d'Actions de graces ſolennelles, célébré par ordre du Roi, pour remercier Dieu publiquement de l'entière défaite des Rebelles par l'Armée de S. M. ſous la conduite du Duc de* Cumberland. *Par Mr.* Du Pleſſis. *In* 8. Le titre du ſecond eſt *Sermon ſur la Contrebande. Par* D. Duval *Chapelain de Milord Duc de* Montaigu, *& du Régiment d'Infanterie de Milord* H. Beauclerc. *In* 8.

A Synopſis, &c. c'eſt-à-dire, *Hiſtoire abrégée des troubles de l'Angleterre depuis* 1800 *ans, où l'on trouve les invaſions, les rébellions, les guerres civiles & étrangères, les perſécutions religieuſes, les peſtes, famines*, &c. *arrivées à cette Nation depuis l'invaſion de* Céſar, 55 *ans avant la naiſſance de* Jéſus-Chriſt, *juſqu'à la Guerre préſente, & à l'extinction de la dernière Rebellion. Par* Charles Granville. *In* 8.

Le mérite des Ouvrages nuit quelquefois à ceux qui les publient. C'eſt ce qui eſt arrivé aux Editeurs de

de l'*Hiſtoire Univerſelle compoſée par une Société de Gens de Lettres.* Diverſes Editions furtives, qui d'Irlande ont paſſé en Angleterre, malgré le Privilège excluſif des Propriétaires, les ont privés non ſeulement d'un profit légitime, mais même du rembourſement de leurs fraix. Obligés ou de céder leurs droits à d'injuſtes Uſurpateurs, ou de faire tomber leurs projets en rimprimant leur Ouvrage amélioré, ils ont préféré le dernier de ces partis. Le Public doit leur en ſavoir gré. La nouvelle Edition ſera de vingt Volumes *in* 8, & on payera un écu en recevant chacun des Volumes, qui paroitront ſucceſſivement tous les mois, à commencer au 1 de Janvier prochain. Les Auteurs ne ſe croient pas diſpenſés par leurs ſuccès de revoir leur Ouvrage, ils veulent au contraire en être de ſévères Critiques, & ils invitent tous les Savans à leur faire part de leurs remarques. Ils promettent de rectifier leurs mépriſes, de ſupléer à leurs omiſſions, & de retrancher les articles ſuperflus. Des promeſſes vagues ſeroient ſuſpectes. Nos Auteurs prennent des engagemens plus réels. Ils inféreront dans leur Hiſtoire celle des Toſcans, des Sabins, des Umbriens & de pluſieurs autres Peuples de l'Italie. Ils donneront d'après *Xénophon* une rélation de la retraite des Dix-mille. Ils entreront auſſi dans des détails intéreſſans ſur les anciens Indiens, ſur les Chinois & les Tartares, & ſur les prémiers Peuples de l'Amérique. Enfin aux Cartes & aux Tailles douces de la 1 Edition, on en ajoutera pluſieurs nouvelles. Pour faire place à ces Additions, on retranchera toutes les répétitions qui ſe trouvoient dans les Hiſtoires particulières, & on y ſupléera par des renvois. Les années des evènemens ſeront placées à la marge, ce qui rendra les Tables Chronologiques inutiles, & une ſeule Table des Matières ſervira pour tous les Volumes. Au reſte, pour ne pas faire tort à ceux qui poſſèdent

l'Edition *in folio*, on imprimera à part & dans le même format les Additions les plus considérables, & on assure ceux qui craindroient qu'on ne voulût leur vendre un abrégé comme un Ouvrage complet, que les retranchemens se borneront aux articles, qui viennent d'être indiqués.

The Importance, &c. c'est-à-dire: *Considérations sur l'importance & les avantages du Cap Breton avec les Cartes nécessaires.* In 8. Cet Ouvrage ne consiste guère qu'en des Extraits de l'*Histoire de l'Amérique Septentrionale* du *P. Charlevoix*, & de divers Mémoires présentés aux Cours de France & d'Angleterre au sujet de cette Ile.

Il paroit ici depuis quelques jours un Projet de souscription pour le *Journal des Voyages faits en Turquie* par le savant Dr. *Edmond Chishull*, en son vivant Chapelain de la Factorie Angloise & Auteur des *Antiquitates Asiatica*. Ce Journal contient le tour de l'ancienne Ionie, un Voyage par mer de Smirne à Constantinople, & le retour par terre; un autre Voyage de Smirne à Andrinople, & enfin le retour de cette dernière Ville en Angleterre au travers d'une partie de la Turquie, de la Hongrie, de l'Allemagne & de la Hollande. L'Ouvrage sera imprimé *in folio*, & l'on ne demande qu'une guinée aux Souscripteurs. Le Dr. *Mead*, Ami de tous les Gens de Lettres, & en particulier de notre Voyageur, a vu le Manuscrit, & l'a trouvé plein d'observations curieuses. Il ne s'est pas contenté d'en conseiller l'impression, il a voulu y contribuer de la manière la plus honorable à la mémoire de son Ami, & la plus avantageuse au Public. Comme ce Journal avoit été écrit à reprises, & dans le petit nombre d'intervalles libres de fatigues & d'embarras, que ses Voyages laissoient à l'Auteur, plusieurs Remarques étoient fort courtes, & les renvois aux Auteurs anciens, qui font un des grands mérites de

cet

cet Ouvrage, n'étoient exprimés qu'en termes généraux. Mr. *Mead* a donc fait recopier ce Manuscrit, il a eu soin qu'on supléât aux citations omises, & il a comparé lui-même la copie avec l'Original. Il semble qu'on mérite plus de reconnoissance des soins que l'on prend des Ouvrages d'autrui, que de ceux qu'on se donne pour ses propres productions. Les erreurs de l'amour-propre sont moins rares que celles de l'amitié.

Voici un nouvel effet du dernier de ces principes, & c'est encore un Médecin qui nous le fournit. Il s'agit d'un Livre intitulé : *An Account*, &c. c'est-à-dire, *Histoire de la vie & des Ouvrages de Mr.* Boerhaave, *&c. In* 8. Cette histoire déja publiée, il y a deux ans, sans nom d'Auteur, reparoit à présent sous celui du Dr. *Burton*. Ce Médecin, jaloux à la fois & de la gloire de son Maitre & de celle de sa Patrie, n'a pu soufrir qu'une Nation, qui s'étoit si fort distinguée en faveur de ce Grand-homme, n'eût pas encore honoré sa mémoire par quelque Ecrit particulier. Il a lui-même entrepris cette tâche, & l'on trouve dans son Livre un abrégé de la vie de Mr. *Boerhaave*, des extraits de ses principaux Ouvrages, & un petit Recueil de ses Lettres à Mr. le Dr. *Mortimer*, Sécrétaire de la Société Royale. Il seroit à souhaiter que l'exemple de ce dernier fût imité par les autres Correspondans de Mr. *Boerhaave*.

On nous promet dans quelque tems une Traduction Angloise de la nouvelle Pharmacopée du Collège de nos Médecins. C'est Mr. *Pemberton*, Docteur & Profeſſeur en Médecine qui en prend soin. On trouvera à la tête de cette Traduction l'exposition des vues de nos nouveaux Réformateurs, diverses Notes pour rendre raison des changemens & pour faciliter les préparations, & des Tables utiles sur la quantité des Remèdes principaux dans les diverses compositions.

Cases of the Epilepsy, &c. c'eſt-à-dire: *Cas d'Epilepſie, de maladies hiſtériques, de convulſions*, &c. *avec leurs cures & des obſervations de pratique. On y a joint diverſes hiſtoires de perſonnes mordues par des Animaux enragés & traitées ſuivant la méthode de Mr.* de Sault, *quelques moyens additionels fondés ſur les obſervations de l'Auteur, & de nouveaux remèdes propoſés pour la cure de l'Hydrophobie. Par* J. Andrée *Docteur en Médecine, Membre du Collège des Médecins, & Médecin de l'Infirmerie de Londre. In* 8. Le même Auteur a auſſi traduit la *Diſſertation de Mr.* De Sault *ſur les maladies vénériennes.*

A Treatiſe on Phrenzy, &c. c'eſt-à-dire: *Traité ſur la Phrénéſie, où, après avoir réfuté & les cauſes auxquelles les Galéniſtes attribuent cette maladie, & les remèdes qu'ils preſcrivent, on établit, après* Hippocrate *& les Médecins modernes, les véritables cauſes de ce mal, & les remèdes propres à le guérir. Traduit du Latin de* P. Frings *Dr. en Médecine, & ci-devant Médecin de feu* Don Franciſco *Infant de Portugal. In* 8.

A Phyſical Diſſertation, &c. c'eſt-à-dire: *Diſſertation ſur les Noyés, où l'on prouve par une multitude de faits .... que la ſubmerſion pendant un tems aſſez conſidérable n'eſt pas toujours incompatible avec la continuation de la vie, & où l'on propoſe des moyens pour ſauver des perſonnes, qui auroient été longtems ſous l'eau*, &c. *avec un ſuplément ſur les gens qui ſe pendent, & ſur les enfans mort-nés. Par un Médecin. In* 8. Quoique cette Diſſertation ne ſoit qu'un recueil de pluſieurs faits, dont quelques-uns ne ſont guère probables, on ne peut que ſavoir gré à l'Auteur de les avoir raſſemblés, & l'humanité doit engager à faire uſage des moyens qu'il propoſe, principalement après les Médecins François, pour rapeller à la vie ceux qu'on abandonne trop légerement à la mort.

Mr.

Mr. *James*, toujours également laborieux, vient de donner au Public en deux Volumes *in* 8. une Traduction Angloise du *Traité de* Prosper Alpinus, *sur les préſages de la vie & de la mort.* Les progrès que l'on fait tous les jours aboutiront peut-être enfin à la ſolution de ce Problème, *une maladie étant donnée, déterminer la probabilité de la guériſon.*

Eh ! pourquoi en déſeſpérerions nous ? L'induſtrie humaine n'eſt-elle pas venue à bout de calculer des evènemens auſſi incertains ? La vie entière des hommes eſt évaluée. C'eſt ce qu'on peut voir dans un recueil qu'on vient de donner au Public, ſous le titre de *Calculateur.* Les tables qu'on y trouve pour fixer la valeur des rentes à vie, placées ſur la tête d'une ou de pluſieurs perſonnes, ſupoſent qu'on connoit la meſure moyenne de la vie des hommes, malgré le nombre infini d'accidens qui font varier celle de chaque particulier. Les autres Tables de ce Livre roulent ſur des ſujets plus déterminés. L'énumération en ſeroit trop longue, & c'eſt un nouveau mérite à Mr. *Dodſon*, qui les a raſſemblées, d'avoir ſu le faire en un ſeul Volume *in* 8.

On trouve chez *J. Nourſe*, Libraire dans le *Strand*, un Livre intitulé ; *A Treatiſe*, &c. c'eſt-à-dire, *Traité ſur la partie élémentaire des Fortifications tant régulières qu'irrégulières, avec des remarques ſur les conſtructions des Auteurs les plus célèbres*, &c. *Pour l'uſage de l'Académie Royale de Woolwich. Par* Jean Muller *Profeſſeur d'Artillerie & de Génie. In* 8. *avec* 34 *figures en taille douce.* L'Auteur eſt Allemand ; il a étudié dans les Ecoles Françoiſes, & a été Diſciple de Mr. *Bélidor.* Il a tâché d'éviter dans ce Traité des défauts trop communs à la plupart des Ingénieurs. On trace ſur le papier des deſſeins impraticables ſur le terrein, on multiplie les Ouvrages, ſans ſonger ſi leur utilité répond à la grandeur des fraix, ni s'il ſe trou-

vera dans la Place ainſi fortifiée une Garniſon aſſez conſidérable, & des Magaſins ſuffiſans pour une défenſe proportionnée. Les Commentateurs de Mrs. *de Vauban* & *de Coehorn* s'attachent plus aux Livres publiés ſous leurs noms, qu'aux Villes qu'ils ont fortifiées. On nous apprend un fait fort ſingulier au ſujet de ces deux Grands-hommes. Il y a un Traité de Fortification en Allemand imprimé à Strasbourg en 1589, par *Daniel Speckle*, que Mr. *de Coehorn* paroit avoir ſuivi, & à la réſerve de ſes flancs concaves Mr. *de Vauban* a emprunté toutes ſes conſtructions de l'*Hiperbologie* de *Dulichius* imprimée en 1640 à Francfort ſur le Main. Comme les Syſtêmes de ces deux Compatriotes de Mr. *Muller* ont été adoptés par deux Ingénieurs auſſi fameux, & qu'ils partagent tous les ſuffrages, notre Auteur les explique ſucceſſivement, & après en avoir examiné les diverſes parties, & les conſtructions de Mr. *Bélidor*, il propoſe trois méthodes de ſa façon, pour en réunir les avantages & en éviter les défauts. Les détails où il entre ſur les Places irrégulières ſont encore plus inſtructifs. Cette partie du Génie, regardée comme la plus importante, n'eſt cependant aſſujetie à d'autre règle que le caprice. On n'en donne aucune pour juger de la force des divers Ouvrages & des effets de leur combinaiſon. Le degré de perfection conſiſteroit à rendre la Place également forte de tous côtés, & à proportionner à la foibleſſe de chacun le nombre d'Ouvrages qu'on y joint. C'eſt à quoi Mr. *Muller* s'attache, & il donne une méthode de fortifier une Place irrégulière de manière qu'une des moitiés ſoit ſemblable & ſimilaire à l'autre. De ſimples préceptes auroient été trop ſecs; auſſi les aplique-t-on dans ce Traité aux principales Places de la Flandre.

La Philoſophie de *Newton* pénètre juſqu'en Amérique, elle y a même des Diſciples, qui entreprennent

nent d'expliquer ce que le Maitre a cru inexplicable. C'eſt le but de l'Ecrit ſuivant imprimé à la Nouvelle York, & rimprimé à Londres. *An Explication*, &c. c'eſt-à-dire: *Explication des prémières cauſes de l'action de la Matière, & de la cauſe de la Gravitation. Par* Cadwallader Coldan. *In* 8. Une idée du Siſtême de l'Auteur ne pourroit être ici aſſez abrégée, d'autant plus que les principes m'en paroiſſent obſcurs & arbitraires, & qu'une action de la matière, qui ne produit point de mouvement, eſt ſelon moi un Etre de raiſon.

On vient de publier trois Ecrits différens ſur l'Electricité. Mr. *Freke*, Chirurgien de l'Hopital de St. Barthélémi & Membre de la Société Royale, eſt l'Auteur du prémier. Il attribue les Phénomènes électriques au feu répandu dans l'air, & condenſé par le mouvement ou des tubes ou des globes. Comme il n'a point fait d'expériences lui-même, il ſe contente de raiſonner ſur celles que d'autres Savans ont faites, & l'on ſent, malgré ſes efforts, la peine qu'il a de les accorder avec ſes idées. Le ſecond Auteur auroit de l'avantage ſur le prémier, s'il rempliſſoit ce qu'il promet dans ſon titre: *An Eſſay*, &c. c'eſt-à-dire: *Eſſai ſur l'Electricité, ou Examen de ſa nature, de ſa cauſe, & de ſes propriétés, ſur les principes de la Théorie du Chevalier* Newton, *du mouvement vibratoire, de la lumière & du feu. On y a ajouté les divers phénomènes de quarante-deux expériences capitales, & quelques obſervations ſur les uſages qu'on pourra tirer de ce merveilleux pouvoir de la Nature. Par* B. Martin. *In* 8. Il paroit cependant que Mr. *Martin* réuſſit mieux à faire des expériences qu'à les expliquer. Enfin Mr. *Watſon*, encouragé par le ſuccès de ſes prémières obſervations que nous avons annoncées il y a quelque tems (*a*), vient d'en faire paroître une continua-

(*a*) Dans les *Nouv. Litt.* de la II *Part.* du *Tom.* XXXVI de cette *Bibliothèque*.

tinuation. Aux expériences de Mrs. *Muſſchenbroek*, *Nollet* & *le Monnier*, il en a ajouté pluſieurs nouvelles, & il a eu le plaiſir de voir qu'elles concouroient à établir les mêmes concluſions. Ce ſeroit lui faire tort que de les ſéparer des faits ſur leſquels il les fonde. Il ſufira de remarquer que ſes idées s'accordent avec celles de Mr. l'Abbé *Nollet*, qui dans une Lettre écrite il y a deux ans à Mr. *de Boſe* (*a*), avant que les dernières expériences euſſent été faites, a poſé les prémiers fondemens du Siſtême, que les Phénomènes vérifient de plus en plus. Le tems & de nouvelles obſervations peuvent lui donner un caractère de vérité, qu'il eſt prudent d'attendre & glorieux d'avoir prévu. La nature ſera dévoilée à Mr. *Watſon*, & Mr. *Nollet* l'aura prévenue.

Si l'on peut quelquefois deviner en Phyſique, il eſt toujours dangereux de le faire dans les recherches d'hiſtoire naturelle. Ce défaut a ſouvent fait attribuer aux Inſectes des vues & des opérations auxquelles ils n'ont point été deſtinés. Les Fourmis offrent un exemple de ces fauſſes merveilles reçues ſans un examen ſufiſant, & conſacrées par une longue preſcription. On veut qu'elles faſſent des amas de grains pour l'hiver. On fait honneur à leur économie & à leur prévoyance aux dépens de la vérité. En effet Mr. *de Réaumur* a déja averti que rien n'étoit moins réel que ces magaſins, dont les Fourmis ne pourroient faire aucun uſage, vu que le froid en les engourdiſſant leur rend toute nourriture inutile. Un Auteur Anglois, qui ne paroit pas avoir lu les Ouvrages de Mr. *de Réaumur*, vient de confirmer ſon ſentiment par des obſervations qu'il a publiées ſous ce titre: *An Account*, &c. c'eſt-à-dire, *Mémoires ſur les*

(*a*) Voyez *Recherches ſur la cauſe & la véritable Théorie de l'Electricité*. Wittemb. 1745.

les Fourmis de l'Angleterre, où l'on traite I. *de leurs Espèces & de leur Mécanisme*; II. *de leur Gouvernement & de leurs Reines*; III. *de leurs Oeufs & de leurs Petits*; IV. *des Travaux des Ouvrières*, &c. *Par* G. Gould *Maitre aux Arts, & du Collège d'Exceter à Oxford. In* 8. Son témoignage contre les prétendus magasins est d'autant moins suspect, qu'il paroit ne s'être déterminé ni légerement ni volontiers, & qu'il a la délicatesse de ne pas étendre son jugement au-delà des Fourmis de son Païs. On sent au reste que les recherches de Mr. *Gould* auroient pu être & moins sèches & plus aprofondies, mais il n'est guère permis d'en attendre de pareilles que du grand Naturaliste de la France.

Θεόφραστε τῦ Ερεσίυ περὶ τῶν λίθων, &c. c'est-à-dire: *L'Histoire des* Pierres de Théophraste *en Grec & en Anglois, avec des Notes Critiques & Philosophiques*, &c. *Par* J. Hill. *In* 8. L'Ouvrage de cet ancien Auteur méritoit à plusieurs égards les soins que Mr. *Hill* s'est donnés pour en procurer une Edition exacte & intelligible. *Théophraste* vivoit il y a plus de deux mille ans. Depuis ce tems que d'expériences & de découvertes ne croit-on pas avoir faites? Son Sistême général de la Nature s'accorde cependant en plusieurs points avec ceux qu'on adopte à présent, & les observations modernes sur les cristaux, les pierres & les terres, dont cet Auteur nous a donné la description, montrent à la fois & la sagacité laborieuse de notre Siècle, & l'étendue des connoissances des Anciens. *Théophraste* seroit encore un grand Physicien. Deux mille ans ont-ils donc été perdus pour les Sciences, & nous faut-il encore raprendre ce que nos Maitres ont sçu il y a si longtems? Mr. *Hill* a ajouté à sa Traduction & à ses Commentaires deux Lettres à deux Membres de la Société Royale sur ce qui colore les Saphirs & les Turquoises. Il prouve

que leurs couleurs ſont dues à une ſolution de cuivre, qui de tous les Métaux eſt le plus facile à diſſoudre, & le plus fertile en variétés, en teintures, & en nuances.

Il ſemble que l'on ait droit d'exiger de ceux qui donnent au Public de nouvelles Editions d'Auteurs anciens, qu'ils travaillent ſur des Manuſcrits, ou que du moins ils connoiſſent toutes les Editions qui ont précédé les leurs. On fera bien de ne pas juger ſuivant cette règle, d'une Edition & d'une Traduction Angloiſe des *Comédies de Plaute*. Après huit ans de préparatifs de la part de Mr. *Cooke*, & de patience du côté de ſes Souſcripteurs, il ſemble qu'ils devoient s'attendre à quelque choſe de meilleur. On ne voit point qu'il ait eu des ſecours fort abondans, ni qu'il ait conſulté aucun Manuſcrit. Il ne fait mention que de deux Traductions Françoiſes de ſon Auteur. Il loue l'Abbé *de Maroles*, & ne fait que peu de cas de l'Edition de Mme. *Dacier*. Il a raiſon; on ne le ſoupçonnera pas d'en avoir fait uſage.

AVERTISSEMENT.

MOnſieur *de la Condamine* ayant lu l'Extrait que nous avons donné dans ce Journal (Tome XXXVI, p. 210) de ſon *Voyage de l'Amérique*, a eu la politeſſe de nous en faire remercier. Nous n'avions cependant rien dit dans cet Extrait qui répondît ni à ſon mérite perſonnel, ni à ſa grande capacité: il eſt depuis longtems ſi connu dans toute l'Europe, que nous n'avons pas cru que notre ſuffrage pût augmenter la bonne opinion qu'on s'en eſt formée. Nous ſommes ravis qu'une remarque, qu'il a bien voulu nous communiquer, nous fourniſſe l'occaſion de lui rendre cette juſtice. Voici de quoi il s'agit. Mr. *de la Condamine* parle à la page 15 de ſon *Voyage*, de la *Relation du P. d'Acuña*, & d'un Livre intitulé, *el Marañon & Amazones*, qu'il traite de *compilation informe*. Ces deux Ouvrages ne doivent pas être confondus. Le premier, imprimé à Madrid en 1640 *in* 4., eſt le fondement de preſque toutes nos connoiſſances ſur la Rivière des Amazones, & mérite d'être eſtimé. Le ſecond, imprimé en 1684 petit *in folio*, a pour Auteur le *P. Marios Rodrigue*, Procureur des Miſſions de la Province de *Quito*, qui n'ayant jamais vu le Païs dont il entreprend de donner la deſcription, n'a fait qu'entaſſer avec peu d'ordre & de critique, les divers matériaux qui lui ont été fournis: on trouve néanmoins dans cet Ouvrage quelques faits dont il n'eſt point parlé ailleurs. Ces remarques doivent ſervir à éclaircir & à rectifier ce que nous avons dit à la page 216 de notre Extrait du Voyage de Mr. *de la Condamine*.

TABLE

TABLE
DES
ARTICLES.

I. TRansactions Philosophiques pour les années 1742, 1743. 243
II. Histoire *de la* Nouvelle France, par *le Père* Charlevoix. 269
III. *Du pouvoir du* Soleil *& de la* Lune *sur le Corps humain, & des maladies qui en naissent*, par *Mr.* Mead. 298
IV. *Les* Francs-Maçons *écrasés.* 312
V. Histoire *de* Louis XI, par *Mr.* Duclos. 327
VI. Introduction *à la* Philosophie, par *Mr.* Holman. 355
VII. Explication *du Titre de* Chef *&* Consommateur *de la* Foi, *donné à* Jesus-Christ. 366
VIII. Description *de l'*Orient, par R. Pococke. *Le Tome Second.* 393
IX. Recherches *critiques & historiques sur l'origine*, &c. *de la* Chirurgie en France. 413
X. *Les* Georgiques *de* Virgile, *avec une Traduction & des Notes Angloises*, par *Mr.* J. Martyn. 441
XI. *La* Sainte Bible, *où le Vieux & le Nouveau* Testament, avec *un Commentaire & des Notes*, &c. *Le Tome* III *dont la première Partie contient les* Nombres, *& la Seconde le* Deutéronome. 459
XII. Nouvelles Litteraires. 477

TABLE

TABLE DES MATIERES.

A.

Achéron. Remarques sur ce nom. 157
Age d'Or. Coutumes de ces tems heureux. 38, 43
Alexandrie. Situation de cette Ville. 150. Son origine, & ses révolutions. *ibid*. Causes naturelles qui ont concouru à changer sa situation, & à détruire ses monumens. 151
Allemagne. Pourquoi on est obligé d'y aller à la chasse des Cerfs & des Sangliers. 45
Ambre jaune. Ce que c'est. 258
Animaux. Empire de l'Homme sur les Animaux. 48. Pourquoi cet empire doit s'étendre jusqu'au pouvoir d'en faire sa nourriture. *ibid*.
Aquitains (les). Leur ressemblance avec les Espagnols. 79
Arabes qui occupent la plus grande partie de la Haute Egypte. 174. Comment ils se gouvernent. *ibid*. & *suiv*. Leur caractère. 175
Arioviste, Roi des Suèves en Germanie, assujettit les Séquanois. 100. Avec quelle hauteur il répond à *César* qui lui avoit fait demander une entrevue. *ibid*. Il est battu par les Romains. *ibid*. & *suiv*.
Auvergne (*Martial d'*), Procureur au Parlement de Paris. Ouvrages de cet Auteur. 30, 31

B.

Bernoulli (Mr. *Daniel*). Mémoire de ce Philosophe. 61
Bernoulli (Mr. *Jean*). Extrait de son *Commerce de Lettres* avec Mr *de Leibnitz*. 178. Il ne s'est jamais apliqué qu'aux Mathématiques. 182. Ses différends avec son frère aîné *Jaques Bernoulli*. 188. Pourquoi on l'a taxé, quoique très mal-à-propos, d'Irréligion & de Socinianisme. 190
Blanche (la Reine). Ses amours avec *Thibaut*, Comte de Champagne. 23
Boiens (les). Origine de ces Peuples. 97

C.

Cailles. Recherches sur les Cailles répandues dans le Camp des Israélites. 462
Calandrini (Mr. *S. L.*), Professeur à Genève, regardé comme

me l'Editeur des Principes de la Philosophie de *Newton*, commentés par les PP. *le Seur* & *Jaquier*. 59. En quoi il a contribué à enrichir l'Ouvrage de ce Philosophe Anglois. *ibid.* & 60

Cancer. Maladies affreuses qui étoient l'effet d'un Cancer. 249

Caton. Comparaison de *César* & de *Caton*. 64. Innocence des mœurs de Caton. *ibid* Sa sévérité *ibid* Ses autres belles qualités. 65. Son différend avec *Métellus*. 68, & *suiv*. Il triomphe de cet Adversaire. 70

César mis en parallèle avec *Caton*. 64. Son inclination bienfaisante & magnifique. *ibid*. Il négligeoit ses intérêts, & s'occupoit de ceux de ses Amis. *ibid*. Son ambition. 65. Regardé comme un Citoyen dangereux. *ibid*. Pourquoi il n'eût jamais été Empereur, s'il eût aimé la Justice, les Loix & la Religion *ibid*. & *suiv*. Comment il obtint la Charge de Souverain-Pontife. 66. Il se vange de Catulus, en l'impliquant dans l'affaire de la Conjuration de *Catilina*. *ibid* Si *César* eut lui même part à cette Conjuration. *ibid* & *suiv*. Comment il savoit s'accommoder au tems. 67 Raisons qui le portèrent à élever *Pompée*. *ibid*. Il court les risques du cocuage, & répudie sa Femme *Pompéia*. 72, 73. Son Portrait. 92. Nombre des Villes qu'il a prises & des Peuples qu'il a soumis dans ses huit Campagnes. 93. Moyen qu'il employoit pour se faire aimer des Soldats. *ibid*. Infirmités auxquelles il étoit sujet. 95. Ses travaux. *ibid*. Sa grande vivacité. *ibid*. Son arrivée dans les Gaules. 96. Il empêche les Helvétiens de passer le Rhône. 97. Son retour en Italie. 98. Il revient, atteint les Helvétiens au passage de la Saone, & les défait entierement. *ibid*. Il entreprend la guerre contre *Arioviste*. 99. Victoire qu'il remporte contre lui. 100. Expéditions de sa seconde Campagne dans les Gaules. 101. Jugement sur son expédition dans la Grande-Brétagne. 102

Champignon qui croit sur les Couches. Découvertes de ses Graines. 267

Chartier (Alain). Jugement desavantageux qu'on fait de ses Ouvrages. 27

Chartreux. Vœu qu'ils font de ne jamais manger de chair. 41

Chirurgie. Extrait des Recherches Critiques & Historiques sur l'origine & les progrès de la Chirurgie en France. 413

Clodius devient amoureux de *Pompéia*, Femme de *César*. 71.

71. Son caractère. *ibid.* Plaisante avanture à laquelle ses intrigues amoureuses avec *Pompéia* donnèrent lieu. *ibid. & suiv.* Cette affaire portée devant le Sénat. 73. *Clodius*, quoique chargé de crimes, trouve moyen de se faire absoudre. *ibid.*

Coptes (les) sont les Chrétiens naturels de l'Egypte. 173. Origine de leur nom. *ibid.* En quoi consiste leur Religion. 174

Cramer (Mr. *Gabriel*). Ce qu'il a fourni pour enrichir l'Edition de Genève des Principes de *Newton*. 60

Crévier (Mr.). Extrait du Tome XII de son *Histoire Romaine*. 61

D.

Damiette. Situation de cette Ville. 153. Rendue fameuse par les dernières Croisades. *ibid.*

Descartes. Idée peu avantageuse qu'on donne de ses connoissances & de sa Philosophie. 55

Druïdes. Fonctions des Druïdes parmi les Gaulois. 81. Leur grand pouvoir. *ibid.* Ils ne se soumettoient pas aux Loix qu'ils imposoient aux autres. 82. Pourquoi chacun s'empressoit d'entrer dans leur Corps. 83. Leur Chef. *ibid.* Où ils tenoient leurs Assemblées générales. *ibid.*

Duclos (Mr.). Extrait de son Histoire de *Louis* XI. 327

E.

Ecosse. Ode sur la Rebellion d'Ecosse. 222, *& suiv.*

Ecrouelles. Remède pour les guérir. 255, 256

Egypte. Idée générale de ce Païs. 150.

Engel (Mr.). Manuscrit du douzième Siècle qu'il fait imprimer. 238

Euler (Mr.). Mémoire de ce Philosophe. 61

F.

Forêts. Il y en a moins qu'autrefois. 218

Formey (Mr.). Ses Sermons. 118, 119

Francs-Maçons (*les*) *écrasés*. Extrait d'un Ouvrage qui porte ce titre. 312

Froissard, Poëte & Historien. Jugement sur ses Ouvrages. 26

Funérailles des Gaulois. 91

G.

Garcin (Mr. *L.*), Docteur en Médecine. Lettre de cet Auteur sur l'utilité générale des Insectes. 3

Gaulois. Peuples compris sous ce nom. 79. Leurs Druïdes. Voyez *Druïdes*. Leurs Nobles, & leurs fonctions. 84. Services que les Romains tiroient de leur Cavalerie. *ibid.*

ibid. De quoi les Gaulois vivoient principalement. *ibid.* Comment ils se fortifioient le corps. *ibid.* Victimes humaines qu'ils sacrifioient. 85. Leurs belles qualités. *ibid.* Comment s'habilloient les Riches & les Grands de la Nation. 86. Ce qu'ils pratiquoient pour apaiser leurs Divinités. *ibid.* Si leurs Sacrifices de victimes humaines étoient, l'effet de la malice du Diable & de la haine qu'il a pour les Hommes. *ibid.* & *suiv.* La Polygamie en usage parmi eux. 89. Dans quelle dépendance ils tenoient leurs Femmes. 90. Ce qu'ils pratiquoient dans leurs Funérailles. 91.

Gobin (*Robert*). Son Poème intitulé *les Loups ravissans.* 32. But de cet Ouvrage. *ibid.*

Goujet (Mr. l'Abbé). Extrait des Tomes IX & X de sa *Bibliotheque Françoise.* 21, & *suiv.*

Guet (Mr. l'Abbé *du*) a attaqué le sentiment ordinaire qui recule l'usage de la Viande jusqu'après le Déluge. 50, 51

H.

Hecquet (Mr.). Pourquoi il prétend que les Légumes sont plus convenables que la Viande pour la santé. 43

Histoire Romaine de Mr. *Crévier*. Extrait du Tome XII de cet Ouvrage. 61, & *suiv.*

Hudson (la Baie de). Idée de ce Païs. 296

Hydropisie. Maladie dans laquelle trois sortes d'Hydropisie se sont trouvées compliquées. 255

I.

Jaquier (*François*). Son Commentaire sur les Principes de la Philosophie de *Newton*. 54

Juifs (les) d'Alexandrie & du Caire y retiennent leurs anciennes superstitions. 175. Ils se vantent de conserver au Caire, un Manuscrit de la Bible, écrit de la main d'*Esdras*. *ibid.* Pourquoi ils font eux-mêmes le Vin qu'ils boivent. *ibid.*

L.

Langrish (Mr. *Browne*). Extrait de ses Expériences de Médecine faites sur des Animaux. 103

Langue. Fille qui conserve la parole, après avoir perdu la Langue. 252

Laurier-cerise. Qualités vénimeuses de cet Arbuste. 110

Laurin (*Mac*). Mémoire de ce Philosophe. 61

Louis X. Pourquoi il est apellé *Hutin.* 29

Louis XI, Roi de France. Extrait de l'Histoire de ce Prince par Mr. *Duclos*. 327. Traits remarquables de sa vie privée. 353

Ma-

M.

Majesté. Ce titre donné à des personnes distinguées par leur rang, & sur-tout aux Evêques. 33
Malebranche (le Père). Remède dont il se servoit pour ses infirmités. 184. Accusé de n'avoir produit que des conjectures. 191
Martin (Mr.), Médecin & Professeur en Botanique à Cambridge, publie une Edition des Géorgiques. 229
Mauve. Nombre des graines d'une espèce de Mauve. 258
Mead (Mr.). Extrait d'un Ouvrage de ce Médecin. 298

N.

Navigation. Discours historique sur l'origine & les progrès de la Navigation. 213, *& suiv.*
Nieuwentyt. Jugement sur cet Auteur. 185
Nourriture des prémiers Hommes. Lettre sur ce sujet. 33

O.

Orgétorix, le plus illustre & le plus riche des Helvétiens. 96. Désir qu'il inspire à sa Nation de quiter le Païs qu'elle habitoit. *ibid.* Ses alliances. *ibid.* Sa mort. 97
Orléans (*Charles* Duc d'), Père de *Louis* XII. Ses Poésies, & jugement qu'on en fait. 27, 28

P.

Pluche (Mr. l'Abbé). A quoi il attribue la facilité qu'a le Pourceau à s'engraisser. 50
Pompéia, Femme de *César.* Voyez *Clodius.*
Pourceau (le). Voyez *Pluche.*

Q.

Quebec. Combien cette Ville renferme d'Habitans. 285

R.

Ravallière (Mr. l'Evêque *de la*). Ouvrage qu'il fait imprimer. 22
Russel (*R.*). Ouvrage de cet Auteur. 230

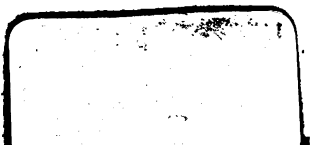
S.

Salluste. Nouvelle Traduction Angloise de ses Oeuvres. 229
Schlichting (Mr.). Observations de ce Médecin. 255

T.

Temple. Ancien Temple barbare découvert par l'Evêque de Corke. 266
Truie. Voyez *Pluche.*

V.

Villon. Jugement qu'on fait de ce Poëte. 30
Visirs (*les quarante*). Roman écrit en Langue Turque qui porte ce nom. 32

Fin de la Table des Matières.